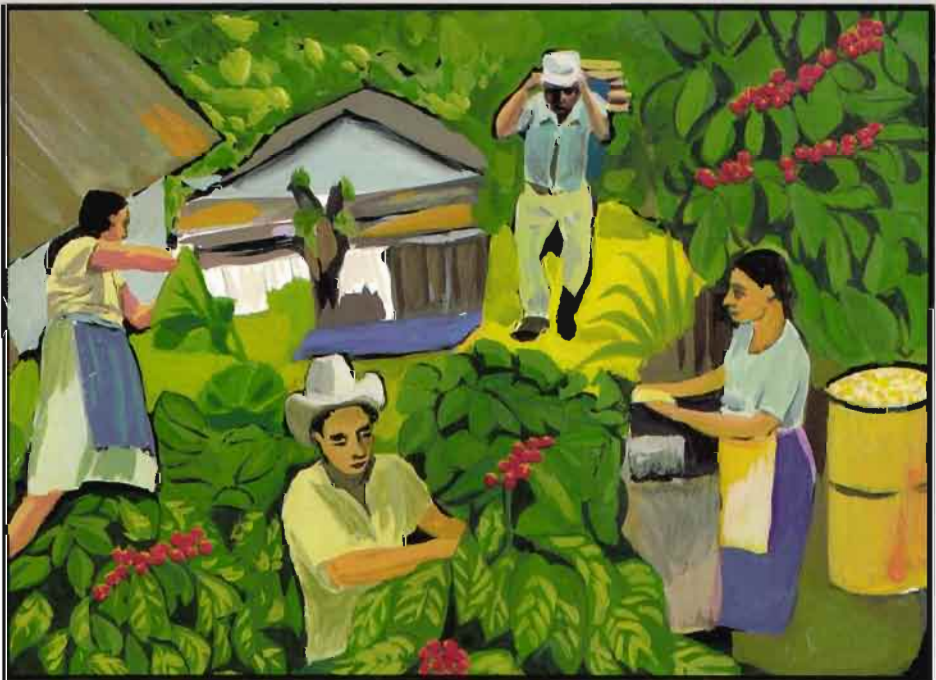


travers  
à  
champs

Charles-Édouard de SUREMAIN

# Jours ordinaires à la *finca*

Une grande plantation de café au Guatemala



CRSICOM  
éditions



*La collection « à travers champs », publiée par les éditions de l'Orstom, témoigne des mutations que connaissent aujourd'hui les sociétés rurales et les systèmes agraires des pays tropicaux.*

*Les études relèvent souvent des sciences sociales, mais les pratiques paysannes sont également éclairées par des approches agronomiques.*

*Les publications s'organisent autour d'un thème ou s'appliquent à des espaces ruraux, choisis pour leur caractère exemplaire.*

---

Jean BOUTRAIS

Directeur de la collection

*déjà parus dans la collection « à travers champs »*

*Le risque en agriculture* - Collectif  
Éditeurs scientifiques : Michel Eldin et Pierre Milleville.

*La mutation d'une économie de plantation en basse Côte-d'Ivoire*  
Jean-Philippe Colin.

*Les charrues de la Bagoué. Gestion paysanne d'une opération cotonnière en Côte-d'Ivoire*  
Jacqueline Peltre-Wurtz et Benjamin Steck.

*Paysans montagnards du Nord-Cameroun*  
Antoinette Hallaire.

*Sous l'empire du cacao. Étude diachronique de deux terroirs camerounais*  
Christian Santoir.

*Des barbelés dans la Sierra. Origines et transformations d'un système agraire au Mexique*  
Hubert Cochet.

*L'ombre du mil. Un système agro-pastoral en Aribinda (Burkina Faso)*  
Dominique Guillaud.

*Le meilleur héritage. Stratégies paysannes dans une vallée andine du Pérou*  
Marguerite Bey.

*De vaches et d'hirondelles. Grands éleveurs et paysans saisonniers au Mexique*  
Éric Léonard.

*Le pari du tracteur. La modernisation de l'agriculture cotonnière au Burkina Faso*  
Philippe Tersiguel.

*Chair de la terre oeil de l'eau... Paysanneries et recompositions de campagnes en Imerina (Madagascar)*  
Hervé Rakoto Ramiarantsoa.

*Crédit photos*

---

Les photographies sont de Charles-Édouard de Suremain

*Couverture (illustration originale et maquette) : Michelle Saint-Léger*

*Fabrication, coordination : Catherine Richard*

*Mise en page : Infographie, Aniane, 34150*

---

© Orstom éditions 1996

ISSN 0998-4658

ISBN 2-7099-1349-6


# Jours ordinaires à la *finca*

*Une grande plantation de café au Guatemala*

Charles-Édouard de Suremain

**Éditions de l'Orstom**

INSTITUT FRANÇAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE POUR LE DÉVELOPPEMENT EN COOPÉRATION

Collection 

Paris 1996

## Jours ordinaires à la *finca*

*Une grande plantation de café au Guatemala*

*La grande plantation, qui a si profondément marqué l'histoire du continent américain, a inspiré pendant plus d'un siècle une littérature romanesque édifiante, quoique fréquemment soucieuse de réalisme sociologique. Aucun décor, en effet, ne pouvait mieux servir à mettre en scène de grandes figures exemplaires que le contexte brutalement manichéen qui oppose une minorité de riches planteurs à une masse de travailleurs dépendants. Il est au demeurant remarquable que la personnalité de ces héros romanesques, et davantage encore, le camp social dans lequel s'opère leur sélection, correspondent aux sensibilités du moment, sans jamais manquer de trahir la mauvaise conscience d'une société à laquelle la majorité des lecteurs sont eux-mêmes renvoyés. Si Margaret Mitchell retient dans la société paternaliste des maîtres le personnage extravagant et passionné de Scarlet O'Hara, c'est dans les bataillons des prolétaires du cacao que Jorge Amado choisit quelques-uns de ses personnages les plus typés.*

*La popularité des héros de plantation aurait-elle étouffé toute tentative de recherche académique? En faisant disparaître l'économie de plantation, l'abolition de l'esclavage aux États-Unis a rendu aux ethnohistoriens et aux historiens de l'économie la tâche de rendre compte d'un univers social aujourd'hui moins mal connu<sup>1</sup>. Dans bon nombre de pays d'Amérique latine, en revanche, le système de plantations a survécu au tournant du xx<sup>e</sup> siècle, voire, comme en Colombie ou au Brésil, s'est encore élargi sans montrer le moindre signe d'essoufflement. Il est singulier d'observer que bien peu nombreux sont encore les travaux de sciences sociales consacrés à la question, la plupart d'entre-eux émanant d'ailleurs d'auteurs politiquement engagés, militants en quelque sorte de la disparition de l'objet qu'ils s'efforcent de décrire. En y incluant l'étude pionnière de Michael TAUSSIG<sup>2</sup>, encore plus rares sont les bonnes monographies ethnologiques, en majorité de provenance américaine. Il est vrai qu'indépendamment de la nature du climat social particulière à chaque plantation, le caractère archaïque du lien de dépendance qui est propre à ce système rend en quelque sorte illégitime le statut du planteur au regard des droits des gens, en même temps qu'il autorise ce dernier - et l'incite tout à la fois - à s'opposer à l'indiscrete curiosité de l'enquêteur. D'autres explications, toutefois, doivent être recherchées de cette lacune relative de l'ethnologie. En dépit du fait que la majorité de ceux qui la font vivre sont, de près ou de loin, issus de cultures non européennes (amérindiennes ou africaines), la plantation est un monde fortement accul-*

1. Eugène D. GENOVESE (1965);  
John W. BASSINGAME (1972); SINDNEY W. METZ, ed., (1981).

2. Michael TAUSSIG (1980), cité par l'auteur en bibliographie.

turé aux valeurs et aux modèles occidentaux. Du même coup, il intéresse moins l'ethnologue, incliné par tradition et par méthode du côté des sociétés aborigènes ou, en tout cas, « exotiques », pour autant que celles-ci aient su se protéger au cours de la période récente des contacts extérieurs par trop perturbants.

C'est bien du regard ethnologique, toutefois, que peut se réclamer l'ouvrage de Charles-Édouard de Suremain, l'un des premiers en langue française consacré à l'étude monographique d'une plantation caféière et l'un des rares travaux dans la même langue portant sur le Guatemala<sup>3</sup>. La grande plantation, écrit Charles-Édouard de Suremain, est à la fois une institution et une micro-société. L'isolement de chaque domaine, son caractère partiellement autarcique, les usages particuliers qui distinguent ses occupants et jusqu'au paysage qui est le sien (collines, vallées, rivières et marigots, forêts, vergers, chemins et villages) l'apparentent à un « pays » à part entière, mi-domaine féodal d'une lointaine et antique Europe, mi-territoire tribal ou ethnique. Son organisation, hiérarchisée jusqu'à la caricature, fait aussi de cette micro-société une combinaison de plusieurs cultures entre lesquelles les liens semblent surtout tenir de l'antagonisme et de la méfiance.

La société des planteurs, en premier lieu, appartient au monde que le lecteur européen pourrait croire révolu, du grand colonat des latifundia. Monde plus divers cependant qu'il n'apparaît au premier coup d'œil du visiteur. Entre Don Agustín (le finquero de Los Angeles) et l'agro-exportateur de la capitale, il y a la différence du hobereau et du grand seigneur courtisan. Charles-Édouard de Suremain montre bien qu'en fonction des origines et de la position économique dans le circuit agro-exportateur s'opère un jeu subtil d'alliances matrimoniales (jusqu'à l'exclusion discriminante pour certains). Un trait commun, néanmoins, réunit les familles de planteurs dans ce que le vocabulaire politique qualifie justement du terme d'« oligarchie » : chacune est souveraine sur sa terre ; chacune, en quelque sorte, a « ses gens ».

Les réminiscences fortement paternalistes de la figure du finquero frappent au premier abord. Quoique ce trait soit largement répandu de part et d'autre du continent, il mérite un commentaire propre aux plantations de café. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la caféiculture a ouvert une nouvelle étape dans le développement du modèle colonial de plantation illustré au cours des siècles précédents par le sucre et le coton. Caractéristiques de cette filière sont, en Amérique latine, la généralisation du travail dit « libre » - mieux adapté, au demeurant, aux opérations complexes de l'arboriculture - et la diversification corrélative des types de plantation. Tandis que se développent (en particulier en Colombie) de nombreuses exploitations petites et moyennes, des transferts de capitaux issus d'autres secteurs de production (élevage, cacao, indigo, cardamome) maintiennent un peu partout de vastes domaines profitables à une classe montante d'entrepreneurs réputés libéraux.

3. Alain BRETON (1979) et Yvon LE BOT (1992) cité par l'auteur en bibliographie.

Quoique le café requière d'importantes quantités de travail saisonnier (récolte et traitement des cerises), la qualité du café dépend en grande partie des soins apportés sur la plantation par une main-d'œuvre permanente, qualifiée et attentionnée. Quelle que soit son origine socio-culturelle, cette main-d'œuvre prête davantage le flanc aux emprises du patron et demeure plutôt rétive aux influences syndicales (à la différence des ouvriers plus modernes appartenant aux bananeraies de la côte ou aux ingenios de sucre au sein desquels se maintient la perspective d'un front uni des travailleurs<sup>4</sup>).

Cette apparence quelque peu « féodale » du propriétaire foncier doit être interprétée toutefois dans l'acception généralement reconnue par les historiens, à laquelle s'ajoute, de la part des ouvriers, le sentiment, probablement inconnu de nos paysans médiévaux, que ce même propriétaire est un intrus simplement toléré. Le planteur est le maître mais il ne peut pas tout faire. Tenu de respecter des droits imposés par on ne sait trop quelle coutume antique, il doit aussi subir la cérémonie de sa condamnation annuelle par le tribunal du village, suivie de l'autodafé de sa propre effigie. Sans doute cette sorte de rébellion symbolique ne porte-t-elle pas plus à conséquence que les classiques rituels d'inversion bien connus des ethnologues. Dans le contexte si particulier de l'Amérique qui n'en finit pas de liquider son passé colonial, elle rappelle toutefois au planteur qu'à défaut d'un vis-à-vis syndical, il existe, dans les profondeurs du maquis tropical, la sourde menace, quasiment invisible et néanmoins bien présente, de la guérilla. Sans qu'il soit question de s'aventurer sur ce terrain qui a fait l'objet de travaux récents (LE BOT, op. cit.), on peut penser que, sans représenter à proprement parler les paysans, la guérilla sert ici même leurs intérêts, pour ne pas dire (en adoptant un point de vue purement fonctionnaliste sur la question) subsiste de leurs intérêts. À cet égard elle est un partenaire à elle seule dont le maître, comme le laisse pressentir Charles-Édouard de Suremain, s'accommode d'ailleurs fort bien.

Cette prétention à disputer les droits du maître, les travailleurs du café en portent également témoignage en s'appropriant un droit symbolique sur le fruit de leur labeur. Quoique le café n'appartienne aucunement à leur tradition ancestrale et que sa culture ne leur profite guère, il est à proprement parler leur chose. Reprenant à son compte une typologie socio-professionnelle imposée par le planteur, chaque ouvrier vit dans le rêve d'une promotion qui ferait de lui le meilleur des artisans tandis que, tous ensemble, les ouvriers de la plantation se reconnaissent volontiers comme les artisans du meilleur café de la région. Cet attachement du monde des travailleurs à un objet qu'ils n'ont guère choisi s'accompagne d'une forme également bien « marxienne » de la condition ouvrière : les ouvriers sont « aliénés ». Il y a un parallélisme frappant entre le découpage ethnico-fonctionnel opéré par les représentations patronales et l'intériorisation de ces préjugés par les diverses catégories de travailleurs. Tandis que - reproduisant étrangement des stéréotypes

4. Une telle comparaison entretient, il est vrai, le risque de passer sous silence d'autres aspects combien archaïques des plantations de sucre. Décrivant un ingenio de Porto Rico à la fin des années soixante-dix, SINDNEY MINZ écrit :  
 - Le mugissement des animaux, les vociférations du mayodormo, le grognement des hommes marquant la cadence de leurs coups de machette, la transpiration, la poussière, le vacarme, tout évoquait une époque ancienne. Seul manquait le claquement du fouet -  
 MINZ (S. W.), 1985 : 13.



*autrefois répandus chez les maîtres esclavagistes des Antilles - les propriétaires terriens assortissent les tâches dans la plantation à de pseudo-aptitudes « natives », les rancheros savent bien que leur promotion procède d'une métamorphose progressive du statut d'indigena (Indien « coutumier ») d'où ils sont tous issus au statut de paysan ordinaire, autant dire d'Indien acculturé (ladino). Quoique chaque catégorie entretienne soigneusement ses usages et ses signes de reconnaissance, il va de soi que, dans l'opinion commune, le meilleur statut est celui des Costeños (« côtiers » plus proches du modèle hispanique dominant) auxquels reviennent également les missions les mieux rémunérées, plus délicates et moins pénibles. Mais au-delà du costeño s'étend encore un no man's land socio-culturel à peu près infranchissable. L'avenir des travailleurs est dans cet entre-deux de terre ferme reliant un continent innommable (le monde « indien », jamais désigné comme tel, sauf à titre infamant) à un continent inabordable (le monde « blanc »).*

*Dans la vie quotidienne, toutefois, la cloison culturelle qui sépare les finqueros des rancheros (et entre les rancheros ci-dessus décrits) n'est pas si étanche qu'il n'y paraît aux intéressés eux-mêmes. Par des voies énigmatiques, d'insignifiantes infiltrations finissent par créer des croyances communes, zones dangereuses de suspicion réciproque où, de part et d'autre, chacun s'interroge sur l'efficacité des pouvoirs surnaturels de son vis-à-vis. Comme le remarque une observatrice du monde colonial hispanique : « les groupes humains considérés comme subalternes et "primitifs" par les secteurs dominants sont généralement crédités de pouvoirs mystérieusement "supérieurs" à ceux que croient détenir ces derniers, leur appartenance ontologique présumée à un monde plus "primitif" donc plus "naturel" faisant d'eux des intermédiaires privilégiés entre les forces brutes et vives de cette même nature et les "civilisés" »<sup>5</sup>.*

*N'est-il pas temps d'abandonner le lecteur à la découverte de la finca Los Angeles? La remarquable étude de Charles-Édouard de Suremain le conduira jusqu'au cœur de ce microcosme insoupçonné par les petits chemins humides de la Costa Cuca. Mais des hauteurs qui surmontent les frondaisons des caféières, il ne perdra pas de vue, comme a voulu le suggérer cette préface, que, dans le monde d'aujourd'hui, toute entreprise monographique parle aussi d'un autre monde que celui qu'elle s'efforce de décrire : de la terrasse de la casa grande, Don Agustín allonge son bras jusqu'au-delà des océans, du seuil de chaque enclos, se déroule le fil qui s'étend jusqu'aux forêts profondes des origines. L'ethnologie doit, s'il est encore besoin de le rappeler, vivre d'abord dans son temps.*

5. ALBERRO (S.). 1992 : 157. D'après une observation de Julio Caro Baroja.

**Michel Adam**

Professeur à l'université François Rabelais de Tours.

## Remerciements

---

Ne pouvant citer toutes les personnes qui m'ont soutenu pour ma thèse<sup>1</sup>, dont cet ouvrage constitue une version remaniée et abrégée, je tiens tout de même à exprimer ma reconnaissance à mes parents guatémaltèques, réels et symboliques. Les premiers m'ont accueilli, hébergé et soutenu sans compter. Mes cousins, en particulier, ont guidé mes pas vers les plantations, me faisant profiter de leur expérience et de leurs relations pour m'ouvrir les portes de cet univers difficile d'accès. À la plantation, les enfants m'ont fait l'immense joie de me choisir comme « parrain » ou « oncle » (*tío*). Ce faisant, ils m'ont intégré à leurs familles avec lesquelles j'ai pu partager des moments inoubliables. C'est à tous les habitants de la plantation que le *tío* dédie ce travail.

1. Le titre original de ma thèse était *Dans l'Ombre du café. Ethnologie d'une grande plantation caféière au Guatemala*. Elle a été soutenue à l'université François Rabelais de Tours en juin 1994 sous la direction de Michel Adam.



*Altiplano* : « Nom générique des hautes terres occidentales du Guatemala et du Chiapas, dont la population est majoritairement indienne ». On dit aussi « *los Altos* ». On l'appelle également l'« *Occidente* » (l'Occident).

*Anciano* : désigne la personne âgée respectable, parfois synonyme d'« ancêtre ». Dans les plantations, on utilise plus souvent le terme de « petit grand-père ».

*Araña* : nom donné aux espions employés par les grands propriétaires. On les appelle parfois « oreilles » ou « commissionnaires militaires » s'ils travaillent pour le compte de l'armée ou de la police.

*Beneficio* : usine de transformation du café dans une *finca*. Elle comprend une salle des machines et une aire de séchage, le « patio ».

*Caballería* : « unité de superficie équivalente à 44,8 ha ». C'est, dit-on, la distance que pouvait parcourir un *finquero* à cheval en une journée.

*Cafetal* : caféière. Parcelle plantée exclusivement en café. Des bananiers peuvent parfois en assurer l'ombrage.

*Campo* : campagne. L'univers des caféières, du travail salarié et des hommes. Il est parfois explicitement opposé à l'univers de la « montagne » (*monte*), l'espace inexploité de la *finca* investi par les femmes.

*Caporal de campo* : contre-maître. Surveillant d'une *finca*, nommé par l'administrateur ou le *finquero*, qui a la responsabilité d'une caféière et des hommes qui y travaillent. Pendant la récolte du café, il est assisté de « majordomes » (*mayordomos*).

*Casa Grande* : la maison de maître dans les grandes propriétés. La maison de l'administrateur est parfois appelée *Casa Chica* ou « maison close ».

*Casco* : la « tête » de la *finca*, l'endroit où se concentrent les campements des ouvriers, l'église, le *beneficio*, l'école et la maison de l'administrateur.

*Colonato* : « rapport de production fondé sur la rente en travail ». Dans ce cas, les ouvriers reçoivent un lopin de terre en usufruit en contrepartie de leur travail dans les caféières. L'usufruitier d'une parcelle en *colonato*, le *colono* ou *mozo colono*, gagnait parfois un petit salaire en argent.

1. Les phrases qui apparaissent entre guillemets sont empruntées aux glossaires établis par BRETON *et al.* (1991 : 17) et LE BOT (1992a : 321-324).

*Compadrazgo* : le compérage est l'institution qui unit deux familles par l'intermédiaire d'un enfant. Il s'agit d'une relation symbolique ou d'un « parrainage ». On appelle « compère » (*compadre*) le parrain, « comère » (*comadre*) la marraine et « filleul » (*abijado*) l'enfant ainsi « protégé ».

*Comunero* : « membre d'une communauté indigène » et d'une « communauté agraire ».

*Comunidad agraria* : ou communauté agraire. Au Guatemala, il s'agit d'une *finca* expropriée à titre de dommage de guerre à un sujet allemand et redistribuée en 1953 aux ouvriers qui y vivaient.

*Contratista* : l'agent recruteur de main-d'œuvre pour les grandes plantations. On l'appelle aussi le « commissionnaire » (*comisionista*) ou l'« homme de parole ».

*Costa sur* : « côte sud, piémont et basses terres le long de la côte pacifique, région de plantations et d'élevage ».

*Costeño* : terme répandu en Amérique du Sud qui désigne la personne native des régions côtières ou qui y vit. Dans la plantation étudiée, les Métais *costeños* forment un groupe social qui se distingue de celui des Indiens *juanatecos* (natifs de la communauté de San Juan).

*Costumbre* : « tradition indigène, ensemble de croyances et de pratiques *mayas*, incor-

porant des éléments catholiques anciens ».

*Criollo* : Créole. Sous la colonie, le descendant d'Espagnol né en Amérique; « aujourd'hui un groupe restreint de familles guatémaltèques « aristocratiques » continue de revendiquer une identité créole ».

*Cuadrillero* : ouvrier qui vient travailler pour une période de temps limitée dans un grand domaine. Il est membre d'une « équipe » ou *cuadrilla*.

*Cucha* : eau-de-vie de maïs distillée et fortement alcoolisée.

*Encomienda* : institution coloniale qui confère à un conquérant (*encomendero*) le droit en principe non héréditaire à disposer de la population d'un territoire donné à des fins de tributation ou militaire en contrepartie de son évangélisation. Les *encomiendas* se transformèrent parfois en *haciendas*.

*Eventual* : il s'agit du travailleur « occasionnel » dans les *fincas*. Il est généralement le parent d'un ouvrier permanent ou l'un de ses corésidents.

*Finca* : grande ou moyenne exploitation agricole dévolue à la culture de produits d'exportation, surtout le café. Contrairement à l'*hacienda* ou à l'*ingenio*, la *finca* abrite en permanence une main-d'œuvre nombreuse.

*Finca de colonos* : « domaine en général situé dans les hautes terres et sur lequel rési-

dent des *colonos* qui travaillent [périodiquement] sur un autre domaine du même propriétaire (souvent une plantation dans les basses terres) ».

*Finquero* : propriétaire d'une *finca*.

*Foco* : « foyer, noyau insurrectionnel mobile ». Le « foquisme » est la stratégie militaire adoptée par certaines guérillas guatémaltèques.

*Frijol* : haricot noir. Avec le maïs, il est à la base de l'alimentation dans les zones rurales.

*Guarapo* : eau-de-vie de canne à sucre fortement alcoolisée.

*Guerrillero* : combattant armé rattaché à une faction de la guérilla. Les *finqueros* les appellent les « visiteurs verts » ou les « gosses » (*muchachos*). Chaque groupe de guérilla est sous les ordres d'un « commandant » (*comandante*) assisté d'un « second ».

*Hacienda* : grand domaine consacré à l'élevage. Parfois d'origine coloniale, il abrite une population moins nombreuse que la *finca*. On appelle *hacendado* le propriétaire d'une *hacienda*.

*Indígena* : terme utilisé pour désigner les Indiens de manière neutre. Les Indiens se présentent souvent comme les « Naturels » ou les « Natifs » de tel endroit.

*Indio* : terme péjoratif utilisé pour désigner les Indiens. Le

mot est synonyme de bête, sale, paresseux, méchant, alcoolique ou menteur. Adjoint d'un diminutif (*Inditos*), le mot est encore plus dévalorisant et insultant. Il s'applique souvent aux *cuadrilleros*.

*Ingenio* : littéralement le « moulin à sucre ». Il s'agit au Guatemala des grands domaines de canne à sucre sur la côte. L'« agriculteur de canne » (*cañicultor*) désigne en général le petit paysan qui cultive de la canne et qui vend sa production à un grand *ingenio*.

*Jornalero* : ouvrier journalier qui ne dispose d'aucune terre. Il s'embauche dans les *fincas*, dans les *haciendas* et les *ingenios* au gré du calendrier agricole. Dans le secteur sucrier, on les appelle plutôt les « volontaires » (*voluntarios*).

*Jornal* : salaire journalier fixé par la loi. Par extension, c'est le travail que l'ouvrier doit effectuer dans la journée.

*Juanateco* : littéralement, le terme désigne la personne originaire de San Juan ou qui y vit. Dans la plantation, les *Juanatecos* forment un groupe social qui se distingue de celui des *Costeños*.

*Ladino* : sous la colonie, le terme s'appliquait à la personne qui parlait l'espagnol. Puis, le terme désigna le Métis d'Indien et d'Espagnol. Aujourd'hui, le *Ladino* se définit essentiellement comme un « non Maya ».

*Latifundio* : grande propriété dont la plus grande part est laissée en friche. Le terme désigne la *finca* ou l'*hacienda* « sous-exploitée ».

*Masa* ou *nishtamal* : « Pâte de maïs moulu après décoction dans de l'eau additionnée de chaux ».

*Marimba* : « Sorte de xylophone d'origine africaine ou créole ». L'instrument est indifféremment utilisé par les Indiens et les Ladinos.

*Mayordomo* ou « majordomes » : nom donné aux surveillants qui assistent les « contremaîtres » dans les *fincas*. Le mot est emprunté au vocabulaire religieux. Il s'agit alors du « responsable d'une confrérie dont la charge consiste à servir le saint pendant une année ».

*Metate* : meule à maïs tripode utilisée par les Indiens et les populations *rancheras*. Elle est souvent fabriquée en pierre volcanique.

*Milpa* : Désigne à la fois la parcelle de terre familiale et le champ semé de maïs (auquel se trouvent associés le haricot, la courge et d'autres plantes utiles). Au Guatemala, le terme est synonyme de *rancho* pour les habitants des *fincas* qui affirment leurs origines indiennes.

*Minifundio* : « petite exploitation paysanne, insuffisante ou à peine suffisante à pourvoir aux besoins élémentaires d'une famille ». Une part de la pro-

duction vivrière est parfois vendue sur le marché local.

*Monte* : montagne. Dans les *fincas*, il s'agit des terres laissées en friche et inoccupées par le café. Le *monte* est un espace marginal souvent féminisé et l'endroit où l'on cueille des plantes sauvages. C'est l'équivalent du *saltus*. Symboliquement, il prend son sens par rapport à la « campagne » (*campo*), le lieu des hommes et du café. Celui-ci est l'équivalent de l'*ager*.

*Municipio* : entité administrative qui vient après le département. On en compte 325 au Guatemala répartis sur 22 départements.

*Occidente* : terme générique qui désigne les hautes terres du pays.

*Oriente* : « région située à l'est du pays, majoritairement *ladina* ».

*Parcela* : parcelle. Zone de *finca* plantée en café et dont l'entretien est la responsabilité d'un « contremaître » (*caporal de campo*).

*Permanente* : l'ouvrier permanent de la *finca*, celui qui bénéficie d'un contrat de travail à durée indéterminée et des prérogatives qui y sont associées. Il loge dans un *rancho* avec sa famille, d'où le nom de *ranchero* ou de « chef de famille » qu'on lui donne aussi.

*Petate* : natte tressée en osier sur laquelle dorment la plupart des ouvriers agricoles.

*Principal* : « ancien, autorité communautaire traditionnelle » en milieu indigène.

*Quetzal* : oiseau emblématique de la nation guatémaltèque et monnaie du pays. En 1987-1988, il fallait compter environ 1,35 FF pour 1 Quetzal.

*Quintal* : au Guatemala, unité de poids de 46 kg.

*Ranchería* : nom générique donné aux « campements » des ouvriers dans les grands domaines. Les ouvriers appellent aussi « village » la *ranchería* où ils vivent.

*Rancho* : au Guatemala, habitant permanent d'un grand domaine. Le mot englobe également les membres de sa famille qui vivent dans le même *rancho*. Au Mexique, le terme désigne le petit paysan au sens large.

*Rancho* : au Guatemala, logement ouvrier au sein d'une *ranchería*. Il se compose en général d'une baraque d'habitation, de la cuisine et d'un petit jardin.

*Reclutado* : travailleur « recruté » dans un village ou hameau voisin de la *finca*. Les recrutés travaillent en équipe et pour une durée limitée dans la plantation. On les appelle parfois les « satellites ».

*Selva* : forêt vierge. C'est la forêt qui subsiste encore dans les *fincas*. Elle est appelée le « bois » (*bosque*) par les *finqueros*.

*Tamal* : pâte de maïs parfois fourrée à la viande ou au poisson et cuite dans une feuille de bananier. Plat de choix pour les populations rurales.

*Tarea* ou *trabajo por tarea* : littéralement la « tâche » ou le travail au forfait. L'unité de mesure de la tâche peut être spatiale et/ou temporelle et fixée à l'avance. Le travail rémunéré au rendement est également appelé une tâche, ce qui peut provoquer des confusions. En principe, une tâche est mieux rémunérée que le *jornal*.

*Tortilla* : Galette de maïs, base de l'alimentation rurale.



## Introduction

---

## *Les premiers regards de l'ethnologue sur une région caféière*

Commencée en 1983, « la nouvelle route » qui relie Coatepeque (600 m) à Quetzaltenango (2333 m) a été définitivement achevée en 1988. Cette bande d'asphalte noir, longue d'environ quarante kilomètres, est bordée de profondes rigoles qui permettent l'évacuation de véritables torrents de boue après les pluies diluviennes d'hiver, la saison comprise entre mai et octobre.

Désormais, la nouvelle route place Coatepeque à une heure et quart d'autobus de la seconde ville du pays et même un peu moins dans le sens de la descente. Auparavant, il fallait une bonne journée de marche à travers la montagne ou entre trois et quatre heures de car par l'ancienne route. La durée du voyage varie selon le type de véhicule et le poids du chargement. Mais, de l'avis des conducteurs de bus, des voyageurs et des transporteurs de café, la nouvelle route est « belle » – sans bosses ni trous –, « sûre et rapide ». Surtout, elle permet d'éviter le barrage routier érigé par le ministère des Finances pour contrôler le contenu des véhicules. Les agents du ministère, dit-on, appartiennent à « la race des loups », c'est-à-dire des escrocs qui prélèvent systématiquement de l'argent aux voyageurs.

Vers 2200 m d'altitude, la nouvelle route traverse une communauté d'Indiens *mam* (San Martín Sacatepéquez), le principal groupe linguistique des départements de Huehuetenango et de Quetzaltenango. C'est d'ailleurs de ce groupe que proviennent la plupart des ouvriers agricoles – aujourd'hui métissés – d'une partie de la côte sud. Certains Mam, voient changer le paysage qui les entoure avec anxiété. La nouvelle route attire en effet de nombreux colons originaires de régions parfois fort lointaines ; les constructions et les litiges fonciers se multiplient, en prenant d'autant plus d'ampleur que les migrants sont perçus par les locaux comme des *Ladinos*, c'est-à-dire des personnes qui – n'étant pas nées sur place – ne peuvent que venir les exploiter. Pour d'autres habitants, en revanche, le trafic routier favorise le développement de l'artisanat ou la vente de divers produits agricoles. La présence de la route permet à ces entrepreneurs et à leurs employés de ne plus recourir aussi régulièrement qu'auparavant au travail temporaire dans les grandes exploitations caféières « du bas ».

Les premières plantations de café sont visibles de la route en dessous de 1700 m d'altitude, alors qu'il n'y a plus de parcelles plantées en maïs. La culture du café reste toutefois secondaire derrière les exploitations forestières et les *haciendas* d'élevage. Au détour

d'un virage, un point de vue dégagé permet de mieux cerner la configuration de la région. Au loin, à une centaine de kilomètres au sud, l'océan Pacifique se perd dans l'horizon tandis que, vers le nord, s'étend la plaine littorale. À une vingtaine de kilomètres en contrebas, s'amorcent les premières pentes de la Sierra Madre. Les versants montagneux se composent de plusieurs plis parallèles qui se rejoignent – bien au-dessus – à environ 3000 m d'altitude, à flanc de volcan. La Costa Cuca se situe entre les hautes montagnes et la plaine, sur l'un de ces piémonts au relief à la fois tourmenté et orienté vers un même axe. Du point d'observation, la région est recouverte d'une luxuriante couverture végétale. Cependant, dans les débuts d'après-midi d'hiver, celle-ci se recouvre d'épais nuages en provenance du Pacifique. Immanquablement, ces derniers provoquent des averses bruyantes à la tombée de la nuit.

En descendant à 1500 et 1000 m d'altitude, la nouvelle route coupe à travers les caféières. Le relief accidenté ne permet plus d'avoir une vue d'ensemble. Peu à peu, le voyageur se sent emprisonné par les caféières qui couvrent collines douces et pentes abruptes. Apparemment uniformes, les caféières comportent, en fait, une grande diversité de variétés plantées. Certains arbustes mesurent deux à trois mètres alors que d'autres ne dépassent pas un mètre. Leurs branches poussent tantôt vers le ciel, tantôt vers le sol. L'entretien des plantations n'apparaît pas non plus très homogène. Tandis qu'une caféière reste presque invisible tant les arbres d'ombrage (bananiers ou autres) sont nombreux, dispersés de manière anarchique et peu élagués, une autre s'étire – plantée en droites lignes uniformément espacées – dépourvue d'ombrage. À intervalles réguliers, de petits chemins – recouverts de galets ronds accolés les uns aux autres – rejoignent la nouvelle route. Ces chemins, qui s'adaptent au relief, permettent aux travailleurs du café, aux animaux de traction et aux camionnettes de circuler dans les plantations.

Vu de la route, l'habitat ouvrier des grandes plantations semble plutôt homogène, avec des baraques alignées qui forment des sortes de villages-rues. Les murs des logements sont faits de planches, plus rarement de parpaings de béton, et les toits recouverts de tôles ondulées grisâtres. Quelques églises de bois bordent la grand-route, alors que les maisons de maître sont presque toujours situées au centre des exploitations et à proximité des usines de transformation du café.

Selon les périodes de l'année et l'heure de la journée, on croise sur la route des piétons – hommes, femmes ou enfants – avançant en file indienne, séparément ou en petits groupes. Leur accoutrement est varié : costume indien pour les uns et vêtement de travail

à l'occidentale pour les autres. Cependant, pour mieux percevoir ces différences, il faut s'arrêter et prendre le temps d'observer la fin d'une journée de travail, s'engager dans la partie de football que disputent les adolescents au beau milieu de la route, participer aux conversations des jeunes femmes qui transportent – sur leur tête – les cruches de plastique remplies d'eau, s'imprégner du silence que les hommes savourent, assis par terre, une galette de maïs dans une main et une cigarette dans l'autre.

Dans les pages qui suivent, je me propose d'étudier une grande plantation de café du Guatemala dans une perspective ethnologique avec de fréquentes incursions dans les domaines de l'histoire et de la sociologie. Ce cadre est en effet propice au développement d'une sociabilité dont l'originalité provient d'une multitude d'influences : la plantation se présente à la fois comme une microsociété apparemment très cloisonnée – traversée par ses propres clivages – et comme une institution influencée par les grandes forces économiques, religieuses, culturelles, politiques et sociales qui structurent la société guatémaltèque.

## *Le statut de l'ethnologue dans une grande plantation*

En 1985, un premier séjour en Amérique latine me conduisit au Guatemala pendant la récolte du café. À cette époque de l'année, la main-d'œuvre temporaire était particulièrement nombreuse dans les grandes plantations. D'emblée, je fus frappé par les conditions de vie et de travail des ouvriers saisonniers qui me paraissaient héritées d'un autre âge. Ces hommes et ces femmes vivaient en effet à l'écart des autres ouvriers et les préjugés raciaux et culturels dont ils faisaient l'objet ne cessaient de me heurter. J'eus également le sentiment que les planteurs de café n'étaient que partiellement conscients de cet état de fait. Ils étaient surtout préoccupés d'empêcher les Indiens<sup>1</sup> d'insuffler aux populations ouvrières qui résidaient dans les plantations des idées subversives à l'occasion de leur séjour. Lors d'autres voyages, j'observai que le planteur n'était pas la seule personne à décider du sort des ouvriers agricoles. Je constatai en effet que la guérilla, les sectes protestantes, les militaires et les syndicats influençaient largement l'existence des ouvriers du café soit directement soit par l'intermédiaire du planteur. Je m'intéressai également à la question de savoir comment les populations ouvrières parvenaient à se recréer un chez soi, en dépit du contrôle qui s'exerçait sur elles. Ces préoccupations furent à l'origine de mon installation au Guatemala entre 1987 et 1988.

1. Dans tout le texte, les termes « Indien » et « Ancien », employés comme noms, seront précédés d'une majuscule, car ils désignent des catégories sociales et non pas des individus anonymes.

Apparenté à un planteur de café du Guatemala chez lequel j'ai longuement séjourné, j'ai alors décidé d'élargir mon enquête à une plantation suffisamment éloignée pour que cette situation fût ignorée de mes interlocuteurs. J'ai donc mené ma recherche dans deux plantations différentes – et de manière simultanée – avant de décider de consacrer la partie monographique de mon travail à la première d'entre elles. Dans les deux domaines, mon statut d'enquêteur et d'ethnologue fut difficile à faire accepter à mes informateurs. Vis-à-vis du propriétaire des premiers lieux, j'ai eu à expliquer de manière insistante en quoi ma démarche se distinguait de celle de l'agitateur politique. Au Guatemala, les anthropologues sont communément perçus comme des « subversifs » agissant contre l'« ordre établi ». On s'en méfie d'autant plus qu'ils supportent de vivre dans des conditions difficiles pour se mêler aux populations locales. On leur reproche d'utiliser les connaissances qu'ils acquièrent pour attiser le mécontentement des populations. BOURGOIS, qui a connu cette situation dans les plantations de banane, rapporte qu'il a souvent été confondu par le personnel administratif avec un « agent communiste infiltré » (1989 : XIII)<sup>2</sup>.

Je dus également convaincre les ouvriers du café que je n'étais pas un espion pour le compte du planteur. Dans la première des deux plantations, les familles n'ignoraient nullement les liens de parenté qui m'unissaient à celui-ci. Aussi, ai-je pris immédiatement le parti de ne jamais masquer ces liens. En dépit de l'hospitalité que me réservèrent les familles, je suis néanmoins convaincu d'avoir joué, à mon insu, le rôle de messenger auprès du propriétaire. Comme l'écrit GALINIER à propos d'une étude menée par LARTIGUE (1983a) sur un terrain comparable : « [...] l'observateur, loin d'imposer ses grilles d'analyse de la réalité qu'il décrit, est souvent obligé de se plier aux exigences, aux calculs, et aux pré-occupations de ses hôtes, et de faire avec leurs intérêts » (1984 : 221). Mon statut dans la plantation a donc probablement conditionné une grande part des informations qui m'ont été fournies. Mais quel ethnologue échappe à ce « biais » méthodologique ? Plutôt que de me heurter sans cesse à cette difficulté et de feindre une impossible neutralité, je me suis efforcé au contraire d'interpréter la façon dont mes informateurs me percevaient.

Peu à peu, j'ai pu cependant travailler dans un climat plus confiant. Les planteurs comme les familles d'ouvriers m'avaient progressivement intégré à leurs réseaux de connaissances. À défaut de pouvoir être accepté comme simple ouvrier agricole, hypothèse que j'avais un instant effleurée, je parvins à accompagner les uns et les autres dans leurs activités quotidiennes<sup>3</sup>.

Il n'est pas certain cependant que je sois parvenu à clarifier l'ambiguïté de ma position. Au Guatemala, toute enquête est suscep-

2. Pour de nombreux planteurs, ce sont les jésuites – dont certains étaient anthropologues – qui ont encadré la Révolution au Salvador et au Nicaragua.

3. À un autre niveau, mon statut personnel changea avec le temps. Ainsi, en 1985, j'étais véritablement considéré comme un « petit jeune » et les gens étaient très étonnés d'apprendre mon âge. Il est vrai que, selon nos critères de citadins occidentaux, les Guatémaltèques paraissent plus âgés que leur âge réel. Pour que mes informateurs me prennent davantage au sérieux, je me suis alors laissé pousser la barbe. Cette transformation physique s'accompagnait cependant d'une transformation sociale beaucoup plus essentielle à leurs yeux, car, en 1987, je n'étais plus le petit célibataire d'antan.

tible d'être utilisée à des fins politiques, en particulier dans les situations sociales conflictuelles. Ne disposant d'aucun permis de recherche, j'ai ainsi de bonnes raisons de croire que ma présence avait été très tôt signalée à la base militaire de ma région d'enquête : le monde des planteurs est très petit. Ainsi que le veulent l'usage, la prudence et la courtoisie, j'ai modifié les noms des plantations et des personnes qui apparaissent dans le texte.



**Le Guatemala dans tous ses états**

---

*Première partie*





La scène guatémaltèque  
contemporaine

---

Le Guatemala appartient à la zone tropicale et s'étend sur moins de quatre degrés de latitude (de 13°45' à 17°12' nord) et quatre degrés de longitude (de 88°13' à 92°13' ouest). Avec ses 106390 km<sup>2</sup>, il est, par sa superficie, le troisième pays d'Amérique centrale derrière le Honduras et le Nicaragua. Le Guatemala est également le pays le plus septentrional du sous-continent.

## ANCIENNETÉ ET DIVERSITÉ DES PAYSAGES

---

De la forêt du Nord aux basses terres du Sud et de l'Est, en passant par les hautes terres de l'Ouest, du Nord-Ouest et du Centre, la diversité des paysages guatémaltèques déroutent le voyageur. L'occupation et la mise en valeur du territoire révèlent plusieurs strates d'histoire dont la richesse et la complexité sont loin d'être épuisées dans les appellations génériques de « terre indienne », « république bananière » ou encore « pays de l'éternel printemps ». À la civilisation *maya* des époques précolombiennes, qui connaît son apogée dans les basses terres du Nord, succède la période coloniale, essentiellement concentrée dans les hautes terres du Centre. Le peuplement, dense, des régions côtières du Sud et de l'Est du pays est plus tardif. Il commence surtout après l'Indépendance (1821) avec la « période libérale » (de 1871 à 1885) qui marque le développement de la culture du café.

### *L'ensemble des basses terres tropicales*

Le département septentrional d'El Petén occupe le tiers de la superficie territoriale du pays (cf. fig 1). Vaste ensemble que les Guatémaltèques appellent la forêt (*la selva*), il se divise en trois régions principales. Au nord, le Petén est formé de couches sédimentaires qui continuent la plate-forme mexicaine du Yucatán. La région moyenne est calcaire et présente un relief karstique légèrement ondulé qui draine de nombreux cours d'eau superficiels et souterrains. La plaine intérieure du Petén est particulièrement plane et basse (200 m d'altitude) et sa structure sédimentaire ne présente ni failles ni plis. Les seuls reliefs quelque peu marqués du Petén apparaissent au sud-est dans les « montagnes maya » constituées essentiellement de roches cristallines (granitiques) et métamorphiques.

Les Guatémaltèques de ces régions, les « peteneros » (les habitants du Petén), sont originaires de toutes les zones du pays. Véritable

front de colonisation depuis les années soixante, la région attire en effet des Indiens des hautes terres et des paysans métis de l'Est du pays. À ces migrants, s'ajoutent également les militaires attirés par la spéculation foncière et l'éventuelle richesse du sous-sol. Les grandes propriétés d'élevage (*haciendas*) situées le long des cours d'eau et les gigantesques exploitations forestières, de plusieurs milliers d'hectares, contrastent avec l'exiguïté et l'isolement des parcelles des petits colons. En dépit des promesses de l'État, ces derniers sont le plus souvent abandonnés à un avenir très incertain.

À l'est, les dépressions d'Izabal et de Motagua sont des zones basses, planes et souvent inondées. Situées en bordure du bassin caraïbe, elles recueillent les alluvions des fleuves Polochic et Motagua. Le climat y est particulièrement chaud et humide, surtout dans les forêts du Nord de la dépression d'Izabal et les bananeraies du Sud de celle de Motagua. Lorsqu'ils évoquent cette région, les Guatémaltèques parlent de l'« orient » (*el oriente*).

## ***Les hautes terres du Nord-Ouest, de l'Ouest et du Centre***

L'ensemble montagneux qui recouvre plus du tiers du Guatemala est appelé très généralement l'Occident (*el Occidente*), les Hauts (*los Altos*) ou les Hauts Plateaux (*el Altiplano*). Cet ensemble – formé par une extension de la cordillère des Andes – s'organise en trois grandes unités régionales qui traversent le pays dans un axe sud-est/nord-ouest. Comme l'écrivent ANTOCHIW *et al.* : « Le terme [*Altiplano*] n'est pas très heureux : « alti » certes, mais pas « plano » du tout. Au contraire, le relief y est très vallonné et creusé de ravins profonds, caractéristiques des vieux pays de montagnes frappés d'accès volcaniques » (1991 : 35).

Au nord-ouest, l'abrupt massif des Cuchumatanes (département de Huehuetenango) est formé de roches éruptives et métamorphiques. Vers l'est, la cordillère se poursuit par les montagnes de la Verapaz (Sierra de Chamá puis Sierra de Santa Cruz). Le relief de ces montagnes calcaires est de type karstique, entrecoupé de nombreuses failles formant des blocs de montagnes parallèles. Ces blocs laissent toutefois entrevoir des hauts plateaux (à partir de 3000 m) recouverts d'une végétation herbacée appelée *páramo*. Le point culminant de ces hautes terres se situe dans le département de Huehuetenango, à 3700 m d'altitude, au cœur du massif des Cuchumatanes.

Ces montagnes sédimentaires sont séparées des hautes terres cristallines du centre par la « frange » (ou vallée) transversale du Nord

où passe la rivière Chixoy. Au sud de cette frange, des plateaux constitués de schistes, de grès et de granits se succèdent entre les villes de Santa Cruz del Quiché et de Guatemala-Ciudad (la capitale du pays).

Au sud de ces plateaux, l'arête des 33 volcans de la Sierra Madre surgit brusquement. Cette cordillère – longue de 400 km et large de 50 à 100 km (en allant vers l'est) – est constituée de granits et de diorites. Son activité volcanique remonte au Tertiaire, bien que les volcans les plus élevés datent du Quaternaire. La Sierra Madre se divise en deux chaînes à partir du centre du Quetzaltenango, au sud-ouest du pays. La première décrit un arc de cercle vers le sud-est (département de Chiquimula) pour remonter au niveau du département d'Izabal et s'échouer au Honduras. L'autre chaîne passe plus au nord pour devenir celle de Chuacús en Baja Verapaz, de Las Minas dans le Progreso et dans le Zacapa, puis du Mico et de La Estrella dans l'Izabal.

### *Les piémonts, la plaine littorale et la côte pacifique*

Les Guatémaltèques emploient le nom générique de Côte (*la Costa*) ou Côte sud (*Costa sur*), pour désigner à la fois les piémonts de la Sierra Madre, la plaine littorale et la côte pacifique à proprement parler. La plaine littorale est constituée de cendres – suite aux projections incessantes des volcans toujours en activité de la Sierra Madre – et d'un important matériel alluvial récent charrié par les nombreuses rivières qui descendent des hautes terres vers le sud. Les lits des fleuves – qui dessinent des éventails successifs – provoquent parfois des ravines qui rompent la monotonie du paysage. La plaine est moins large (une vingtaine de kilomètres) aux extrémités du pays qu'au centre (environ 80 km) – à la hauteur des départements de Suchitepéquez et d'Escuintla notamment. Longue d'environ 250 km, la côte sud est particulièrement fertile et bien drainée, en dépit des importantes précipitations.

Dans cette région à forte dominante métisse, les exploitations agricoles sont de grande dimension (de 50 à plusieurs milliers d'hectares) et spécialisées dans les cultures commerciales d'exportation. Si la colonisation à grande échelle de la côte sud ne remonte qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les cycles culturels qu'elle a connus furent nombreux et fluctuants. Dans l'ensemble, ces caractéristiques économiques font de la côte, avec la capitale, le noyau du « Guatemala utile ». Les exploitations caféières (*fincas cafetaleras*), les *haciendas*, les raffineries de sucre (*ingenios*), les exploitations cotonnières (*fincas algodonerias*), les bananeraies (*bananeras*) et

autres caoutchoutières (*buleras*) se partagent l'espace, et laissent peu de place aux petites exploitations paysannes. Au bord du Pacifique, on trouve également des rizières et des *camaroneras* dans lesquels les militaires ont une forte participation. Depuis quelques années, il faut également ajouter le développement clandestin de la culture du pavot.

Figure 1

Ensembles géomorphologiques et départements du Guatemala.



## ACTEURS ET DYNAMIQUES SOCIALES

Le Guatemala partage avec de nombreux pays d'Amérique latine, une situation socio-économique caractérisée par une profonde stratification ethnique et sociale, l'inégalité des revenus (la plus forte en Amérique centrale) et la dichotomie entre les populations urbaines et rurales. Par ailleurs, la population globale a triplé en trente ans (de 3 à 9 millions d'habitants), avec un taux de natalité de 38 ‰ en 1988, en dépit d'un taux élevé de mortalité infantile (65 ‰). Le taux d'analphabétisme (42,5 ‰ en 1988) est également l'un des plus élevés d'Amérique centrale. L'espérance de vie se situe autour de 60 ans dans les campagnes et 37 ‰ des enfants présentent des symptômes de dénutrition. L'ensemble de ces traits

se combine avec l'importance de l'agriculture dans l'économie, le poids démographique, culturel et sociopolitique de la population indienne, et la forte inégalité de la répartition de la terre. Enfin, l'instabilité des gouvernements s'accompagne d'une grande violence favorisant un climat de guerre quasi permanent<sup>1</sup>.

## *L'importance de l'agriculture dans l'économie*

Dans les années soixante-dix, le Produit intérieur brut du Guatemala avait atteint 6 %, ce qui en faisait le pays d'Amérique centrale dont la croissance annuelle était la plus forte. Mais l'économie restait extrêmement dépendante des fluctuations des cours mondiaux, notamment pour ce qui concerne le café, le coton, la banane et le sucre. À l'instar des autres républiques centraméricaines, le Guatemala fut durement touché par la récession internationale à partir de 1978. De surcroît, la guerre intérieure dans laquelle sombra le pays à la même époque accrut sévèrement les conséquences économiques et sociales de la crise.

Toujours vers 1970, le Guatemala détenait le taux de population active agricole le plus élevé d'Amérique centrale, soit 62,4 %. Jusqu'au début des années quatre-vingt, la population du Guatemala était rurale à 64 %. Dans les mêmes années, 57 % de la population active continuait à travailler dans le secteur agricole, ce qui représentait plus de 885 000 personnes. Actuellement, il est raisonnable d'estimer à 1 400 000 le nombre de personnes engagées dans des activités agricoles, soit 50 % la population active du pays.

Dans l'ensemble, la population rurale du pays a rarement accès à des emplois industriels. Les quelques 2 000 industries, dominées par la petite entreprise, sont regroupées dans la capitale. Au début des années quatre-vingt, le secteur industriel employait environ 180 000 personnes. Avec 13 % de la population active, l'industrie compte pour 16 % dans le Produit national brut du pays. Enfin, le secteur tertiaire gagne surtout en importance dans la capitale, mais peu en province (60 % des emplois à Guatemala-Ciudad). En outre, le poids des commerçants et des transporteurs est nettement supérieur à celui des cols blancs (employés de bureau, fonctionnaires).

La part de l'agriculture dans le Produit national brut du Guatemala (qui est d'environ quatre milliards de dollars) ne cesse de décroître, mais reste néanmoins l'une des plus fortes d'Amérique latine : 32,5 % en 1950 et 26 % en 1990. Dans le secteur agricole, le volume des produits d'exportation demeure énorme, environ

1. Les chiffres présentés ici ont été empruntés à LE BOT (1992a : 35-36-37). Le secteur paysan – et *a fortiori* indien – est minoritaire dans tous les autres pays d'Amérique latine. Le Guatemala est l'un des derniers pays du continent – avec Haïti, le Honduras, le Paraguay et le Salvador – où la population reste à prédominance rurale.

50 % de la production, en dépit de la tendance générale à la diminution. De son côté, le volume de l'agriculture de subsistance (essentiellement le maïs, les haricots et les pommes de terre) accuse une baisse régulière par rapport à l'ensemble de la production agricole : de 39,2 % en 1950 à 31,4 % en 1976. Actuellement, les produits de l'agriculture et de l'élevage comptent pour environ 65 % de la valeur totale des exportations, soit autour de 13 % du Produit national brut du pays<sup>2</sup>.

## Les grands clivages de la société

### LE CLIVAGE ETHNIQUE : INDIENS ET LADINOS

Sur environ 9 millions de Guatémaltèques recensés en 1981, plus de la moitié – soit 5 millions de personnes – sont appelés les Indigènes (*Indígenas* ou *Naturales*) et l'autre moitié les Métis (*Ladinos*) : « Le Guatemala est le pays le plus indien d'Amérique et le seul pays d'Amérique centrale dont la population soit majoritairement indienne » (LE BOT, 1992a : 25). Néanmoins, ces chiffres ne font pas l'unanimité, car, officiellement, les Indigènes ne représenteraient que 38 % de la population. Il demeure que la population est séparée en deux catégories ethniques mutuellement exclusives, quoique ces dernières se fondent sur des critères ayant évolué avec les différents recensements effectués depuis 1880<sup>3</sup>.

Dans l'ensemble, les Indigènes font l'objet de violentes discriminations et sont confondus sous l'appellation générique – à connotation très péjorative – d'« *Indio* » : le terme est en effet un adjectif synonyme d'imbécile, de brute, de paresseux et d'alcoolique. Dans le langage courant, l'*Indio* s'oppose au *Ladino* qui, littéralement, signifie « latin ». Durant la colonie, le terme désignait les individus qui parlaient l'espagnol. Puis, par une sorte de dérive sémantique, le *Ladino* désigna le Métis au sens génétique du terme. Aujourd'hui, le *Ladino* est plutôt celui dont les caractéristiques culturelles sont empruntées à la culture occidentale. Il se définit surtout comme « un non Maya », en dépit de ses origines génétiques et culturelles indigènes (ANTOCHIW *et al.* 1991 : 38).

Près de 40 % de la population du pays, soit environ 3 500 000 personnes, vit dans la région ouest du pays, c'est-à-dire dans le cœur des hautes terres. Les départements de Chimaltenango, Sololá, Totonicapán, Quetzaltenango, San Marcos, Huehuetenango et El Quiché sont ainsi habités par des populations indiennes dans des proportions qui vont de 50 à 80 %. Actuellement, on dénombre 19 à 23 groupes ethniques au Guatemala, chacun – à l'exception d'un seul – étant doté d'une langue se rattachant à la famille linguis-

2. Cf. LE BOT (1992a : 35 à 37). Bien entendu, le trafic de drogue vient modifier ces données. Mais il est impossible de dire dans quelles proportions exactes.

3. Sur les controverses liées à la définition statistique de l'Indien au Guatemala, cf. les articles de EARLY (1982) et COJTI CUXIL (1992).

tique *maya*. Parmi les principaux groupes indigènes, on trouve les Mam à l'ouest et au nord-ouest; les Quiché, les Cakchiquel et les Tz'utuh'il au centre; et, enfin, les Pokomam, et les Kekch'i à l'est. Démographiquement, les groupes Quiché et Mam sont les plus importants. La diversité culturelle et linguistique des populations des Altos est cependant méconnue de la plupart des *Ladinos*. Le clivage à la fois socio-économique, politique, religieux et culturel entre Indiens et *Ladinos* est même, pour de nombreux auteurs, la caractéristique sociologique la plus importante du Guatemala et constitue, selon l'expression de LE BOT, une véritable « frontière intérieure [...] non réductible à du spatial » qui traverse toute la société guatémaltèque (1992b : 88)<sup>4</sup>.

#### LE CLIVAGE FONCIER : LATIFUNDIOS ET MINIFUNDIOS

La discrimination socioraciale des Indiens s'accompagne de fortes inégalités économiques. Au Guatemala, la distribution de la terre est l'une des plus inégales d'Amérique latine. La structure agraire est en effet polarisée entre un petit nombre de grands domaines agricoles et d'élevage extensif dont la production est destinée à l'exportation (*haciendas* ou *latifundios*) et un grand nombre de petites propriétés dont la production est réservée à l'autoconsommation et au commerce local (*minifundios*). Dans l'ensemble, les grands domaines se situent dans les régions chaudes, humides et très propices à l'agriculture des piémonts volcaniques et de la côte sud alors que les *minifundios* se concentrent dans les hautes terres froides et souvent érodées.

En 1979, les « grandes exploitations » de 45 à 450 ha occupaient plus de 65 % de la superficie agricole du pays tandis que, à l'autre extrême, les *minifundios* (de 0,7 ha à 3,5 ha) et les « moyennes exploitations » (de 3,5 à 45 ha) ne recouvraient pas 35 % de la superficie agricole. Sur la côte sud, la concentration foncière est encore plus flagrante que dans le reste du pays : en 1964, c'est-à-dire après la Réforme agraire de 1952, 4 % des propriétés contrôlaient encore 80 % de la terre. De manière générale, l'intensité de l'utilisation de la terre est inversement proportionnelle à la superficie des exploitations : 91 % des terres des *minifundios* sont cultivées contre seulement 15 % des terres des *latifundios* de plus de 900 ha<sup>5</sup>.

En nombre d'exploitations, la situation du pays est encore davantage polarisée puisque 12000 propriétaires environ (à peine plus de 2 % du total) monopolisent les deux tiers des terres agricoles et que 417000 *minifundios* (environ 80 % des exploitations) se partagent le dixième des terres agricoles. Aujourd'hui, les trois quarts des *minifundios* comptent moins de 7 ha, soit la superficie mini-

4. Sur ce thème, cf. ADAMS (1970), COLBY et VAN DEN BERGHE (1969), GUZMAN BÖCKLER et al. (1970).

5. Cf. Dirección General de Estadística (1983) et BOSSEN (1984 : 26).



mum officiellement établie pour permettre la survie d'une famille de cinq personnes sans qu'elle ait besoin de s'employer à l'extérieur<sup>6</sup>.

Enfin, l'inégale distribution de la terre recoupe largement le clivage Indiens/*Ladinos* au détriment des premiers. En 1964, 81 % des Indiens étaient engagés dans des activités agricoles contre 53 % parmi les *Ladinos*. Outre cela, 62 % des Indiens ne possédaient que 25 % de la terre (BOSSEN 1984 : 26). Au bout du compte, une situation foncière aussi déséquilibrée fait du Guatemala le pays à l'indice de concentration de propriété terrienne le plus élevé d'Amérique latine puisque, au total, 3 % des exploitations contrôlent 50 % des terres arables (M. DEMYK, 1991 : 132 et FIGUEROA IBARRA, 1980 : 112-115, 126).

## De la milpa à la finca : dualité ou complémentarité socio-économique ?

### CONTRAINTES ET LIMITES DE LA MILPA<sup>7</sup>

Dans la majeure partie du Guatemala, les terres communales ont été considérablement réduites à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, leur privatisation étant censée permettre le développement de grands domaines à proximité de sources de main-d'œuvre quasi inépuisables. Ce processus a eu également pour conséquence d'accroître la pression démographique sur les parcelles indiennes. En fin de compte, la privatisation progressive des communaux et la pression sur la terre qui s'en est suivie au cours du siècle a amplifié la migration temporaire ou définitive de la plus grande partie de la population indienne vers les régions de grandes plantations.

L'exiguïté des *milpas*, c'est-à-dire les parcelles de maïs, n'exclut pourtant pas la diversité de la production agricole. Au contraire même, l'extrême atomisation géographique des parcelles dans les terroirs va de pair avec l'exploitation d'un grand nombre de ressources possibles : maïs, haricots, piments, pommes de terre, patates douces, courges, fruits... De manière résiduelle, la chasse et la cueillette dans les zones forestières viennent encore aujourd'hui compléter l'alimentation. Dans les nombreux marchés hebdomadaires, qui rythment la vie des villages, on constate une relative spécialisation économique à l'échelle des *municipios* ou communes. SMITH dénombre quant à elle pas moins de 204 marchés dans le Sud-Ouest du Guatemala (1976). Le nombre et la fréquence de ceux-ci indiquent bien que, loin de vivre en autarcie et à l'écart du système monétaire, les Indiens des hautes terres participent à la vie économique du pays<sup>8</sup>.

6. La définition est celle de la CEPAL (1980) citée par LE BOT (1977 : 46). Mais les estimations sur les superficies minimales viables pour une famille varient selon les auteurs et les régions où ils enquêtent.

7. Bien que le mot [*milpa*] puisse se traduire littéralement par « lot » ou « ferme », il implique normalement pour les familiarisés avec le milieu amérindien la production de maïs à petite échelle (HORST, 1966 : 13).

8. Sur les spécialisations agricoles des *municipios* guatémaltèques, cf. TAX (1937) et MCBRYDE (1969); sur la distribution spatiale des marchés dans les hautes terres, cf. C.A. SMITH (1976); sur l'organisation spatiale symbolique des marchés indiens, cf. GOLDIN (1987).

Néanmoins, en l'absence d'engrais chimiques et d'outils plus perfectionnés, les techniques agricoles indigènes conduisent à ce que J. ARNAULD appelle le « cycle infernal » de la *milpa*, c'est-à-dire à la succession accélérée de l'abattage des arbres, de l'essartage et du brûlis (1991 : 269-270). De ce fait, la période de jachère indispensable au renouvellement du sol est sans cesse réduite. Peu à peu, la terre s'appauvrit en même temps que les ressources forestières disparaissent. Simultanément, la pratique indigène de l'héritage égalitaire entre garçons et filles, quoique de plus en plus difficilement réalisable, contribue à accentuer le rétrécissement des parcelles.

Par ailleurs, le régime foncier en vigueur dans les communautés indiennes est particulièrement varié. Le métayage et le fermage, en argent comme en produit, apparaissent le plus souvent sous des formes combinées et changeantes. Les modalités des contrats, le plus souvent oraux, diffèrent selon le statut de la terre, la nature des relations qui unissent les protagonistes et parfois le type des produits cultivés. Pourtant, un paysan qui loue sa terre, sous une forme ou une autre, n'est pas forcément aisé. À un moment donné, il peut considérer comme plus avantageux d'exercer une autre activité, notamment celle d'ouvrier agricole temporaire dans une grande plantation de la côte.

Ces différentes contraintes ont également pour conséquence d'accroître le sous-emploi agricole dans les campagnes. D'après M. DEMYK : « Il faut moins de cent jours de travail par an [pour une personne] pour cultiver un hectare de maïs dans les Altos et ce taux d'emploi n'est pas souvent atteint car les superficies cultivées sont [souvent inférieures]. La rareté de la terre et le sous-emploi se conjuguent pour rendre plus nécessaire le travail en *fincas* [grandes plantations de café] » (1977 : 219). Or, justement, la période de creux dans le calendrier de travail de la *milpa* coïncide avec la période d'intense activité dans les régions côtières en général et dans les régions caféières en particulier. En effet, la cueillette du café débute à la mi-août et s'arrête vers la mi-décembre dans les zones de piémonts, alors que commence la principale récolte de maïs dans les hautes terres. Après celle-ci, la période de la coupe du coton et de la canne à sucre s'étale de janvier à avril dans les basses terres.

9. Le phénomène est significatif dans tous les pays latino-américains de hautes montagnes. Sur l'importance du phénomène migratoire saisonnier dans les Chiapas mexicains et au Pérou, cf. FAVRE (1962 et 1977).

#### LES GRANDES MIGRATIONS SAISONNIÈRES

Dans la littérature scientifique, la complémentarité écologique et socio-économique entre les hautes et les basses terres est connue sous le nom de « système *latifundio-minifundio* »<sup>9</sup>. Une telle complémentarité permet aux familles indiennes de se scinder pour

quelques mois par an sans que le travail sur la *milpa* n'en pâtisse. Globalement, pendant que les jeunes hommes – âgés de 10 à 25 ans – descendent sur la côte, les aînés, les femmes et les enfants restent dans les hautes terres pour accomplir les travaux d'entretien courants (semences, sarclage). L'argent rapporté par les ouvriers saisonniers permet aux familles d'effectuer la soudure, c'est-à-dire d'acheter les aliments qui manquent à la maison entre deux cycles agricoles. Plus rarement aujourd'hui, il favorise la participation de quelques-uns aux rituels de la communauté. En tous cas, l'épargne permet peu fréquemment aux familles d'investir dans des activités économiques en dehors du secteur agricole<sup>10</sup>.

Dans les migrations « circulaires » ou temporaires, les Indiens ne rompent donc pas définitivement avec leur communauté d'origine. Les « saisonniers » (*cuadrilleros*) y conservent suffisamment d'attaches pour y revenir une fois terminé leur travail sur la côte. D'après LE BOT, les ouvriers saisonniers proviennent :

« [...] du secteur de la paysannerie le plus traditionnel, le moins éduqué, le moins ouvert de la société globale. Ils appartiennent à des familles qui n'ont pas du tout de terre ou pas assez de terre, et qui n'ont pas accès à un emploi salarié non agricole; les *cuadrilleros* qui disposent encore de terre – ceux [...] dont l'ancrage dans les communautés de l'Altiplano dissimule la prolétarianisation [...] – sont des [...] paysans prolétarisés [...] ni paysans ni prolétaires » [italiques de l'auteur] (1992a : 65).

Actuellement, on estime à environ 350 000 le nombre de travailleurs temporaires de sexe masculin dans tous les secteurs de l'économie de plantation. Malgré les incertitudes, ces chiffres montrent l'ampleur du phénomène dans le pays. Mais les femmes et les enfants qui accompagnent les hommes sur la côte sans bénéficier d'un contrat sont légion. En 1965-1966, SCHMID ne dénombreait pas moins de 130 000 femmes et 60 000 enfants dans ce cas, soit 76 % du nombre de travailleurs saisonniers réellement employés (1973 : 215). Si l'on applique ce calcul à l'estimation actuelle, il faut donc ajouter 266 000 femmes et enfants aux 300 000 à 350 000 travailleurs saisonniers embauchés sous contrat. Au total, les migrations temporaires vers les plantations concerneraient donc plus de 600 000 personnes<sup>11</sup>.

En tout cas, la grande majorité des Indiennes ont effectué au moins un voyage en plantation dans leur vie et la culture indigène ne leur interdit pas de gagner de l'argent. De leur côté, les planteurs n'hésitent pas non plus à employer des femmes qui sont souvent moins bien rémunérées que les hommes, surtout dans le secteur sucrier. Si les femmes sont moins nombreuses que les

10. D'après une enquête citée par LE BOT (1992a : 64), le travail saisonnier ne procurerait que le dixième des revenus des familles de migrants (1984).

11. D'après FLORES ALVARADO, 59 % des saisonniers, légalement embauchés ou non, se composent d'hommes, 21 % de femmes et 20 % d'enfants (1977 : 134-135). En moyenne, c'est 10 % de la population masculine des hautes terres qui travaillerait en plantation chaque année (C.A. SMITH, 1990b : 213).

hommes à migrer temporairement dans les *fincas*, c'est donc plus parce qu'elles restent dans les hautes terres à s'occuper des jeunes enfants et de la *milpa* que pour une raison culturelle.

Certes, les populations des hautes terres s'engagent parfois dans des activités économiques en dehors du secteur agricole, notamment dans l'artisanat indépendant ou le salariat industriel et domestique. Dans les communautés indiennes les mieux desservies par les routes ou les plus proches des villes (Quetzaltenango, Huehuetenango, Antigua), ces activités de survie prennent même une importance croissante depuis le milieu du siècle (ANNIS, 1987). Mais SMITH montre que les communautés les plus marginales, en termes d'intégration au réseau des marchés, « exportent » chaque année plus de 50 % de leurs effectifs masculins vers les plantations, alors que moins de 10 % de la population des communautés les mieux situées se dirige annuellement vers les *fincas* de la côte (1984 : 212). Actuellement, les départements du Quiché et de Huehuetenango sont les plus importants pourvoyeurs de main-d'œuvre temporaire du pays. Au début des années soixante-dix, « [...] ils fournissaient [chaque année] 130000 saisonniers, soit environ la moitié du total » (enquête citée par LE BOT, 1992a : 64)<sup>12</sup>.

Enfin, les migrations de caractère temporaire s'accompagnent d'un processus d'exode rural, dirigé en particulier vers la capitale, même si les flux sont moindres que dans les pays voisins. Hormis la capitale, les agglomérations urbaines de la côte sud attirent une grande partie des migrants définitifs. Entre 1950 et 1981, la croissance démographique y a été plus forte que dans le reste du pays (LE BOT, 1992a : 58).

## LE TRAVAIL PERMANENT

Pour les Indiens-paysans, un autre moyen de survie consiste à trouver un travail permanent dans une grande plantation. Néanmoins, tous les grands domaines n'ont pas les mêmes besoins. Cela dépend, en fait, du type de culture. Par exemple, la canne à sucre et le coton ne requièrent d'importants contingents de travailleurs que trois à six mois par an. De ce fait, les ouvriers à temps plein y sont minoritaires. À l'inverse, la banane et le café sont des cultures qui nécessitent un entretien constant. C'est dans ces deux secteurs que les « ouvriers permanents » (*rancheros*, *permanentes* ou *colonos*) sont les plus nombreux.

Il faut cependant distinguer deux types de contrats de travail permanent dans les grandes plantations, particulièrement dans les *fincas* de café. Le premier, le *colonato*, est issu de la colonie. Il « [...] consiste dans l'octroi d'une parcelle de subsistance, dans le périmètre de la plantation [...] aux ouvriers permanents de

12. Sans compter les masses de migrants qui s'exilent vers le Mexique et les États-Unis.

celle-ci » (LE BOT, 1977 : 64). En contrepartie, l'usufruitier de la parcelle consacre un nombre de jours de travail donné à son bailleur, c'est-à-dire au propriétaire de la *finca* (le *finquero*). On a coutume d'appeler *mozos colonos* les ouvriers employés sous le régime du *colonato*. Littéralement, *mozo* signifie « garçon », « serveur » et *colono* veut dire « colon ». Le statut de *mozo colono* s'accompagne aussi d'un salaire en argent, quoique l'importance de celui-ci varie selon les régions. Ce type de rente en travail tend aujourd'hui à disparaître, surtout dans les zones de moyennes plantations comme ma région d'enquête. Le *colonato* reste toutefois fort répandu dans d'autres départements caféiers du Guatemala, en Alta Verapaz notamment, où les *fincas* atteignent des superficies considérables (plus de 500 ha). En 1979, on dénombrait encore 63000 *mozos colonos* dans le pays (cf. tabl. 1).

Au contraire du premier, le second type de contrat prévoit de verser à l'ouvrier, appelé alors *ranchero*, la totalité du salaire minimum prévu par la loi pour le secteur agricole. En contrepartie, le salarié s'engage à travailler six jours dans la semaine à raison de huit heures par jour. Pour sa part, la plantation cotise à la Sécurité sociale et met un logement, entouré d'un jardin de quelques dizaines de mètres carrés, à la disposition de la famille de l'ouvrier. Ce type de contrat de travail à durée indéterminée est en vigueur dans la *finca* où j'ai mené mon enquête. Actuellement, les *rancheros* liés aux plantations de café par ce contrat sont au nombre de 50000 dans le pays (cf. tabl. 1).

Depuis 1970, les *fincas* recrutent rarement des ouvriers permanents. Cette tendance s'accompagne de l'éviction de la main-d'œuvre permanente, une éviction qui ne profite pas particulièrement aux *cuadrilleros* des hautes terres, mais plutôt aux populations métissées de la côte qui vivent dans les alentours des plantations, c'est-à-dire les « recrutés ». Il est vrai que la région pacifique connaît un accroissement démographique considérable depuis 1950, chaque famille ayant cinq enfants en moyenne<sup>13</sup>.

L'importance de la population concernée par le travail en plantation est donc énorme au Guatemala (cf. tabl. 1). En tout, le phénomène concerne environ 1200000 personnes, soit près des trois quarts de la population active dans l'agriculture, c'est-à-dire autour de 50 % de la population active et 13 % de la population totale du pays.

#### LES OUVRIERS DU CAFÉ : ESTIMATION DES EFFECTIFS

Dans l'économie agricole d'exportation, le secteur caféier est celui qui absorbe le plus de main-d'œuvre permanente et temporaire, soit au moins 280000 personnes. On dénombre en effet

13. En outre, écrit LE BOT, « La conversion de nombre d'exploitations à l'élevage, les déplacements de populations du fait de la guerre (1978-1983) et l'afflux de Salvadoriens ont contribué à accroître la disponibilité en main-d'œuvre, le chômage et le sous-emploi sur la côte sud » (1992a : 58).

Altos	120 000 <i>minifundios</i> 300 000 travailleurs sans terre
Total	720 000 personnes
Plantations	300 000 à 350 000 travailleurs saisonniers 63 000 <i>mozos colonos</i> 60 000 travailleurs journaliers 50 000 ouvriers permanents
Total	473 000 à 523 000 personnes

Tableau I

*Origines et types de main-d'œuvre employée dans les plantations du Guatemala (1980-1990).*

Source : Estimation personnelle et chiffres proposés par LE BOT (1992a : 58).

14. D'après BATAILLON et LE BOT, c'est plus de la moitié du total des travailleurs temporaires qui participe à la cueillette du café chaque année (1975 : 131).

15. Il s'agit de mes estimations. Mais les données sont souvent très contradictoires. Pour 1972, FIGUEROA IBARRA avançait par exemple que le secteur caféier n'occupait que 29 233 permanents contre 124 581 temporaires et concernait environ 800 000 personnes (1980 : 142).

(cf. tabl. II) 50 000 *mozos colonos*, 40 000 *rancheros*, 20 000 journaliers et 170 000 travailleurs saisonniers sous contrat. En tout, cette population représente plus de 20 % de la population active dans l'agriculture et un peu plus de 9 % de la population active du pays. Si l'on ajoute les 130 000 femmes et enfants qui accompagnent les *cuadrilleros* de manière informelle, le phénomène concerne 320 000 personnes<sup>14</sup>. Si l'on compte les femmes, les adolescents, les enfants et tous ceux qui vivent dans les plantations sans bénéficier d'un contrat de travail, alors qu'ils participent occasionnellement aux travaux d'entretien des caféières, les chiffres augmentent encore. Chaque famille ouvrière ayant en moyenne cinq enfants, dont deux en âge de travailler, on peut estimer à 270 000 la population des *fincas* directement concernée par le travail du café, mais qui n'apparaît pas dans les recensements. En tenant compte des ouvriers déclarés (*mozos colonos*, *rancheros* et *cuadrilleros*), de leur famille et des travailleurs journaliers (qui sont de sexe masculin), on atteint le chiffre de 660 000 personnes<sup>15</sup>.

## LES FIGURES DE L'OLIGARCHIE OU LA CULTURE DU MÉPRIS

À l'autre extrême de la société ou, plus exactement, au-dessus d'elle, un petit groupe de familles domine l'économie du pays. Pour le voyageur, l'oligarchie guatémaltèque forme une grande famille étroitement solidaire et homogène qui ne diffère en rien des castes richissimes régnant sur les autres pays d'Amérique latine. Ici comme ailleurs, il est frappé par l'exhibition de véhicules luxueux dont les vitres teintées préservent le visage des propriétaires devant les plus pauvres. Là encore, il s'émeut du

Tableau II

Nombre d'ouvriers dans le secteur caféier par catégorie, avec et sans famille, pour les années 1980-1990.

Catégories	Ouvriers seuls et « déclarés »	Ouvriers avec leur famille	Total
Saisonniers	170 000	130 000	300 000
Mozos colonos	50 000	150 000	200 000
Permanents	40 000	120 000	160 000
Journaliers*	20 000		20 000
Total	280 000	400 000	680 000

\* Au sens strict, les journaliers ne sont pas des ouvriers déclarés. On verra que cette catégorie se divise à son tour en deux grandes sous-catégories.

contraste gigantesque entre les baraques insalubres du petit peuple et l'ostentation des villas clinquantes, ceintes de hauts murs, qui tiennent leurs occupants à l'écart du monde. Mais cette impression d'unité, renforcée par l'ampleur des signes extérieurs séparant les riches et les pauvres, n'est pas partagée par les oligarques. Ces derniers perçoivent en effet des strates distinctes au sein du groupe appelé « oligarchie » par ceux qui n'en font pas partie. Souvent en compétition sur le plan économique, affirmant des origines ethniques distinctes, l'oligarchie est scindée par des mouvements de différenciation interne. Parfois, les oligarques se méprisent autant entre eux qu'ils méprisent les autres.

## L'oligarchie vue du dehors et du dedans

Ainsi, aux yeux de la plupart des Guatémaltèques, l'oligarchie<sup>16</sup> est une caste d'exploiteurs sans scrupules qui se reproduit de manière endogamique depuis la conquête<sup>17</sup>.

L'origine étrangère, qu'elle soit véritable ou simplement supposée, renforce le fossé qui sépare les oligarques du reste de la population. Pour les oligarques, la couleur de la peau est d'ailleurs indissociable de la puissance économique : les deux éléments se renforcent l'un l'autre et ne font qu'un. D'après CASAS ARZÚ : « On trouve une *oligarchie métisse* dans ses origines, *ladina* et ethnocentrique dans sa conception du monde, élitiste et endogamique dans sa structure familiale et qui se considère ethniquement blanche et sans mélange de sang indien » [italiques de l'auteur] (1992 : 21).

Contrairement aux Blancs créoles de la Martinique, qui se reconnaissent sous l'appellation générique de « Békés », les oligarques guatémaltèques n'emploient que des formules vagues pour s'auto-désigner : certains disent les « Créoles », d'autres l'« initiative privée ». Lorsqu'ils sont entre eux, en revanche, les oligarques s'identifient à un petit nombre de troncs familiaux – appelés

16. Les définitions de l'oligarchie sont extrêmement diverses dans la littérature sociologique : « Le point commun de ces définitions, écrit M. DEMYK, est en définitive que chaque chercheur comme chaque pays a son oligarchie » (1983 : 8).

17. « Depuis 1524, écrit CAMBRANES, la domination de quelques familles étrangères au Guatemala : 84 au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, pas plus de 200 pour toute la période coloniale, et peut-être moins de 500 dans l'actualité, a été complètement défavorable pour la totalité de la population paysanne indienne du pays » (1982 : 11 et cf. tabl. III).

« clans » – auxquels se rattachent de multiples branches. Pour l'oligarchie, chaque clan – et les branches qu'il incorpore – possède une histoire et jouit d'un prestige particulier. Aux yeux d'un oligarque, l'individu qui sait se repérer et se situer dans cet univers fortement hiérarchisé est « quelqu'un de la société ». La mémoire généalogique est donc un critère d'appartenance essentiel à un groupe qui ne se définit pas explicitement. Au contraire, l'individu qui ne connaît pas la généalogie de l'oligarchie appartient à un autre monde, celui « de la rue » ou, pire, « de la *milpa* ».

S'il est vrai que les oligarques ne donnent pas une définition claire du groupe auquel ils appartiennent, leurs pratiques sociales et économiques témoignent, par delà leur diversité, d'une certaine cohérence : « [...] [l'oligarchie], écrit LE BOT, ne constitue pas un ensemble homogène et parfaitement soudé. Elle n'en forme pas moins un secteur relativement cohérent, qui se définit et se réunit autour de la défense exacerbée des intérêts de ses membres, par-dessus toute autre considération » (1992a : 74). Globalement, les oligarques sont extrêmement préoccupés par la préservation d'un capital racial et d'un certain nombre d'intérêts économiques et politiques.

## *Aux sources de la légitimité*

### LA « RACE » ET LE NOM COMME CERTIFICAT DE BONNE ORIGINE

Les oligarques répètent souvent qu'ils appartiennent à « la même race ». Néanmoins, il est clair que les oligarques ne partagent guère les mêmes caractéristiques génétiques. Ceci est encore plus vrai dans les régions de plantations où les *finqueros* sont souvent métissés d'Indiens. Du point de vue phénotypique, l'oligarchie est donc loin de former une grande famille homogène. Mais les oligarques n'apprécient pas les couleurs de la même manière que le « vulgaire ». Pour eux, dire qu'on est « de la même race » est une manière métaphorique d'affirmer sa puissance économique. Dans l'esprit d'un oligarque, la race et la puissance économique sont consubstantielles; elles sont données ensemble et ne peuvent se concevoir séparément. On est « de la même race parce qu'on est puissant et on est puissant parce qu'on est de la même race »; inversement, « on est Indien parce qu'on est pauvre et on est pauvre parce qu'on est Indien ».

Si le sentiment d'appartenance à une même race s'impose comme une évidence, les oligarques ne prétendent pourtant pas partager la même origine ethnique. Tandis que les uns se définissent comme



• Blancs » de pure ascendance européenne (espagnole, basque et allemande surtout), les autres se présentent comme « Créoles », c'est-à-dire Européens nés au Guatemala mais métissés d'Indiens, suite à des unions qui remontent à la colonie<sup>18</sup>. La pureté du sang n'est toutefois pas systématiquement mise en avant par les oligarques, surtout dans les familles du café qui constituent une catégorie légèrement à part. Un *finquero*, par exemple, n'évoque une différence de sang – éventuellement de groupe sanguin – que lorsqu'on lui pose le problème d'une alliance éventuelle avec une Indienne, c'est-à-dire une mésalliance. Entre oligarques, la question d'avoir, ou pas, du « sang impur » n'est même pas formulée, à moins que l'on veuille ouvertement insulter quelqu'un.

Le nom de famille est en fait l'indicateur principal de l'origine sociale. De manière explicite, le nom donne des informations sur la puissance économique et le capital socioracial d'un individu. Il permet également aux personnes de se situer les unes par rapport aux autres. Avec le temps, clans et branches familiaux se sont hiérarchisés et leurs membres acquièrent des réputations dont il est souvent malaisé, pour eux, de s'affranchir. Ceci ne signifie pas que la puissance d'une famille ou d'un individu soit définitivement acquise. Au contraire, alors que certaines familles montent, d'autres descendent dans l'échelle économique et socioraciale. En réalité, les familles font l'objet d'un processus de classement, de reclassement et de déclassement perpétuel<sup>19</sup>.

Le double système d'appellation, importé d'Espagne, qui fait que les individus portent à la fois le patronyme de leur père et celui de leur mère consacre l'importance du nom. Ego, au patronyme prestigieux mais au matronyme peu connu, est en effet moins reconnu socialement que son cousin germain parallèle dont le matronyme est prestigieux. Une preuve de l'importance portée au nom est donnée *a contrario* par les familles dont le patronyme est si réputé que le port du matronyme devient superflu<sup>20</sup>. Mais, à part ces quelques nantis, les oligarques jouent toujours subtilement avec leurs noms de famille, surtout lorsque leur fortune est récente.

#### LA RICHESSE COMME CERTIFICAT DE BONNE CONDUITE

Aux yeux de la majorité des Guatémaltèques, la propriété foncière confère sa toute-puissance à l'oligarchie. En cela, les oligarques sont les héritiers des colons espagnols qui se sont appropriés la terre du pays aux dépens des Indigènes. Pourtant, si la terre continue à être l'un des principaux indices de la puissance économique et un important symbole de prestige, force est de constater qu'elle

18. Sur l'importance politique et économique des Créoles au Guatemala, cf. l'ouvrage d'histoire sociale de MARTINEZ PELAEZ (1971).

19. Sur ce thème, cf. l'article de BOURDIEU (1978).

20. C'est le cas des clans Castillo ou Herrera qui contrôlent à eux seuls les principales industries de bière et de sucre du pays. Il en est de même pour la famille Skinner Klee dont le nom se transmet tel quel, comme dans un système de filiation unilinéaire (CASAS ARZÚ, 1992 : 142-191).

ne représente pas tout à fait la même chose selon les clans de l'oligarchie. Bien entendu, il n'y a pas d'équivalence stricte entre l'origine ethnique – réelle ou supposée – des oligarques et leur rapport à la terre. Les cumuls et les alliances existent entre les clans et on ne saurait les concevoir comme des groupes isolés aux activités exclusives. Il demeure cependant que l'on peut distinguer certaines grandes stratégies économiques propres aux Créoles, aux Blancs – encore appelés parfois les « Allemands » – et aux « familles de la terre ».

Globalement, les familles de la terre contrôlent surtout la production du café et l'élevage. La canne à sucre, le coton et l'industrie sont plutôt dominés par les clans créoles. Les Blancs, ou les Allemands, détiennent quant à eux la quasi-totalité du secteur de l'import-export des produits agricoles. Le secteur de la banane, enfin, reste le domaine des compagnies nord-américaines. Les clans créoles et allemands se distinguent donc nettement des familles « qui ne vivent que de la terre ». Pour les premiers, les secondes occupent un rang inférieur dans la hiérarchie économique et socioraciale de l'oligarchie. Les familles de la terre sont, dit-on péjorativement, « en retard » sur les autres. Le contact physique que les planteurs maintiennent avec les ouvriers agricoles et les Indiens en particulier y est pour beaucoup. Ce mode de vie, considéré comme fruste, fait des *finqueros* des oligarques « ensauvagés »<sup>21</sup>.

D'après LE BOT, l'« initiative privée » est le nom que l'oligarchie tout entière aime à se donner (1992a : 74). En réalité, le terme est surtout employé par les industriels et les agro-exportateurs. Certes, l'initiative privée n'exclut pas des opérations spéculatives dans le domaine agricole. Dans les années cinquante, ce sont les riches industriels qui ont investi dans la culture du coton. Actuellement, c'est encore l'initiative privée qui fait les investissements les plus significatifs dans le secteur des produits agricoles non traditionnels : noix de *macadamia* (sorte de noix sucrée), caoutchouc, cardamome, épices. Il demeure cependant que les activités économiques de l'initiative privée sont nettement plus orientées vers l'industrie que l'agriculture.

Dans l'oligarchie guatémaltèque, tout le monde possède de la terre, soit sous la forme d'une *hacienda* d'élevage soit sous celle d'une grande plantation de café. Néanmoins, les Créoles et les Blancs ne visitent que très rarement leur exploitation, contrairement aux planteurs qui en vivent directement. C'est que, pour les premiers, posséder de la terre est davantage le signe d'une position sociale dominante dans la société qu'un véritable investissement économique. Les *finqueros* de ma région d'enquête, quant à

<sup>21</sup> En Équateur, on appelle « plasticos » (littéralement la « matière plastique ») les nouvelles castes économiques en tout genre pour lesquelles Miami et l'univers du gadget représentent le modèle culturel par excellence. Bien que propriétaires de grandes *haciendas*, ces castes se distinguent elles aussi des vieilles familles qui ne vivent que de la terre.

eux, vivent principalement de la culture du café. En plus de l'importance sociale que revêt la terre à leurs yeux, la *finca* est un capital économique qui fournit l'essentiel de leur revenu.

Tableau III

*Estimations du poids démographique de l'oligarchie et des groupes qui la composent en 1980-1990.*

Oligarchie	Sources
24 000 personnes 500 familles 165 000 familles dont 20 « très riches »	BOSSEN (1984 : 42-43) CAMBRANES (1982 : 11) SNEE (1974)
Groupes dans l'oligarchie	Sources
22 clans créoles 300 familles du café 7 familles créoles 27 familles « libérales » 18 familles « capitalistes »	CASAUS ARZÚ (1992) LE BOT (1992a : 72) SNEE (1974) SNEE (1974) SNEE (1974)

## L'« initiative privée » contre la « chose publique »

Au sens large, l'oligarchie se compose donc de grandes familles plus ou moins riches et prestigieuses qui contrôlent les principales ressources productives du pays. Cependant, ces clans ne se mêlent pas pour autant de la gestion de l'État. L'une des principales caractéristiques de l'oligarchie guatémaltèque, comme de la plupart des oligarchies latino-américaines d'ailleurs, tient à sa puissance économique d'ensemble et à son absence simultanée de pouvoir politique direct. Contrairement à ce qu'affirme CASAUS ARZÚ selon laquelle « En plus de posséder les moyens de production, l'oligarchie a quasiment toujours eu le contrôle politique depuis 1531 jusqu'à nos jours » (1992 : 14), l'oligarchie guatémaltèque a délibérément choisi de se tenir à l'écart de la scène politique depuis plusieurs décennies<sup>22</sup>.

Au Guatemala, la puissance économique et le pouvoir politique indirect de l'oligarchie se manifestent à travers le CACIF, l'association du patronat local (*Camara de Agricultura, Comerciantes, Industriales y Financieros*). À ma connaissance, les seuls planteurs que compte le CACIF sont également, et surtout, des industriels et des agro-exportateurs. Le CACIF est en fait l'intermédiaire et le partenaire obligé des gouvernements. En dépit de sa discrétion, l'importance de son soutien reflète assez bien les ambitions de l'oligarchie guatémaltèque. Pour elle, il n'est pas question de régner ouvertement sur le pays, mais d'agir secrètement sur les personnes qui en tiennent politiquement les rênes.

L'oligarchie guatémaltèque ne forme donc ni une « bourgeoisie » (en tant que classe sociale, selon l'acception marxiste) ni une élite

22. Comme dit TOURAINE (cité par Le BOT, 1992a : 71) : « [...] L'oligarchie latino-américaine, dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, n'est pas plus une élite dirigeante qu'une classe dirigeante; elle n'exerce aucune hégémonie sur le processus de développement et ne contrôle pas l'État, même si les gouvernements ont souvent une politique qui lui est favorable » (1988 : 76).

homogène. Au Guatemala, l'oligarchie est la juxtaposition de plusieurs clans dont les assises économiques et le prestige socioracial ne sont pas toujours équivalents et convergents. Néanmoins, par-delà les différences de modes de vie, d'activités économiques et d'affirmation identitaire, l'oligarchie constitue une minorité dominante habile à défendre et à reproduire ses intérêts quelle que soit la conjoncture du pays<sup>23</sup>.

La puissance économique de réseaux familiaux – qui ne sont pas toujours solidaires entre eux – supplée cependant largement aux incertitudes politiques. D'après SNEE, l'oligarchie est « [...] un noyau uni qui ne se détruit pas politiquement, [ce qui est] notable quand la lutte [anti-] communiste se fait vive » (1974, citée par M. DEMYK 1983 : 9). L'oligarchie guatémaltèque se caractérise donc autant par sa différenciation interne que par sa capacité d'adaptation aux diverses crises traversées par le pays, sachant que c'est à ces occasions que le groupe manifeste le plus de cohésion.

## LES FINQUEROS... ET LES AUTRES

Aux yeux des Guatémaltèques, le groupe des *finqueros* incarne le pouvoir dans sa dimension la plus occulte et la plus coercitive : on dit qu'il est inféodé aux agro-exportateurs, qu'il est l'ennemi des hommes politiques et l'allié des militaires. Les planteurs de café sont, pour reprendre l'expression de LE BOT, « au-dessus du volcan », c'est-à-dire de la pyramide sociale (1992a : 71). L'aversion des populations envers les planteurs pourrait provenir du fait que les *finqueros* sont moins invisibles que les autres oligarques et, surtout, qu'ils possèdent la terre. À ce titre, les planteurs portent l'entière responsabilité des problèmes politiques, économiques et sociaux du pays. Comme dit CAMBRANES : « [...] le *finquero*, en tant qu'entrepreneur agricole, remplaça l'*hacendado* traditionnel » (1985 : 48). Grand propriétaire foncier à la figure charismatique, défenseur du *statu quo*, détenteur de la richesse nationale, symbole vivant du pouvoir absolu, le *finquero* incarne l'oligarque par excellence dont il n'est pas toujours, néanmoins, le meilleur représentant.

### *Les finqueros : un groupe original au sein de l'oligarchie*

Au Guatemala, le terme de « finquero » s'applique aux grands planteurs de café, les termes de « caféiculteur », de « fermier » ou d'« agriculteur » étant réservés aux petits exploitants. Le fait d'être propriétaire de la terre et de l'exploiter en propre est également

23. Comme l'écrit KOVÁTS-BEAUDOUX à propos des Blancs créoles de la Martinique : « Le groupe [est] caractérisé d'une part, par sa solidarité vis-à-vis de l'extérieur et d'autre part, par son morcellement interne » (1968 : 65).

un élément essentiel de l'auto-définition des planteurs. Le *finquero* dit parfois qu'il est « le seul maître à bord avant Dieu à la *finca* ». Par ailleurs, le *finquero* est un « spécialiste du café » : déclare-t-il fièrement. Enfin, le *finquero* se définit comme un entrepreneur capitaliste qui produit et commercialise son café dans des conditions modernes. En cela, il entend se distinguer de l'*hacendado* colonial avec lequel il déteste être comparé. Il tient également à se différencier des autres oligarques qui, plus puissants que lui, le considèrent avec une certaine hauteur.

Contrairement aux clans les plus puissants de l'oligarchie, la plupart des familles du café sont d'origine modeste, leurs ancêtres ayant parfois fui les rudes conditions économiques et politiques que traversait l'Europe pour s'installer au Guatemala entre 1870 et 1920, pendant la période du développement de la culture du café. Ces familles se sont donc fréquemment intermariées dans le courant du siècle. Dans certaines régions, les planteurs descendants d'Allemands sont très nombreux. Mais une même origine ne suffit pas à en faire les alliés systématiques des industriels et des agro-exportateurs.

Par ailleurs, les *finqueros* ne forment pas un groupe solidaire et organisé. En principe, l'« Association nationale du café » (Anacafé), l'institution semi-étatique ou semi-privée qui regroupe tous les planteurs de café, joue ce rôle de catalyseur. Mais, comme disent les planteurs eux-mêmes, il s'agit plutôt d'un *lobby* au service d'un petit réseau de familles en étroite relation qu'une institution représentative des caféiculteurs. Les structures commerciales, financières et techniques de l'Anacafé ne profitent donc qu'à un nombre limité de *finqueros* et favorisent peu l'émergence d'un groupe de planteurs<sup>24</sup>. Au Guatemala, le poids des *finqueros* en tant que groupe institué est très faible par rapport à d'autres pays producteurs de café du continent. L'absence d'unité des planteurs de café est également manifeste à l'échelle régionale. Alors qu'ils sont souvent confrontés aux mêmes problèmes, les *finqueros* parviennent rarement à s'entendre<sup>25</sup>.

De nombreuses familles du café vivent très aisément, mais, précisément parce qu'elles ne sont pas rattachées à ces quelques centaines de familles, elles-mêmes apparentées aux clans créoles et allemands dominants du pays, elles ne jouissent pas d'une grande stabilité économique. La différenciation dans l'oligarchie et plus particulièrement dans les familles de la terre reflète donc une hiérarchie sévère où la parenté et la richesse jouent un rôle central. C'est aux familles les moins puissantes de l'oligarchie, celles des planteurs « ensauvagés », que je vais m'intéresser.

24. Une remarque de LE BOT corrobore ce constat : « L'association des caféiculteurs [...] regroupe environ trois mille membres [dont] quelque trois cents familles [...] qui fournissent la moitié de la production et contrôlent l'exportation [...] » (1992a : 72).

25. En Colombie, le syndicat des caféiculteurs est présenté par PALACIOS comme un véritable « État dans l'État » avec ses propres règles, ses institutions financières, ses représentants politiques... (1980).

## Les finqueros au cœur d'une partie de dominos

Aux yeux des *finqueros*, il y a l'« ordre établi » d'un côté et la « subversion » de l'autre, celle-ci étant la menace perpétuelle du premier. Les deux termes forment une paire indissociable, à la fois opposée et complémentaire. Ils se définissent et prennent leur sens l'un par rapport à l'autre. La subversion, c'est sa principale particularité, change sans cesse de masque. Elle disparaît de la scène pour mieux resurgir sous une forme différente. Un peu à la manière de la Gorgone, elle exerce un attrait considérable sur les « esprits crédules ». Parfois, la subversion se confond avec les partis politiques; d'autres fois, elle emprunte la voix des syndicats; plus récemment, elle a pris le visage de la guérilla, de l'Église catholique et des sectes protestantes. Dans tous les cas, la subversion est une force qui pourrit la société de l'intérieur et une réalité brutale contre laquelle il faut lutter quotidiennement. L'armée, dans ce contexte, « ne fait pas son travail ». En dépit de sa puissance (plus de 50 000 hommes actuellement), elle est considérée par les oligarques comme un véritable facteur de désordre.

L'opposition entre la subversion et l'ordre établi provoque au Guatemala une violence quasiment ininterrompue depuis une trentaine d'années. L'engrenage de la violence meurtrit la base sociale, physique et économique de la société dans des proportions inouïes<sup>26</sup>. Pour ne pas avoir à trop se prononcer sur les causes et les conséquences de la violence, les Guatémaltèques parlent de la « situation ». Le terme, très commode, cache une réalité conflictuelle sur laquelle on évite de se prononcer publiquement. D'ailleurs, l'expression est employée par tous les acteurs, quel que soit leur engagement politique ou leur origine socioculturelle.

Pour l'oligarchie, la progression de la violence est liée au développement de la guérilla dans le pays. Pour elle, l'origine de la guérilla – qui n'a jamais compté plus de 6 000 combattants – n'était pas un simple problème de politique intérieure, au moins dans un premier temps<sup>27</sup>. En réalité, le processus reflétait l'affrontement entre l'Ouest occidental et capitaliste et l'Est soviétique et communiste à l'échelle planétaire. Dans l'esprit des oligarques, le conflit guatémaltèque avait donc une dimension mondiale. Le bloc communiste, par Cuba interposé, entendait envahir le Guatemala pour en faire le relais de son avancée politico-militaire vers la conquête de l'Amérique latine et l'anéantissement des États-Unis.

Déjà, la crainte des oligarques guatémaltèques fut grande lorsque les mouvements de guérilla naissants commirent leurs premières

26. Depuis les années cinquante, on dénombre environ 100 000 morts, victimes de la violence politique (TORRES RIVAS, 1980 et CARMACK, 1988 : X).

27. L'estimation est celle de LE BOT (1992a : 195) et ROUQUIÉ (1992 : 268). Je montrerai plus loin comment le conflit guatémaltèque est devenu, après la chute du système soviétique, un problème interne pour les oligarques.

actions publiques dans les années soixante. Il s'en est suivi de longues périodes de répression armée à la fois contre les agents-relais supposés des guérillas (syndicalistes, journalistes, universitaires) et les populations civiles. Puis, lorsque les mouvements révolutionnaires atteignirent le Nicaragua et le Salvador au début des années quatre-vingt, les inquiétudes de l'oligarchie s'aggravèrent d'autant plus que, à la même époque, les États-Unis réduisaient leur assistance militaire au Guatemala. Considérés comme « grossiers, décadents, arrogants et donneurs de leçons », les Américains étaient néanmoins des alliés nécessaires contre l'ennemi communiste qui armait le bras de la rébellion. Quand la guérilla fit son apparition dans ma région d'enquête au début des années quatre-vingt, les *finqueros* eurent l'impression d'assister à une partie de dominos dont les règles et les joueurs échappaient totalement à leur contrôle.

Pour les oligarques, la menace politique provient donc tout d'abord de l'extérieur du pays, c'est-à-dire de ce qui s'appelait le bloc soviétique jusque vers 1990. Par ce raisonnement, l'oligarchie justifiait implicitement l'intervention nord-américaine et accréditait, du même coup, le point de vue des politiciens américains selon lequel « [...] les affaires centraméricaines sont des sujets de politique intérieure aux États-Unis [...] » compte tenu du danger du péril rouge en général (ROUQUIÉ, 1992 : 33). À cet égard, l'appréciation des oligarques contraste avec celle des militaires guatémaltèques qui attribuent à la guérilla une origine ethnique et religieuse nationale (cf. chap. 10). Mais ce parti pris ne va pas sans certaines contradictions. En effet, alors qu'ils adhéraient à la thèse du complot international et défendaient *de facto* la « théorie de la dépendance » appliquée à la sphère politique, les *finqueros* ne cessaient de critiquer ouvertement la politique des États-Unis. En fait, ils souhaiteraient que leur puissant voisin se contente d'intervenir au Guatemala à la demande, sans qu'il se mêle pour autant des affaires internes du pays, notamment des droits de l'homme.

Les oligarques pensent également qu'avec le temps, la subversion risque de s'implanter durablement dans le pays en manipulant « la population indigène crédule et docile par nature ». Peu à peu, les Indiens intérioriseraient donc les « messages subversifs venus d'ailleurs ». Ils se retourneraient alors contre leur propre pays et, en l'occurrence, contre l'ordre des plantations. Depuis le début des années soixante, les autorités guatémaltèques civiles et militaires se sont ainsi résolument et parfois violemment opposées à certaines fractions de l'Église catholique engagées dans le soutien des populations indiennes les plus défavorisées. Les missions qui tentèrent d'organiser des coopératives en milieu rural furent perçues comme

des entreprises subversives visant à introduire le « collectivisme de type communiste » et à pervertir l'« âme crédule » des Indiens. Dans ces conditions, on peut d'ailleurs penser que c'est pour échapper à la répression militaire contre les paroisses « progressistes » qu'environ le quart de la population indienne se convertit au protestantisme et adhéra à l'une des 110 « nouvelles Églises » ou sectes protestantes implantées dans le pays. Le mouvement de conversion ne se réduit toutefois pas entièrement à ce facteur. Il remonte en effet aux années trente, époque au cours de laquelle les congrégations et sectes protestantes ont émergé ou pénétré massivement dans les campagnes et canalisé les aspirations modernistes des populations indigènes<sup>28</sup>. De manière générale, les valeurs du protestantisme ont fait écho au nouvel idéal d'indépendance des populations et au mouvement de désenclavement de la société rurale. Dans l'enceinte des plantations, l'essentiel des conversions obéit à un processus de promotion sociale qui rejoint de nouvelles formes d'affirmation identitaire (cf. chap. 10).

De l'avis des oligarques, l'ennemi extérieur devient progressivement un ennemi intérieur. Dans ce schéma, l'intériorisation des valeurs communistes par les populations indigènes est la seule manière d'expliquer la persistance de la subversion, en dépit de l'effondrement du système communiste international depuis 1990. Aux yeux des *finqueros*, la subversion peut cependant être aggravée par les erreurs de l'oligarchie, des hommes politiques et des militaires, car le Guatemala est le pays où tout le monde est contre tout dans un climat de veillée d'armes permanent. À ce titre, la subversion est une contrainte qui, au même titre que les incertitudes du climat et les fluctuations du marché caféier, menace quotidiennement la survie des *fincas*. La subversion, même s'ils n'en parlent pas toujours ouvertement, fait partie des éléments que les *finqueros* tentent de maîtriser lorsqu'ils supervisent leur plantation. Je reviendrai plus loin sur le sujet. Auparavant, il est indispensable de décrire et d'analyser les phénomènes en les replaçant dans leur contexte, en l'occurrence celui de la région caféière de la Costa Cuca.

28. Sur ce mouvement, cf. ANNIS (1987 : 10), FALLA (1978) et, surtout, LE BOT (1992a : 133-146). Sur les modalités historiques d'implantation du protestantisme au Guatemala, cf. LE BOT (1987). À l'échelle de l'Amérique latine, cf. LALIVE D'ÉPINAY (1975) et MEYER (1990).



Le Guatemala caféier :  
l'exemple de la Costa Cuca

---

Pendant longtemps, le Guatemala a eu la réputation d'être une république bananière. C'est une formule qui s'applique toutefois mieux au Belize et au Honduras voisins. Au Guatemala, on devrait plutôt parler de « république caféière ». De fait, la culture du café y a l'envergure d'un véritable « fait social total ». Depuis le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, elle conditionne profondément l'histoire politique, sociale et économique du pays. En outre, depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, le Guatemala appartient au groupe des dix premiers producteurs de café *arabica* du monde (septième en 1986) et reste dans les cinq premiers producteurs de sa catégorie (dite « Autres Doux ») avec le Salvador et le Mexique<sup>1</sup>. Par l'importance de sa production, toutes catégories de café confondues, le Guatemala occupait en 1990 le quatrième rang en Amérique latine derrière le Brésil, la Colombie et le Mexique. En volume, le Guatemala exporte chaque année, depuis 1975, entre 140 000 et 240 000 tonnes de café d'exportation. Support du développement de grandes plantations et d'importantes activités commerciales, le plus souvent régentées par des étrangers, le café s'impose également comme le produit principal de la Costa Cuca.

## LA COSTA CUCA : UNE « CAFÉIÈRE GÉANTE »

D'après les spécialistes, le caféier d'Arabie (en réalité originaire d'Éthiopie), est un arbuste des pays tropicaux ou équatoriaux d'altitude qui redoute les températures extrêmes (inférieures à 10<sup>0</sup> et supérieures à 35<sup>0</sup>), les vents violents et les saisons sèches prolongées (supérieures à deux mois). En général, un minimum de 1 500 mm de pluies annuelles est nécessaire à sa bonne fructification (COSTE, 1989). Accrochée aux piémonts occidentaux de la Sierra Madre, la Costa Cuca répond parfaitement aux exigences climatiques et pédologiques du café. Située entre 900 et 1 500 m d'altitude, elle fait partie de la façade pacifique du Quetzaltenango, département du Sud-Ouest du pays. Elle comprend le *municipio* de Colomba et une partie de ceux de Coatepeque (à l'ouest) et de Flores (au sud)<sup>2</sup>.

### *Situation géographique et administrative de la région*

Il est malaisé d'évaluer l'étendue exacte de la Costa Cuca. Si le *municipio* de Colomba – dont l'extension est d'environ 212 km<sup>2</sup> – appartient en totalité à la Costa Cuca, seules huit plantations du *municipio* de Flores s'y rattachent, soit environ 13 km<sup>2</sup>, les autres

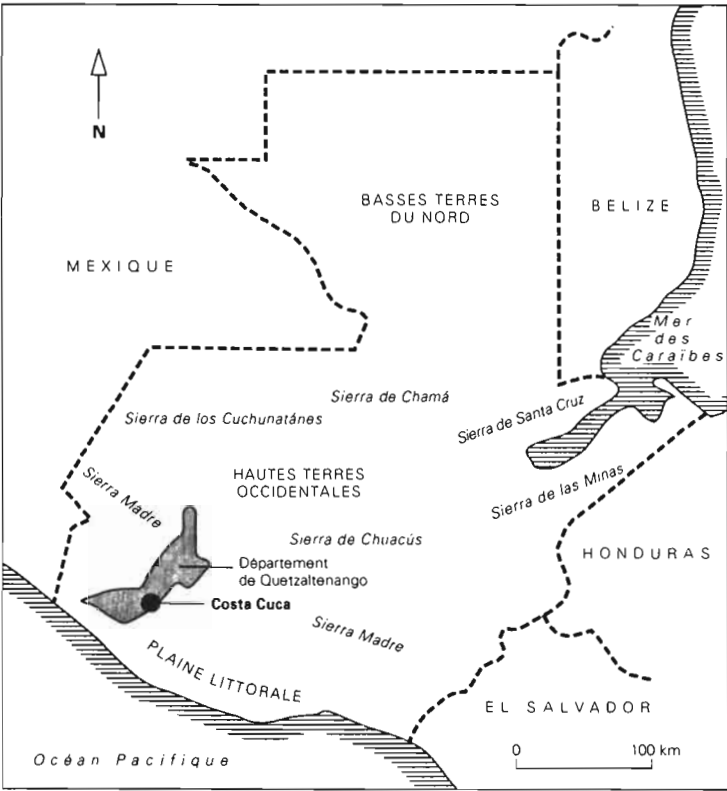
1. La catégorie « Autres Doux » regroupe le café provenant des sept États d'Amérique centrale, du Mexique, de l'Équateur, du Pérou, de la République Dominicaine, de l'Inde et de la Papouasie-Nouvelle-Guinée (Anacafé, 1991 : 1-2). Les cafés « Autres Doux » comptent pour 28 % de la production mondiale exportée.

2. Rappelons que le *municipio* est l'entité territoriale et administrative qui vient après le département (cf. glossaire).

*fincas* n'étant pas considérées comme « purement caféières ». La plus grande partie du *municipio* de Flores appartient, dit-on, à la Boca Costa, la région des « grandes exploitations sucrières, caoutchoutières et cotonnières sous-exploitées » de la côte sud. La zone rurale et la préfecture du *municipio* de Coatepeque, quant à elles, appartiennent à la côte sud, contrairement à une douzaine de plantations de café situées au nord et à l'est de la ville et qui sont rattachées à la Costa Cuca<sup>3</sup>. La superficie occupée par ces exploitations étant d'environ 30 km<sup>2</sup>, la Costa Cuca atteindrait 255 km<sup>2</sup>, soit 13 % de la superficie totale du territoire départemental et environ 0,2 % du territoire national (cf. fig. 2, 3 et 4).

3. Administrativement, ces plantations appartenaient au *municipio* de Colomba jusqu'en 1904 (GALL, 1978 : 439).

Figure 2  
Localisation  
de la Costa Cuca.



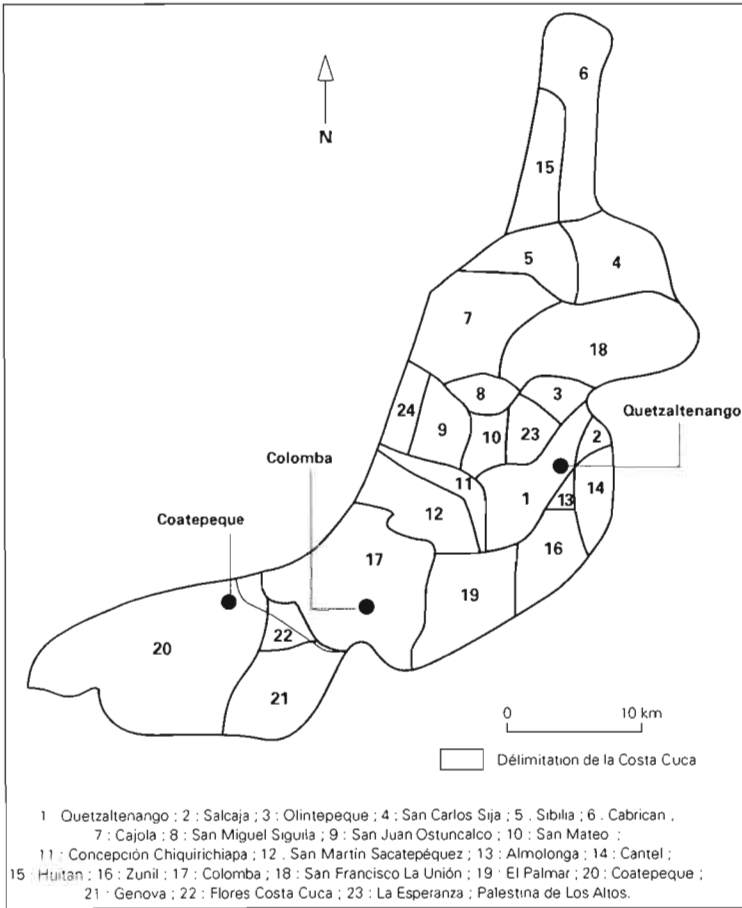
La Costa Cuca se situe donc à mi-chemin entre les hautes et les basses terres, à environ 220 km à l'ouest de la capitale et à une quarantaine de kilomètres de la frontière mexicaine. Dans la partie basse, la région est traversée par « la route panaméricaine du bas », une voie praticable en toutes saisons<sup>4</sup>.

L'intérieur de la Costa Cuca est en revanche plus difficile d'accès. On appelle le « Chuvá » la montagne qui, adossée à la Sierra Madre, regroupe environ les deux tiers des plantations. Pour

4. La route panaméricaine, qui traverse toute l'Amérique centrale et du Sud, se scinde en deux au Guatemala. On distingue la route du haut (*la carretera del altiplano*) et la route du bas (*la carretera de la costa*). Les deux portions ont été entièrement asphaltées en 1950.

Figure 3

Les municipios du département de Quetzaltenango.

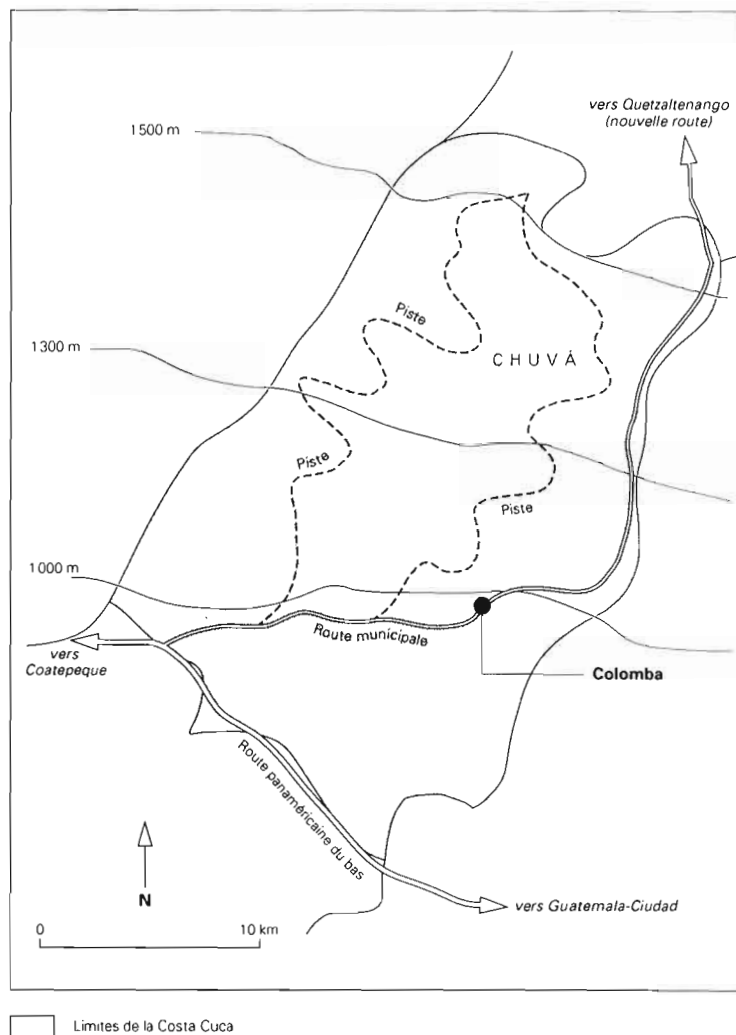


atteindre le sommet du Chuvá et rejoindre la cordillère, il faut emprunter l'une des deux pistes recouvertes de galets ronds. La première, à l'est, pénètre dans des paysages accidentés. Elle est souvent barrée à la suite d'un éboulement, d'un glissement de terrain ou à cause d'un torrent de boue qui déborde. Le voyageur doit alors emprunter une autre piste, plus longue mais plus sûre, qui passe à l'ouest. De l'embranchement de la « route panaméricaine du bas » aux dernières plantations du Chuvá, il faut compter environ quatre heures de route en voiture et le double en autocar – à condition toutefois de ne pas crever en route. Les paysages sont impressionnants. On franchit des ravins sur des ponts de bois aux finitions incertaines, on longe des à pic recouverts de forêt primaire et on passe des gués boueux.

C'est en 1892 qu'a été créé le *municipio* de Colomba. Entre 1882 et 1892, il a porté le nom de « Franklin ». Il remplaçait alors l'ancien *municipio* de Morazán qui regroupait, en plus de l'actuel *municipio* de Colomba, ceux de Flores, de Génova ainsi que deux

Figure 4

La Costa Cuca.



*municipios* du département de Retalhuleu, plus à l'est. On raconte dans la région que le nom de Colomba fut donné au *municipio* par le président-général de l'époque (BARILLAS, 1885-1892) en l'honneur de sa fille. On peut vérifier en effet qu'à l'époque, les grands planteurs baptisaient souvent leurs caféières du nom d'un être cher<sup>5</sup>.

### Une région caféière par excellence

Les caractéristiques climatiques et pédologiques de la Costa Cuca conviennent parfaitement au développement du café de l'espèce *Coffea arabica*. D'après les relevés quotidiens effectués par l'admi-

5. GALL donne aussi l'exemple d'un hameau de la région (Taltute) rebaptisé en 1912 du nom de la mère du président-général Estrada Cabrera (1898-1920) qui y possédait une propriété. Aujourd'hui encore, le hameau porte le nom de Santa Joaquina (1978 : 461).

nistrateur de la *finca* où j'ai séjourné, la température ne descend pas en dessous de 18<sup>0</sup> quelle que soit la saison. Entre le jour et la nuit, les variations thermiques excèdent rarement 10<sup>0</sup>. L'absence de changement de température brutal favorise incontestablement le développement des caféiers.

## LE CLIMAT

Si l'ensemble du Guatemala reçoit en moyenne 2000 mm d'eau par an, la Costa Cuca recueille près de 4000 mm d'eau assez régulièrement répartis, bien que l'année se divise en deux saisons majeures. La saison des pluies, du mois de mai au mois d'octobre, connaît un paroxysme pendant les mois de juin, de septembre et d'octobre. Les pluies sont moins abondantes de la mi-juillet à la mi-août. Cette accalmie est connue sous le nom de « petit été de la saint Jean ». La saison des fortes pluies correspond à ce que les habitants de la région appellent l'« hiver ». En revanche, les mois secs de novembre à avril constituent l'« été ». Il continue néanmoins de pleuvoir régulièrement, ce qui permet la croissance du café. Malgré l'intensité des pluies, l'ensoleillement est d'environ 2000 heures par an. Dans la région, les planteurs ont coutume de comparer la terre au ventre d'un ivrogne.

La topographie et l'hydrographie des versants volcaniques du Sud-Ouest du pays forment une succession de plis parallèles entre lesquels s'immiscent et naissent de nombreux cours d'eau. Collines et ravins se succèdent, ce qui donne parfois au voyageur l'impression de traverser un paysage inachevé. La durée des voyages est, en conséquence, très longue, car il faut sans cesse monter et descendre des pistes étroites. La principale rivière de la région est le Río Naranjo. Elle se jette dans le fleuve Ocosito à la hauteur d'un village côtier nommé Caballo Blanco (100 m d'altitude). Les plantations tirent partie de cet important réseau hydrographique.

L'érosion – l'action conjuguée des vents et des pluies sur les sols – est limitée. D'une part, seules les plantations situées sur les crêtes souffrent parfois du vent. Si l'on en croit l'expérience des caféiculteurs, les risques de tempête sont rares. D'autre part, la terre et l'humus – couche toujours fragile et fine sous les latitudes tropicales – sont relativement bien maintenus par le couvert végétal permanent qui assure l'ombrage des caféiers. Les glissements de terrain surviennent peu souvent, grâce aux arbres d'ombrage, en dépit des fortes pentes.

Enfin, la végétation primaire de la région est rare. Les forêts qui subsistent aujourd'hui forment de modestes tâches au vert intense progressivement absorbées par les caféières. Les innombrables

espèces de plantes et d'arbres qui composaient la forêt tropicale humide il y a encore un siècle n'existent plus que dans quelques forêts résiduelles (cf. chap. 4). Celles-ci sont surtout situées dans les zones impropres à la culture du café : pentes trop abruptes, abords des cours d'eau et partie supérieure des piémonts (à partir de 1700 m), à l'immédiate périphérie de la Costa Cuca.

#### L'APTITUDE CULTURALE DES SOLS

De manière générale, la présence des grandes plantations de café dans les régions les plus fertiles du pays à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ne fut pas le fruit du hasard, mais de ce que FLORES ALVARADO appelle la « monopolisation sélective » de la terre (1977 : 186).

Globalement, les meilleures terres à café proviennent de sols volcaniques, faiblement acides, bien drainés et riches en humus : les sols de la Costa Cuca appartiennent à cette catégorie. Pas moins de seize volcans – la plupart en activité – sont visibles des plantations de la Costa Cuca et constituent une chaîne connue sous le nom de « cercle de feu du Pacifique ». Datant de l'époque quaternaire, ces volcans entrent en éruption à des intervalles de temps et selon des niveaux d'intensité réguliers. Certes, les éruptions du volcan Santa María (les 24 et 25 octobre 1902) et de son principal cône secondaire, le Santiaguito (le 29 juillet 1922), ont brûlé des centaines d'hectares de café et provoqué le départ de plusieurs planteurs de la région. Mais les éruptions les plus courantes sont peu violentes et déposent périodiquement de la cendre ou de la boue volcanique. En termes géologiques, les éruptions des volcans de la Costa Cuca sont de type plinien, caractérisées par l'expulsion de matériaux incandescents sous forme de gaz, poussières, cendres et ponces, mais pas systématiquement de lave. Les planteurs estiment à environ 1 mètre la profondeur de ces dépôts de cendre bénéfiques dans les régions de piémonts. Naturellement et régulièrement couvertes de cendre volcanique, les caféières de la Costa Cuca sont donc privilégiées.

### *Structures et origines de la population*

Aujourd'hui, on estime à environ 40 000 personnes la population totale de Colomba, le *municipio* qui forme le cœur de la Costa Cuca. La région connaît donc une densité de population particulièrement élevée (156 habitants au km<sup>2</sup>) par rapport au pays (moins de 100 habitants au km<sup>2</sup>). De plus, la population est à large dominante rurale (80 %). Pour la plus grande part, elle vit en

permanence dans les campements des *fincas* de la région. Les 32000 habitants de la zone rurale de la Costa Cuca se répartissent en effet entre 120 *fincas* et trois communautés agraires.

La Costa Cuca compte également un bourg, Colomba, situé à une altitude d'environ 1000 m, au pied du Chuvá. Sa population (8000 habitants dont 50 % d'Indiens) a plus que doublé en moins de dix ans. Les services offerts par le bourg (église, temples, cimetière, téléphone public, poste, marché, commerces) attirent surtout les ouvriers du café de la région. Le marché, comme la plupart de ceux de la côte sud, est marqué par la présence de nombreux Indigènes venus vendre des aliments de base (maïs, haricots, légumes, fruits et viande). Ici, comme souvent sur les basses terres, ces commerçants reçoivent le surnom de « gens des terres froides » (*tierrafrianos*).

La ville de Coatepeque n'appartient pas à la Costa Cuca, mais s'y rattache pourtant directement. Coatepeque se situe dans la partie la plus basse et occidentale de la région (environ 900 m). Quoiqu'elle comporte encore 30 % d'Indigènes, de nombreux commerçants (d'origine chinoise), des banquiers, des acheteurs-transformateurs de café (d'origine allemande), des exportateurs et autres entrepreneurs agricoles y ont afflué depuis la colonisation de la région. Aujourd'hui, pour une ville d'environ 25000 habitants, on ne dénombre pas moins de huit banques et une vingtaine de petites compagnies privées d'exportation de café<sup>6</sup>. Ville-champignon de par sa croissance démographique et urbaine, Coatepeque est une ville intermédiaire indispensable aux relations de la Costa Cuca avec la capitale du département (Quetzaltenango) et du pays (Guatemala-Ciudad). Par ailleurs, c'est dans les clubs très « select » de Coatepeque que se côtoient les planteurs de la région.

La plupart des habitants des *fincas* ont de lointaines origines indigènes. Ils migrèrent en effet vers les plantations à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, soit qu'ils y aient été contraints par les diverses lois sur le travail obligatoire de l'époque, soit qu'il y aient été poussés par des nécessités économiques. C'est donc progressivement que des milliers d'Indiens se sont installés de manière définitive dans les *fincas* comme ouvriers agricoles permanents et qu'ils y ont fondé des familles. Pour ces populations, la référence explicite aux origines indigènes s'est peu à peu perdue, quoique certaines pratiques aient persisté pendant plusieurs générations – dans le domaine religieux et de la parenté rituelle notamment. Il est donc malaisé, aujourd'hui, de retracer l'origine géographique et culturelle exacte des ouvriers de la région. Néanmoins, grâce aux archives des familles des planteurs et aux souvenirs de quelques

6. En 1880, le *municipio* de Coatepeque comptait 1139 personnes. La ville dénombrait 6272 habitants en 195(5?), 13758 en 1964 et 15979 en 1973 (GALL, 1978 : 440-441). Cf. également le recensement de population établi par la Direction générale des Statistiques (1990).



ouvriers, il paraît raisonnable de dire que la majorité de la population des *fincas* de la Costa Cuca vient du département du Huehuetenango où prédomine le groupe Mam<sup>7</sup>. De surcroît, durant tout le xx<sup>e</sup> siècle, la côte sud fut également la destination principale de nombreux migrants métis et sans terre de l'Est du pays. Attirées par les bourgs en développement rapide et qui offraient du travail dans la petite industrie, ces populations n'ont pas tardé à s'intermarier avec celles des *fincas*. À l'échelle régionale, le mélange des populations s'est accéléré lorsque les plantations, dont la main-d'œuvre était surabondante, commencèrent à se défaire de leurs ouvriers vers les années cinquante. C'est ainsi qu'une nouvelle catégorie de population, métisse et sans aucune terre, a pris une importance démographique et culturelle considérable sur la côte sud : les « Natifs de la côte » ou « Costeños »<sup>8</sup>.

## Les frontières spatio-temporelles et sociales de la région

La région connue sous le nom de Costa Cuca ne correspond à aucune entité territoriale administrative officielle. Le nom est visible sur quelques rares panneaux de signalisation (en venant du *municipio* de Flores notamment). Mais la reconnaissance officielle s'arrête là. En fait, la dénomination « Costa Cuca » appartient davantage au registre de l'oralité qu'à celui de l'écrit<sup>9</sup>. Cependant, si la Costa Cuca n'a pas de contours politico-administratifs officiellement reconnus, ses frontières n'en sont pas moins marquées par des repères géographiques, agricoles et sociaux parfaitement opératoires pour les personnes qui y vivent. D'après ses habitants, la Costa Cuca se distingue tout d'abord de la « Costa Grande » (appelée parfois « Boca Costa »), la zone de piémont de la Sierra Madre située plus à l'est ; elle diffère également de la « Costa », la plaine littorale et côtière ; enfin, elle se différencie des « Altos », l'ensemble des hautes terres.

Des associations – combinant divers facteurs géographiques, sociaux et agricoles – donnent finalement naissance à un espace reconnu comme distinct des autres. La délimitation de cet espace permet aux habitants de se repérer et de se différencier de leurs voisins. Par exemple, les acheteurs de café affirment que la Costa Cuca réunit les *municipios* « strictement caféiers » de Colomba, Flores et Coatepeque. Les habitants de la Costa Cuca, quant à eux, disent que les Altos sont peuplés d'« Indiens plus ou moins primitifs » qui survivent sur des parcelles plantées en maïs, en haricot et en courge (*milpas*). Ils disent aussi que la Costa Grande est « peuplée de fainéants » et qu'on y cultive des produits d'exportation

7. Les noms de famille des ouvriers sont également des indices révélateurs des origines socio-géographiques.

8. En Équateur, le petit paysan installé sur la côte, mais originaire des Andes, est connu sous le nom de « Montuvio ». Son identité se caractérise d'abord par le refus d'être assimilé à un Indien, un terme qui lui rappelle la situation précaire, tant sur le plan économique que symbolique, qu'il occupait dans la montagne.

9. Je reviendrai cependant sur l'origine et la signification du nom de « Costa Cuca » dans le chapitre 9.

dans d'immenses propriétés sous-exploitées. Enfin, ils déclarent que la Costa est « américaine », car dominée par de gigantesques domaines sucriers, cotonniers et d'élevage dont « on ne voit jamais les propriétaires ». L'ensemble de ces catégories spatio-temporelles peut être résumé sous la forme des équivalences suivantes :

Altos = Indiens = *milpas*

Costa Grande = Métis = *haciendas/fincas*

Costa = Étrangers = *ingenios/haciendas/huleras*

Le contraste affiché par les habitants de la Costa Cuca entre « eux » et leurs voisins, les « autres », ne signifie pourtant pas qu'il n'existe aucune différenciation sociale à l'intérieur de la région. De même, le fait que les habitants de la Costa Cuca ne partagent pas un même ethnonyme – et le fait qu'ils occupent des positions socio-économiques très inégales – ne contredit pas l'existence d'un sentiment d'appartenance à une même région. Néanmoins, pour l'instant, retenons simplement que chaque groupe d'acteurs a tendance à se comparer à un groupe d'acteurs de statut comparable à l'échelle nationale ou interrégionale. Par exemple, les *finqueros* de la Costa Cuca se considèrent comme « les seuls vrais et purs caféiculteurs » du pays. Les ouvriers de plantation se présentent quant à eux comme « les travailleurs les plus courageux et les plus fidèles de toute la côte ».

## L'ORGANISATION DE LA PRODUCTION DU CAFÉ SUR LA COSTA CUCA

---

L'omniprésence du café sur la Costa Cuca est frappante pour le voyageur. C'est à peine si l'on peut distinguer d'autres cultures. Parfois, des rangs de bananiers longent un chemin. Plus rarement on aperçoit des plantations de cardamome dans les zones les moins accessibles des propriétés. Les caoutchoutiers et autres cacaoyers sont tout à fait résiduels. Pour trouver quelques pieds de maïs et de haricots, il faut pénétrer dans un campement ouvrier et visiter le petit jardin d'une famille.

### *L'omniprésence du café*

Environ 58 % de la Costa Cuca est plantée en café, ce qui représente près de 15 000 hectares sur les 25 500 hectares que compte la région. Le *municipio* de Colomba livre la plus forte production

de café du pays : environ 11500 tonnes de café déparché (*oro*), soit plus de 6 % de la production nationale totale en 1987. À titre comparatif, le *municipio* de El Tumbador – le plus gros producteur du département de San Marcos – produisait 2800 tonnes de café *oro* la même année (Direction générale des Statistiques ou DGE 1983 : 262)<sup>10</sup>.

J'estime à 120 le nombre de plantations de café comprises entre 37 ha et 1100 ha sur la Costa Cuca. La superficie caféière de la région couvrant 15000 ha, la moyenne des plantations est donc de 125 ha. À l'hectare, la production moyenne de café *oro* (766 kg) dans la région est légèrement supérieure à la moyenne nationale (760 kg). Mais, en réalité, les plantations de la zone n'ont pas toutes le même niveau. En fait, sur 120 *fincas*, seules une quarantaine produisent de grosses quantités de café (entre 1500 et 2000 kg de café *oro* à l'hectare), ce qui correspond d'ailleurs à des rendements bien inférieurs à ceux des meilleures *fincas* costariennes ou colombiennes. Dans les plantations modernisées de la région, la densité des caféières est plus élevée (1500 à 1700 pieds de café à l'ha) que dans le reste du pays.

De manière générale, les planteurs de la Costa Cuca sont plus soigneux qu'ailleurs. Il règne, de surcroît, un climat extrêmement compétitif entre eux. De manière ironique, les *finqueros* aiment comparer leurs rendements à ceux de leurs voisins. Lorsqu'ils se rencontrent dans les clubs de Coatepeque et après avoir bu quelques verres de whisky soda, il arrive même que les planteurs s'interpellent avec agressivité.

Les statistiques nationales confirment le désintérêt des *finqueros* de la région pour les autres cultures que le café. Plus les plantations sont grandes, moins elles sont diversifiées. Il semble toutefois que le recensement sous-estime considérablement le poids de la cardamome, une culture spéculative qui fut relativement importante entre 1972 et 1985 (cf. chap. 3). Seulement 5 à 10 % des terres cultivées des *fincas* – le maximum que j'ai constaté étant de 25 % – sont actuellement consacrés à des pâtures, à des cultures secondaires ou expérimentales : canne à sucre, cacao, noix de *macadamia* (sorte de noix sucrée), hévéa, épices (cardamome et poivre notamment). D'une manière générale, les planteurs minimisent l'importance de leurs activités agricoles secondaires, car il s'agit, disent-ils, « de se préserver des voisins avec lesquels on est en compétition perpétuelle ». En effet, les cultures secondaires appartiennent à des marchés spéculatifs qu'il faut rapidement saisir. On peut aussi penser que cette discrétion a pour but d'embrouiller l'esprit de celui qui viendrait évaluer leur richesse « sous

10. La graine de café fraîchement cueillie est appelée « cerise ». Une fois lavée, pelée et dépulpecée, on l'appelle « café *pergamino* » (en parche). L'exportateur, qui lui ôte sa dernière écorce protectrice, parle de « café *oro* » (déparché). Le rapport de poids entre le café en cerise et le café *pergamino* est de quatre et demi pour un. Il est d'environ cinq et demi pour un entre le café en cerise et le café déparché.

prétexte de s'intéresser à l'agriculture ». Les *finqueros* nourrissent en permanence la crainte de l'intrus, qu'il soit fonctionnaire de l'État ou simple visiteur, s'imaginant que toute question relative à la terre masque l'intention de la leur soustraire.

Depuis 1870, le café n'a donc jamais cessé d'être la production principale de la région. Mieux, la culture du café s'est toujours imposée comme celle qui orchestre le développement de toutes les autres activités agricoles. Non seulement le café est le produit principal de la Costa Cuca, mais il en est également le produit moteur. Comme disent les *finqueros* et les ouvriers, la Costa Cuca est une « caféière géante ».

### *Estimations sur les rendements, la rémunération et les coûts de production des finqueros*

Compte tenu des aléas du climat, des différences d'altitude et de la diversité de la qualité des soins portés au café, il est extrêmement difficile de mesurer le rendement moyen de la plante. D'après l'Anacafé, le pays a produit (et non pas exporté) un peu moins de 180 000 tonnes de café *oro* en 1988-1989. En tenant compte de la superficie caféière du Guatemala, la production moyenne à l'échelle nationale est donc d'environ 760 kg de noyaux *oro* à l'hectare (Anacafé, 1991 : V-5). Comme la densité de plantation moyenne nationale est d'environ 1300 pieds de café à l'hectare, on peut estimer le rendement moyen de chaque arbuste à moins de 0,6 kg de café *oro*, soit un peu moins de 3,5 kg de cerises. Mais, répétons-le, ces chiffres sont sujets à d'importantes fluctuations tant à l'échelle d'une région que d'une même plantation.

11. Les estimations de l'Anacafé surestiment certainement la part du coût de la main-d'œuvre. L'institution part en effet du principe que les producteurs payent tous leurs quotas à la Sécurité sociale, les indemnités de licenciement et de retraite, les congés payés, les congés maladies... En réalité, l'attitude des planteurs est souvent bien moins civique. Mais j'analyserai plus loin ces différents problèmes.

12. Soit environ 28 % du prix du produit final vendu sur le marché (environ 60 FF le kg).

La rémunération des producteurs de café dépend, quant à elle, des fluctuations du marché international. Au Guatemala, le coût de production moyen d'une plantation modernisée est estimé à 4 000 FF à l'hectare. La moitié de cette somme est consacrée à la rémunération de la main-d'œuvre, l'autre moitié aux différents intrants (semis, engrais, pesticides, fertilisants, matériel agricole, essence). En principe, ces différentes charges sont incompressibles (Anacafé, 1991 : V-5)<sup>11</sup>.

En 1985-1986, une excellente année pour le marché du café, les producteurs percevaient près de \$ 125 (environ 700 FF) par quintal de café *pergamino* vendu à l'exportateur (le quintal centraméricain pèse 46 kg). Au prix de l'époque, ils recevaient donc environ 15 FF par kg de café *pergamino* produit<sup>12</sup>. Or, en moyenne, les

caféiculteurs guatémaltèques produisaient 34 quintaux de café *pergamino* à l'hectare et par an. Par hectare, leur recette se montait donc à près de \$ 4250 soit à environ 23375 FF. En déduisant les divers coûts de production, estimés plus haut à 4000 FF par hectare, la marge des planteurs de café est donc très importante (19375 FF soit environ 82 % de bénéfice). En 1989, en revanche, le prix d'achat du quintal chuta considérablement (\$ 54 soit 324 FF). Dès lors, les recettes à l'hectare ne furent plus que d'environ 11000 FF et les bénéfices de 7000 FF<sup>13</sup>.

Si l'on prend l'exemple d'une *finca* d'une centaine d'hectares – qui ne produit pas plus que la moyenne nationale – et si l'on fait une moyenne entre les prix du café de 1985-1986 et de 1989-1990 (respectivement les plus élevés et les plus bas de la décennie), on obtient les résultats suivants pour une année agricole :

- Production : 34 quintaux à l'hectare à raison de \$ 89 (511 FF) le quintal = 3400 quintaux, soit \$ 302600 (1740000 FF).
- Coûts de Production : 4000 FF à l'hectare = 400000 FF.
- Bénéfices nets (approximatifs) : \$ 204657 (1340000 FF).

Il ne convient pas d'appliquer mécaniquement ces chiffres à tous les planteurs de toutes les régions. Ils n'ont pas d'autre but que de donner un ordre de grandeur de l'importance de l'argent dans la filière du café.

## Une structure foncière originale

### UNE RÉGION DE « MOYENNES » PLANTATIONS

L'originalité de la caféiculture guatémaltèque est d'appartenir à la grande plantation de plus de 200 ha. Dans les autres pays, le café *arabica* est en effet produit dans des petites propriétés paysannes, de quelques hectares seulement, où prédominent les cultures vivrières (TULET *et al.* 1994). Dans ce contexte, les *fincas* du Guatemala font donc figures de géantes, quoique la Costa Rica présente une situation un peu particulière.

La configuration foncière de la région illustre en effet la bipolarisation de la situation agraire du Guatemala, sans pour autant en constituer ni un cas extrême ni un cas exemplaire. En réalité, il s'agit plutôt d'une situation moyenne puisque la « *finca* plurifamiliale moyenne » de 45 à 900 ha, c'est la dénomination employée dans le recensement, y est le type de propriété dominant. Les domaines de 100 à 150 ha occupent en effet plus de 85 % de la superficie caféière tandis que les *minifundios* (une centaine)

13. Pour avoir une idée du prix d'une plantation, on multiplie la valeur totale de la cueillette du café par deux. Mais le nombre d'ouvriers permanents et l'état du *beneficio* sont également des éléments déterminants, même si on ne les présente pas comme tels.

représentent moins de 1,5 % de la superficie caféière du *municipio* de Colomba (DGE 1983 : 262). Dans les autres zones caféières du pays, l'Alta Verapaz et le San Marcos notamment, les exploitations regroupent plusieurs centaines d'hectares. En termes relatifs, la Costa Cuca est donc une région de « moyennes plantations »<sup>14</sup>.

La catégorie de « *finca* plurifamiliale moyenne » mêle cependant des situations hétérogènes. C'est pourquoi il m'a fallu effectuer mon propre recensement afin de me faire une idée plus précise de la structure foncière de la Costa Cuca<sup>15</sup> (cf. tabl. iv). Actuellement, on dénombre 120 *fincas* de 37,5 ha à 1 100 ha sur la Costa Cuca : 98 sur le *municipio* de Colomba, 8 sur celui de Flores et 12 sur celui de Coatepeque. Sur ces 120 moyennes propriétés, 2 ont plus de 500 ha ; 5 ont entre 300 et 500 ha ; 105 ont entre 100 et 300 ha ; et, enfin, 8 ont moins de 100 ha. Indépendamment de ces 120 *fincas*, on dénombre trois communautés agraires sur lesquelles je reviendrai.

Superficie des <i>fincas</i>	Nombre de <i>fincas</i>	Surface caféière (ha)	Surface caféière (%)
Plus de 500 ha	2	1 700	11,33
Entre 300 et 500 ha	5	1 600	10,66
Entre 100 et 300 ha	105	10 400	69,33
Moins de 100 ha	8	300	2
« Communautés agraires »	3	1 000	6,66
<b>Totaux</b>	<b>120 <i>fincas</i> et 3 « C.a. »</b>	<b>15 000</b>	<b>100</b>

Tableau IV

*L'importance réelle et relative de la « moyenne plantation » sur la Costa Cuca.*

Tirant profit de cette étiquette administrative de moyens propriétaires, les planteurs de la région se comparent souvent, à leur avantage, à ceux de l'Alta Verapaz, l'archétype du département auquel les Guatémaltèques se réfèrent lorsqu'ils parlent de café. Il est vrai que, dans ce département, 3 % des exploitations agricoles – comptant en moyenne 419 ha – monopolisent plus des trois quarts des terres cultivées (DGE 1983 : 274).

Mais la domination de la moyenne propriété sur la Costa Cuca n'est pas le fruit du hasard. Elle remonte à l'époque de la colonisation massive de la région vers 1870-1880 lorsque divers décrets tendirent à réduire la superficie des terres vierges accordées aux colons (cf. chap. 3). Par la suite, le jeu des héritages et les menaces de réforme agraire incitèrent les *finqueros* de la Costa Cuca à intensifier la production de leur exploitation plutôt qu'à

14. En dépit de cette particularité locale, j'ai tout de même choisi de présenter la plantation étudiée comme « grande » (cf. sous-titre).

15. Pour réaliser celui-ci, j'ai progressivement complété la liste des *fincas* de la région établie en vue de l'application de la Réforme agraire de 1952 (publiée par RUBIO SANCHEZ en 1953-54a).

s'étendre dans l'espace. Cette histoire spécifique, en tout cas, n'est pas sans répercussions sur le mode de supervision des *fincas* et le climat social qui y règne actuellement.

#### LES COMMUNAUTÉS AGRAIRES : L'ANCRAGE DE LA SUBVERSION DANS LA RÉGION

Les *minifundios* de la Costa Cuca se répartissent en trois communautés agraires, ces dernières étant d'anciennes grandes propriétés dont les propriétaires (Allemands) furent expropriés pendant la seconde guerre mondiale à titre de dommages de guerre. En 1953, ces *fincas* furent redistribuées en parcelles aux ouvriers qui y travaillaient antérieurement (cf. chap. 3).

Chacune des trois communautés agraires regroupe aujourd'hui 200 à 300 copropriétaires ou *comuneros*. Néanmoins, la famille guatémaltèque comptant en moyenne cinq individus, on peut dire que chaque communauté agraire compte environ 1000 personnes (une *finca*, en moyenne, en regroupe autour de 240). En principe, l'inaliénabilité des parcelles devait être préservée pendant 25 ans. C'est donc en 1988, l'année de mon arrivée dans la région, que les *comuneros* eurent légalement le droit de vendre leurs lopins. En général, ceux-ci furent fractionnés en plusieurs microparcelles vendues comme terrains d'habitation. Les acheteurs, pour la plupart originaires de la Costa Cuca, furent des ouvriers de *finca* retraités, des veuves d'ouvriers munies d'un petit capital ou, plus rarement, des migrants provenant d'autres régions. Aujourd'hui, les communautés agraires forment de véritables petites bourgades dotées de commerces, d'églises, d'écoles, de buvettes et de centres médicaux. Avec l'afflux des nouveaux arrivants, elles se caractérisent par une forte densité démographique qui demeure difficile à estimer.

On pourrait croire que ces enclaves de *minifundios* constituent des réserves opportunes de main-d'œuvre pour les *finqueros*. C'est d'ailleurs pour travailler plus facilement dans les *fincas* environnantes que les familles s'y installent. Il n'en est rien, car les *finqueros* voient d'un très mauvais œil la présence de ces communautés agraires dans la région. Pour eux, il s'agit davantage de « foyers de subversifs » échauffés par les guérillas, les syndicats et autres nouvelles Églises que d'une source inépuisable de tâcherons : « la subversion, disent les *finqueros*, se sert de ces populations misérables comme d'un relais pour s'infiltrer dans toute la région ». Pour les planteurs, il est donc généralement hors de question d'embaucher cette main-d'œuvre peu onéreuse, certes, mais pernicieuse pour l'ordre établi. De manière métaphorique, les communautés agraires sont perçues comme l'excroissance de

la subversion. Elles constituent un « foyer microbien » où se développent toutes les maladies sociales, économiques et politiques de la région. Les communautés agraires illustrent ce que l'avenir ne doit pas être.

## *Une tenure foncière en voie de transformation*

La Costa Cuca est souvent présentée par les *finqueros* comme une « aire de liberté » où chacun travaille la terre qui lui appartient en toute indépendance. Certains planteurs ont même coutume de se présenter comme les « seuls maîtres à bord ». Vu de l'extérieur, le *finquero* de la région incarne le propriétaire-exploitant, paternaliste, fier de sa terre et de son œuvre. Contrairement à bien d'autres oligarques, il est vrai qu'il investit toute son énergie et son argent dans une terre à laquelle il ne cesse de s'identifier. Pourtant, les formes de l'appropriation sont plus diverses qu'il n'y paraît à première vue.

En faisant exception des trois communautés agraires, on dénombre en effet 75 *fincas* organisées en sociétés anonymes dans la région. La plupart de ces sociétés sont dirigées par un ou plusieurs membres d'une même famille (souvent des frères). Aujourd'hui, la majorité des plantations est donc organisée en société anonyme quelle que soit l'origine du propriétaire.

Suivent environ 45 *fincas* ayant un seul propriétaire et étant directement exploitées par lui. Cette forme d'exploitation, la plus ancienne et la plus valorisée, accuse un net recul par rapport à la précédente depuis les années vingt, à la fois parce que la terre se raréfie dans la région et que la société anonyme est une excellente protection juridique contre d'éventuelles réformes agraires. Et la tendance ne devrait que s'accroître avec le temps, en dépit de la valorisation extrême de la propriété privée unique et indivisible prônée dans le discours des *finqueros*<sup>16</sup>.

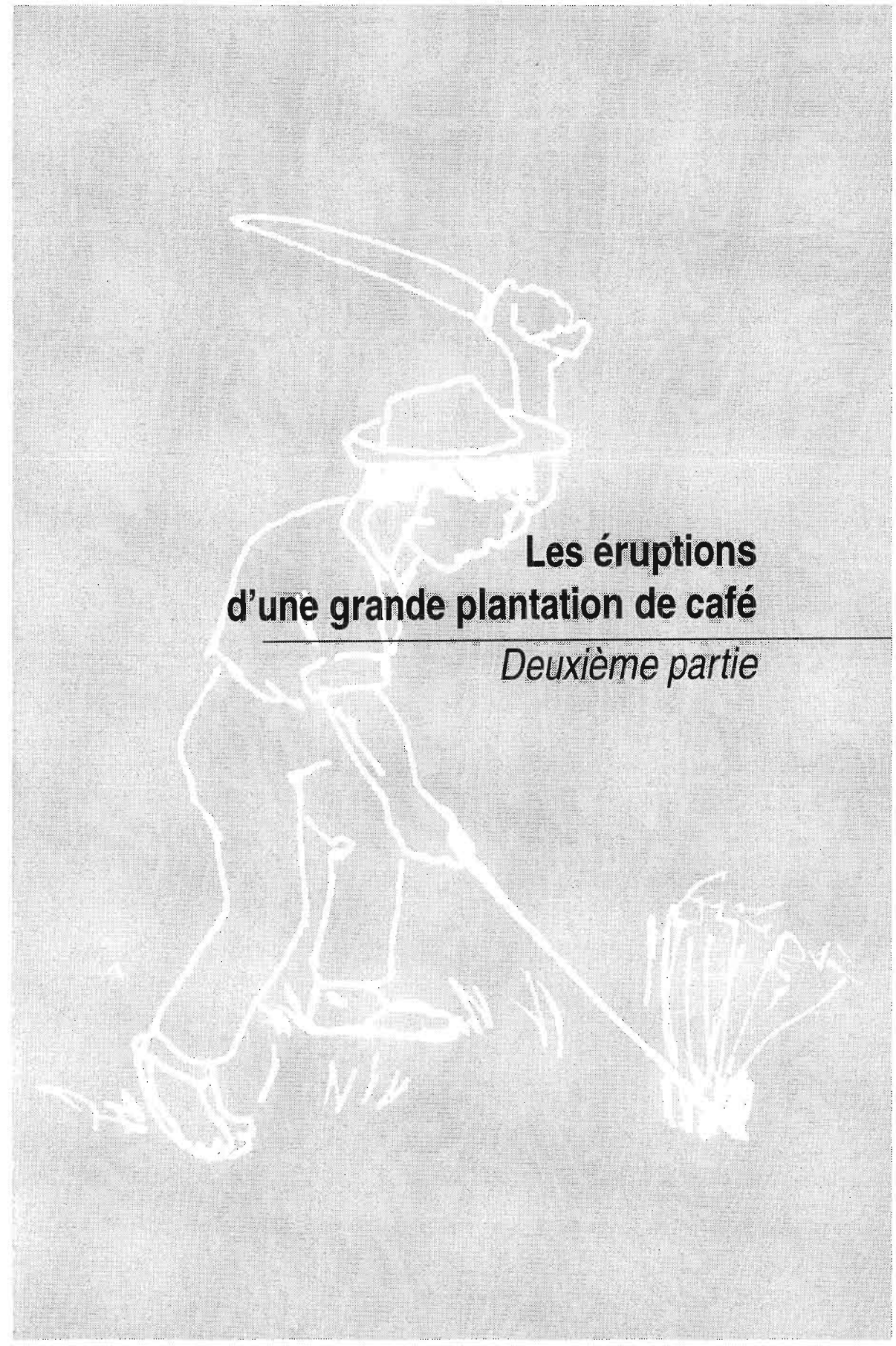
Plus récemment, de nouvelles formes de propriétés sont apparues. En 1985, trois *fincas* de la région mêlaient les intérêts d'une famille du café et d'une grande compagnie d'exportation. Depuis 1990, soit un an après la rupture des clauses économiques des accords internationaux du café, les sociétés par actions avec participation étrangère se multiplient. Dans ce cas, les *finqueros* apportent leur patrimoine aux exportateurs de café tandis que ces derniers leur en redistribuent une partie, minoritaire, sous forme d'actions. Dès lors, le planteur, anciennement propriétaire et exploitant, ne fait plus qu'administrer la *finca* sous la supervision de ses puissants associés. Dans cette formule, le *finquero* n'a plus

16. En 1952 (juste avant la Réforme agraire), RUBIO SANCHEZ dénombrait six *fincas* organisées en sociétés anonymes et cinq communautés agraires dans le seul *municipio* de Colomba (1968).



de pouvoir direct de décision sur les choix agricoles, sociaux et commerciaux de l'exploitation. Les *finqueros* appellent « contrôlées » ce type de plantations. Bien qu'il soit pratiquement impossible de les dénombrer, on estime actuellement (1994-1995) à une quinzaine les *fincas* contrôlées dans la région. Les *finqueros* évoquent difficilement la question des sociétés par actions, car ce sujet dévoile la nature conflictuelle des relations qu'ils entretiennent avec le groupe des agro-exportateurs allemands. De manière générale, ils n'abordent que rarement les questions foncières, car le spectre de la réforme agraire hante perpétuellement leur esprit. Derrière les questions les plus anodines, les planteurs craignent toujours que se profile une enquête visant à les déposséder.





**Les éruptions  
d'une grande plantation de café**

---

*Deuxième partie*



## La *finca* dans l'histoire

---

1. RUBIO SANCHEZ a effectué le travail d'archives le plus approfondi sur les origines du café au Guatemala. D'après l'auteur, il fut introduit à titre expérimental par les pères jésuites, vers 1760, à partir de la Jamaïque, de Cuba ou du Belize (1953-54a : 184-190).

2. Sur l'histoire des grands cycles agricoles en Amérique centrale et au Guatemala, cf. WOODWARD (1985), SOLORZANO (1977) et TARACENA ARRIOLA (1991).

## LA RÉFORME LIBÉRALE OU LA COLONISATION CAFÉIÈRE (1870)

3. À partir d'une recherche menée dans les archives, MCCREERY montre comment le pouvoir et l'État identifiaient le café au progrès et plaçaient toutes leurs espérances dans sa culture. Pour l'auteur, le café était indiscutablement une « culture de classe » (1976 et 1981).

4. Mais la distribution des terres continue après la réforme libérale : au total [...] en 28 ans (1892-1920) pas moins de 1 242 000 ha de terre se convertirent en propriété privée (PIEDRA SANTA, 1977 : 36). Cf. aussi N. DEMYK (1977 : 65). Sur l'histoire sociale et foncière d'un terroir des hautes terres depuis la conquête jusqu'à nos jours, en passant par l'époque libérale, cf. PHEL (1989).

C'est vers 1860 que les élites politiques et commerçantes du Guatemala commencèrent à s'intéresser au café dont ils connaissaient le succès au Costa Rica<sup>1</sup>. Le rapide déclin de la culture de l'indigo et, surtout, de l'élevage de la cochenille accélérèrent la transition agricole<sup>2</sup>. Mais, aux yeux des élites, le développement à grande échelle de la production et de la commercialisation du café rendait nécessaire la restructuration globale de la société guatémaltèque. De fait, le pays manquait de tout ce que la caféiculture industrielle requérait. Une telle transformation, qui allait à l'encontre de la conception du pouvoir et de l'économie des conservateurs, fut accomplie avec les libéraux. D'après MCCREERY, la généralisation de la culture du café à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle provoqua « [...] le changement le plus fondamental dans les structures économiques, sociales et politiques de la nation depuis la conquête » (1990 : 104).

En quelques décennies, le café devint l'épine dorsale de toute une société. Véritable phénomène social, le café a conditionné les institutions politiques et économiques de l'État ; dans les campagnes, sa culture s'est accompagnée du développement de « la plantation » et de nouveaux rapports de travail. Aux yeux des libéraux, le développement de la caféiculture fut un symbole de progrès et incarna le projet de la nouvelle société. Pour permettre sa culture, on privatisa la terre, on émit des décrets pour contraindre les Indiens à travailler (règlement des journaliers de 1877), on développa les infrastructures, on généralisa l'économie de marché et, enfin, on laïcisa la société<sup>3</sup>.

Entre 1871 et 1920, de grandes superficies de terres « publiques », « incultes » ou « en friches » furent distribuées aux plus fidèles représentants de la nouvelle élite politique, économique et sociale du pays. En réalité, ces terres regroupaient les terres communales, dites sous-exploitées, des communautés indiennes, les propriétés de l'Église et les terres des Indiens-paysans qui ne disposaient pas de titres de propriété légaux : « De 1871 à 1883, 397 755 ha de terres publiques furent vendus » (SANTANA CARDOSO, 1975 : 22). Globalement, la réforme libérale a développé les « [...] conditions pour transformer la terre en une marchandise susceptible d'être achetée, revendue, louée, hypothéquée, c'est-à-dire en un objet de spéculation » (LE BOT, 1975 : 35)<sup>4</sup>.

## Y avait-il des habitants sur les versants pacifiques avant l'ère du café ?

Les données sur l'éventuelle présence des Indigènes dans les régions côtières avant 1870 sont souvent incertaines et contradictoires. SMITH, par exemple, écrit : « Avant que les grandes plantations ne soient introduites dans la dernière partie du XIX<sup>e</sup> siècle, la population était relativement éparpillée et l'exploitation agricole de la région était irrégulière et limitée » (1990a : 7). Un autre auteur, MCBRYDE, affirme que des colonies d'Indigènes – originaires de la côte mexicaine comme des hautes terres du Guatemala – cultivaient du cacao sur tout le littoral pacifique (1969 : 40). Le cacao, rappelle l'auteur à juste titre, était utilisé comme monnaie chez les Aztèques comme chez les Maya de l'époque précolombienne. DESSAINT, en revanche, se montre plus prudent. Il écrit en effet que : « Il a pu y avoir du cacao et des parcelles de maïs cultivées par les Indiens précolombiens des hautes terres sur les piémonts du Pacifique, mais il y en avait sûrement moins que de *fincas* de café, et elles étaient certainement à des altitudes supérieures » (1962 : 337). MCCREERY, quant à lui, donne l'exemple des communautés de Santa Catarina Ixtahuacán et Zunil qui colonisèrent des terres vierges sur les versants occidentaux de la Sierra Madre dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle (l'actuelle Boca Costa) (1990 : 103). Poussées par la pression foncière et démographique, ces communautés auraient donc essaimé dans les régions de piémonts bien avant l'apparition des premières plantations de café. L'exemple le plus connu est cependant celui des Indiens *quiché* de Momostenango étudiés par CARMACK (1979 : 248). Les Momostecos, en effet, étaient déjà installés dans la région d'El Palmar, voisine de la Costa Cuca, lorsque le café se développa dans la zone vers 1870. Alors que la plupart de leurs terres des Altos étaient mises en vente par l'État, le président-général Barrios concéda 149 km<sup>2</sup> de terres sur les piémonts aux Momostecos pour les gratifier de leur aide dans sa lutte contre les conservateurs quelques années plus tôt (TEDLOCK, 1992 : 20). Mais, par la suite, les Quiché eurent de sérieux problèmes de cohabitation avec leurs voisins métis. Les Indiens s'opposèrent alors au développement des grandes plantations, notamment en détruisant des caféières (CAMBRANES, 1992 : 22). Au fil des ans, les Quiché perdirent plusieurs centaines d'hectares (LOVELL, 1988 : 39). Aujourd'hui encore, le souvenir de ces conflits est vivant dans la mémoire des Momostecos d'El Palmar<sup>5</sup>.

En ce qui concerne la Costa Cuca, MCCREERY donne une information précieuse. Dans des archives datées de 1812-1815, l'auteur a en effet retrouvé la trace de la requête des Indiens *mam* de San Antonio

5. Plus à l'est de la côte sud (à Escuintla exactement), MEDRANO mentionne également la présence d'Indiens *cakquichel* originaires des hautes terres avant la généralisation de la culture de la canne à sucre dans cette région (1992 : 4). Il en est de même pour les Indiens des alentours du lac Atitlán qui, jusqu'au début du siècle, cultivaient des terres monopolisées aujourd'hui par la grande plantation.

Suchitepéquez sur plus de 46000 ha des environs de la Costa Cuca, soit environ 18 % des terres de ce qui allait devenir l'une des régions caféières les plus importantes du pays (1990 : 105).

Existe-t-il un rapport entre ces Mam et la population de la région dont on retrouve la trace dans d'autres archives? De fait, le nom de « Coatepeque » apparaît dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Mais GALL estime que la région a très bien pu être peuplée dès le début du XIV<sup>e</sup> siècle par des Indiens *nabua* originaires du Mexique, car le nom de Coatepeque, emprunté au *Nabuatl*, signifie « la colline du serpent » ou « la colline du Dieu *Mixcoatl* » (dont le corps était celui d'un serpent) (1978 : 437). De surcroît, l'existence d'une grande *hacienda* du même nom, à l'endroit où la ville se trouve actuellement, est attestée dès 1725-1736. Cette *hacienda* pourvoyait à l'époque la ville de Quetzaltenango en bétail. L'auteur mentionne également l'existence d'un village indien du nom de Santiago Coatepeque à proximité de la même *hacienda*. À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, ce village aurait abrité onze familles d'Indiens *mam*, soit 44 habitants, qui vivaient de cacao, de piment, de fruits et de « quelques récoltes de vanille ». Mais, un siècle plus tard, le village ne comptait plus que cinq contribuables – qui cultivaient du coton – et quelques *Ladinos* « [...] sans plus de commerce que celui de se maintenir en vie avec quelques semis ». Bien que les données sur le peuplement de la Costa Cuca soient rares et incomplètes, on peut toutefois avancer que le rapport de filiation entre les Mam dont parlent GALL (1978 : 437) et McCREERY (1990 : 107) n'est pas invraisemblable.

Selon McCREERY, les plantations de café ont peu à peu incorporé les quelques habitants locaux qui se trouvaient dans la région à la fin du siècle dernier (1990 : 107). Pour CAMBRANES, en revanche, les colons indiens étaient nombreux sur la côte et c'est précisément pour pouvoir disposer de toute la main-d'œuvre nécessaire que les plantations de café s'y implantèrent (1992 : 28). L'auteur donne même l'exemple de la *finca* El Pensamiento que le futur président Barillas, alors chef politique du département, aurait enregistré sous son nom avec les paysans qui, auparavant, cultivaient la terre sans titre de propriété légal (1985 : 289). Actuellement, la *finca* El Pensamiento est l'une des trois communautés agraires que compte la Costa Cuca.

## *L'apparition des premières fincas sur la Costa Cuca*

C'est vers 1863 que naquit la première grande plantation de café de la Costa Cuca : la *finca* Las Mercedes. À l'époque, le domaine



appartenait à trois Colombiens (WAGNER 1991 : 145, 130-131). D'après SOLÓRZANO (1977 : 293) et RUBIO SANCHEZ, il s'agissait de la *finca* la plus importante du pays<sup>6</sup>.

Elle fut pourtant vendue, en 1883, à l'un des pionniers du commerce du café dans le pays, Georg Hockmeyer. Originaire de Hambourg, il fit fortune dans l'importation de produits manufacturés venant d'Allemagne et dans l'exportation de divers produits agricoles. Peu à peu, Hockmeyer racheta d'autres *fincas* de la région. Au tournant du siècle, ses propriétés sur la seule Costa Cuca s'étendaient sur plus de 1000 ha. Actuellement, la *finca* Las Mercedes est l'une des trois communautés agraires de la région. Parmi les premières plantations de la zone, on peut également citer San Francisco Miramar qui resta, jusqu'à la seconde guerre mondiale, la propriété d'une famille allemande (Koch). On ne sait malheureusement pas exactement comment ces pionniers de la caféiculture ont acquis leurs terres. Il est impossible en effet de trouver les traces des transactions dans les rares livres de compte des plantations. En outre, les familles qui transmettent la mémoire de l'ancêtre fondateur n'évoquent pas cet aspect.

Le 22 juillet 1873, le président-général Barrios décréta officiellement la mise en vente des terres incultes de la Costa Cuca. Mais l'extension des nouvelles propriétés fut délibérément limitée. Le but de Barrios était de créer une couche de moyens planteurs dynamiques qui favoriseraient le développement agricole du pays. Dans ces conditions, les plantations ne pouvaient légalement s'étendre que sur 45 à 225 ha selon la nature du terrain : « On s'attacha, écrit SOLÓRZANO, à ce que les zones de terres réparties ne soient pas très étendues pour accroître la moyenne propriété, ce qui fut obtenu dans quelques terres incultes comme le « Chuvá » et le « Siquichiyá », sur la Costa Cuca » (1977 : 319). Cette intention mérite d'être soulignée, car elle s'applique seulement à la région. Dans les autres zones incultes du pays, les superficies de terre concédées aux colons étaient bien plus importantes (1000 ha ou plus). Dans le département de Quetzaltenango, RUBIO SANCHEZ estime que la superficie moyenne des *fincas* n'atteignait pas 200 ha en 1903 (1953-54b : 58).

Dans le décret promulgué par Barrios en 1873, on mentionna aussi que la Costa Cuca était une région « vierge » et que la plupart des terres restait à défricher. Le décret confirmait cependant l'existence de plantations de café puisque les anciens *finqueros*, comme les nouveaux, durent verser de l'argent à la préfecture pour obtenir un titre de propriété définitif. À l'époque, l'unité de terre minimale en production, la *caballería* de 46 ha, valait deux fois plus que l'équivalent en friche (SOLÓRZANO, 1977 : 319). En

6. - La propriété de café la plus grande d'avant la révolution de 71 fut celle de Las Mercedes, sous la direction opportune de Don León Ospina, appartenant à la firme *Vásquez Ospina y Jaramillo*, colombiens [de Medellín] résidents au Guatemala, avec des capitaux respectables. Cette heureuse entreprise fit pratiquement connaître l'excellence des terrains connus du nom de Costa Cuca, sur lesquels Don Mariano Ospina publia une série d'articles dont le public cultivé eut échos - (RUBIO SANCHEZ, 1953-54a : 215).

principe, l'argent des ventes était destiné à l'achat de machines à transformer le café dans un but communal. Mais, la plupart du temps, cet argent fut détourné à des fins privées (SANTANA CARDOSO, 1975 : 22). Au cours de l'année 1873, 92000 ha furent ainsi distribués sur la Costa Cuca (CAZALI AVILA, 1976 : 46). C'est également cette année-là que naquit la *finca* Los Angeles.

## *La naissance douloureuse de l'ouvrier du café*

### PROLÉTARIANISATION ET « LADINISATION »

À ses débuts, la politique de peuplement de la grande plantation semble s'inspirer de celle de la *reducción* coloniale qui consiste à rassembler des Indiens dans des campements compacts et permanents. À l'échelle du Guatemala, il est cependant difficile d'apprécier l'ampleur des migrations indiennes en direction des plantations. D'après RUBIO SANCHEZ, on dénombrait 14912 travailleurs répartis sur 171 *fincas* dans le département de Quetzaltenango en 1903. En moyenne, on comptait donc à l'époque environ 87 travailleurs par *finca* contre 48 aujourd'hui (1953-54b : 58). DESSAINT, qui cite l'étude de L.J. STEWARD (1945), écrit que la région de Néabaj (Sierra de Los Cuchumatanes, cf. fig. 2) se dépeupla chaque année, entre 1894 et 1930, d'environ 6000 Indiens établis dans les *fincas* (1962 : 340-341). Si l'auteur ne précise pas combien d'entre eux se sont définitivement installés sur la côte, ces chiffres donnent toutefois une idée de l'ampleur du mouvement migratoire.

La constitution de villages permanents pour les nouveaux travailleurs de plantation est décrite par FLORES ALVARADO comme l'étape initiale du processus de prolétarianisation des Indiens du Guatemala (1977). Comme l'indique MCCREERY : « La politique libérale sur la terre et le travail visa à détruire l'indépendance des masses rurales, les rendant dépendantes de la classe propriétaire » (1990 : 47). La surpopulation et le sous-emploi en milieu indigène, ajoute l'auteur, étaient les conséquences souhaitées par les *finqueros* afin qu'ils puissent embaucher les Indiens contre les salaires qui leur convenaient (MCCREERY, 1990 : 152). Néanmoins, la prolétarianisation des Indiens ne fut jamais totale. FIGUEROA IBARRA rappelle que, l'intérêt des *finqueros* n'était pas d'assujettir complètement les populations, mais de les maintenir dans une situation de dépendance qui les engage à venir « librement » dans les plantations (1980 : 28). En ce sens, les *finqueros* surent parfaitement recourir à des relations de travail « précapitalistes » pour développer leurs entreprises. De fait, les populations des plantations

n'étaient ni tout à fait ouvrières ni tout à fait paysannes. Elles constituaient une catégorie intermédiaire dont la caractéristique principale était de dépendre entièrement de la *finca*, en dépit des quelques droits dont elles pouvaient bénéficier dans son enceinte.

La migration définitive dans les *fincas* marque également l'accélération du processus de métissage biologique et culturel des populations indigènes. C'est le phénomène que divers auteurs ont appelé la « *ladinización* » (ADAMS, 1956 ; DESSAINT, 1962). La plantation devint alors le cadre de l'existence quotidienne de milliers d'individus originaires de régions diverses et porteurs de valeurs différentes.

#### DE LA DETTE HÉRÉDITAIRE AU TRAVAIL PERMANENT

Le processus de transformation des Indiens en ouvriers permanents est décrit par Solórzano de la manière suivante, (cité par DIAZ ROZZOTTO) : « Au début des plantations, certains travailleurs connus sous le nom de « colonos » étaient venus s'y installer et ils avaient contracté avec le propriétaire des dettes qui avaient un caractère héréditaire. Ces « colonos » restaient toute leur vie dans la plantation et dans beaucoup de propriétés il existe des familles de travailleurs qui y sont fixées depuis plusieurs générations » (1971 : 165).

Malheureusement, les documents évoquant l'époque pionnière de la caféiculture sur la Costa Cuca, telle qu'elle fut vécue par les *finqueros* eux-mêmes, sont quasiment inexistantes. De surcroît, il est rarement fait allusion à la manière dont les plantations incorporèrent les Indiens pour en faire des ouvriers du café. Le témoignage rapporté par PIEDRA SANTA à propos de la naissance de la *finca* Las Mercedes, vers 1863, mérite donc d'être cité : « [...] ils envoyèrent chercher des *mozos* dans les hameaux des hautes terres au-delà de Quetzaltenango, ils les obtinrent, et, après une année, ils avaient défriché presque six *caballerías* [270 ha], construit quelques résidences temporaires et des *ranchos* pour les *mozos*, planté des pépinières pour semer approximativement 250 000 pieds de café » (1977 : 176).

Parfois, les planteurs de café possédaient aussi des terres dans les régions hautes du pays. En général, ils les avaient obtenues lors de la mise en vente des terres indiennes à partir de 1873. Impropres à la culture du café, ces terres étaient confiées en usufruit à des Indiens. En contrepartie, ces derniers devaient travailler dans la plantation de leur propriétaire pour une période donnée (MC CREERY, 1990 : 107). On appelait *fincas de mozos* ces réserves d'ouvriers. Or, avec le temps, les usufructiers de ces *fincas* d'altitude furent de plus en plus nombreux à venir s'installer

7. Au début du *xx<sup>e</sup>* siècle, la *United Fruit Company* eut également recours aux *fincas de mozos* pour recruter la main-d'œuvre (LE BOT, 1975 : 33).

8. HANDY affirme que, dans les années vingt, « [...] pratiquement tous les hommes de nombreux villages [indiens] étaient écrasés par une dette assez élevée, sans cesse grandissante auprès d'un propriétaire terrien » (1984 : 67). Dans les Chiapas mexicains, le recrutement par la dette était connu sous le nom de l'« accrochage » (*enganche*). « Le système de l'*enganche* se reproduisait de lui-même au sein des *fincas* : le travailleur ne recevait aucun argent, son salaire étant attribué au recruteur pour le paiement de sa dette, et il contractait de nouvelles dettes vis-à-vis du planteur par un système d'amendes, de crédit dans les boutiques de la *finca*... La police [du Chiapas] se chargeait l'année suivante de rappeler le paysan à ses devoirs, lui adjoignant au besoin son fils, solidairement responsable de la dette de son père » (DEVERRE, 1980 : 104).

définitivement dans les *fincas* de la côte. Ils laissaient en effet un lopin de terre à leurs enfants qui ne pouvaient en obtenir ailleurs. Bien qu'il ne fut pas généralisé, ce système contribua efficacement au transfert définitif des familles indiennes dans les plantations de café<sup>7</sup>.

Dans l'ensemble, les *finqueros* de la Costa Cuca eurent davantage recours à l'habilitation, c'est-à-dire à l'avance en argent, pour faire venir les premiers ouvriers. Habilement, le « règlement des journaliers » (1877) prévoyait la transmission héréditaire des dettes. Une fois à la *finca*, les journaliers habilités travaillaient donc pour des durées variables, le temps de rembourser leur dette. Comme par-tout, les Indiens ne percevaient que très peu d'argent. Certains journaliers habilités ne parvenaient jamais à regagner leur communauté d'origine. Simultanément, les travailleurs recevaient une ration alimentaire qui était le plus souvent décomptée de leur maigre salaire. De plus, comme les rations étaient elles-mêmes largement insuffisantes, les Indiens n'avaient pas d'autre choix que d'acheter à des prix très élevés des denrées dans la boutique patronale.

La faiblesse des salaires, combinée à la nécessité de se nourrir, contribuait finalement à alourdir les dettes des journaliers habilités. Cette situation, délibérément provoquée par les *finqueros*, contraignait les Indiens à allonger leur séjour en plantation. Peu à peu, les travailleurs indiens firent donc venir leur famille à la *finca*. Sans doute, dans un premier temps, nourrissaient-ils l'espoir que cette présence allait leur rendre la vie moins pénible. Ils espéraient surtout une aide qui leur permette d'abrèger le séjour. Mais, dans la plupart des cas, les familles s'installaient définitivement dans les plantations. Elles étaient en fait dans l'impossibilité de s'acquitter de dettes sans cesse croissantes et incapables d'obtenir suffisamment de terre dans les Altos pour y vivre<sup>8</sup>.

## PETITE HISTOIRE DE LA *FINCA* LOS ANGELES : PREMIÈRE PHASE (1870-1944)

---

Don Renaldo, le fondateur de la *finca*, décida de s'installer au Guatemala en 1870. Divers conflits à l'intérieur de sa propre famille l'incitèrent à accepter la fonction d'administrateur de plantation que lui proposait un riche concitoyen, Basque espagnol comme lui mais récemment établi sur la Costa Cuca, qu'il avait connu lors d'un voyage en France. Une fois sur place, Don Renaldo se rendit rapidement compte que la terre abondait

et qu'il pouvait se mettre à son propre compte au Guatemala s'il vendait ses biens dans la péninsule. Son employeur l'aiderait d'ailleurs dans cette entreprise puisqu'il le garda à son service jusqu'à ce qu'il défriche suffisamment de terre, environ 20 ha, pour commencer une première plantation.

## *La geste de Don Renato : la belle époque (1870-1920)*

Bien qu'il m'ait été impossible d'avoir accès aux registres du cadastre<sup>9</sup>, les archives de la famille de l'actuel planteur, Don Agustín, font remonter à 1881 la première inscription de la *finca* Los Angeles au registre de la propriété. Depuis cette époque, la *finca* Los Angeles est donc restée dans la même famille. D'après Don Agustín, la terre défrichée par Don Renaldo à l'époque faisait déjà partie de la propriété que l'on connaît aujourd'hui. En outre, compte tenu de la conjoncture favorable du marché caféier, Don Renaldo acheta de nouvelles terres. Néanmoins, il ne put agrandir sa propriété initiale, car les collines alentours étaient déjà vendues. Pour ne pas dépasser la superficie maximale imposée par la loi sur la Costa Cuca (225 ha), il plaça ses nouvelles acquisitions sous le nom de sa jeune épouse. Celle-ci, en fait, n'était autre que la fille de son ancien employeur. À l'instar des *finqueros* de la région, il donna à ses propriétés des noms de femmes ou des noms à consonance romantique (Juliette, Les Délices, Le Paradis). À cette époque, la *finca* Los Angeles comptait donc trois annexes plus modestes toutefois que la plantation mère (environ 100 ha chacune). Elles ne furent entièrement défrichées qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Pendant que les premiers ouvriers du café s'installaient progressivement dans leur nouvelle existence, la dictature d'Estrada Cabrera (1898-1920) marqua l'apogée de la culture du café et le couronnement de la grande plantation comme institution. À l'époque, les régions de plantations étaient dominées par quelques grandes familles de planteurs apparentées qui contrôlaient la production et la transformation du café.

De manière générale, la première guerre mondiale et les oscillations du marché caféier affaiblirent la domination commerciale germanique à l'échelle du pays. Plusieurs planteurs de la Costa Cuca d'origine allemande perdirent même leur *finca*. La famille de Don Agustín, quant à elle, traversa les vingt premières années du siècle sans perdre son capital foncier et financier. C'est que, à l'époque, la *finca* possédait l'une des rares usines de transforma-

9. C'est mon jeune âge qui me fit reculer un peu rapidement devant les divers blocages mis en place par des fonctionnaires très suspicieux quant à la finalité de ma recherche.

tion de café de la Costa Cuca. Les autres *beneficios* appartenaient aux grandes *fincas* – dont les propriétaires étaient Allemands et exportateurs – mentionnées plus haut (Las Mercedes et San Francisco Miramar notamment). On trouvait également des *beneficios* de grande capacité dans les *fincas* La Libertad et El Pensamiento, toutes deux acquises par le président-général Barillas à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>.

Dans le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle, posséder une usine de transformation de café était un avantage économique décisif. En 1880, on ne comptait que 465 dépulpeurs et 230 trieuses dans tout le pays – un matériel essentiellement d'origine anglaise. Dans le département de Quetzaltenango, il n'y avait que 24 dépulpeurs et 55 trilleuses (RUBIO SANCHEZ, 1953-54a : 223-224). À l'époque, seules de grandes entreprises appuyées par des capitaux étrangers pouvaient se permettre de tels investissements. Mais il faut préciser qu'il y avait une énorme différence de prix et de capacité entre le *beneficio* de la *fincas* Los Angeles et ceux des grandes plantations voisines. Pour acheter les machines, en 1892, Don Renaldo vendit le reste des terres qu'il possédait en Espagne. Grâce à ses relations, il obtint également un prêt de la part d'un banquier basque établi à San Francisco, aux États-Unis : « De cette façon, explique Don Augustin, il n'eut pas à s'endetter auprès des exportateurs allemands ». Pour traverser les crises qui affectent régulièrement le marché du café, le planteur avait fait le pari qu'« il fallait être indépendant ». Déjà, au début du siècle, *finqueros* et commerçants entretenaient des relations extrêmement concurrentielles.

En réalité, la *fincas* Los Angeles n'exportait pas directement du café. Elle se contentait de transformer le café « en cerise » en café *oro* (déparché) prêt à l'exportation. Indépendamment de son activité de production, la *fincas* rachetait le café de quelques *fincas* voisines. La *fincas* Los Angeles connut une période de prospérité entre 1917 et 1921, lorsque que le gouvernement guatémaltèque interdit aux Allemands d'exporter du café. Les planteurs de la région – qui savaient que la *fincas* Los Angeles vendait le café à un exportateur américain – lui confièrent leur production en toute confiance. Après le « déparchage », la *fincas* acheminait donc le café à Champerico, le port d'où partaient les bateaux vers les États-Unis. À l'époque, le transport du café s'effectuait à dos de mulet ou dans des chariots attelés par des bœufs. Le trajet prenait deux à trois jours selon l'état de la route. On faisait alors un arrêt dans un village de la côte (Caballo Blanco).

La puissance de la *fincas* Los Angeles était néanmoins très relative. À l'échelle du pays, la grande plantation allemande restait large-

10. C'est le président dont le buste figure en bonne place dans le village de Colomba.

ment dominante, tant au niveau de la superficie que de la production. D'après WAGNER, les Allemands possédaient 170 *fincas* en 1913 et produisaient près de 35 % du café guatémaltèque. Loin derrière, suivaient les Espagnols (84 *fincas* et 5,50 % de la production), les Mexicains (29 *fincas* et 1,15 % de la production) et les Français (21 *fincas* et 1,20 % de la production). Les Guatémaltèques, quant à eux, avaient trois fois plus de plantations que les étrangers (soit 1657 *fincas*), mais ne produisaient que 50 % du café (1991 : 169).

## *L'organisation socio-économique de la finca Los Angeles jusque vers 1920*

Si l'on en croit les rares témoignages des Anciens de la *finca*, le planteur était au début du siècle « un père pour tous les *rancheros* ». Il est vrai qu'à l'époque, les *finqueros* de la région régnaient sur leur *finca* un peu à la manière de seigneurs. On raconte même qu'ils baptisaient les enfants et que, avant de leur parler, « on devait leur baiser la main ». Lorsque Don Renaldo mourut en 1919, on raconte encore que les *rancheros* accompagnèrent sa dépouille à pied jusqu'à la capitale.

À l'époque, les ouvriers de la *finca* étaient comme aujourd'hui placés sous l'autorité d'un administrateur à ceci près que l'homme était Suisse allemand et qu'il vivait avec la famille de Don Renaldo à la *finca* mère. L'administrateur ne cessait de faire des allées et venues entre la *finca* Los Angeles et les différentes annexes. Dans chacune d'elle, un contremaître en chef (*capataz*) supervisait les simples contremaîtres et les surveillants. Actuellement, comme il n'y a plus d'annexes, la fonction de contremaître en chef a disparu.

Dans les quatre *fincas*, la production agricole était beaucoup plus diversifiée qu'actuellement. À côté du café, largement dominant, il y avait de la banane, du caoutchouc, de la canne à sucre, du cacao et de l'élevage, ce dernier ayant une fonction essentielle. En plus des bœufs pour le transport, on élevait aussi des vaches pour le lait et la viande. En outre, le patron, sa famille et les contremaîtres en chef se déplaçaient à cheval dans les plantations. Avec les pâtures, la *finca* mère disposait donc d'une écurie et d'une étable. Un local était également prévu pour la traite des vaches et la fabrication du fromage.

Les produits laitiers, comme la viande, n'étaient pas destinés à la vente à l'extérieur de la *finca*, mais à l'alimentation des maîtres et des travailleurs. Ils étaient en effet distribués chaque semaine aux *rancheros* sous forme de rations. Il n'y avait pas de maïs ni de hari-

cots plantés à la *finca*. En revanche, on trouvait ces produits dans la boutique patronale. Jusqu'en 1922, les familles s'y présentaient munies de bons, appelés les « jetons », frappés par la *finca* et convertibles en nourriture. Ces bons étaient l'équivalent de ce que les *rancheros* gagnaient en argent pour leur travail dans les caféières. Fort répandu à l'époque, ce système se justifiait aux yeux des *finqueros* du fait de la rareté de l'argent. En tout état de cause, la circulation de cette monnaie privée, seulement convertible à l'intérieur de la *finca*, contribuait à maintenir les gens dans les plantations. Par ailleurs, la banane faisait l'objet d'une récolte permanente pour l'alimentation des populations *rancheras*. La canne à sucre était également distribuée aux *rancheros* sous forme de pains de sucre. Les cannes à sucre étaient broyées dans un moulin actionné par un mulet. Porté à ébullition, le jus formait un caramel que l'on aromatisait parfois au café. Le surplus du jus de canne à sucre était distillé en vue d'être consommé lors des grands jours de fête de l'année. Le cacao, le café et le caoutchouc, enfin, étaient vendus à des exportateurs de Retalhuleu et Champerico.

Selon Don Agustín, chaque annexe disposait à l'époque d'une vingtaine de travailleurs. En outre, l'élevage, la culture du café et du cacao faisaient l'objet d'une spécialisation. Des équipes se partageaient donc le travail par spécialité. La récolte de la banane, la coupe de la canne à sucre et l'extraction du caoutchouc étaient des activités considérées comme moins importantes que les autres. De ce fait, n'importe quel travailleur pouvait y être affecté.

D'après les témoignages des Anciens, une compétition existait entre les différentes équipes d'ouvriers. L'équipe la plus prestigieuse, toujours selon les mêmes sources, était celle des « spécialistes du café ». Puis, venaient « celle du cacao » et « celle du bétail ». Cette information est confirmée par Don Agustín. Celui-ci raconte que son arrière-grand-père avait soigneusement sélectionné les bons ouvriers pour constituer l'équipe des spécialistes du café, c'est-à-dire « les ancêtres des meilleurs ouvriers d'aujourd'hui ». Don Renaldo, Don Agustín et les spécialistes du café étaient et sont toujours intimement persuadés du caractère héréditaire du savoir-faire attaché à la culture du café.

### *L'impact d'un cataclysme naturel (1922)*

C'est le 29 juillet 1922 que le volcan Santa María qui surplombe la Costa Cuca entra en éruption. Celle-ci fut si importante qu'elle provoqua l'apparition d'un cône de déjection secondaire, le Santiaguito. Depuis, le volcan ne cesse de répandre de la cendre sur toute la région. Une première éruption avait cependant déjà



alerté les *finqueros* de la Costa Cuca en 1902. Mais, à l'époque, les *fincas* étaient moins nombreuses et peu d'entre elles avaient été endommagées par les coulées de lave. En 1922, en revanche, plusieurs *fincas* s'étaient installées à flanc de volcan. Cette fois, la lave envahit des centaines d'hectares de caféières avant de se déverser sur les campements des plantations, brûlant des dizaines de familles. L'une des annexes de la *finca* Los Angeles figurait parmi les *fincas* sinistrées. Les témoins ayant survécu à la catastrophe racontent que, la veille au soir, un violent orage avait éclaté, suivi de plusieurs secousses sismiques. À l'aube, la braise projetée par le volcan incendia les toits de palme des *ranchos* tandis que la cendre brûlante qui flottait dans l'air rendait toute fuite désespérée.

Après la catastrophe, Don Gustavo (le grand-père de Don Agustín), rapatria les familles de survivants et les répartit entre la *finca* mère et les deux autres annexes. D'après les livres de compte, chacun des campements se serait agrandi d'une dizaine de familles supplémentaires, ce qui porterait à environ 35-40 le nombre de *ranchos* dans chaque *finca*. Outre cela, le planteur fit définitivement remplacer les anciens toits de palme par des toits de tôle. Le transfert de population de l'ancienne annexe à la *finca* mère s'accompagna également de la décision de supprimer le *colonato*. Dans la correspondance de l'époque, le planteur justifiait son choix en invoquant la nécessité de « produire plus de café à proximité de l'usine de transformation ». Il expliquait également qu'avec l'arrivée des familles, les nouvelles parcelles attribuées aux *colonos* risquaient d'empiéter sur les caféières. Le planteur supprima également plusieurs pâtures dans la *finca* mère. De même, les superficies consacrées à la canne à sucre furent considérablement réduites. Simultanément, Don Gustavo acheta plusieurs hectares de terre en plaine, à une quinzaine de kilomètres au sud de la *finca*, pour y faire paître les seuls animaux de trait. En fait, le planteur avait décidé de diminuer les rations alimentaires versées aux *rancheros* (sous forme de lait, de viande et de pains de sucre) et d'augmenter leur salaire. Cette mesure mit un terme à la distribution des bons convertibles en nourriture. À cette époque, la boutique patronale continuait d'exister, mais les *rancheros* pouvaient dès lors librement s'approvisionner sur le marché de Colomba<sup>11</sup>. Les autres *fincas* de la région connurent ces transformations à la même époque ou un peu plus tardivement, c'est-à-dire entre 1925 et 1935, à l'instar des deux annexes de la *finca* Los Angeles. Néanmoins, ce n'est pas seulement l'éruption du volcan Santa María qui explique ces transformations, mais aussi les effets de la grave crise économique mondiale qui affectèrent l'ensemble du pays entre 1929 et 1935.

11. D'après MCBRYDE, il était d'ailleurs plutôt bien fourni en 1935 (1969, cartes n° 15 et 19).

## *Les conséquences de la catastrophe économique (1933)*

En 1930, l'Amérique latine fournissait au monde plus de 90 % de la production de café (DAVIRON et LERIN, 1990 : 45). Les conséquences de la crise furent particulièrement importantes pour le Guatemala, pays où la vente du café représentait environ 77 % des exportations (LOVELL, 1988 : 53). C'est en 1933, toutefois, que les prix du café tombèrent au plus bas.

Pour certains planteurs, la situation était catastrophique. À court de capital, ils avaient dû s'endetter auprès de leur exportateur. Comme lors de la première crise du café en 1897-1898, ce furent les exportateurs allemands qui s'en sortirent le mieux. Ils récupérèrent en effet l'argent qu'ils perdirent dans le commerce sous forme de propriétés hypothéquées. Rien que sur la Costa Cuca, c'est une dizaine de *fincas* qui fut ainsi rachetée par les exportateurs entre 1930 et 1935.

Pour les planteurs qui réussirent à se maintenir en diminuant leurs coûts de production, la situation ne fut pas facile. La plupart tentèrent de diversifier leur production en semant du maïs et des haricots entre les rangs de caféiers. On planta également des bananes le long des chemins. Ces productions vivrières étaient essentiellement distribuées aux travailleurs sous forme de rations alimentaires à la place d'argent. Le surplus, lorsqu'il y en avait, était vendu à des commerçants-intermédiaires de la région.

C'est en 1933, en pleine crise, que Don Alfredo succéda à son père. Le nouveau planteur prit alors la décision de se séparer de son frère. Chacun, dorénavant, aurait sa propre *fincas*, toutefois les pâtures de la côte restèrent en indivision. Un accord permettait également la transformation du café de la propriété qui n'avait pas de *beneficio* à la *fincas* Los Angeles. Les deux frères prirent enfin la décision de vendre la dernière annexe du domaine. De fait, ils étaient dans l'impossibilité de vendre sur le marché le café qu'ils avaient acheté en cerises aux différents planteurs de la région. Au bord de la faillite, ils eurent néanmoins la chance de pouvoir céder l'annexe à un riche Créole de la capitale qui paya comptant. Cet apport fut décisif pour rétablir la situation financière particulièrement périlleuse des deux frères.

Une fois franchie cette phase délicate, vers 1935, les cultures d'appoint disparurent des caféières. Le café, néanmoins, ne reprit pas l'importance qu'il avait avant la crise. On arracha les vieilles

caféières pour y planter de la canne à sucre et on ouvrit même de nouvelles pâtures. De nombreux planteurs de la région investirent cependant de l'argent dans l'achat de *beneficios*. Ces derniers, construits au Costa Rica, coûtaient bien moins cher que le matériel fabriqué jusqu'alors en Angleterre, en France et aux États-Unis. D'une certaine façon, la grande crise eut pour effet de briser le monopole des grandes plantations dans le domaine de la transformation du café. Cette nouvelle conjoncture fit perdre beaucoup de son importance régionale à la *finca* Los Angeles<sup>12</sup>.

Après la crise, plusieurs planteurs entreprirent de reconstruire les baraquements destinés aux *cuadrillas* et on améliora également les rations alimentaires. Pour des raisons qui m'échappent, Don Alfredo changea d'agent recruteur et de zone d'approvisionnement en main-d'œuvre. Jusqu'alors, son père et son grand-père avaient passé un accord avec des *principales* indiens d'origine *mam*. Dorénavant, le planteur employa les services d'un *Ladino* de la côte qui se rendait régulièrement dans le Quiché (cf. fig. 1) pour y acheter et y vendre divers produits agricoles.

## *L'expropriation des fincas allemandes (1941)*

En 1941, le Guatemala interrompit ses relations commerciales avec l'Allemagne pour la seconde fois. Cette décision, prise sous la pression nord-américaine, allait à l'encontre des sympathies politiques du président de l'époque, le général Ubico. Adopté au début de la guerre, le système des quotas d'exportation permettait aux Américains de récupérer la plus grande part des ventes de café guatémaltèques. À l'époque, un producteur pouvait vendre 75 % de sa production aux États-Unis et seulement 25 % dans le reste du monde (WAGNER, 1991 : 367).

Comme les États-Unis, le Guatemala publia une « liste noire » d'entreprises appartenant aux quelques 3000 Allemands qui résidaient dans le pays. En 1942, le gouvernement nationalisa 208 *fincas* qui, en tout, employaient 800 cadres et 22000 ouvriers agricoles (soit environ 110 travailleurs par plantation)<sup>13</sup>. En 1944, l'une des dernières mesures d'Ubico fut d'exproprier définitivement les propriétés allemandes à titre de dommages de guerre. Sur la Costa Cuca, une douzaine de *fincas* furent ainsi confisquées et transformées en *fincas nacionales*. Le statut de ces propriétés évolua en 1953 après la mise en application de la loi de réforme agraire. Certaines *fincas nacionales* devinrent alors les communautés agraires d'aujourd'hui.

12. C'est le mouvement contraire que l'on observe dans le secteur sucrier. À l'époque, les sucreries se regroupaient autour de quelques usines, créant de gigantesques domaines auxquels se rattachaient quelques producteurs plus modestes

13. De nombreux Allemands furent alors déportés dans des camps américains afin que le Guatemala ne devienne pas un centre du nazisme en Amérique centrale (WAGNER, 1991 : 368, 371).

## LA PETITE HISTOIRE DE LA FINCA : DEUXIÈME PHASE (1944-1970)

---

Une période d'agitation sociale aboutit au renversement d'Ubico par les militaires réformistes au moment de l'anniversaire de la Révolution russe. C'est la raison pour laquelle la période qui commençait resta connue sous le nom de « Révolution d'octobre » ou de « période révolutionnaire ». Peu après le coup d'État, des élections furent organisées. Avec le président élu, Arévalo, commença l'époque que ses électeurs nommèrent la « période ou l'intervalle démocratique » ou celle des « dix années de printemps », car deux présidents démocratiquement élus se succédèrent à la tête du pays pendant la décennie (Arévalo et Arbenz).

### *Des réformes en cascade...*

L'une des premières mesures du gouvernement Arévalo fut de changer la Constitution et de supprimer la « loi sur le vagabondage » promulguée par Ubico. Cela signifiait que, dorénavant, les Indiens n'étaient plus astreints au travail forcé dans les plantations ou sur les routes du pays, mais libres de travailler où et quand ils le désiraient. Pour SMITH, ce bouleversement marqua la fin de l'« apogée des plantations » (1990c : 88). Peu à peu, c'est tout l'ordre social du pays qui se trouva bouleversé par l'institution du salaire minimum, la création de la Sécurité sociale, l'exclusion des militaires des postes publics, l'amélioration du système éducatif en milieu rural, le droit de vote pour les femmes alphabétisées et, enfin, le droit de se syndiquer pour les ouvriers permanents des grandes exploitations agricoles.

Peu après l'abolition du travail obligatoire, le gouvernement émit la « loi de titularisation supplémentaire ». Cette loi agraire donnait le droit à de nombreux Indiens-paysans précaristes, c'est-à-dire sans titre de propriété légal, de posséder la terre qu'ils cultivaient depuis au moins dix ans. Bien entendu, cette mesure concernait également les *colonos* qui avaient l'usufruit d'une parcelle dans la *finca* où ils travaillaient depuis plusieurs décennies.

Dès 1947, le Gouvernement promulgua le code du travail qui confirmait le salaire minimum, régularisait le temps de travail,

fixait les indemnisations et contrôlait le travail des enfants. Une clause prévoyait même qu'un ouvrier licencié pouvait faire appel et être à nouveau embauché par son ancien employeur.

Par ailleurs, la « loi sur le fermage obligatoire », émise le 21 décembre 1949, contraignit les propriétaires fonciers à renouveler pour plusieurs années le bail des terres qu'ils avaient mises en location. Ces mesures, qualifiées de « communistes » par l'opposition au régime, étaient censées inciter les *finqueros* à intensifier l'agriculture ou à vendre la terre qu'ils n'exploitaient pas. Contrairement à ce que pensaient ses détracteurs, l'objectif d'Arévalo n'était pas de collectiviser les exploitations agricoles, mais d'abolir les relations de travail féodales pour leur substituer des relations contractuelles. Les différentes lois agraires visaient donc à faire des travailleurs de plantation de véritables ouvriers agricoles et non, comme je l'ai parfois entendu, des « coopérativistes sur le modèle soviétique ».

Simultanément, le code du travail rendait légal le développement des organisations syndicales dans le secteur industriel et agricole. Jusqu'alors, le syndicalisme guatémaltèque avait été régulièrement démantelé. Lorsque Arévalo est élu en 1945, le pays est pris d'une « fièvre d'organisation prolétarienne », surtout dans le secteur urbain et industriel (DÍAZ ROZZOTTO, 1971 : 110-126). En 1953, La « Confédération générale des Travailleurs du Guatemala » regroupait 100000 salariés dans tout le pays. Le code du travail favorisa également la création de syndicats dans les *fincas* de plus de 500 ouvriers. Le fait que les travailleurs de la *United Fruit Company* se soient rapidement affiliés contribue à expliquer la vigueur de l'intervention militaire des États-Unis pour mettre fin à la Révolution d'octobre en 1954.

## *L'apparition du travail libre : la fin du colonato*

C'est l'appui que fournit le parti communiste à certaines organisations syndicales qui fit craindre le pire aux oligarques. La méfiance des *finqueros* envers toute forme d'action collective remonte à cette époque. Pour se protéger du péril rouge, et préserver leur patrimoine, les *finqueros* de la Costa Cuca se hâtèrent de mettre fin au système du *colonato* qui, on l'a vu plus haut, avait déjà commencé à disparaître. Le *colonato*, qui offrait la possibilité aux *colonos* de revendiquer la terre qu'ils occupaient en usufruit, fit donc rapidement place au travail libre ou salarié. D'une certaine manière, la menace de l'expropriation foncière creusa l'écart entre

les *finqueros* de la région. Alors que certains purent supporter le coût financier de l'abolition du *colonato*, d'autres vendirent leur exploitation pour ne pas la perdre entièrement.

De même, c'est à cette époque que les planteurs vendirent leurs parcelles (*fincas de mozos*), confiées en usufruit à des Indiens, dans les hautes terres. Non seulement ces *fincas* risquaient d'être distribuées à leurs occupants précaires, mais, en plus, leur fonction d'approvisionnement en main-d'œuvre était devenue superflue. D'une part, l'accroissement démographique de la population sur la côte permettait dorénavant aux planteurs d'embaucher davantage de travailleurs locaux. D'autre part, la libéralisation du travail favorisait les migrations temporaires des Indigènes. L'importance de ces migrations allait d'ailleurs à l'encontre des convictions des planteurs selon lesquelles on devait forcer les Indiens à venir travailler dans les *fincas* sans quoi ils ne quitteraient jamais leur communauté. En fait, compte tenu de la pression foncière et de l'absence d'emploi non agricole dans les hautes terres, l'urgence de trouver un revenu qui supplée à l'insuffisance des parcelles s'était parfaitement substituée au régime du travail obligatoire. Pour les populations indigènes nouvellement affranchies du travail forcé, le travail dans la plantation s'imposait désormais comme une nécessité indispensable à la survie.

C'est également entre 1945 et 1955 que les *finqueros* de la Costa Cuca entreprirent de défricher les portions de forêts vierges qui subsistaient dans leur domaine. En dépit de l'instabilité du marché caféier et de la conjoncture politique, on se hâta de planter du café sur des terres qui, auparavant, étaient tenues pour incultes, mais qui devenaient sujettes à redistribution avec la nouvelle législation agraire. Un *finquero* explique aussi que le défrichement montrait qu'« on n'était pas improductif ». Ces grandes œuvres prouvaient qu'il y avait du travail et que la *finca* n'était pas sous-exploitée. Là encore, de nombreux *finqueros* ne purent s'engager dans de tels travaux. Ils vendirent alors leurs bois à des voisins qui s'empressèrent de les défricher. À défaut de ne pas obtenir un bon prix de vente, les *finqueros* avaient au moins la satisfaction de ne pas les savoir « accaparés par des communistes ».

Les *finqueros* qui craignaient de voir les travailleurs envahir des pâtures semblant inoccupées se hâtèrent de créer de nouvelles plantations de café ou, ce qui revenait moins cher et qui produisait plus rapidement, de semer des champs de canne à sucre. S'il est vrai que l'amélioration des routes et la généralisation des voitures rendaient de plus en plus inutiles les animaux de trait, il est indiscutable que le spectre de l'expropriation foncière accéléra ce processus de transformation agricole et technique.

## *Les effets indirects de la Réforme agraire sur la politique de recrutement dans les fincas*

C'est dans ce contexte d'incertitude politique et de transformations socio-économiques importantes que les *finqueros* de la Costa Cuca apprirent la nouvelle de l'application de la loi de Réforme agraire le 17 juin 1952 : « Tout le monde s'y attendait, mais personne ne voulait y croire » déclare aujourd'hui l'un d'entre eux. Les résultats du recensement agricole de 1950 laissaient apparaître une forte précarité des tenures foncières et une grande inégalité dans la distribution de la terre. Le gouvernement d'Arbenz, le successeur d'Arévalo élu par les urnes, franchit donc une étape décisive en touchant l'un des thèmes les plus brûlants de la société guatémaltèque.

Sur la Costa Cuca, aucune *finca* ne fut expropriée – même partiellement – lors de l'application de la Réforme agraire entre 1952 et 1954. Il est vrai que les *finqueros* avaient particulièrement bien anticipé la réforme et préparé le terrain. Rappelons qu'ils commencèrent à supprimer le *colonato* dès la décennie antérieure. Mais ils réagirent rapidement aux premières mesures d'Arévalo, les uns en intensifiant l'exploitation de la terre, les autres en vendant à des voisins les zones non cultivées de leur propriété. Par la suite, plusieurs planteurs organisèrent leurs domaines en sociétés anonymes; certains léguèrent une partie de leur terre de manière anticipée; d'autres, enfin, eurent recours à divers prête-noms.

En fait, les seules mesures de réforme concernant la Costa Cuca s'appliquèrent aux propriétés qui avaient déjà été expropriées aux Allemands en 1944, c'est-à-dire aux *fincas nacionales*. À l'époque, neuf plantations avaient été confisquées par l'État. Parmi elles, quatre étaient particulièrement importantes : El Pensamiento, Palmira, Las Mercedes et San Francisco Miramar. Chacune de ces plantations abritait plus de 200 familles, de vastes caféières (plus de 400 ha chacune) et d'excellentes usines de transformation. En 1952, elles étaient supervisées par le département des « *fincas nacionales et intervenues* » qui était plus ou moins autonome par rapport au ministère de l'Agriculture.

Conformément à la loi, les anciens ouvriers de ces *fincas* eurent la possibilité de jouir d'une parcelle en usufruit pour toute leur vie ou d'en devenir les propriétaires, à condition toutefois qu'ils forment une coopérative agricole. L'extension des parcelles fut limitée à 3,5 ha puis à 0,7 ha. En 1953, 44 *fincas nacionales* avaient été distribuées dans le pays à 6634 coopérativistes ou *comuneros*. En moyenne, chaque coopérative regroupait donc environ 150 petits propriétaires. En réalité, la plupart des nouvelles coopératives avait

un statut semi-privé. De fait, le gouvernement autorisait des investisseurs privés à posséder 49 % du capital. Officiellement, il s'agissait d'une mesure visant à inciter les paysans à continuer à produire du café. Quoi qu'il en soit, la privatisation partielle des *fincas nacionales* fait dire à PAREDES MOREIRA que l'objectif de la Réforme agraire était clairement capitaliste (1963 : 81). Il va de soi que cet avis n'est pas partagé par les *finqueros*.

D'après FIGUEROA IBARRA, ces nouvelles entités agraires s'apparentent plus à une « superposition de *minifundios* », dont la situation économique ne fait qu'empirer, qu'à de véritables communautés (1980 : 126). Il est vrai que les grands acheteurs du café de la région écartèrent sans pitié les « *comuneros* communistes » de leur réseau de clients. Ne bénéficiant d'aucune assistance commerciale, les *comuneros* ne tardèrent pas à transformer leurs parcelles de café en cultures vivrières. Ce faisant, ils se conformaient à la réputation de paysans arriérés qu'on leur prêtait. Avec le temps, ces enclaves de *minifundios* devinrent, aux yeux des *finqueros*, la source de la plupart des troubles politico-religieux de la région.

La présence des communautés agraires eut des conséquences directes sur la politique d'embauche des *finqueros*. Dans ces conditions, il devint hors de question d'embaucher des ouvriers journaliers qui, profitant de leur présence dans les plantations, « auraient contaminé les populations *rancheras* du virus de la subversion ». « Entre 1950 et 1965, disent les planteurs, on trouvait pourtant encore de bons ouvriers parmi les *comuneros* ». De fait, la première génération des paysans bénéficiaires « était encore docile et habituée au travail de la plantation ». Mais la seconde génération, en revanche, avait grandi dans un climat différent : « Les jeunes *comuneros*, dit un *finquero*, avaient les syndicats pour pères, les sectes pour mères et les guérillas pour frères ».

De la période révolutionnaire, les *finqueros* de la Costa Cuca avaient finalement appris que « les syndicats et les *fincas nacionales* étaient une source de problèmes ». Ils étaient persuadés que les comités agraires locaux avaient joué un rôle important dans la déstabilisation du pays en s'implantant dans les coopératives. Avec les renseignements fournis par leurs informateurs, les planteurs établissaient la liste noire des ouvriers les plus actifs dans ces organisations. Après la démission d'Arbenz en 1954, c'est plus d'un millier d'ouvriers considérés comme collaborateurs qui furent licenciés dans la région. C'est également entre 1944 et 1954 que plusieurs *finqueros* quittèrent la Costa Cuca pour aller vivre à la capitale. Le changement de mode de vie qui accompagna cette migration eut des conséquences directes sur la politique matrimo-



niale des planteurs. Il s'agissait incontestablement de la fin de la belle époque des familles du café et de l'ouverture des régions de plantations à d'autres réseaux de la société.

Par ailleurs, dans les années soixante-dix, l'organisation de coopératives dans le pays se doubla de la création de « ligues paysannes » avec l'appui de la démocratie chrétienne – le parti qui s'opposait aux dictatures militaires du moment – et, surtout, de l'Église. Or, les planteurs se persuadèrent que l'Église « rouge » entendait se servir des communautés agraires comme de relais dans les régions de plantations. De fait, écrit LE BOT, les ligues paysannes entendaient promouvoir des réformes relatives « [...] aux conditions de recrutement pour le travail saisonnier (suppression du *contratista*) et aux conditions mêmes du travail dans les plantations » (1983b : 138). Bien que ces objectifs aient été progressivement abandonnés, la méfiance des *finqueros* envers les ligues et, surtout, à l'égard de l'Église fut donc grandissante. À leurs yeux, celle-ci apparut de plus en plus divisée entre une hiérarchie garante des valeurs, mais affaiblie, et des groupuscules engagés dans des projets révolutionnaires.

C'est ainsi que de nombreux *finqueros* eurent tendance à confondre les membres de l'Église dans le même projet subversif, ce qui eut à nouveau d'importantes conséquences sur la Costa Cuca et la politique de recrutement dans les *fincas*. Pour lutter contre la subversion, de nombreux *finqueros* de la Costa Cuca réduisirent en effet la fréquence des messes dans les plantations. Certains allèrent jusqu'à fermer les chapelles tandis que d'autres, comme le père de Don Agustín, se contentèrent de réduire l'embauche d'ouvriers originaires des communautés agraires et des hautes terres.

### ***L'intensification caféière et l'endettement des finqueros (1960)***

Les politiques de recrutement des planteurs sont changeantes. Elles évoluent avec la perception que ces derniers se font des populations qu'ils emploient et du degré de subversion dont ils les croient atteintes. Les préoccupations économiques ne sont pas non plus absentes de ces politiques. Le problème s'est posé aux planteurs dans les années soixante, lorsque le prix du café connut de fortes hausses (LOVELL, 1988 : 44, 53). De nombreux *finqueros* investirent dans leur plantation pour rénover ou agrandir leurs anciennes caféières. À cette occasion, ils durent souvent s'écarter de leurs principes et recruter des journaliers et des *cuadrilleros* parfois pendant de longues périodes.

Sur la Costa Cuca, la plupart des *finqueros* convertirent définitivement les derniers bois et les dernières pâtures de leur domaine en caféières. Il en fut de même pour les cacaoyères et les champs de canne à sucre déjà résiduels. En fait, la grande crise du café de 1933 était déjà loin dans les esprits. On ne craignait plus les aléas du marché caféier et on avait oublié les risques de la monoculture. Le souvenir de la réforme agraire, en revanche, restait vivace. C'est probablement en réaction à cette dernière que les *finqueros* entendaient intensifier la culture du café : une terre exploitée était moins sujette à l'expropriation qu'une terre en friche. Dès la fin des années soixante, Don Agustín expérimenta des variétés de caféiers nains. Leur coût d'entretien était certes plus élevé que celui des anciens, mais leur rendement était aussi beaucoup plus élevé.

À cette époque, les exportateurs prêtèrent de l'argent aux *finqueros*, jouant un rôle considérable dans l'introduction de nouvelles pratiques culturelles. Mais, d'après les *finqueros*, les moyens employés par les acheteurs de café pour inciter les planteurs à emprunter de l'argent n'étaient pas toujours loyaux. Ceux-ci expliquent cependant qu'« ils n'avaient pas réellement d'autre choix [que de s'endetter auprès des exportateurs] car les acheteurs vendaient moins cher le café provenant d'anciennes variétés comme le *bourbon* ». Les *finqueros* ajoutent également que « leur stratégie [des acheteurs] n'était pas seulement d'offrir de meilleurs prix d'achat aux producteurs, elle était surtout de les surendetter pour éventuellement récupérer leurs terres en cas de crise ». Avec ces pratiques usuraires, les exportateurs restaient fidèles à la stratégie qui les avait conduits à récupérer de nombreuses propriétés hypothéquées lors des dépressions précédentes (1896 et 1933). Pour sa part, la *finca* Los Angeles traversa cette période sans incidents, car la conjoncture caféière ne cessa d'être bonne.

## L'arrivée des Juanatecos à la finca Los Angeles

On se souvient que Don Alfredo, le père de Don Agustín, avait changé d'agent recruteur et de zone d'approvisionnement de main-d'œuvre en 1936. Aux Indiens *mam* avec lesquels travaillaient son père et son grand-père, Don Alfredo avait en effet préféré des Indiens *quiché*. Mais il changea à nouveau d'avis juste avant de mourir, en 1958. Il reprit alors contact avec un agent recruteur *Ladino* qui parcourait le Huehuetenango pour faire revenir des Mam à la *finca*. « Entre-temps, dit Don Augustin, les Quiché s'étaient politisés ; en plus ils étaient nombreux à s'être convertis aux nouvelles Églises [sectes protestantes] ; or, c'est justement ce que l'on ne voulait pas à la *finca* »<sup>14</sup>.

14. D'après LE BOT, le « basculement » qui donne aux Indiens *quiché* une image subversive à l'échelle nationale se fait à la fin des années soixante-dix, voire même en 1980 (comm. pers.). La résolution du *finquero* anticipe donc quelque peu la « politisation » des Indiens du Quiché.

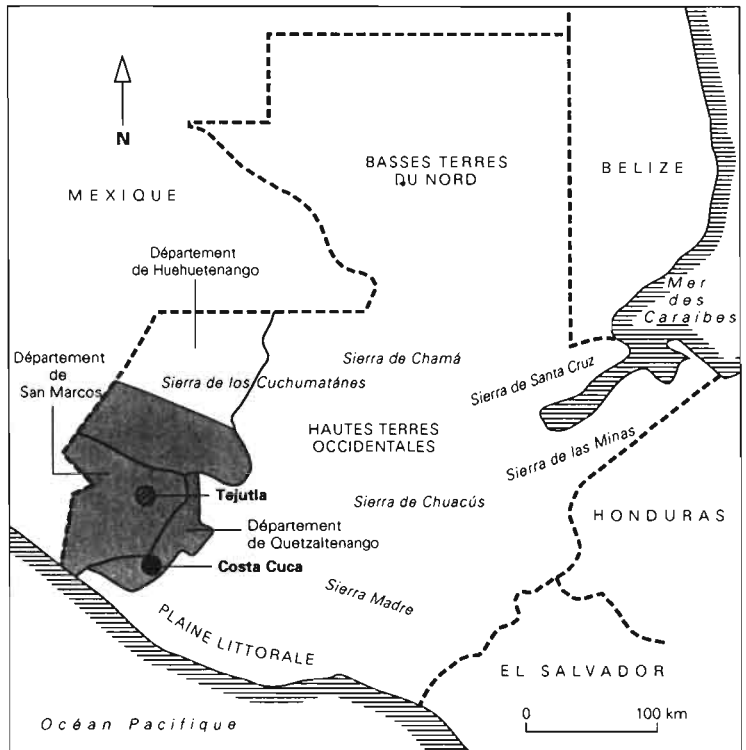
Pour la cueillette du café de 1958, c'est donc un contingent d'une cinquantaine d'Indiens *mam*, originaire de la région de Tejutla (département de San Marcos), qui vint à la *finca* (cf. fig. 5). Don Alfredo réitéra l'expérience avec la même *cuadrilla* en 1959. C'est alors qu'il décida, de concert avec son fils, d'établir à demeure à la plantation une vingtaine de *cuadrilleros*. Pour les deux *finqueros*, la conjoncture politico-religieuse du pays ne pouvait qu'empirer et, pour y faire face, il fallait impérativement « assurer ses arrières en disposant une fois pour toute d'une main-d'œuvre suffisante, docile et fidèle ». La mort de Don Alfredo au début de l'année 1960 ne remit pas le projet en question.

À l'arrivée des Indiens, qui s'autodénommaient les Juanatecos, notre planteur entreprit de rénover et d'agrandir le baraquement dans lequel ils s'abritaient jusqu'alors. Puis, il demanda à son agent recruteur de sélectionner les hommes les plus sûrs de la *cuadrilla* et leur proposa de venir vivre à la *finca* pour une sorte de période d'essai. Afin d'inciter les Indiens à demeurer sur place, on leur proposa de venir avec leurs femmes et leurs enfants<sup>15</sup>.

15. La zone linguistique *mam* s'étend sur les départements de San Marcos, de Huehuetenango et sur la partie occidentale de Quetzaltenango. À l'intérieur du groupe linguistique *mam*, il faut distinguer le Mam (parlé dans le San Marcos et à Tejutla par environ 300 000 personnes), l'Aguacatec (20 000 locuteurs), le Jacaltec (20 000 locuteurs), le Kanjobal (60 000 locuteurs), le Chuj (25 000 locuteurs) et le Ixil (55 000 locuteurs) (Le BOT, 1992a : 28). On estime à 300 000 le nombre des locuteurs de Mam. Les Indiens *kanjobal*, *ixil* et *aguacatec* se répartissent entre le Guatemala et le Mexique (BRETON *et al.*, 1991 : 20).

Figure 5

Localisation du groupe linguistique *mam* et du municipio de Tejutla.



- Zone linguistique Mam
- Territoir d'origine des Juanatecos
- Zone de l'étude

Le profil social des nouveaux *rancheros* est représentatif de la situation de la plupart des ouvriers saisonniers du Guatemala. Agés de 20 à 30 ans, les Juanatecos ne travaillaient jamais toute l'année dans leur terroir d'origine. Depuis leur adolescence, ils avaient l'habitude de s'embaucher sur la côte entre trois et cinq mois par an afin de gagner l'argent indispensable à leur survie. En outre, lorsqu'ils revenaient dans les hautes terres, les hommes s'employaient à nouveau comme manœuvres journaliers dans les parcelles de parents ou de voisins. Sur les 20 Juanatecos qui s'installèrent à la *finca*, seuls deux possédaient un demi-hectare de terre, c'est-à-dire une superficie nettement insuffisante pour nourrir une famille tout au long de l'année. Les Juanatecos étaient donc déjà familiarisés avec le rythme du travail dans une plantation et le type d'existence qu'ils allaient y mener. C'est sans doute l'une des raisons pour laquelle aucune famille ne repartit à Tejutla après la période d'essai.

Les bouleversements politico-religieux des années cinquante-soixante sur la côte et l'intensification de la production caféière en général furent donc à l'origine de la décision d'embaucher définitivement et à temps plein les « petits Indiens » de Tejutla. Le recrutement définitif de *cuadrilleros* ne fut d'ailleurs pas le fait de la seule *finca* Los Angeles. À la même époque, d'autres plantations de la région engagèrent des familles entières dans des conditions similaires. Mais ces migrations définitives s'interrompirent à partir de 1965-1970 lorsque les planteurs jugèrent qu'ils disposaient d'un volant de main-d'œuvre suffisamment important et sûr à l'intérieur de leur *finca*.

Une fois les Juanatecos installés à la plantation, Don Agustín renonça à embaucher de la main-d'œuvre chez les Indiens *mam*. À l'exemple de son père, il s'adressa à des Indiens *quiché*. Ce faisant, le planteur souhaitait également montrer aux Juanatecos qu'ils avaient définitivement « monté en grade » : « Décemment, confie Don Augustin, je ne pouvais plus employer les « frères de sang » des nouveaux ouvriers [c'est-à-dire des Indiens *Mam*] comme simples *cuadrilleros* ». Il fallait trouver d'autres « petits Indiens » pour les remplacer. Mais le planteur changea encore d'avis quelques années plus tard. Voici la provenance des ouvriers saisonniers recrutés à la *finca* Los Angeles depuis sa fondation (cf. tabl. v).

## *Ethnogenèse des ouvriers de la finca Los Angeles*

On dispose de très peu de données écrites sur l'origine et le nombre des premiers ouvriers du café de la *finca* Los Angeles. Certes, il semble que la plantation ait été peuplée de locaux et non

Tableau v

*Origines ethniques  
des groupes de cuadrilleros successifs  
à la finca Los Angeles.*

Années	Groupe ethnique des cuadrilleros
1870 à 1936	Mam
1936 à 1958	Quiché
1958 à 1960	Mam
1960 à 1980	Quiché
1980	Mam

pas d'Indiens des hautes terres. C'est, en tout cas, ce qu'une partie des ouvriers, les Costeños, affirment dans le discours qu'ils tiennent sur leurs origines. Si les Costeños ont certainement tendance à valoriser leur origine côtière pour mieux se démarquer des nouveaux venus, c'est-à-dire les Indiens *juanatecos*, il n'est pourtant pas impossible, comme on l'a mentionné plus haut, qu'ils aient réellement habité sur la côte et en dehors de la *finca* à cette époque.

Une autre source vient confirmer cette hypothèse. Flavio, le domestique dont la famille est attachée au service de la maison de maître depuis la fondation de la *finca*, affirme en effet qu'il descend d'un *principal mam* de grande importance. Or, ce *principal* aurait aidé Don Renaldo à faire venir des Indiens des hautes terres pour travailler dans les annexes de la *finca* Los Angeles à la fin du siècle dernier. Mais Flavio et les Anciens qui vivent avec lui insistent bien sur ce point : les Indiens que leur ancêtre fit venir sur la côte ne vécurent pas à la *finca* Los Angeles, mais dans ses dépendances. Les actuels Costeños proviendraient donc vraiment de la côte – « d'un hameau de là-bas » dit-on en montrant la plaine littorale. Par ailleurs, Flavio et les Anciens affirment qu'ils entretiennent toujours des relations avec leurs parents, c'est-à-dire les descendants des enfants du *principal mam* qui furent également embauchés comme domestiques dans les *fincas* annexes. On retrouverait donc actuellement les descendants des différents domestiques rattachés à la famille de Don Agustín dans les anciennes annexes de la *finca* Los Angeles<sup>16</sup>. Le planteur, pour sa part, confirme la mémoire des Anciens. Il rapporte même que c'est pour remercier le *principal mam* que son arrière-grand-père offrit à ses enfants un statut à part, soit celui de domestiques attachés à la maison de maître.

À travers l'affirmation de leur prestigieuse origine, il est probable que les Anciens de la famille de Flavio tentent de légitimer leur position actuelle dans la *finca*. Il est vrai que leur statut de domestique leur confère des privilèges auxquels les autres habitants de la *finca*, qu'ils soient Costeños ou Juanatecos, ne sauraient prétendre. Ils ont en effet la permission de loger autant de

16. J'ai pu vérifier que les familles de domestiques des trois anciennes annexes de la *finca* Los Angeles se connaissent bien, ce qui donnerait raison à Flavio.

personnes qu'ils le souhaitent, ils disposent de leur propre cours d'eau, les hommes ne sont pas tenus de travailler dans les caféières et les enfants de la famille reçoivent une attention particulière de la part de la *finquera*. En tout cas, la famille de Flavio cherche à se démarquer culturellement des Costeños, mais également des Juanatecos. Car, même si ces derniers sont d'origine *mam*, ils ne s'apparentent en aucun cas à un lignage qui se présente comme aristocratique du fait de son ancêtre *principal* et de sa longue collaboration avec les *finqueros*. Ces quelques indices suggèrent que, loin d'être homogène et égalitariste, la société indienne de l'époque était scindée par de profonds clivages internes dont l'origine pouvait être liée à l'ordre imposé par la grande plantation – sans pourtant s'y réduire. Ces clivages se superposaient donc au clivage Indien/*Ladino* qui structurait déjà la société globale<sup>17</sup>.

Depuis 1960, la situation identitaire des deux groupes d'ouvriers de la *finca* Los Angeles est un processus complexe et inachevé, mêlant des discours et des pratiques souvent contradictoires. L'origine géographique des Juanatecos, associée à un statut inférieur de migrant, leur a valu d'être désigné par le terme d'« Indiens » dont on a vu qu'il revêtait une connotation très péjorative dans le pays. Avec le temps, les Juanatecos ne parvinrent pas totalement à se défaire de cette identité. Je montrerai également que le rôle du planteur n'est pas neutre dans cette structuration identitaire. Don Agustín tente en effet de canaliser les oppositions dont il a partiellement conscience et de les utiliser à son profit, créant par là même de nouveaux clivages. À la *finca* Los Angeles, comme partout ailleurs, le discours sur soi est également un discours sur les autres, bien qu'il soit médiatisé ici par le personnage central du *finquero*.

## PETITE HISTOIRE DE LA FINCA : TROISIÈME PHASE (1970-1985)

---

C'est pendant les années soixante-dix que certains planteurs de café de la Costa Cuca, dont Don Agustín, diversifièrent leur production. Un nouveau marché leur fit en effet espérer les plus grands profits, celui de la cardamome. La cardamome (*Elettaria cardamomum*) est une plante appartenant à la famille des *Zingibéracées*. Plusieurs tiges sortent d'un rhizome et atteignent à maturité une longueur de cinq mètres. Les grandes feuilles qui

17. Sur la collaboration directe entre les autorités villageoises indigènes et les agents recruteurs des *fincas*, cf. l'étude de cas de LARTIGUE (1983b).

partent des tiges s'élèvent vers le ciel avant de retomber au sol, un peu à la manière d'un parasol. C'est à la base de la plante qu'on recueille les « graines » ou « cerises » de cardamome. Ces dernières poussent le long de petites tiges rampantes qui mesurent environ 50 cm de longueur. La graine de cardamome est fréquemment utilisée en parfumerie. Elle est également considérée comme une épice aromatique en Inde et au Moyen-Orient où on la mélange, une fois broyée, au café.

## *L'état de grâce de la cardamome*

### DES DOLLARS POUR LES *FINQUEROS*

La culture de la cardamome est d'apparition récente au Guatemala. C'est vers 1920 que les premiers semis furent introduits en Alta Verapaz. Pendant une cinquantaine d'années, la plante resta cependant marginale dans les exploitations de café. Les planteurs intercalaient alors la cardamome entre les rangs de caféiers. Dans les années soixante-dix, de nombreux planteurs du pays développèrent sa culture à plus grande échelle lorsque les prix connurent une forte hausse sur le marché international. Les producteurs vendaient alors un quintal (de 46 kg) de cardamome de bonne qualité pour \$ 400, soit plus du double du prix du café.

L'intérêt des *finqueros* de la Costa Cuca pour la cardamome commença vers 1972, mais l'engouement général débuta en 1975, lorsqu'on estima que la plante avait fait ses preuves. En dehors de la Costa Cuca, on cultiva la cardamome dans d'autres zones de piémonts de la Sierra Madre et sur la côte. À l'échelle du pays, sa culture fut essentiellement le fait de la petite et de la moyenne plantation. Néanmoins, dans le département de l'Alta Verapaz et sur la Costa Cuca, elle se développa presque uniquement dans les grands domaines. Actuellement, les surfaces consacrées à la cardamome au Guatemala sont d'environ 20 000 ha.

À l'échelle de la Costa Cuca, j'estime qu'environ 10 % de la superficie des *fincas* furent alloués à la culture de la nouvelle plante entre 1975 et 1985, soit près de 1 800 ha pour toute la région. Quelques exploitations y consacrèrent cependant près de 50 % de leur terre. En général, les planteurs ne substituèrent pas la cardamome au café. Ils se contentèrent plutôt de semer la plante sur les pentes les plus sablonneuses non plantées en café ou ne procurant que de faibles rendements. Souvent, les planteurs introduisirent la cardamome à la place des dernières pâtures et des résidus de champ de canne à sucre dont ils disposaient. Dans l'ensemble, les

exploitants qui plantèrent d'importantes superficies de cardamome furent donc rares, en dépit de l'excellent prix de vente du produit. Pour justifier leur prudence, les planteurs invoquèrent la tradition caféière de la région et l'incertitude du marché des épices.

L'investissement de départ d'une plantation de cardamome est relativement élevé. Indépendamment des semis et des travaux d'entretien, à peu près aussi nombreux que ceux du café, il faut pouvoir immobiliser de l'argent pendant cinq ans, le temps que la culture devienne rentable. Passée cette période, la rentabilité de l'activité est importante, sachant qu'une plante produit jusqu'à environ 15 ans, âge à partir duquel les rendements deviennent décroissants. Comme pour le café, on dénombre environ 1500 plants de cardamome à l'hectare. Sur la Costa Cuca, qui n'est donc pas la région de production la plus intensive du pays, la production annuelle de cardamome à l'hectare était de 400 à 500 kg de graines *pergamino*. Au prix du quintal dans les meilleures années, le bénéfice net d'un hectare de cardamome s'échelonnait entre \$ 3200 et \$ 3600 par an. Enfin, il est préférable de disposer d'un four, ou séchoir à cardamome, dans l'enceinte de la plantation, car les graines cueillies ont tendance à pourrir rapidement. Une fois séchées, on peut alors les vendre à un exportateur<sup>18</sup>.

#### LA CARDAMOME : « UNE CULTURE DE FEMMES »

Don Agustín cultivait la cardamome sur une dizaine d'hectares, soit environ 10 % de la totalité de la surface agricole de son exploitation. La plante fut semée sur un terrain en friche assez ombragé et pentu sur lequel il y avait eu des pâtures une quarantaine d'années auparavant. Depuis, l'ensemble de la zone était abandonné aux « mauvaises herbes et aux serpents ». Le planteur installa également un séchoir à proximité de la maison de l'administrateur afin qu'il puisse surveiller les précieuses graines.

Pour les ouvriers du café, l'entretien de la cardamome ne posa pas réellement de problèmes d'apprentissage technique. Comme pour le café, il faut acheter des semis de cardamome et les faire pousser dans une pépinière. Un an et demi plus tard, on sème la plante<sup>19</sup>. Une fois plantée, la reproduction de la cardamome est assurée par la pollinisation. Comme dans une caféière, il faut régulièrement désherber et traiter. En revanche, l'élagage des arbres d'ombrage n'est pas indispensable. Comme pour le café, les femmes furent chargées de la pépinière tandis que les hommes furent envoyés dans les plantations. Apparemment, les Juanatecas profitèrent de cette nouvelle culture, car la responsabilité de la pépinière leur revint. Les soins de la plante, en revanche, furent équitablement dispensés par l'ensemble des ouvriers.

18. Le vocabulaire technique employé pour désigner les différents états de la plante est le même pour le café et la cardamome : on parle en effet de cerises, de graines avec leur coquille (*pergamino*) et décortiquées (*oro*).

19. En termes agronomiques, l'emploi du verbe « semer » (*sembrar*) est un contresens. C'est pourtant le mot employé dans les *fincas*. Il en est de même pour celui qui sème, appelé « semeur » (*sembrador*).



C'est lors de la cueillette que des différences techniques et écologiques significatives apparaissent entre le café et la cardamome. D'une part, le ramassage des graines de cardamome prend du temps puisqu'il s'étale sur environ neuf mois entre septembre et mai. En fait, la maturité des plantes est très lente, car chaque tige verticale, gorgée d'eau, alimente progressivement les tiges rampantes qui produisent les graines. D'autre part, c'est une conséquence de la contrainte précédente, le ramassage de la cardamome requiert une importante main-d'œuvre. En moyenne, il faut cinq cueilleurs à l'hectare et en permanence pour accomplir convenablement cette tâche. De plus, les ramasseurs doivent s'abaisser au niveau du sol sous les feuilles géantes de la plante et passer la main le long des tiges rampantes afin d'égrainer les cerises. L'opération est délicate, car le bris d'une tige entraîne la mort de la plante.

À la *finca* Los Angeles, Don Agustín envoyait tous les 15 jours une équipe de 45 jeunes femmes habiles des mains et des yeux cueillir la cardamome pendant trois demi-journées consécutives. Le travail des femmes consistait également à rapporter les graines au *beneficio*, puis à les trier en fonction de leur calibre et de leur couleur. En commençant tôt le matin, les femmes terminaient la cueillette vers 11 h. Seules une dizaine d'entre elles, « celles qui ont les plus beaux yeux », triaient les graines de 11 h 30 à 12 h 30 environ. Pour ce faire, elles étaient assises sur des chaises face à de grandes claies sur lesquelles étaient disposées les cerises. Après les avoir dépoussiérées, les femmes « aux beaux yeux » les classaient par catégorie dans trois caisses différentes. Les graines étaient ensuite acheminées vers le séchoir. Puis, les sacs étaient transportés chez l'exportateur avec le *pick-up* de la *finca* ou la voiture du planteur.

Pour la cueillette, les ouvrières recevaient la moitié du salaire minimum de l'époque, c'est-à-dire 2 Quetzales (environ 3 FF). Pour le tri, les femmes aux « beaux yeux » recevaient 75 centimes de Quetzales supplémentaires (environ 1,10 FF). Dans ces conditions, la culture de la cardamome était particulièrement rentable. Sur neuf mois, le coût de la main-d'œuvre se montait à environ 6000 FF. Pour des recettes annuelles d'environ 200000 FF, et compte tenu des coûts d'entretien, les bénéfices demeuraient très élevés.

Dans l'esprit du planteur, il n'a jamais été question d'envoyer des hommes cueillir ou trier la cardamome, ceux-ci étant bien trop occupés avec les soins du café. Au départ, le *finquero* comptait employer un nombre équivalent de cueilleuses originaires de chaque campement. Après quelques mois d'essai, Don Agustín conclut cependant que les Costeñas – les épouses des ouvriers les

plus anciens de la *finca* – « étaient infiniment moins habiles à la cueillette que les Indiennes ». Il décida alors d'embaucher une proportion plus importante de Juanatecas.

C'est alors que celles-ci s'identifièrent largement à la cardamome. J'ai même entendu des Juanatecas déclarer que, si elles excellaient dans le ramassage de la graine, c'est qu'elles étaient « de la même nature que la plante ». Les femmes répétaient également que, pour elles, la cueillette de la cardamome ne présentait aucune difficulté, car elle leur rappelait la cueillette des « herbes dans la montagne (*monte*) ». Mais la plante fut également perçue comme féminine par le planteur et les ouvriers. Son apparence, sa fragilité, le fait qu'elle sécrète des graines tous les mois et que la cueillette dure neuf mois en firent une « jeune fille dotée d'une admirable chevelure ». Il est probable que le fait que les zones de la *finca* semées en cardamome étaient situées au cœur du *monte* – dont on verra qu'il occupe le centre de l'espace féminin de la *finca*, où il n'y avait jamais eu de café auparavant – ait favorisé l'identification des Juanatecas à la plante. Dans un sens, les représentations anthropomorphiques des hommes sur la cardamome confortaient les Juanatecas dans l'idée qu'elles se faisaient sur la nature féminine du *monte*.

#### L'ABANDON DE LA CULTURE DE LA CARDAMOME

C'est pendant la récolte du café que le ramassage de la cardamome pose des problèmes d'organisation aux *finqueros*. Les deux cueillettes se superposent en effet entre les mois de septembre et de décembre. Or, les passages de septembre et de novembre dans les caféières sont les plus rentables pour la *finca* et les ouvriers. Pour les *finqueros*, la difficulté consiste à répartir la main-d'œuvre entre les caféières et les plantations de cardamome, de façon à maximiser les deux cueillettes.

Le problème, disent les planteurs provient d'un manque de disponibilité en main-d'œuvre lors de ces périodes d'intense activité agricole. L'affirmation peut surprendre dans la mesure où, tous les matins, de nombreux travailleurs sans terre se présentent dans les *fincas* pour cueillir le café à la journée. Pourquoi ne pas les envoyer cueillir la cardamome?

La réponse avancée par les planteurs est d'ordre technique et économique : « On ne peut pas envoyer quelqu'un qu'on ne connaît pas cueillir des cerises qui coûtent cher au milieu de plantes très fragiles qu'ils ne connaissent pas ; on s'expose à des vols et à des dégâts ». Comme les planteurs ne veulent pas employer plus d'ouvriers permanents qu'il n'en ont déjà, une partie de la cueillette de la cardamome est sacrifiée. De fait, les graines non cueillies pourrissent sur place après quelques jours.

Dans ces conditions, l'organisation de la cueillette de la cardamome pendant la récolte du café était largement improvisée, en dépit des profits importants qu'elle pouvait rapporter. Le planteur et l'administrateur effectuaient régulièrement des passages dans les plantations afin de contrôler la maturité des graines. Ils décidaient alors de l'envoi de cueilleuses, à condition qu'elles aient terminé la récolte du café. Alors, une équipe de femmes cueillaient la cardamome pendant trois matinées consécutives avant de regagner les caféières. Dans ces équipes féminines, on dénombrait une majorité d'adolescentes *juanatecas*, ces dernières étant en vacances scolaires. Pour elles, il s'agissait d'une source de revenu inespérée. Pour leur part, les jeunes garçons n'accompagnaient pas leur sœurs à la cueillette de la cardamome. Ils préféreraient rester dans les caféières où se joue leur avenir d'ouvrier.

#### « DES GRAINES QUI POURRISSENT... » : UNE PRATIQUE CONTRE-PRODUCTIVE ?

La contrainte démographique n'explique cependant pas tout. Bien que cette pensée soit à peine dévoilée, c'était en réalité la couleur politique des ouvriers temporaires qu'ils auraient dû embaucher qui inquiétait les planteurs. Il s'agissait d'éviter cette main-d'œuvre pour éviter la contagion subversive. Comme me le confia un *finquero* : « On, ne pouvait pas faire venir plus de travailleurs de l'extérieur, ça aurait été risqué ». Ou encore : « pendant les mois de cueillette les ouvriers de confiance sont introuvables et chers ». Les planteurs déclarent également que « C'est une question d'équilibre; la sécurité à la *finca* n'est plus totalement assurée au-delà d'un certain seuil [de population] ». La présence de travailleurs allogènes risque donc d'avoir des effets néfastes sur la paix sociale de la plantation, car le groupe des ouvriers serait alors trop important pour qu'on puisse vraiment le contrôler.

Il semble donc qu'à l'époque, les planteurs ont préféré perdre une partie de la cueillette de la cardamome, pourtant extrêmement rentable plutôt que d'avoir à modifier leur politique de recrutement. D'après Don Agustín, « seulement 40 % des graines de cardamome étaient réellement cueillies pendant la récolte du café; durant les mois de septembre et de novembre, le chiffre tombait à 25 % ». De fait, on laissait pourrir des graines dont le prix de vente était largement supérieur à celui du café.

C'est ainsi que, entre 1982 et 1985, presque tous les planteurs de la Costa Cuca abandonnèrent la culture de la cardamome. D'autres raisons furent invoquées. En premier lieu, les prix avaient commencé à baisser en 1983-1984, le Bangladesh ayant remis en état une partie de ses plantations et reconquis le marché international.

Les *finqueros* soulignaient aussi l'insuffisance des pluies, un impondérable qui affecta considérablement les plantations de la région. Des planteurs se lancèrent dans une campagne de presse nationale dénonçant les conséquences nuisibles de l'aspersion d'un produit chimique destiné à éradiquer une mouche, dite « méditerranéenne », qui était censée affecter les produits agricoles de la région. Le produit, affirmaient les planteurs à l'époque, détruisait le pollen qui assurait la reproduction des plantes de cardamome.

Ces différents facteurs, qui sont bien réels, ne firent cependant qu'accélérer un processus qui était devenu inévitable, compte tenu de la logique des planteurs. Pour ces derniers, il y avait en effet une incompatibilité insurmontable entre les contraintes techno-économiques de la culture de la cardamome et le climat sociopolitique dans le pays. À terme, c'est l'équilibre des plantations que les planteurs sentaient menacé. Pour eux, les bénéfices de l'exploitation de la cardamome ne compensaient pas les risques de déstabilisation, dès lors que la *finca* embauchait un trop grand nombre d'ouvriers allogènes.

L'abandon de la culture de la cardamome fut progressif mais irréversible. Plutôt que de dépenser de l'argent à arracher les plantations, les planteurs se contentèrent de les laisser dépérir, envoyant parfois un petit groupe de femmes aller « grappiller les restes ». Les plantations retournèrent donc peu à peu à l'état de friche, comme c'était le cas une dizaine d'années auparavant. En 1988, les plantations de cardamome de la *finca* Los Angeles furent entièrement abandonnées. Pour les cueilleuses *juanatecas*, le manque à gagner financier fut important. Amèrement, l'une d'entre elle me confia que, finalement, « le *monte* l'avait emporté sur la cardamome ».

### « Donner à faire vivre, pas à manger » : « La Parcelle » communautaire (de 1987 à nos jours)

Juste après l'abandon de la cardamome, notre planteur prit la décision d'ouvrir un espace réservé à des cultures vivrières dans l'enceinte de l'exploitation. Cette mesure, qui ne tarda pas à faire jaser ses voisins, obéissait en réalité à une stratégie visant à développer l'« esprit capitaliste » parmi les populations ouvrières de la *finca*.

#### L'EXPLOITATION ALTERNATIVE DE « LA PARCELLE »

« La Parcelle » est le nom donné au terrain d'un demi-hectare qui se situe à proximité du *beneficio*. Elle est – c'est inattendu pour l'observateur – exclusivement réservée à la culture de produits

vivriers au profit des *rancheros*. S'agit-il d'un espace exploité sous la forme du *colonato*, la tenure foncière qui consiste à octroyer une petite parcelle en usufruit à chaque ouvrier en contrepartie de leur travail dans la *finca*?

Si l'exploitation de La Parcelle partage des points communs avec ce système, elle s'en distingue toutefois par un certain nombre de traits essentiels. La Parcelle forme en effet un seul tenant indivisible. Sa mise en valeur respecte une alternance, sur une base annuelle, entre les deux campements de la *finca*. Pour l'inauguration, en 1987, c'était au tour des ouvriers les plus anciens, les Costeños, d'en assurer l'entretien. Le choix des cultures obéit également à une règle d'alternance. Ainsi, les Costeños sèment des haricots et, l'année suivante, les Juanatecos cultivent du maïs. Autre particularité de La Parcelle, les épouses de tous les permanents disposent de ce qu'elles appellent la « Petite Terrasse » d'environ 200 mètres carrés sur laquelle elles font pousser des tomates, des carottes, des concombres, des radis et des poireaux. L'entretien de la Petite Terrasse est également assuré de manière alternative par les femmes de l'un et l'autre campement (cf. tabl. vi). Mais les cultures, dans ce cas, ne changent pas d'une année à l'autre. Enfin, la plantation ne rémunère pas les ouvriers pour aller travailler sur La Parcelle. Celle-ci reste donc ouverte après les heures de travail. Tous les habitants y sont admis et c'est ensemble que les femmes et les enfants se répartissent le travail à effectuer.

Tableau vi

*Système d'exploitation  
de La Parcelle  
et de la Petite Terrasse.*

	1987	1988
« La Parcelle » Production	Ceux du Haut Haricots	Ceux du Haut Maïs
« Petite Terrasse » Production	Celle du Bas Diverses	Celles du Bas Diverses

\*Tomates, carottes, concombres, radis, poireaux exclusivement et en permanence.

Aux yeux du planteur, le système d'exploitation de La Parcelle revêt plusieurs avantages. Il permet en effet d'éviter l'éventuelle occupation individuelle de la terre par ceux qui l'exploitent. De fait, la législation agraire guatémaltèque n'autorise l'occupation d'une terre que si cette dernière n'a pas fait l'objet d'une exploitation directe depuis plus de dix ans. Or, précisément, La Parcelle est octroyée seulement pendant un an à un campement tout entier. Dans ces conditions, il devient impossible aux bénéficiaires d'en revendiquer la propriété.

Si La Parcelle ne peut pas devenir la propriété légale des ouvriers, les bénéficiaires qui en sont retirés leur reviennent pourtant entièrement. En réalité, c'est Don Agustín qui a financé en prêt la construction d'une épicerie et assuré le montage juridique de l'« Association » qui la gère. Constituée de la totalité des permanents et de leurs épouses, l'Association a son siège dans un petit magasin. Celui-ci, flanqué d'une réserve, est situé au bord de La Parcelle. Après avoir progressivement remboursé le planteur de son prêt, les membres de l'Association prennent entièrement en charge les frais de fonctionnement de La Parcelle et de l'épicerie. Les recettes des ventes sont équitablement partagées entre les membres. En 1992, la production de haricots noirs de La Parcelle a atteint 650 kg. Le kilo se vendant à 2,50 Quetzales (2,50 FF), les recettes globales partagées entre les Costeños ont été d'environ 1 625 Quetzales (1 625 FF), soit environ 44 FF par personne.

Comme les deux *rancherías* prennent alternativement la responsabilité de La Parcelle et de l'épicerie, le conseil d'administration (*junta directiva*) de l'Association change chaque année. Tous les ouvriers permanents peuvent en faire partie en tant que président, vice-président ou trésorier, les modalités d'élection étant cependant distinctes d'un village à l'autre. Les Costeños procèdent en effet à des élections au suffrage majoritaire tandis que les Juanatecos s'accordent à l'unanimité pour nommer les responsables. Bien qu'elles puissent être membres de l'Association, les femmes n'ont le droit de vote dans aucun des villages.

#### L'ESPRIT D'ENTREPRISE CONTRE LE MAUVAIS ESPRIT

Pour Don Agustín, l'Association est un excellent moyen de sensibiliser les ouvriers agricoles aux problèmes de gestion qu'il rencontre quotidiennement en tant que planteur. Après avoir occupé diverses fonctions de responsable au sein de l'épicerie associative, il espère que les *rancheros* se montreront plus compréhensifs à son égard. C'est également dans cet esprit que le planteur proposa aux ouvriers, à partir de 1990, un système de bourses scolaires. La formule consiste à faire l'avance aux enfants des membres de l'Association des frais d'une formation technique en dehors de la *finca*. Aux yeux de Don Agustín, l'Association devrait donc aussi susciter des vocations d'entrepreneurs chez les jeunes<sup>20</sup>. Ce faisant, il espère que les familles choisiront peu à peu de quitter la *finca* pour « tenter leur chance à l'extérieur et dans de bonnes conditions ». Pour les aider, il est prêt à leur verser « une bonne indemnisation » : « Entre l'argent du père et le savoir-faire du fils, déclare Don Agustín, les familles ne devraient pas rencontrer trop de problèmes pour se faire une place dans la région ».

20. Dans la région, quelques écoles de menuiserie et d'électricité ont été créées par des Organisations Non Gouvernementales à partir de 1985. Plus récemment (1992), une école d'ébénisterie a été financée par la coopération chinoise.

Don Agustín est particulièrement fier de la réalisation de La Parcelle et du montage juridique de l'épicerie associative. Selon sa propre expression, il s'agit d'un « investissement à long terme » qui devrait permettre à la *finca* de parvenir à la paix sociale. Pour le planteur, ce genre de projet est la seule réponse possible aux « tentatives de déstabilisation répétées des groupes subversifs » comme la guérilla et les sectes évangéliques. L'armée et les politiciens – fussent-ils civils – étant incapables de freiner la progression de ces groupes dans leur course au pouvoir, c'est donc à lui, Don Agustín, « de prendre les devants et de calmer le jeu chez moi ».

Pour notre planteur, le succès de la guérilla et des nouvelles Églises auprès des jeunes Guatémaltèques s'explique essentiellement par le manque d'opportunités professionnelles. Il donne comme exemple le désarroi des enfants d'ouvriers qui ne trouvent pas d'emplois fixes dans les plantations. C'est ainsi que le manque d'éducation, l'inactivité et l'absence de perspective d'avenir inciteraient certains d'entre eux à suivre les communautés solidement structurées qui leur proposent une idéologie salvatrice. Dans l'esprit de Don Agustín, ces communautés utilisent les « désespérés » pour en faire des « rebelles armés » ou des « électeurs fanatiques ». En proposant aux ouvriers l'accès à des rôles modestes d'entrepreneurs, notre planteur se propose finalement de changer la mentalité des hommes et des femmes, de « créer une véritable solidarité entre eux et moi ». Pour Don Agustín, « La Parcelle permet d'enrayer la subversion » : « L'idée n'est pas de donner plus à manger aux gens, mais de leur apprendre à mieux vivre » déclare-t-il encore<sup>21</sup>.

### L'« ARAIGNÉE » DE DON AGUSTÍN

Aussi modestes que soient les initiatives sociales de Don Agustín, force est de constater qu'elles inquiètent la plupart de ses voisins planteurs. De nombreuses rumeurs circulent sur le sens des réformes qu'il a mises en œuvre : s'agirait-il de compromis rendus obligatoires par des ouvriers agricoles syndicalisés? À moins que Don Agustín ne soit soutenu par les militaires pour attirer sur lui l'attention de la guérilla; on pense aussi que Don Agustín collabore avec le Père Girón (prêtre catholique) qui, non loin de là, supervise des programmes d'exploitation agricole communautaire. De fait, l'idée du Père Girón, depuis 1986, est de préconiser « [...] le développement d'un marché foncier auquel des mécanismes financiers spécifiques ouvriraient l'accès aux paysans démunis » sur la côte sud et de superviser l'exploitation agricole des parcelles ainsi créées (LE BOT, 1992a : 53)<sup>22</sup>.

21. En réalité, les jeunes qui suivent une formation et qui se lancent dans la vie active sont peu nombreux. À la finca Los Angeles, sur une quinzaine de jeunes (de sexe masculin) à avoir suivi des cours, seuls trois ont terminé le cycle d'apprentissage et un seul d'entre eux est actuellement menuisier.

22. Pendant mon séjour au Guatemala, le Père Girón a survécu à plusieurs attentats. Le secteur le plus conservateur de l'oligarchie l'accuse d'enrôler les paysans de la côte sud dans des activités politiques communistes; on raconte également que les attentats (manqués) dont le Père Girón a été la cible ont tous été manigancés par lui dans un but publicitaire.

Pour mieux suivre le cours de ces inquiétantes rumeurs, Don Agustín – comme la plupart des *finqueros* – rémunère un ou plusieurs informateurs, surnommés des « araignées », pour des durées variables. L'araignée favorite de notre planteur est un homme malicieux d'une trentaine d'années et dont la biographie reste aussi obscure que l'animal dont il porte le nom. Il connaît le maniement des armes et le karaté n'a plus aucun secret pour lui. D'humeur plutôt joviale, de constitution physique robuste, l'araignée est chargée de sillonner la région et de collecter le plus grand nombre d'informations susceptibles d'intéresser Don Agustín.

Pour ce faire, l'araignée change souvent de masque. L'homme s'embauche comme ouvrier journalier ou s'improvise commerçant ambulant, mécanicien, chauffeur. Il bénéficie également de quelques contacts parmi les militaires et les bandes de voleurs. De fait, l'homme est un ancien informateur des services d'intelligence de l'armée, une sinistre fonction plus connue sous le nom de « confidentiel » ou de « mandataire militaire<sup>23</sup> ».

Don Agustín n'a cependant pas systématiquement recours à l'araignée. Qui sait d'ailleurs de quel côté elle se trouve vraiment? La longévité de sa carrière – dans un pays où la peau d'un homme ne vaut pas cher – est la preuve même de son ambivalence. Cette qualité peut également servir pour adresser des messages à des adversaires. Quoi qu'il en soit, Don Agustín n'a reçu jusqu'à présent que des menaces indirectes – par rumeurs interposées – dont la provenance reste assez floue.

### *Quelques principes de la division du travail actuelle à la finca Los Angeles*

À l'instar de la plupart des *finqueros* du pays, Don Agustín ne vit pas en permanence à la plantation, mais à la capitale. Sa femme, ses enfants et la plupart des membres de sa famille y résident également et ne font que de brefs séjours à la *finca*. Quelques planteurs sont établis à Quetzaltenango, la capitale du département située à une quarantaine de kilomètres de la Costa Cuca. Don Agustín affirme que l'éducation, les soins médicaux, les services bancaires et les loisirs offerts à la capitale correspondent mieux aux besoins de sa famille. De surcroît, ajoute-t-il, la fréquentation de la capitale est indispensable au bon suivi du marché du café, car Don Agustín ne possède pas de téléphone à la plantation et n'utilise jamais de radio : « Ce moyen, dit-il, est trop peu discret pour pouvoir échanger des informations commerciales ». Le planteur explique donc qu'il n'a pas d'autres choix que de « faire la

23. D'après Le BOT :  
- Il s'agit le plus souvent d'anciens soldats, éventuellement des Indigènes, qui, de retour dans leur village, y remplissent des fonctions de renseignement et de recrutement. Ils se sont transformés en une pièce essentielle de la lutte anti-insurrectionnelle (il n'y a pas d'information précise quant à leur nombre mais on l'estime à plus de 10 000) - (1992a : 79).



balle de ping-pong entre la *finca* et la capitale ». « C'est déclare-t-il, la double nature du métier de *finquero*; il doit être à la fois agriculteur et commerçant pour assurer le succès de la *finca* ». Le temps passé en voiture par Don Agustín entre la capitale et la *finca* est donc considérable, mais vécu par lui comme un mal nécessaire.

Comme la plupart de ses voisins, Don Agustín confie la supervision quotidienne de son exploitation à un administrateur qui vit sur place. À chaque séjour, les deux hommes font longuement le point tout en marchant dans les caféières. Aujourd'hui, les administrateurs n'appartiennent plus, comme on l'a déjà remarqué, à « la société »; ils ne sont pas d'origine européenne et n'ont pas fait d'études universitaires. La majorité d'entre eux sont nés dans les plantations où ils ont progressivement gravi les échelons dans la hiérarchie du travail. Doués d'une bonne expérience agronomique, ils s'imposent comme les incontournables agents-relais des *finqueros* auxquels ils sont d'ailleurs loin d'être entièrement inféodés.

Aujourd'hui, la *finca* Los Angeles n'est plus organisée en société anonyme comme au début du siècle. Don Agustín, âgé d'une soixantaine d'années, en est l'unique propriétaire depuis 1960, date de la mort de son père. L'administrateur, Don Manolo, occupe cette charge très recherchée depuis 1985. Dans sa tâche, il s'entoure de six contremaîtres (*caporales de campo*) de son choix. Entre ces derniers, les statuts sont inégaux selon les équipes d'ouvriers qu'ils supervisent. Les Juanatecos disposent en effet d'un contremaître attiré, Don Pepe (le diminutif de José) qui, s'il est le seul *Indio* à occuper un rang d'employé spécialisé à la *finca*, n'est pas placé sur le même rang que les autres contremaîtres. Ceux-ci l'appellent « Pepe » en omettant délibérément le « Don » (Monsieur), la formule de respect d'usage entre les contremaîtres. Pour des raisons que j'exposerai plus loin, la majorité des contremaîtres proviennent du même campement que Don Manolo, celui des Costeños.

Le travail des contremaîtres consiste à superviser les ouvriers agricoles dans l'une des six caféières de la *finca* dont ils ont la responsabilité. En période de cueillette, de la mi-août à la mi-décembre, chaque contremaître est assisté de deux majordomes (*mayordomos*), nommés par l'administrateur, qui ne cessent de sillonner les plantations. À la fin de la récolte, les majordomes redeviennent de simples ouvriers permanents. Pourtant, grâce à cette promotion temporaire, ils ont une chance d'accéder à la fonction de contremaître dans un futur qui reste indéfini.

Seuls les hommes ayant le statut d'« ouvrier permanent » peuvent prétendre devenir surveillant. Entre-temps, ils passent l'année dans

les caféières à « soigner » le café. Mais les ouvriers permanents ne sont pas tous égaux pour autant. Il existe en effet plusieurs équipes de travail selon l'âge des ouvriers et la nature des travaux à effectuer. De plus, le traitement et le prestige dont bénéficient ces équipes dépendent en grande partie du campement auquel les individus appartiennent et de la réputation dont ils sont crédités. Dans la division du travail de la *finca*, l'habileté technique est un critère nécessaire, mais pas suffisant, pour apprécier la valeur d'un ouvrier. Aux yeux du planteur, la docilité, l'appartenance religieuse et les opinions politiques sont aussi importantes, sinon plus, que le savoir-faire agricole. Il en est d'ailleurs de même pour les équipes de femmes et d'ouvriers temporaires.

En principe, la division du travail dans les *fincas* confère aux hommes le premier rôle. Pourtant, les femmes, les adolescents et même les enfants – en somme toutes les personnes sans statut professionnel légal – trouvent à s'embaucher de manière temporaire dans les caféières. Dans la région, on appelle « éventuels » ces travailleurs occasionnels. En général, les planteurs et les ouvriers permanents affirment que les travaux auxquels on affecte les éventuels sont d'importance mineure. En tout cas, ils sont moins bien rémunérés que ceux accomplis par les travailleurs permanents.

Il existe donc des hiérarchies dans chaque catégorie d'ouvriers. Celles-ci se fondent sur la compétence technique, l'âge, le sexe et l'origine sociogéographique des individus. En dépit de conditions de vie relativement homogènes, les ouvriers de plantation ne jouissent ni du même statut ni de la même reconnaissance sociale selon les équipes auxquelles ils appartiennent. La différenciation au sein du monde ouvrier n'est pas réductible à des inégalités économiques – bien que ces dernières accompagnent souvent la première. En outre, si le rôle du planteur est central dans l'existence de ces hiérarchies, chaque catégorie est aussi entérinée dans l'univers symbolique des travailleurs. À ce titre, la plantation est davantage qu'« un modèle économique et une institution totalitaire » (PANOFF, 1985 : 125). Elle est non seulement le cadre dans lequel s'organise le travail, mais aussi, et surtout, le référent qui rythme l'existence quotidienne et donne un sens aux identités.

## Regards croisés sur la *finca*

---

Pour parvenir à la *finca* Los Angeles, il faut sortir de la route municipale qui traverse Colomba. On rejoint alors une piste en terre sur laquelle deux voitures peuvent difficilement se croiser. À moins de disposer d'un véhicule à double transmission ou d'un camion, il est fréquent de rester embourbé dans les trous d'eau creusés par les nombreuses rivières qui sortent de leurs lits pendant les pluies. Après vingt minutes d'une traversée cahoteuse au milieu des caféières, on prend un chemin empierré encore plus sinueux et accidenté que le précédent. Aucun panneau ne signale qu'il mène à la *finca* Los Angeles, comme si les personnes qui l'ignoraient n'avaient rien à y faire. Après quelque 300 m, les caféières s'ouvrent sur un premier hameau. Plus haut, en continuant le chemin encore 500 m, on atteint un deuxième groupe d'habitations. La *finca* Los Angeles s'étend actuellement sur 120 ha de surface accidentée. Avec une forêt d'une douzaine d'hectares, deux campements d'habitation, une usine de transformation du café, une pépinière, une parcelle d'un demi-hectare consacrée à des cultures vivrières, une école, une maison de maître, une chapelle et plusieurs chemins, l'exploitation est assez représentative de la moyenne plantation qui domine dans la Costa Cuca.

## LES LIEUX HABITÉS DE LA FINCA

---

Les aspérités du relief, la diversité de la végétation et les admirables points de vue au détour des chemins de la Costa Cuca ne laissent persister une impression d'exotisme que pendant un court laps de temps. L'émerveillement cède progressivement le pas à la monotonie, voire même à un sentiment d'étouffement. Peu à peu, la région apparaît bien pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une « caféière géante ». Un bon moyen d'échapper à l'emprise soporifique de cette uniformité végétale est de parcourir une *finca* en compagnie d'un ouvrier agricole. De nouveaux espaces émergent alors, juxtaposés les uns aux autres, façonnés par la perception du guide. Parce qu'ils sont directement rattachés à des fonctions économiques ou à l'exercice de l'autorité, certains de ces espaces « objectivent » l'organisation hiérarchique de la plantation. D'autres, en revanche, se placent en marge de l'ordre établi et semblent s'y soustraire à la fois sur un plan géographique et symbolique.

## Description générale des campements

### LE MODÈLE GÉNÉRIQUE DE L'HABITAT

Au Guatemala, on emploie davantage le terme d'ouvrier (*obrero*) dans le secteur industriel que dans le secteur agricole. Ici, on parle plus fréquemment de travailleur (*trabajador*). En outre, on appelle campement (*ranchería*) le regroupement des petites baraques (*ranchos*) destinées aux habitants des plantations, les *rancheros*. À première vue, l'analogie entre un campement de plantation et une ville coloniale d'origine espagnole s'impose comme une évidence. Dans les deux cas, un réseau de ruelles découpe l'espace selon le principe du damier. Les rues sont droites, les maisons basses et la perspective d'ensemble est celle d'un quadrilatère. Ces particularités donnent au passant l'impression d'être toujours observé où qu'il aille. Mais l'analogie s'arrête là. Car, dans une ville coloniale, le promeneur ne manque pas de rejoindre la place principale autour de laquelle se regroupent l'église, la mairie, l'ancienne demeure du gouverneur et le terre-plein central ombragé qui accueille le marché hebdomadaire. Pour y parvenir, il traverse des rues recouvertes de pavés ronds, il longe des murs de pierre blanchis à la chaux ou masqués par de lumineux bougainvilliers. En revanche, le voyageur ne trouve ni place, ni marché, ni demeures d'importance dans une *ranchería*. Aucun signe extérieur de richesse ne vient distinguer les *ranchos* réservés aux ouvriers permanents et à leurs familles. Hormis quelques buvettes, les *rancherías* sont également vides de ces quartiers animés d'artisans spécialisés et caractéristiques des villes coloniales. Les ruelles sont boueuses et les baraques en bois d'un blanc passé exhibent des taches marron délavé provenant de l'eau qui s'écoule des toits de tôle ondulée rouillés. À l'échelle du Guatemala, les conditions d'habitation des ouvriers de plantation font frémir le voyageur.

À la *finca* Los Angeles, les *ranchos* des deux campements sont alignés en plusieurs files parallèles. La première file de logements longe la piste qui permet d'accéder à l'exploitation et la traverse tout entière. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'on l'appelle pompeusement l'« Avenue ». Des petits jardins, larges d'environ 8 m, séparent la première file de *ranchos* de la seconde. La seconde file n'est séparée de la troisième que par une petite ruelle boueuse de 1,50 m. En fait, les *ranchos* de la première et de la seconde file ont leur jardin du même côté, ce qui pose parfois des problèmes de cohabitation. Les jardins des *ranchos* de la troisième file sont

orientés vers les caféières. Dans l'ensemble, ces jardins sont sensiblement plus grands que ceux des deux premières files. Dans le sens de la longueur, enfin, les files sont entrecoupées d'allées tous les deux *ranchos*. Chaque groupe de deux *ranchos*, avec les jardins attenants, est désigné du nom de « pâte ».

Chaque baraque mesure 10 m de longueur sur 3 m de largeur. L'intérieur se divise en deux pièces de superficie identique. Les ouvertures sont réparties de manière symétrique : deux portes et quatre fenêtres pour chaque *rancho*. Les cuisines, les réserves à bois et les éviers pour laver la vaisselle sont à l'extérieur dans les jardins. Dans ces derniers, les familles sèment diverses plantes alimentaires et décoratives dans des proportions qui varient d'un *rancho* à l'autre. De manière générale, les familles possèdent également quelques volailles. En revanche, seul un nombre limité d'habitants élève un cochon ou des animaux de basse-cour destinés à la vente. Dans ce cas, les animaux sont précieusement gardés dans un enclos de bambou situé au centre du jardin (cf. fig. 6).

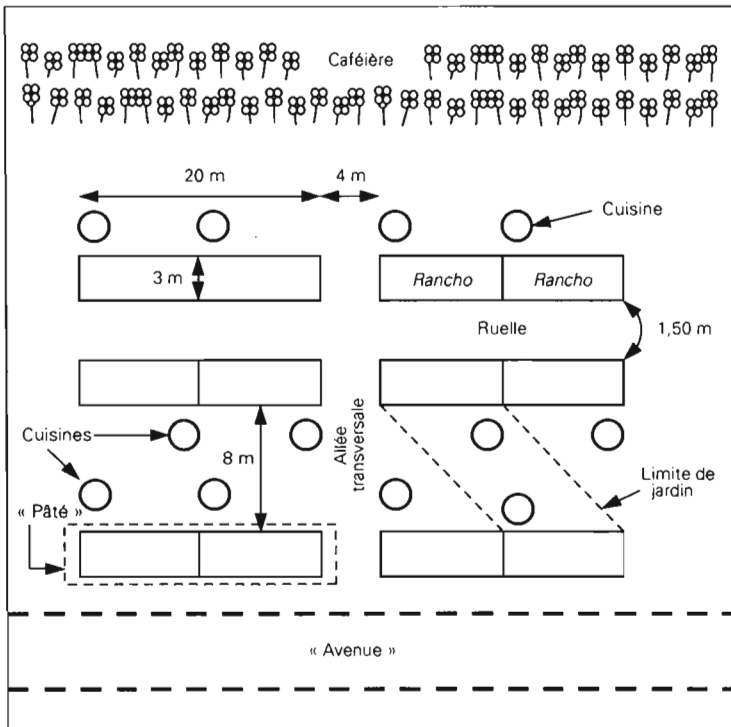


Figure 6

*Disposition schématique des ranchos à la finca Los Angeles.*

Pour laver les assiettes, les *rancheros* disposent d'un petit évier en ciment construit derrière leur maison, côté jardin. Les éviers sont pourvus en eau de pluie par des gouttières de bambou posées à

partir des toits. De plus, chaque campement dispose d'un point d'eau potable fermé par un robinet. Les villageois y ont un accès permanent. Pour les soins du corps et le lavage du linge de maison, les *rancheras* se rendent à la rivière qui « dessert » exclusivement leur campement. Enfin, chaque *ranchería* dispose d'un petit terrain de sport et d'un moulin à moudre le maïs. Ces différentes composantes font partie intégrante de la sphère villageoise, quoique les règles qui en commandent l'usage divergent parfois grandement selon les campements.

## « CEUX DU HAUT » ET « CEUX DU BAS »

### Un double système d'appellation

Les appellations utilisées par le planteur et l'administrateur coexistent donc avec celles qu'utilisent les habitants lorsqu'ils sont entre eux (cf. tabl. VII). Ceux du Haut ont en effet baptisé leur campement du nom de Saint Jean Le Haut (*San Juan El Alto*) et s'autodénoient, comme on l'a dit, les Juanatecos (les habitants de San Juan) du nom du hameau d'où ils proviennent. Occupé par les Costeños, le Campement du Bas est appelé le village Les Palmes (*Las Palmas*). Alors que les Juanatecos appellent leurs voisins du nom par lequel ils s'autodénoient (les Costeños), les Costeños appellent *Indios* l'ensemble des Juanatecos.

Tableau VII

*Termes de désignation des campements et des habitants de la finca selon les acteurs.*

	Noms des campements	Noms des habitants
Planteur	Campement du Haut Campement du Bas	Ceux du Haut Ceux du Bas
Juanatecos	San Juan El Alto Las Palmas	Juanatecos Costeños
Costeños	Campement du Haut Las Palmas	Indios Costeños

Pourquoi le planteur ne désigne-t-il pas les villageois – et les villages – par les noms qu'ils se donnent? Quand on lui pose la question, Don Agustín semble irrité. Il explique que tous ces termes sont « imaginaires et confus » et que, pour diriger « une vraie exploitation agricole », il faut « simplifier et clarifier les choses au maximum ». L'emploi de termes comme « Ceux du Haut » et « Ceux du Bas », au détriment des noms utilisés par les ouvriers, reflète explicitement la volonté du planteur de ne pas souscrire à des poncifs qui opposent les ouvriers entre eux.

### Estimation du nombre des *rancheros*

Le nombre exact des résidents à la *finca* Los Angeles est presque impossible à déterminer, quoique l'on connaisse la totalité des ouvriers permanents : 17 chez Ceux du Haut et 38 chez Ceux du Bas (cf. tabl. VIII). On sait aussi que tous ces ouvriers à temps plein vivent maritalement, ce qui élève le nombre des habitants à 110. En revanche, le calcul du nombre des enfants présente quelques difficultés. De fait, les *rancheros* ne déclarent pas les enfants morts en bas âge et oublient de compter ceux qui sont absents de la *finca* ou encore les enfants qui, ayant fait une mésalliance, sont gommés de la parenté. En revanche, les *rancheros* adoptent facilement les enfants issus d'unions illégitimes, voire de parents décédés étrangers à la *finca*. C'est donc de manière très approximative qu'on peut estimer à cinq le nombre d'enfants entretenus par un couple dont le mari est ouvrier permanent à la *finca*. Dans l'un et l'autre village, un seul couple n'a pas d'enfants et le chiffre de 12 enfants est un maximum.

À ces résidents reconnus comme légitimes, il faut cependant ajouter les personnes qui se greffent aux familles *rancheras* en leur étant parfois apparentées. Ces personnes, dont le séjour à la *finca* est plus ou moins durable, sont appelées les « visiteurs » par le planteur. En principe, ces derniers ne sont tolérés que pour « le temps d'une visite », c'est-à-dire pendant quelques jours. Le nombre de visiteurs varie considérablement selon les époques et les opportunités de travail offertes par la plantation. En dehors des périodes de cueillette – où les visiteurs acquièrent un statut d'ouvrier temporaire – on peut raisonnablement estimer à une centaine de personnes la population flottante répartie entre les deux campements de la *finca*. En tout, cette dernière abrite donc en permanence un peu moins de 500 personnes.

	Ouvriers permanents	Couples « permanents »	Enfants	« Visiteurs »	Total
Ceux du Haut	17	34	85	25	144
Ceux du Bas	38	76	190	75	341
Total	55	110	275	100	485

Tableau VIII

*Estimation démographique de la population ranchera de la finca Los Angeles.*

On remarque cependant que, toute proportion gardée, les visiteurs *costeños* sont bien plus nombreux que les visiteurs *juanate-*



cos, cette particularité étant probablement liée à la distance géographique qui sépare Ceux du Haut de leur terroir d'origine et donc de leurs parents. À terme, il est néanmoins vraisemblable que le rapport s'équilibre entre les deux campements. De fait, la nouvelle génération de Juanatecos commence à se marier avec des habitants de la région (pas encore avec ceux de la *finca* toutefois), à l'instar des Costeños.

## « La tête » de la finca

### L'USINE DE TRANSFORMATION DU CAFÉ

Il faut sortir du périmètre du premier campement et poursuivre sur une cinquantaine de mètres pour atteindre l'église, légèrement surélevée à droite de la piste. Trente mètres plus loin, se trouvent l'école et la maison de l'administrateur. Cette maison, plus confortable que la baraque de l'ouvrier moyen, fait face à l'usine où le café est transformé, séché et stocké. Encore plus loin, au sommet d'une petite colline, on aperçoit la demeure du planteur, partiellement masquée par une épaisse végétation. Ces différentes constructions composent ce qu'on appelle le casque ou la tête (*casco*) de la *finca* (cf. fig 7 et 8)<sup>1</sup>.

Partout au Guatemala, le processus de transformation du café en cerise en café *pergamino* s'effectue par la technique dite de la voie humide. Cette technique requiert l'installation d'une véritable « usine » (appelée le *beneficio*), d'abondantes ressources en eau et en bois, et des machines. En général, les *beneficios* sont construits à l'endroit de la plantation où l'eau abonde, indépendamment de la distance qui les séparent des caféières. C'est que la plupart des usines furent construites dans les années trente-quarante, alors que le réseau électrique n'était encore qu'à l'état de projet. D'ailleurs, l'électricité n'a toujours pas atteint la plupart des *fincas*. Bien entendu, les *beneficios* sont de taille et de capacité variables.

La transformation du café par voie humide obéit à une série d'étapes complémentaires. Après avoir été cueillies, les graines mûres sont portées à dos d'homme au *beneficio*. Les sacs sont alors pesés. Puis, le café est déversé dans une grande cuve d'eau pour être superficiellement lavé<sup>2</sup>. Les graines sont ensuite entraînées dans un siphon qui mène aux dépulpeurs. C'est alors qu'un premier tri mécanique peut être fait en fonction du calibre des graines. Dans ce cas, les graines suivent séparément la suite des opérations. Le bain a pour fonction de décoller la fine couche mielleuse, le mucilage, qui recouvre l'ultime coquille, encore

1. - Casque de *finca* : partie dans laquelle une propriété rurale comprend les logements, bureaux et installations industrielles - (ARMAS, 1991 : 39).

2. Les graines vertes sont mises de côté par les cueilleurs dans les caféières et descendues dans des sacs distincts des graines mûres. On les laisse mûrir une semaine avant de les transformer. Le ramassage du café vert n'est pas toujours compté aux cueilleurs. Il leur rapporte, quoi qu'il en soit, toujours moins que le café mûr.

appelée « parchemin », et qui renferme les graines (d'où son nom de café « en parche »). Au terme d'un trempage d'environ 2 heures, les peaux et la pulpe sont rejetées avec de l'eau courante vers l'extérieur du *beneficio*. Après le dépulpage, le café est canalisé vers les cuves de fermentation pour y rester 18 à 20 heures consécutives, jusqu'à la mi-journée du lendemain. Immédiatement après la fermentation et le démulcilage, le café est acheminé par un conduit en ciment vers le patio, l'aire de séchage naturelle. L'opération permet à la fois de laver le café et d'éliminer les graines trop sèches qui flottent à la surface. Le café en parche est alors étalé au soleil pendant quelques heures. Le lendemain matin, on ressort les noyaux et on les laisse à nouveau sécher au soleil jusqu'au nouvel arrivage de café fraîchement lavé. Au cours de l'étape suivante, les graines sont déversées dans un grand bac relié à un ventilateur qui répand de l'air chaud et termine le séchage (20 heures environ). Le séchage a pour but de ramener le café à un taux d'humidité, compris entre 10 % et 12 %, permettant la conservation et le décollement de la parche. Cette dernière opération, qui s'effectue mécaniquement dans des appareils à percussion, est appelée le décorticage. Elle revient la plupart du temps aux exportateurs. Après avoir été séché, le café *pergamino* est immédiatement mis en sacs. En principe, les sacs pèsent une cinquantaine de kilos, mais, en réalité, ils contiennent un plus ou moins grand nombre de noyaux, précisément selon le taux d'humidité du café. Ces différentes opérations mobilisent de la main-d'œuvre<sup>3</sup>.

Le *beneficio* comprend donc plusieurs parties : l'usine à proprement parler, le *patio* et la pépinière (cf. fig. 7). L'usine est une vaste construction rectangulaire à étage. Au rez-de-chaussée, elle comprend la salle des machines, la réserve des outils et des produits chimiques, la menuiserie et, au premier étage, le grenier à café et le bureau de l'administrateur. Le *patio* – d'environ 1 000 m<sup>2</sup> – fait face à l'usine. Légèrement incliné pour permettre l'évacuation de l'eau, il est entouré de grillages pour éviter les vols pendant le séchage des graines de café. Les fenêtres du bureau de l'administrateur donnent directement sur le *patio* et l'entrée de l'usine. Seuls l'administrateur et le planteur ont les clés du cadenas qui ferme le portail du *beneficio*. De jour comme de nuit, il est impossible de pénétrer dans l'enceinte de l'usine sans y être invité. Pendant la récolte, la surveillance des installations revient à des gardiens armés, car les planteurs craignent les vols et les attentats.

La pépinière de la *finca*, enfin, se trouve en contrebas du *beneficio*. La pulpe et la peau du café, évacuées de l'usine par des conduites de ciment, sont ainsi déversées à proximité des jeunes

3. Dans le chapitre 6, je montrerai comment les ouvriers du *beneficio* se répartissent le travail et, surtout, comment ils le perçoivent, notamment par rapport au travail dans les cafèières.

plantules auquel le riche matériel organique sert d'engrais. Comme le *patio*, la pépinière est entourée de hauts grillages de fer pour prévenir les vols. C'est à côté du *beneficio*, à l'opposé de l'Avenue, que se trouve « La Parcelle ».

Jusqu'à la fin des années soixante-dix, les ouvriers faisaient patiemment la queue à l'entrée du bureau de l'administrateur lorsque le jour de la paye arrivait. La grille, qui couvre la fenêtre intérieure du bureau, est tout à fait symbolique. Fixée sur un support de bois, elle ne résisterait pas à la force de deux hommes. Aujourd'hui, les modalités de distribution de la paye ont changé, notamment à cause des bandes de voleurs qui sillonnent la région. Néanmoins, le bureau continue d'imposer la discipline et le respect. Lorsqu'ils montent au premier étage pour parler à l'administrateur, les ouvriers se découvrent toujours de leur chapeau de palmes tressées<sup>4</sup>.

À l'instar de la majorité des usines de la Costa Cuca, celle de la *finca* Los Angeles est construite en bois. Elle abrite l'une des premières machines à transformer le café par voie humide de la région. Le matériel, qui a aujourd'hui une centaine d'années, permet à la *finca*, comme on l'a déjà vu, d'avoir une certaine importance économique dans la région jusque dans les années trente. La réserve à bois et l'entrée par laquelle les ouvriers montent le café fraîchement cueilli se trouvent derrière l'usine, accolées au garage du seul camion de l'exploitation. Le vide et le silence qui règnent dans l'usine en dehors des périodes de récolte sont impressionnants et contrastent fortement avec l'animation permanente autour de l'école et de l'église, situées juste à la sortie.

#### DE LA CHAPELLE À L'ÉCOLE...

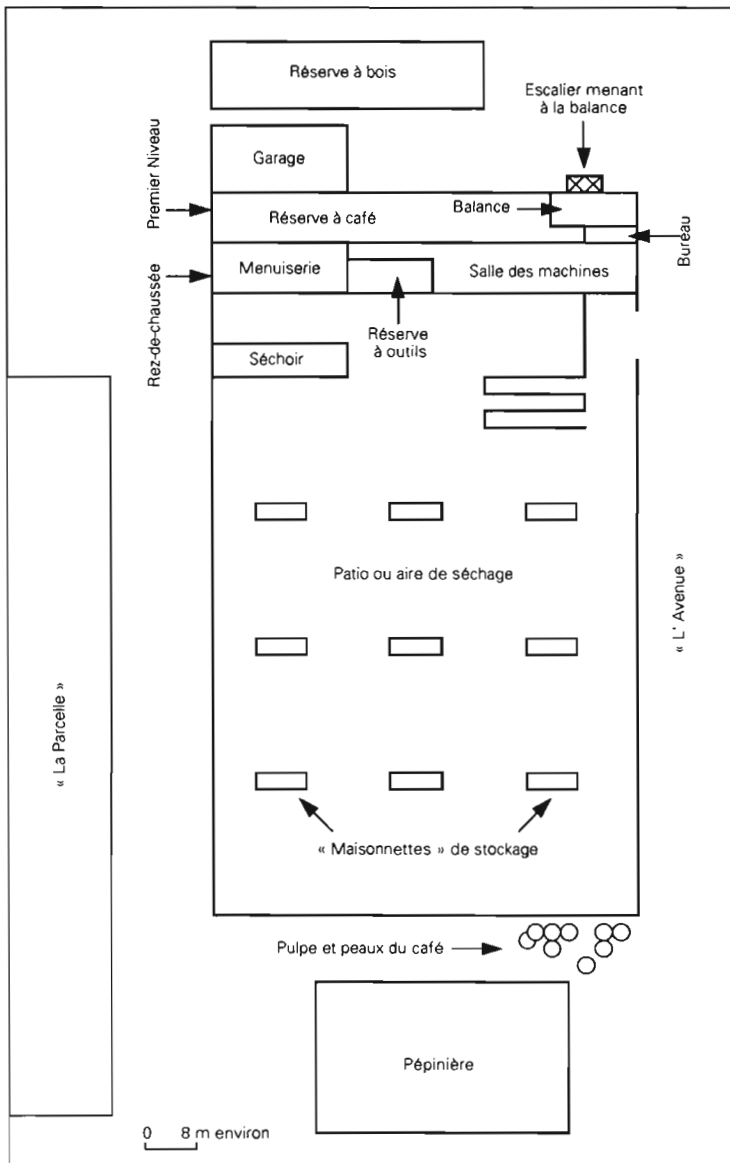
La chapelle et l'école ont été construites côte à côte, comme pour rappeler aux villageois les principes de toute bonne éducation. Le planteur est fier de ces constructions. Leur présence signifie que Dieu et l'Instruction sont bien présents à la *finca*, « ce qui n'est pas le cas dans toutes les plantations de la région » dit-il. Pour Don Agustín, il s'agit de donner aux petits *rancheros* « toutes leurs chances pour qu'ils réussissent leur vie ». Bien entendu, la charité n'est pas l'unique motif qui guide l'action de notre planteur.

Sur la Costa Cuca, aucun prêtre n'est rattaché en permanence à une plantation particulière. Ce sont les planteurs qui font venir les prêtres afin qu'ils célèbrent la messe dans les chapelles. Mais, actuellement, la fréquence des messes dans les *fincas* est en forte diminution. On se contente en effet de donner une célébration pour les « grands jours » de l'année et, parfois, pendant la

4. L'usage de se découvrir est également en vigueur entre ouvriers. On raconte qu'un ouvrier qui ne se découvre pas lorsqu'il entre dans la maison d'un voisin signifie qu'il couche avec la femme de celui-ci et, par conséquent, qu'il le défie ouvertement.

Figure 7

Plan du beneficio.



cueillette du café. Il y a une vingtaine d'années, c'est chaque semaine que les villageois de la *finca* assistaient à l'office de la chapelle. Aujourd'hui, il faut un décès ou une série de baptêmes pour justifier le déplacement du curé de Colomba. Dans ces conditions, les *rancheros* les plus pratiquants doivent se rendre à Colomba par le car pour suivre l'office du dimanche, un changement sur lequel je reviendrai. Quoiqu'il en soit, l'époque où les planteurs baptisaient les enfants des villageois est révolue. En fait,

seule demeure, sous certaines conditions, la pratique du compé-  
rage rituel qui unit le planteur à une famille à l'occasion du bap-  
tême d'un enfant (cf. chap. 7).

Légalement, tout groupe d'habitations qui compte plus de quinze  
enfants de moins de 15 ans doit disposer d'une école. À la *finca*,  
la petite école accueille les enfants des deux campements sans  
aucune distinction. En revanche, le maître d'école a été recruté  
par le planteur. D'après lui, une telle mesure est une garantie de  
sérieux et d'honnêteté. Pour Don Agustín, en effet, les instituteurs  
du secteur public sont des esprits pervers qui insufflent aux  
enfants des idées politiques et religieuses subversives. D'ailleurs,  
dans d'autres *fincas* de la région, il est fréquent que l'instituteur  
soit un fils d'ouvrier permanent à qui on a payé des études.  
Comme dans la plupart des *fincas*, le maître d'école est seul pour  
s'occuper de plus de 100 enfants âgés de 6 à 15 ans – parmi les-  
quels les plus âgés sont fréquemment absents – et répartis entre  
6 niveaux d'études. Dans ces conditions, les enfants apprennent  
tout juste à lire, à écrire et à compter. Mais, en général, les jeunes  
adorent aller à l'école qui est une occasion de s'amuser. La cloche  
de l'église sert aussi bien à signaler les offices religieux que la fin  
de la récréation et le tintamarre rappelle aux élèves qu'il n'est pas  
encore l'heure d'aller aider les parents dans les caféières (pour les  
garçons), et à la rivière ou à la maison (pour les filles).

#### ...EN PASSANT PAR LA « MAISON CLOSE »

La maison de l'administrateur se trouve en face de l'usine, juste  
après l'église et l'école. L'emplacement est excellent pour observer  
ce qui se passe et entendre ce qui se dit dans le Campement du  
Bas. La maison est en bois et surmontée d'un étage, marque d'un  
important statut social. Une grande antenne de télévision occupe  
une partie du jardin. La maison dispose de l'eau courante, de son  
propre lavoir et même de l'électricité quelques heures par jour.  
Enfin, les fenêtres ont des volets et la cuisine se trouve à l'inté-  
rieur, selon la conception occidentale de l'habitat.

Les Costeños désignent la maison de l'administrateur du nom de  
petite maison (*Casa Chica*), sous-entendu la maison close. Les  
*rancheros* se gardent bien de prononcer ces mots devant son occu-  
pant, même si celui-ci est parfaitement au courant de cet usage.  
Pour les Costeños, l'administrateur a tous les attributs d'un soute-  
neur (*chulo*) qui soutire de l'argent à des personnes qui travaillent  
pour lui<sup>5</sup>. Il est notable que les Costeños réservent cette appella-  
tion à une personne qui, finalement, reste subordonnée au plan-  
teur. En fait, les ouvriers ont infiniment plus de respect à son

5. Tant parmi  
les planteurs que  
les ouvriers, de  
nombreuses anecdotes  
circulent sur les unions  
illégitimes et les droits de  
cuissage. Les planteurs  
ont coutume de rappeler  
que commettre l'adultère  
est un acte  
particulièrement  
dangereux pour eux tant  
la jalousie des femmes  
indiennes, comme des  
femmes *costeñas*, est  
redoutable. Ils racontent  
à cet égard que  
les premières utilisent des  
poisons tandis que  
les secondes préfèrent  
la machette pour se  
venger de leurs époux  
infidèles.

égard. Les surnoms de « Boss » ou de Monsieur le Président (*Señor Presidente*) sont les plus ironiques que l'on puisse entendre. C'est que, pour les villageois, l'administrateur contraint les gens à travailler tandis que le planteur leur donne de l'argent et les protège. Les Juanatecos sont plus respectueux que leurs voisins envers Don Manolo. La modération de cette attitude leur vaut d'ailleurs les réprimandes des Costeños qui n'hésitent pas à les traiter de lâches.

## ***La « Résidence du Maître » : la vue d'en haut***

### **« LA FINCA »**

Située au sommet d'une colline recouverte d'une végétation touffue, la résidence du maître (*Casa Grande*) paraît inaccessible. Pour la rejoindre, il faut suivre un chemin qui monte en colimaçon. D'en bas, on remarque à peine une vaste baie vitrée. De cet emplacement, on a une vue imprenable sur les deux villages ouvriers et la « tête » de la *finca*. Le terme de *Casa Grande*, en réalité, désigne l'ensemble formé par la maison de maître, le jardin qui la prolonge et la petite baraque des domestiques.

La maison d'habitation est simplement appelée *La Finca* par Don Agustín et les membres de sa famille. Elle fut entièrement construite en bois de pin importé des États-Unis au cours de l'année 1902. À l'époque, les arrières-grands-parents de Don Agustín l'avaient commandée en préfabriqué à une compagnie de San Francisco. L'architecte et les menuisiers s'étaient rendus eux-mêmes au Guatemala, ainsi que le stipulait le contrat d'achat. Secondés par la main-d'œuvre locale, ils achevèrent d'édifier la demeure en deux mois. La maison repose sur une chape de ciment de 400 m<sup>2</sup>. Le rez-de-chaussée donne d'un côté sur le jardin et, de l'autre, sur la colline. Le toit de la maison est en tôle ondulée. Les planches de bois d'origine ont été remplacées après les frayeurs provoquées par l'éruption du volcan Santa María en 1902 alors que la maison était à peine achevée.

L'intérieur de la demeure est plutôt sobre. La division des pièces reproduit un modèle de maison bourgeoise occidentale très classique. On y pénètre par un corridor dont l'entrée donne sur le jardin. Sur la droite du corridor, la salle à manger est séparée de la cuisine par une remise où l'on stocke la nourriture. Face à la salle à manger, sur la gauche du corridor, le bureau est suivi de la chambre de Don Agustín. En poursuivant le corridor, on pénètre dans le salon. Vers la gauche, on rejoint les sanitaires et deux autres chambres. L'une est occupée par le gardien de la maison et l'autre est réservée aux invités. Toujours à partir du salon, on gra-

vit un escalier de bois menant à l'étage des chambres. Chacune d'elles est peinte d'une couleur différente. Il y a la chambre verte des enfants de Don Agustín qui viennent rarement; la chambre jaune de ses défunts parents; et deux petites chambres – l'une bleue et l'autre rose – réservées à ses petits-enfants.

L'essentiel du mobilier de la maison a été fabriqué par des artisans de la région ou acheté à Quetzaltenango. Les tables, les chaises, la desserte de la salle à manger, les meubles de cuisine, les lits, les coiffeuses et les armoires sont entièrement en bois. Il subsiste toutefois quelques souvenirs d'Espagne : quelques pièces de vaisselle, une horloge, deux portraits de famille, un coffre. Rien à voir avec le luxe des grandes *haciendas* d'origine coloniale qui existent encore dans les Andes équatoriennes par exemple.

Comme celle de l'administrateur, la maison ne reçoit l'électricité qu'entre 18h30 et 21h30. Passée cette heure, il faut activer le groupe électrogène. Entre 1950 et 1960, un téléphone reliait la maison de maître à la maison de l'administrateur, mais il a été abandonné depuis. L'eau, en revanche, abonde. Une pompe relie l'unique salle d'eau et la cuisine de la maison à la citerne qui alimente l'usine. D'après Don Agustín, la proximité avec le *beneficio* serait la raison pour laquelle ses arrières-grands-parents décidèrent de construire la demeure à son emplacement actuel.

Si l'on en croit Don Agustín, la première Casa Grande était beaucoup plus rustique que la maison actuelle. Située au beau milieu des caféières, elle se réduisait à deux petites pièces prolongées d'une cuisine. Pourtant, Don Agustín est fier d'affirmer qu'il s'agissait, en 1873, de l'une des premières constructions de la région. En réalité, il existait à l'époque des maisons de maître déjà importantes. Plusieurs propriétés – La Victoria Chuvá, Las Marías, San Francisco Miramar et Las Mercedes – appartenaient à d'importants hommes politiques ou à des immigrants allemands. Aujourd'hui, les résidences de ces propriétés sont en partie reconstruites en ciment. Le modèle américain de la maison basse « de type Miami » l'emporte très largement sur le modèle colonial d'origine européenne. Finalement, les églises, les usines et, parfois, les campements sont les derniers vestiges de l'époque pionnière de la caféiculture.

#### LE JARDIN ET LA BARAQUE DES DOMESTIQUES

Aux yeux des ouvriers, c'est le jardin qui entoure la maison de maître qui lui confère toute son originalité. Le soin avec lequel il est entretenu et la rareté de ses plantations (roses, tulipes) provoquent l'émerveillement perpétuel des villageoises. Comment est-il possible qu'on maintienne « un jardin qui ne serve à rien » dans un univers

où la moindre parcelle de terre est exploitée? Un autre sujet d'étonnement réside dans le fait que la femme de Don Agustín, Doña Irina, s'occupe seule de ce jardin. Étrange endroit que celui-ci où des fleurs qui ne se vendent pas sont entretenues et arrosées par la patronne. Ce jardin représente l'antithèse de tout ce que les populations *rancheras* ont l'habitude de voir à la *finca*.

La description de la Casa Grande ne serait pas complète sans celle du « petit rancho de Flavio ». Il s'agit en réalité de deux baraques côte à côte et identiques à celles qu'on voit dans les campements. Distants d'une trentaine de mètres de la maison de maître, ces logements abritent « la famille la plus fidèle et la plus dévouée qui soit à la *finca* ». Le chef de cette famille de 17 personnes, Flavio, est l'arrière-petit-fils du *principal mam* qui a fait venir des Indiens dans les annexes du domaine. Flavio a vécu avec le siècle dont il ne cesse de commenter et d'interpréter les événements. Comme ses aïeux, il s'est vu confier l'intendance de la Casa Grande. La famille de Flavio n'est pas vraiment comme les autres. Certains enfants ont reçu des bourses de la part de Doña Irina pour aller étudier à la ville; d'autres ont été recrutés comme domestiques chez des parents de Don Agustín; plusieurs de ses fils sont également les gardiens de la propriété et de la Casa Grande. La famille de Flavio, rattachée aux maîtres depuis un siècle, jouit d'un prestige social supérieur et mène une existence très à l'écart des deux campements de la plantation. Lorsqu'elles lavent le linge, les femmes de la famille de Flavio utilisent le réservoir de la grande maison; lorsqu'elles moulent le maïs, elles emploient le moulinet de la « grande cuisine »; lorsqu'elles se marient, elles prennent des conjoints à l'extérieur de la *finca*. Autre privilège, les descendants mâles de Flavio ont tous le droit de vivre dans le *rancho* familial bien qu'ils ne travaillent pas dans les caféières.

---

## LES LIEUX EN FRICHE ET LES LIEUX CULTIVÉS

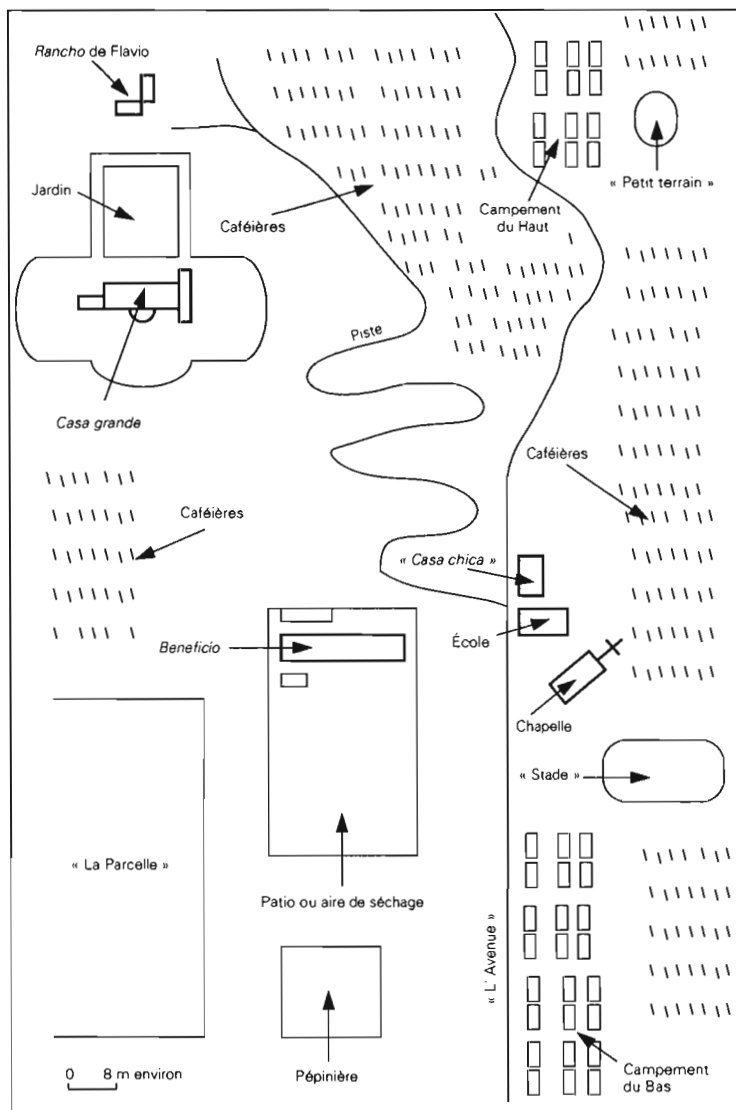
---

Aux yeux des *finqueros* de la Costa Cuca, toute terre qui n'est pas plantée en café est à la fois « sauvage, inutile et dépourvue d'intérêt ». Le récit des exploits menés par les ancêtres pour défricher la forêt de la région à la fin du siècle dernier est encore extrêmement vivace dans les familles. Lentement, à force de courage et de travail, la Costa Cuca « a cessé d'être une friche pour devenir une campagne, une caféière géante ». Dans l'esprit des *finqueros* la transition écologique de la friche à la campagne est également synonyme de progrès économique et social. Ce processus est l'œuvre de la civilisation et ceux qui pensent le contraire sont des arriérés.



Figure 8

La « tête » de la finca  
Los Angeles.



## L'espace forestier

À l'origine, la forêt vierge de la région était de type ombrophile, garnie de lianes, d'épiphytes et d'arbres de hauteur extrêmement variée. Aujourd'hui, les quelques espèces d'arbres repérables dans les parcelles de forêt résiduelle donnent une bien faible idée de la densité de la végétation primaire : *amate blanco* (*Ficus jimenezli*) et *negro* (*Ficus cotinifolia*), *conacaste* (*Enterolobium cyclocarpum*), *ceiba* (*Ceiba pentandrum*), *guachipilín* (*Diphysa sabinoides*), *guapinol* (*Hymenaea courbaril*), *hormigo* (*Platymiscium dimorphandrum*).

En général, les planteurs appellent « le bois » l'espace forestier mineur encore compris dans leur exploitation (cf. tabl. ix). Les 12 ha de bois non défrichés dont dispose la *finca* Los Angeles sont contigus aux 15 ha de bois de l'exploitation voisine. Le maintien d'un tel espace, qui a sans cesse diminué au profit des caféières, est devenu rare sur la Costa Cuca. Aujourd'hui, seules les crêtes les plus exposées au vent, les versants les plus pentus des collines et la partie supérieure du Chuvá sont encore boisés<sup>6</sup>.

Jusque dans les années soixante, les *finqueros* entretenaient partiellement les espaces forestiers pour en extraire le bois indispensable à la réparation des *beneficios*, des *ranchos* ou des chapelles. Mais, aujourd'hui, les planteurs construisent ou rénovent de plus en plus fréquemment en béton. S'ils recourent au bois, à l'instar de Don Agustín lorsqu'il fit reconstruire les deux *rancherías* de la *finca* en 1980, ils l'achètent taillé et sur mesure à des menuisiers. Actuellement, Don Agustín considère certaines zones du bois de la *finca* comme une éventuelle caféière de réserve.

Comme la plupart de ses voisins, on constate toutefois que notre planteur n'utilise que du bois originaire de la *finca* pour l'entretien de la Casa Grande. Peu à peu, le bois d'origine local remplace donc le pin importé des États-Unis. Ce choix manifeste le souci du *finquero* de « faire souche » dans la région. D'ailleurs, la Casa Grande est elle-même appelée la « souche de la famille ». Le fait que la souche de la famille se maintienne grâce à un élément, le bois, issu du monde « sauvage, inutile et dépourvu d'intérêt » constitue une victoire symbolique. Cela montre en effet que le bois – au sens forestier – prend un sens véritable lorsqu'il sert une cause civilisatrice. C'est une incontestable source de légitimité symbolique pour les familles du café initialement étrangères au pays.

Les habitants du Campement du Bas déclarent que la « forêt » – ils ne disent pas le bois – est réservée aux *Indias* : « pourquoi aller y perdre son temps alors qu'il y a le foot? » dit-on; ou encore : « c'est un endroit rempli d'animaux dangereux; les *Indias* s'y sentent bien parce qu'elles y sont un peu chez elles ». D'une certaine manière, les Costeños partagent le même dédain que le planteur vis-à-vis de la forêt, quoiqu'ils ne soient pas toujours cohérents avec leur propos. La chasse au fusil dans la forêt, sous le contrôle du planteur, est en effet une activité fort prisée chez les hommes. Pour pénétrer dans la forêt, les chasseurs suivent alors des sentes de chasse préalablement tracées et fréquemment entretenues.

En réalité, seules les habitantes du Campement du Haut se rendent régulièrement dans ce qu'elles appellent *le monte* (littéralement la montagne ou la friche). Aussi, loin d'y perdre leur temps,

6. Y. CHEVALIER estime que le couvert forestier ne représentait plus que 28 % de la surface du pays en 1986 contre 88 % au XVI<sup>e</sup> siècle, ce qui signifie que le rythme de la déforestation à l'échelle du pays est d'environ 900 km<sup>2</sup> par an (1987 : 148).

elles vont y cueillir des fruits et différentes « herbes » médicinales ou culinaires dont elles font grand usage. Pour les Juanatecas, le *monte* est un espace nourricier au statut particulier. De fait, il appartient à la *finca* tout en étant délaissé par elle. On verra que la notion de *monte* s'applique également aux allées qui mènent à la rivière à laquelle les seuls habitants du Campement du Haut ont accès.

La forêt, en revanche, est un endroit récréatif pour tous les enfants de la *finca*. Accompagnés du maître d'école, ils vont y faire des promenades régulières. À cette occasion, ils empruntent les sentes de chasse dessinées par les chasseurs. Puis, ils rejoignent les enfants d'une plantation voisine. Les écoliers se retrouvent alors autour d'une pièce d'eau pour y pêcher de petits poissons. Parfois, en fin d'après-midi, les jeunes gens se rendent en petits groupes dans la forêt, armés de frondes et de lance-pierres, pour chasser les oiseaux. C'est seulement lorsqu'ils deviennent adolescents que les Costeños se tiennent éloignés des bois, conformément à ce que leur ordonnent les parents.

Tableau IX

Désignations et usages de l'espace forestier à la finca Los Angeles.

Locuteurs	Espace forestier	Usages de l'espace forestier
Planteur Ceux du Haut Ceux du Bas Enfants	Le « Bois » Le « Monte » La « Forêt » La « Forêt »	« Cafetière de réserve » Chasse (hommes / Cueillette (femmes) Chasse (hommes) « Chasse » aux oiseaux / Promenade

## La « campagne »

### LES « CHEMINS D'OUVRIERS »

Le bois et la campagne sont deux espaces distincts qui se définissent l'un par rapport à l'autre, bien que la référence au premier pour définir le second ne soit pas toujours explicite. À l'inverse de l'espace forestier, la campagne (*campo*) est donc perçue par le planteur comme un endroit « familier, propre, organisé, civilisé ». De fait, la campagne désigne l'ensemble des caféières de la *finca*. Pour Don Agustín, l'expression « se rendre à la campagne » signifie « aller au travail ».

Chaque matin, lorsque les ouvriers se dirigent à pied vers les caféières, ils quittent l'Avenue pour emprunter les chemins d'ouvriers (*caminos de mozos*) qui parcourent la *finca*. Recouverts eux aussi de galets de pierre ronds qui proviennent des rivières de la région, ces chemins de traverse, larges d'environ 3 mètres, permettent le passage du petit camion de la *finca*. Le véhicule ne

transporte jamais les ouvriers, mais seulement l'équipement agricole lourd dont ils peuvent avoir besoin dans les caféières (barils d'engrais, pompes).

Lorsqu'ils arrivent à la caféière où ils vont passer la journée, les ouvriers prennent des petits sentiers rectilignes qui coupent les plantations. En fait de sentiers, il s'agit plutôt de zones de passage que les ouvriers sont priés d'utiliser. Il est en effet interdit de se frayer un passage anarchique dans les caféières. Ces allées ne sont donc pas plus larges que l'espace qui sépare deux rangs de caféiers (environ 2 m). On les reconnaît parce que, au sol, l'herbe est plus foulée qu'ailleurs et que le terrain est boueux.

La plupart des chemins d'ouvriers sont bordés d'arbres décoratifs ou fruitiers : bananiers, papayers, avocatiers, orangers, citronniers. Ces arbres, selon l'expression de Don Agustín, sont « la propriété de tous les travailleurs » : « de cette manière, dit-il, ils peuvent s'alimenter pendant les pauses et reprendre des forces ». Mais seuls les ouvriers du Bas consomment effectivement les fruits de ces arbres auxquels, d'ailleurs, ils n'apportent aucun soin. C'est donc le planteur qui doit en ordonner régulièrement l'entretien. Pour les Costeños, en effet, les arbres fruitiers des chemins d'ouvriers sont indissociables des caféières, c'est-à-dire des lieux et du temps de travail. Pour eux, entretenir ces arbres reviendrait à faire des heures supplémentaires non rémunérées. Don Agustín interprète quant à lui l'attitude des ouvriers comme la manifestation d'un grand laisser-aller naturel.

La fonction des chemins d'ouvriers est également de baliser la plantation, car ils sont désignés par les noms des parcelles de café où ils mènent (cf. tabl. x). Comme dans la plupart des *fincas* du pays, chacune des parcelles porte le nom d'un lieu ou d'un être cher au planteur ou à sa famille. Don Agustín affirme que c'est son arrière-grand-père qui a baptisé les caféières, lesquelles ont reçu les noms du terroir basque des origines et de la mère du fondateur. En baptisant les terres à leur manière, les planteurs se sont inscrits symboliquement dans le paysage et dans l'histoire de la terre qui leur a donné asile. Souvent, les noms donnés aux parcelles et aux *fincas* reflètent la nostalgie d'une ère à jamais révolue. À l'occasion, ils évoquent les espoirs placés dans la nouvelle existence. Quoi qu'il en soit, ces noms sont souvent les uniques liens avec une époque, un lieu et des êtres que la plupart des planteurs d'aujourd'hui n'ont jamais connus.

## LES CAFÉIÈRES

En 1988, la *finca* Los Angeles a produit environ 4 000 quintaux de café *pergamino*. Cette année-là, la surface caféière en production était d'environ 100 ha, le reste des terres se répartissant en forêt

Tableau x

*Noms des parcelles et des contremaîtres qui y sont rattachés.*

Prénoms des contremaîtres	Noms des parcelles
Don Eulogio Don Canuto Don Fernando Don Heriberto Don Isaac Don Pepe	La Nariz del Gato El Rincón Santa Eugenia Las Orejas El Ojo Azul El Asintal

(12 ha), en constructions (*beneficio*, campements, Casa Grande, soit près de 1,5 ha) et en chemins (environ 1 ha). Le rendement de café à l'hectare de la *finca* est donc supérieur à la moyenne nationale : 40 quintaux au lieu de 34. Néanmoins, ces chiffres ne doivent pas masquer les différences qui apparaissent d'une parcelle à l'autre de l'exploitation (cf. tabl. xi et fig. 9).

Ainsi, la Nariz del Gato est la parcelle la plus productive de toutes. Exclusivement plantée en café de la sous-variété *caturra*, la caféière – qui s'étend sur une quinzaine d'hectares – bénéficie d'une terre et d'un climat idéal. Avec 1600 pieds de café à l'hectare, elle produit environ 10 kg de cerises par arbuste, soit 80 quintaux à l'hectare, c'est-à-dire plus du double de la moyenne nationale. Le coût de production évolue également en proportion puisqu'il se monte à environ 7000 FF. La somme est de plus de 40 % supérieure à celle dépensée, en moyenne, dans les plantations les plus modernisées du pays.

À l'opposé, la parcelle Santa Eugenia est la moins rentable de toute. Elle présente les caractéristiques techniques des caféières « telles que nos grands-pères les appréciaient ». Au lieu de former un lot homogène, la parcelle est en effet plantée en « files » ou en « cycles » de caféiers, de quatre âges différents, de la sous-variété *bourbon*. En 1988, la caféière a produit une vingtaine de quintaux de café, sachant que les pieds avaient entre 22 et 25 ans. C'est pendant mon séjour que Don Agustín prit la décision, en dépit de la baisse des prix du café, de rénover 5 ha de cette parcelle qui en compte en tout une vingtaine.

Le passage entre les deux façons culturales révèle une évolution importante dans les conceptions que se font les planteurs de la caféiculture. Sur ce sujet, Don Agustín s'est d'ailleurs opposé à son père, Don Alfredo, lequel considérait que les plantations en lots compacts ne permettaient pas de bien suivre le développement des arbres. Pour Don Alfredo, les travaux d'entretien étaient en effet décidés rangs par rangs lors de longues promenades quotidiennes à travers les plantations. C'était aussi l'occasion d'accompagner les ouvriers dans leur travail et de les encourager. À

l'inverse, Don Agustín affirme qu'une politique culturelle doit être systématique. Il s'agit donc de traiter la totalité d'une parcelle de manière homogène pour simplifier les opérations et gagner du temps. Cette manière de faire, dont le coût est très élevé, est particulièrement rentable lorsque la conjoncture du marché caféier est favorable. Dans la situation inverse, en revanche, les pertes sont lourdes, car il faut continuer à investir beaucoup d'argent pour maintenir la caféière en état.

Parcelles en (ha)	Superficie total (q)	Rendement brut (\$)	Rec. net (\$)*	Rec.
La Nariz del Gato	15	1 200	84 000	66 750
El Rincón	17	605	42 350	39 960
Santa Eugenia	20	400	28 000	14 600
Las Orejas	19	675	47 250	34 520
El Ojo Azul	17	570	39 900	28 510
El Asintal	17	550	38 500	27 110
Total	105	4 000	280 000	211 450

Tableau xi

*Structures de la production de café par parcelle à la finca Los Angeles.*

\* Les coûts de production moyens se montent à 1 150 \$ l'hectare pour la parcelle La Nariz del Gato et à 670 \$ pour les autres parcelles (7 000 FF et 4 000 FF respectivement).

Le bon développement de la plante et l'abondance de la récolte sont également proportionnels aux soins portés aux arbustes, notamment la taille. Il s'agit d'une activité qui requiert une main-d'œuvre abondante juste avant la floraison. Par ailleurs, le recépage du tronc (à une hauteur d'environ un mètre) – qui a pour but de faire repartir la plante – a lieu tous les dix ans environ.

Une autre opération culturelle, le sarclage, est nécessaire. Ce travail, qui nécessite là encore une main-d'œuvre nombreuse, devrait être accompli une fois par an. Il en est de même pour le désherbage. Selon l'intensité des pluies, les hommes coupent l'herbe plus ou moins rase à l'aide d'une machette. Cela permet à la fois de nourrir le sol, les herbes formant un humus de couverture, et de faciliter le passage des ouvriers dans les caféières. On effectue ce travail deux à quatre fois par an et en tout cas au moins une fois avant la récolte.

La nécessité d'épandre des engrais chimiques varie selon l'âge de la plantation. On utilise aussi les déchets de pulpe du café pour les jeunes plants. Seuls les paysans du café utilisent de l'engrais naturel. Rares sont les grandes plantations, pratiquant à la fois le café et l'élevage, où l'on répand du fumier dans les caféières. L'aspersion d'insecticide varie quant à elle selon les risques liés à l'altitude et aux épidémies du moment. En général, Don Agustín

pulvérise des produits contre les nématodes (sorte de vers parasites favorisés par l'humidité) et autres insectes dévastateurs au moins une fois par an.

Notre planteur prend également le soin de faire tailler, une fois dans l'année, les arbres d'ombrage. Ce travail, qui peut prendre plusieurs semaines selon la superficie et l'intensité du couvert végétal, est lourd et dangereux pour les ouvriers. Mais il est indispensable pour satisfaire les besoins des familles en bois d'œuvre et pour faire fonctionner l'usine à café.

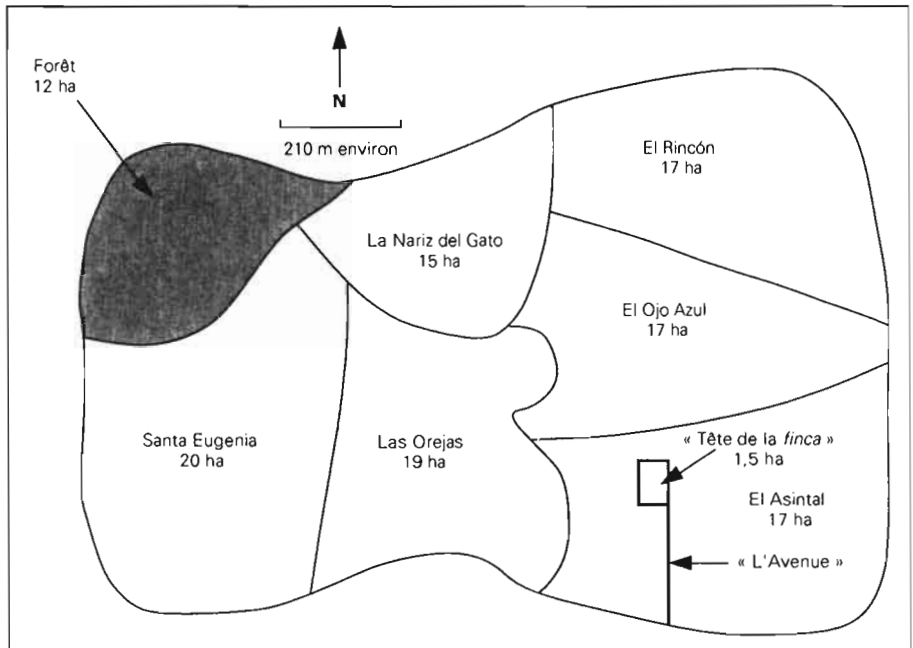


Figure 9

Plan de la finca Los Angeles.

## LA DOUBLE FIGURE DES RANCHEROS : À LA FOIS OUVRIERS ET VILLAGEOIS

Dans toutes les *fincas* du pays, le statut d'ouvrier agricole permanent confère un certain nombre de droits et d'obligations prévues par le code du travail qui fut promu en 1947. Mais ces règles légales coexistent avec des usages qui ne figurent dans aucun

code. Ces usages, qui varient d'une *finca* et d'une région à l'autre, sont présentés comme des prérogatives par les planteurs. Pour les villageois, il s'agit de droits qui se fondent sur la parole donnée. Contrairement aux lois du travail, les règles coutumières sont bien connues de tous les habitants des *fincas*. De manière générale, les planteurs se montrent infiniment plus respectueux de la coutume que du code du travail – par ailleurs fort peu contraignant.

## *Le statut d'ouvrier permanent*

Par travailleur permanent (*permanentes*), le code du travail entend les personnes qui bénéficient d'un contrat de travail à durée indéterminée et qui sont déclarées à la Sécurité sociale (cf. tabl. XI). Pour ce faire, les planteurs retiennent 6 % du salaire mensuel de chaque ouvrier et prennent à leur charge une somme équivalente pour couvrir le reste de la cotisation. Le salaire des permanents est fixé par la loi : entre 1987 et 1989, il se montait à 180 Quetzales par mois (environ 243 FF), soit à 6 Quetzales par jour (un peu plus de 8 FF). Ce salaire minimum est inférieur à celui des ouvriers de l'industrie ou du bâtiment. En principe, les permanents ont également droit à 10 jours de congés payés par an. À cette occasion, souvent à Pâques, on leur verse des étrennes (environ 10 % du montant du salaire minimum). Les permanents ont aussi droit à 12 jours de congés maladie par an. De surcroît, un ouvrier licencié reçoit une indemnisation (équivalant au montant du salaire minimum en vigueur multiplié par le nombre d'années d'ancienneté). Enfin, les ouvriers peuvent partir en retraite anticipée à l'âge de 60 ans, à moins qu'ils ne continuent à travailler jusqu'à l'âge de 65 ans. Dans les deux cas, ils reçoivent une allocation de retraite d'environ la moitié du salaire minimum. En tenant compte des charges sociales, un ouvrier permanent coûte un peu moins de 200 Quetzales (270 FF) par mois à son employeur. À la *finca* Los Angeles, la somme d'argent dépensée mensuellement pour payer les 45 ouvriers permanents (16 Juanatecos et 29 Costeños) se monte à 9000 Quetzales (soit 12150 FF)<sup>7</sup>.

L'école est aussi un droit pour tous les enfants âgés de moins de 15 ans dont le père est ouvrier permanent<sup>8</sup>. L'entretien de l'école est à la charge des planteurs. Le salaire des instituteurs est pris en charge par le ministère de l'Éducation et les plantations. Néanmoins, si les *finqueros* souhaitent disposer d'un maître d'école non fonctionnarisé, ils doivent lui verser la totalité de son salaire.

En principe, les soins médicaux sont dispensés dans des « Centres de Santé » qui dépendent directement du ministère. Mais la précarité des services fournis est extrême. Le plus souvent, ouvriers et

7. Si l'administrateur, les surveillants et le chauffeur sont également des permanents, ils occupent cependant des fonctions à part sur lesquelles je vais revenir.

8. La scolarisation des enfants des ouvriers temporaires, en revanche, n'est pas obligatoire.



planteurs doivent mettre ensemble, dans des proportions égales, « la main à la poche » pour payer les consultations coûteuses de médecins indépendants et de leur choix.

Enfin, le statut d'ouvrier permanent confère également le droit de se syndiquer, à condition toutefois que la plantation emploie au moins 20 ouvriers permanents – ce qui est presque toujours le cas. Mais, j'y reviendrai, ce droit est loin d'être respecté par les planteurs et pas toujours revendiqué par les ouvriers eux-mêmes.

En contrepartie de ces droits sociaux, les permanents doivent travailler 8h par jour pendant 6 jours de la semaine. La journée de travail commence cependant très tôt : 6h du matin pendant la saison des pluies et 7h pendant la saison sèche. Elle est interrompue par deux pauses de durée inégale. La première, pendant la matinée, dure environ une demi-heure et donne l'occasion aux ouvriers de prendre le petit-déjeuner; la seconde, vers midi, leur permet de déjeuner en une heure environ. Dans les deux cas, la nourriture est amenée dans les cafésières par les épouses ou les jeunes filles des permanents. Le menu des *rancheros* est invariable : haricots noirs, *tortillas*, café et, seulement le dimanche, des *tamales*<sup>9</sup>. Un œuf cuit sur le plat vient parfois agrémenter l'ordinaire. À quelques nuances près, ce régime alimentaire est celui de tous les *rancheros* du pays. Il compte en tout cas parmi les plus pauvres d'Amérique centrale.

Tableau XII

*Droits sociaux des ouvriers permanents.*

Salaire minimum	180 Quetzales	243 FF
Sécurité sociale		
Septième jour		
Congés payés (10 Jours)		
Congé maladie (12 Jours)		
Étrennes (une fois l'an)	72 Quetzales	97 FF
Allocation retraite	90 Quetzales	121,50 FF
Indemnités de licenciement	Variables	Variables

À l'échelle du pays, les lois les plus élémentaires ne sont pas toujours respectées. Dans une plantation du San Marcos, j'ai vu que l'on verse des étrennes aux ouvriers, mais qu'on ne leur paye pas leurs congés annuels, prétextant que les premières y suffisent. Dans une plantation cafésièrre du département de Santa Rosa, le propriétaire impose la dispersion de l'habitat aux ouvriers afin de ne pas être obligé de construire une école pour les enfants. Le prétexte du planteur est que les gens « doivent vivre sur leur lieu de travail » et que, compte tenu de la superficie de l'exploitation, « l'école, s'il y en avait une, serait trop loin de chacun des campements ». Il en est de même pour les congés payés et le septième jour de la semaine. En Alta Verapaz, un grand planteur ne fait tra-

9. On appelle *tamal* la pâte de maïs – qui sert à préparer les *tortillas* – cuite dans une feuille de *mashán* (arbre d'identification inconnue) ou de bananier. Lorsqu'il est fourré aux légumes ou à la viande, le *tamal* est un véritable plat de fête

vailler ses ouvriers que quatre jours par semaine pour ne pas avoir à leur payer le jour de repos hebdomadaire. Celui-ci, en effet, ne devient obligatoire que si les ouvriers travaillent cinq jours d'affilée. À ma connaissance, les jours de repos et les congés payés sont régulièrement offerts aux familles *rancheras* de la Costa Cuca.

Sans doute faut-il préciser que, dans la plupart des *fincas* de café, le statut d'ouvrier permanent n'est accessible qu'aux hommes. Le fait de donner un travail temporaire à une femme est même souvent présenté comme un régime de faveur. Certes, cette situation d'ensemble n'exclut pas que des activités soient réservées aux femmes, comme l'entretien de la pépinière par exemple. Mais ce type de spécialité, souvent justifié par des arguments empruntés au registre de la sexualité, concerne une minorité de femmes. Dans la plupart des *fincas*, elles constituent toujours une main-d'œuvre d'appoint et de remplacement<sup>10</sup>.

## *Les prérogatives des villageois*

Indépendamment du droit écrit, il existe donc dans les plantations des coutumes qui échappent au code du travail. Ces règles, qui changent d'une *finca* à l'autre, ne sont pas toujours inspirées par le planteur, mais résultent souvent de divers compromis. Le plus souvent, le compromis s'établit entre le planteur et les ouvriers, quelle que soit leur origine. D'autres fois, mais c'est plus rare, il s'agit de compromis entre les ouvriers des deux campements. Dans tous les cas, je montrerai plus loin que le planteur se doit de prendre en compte des contraintes d'origine extérieure provenant des mouvements politiques, économiques, sociaux, religieux et culturels divers qui structurent la société globale.

À la *finca* Los Angeles, chaque famille de résidents est placée sous la responsabilité matérielle et morale de son « chef » encore appelé « logeur ». Aux yeux du planteur, c'est l'ouvrier permanent qui est responsable des personnes qui vivent sous son toit. Si l'une d'entre elles faillit aux règles de la plantation, c'est donc sur le chef de famille que rejaillit la faute. Selon la gravité de celle-ci, il peut avoir à payer de son emploi.

En principe, le droit à disposer d'un logis revient donc à tous les ouvriers permanents de sexe masculin. Mais ce droit s'accompagne d'une règle en théorie incontournable. Chaque *rancho* ne peut en effet abriter qu'un seul ouvrier permanent à la fois. En conséquence, un jeune homme ne peut parvenir à cette fonction que lorsque celle de son père, ou de son logeur, se libère. La plantation n'attribue donc qu'un poste d'ouvrier permanent par *rancho* et par famille. À l'inverse, tous les ouvriers licenciés doi-

10. Dans les plantations de canne à sucre étudiées par BOSSEN, des femmes occupent des postes fixes et bénéficient des prérogatives qui s'y rattachent (1984 : 140). Mais ces femmes, même dans les *ingenios* les plus modernes, restent très minoritaires.

vent quitter la *finca* avec l'ensemble de leurs corésidents. Ils remettent ainsi leur ancien logis à la disposition de Don Agustín. En dépit de ces principes, on constate que la *finca* Los Angeles compte 50 *ranchos* pour 55 ouvriers permanents répartis entre deux campements. Cet écart montre bien que le planteur ne peut pas rigoureusement contrôler le ratio emploi/résidence.

Chaque *ranchito*, on l'a dit, est doté d'un petit jardin. Les familles en font cependant un usage extrêmement varié. Depuis quelques années, Don Agustín a interdit aux *rancheros* de faire pousser des bananiers qui risquent, selon lui, de provoquer des maladies dans les caféières. En dehors de cette interdiction, le planteur demande aux familles de ne pas avoir plus d'une dizaine d'animaux de basse-cour à la fois et, surtout, de ne pas élever de cochon, ceux-ci pouvant provoquer des dégâts dans les caféières. Mais, encore une fois, la réalité est tout autre. Plusieurs familles ont en effet aménagé des petits enclos de bambous pour élever cochons et volailles. Par ailleurs, quelques familles développent des activités commerciales dans le cadre des *ranchos* : buvettes, confection textile, fabrication de savons...

Le droit au logement s'accompagne de celui d'utiliser les rivières qui reviennent à chaque campement. Situées en contrebas des *rancherías*, elles sont essentielles à la vie domestique. Leur fréquentation favorise également, on le montrera en détail, une sociabilité féminine qui échappe au regard du planteur et des hommes en général. De même, les villageois ont le droit de disposer chaque année d'une certaine quantité de bois mort. Contrairement à ce qui se passe dans d'autres *fincas* de la région, ce bois provient des caféières et non de l'espace forestier. Enfin, chaque ouvrier permanent se voit récompensé d'un sac de café *pergamino* chaque année après la récolte. Son volume, dit-on, permet de préparer deux bols de café par jour pour le chef de famille pendant un an.

### ***Changements et continuité chez les rancheros : retour sur la petite histoire de l'exploitation***

Jusque dans les années soixante, la distribution hebdomadaire ou bimensuelle de rations alimentaires aux ouvriers permanents et temporaires était fréquente dans la région. Des témoins de l'époque affirment que ces rations étaient insuffisantes et, surtout, que les patrons sans scrupules profitaient de l'occasion pour retenir abusivement de l'argent sur les salaires. En général, la distribution de rations alimentaires allait de pair avec l'existence d'une boutique patronale où les ouvriers pouvaient se procurer les

vivres qui leur manquaient, payables en bons et à des prix exorbitants. Sur la Costa Cuca, les rations alimentaires, les boutiques patronales et l'usage de monnaie non convertible – qui sont organiquement liées – ont aujourd'hui disparu ou ne subsistent que sous une forme résiduelle et temporaire.

À la *finca* Los Angeles, l'usage de bons n'est plus en vigueur depuis 1922. La boutique patronale, quant à elle, a été fermée par le père de s dans les années cinquante « afin que les *rancheras* puissent vendre elles-mêmes des aliments aux ouvriers de passage et en retirer tous les bénéfices ». C'est à cette époque que fut ouverte la première buvette de la *finca*. Aujourd'hui, les trois buvettes du Campement du Bas ne peuvent pas vendre de produits alimentaires aux ouvriers. Toutefois, cela n'empêche pas les commerçants de fournir, à titre exceptionnel et en secret, quelques produits alimentaires de première nécessité achetés au marché du village voisin (Colomba). Parfois, les commerçants avancent également de l'argent à leurs clients. Néanmoins, l'endettement d'un ouvrier n'est jamais très important et, surtout, il n'est pas compensable en travail.

En réalité, la boutique patronale, le système de la monnaie non convertible et les rations alimentaires – qui étaient destinés à fixer les ouvriers dans les plantations en favorisant leur endettement – sont progressivement devenus superflus. L'augmentation démographique dans les *fincas* et les populations qui ont migré sur la côte dans les années cinquante ont en effet favorisé l'émergence d'un sous-prolétariat local prêt à vendre sa force de travail à n'importe quelle condition. La nécessité de fixer les ouvriers par des moyens coercitifs ne se justifiait donc plus, compte tenu de l'extrême abondance de la main-d'œuvre dans et à la périphérie des plantations. En abandonnant ces procédés impopulaires, les *finqueros* consolidaient également l'image qu'ils souhaitaient donner d'eux-mêmes d'entrepreneurs capitalistes ayant rompu avec des relations de travail féodales.

Enfin, l'intérêt que les planteurs de la Costa Cuca portent aux conditions quotidiennes d'existence des ouvriers s'est considérablement accru depuis quelques années. Je montrerai plus loin que cette attitude coïncide avec l'émergence des revendications de la guérilla qui est apparue dans la région au début des années quarante-vingt. L'état général d'une *ranchería* et les conditions d'existence dans une plantation ne résultent donc pas du seul bon vouloir des planteurs, mais plutôt, sans que les ouvriers s'en doutent eux-mêmes, elles renvoient à des dynamiques qui leur échappent. Loin d'agir dans un univers fermé au monde extérieur, les *finqueros* sont sans cesse confrontés à des contraintes et à des acteurs allogènes à la plantation auxquels ils doivent parfois se soumettre.



**Dans l'ombre du café**

*Troisième partie*



## Les soins du café : une panoplie de main-d'œuvre sur mesure

---

La *finca* Los Angeles forme un système agricole et humain hiérarchiquement organisé qui, par de nombreux aspects, ressemble à une entreprise capitaliste classique. Ses principaux facteurs de production sont des parcelles plantées en café, une usine de transformation et un important contingent d'ouvriers. Chacun de ces éléments est relié aux autres et ne saurait s'en passer. Mais, en dépit de ces similitudes, la plantation est douée d'une forte originalité, notamment parce que le travail ne s'y réduit pas à une simple activité technique. À la *finca*, le travail est en effet porteur et créateur de valeurs – implicitement et explicitement reconnues – qui façonnent les identités individuelles et collectives des ouvriers. Pour qualifier la manière dont ces derniers sont organisés dans les grands domaines du Nouveau Monde, WOLF parle d'« agriculture militaire » (1982 : 315). Qu'en est-il à la *finca* Los Angeles? Il convient d'examiner le mode de constitution et le fonctionnement des équipes de travail qui se forment et se succèdent tout au long de l'année dans les caféières, ainsi que le discours et les représentations qui s'y rapportent.

## DE JANVIER À FÉVRIER : DES TRAVAUX D'ENTRETIEN PERMANENTS

---

Le café est une culture pérenne qui exige des soins permanents. La densité d'ouvriers résidents sur la Costa Cuca, on l'a dit, est d'environ cinquante par plantation. Néanmoins, la population flottante constituée d'ouvriers de passage est toujours importante. En outre, il existe des différences de traitement notables entre ces deux grandes catégories d'ouvriers et même à l'intérieur de chacune d'elles. Le rythme du travail, les conditions de rémunération et la façon dont les ouvriers sont perçus varient grandement.

La caractéristique commune à tous ces hommes est l'accoutrement et le port d'une machette<sup>1</sup>. D'où qu'ils viennent et quelle que soit leur condition, les ouvriers sont en effet toujours coiffés d'un chapeau de paille tressé et vêtus d'une chemise rapiécée. Le pantalon, rarement à la taille de celui qui le porte, est souvent retenu par une large ceinture à grosse boucle et décorée de fausses cartouchières dont l'éclat tranche avec l'usure de la toile. Une machette affûtée, parfois gainée d'un fourreau en cuir, descend le long de la cuisse des ouvriers. Ces derniers ne se déplacent jamais sans elle dans et en dehors des caféières. Il est vrai que la machette est indispensable pour presque tous les travaux agri-

1. Les machettes sont identiques à celles que l'on trouve au Mexique ou dans le reste de l'Amérique centrale. Elles sont vendues dans tous les marchés du pays pour une vingtaine de francs (ou de quetzales).



coles. Mais, plus qu'un outil, il s'agit par excellence de l'attribut de l'ouvrier. Toujours fièrement exhibée, la machette est parfois appelée un « second organe (sexuel) » (*una otra parte*). Le soir, les Costeños rangent l'outil à côté de la natte où ils dorment. Pour Ceux du Bas, la machette est le signe tangible de la virilité et son usage est le moyen par lequel on l'acquiert pleinement.

## ***La taille : une tâche « fixe »***

Au mois de janvier, juste après la récolte du café, on effectue une opération culturale extrêmement importante pour le développement du caféier : la taille ou égourmandage (*podá*). Celle-ci comporte plusieurs phases techniques. La première et la plus simple consiste à couper d'un coup de machette les branches mortes des caféiers. Pour les ouvriers, ces branches ne sont pas perdues. Ils ont en effet le droit de les rapporter chez eux où elles serviront de bois de chauffe. La deuxième phase technique est plus délicate. L'ouvrier sélectionne soigneusement les branches improductives – qui ont déjà produit trois années de suite – et les coupe. Simultanément, le permanent supprime les branches trop basses, celles dont le poids risquerait de casser le tronc principal et les troncs secondaires. Les coups de machette sont toujours portés de bas en haut. Ces opérations déterminent à terme la fructification. Selon l'âge des arbustes, on effectue parfois un étêtage (*descope*). On sectionne alors le bourgeon terminal du tronc pour permettre à celui-ci de repartir. Enfin, dernière phase technique, il faut rogner les bords des branches coupées à l'aide d'une grande lime de fer. Contrairement à la machette, la lime est la propriété de la *finca*. En fin de journée, chaque permanent est tenu de la rapporter à la réserve d'outils située dans le *beneficio*. En cas de perte, l'ouvrier doit rembourser la lime et payer une amende qui correspond à environ la moitié du salaire minimum journalier (*jornal*), soit 3 Quetzales (4 FF).

Pour tailler les 100 ha de caféiers, l'exploitation emploie exclusivement des permanents. Aux yeux de Don Agustín, l'opération est trop délicate pour la confier à des « gens de n'importe où » : « ces étrangers, dit le planteur, ne se soucieraient guère de la qualité de l'ouvrage ». Durant la taille, les six contremaîtres ne cessent de sillonner les rangs de caféiers, toujours à l'affût d'un arbuste maltraité. En fin de compte, les incidents sont plutôt rares, car les permanents ont acquis un rigoureux savoir-faire depuis l'enfance : « Ils se meuvent là-dedans comme des pumas » dit l'administrateur. En fin de matinée, après l'école, les jeunes garçons courent rejoindre leur père dans les caféières. Une fois sur place, ils se

tiennent bien sages et ne perdent rien des gestes de leur père. L'intensité de leur attention contraste alors nettement avec la désinvolture qu'ils affichent pendant les heures de classe.

En principe, la *finca* emploie aussi bien des permanents du Bas que des permanents du Haut pour tailler les caféiers. Néanmoins, l'ouverture d'un nouveau chemin d'ouvriers était en cours pendant l'année de mon observation. Finalement, seuls les Costeños égourmandèrent les caféiers tandis que les Juanatecos étaient affectés aux travaux sur la route. Pendant 15 jours, les 26 permanents du Bas – l'administrateur, les contremaîtres, le gardien du *beneficio* et le chauffeur ne travaillent pas dans les caféières – taillèrent donc les arbustes à raison de 450 par jour et par personne. Comme nous étions en saison sèche, la journée de travail débutait à 7 h et se terminait à 15 h 30, avec une heure trente de pause répartie en deux temps. Pour ce travail, le taux de rémunération journalier est de 7 Quetzales (9,50 FF), soit 1 Quetzal (1,35 FF) de plus que le salaire journalier. D'après Don Agustín, cette augmentation se justifie, car la taille est un travail semi-spécialisé.

Il y a toutefois une contradiction entre le type de salaire (journalier et fixe) perçu par les ouvriers et la dénomination du type d'activité qui est la leur. La taille est en effet présentée comme une tâche (*tarea* ou *destajo*) par l'administrateur. Or, en principe, l'ouvrier rémunéré à la tâche peut augmenter son salaire selon son rendement. En réalité, le terme tâche revêt deux sens différents que seul le contexte permet d'éclaircir. Par tâche « libre », il faut entendre celle qui désigne une activité rémunérée au rendement. En revanche, j'appelle « fixe » la tâche qui désigne l'activité rémunérée au-dessus du salaire minimum, mais dont le seuil est fixé à l'avance.

Don Agustín et Don Manolo justifient l'usage de ce double système de rémunération en invoquant leurs observations dans les caféières. Ils déclarent en effet avoir rigoureusement décompté le temps de travail fourni par les ouvriers dans les situations techniques et de rémunération les plus diverses. Ce type de décompte est-il transposable chez d'autres caféiculteurs? Don Agustín ne s'en préoccupe guère, sachant très bien que chaque planteur fait ses propres évaluations et qu'il est convaincu de la plus grande justice des siennes par rapport à celles de ses voisins.

### ***L'aspersion foliaire : de l'enfer du centre de santé au « guérisseur désigné »***

Immédiatement après la taille, une petite équipe (*grupito*) de six Costeños procède à l'aspersion foliaire des caféiers. Qualifié de spécialisé, ce travail a pour but de lutter contre les différents

dégâts provoqués par les insectes et les maladies – les « fléaux » – qui attaquent le café pendant la saison sèche. Il est important d'effectuer ce traitement avant la floraison du café qui commence vers la mi-février. Le rythme du travail à fournir est alors soutenu, car on entre déjà dans la troisième semaine de janvier. Pendant l'aspersion, les hommes sont équipés de combinaisons étanches, de gants, de masques et de lunettes. Là encore, l'aspersion est présentée comme une tâche. Mais cette fois, la mesure du travail ne se compte pas en nombre de rangs de caféiers ou d'arbustes à traiter. Il s'agit en effet d'épandre les cinquante litres de préparation chimique contenus dans un baril que le *pick-up* de la *finca* transporte le matin au cœur de la zone attribuée à chacun des ouvriers. Les hommes rechargent leur pompe dans les barils une dizaine de fois dans la journée. Un ouvrier traitant environ 2 ha par jour, l'aspersion dure huit jours complets. Par journée de travail, chaque permanent reçoit la somme, fixée à l'avance, de 8 Quetzales (10,80 FF).

La petite équipe de Costeños qui réalise l'aspersion est formée d'hommes jeunes et robustes. Les raisons de ce choix, dit-on, sont « de caractère sanitaire ». Le traitement chimique est en effet considéré comme nocif pour les poumons et les yeux des vieux ouvriers. En vérité, Don Manolo redoute par dessus tout les accidents de travail, car, dans cette hypothèse, il doit demander au patron d'avancer les frais couvrant le traitement médical des victimes. Pourquoi une telle crainte dans la mesure où tous les permanents de la *finca* bénéficient de la Sécurité sociale?

C'est que les services offerts par le centre de santé de la Sécurité sociale de la région sont considérés comme désastreux. D'une part, le service est long : il n'est pas rare d'attendre plusieurs jours, quelle que soit la gravité du cas, avant d'obtenir une simple consultation. Et si cette lenteur est coûteuse pour Don Agustín, qui verse pendant ce temps le salaire minimum journalier aux malades immobilisés, elle peut aussi être fatale. D'autre part, la capacité des médecins, la qualité des équipements hospitaliers et la disponibilité en médicaments sont très limitées : « S'il est possible d'y soigner les petites blessures (coupures ou cassures) disent eux-mêmes les ouvriers, on ne peut pas y guérir les maux de l'intérieur ». Par cette expression, les *rancheros* désignent justement les intoxications et autres maladies pulmonaires provoquées par les aspersion chimiques dans les caféières<sup>2</sup>.

Don Agustín prend donc lui-même en charge une partie des frais des accidentés du travail, à condition que ces derniers se rendent auprès du médecin de Coatepeque avec lequel il a passé un contrat d'exclusivité. Dans une plantation voisine, c'est le même

2. Mes informations corroborent les conclusions de l'enquête de HOVR (menée dans les années cinquante!) sur les conditions de santé des ouvriers agricoles guatémaltèques (1955). Aujourd'hui, la situation a quelque peu changé pour les ouvriers permanents des régions où la guérilla exerce son influence (cf. chap. 10), avec cependant une exception pour les ouvriers saisonniers qui continuent à vivre dans des conditions infamantes (cf. chap. 6).

médecin qui se déplace pour ausculter les ouvriers. Mais cette formule est considérée comme perverse par Don Agustín. Il dit « qu'elle incite les gens à s'inventer des maladies, pour mieux profiter de la visite, pour eux gratuite, du médecin et ne pas se rendre au travail ».

Cependant, le médecin officiel de la *finca* n'est pas l'unique recours des familles ouvrières. Celles-ci visitent également des guérisseurs (*curanderos*) installés dans la région<sup>3</sup>. Les *finqueros* n'ignorent pas leur existence. Comme il l'a fait avec le médecin, Don Agustín a d'ailleurs passé un accord avec l'un d'entre eux à l'insu des ouvriers. En contrepartie d'une mensualité fixe, le guérisseur s'engage à soigner les familles sous la supervision technique du médecin officiel de la *finca*. En vertu de cet accord, le médecin et le guérisseur se partagent donc les malades et se les renvoient mutuellement selon la gravité des cas. Ce système entraîne parfois des accidents thérapeutiques. Mais le principal intérêt de cet arrangement est économique. Il est vrai qu'une consultation médicale classique, pour un résultat tout aussi médiocre, coûte au moins le double de ce que demandent le guérisseur et le médecin de la *finca*.

Dans ces conditions, on comprend pourquoi l'administrateur prend tant de soin à constituer une petite équipe d'hommes jeunes et robustes pour mener l'aspersion foliaire. De leur côté, les ouvriers sont pleinement conscients des dangers de leur tâche, mais se montrent fiers de l'accomplir. Car, en plus de l'argent « extra » qu'ils gagnent à cette occasion, ils sont crédités par l'administrateur et les *rancheros* de qualités physiologiques hors du commun.

### *La coupe des rejetons : le prestige des « ouvriers d'élite »*

Pour éviter les intoxications, il est rigoureusement interdit aux ouvriers de circuler dans les caféières pendant trois jours entiers après l'aspersion. Une fois levée la période d'interdiction, on effectue une taille beaucoup plus précise que la première. On coupe en effet les petits rameaux qui repoussent sur les branches les plus productives des caféiers. Pour cette opération qui s'étale sur l'ensemble du mois de février, Don Manolo sélectionne les douze ouvriers les plus habiles de la *finca*. D'après l'administrateur, cette habileté technique ne s'acquiert pas : elle est « innée ». En conséquence de quoi aucun des élus ne peut provenir du Campement du Haut : « Pourquoi envoyer des Juanatecos dans les caféières alors que les Costeños ont du café dans le sang? ».

Pour ce travail hautement valorisé, les salaires des ouvriers ne sont pas particulièrement élevés. Une fois encore, la coupe des

3. En général, les guérisseurs de la région se présentent comme des « Indiens », une identité qui leur confère une aura quelque peu mystérieuse aux yeux des citadins. La fonction de guérisseur est l'une des rares pour laquelle on reconnaît un grand savoir-faire aux Indiens, ce dont certains profitent parfois largement. C'est ainsi qu'en Équateur, de nombreux Indiens *tsachilas* – ou « Colorados » du groupe sociolinguistique *chibcha* – se sont installés en bordure des routes très fréquentées de la côte pour vendre leurs services aux voyageurs.

rejetons est considérée comme une tâche fixe, les coupeurs percevant un salaire de 7 Quetzales par jour (9,50 FF), soit seulement 1 Quetzal de plus que le salaire minimum journalier. Que pensent les ouvriers d'élite de conditions de rémunération aussi modestes, compte tenu du prestige associé au travail qu'ils accomplissent ?

Il convient de souligner que les ouvriers d'élite mesurent parfaitement l'importance de leur tâche et qu'ils ne manquent pas une occasion de le faire savoir aux autres. En fin de journée, les coupeurs marquent ainsi une nette distance entre eux et le reste des permanents. C'est à l'écart que les douze hommes s'offrent des tournées de boissons gazeuses dans les buvettes du Campement du Bas. Pendant quelques heures, les *rancheros* partagent le sentiment que les coupeurs les tiennent pour inférieurs. Si la fierté des coupeurs montre qu'ils ont intériorisé la forte réputation qui leur était faite, on peut toutefois se demander si ce n'est pas le même sentiment qui leur permet d'assumer la médiocrité de leur rémunération. La valorisation du petit groupe contribuerait aussi à la stimulation des coupeurs et, par conséquent, à l'amélioration constante de leur efficacité technique.

## *Efficacité technique et qualités naturelles*

D'emblée, il est notable que le groupe des ouvriers permanents est considéré comme globalement meilleur que n'importe quel autre groupe d'ouvriers de passage pour effectuer des travaux de précision. Le groupe des permanents se divise cependant en plusieurs sous-groupes de prestige inégal. La constitution de deux petites équipes, l'une « de jeunes et robustes personnes » et l'autre de personnes ayant du « sang de café » dans les veines, se fonde sur diverses qualités physiologiques et psychologiques reconnues comme réelles par l'administrateur et le planteur.

La reconnaissance de ces diverses qualités sert à la fois de fondement et de justification à la constitution des équipes (cf. tabl. XIII). Le planteur et l'administrateur ne se posent donc nullement la question de savoir si les critères de sélection qu'ils utilisent sont objectifs. Ils se contentent de les appliquer et de juger de leur efficacité. Pour leur part, les ouvriers intériorisent les qualités dont on les crédite. Ils surenchérisent même dans ce sens comme pour mieux affermir leur position. Même s'ils ne l'admettent pas ouvertement, les hommes qui n'intègrent pas les petites équipes sont sceptiques sur l'existence des qualités reconnues à leurs collègues. Il demeure que, face au planteur et à l'administrateur, ils ravalent leurs doutes pour adopter le comportement qu'ils savent être reconnu.

Types de Travail	Qualification du travail	Équipes de travail	Revenus journaliers
Taille Aspersion Coupe des rejetons	Semi-Spécialisé	26 Costeños	9,50 FF
	Spécialisé	6 Costeños	10,80 FF
	Travail d'élite	12 Costeños	9,50 FF

Tableau XIII

Qualification du travail et revenus.

Le double système de rémunération en vigueur à la *finca* est une source de motivation supplémentaire pour les ouvriers. Ceux-ci s'appliquent sans cesse à exhiber les qualités dont la reconnaissance, précisément, leur permettra d'effectuer les travaux les mieux payés. Cela n'empêche pas que la rétribution d'un travail soit parfois faible par rapport à sa pénibilité. Mais il se pourrait que cette pénibilité soit en partie assumée grâce au prestige que les ouvriers retirent de l'exécution du travail. Aux yeux des ouvriers, la valeur du travail n'est donc pas seulement marchande, même si cette dimension est fondamentale. En fait, le travail prend un sens symbolique qui permet à l'ouvrier de se situer plus ou moins honorablement dans son groupe social. Au vu des exemples mentionnés, ce phénomène n'est pourtant pas définitif puisque les petites équipes se défont une fois le travail achevé. Cette logique conduit cependant à l'établissement de hiérarchies symboliques plus durables, notamment à l'échelle des campements.

## DE JANVIER À AVRIL : DES TRAVAUX EXCEPTIONNELS

La bonne conjoncture commerciale traversée par la caféiculture guatémaltèque en 1985 et 1986 a incité plusieurs planteurs de la Costa Cuca à rénover jusqu'à 10 % de leurs caféières. Entre 1986 et 1988, Don Agustín a pour sa part rénové 5 ha de sa propriété, soit un peu moins de 5 % de ses caféières en production. À la *finca* Los Angeles, il est hors de question d'utiliser une semence de café qui ne provienne pas d'une cerise originaire de la propriété. Ce choix, qui est mis sur le compte de l'inaptitude des pépiniéristes de la région, révèle l'attachement du planteur pour ses caféières. Même si c'est sur le ton de la plaisanterie, il n'hésite d'ailleurs pas à déclarer en parlant du café de la *finca* : « je lui ai donné moi-même à têter ».

## « Tout est dans le doigté » : la préparation des semis de café

### SEMENCES ET GERMOIRS : LE SEIN DE LA FINCA

Faire croître des semis de café est un travail risqué, coûteux et long. L'ensemble des opérations est supervisé par le responsable de pépinière, Don Ernesto. D'origine *costeña*, il a appris le métier auprès de son père qui occupait la même fonction.

La première opération consiste à sélectionner des graines de café mûres, dépulpeées, lavées et légèrement fermentées (c'est-à-dire des graines de café *pergamino*) puis à les placer dans des bacs remplis de terre très enrichie d'engrais. Les semences mûrissent dans ces bacs protégés du soleil pendant deux mois (de janvier à février). Le planteur vérifie personnellement la préparation des bacs et la qualité des graines sélectionnées par Don Ernesto. La mise en germe des semences est exclusivement effectuée par dix ouvrières âgées de 20 à 30 ans et ayant une acuité visuelle reconnue. Elles sont toutes, sans exception, les épouses d'ouvriers permanents du Campement du Bas. Sur le cahier de l'administrateur, ces femmes appartiennent à la catégorie des « occasionnelles » ou des « éventuelles » (littéralement *eventuales*).

Pour ce travail, les ouvrières ne sont pas rémunérées au rendement, mais à la « demi-journée » qui correspond, en réalité, à un peu plus de la moitié du salaire minimum journalier (*semi-jornal*). De cette manière, Don Agustín pense que la manipulation des semences sera menée lentement et avec minutie. La matinée commence à 7h et se termine à 12h (on prend deux pauses d'une demi-heure chacune). À cette occasion, les femmes gagnent 4 Quetzales (environ 5,40 FF). Durant ces quatre heures de besogne de haute précision, elles sont à genoux, silencieuses. L'ambiance n'est pas franchement gaie. On dissuade les ouvrières de parler afin qu'elles n'abîment pas les semences par distraction. C'est l'administrateur qui les surveille lui-même : « On ne hurle pas quand on donne le sein à un bébé, dit Don Ernesto, c'est la même chose avec le café ». En tout, les éventuelles sèment près de 250 semences dans une matinée.

### PÉPINIÈRES ET PLANTULES : DES FEMMES ET DES « PETITS SOLDATS »

Après deux mois de gestation (en mars donc), les plantules – appelées les « petits soldats » – sont repiquées une à une dans des sacs de plastique<sup>4</sup>. Le sujet est d'ailleurs fréquemment l'objet de plaisanterie entre Don Ernesto et l'administrateur. Ces derniers disent en effet que, avant d'accomplir leur service militaire, les petits soldats vont enfin connaître « les joies de la nature » grâce aux femmes qui vont en prendre soin.

4. Le sens que les ouvrières donnent au mot de plantule est conforme à son sens étymologique. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la plantule était en effet un synonyme de « planton », un terme qui désignait métaphoriquement un « soldat immobile en faction » (PICOCHÉ, 1992 : 392).

Comme les germoirs, la pépinière est protégée du soleil par de petits arbustes. Chaque sac contient deux kilos de terre légère et fumée, et préparée par trois ouvriers permanents *costeños*. La mise en sac des plantules est effectuée par les ouvrières qui ont déjà mis les semences en germe.

Le repiquage des plantules occupe les éventuelles pendant huit matinées. Il est vrai que les gestes sont plus nombreux que dans l'opération précédente : il faut préparer les sacs, déterrer les plantules et, enfin, les repiquer. Le taux de rémunération des ouvrières est le même que pour l'activité précédente<sup>5</sup>.

Le repiquage terminé, il faut attendre une année (le mois de mars ou d'avril suivant) avant de transplanter les plants de café dans les caféières. La sécurité des plants est assurée par l'un des quatre gardiens de la *finca*. Armé d'une machette, il fait la ronde jour et nuit en alternance avec ses collègues. Pendant ce temps, les plantules grandissent sous l'œil attentif de Don Ernesto.

Le travail de celui-ci – qui requiert une présence et une attention constantes – consiste à donner l'ordre d'irriguer et de désherber les plants au moment opportun. Pendant la saison sèche, l'irrigation se fait manuellement et de manière hebdomadaire. C'est Don Ernesto lui-même qui s'en charge à l'aide d'un jet. Pour le désherbage, il fait appel aux ouvrières qui connaissent déjà les plantes, c'est-à-dire celles qui les ont repiquées. Cette activité, dont la précision est extrême, a lieu une première fois en début avril, juste avant la saison des pluies. Il s'agit d'arracher du bout des doigts les petites herbes qui poussent autour de chaque plant de café. Le désherbage de l'ensemble de la pépinière dure quatre à cinq matinées consécutives, sachant que l'opération est répétée tous les trois mois (avril, juillet, octobre, janvier).

Les travaux d'ensemencement, de repiquage et de désherbage des jeunes plants de café sont donc entièrement assurés par les mêmes équipes de femmes. Toutes travaillent dans des conditions identiques et reçoivent un salaire fixé à l'avance. Pour Don Agustín, Don Manolo et Don Ernesto, cette politique est la seule possible. Il est en effet « bien connu que les femmes ont des doigts plus délicats que les hommes » et, de ce fait, qu'elles sont « prédestinées à cet ouvrage de précision ».

Pourquoi n'emploie-t-on que des éventuelles du Campement du Bas et aucune du Campement du Haut? Une telle question provoque de larges sourires ironiques tant chez les contremaîtres que chez les ouvrières. La réponse est sans équivoque : « Parce qu'elles sont *indias*, voyons! ». Explicitement, tout le monde reconnaît que la préparation des semis de café est du ressort

5. Un malheureux incident rompit la monotonie du repiquage auquel j'assistai. Un matin, une des ouvrières n'arriva pas à l'heure à son travail. Don Manolo envoya alors une fillette – qui observait attentivement sa maman à travers le grillage – aux nouvelles. La fillette revint avec l'intéressée qui, dans sa précipitation, s'affala lourdement sur une bonne dizaine de plantules. L'administrateur chassa immédiatement l'ouvrière et ajouta d'un air agressif : « Je ne veux plus te voir par ici, tes gens non plus ». En 1992, soit quatre années plus tard, cette femme – ainsi que sa famille – n'avait toujours pas retrouvé du travail dans la pépinière.



exclusif de celles qui, comme leur mari, ont « du café dans le sang ». Aux yeux de tous, les longues heures d'apprentissage des femmes *costeñas* passées dans la pépinière ne comptent pas.

#### DE L'INSTINCT MATERNEL À LA FÉMINITÉ : LE SAVOIR-FAIRE DES COSTEÑAS

Le travail dans la pépinière ne concerne qu'une minorité de femmes (cf. tabl. xiv). En principe, elles sont choisies pour leur acuité visuelle. Il est incontestable que la minutie des opérations requiert cette qualité naturelle. Pourtant, au-delà de cette contrainte, on remarque que la sélection des ouvrières obéit à des critères d'un autre ordre. De fait, les femmes sont toutes, sans exception, de jeunes mères de familles. On constate également que des mères de famille plus âgées, couturières de leur état lorsqu'elles ne travaillent pas dans les caféières, ne rejoignent pas l'équipe des jeunes femmes, en dépit de leur aptitude visuelle reconnue.

Tableau xiv

*Le travail  
des femmes  
dans la pépinière.*

Types de travail	Équipes de travail	Durée du travail	Revenus journaliers
Germoirs	10 Costeñas	8 matinées (1 fois l'an)	5,40 FF
Repiquage	10 Costeñas	8 matinées (1 fois l'an)	5,40 FF
Irrigation et Désherbage	10 Costeñas	4-5 matinées (4 fois l'an)	5,40 FF

La constitution de l'équipe revient entièrement à des hommes, en l'occurrence à Don Ernesto et à Don Manolo. Or, ces derniers sont intimement persuadés que le café à l'état de plantule est dans la même situation que le jeune homme qui, à l'adolescence, découvre le monde en général et les femmes en particulier. Pour permettre aux plantules de franchir le passage de l'enfance à l'âge adulte, les hommes leur offrent donc la présence délicate de jeunes femmes qui, par ailleurs, ont déjà fait preuve de leur fécondité.

Le statut des jeunes éventuelles est donc double. En « donnant le sein » au café, elles manifestent en effet des qualités maternelles. En même temps, elles initient les plantules à l'existence d'adultes. Cette double exigence de fertilité et de féminité pourrait expliquer la non-participation des femmes d'âge mûr ou trop jeunes à l'équipe. Pour ne pas abîmer la jeune plantule, il convient de la confier à des mains expertes, à la fois féminines et maternelles.

L'argument selon lequel les Juanatecas n'ont pas d'acuité visuelle suffit en tout cas à les évincer de l'équipe. Les hommes croient-ils réellement à leur incapacité, eux qui constatent quotidiennement que le maniement des plantules est aussi une question de savoir-faire? Comme on le verra plus loin, ce type de prétexte a d'importantes conséquences sur le statut des femmes dans la sphère villageoise.

## « Une affaire d'homme » : le nettoyage des caféières

### LA COUPE DE CEUX DU BAS ET L'ABATTAGE DE CEUX DU HAUT

Le dernier défrichement de forêt effectué à la *finca* pour planter du café date du début des années soixante. Depuis, ce sont les mêmes parcelles qui sont entretenues et rénovées. Jusqu'en 1960, on arrachait seulement des rangées d'arbustes : « c'était plus du jardinage que de la caféiculture » déclare à ce sujet le *finquero*. Actuellement, Don Agustín souhaite homogénéiser les six parcelles de la *finca*. C'est ainsi qu'en 1988, il décida de rénover 5 des 20 ha que compte la parcelle la moins productive de toutes, Santa Eugenia. Avant de planter, il faut nettoyer la caféière. Ce travail considérable est effectué au mois de mars lorsque les nouveaux plants de café arrivent à maturité et que les premières fortes pluies ne sont pas encore tombées. Le nettoyage des caféières est entièrement réalisé par des hommes. Ces derniers sont répartis en deux équipes selon qu'ils sont Costeños ou Juanatecos.

Sous une grosse chaleur, 30 permanents se répartissent les opérations. Dans un premier temps, 15 permanents du Bas commencent par abattre (*tumbar*) à la machette les vieux caféiers. Pour ce travail considéré comme facile, les ouvriers reçoivent 6 Quetzales (8 FF) par jour. Comme un ouvrier coupe une centaine de caféiers par jour, les 5 ha sont nettoyés en 5 jours. Entre-temps, les ouvriers ont donc gagné 30 Quetzales (40 FF). Pour abattre les caféiers, les Costeños se servent comme toujours de leur machette.

Après Ceux du Bas, c'est au tour de Ceux du Haut de venir travailler sur la caféière. Leur mission – physiquement beaucoup plus pénible que la précédente – est d'abattre les arbres d'ombrage des caféiers. Pour ce faire, ils utilisent des haches qui leur sont prêtées par la plantation et qu'ils devront restituer à la réserve en fin de journée. Sur la parcelle Santa Eugenia, on dénombrait environ 70 arbres d'ombrage à l'hectare. Tous les arbres furent coupés à l'exception d'un seul dont la variété et le statut sont très particuliers : il s'agit du *ceiba*, un arbre de près de 30 m de haut, en dessous duquel les Juanatecos font régulièrement des prières et des offrandes. En moyenne, un homme coupe quatre à cinq arbres par jour. Les rythmes de travail des coupeurs étant assez semblables, les 16 Juanatecos achèvent l'abattage en cinq jours. Cette fois, le patron estime qu'il faut payer les ouvriers au rendement « pour mieux les stimuler dans ce travail pénible ». Les coupeurs gagnent 1,50 Quetzales (2 FF) par arbre, soit 6 à 7,50 Quetzales (entre 8 et 10 FF) par jour. À l'issue de leurs cinq journées de travail, ils ont donc gagné environ 30 Quetzales (40 FF).

Pendant l'abattage des arbres, la vigilance des gardiens de la *finca* redouble. C'est jour et nuit qu'ils se relayent pour parcourir bruyamment la parcelle défrichée. Ce faisant, ils espèrent effrayer les bandes de voleurs de bois, plus ou moins bien armées, qui sévissent dans toute la région. En général, les voleurs agissent la nuit. Ils pénètrent dans l'enceinte des plantations par les chemins de traverse et chargent silencieusement les arbres déjà tronçonnés dans une camionnette. Pour faire face aux voleurs, les gardiens de la *finca* ne sont pas armés de fusils. Ils disposent en revanche de puissantes lampes torches et de sifflets stridents du type de ceux qu'on utilise dans la police. La lumière et le bruit, espère-t-on, feront déguerpir les voleurs. Dans d'autres *fincas* de la région, les gardiens sont armés et n'hésitent pas à tirer sur les voleurs. Plus rarement, les chemins d'ouvriers sont coupés des fosse profondes. Pour passer au-dessus avec un véhicule, il faut disposer de longs madriers très solides. Mais Don Agustín ne tient pas à armer les gardiens de la *finca* pour quelques arbres. Pour lui, l'utilisation d'armes a en effet pour conséquence regrettable d'attirer l'attention de la police, de l'armée et, surtout, des guérilleros qui s'emparent des armes camouflées dans les plantations<sup>6</sup>.

Après la coupe, les arbres sont tronçonnés puis débardés le long du chemin qui borde la caféière. Pour débiter les arbres, les bûcherons ne disposent pas de tronçonneuse. Ce type d'outil, parce que fabriqué à l'étranger, coûte un prix considérable. De surcroît, il requiert des pièces de rechange onéreuses et le plus souvent introuvables au Guatemala. Enfin, les mécaniciens locaux, susceptibles de prendre soin de ce matériel délicat, sont rares et font eux-mêmes payer fort cher leur service. Comme l'explique Don Agustín : « Les gens d'ici ne sont pas habitués à ce type de machine ; ils la casseraient sans arrêt et risqueraient de se blesser ; l'utilisation des machines n'est pas encore entrée dans les mentalités ». Quoi qu'il en soit, le raisonnement de Don Agustín signifie que l'emploi de 15 bûcherons reste inférieur au prix d'achat et d'entretien d'une machine dans l'état actuel des conditions de travail au Guatemala.

C'est donc tout d'abord à la hache, puis à la scie, que les hommes débitent les arbres d'ombrage. En moyenne, un ouvrier abat quatre à cinq arbres dans la journée. Mais, par la suite, il faut être deux pour hisser le tronc sur un petit échafaudage de bois et le scier dans le sens de la longueur. Pour ce travail, les hommes sont rémunérés 1,50 Quetzal (2 FF) par arbre. Par jour, Ceux du Bas reçoivent donc la même somme d'argent que leurs collègues du Haut. En revanche, comme le travail s'étale sur onze jours, ils finissent par gagner davantage puisque, une fois les arbres débités, Ceux du Haut descendent les bûches contre le salaire minimum (6 Quetzales).

6. Une nuit, je fus brusquement réveillé par plusieurs coups de feu. Dans ces cas-là, les consignes de Don Agustín sont claires : tout le monde doit rester chez soi et se tapir sous son lit. Après une nuit blanche, j'appris que des voleurs d'arbres avaient pénétré dans la *finca*. Après avoir effrayé les gardiens en tirant des coups de feu, ils avaient chargé les arbres dans un camion stationné en bordure de route. Quelques jours après l'incident, je pris la route de Coatepeque en compagnie de Don Manolo. Je fus surpris de rencontrer, juste après un virage, un camion arrêté qui obstruait les trois quarts de la largeur de la route. En passant, je vis trois hommes qui hissaient de gros troncs d'arbres à grand renfort de câbles. Lisant dans mes pensées, Don Manolo me confia que le propriétaire du camion était un gros commerçant-transporteur de la région dont l'une des spécialités était d'acheter du bois aux *fincas* afin de le revendre, débité, aux habitants de Coatepeque. Anticipant une nouvelle fois sur mes questions, il m'avoua que, de nuit, l'homme - arrondissait ses fins de mois difficiles -

## LE TRANSPORT DU BOIS : LE LOURD FARDEAU DE L'INDIANITÉ

Le bois est progressivement descendu à la réserve qui se trouve derrière le *beneficio*. La technique de transport utilisée à cette occasion est impressionnante. Les rondins sont en effet empilés sur le dos des ouvriers et maintenus par une lanière de cuir (le *mecapal*, un terme *nahuatl*) qui s'appuie sur le front et qui passe sous le tas. Cette technique, en usage dans l'ensemble des hautes terres, est illustrée par l'image d'Épinal de l'Indien qui trotte pieds nus et le dos cassé sous le poids de son fardeau. C'est d'ailleurs cette image, indissociable de la condition de l'Indien, qui fait dire à Don Manolo que les Juanatecos « sont très forts pour ça ; [qu'ils] conservent cette habitude depuis des siècles, parce qu'ils l'ont dans le sang » (cf. tabl. xv).

Types de travail	Équipes de travail	Durée du travail	Revenus journaliers
Coupe	15 Costeños	5 jours	8 FF
Abattage	16 Juanatecos	5 jours	8 à 10 FF
Tronçonnage, débardage	15 Costeños	11 jours	8 à 10 FF
Transport du bois	16 Juanatecos	11 jours	8 FF

Tableau xv

*Répartition du travail lors du nettoyage de la parcelle Santa Eugenia.*

L'inégale répartition des tâches s'accompagne d'une inégalité quant au montant du salaire perçu par les Costeños et les Juanatecos. De fait, la période durant laquelle la tâche des Costeños est libre (11 jours) est supérieure à celle dont bénéficient les Juanatecos (5 jours). Certes, les différences ne portent que sur 8 Quetzales (12 FF) et ne concernent qu'une minorité d'ouvriers. Néanmoins, cette disparité s'ajoute au manque à gagner des femmes *juanatecas* qui, entre-temps, ne sont pas employées.

### **« Les femmes la stériliseraient » : la plantation du café**

#### LE DÉSHERBAGE : LE BALLET DES MACHETTES

Une fois achevé le nettoyage de la parcelle, il faut impérativement terminer le contrôle des mauvaises herbes avant de commencer à planter. Sept permanents du Bas sont chargés de couper l'herbe presque à ras du sol (*chapia*). Les hommes sont alors payés à la journée au tarif du salaire minimum : « En général, dit le planteur,

on ne paye pas les ouvriers à la tâche [libre] pour la *chapia*; il faut éviter qu'ils se précipitent dans les caféières et qu'ils coupent n'importe quoi ».

La position du coupeur laisse parfois le non-initié. L'homme, en effet, est toujours bien fléchi sur ses jambes. S'il est droitier, sa jambe droite, pliée et placée bien en avant, lui sert d'appui. L'amorce du geste se fait avec lenteur, la machette déclinant une courbe, la pointe dirigée vers le ciel. Puis le coupeur esquisse un rapide mouvement de balancier vers le sol. C'est à ce moment précis que l'homme casse son poignet, tout en maintenant fermement le manche de l'outil, avant de faucher l'herbe. L'impulsion du poignet permet d'accélérer et de donner de la puissance au mouvement. Pour couper le plus d'herbe à la fois, la machette doit être maintenue en parallèle au sol. Puis, le coupeur termine son geste bien au-dessus de son épaule gauche. L'efficacité du mouvement tient à son rythme ainsi qu'à la souplesse et à la force du poignet de l'ouvrier. Ce geste, effectué à la perfection par tous les hommes, est effectué en silence. Seul le cliquetis des lames tranchantes qui effleurent parfois quelques pierres ponctue cet étonnant ballet sous l'œil vigilant de Don Fernando, le responsable de la parcelle Santa Eugenia. Ainsi menée, l'ensemble de la coupe s'achève à la fin de la journée.

#### LE PIQUETAGE : DEUX GÉNÉRATIONS DE FEMMES

Le jour suivant, vingt éventuelles du Bas définissent l'emplacement des nouveaux plants de café à l'aide de piquets de bambous. On appelle ce travail le piquetage (*aboyado*). Les écarts, tant en longueur qu'en largeur, ne sont pas laissés au hasard. Ils dépendent en fait de la variété du café planté. Sur cette parcelle, Don Agustín a décidé de planter du *caturre*, une sous-variété naine de l'*arabica*. Avant de prendre cette décision, il s'est renseigné auprès de ses voisins caféiculteurs; il a également réuni de la documentation. Dans l'ensemble, le *caturre* est plus productif que l'ancienne variété, le *bourbon*. Il nécessite moins d'ombrage et permet une densité supérieure (environ 1700 pieds contre 1000 à l'hectare). En revanche, le *caturre* requiert de nombreux soins phytosanitaires et son coût d'entretien est plus élevé.

Pour que les « piqueuses » respectent les écarts, on leur distribue deux mesureurs en bambou qu'elles déplacent au fur et à mesure de leur progression. Don Fernando et l'administrateur supervisent ce travail, l'un se tenant dans le sens de la longueur et l'autre dans le sens de la largeur de la caféière. Il s'agit également de respecter scrupuleusement les courbes de niveau, selon une façon culturelle qui se généralise peu à peu dans l'ensemble de la région. À raison

de 30 piquets par heure, les femmes – qui ne travaillent qu'une demi-journée de quatre heures – terminent l'ensemble du piquetage en quatre matinées, toujours contre 4 Quetzales (5,40 FF).

Les ouvrières qui effectuent le piquetage ne sont pas les mêmes que celles qui ont préparé les plants de café dans la pépinière. De fait, elles sont incontestablement plus âgées que les précédentes. Ne requérant aucune habileté particulière, il est vrai que le piquetage peut être réalisé « par n'importe qui ». Mais cette particularité technique n'explique pas tout. Il semble en effet que les ouvrières qui ont déjà travaillé laissent à d'autres femmes le soin d'accomplir le piquetage. Pour expliquer la rotation des équipes, les Costeñas évoquent la nécessité d'établir « un juste partage du travail entre les femmes ». Une fois encore, il faut souligner le fait que ce souci d'équilibre ne prend pas en compte les Juanatecas. Lorsqu'on demande à l'administrateur ou aux Costeñas les raisons de l'absence de Celles du Haut pour le piquetage, les réponses sont tautologiques : « Comment pourraient-elles piquer puisqu'elles ne l'ont jamais fait? ». Les Juanatecas, quant à elles, disent pudiquement qu'elles ont « mieux à faire ».

#### LE TRANSPLANT : LE GESTE AUGUSTE DU SEMEUR

Tous les deux ans, vers la fin mars et le début avril, environ 8000 plants de café, soit l'équivalent de 5 ha, sont donc transplantés de la pépinière aux caféières. Les jeunes caféiers sont exclusivement plantés par les permanents du Bas, un travail qu'ils valorisent hautement. N'est-ce pas un peu grâce à eux que la plantation va « sortir des fruits », sous-entendu produire du revenu?

On commence par hisser dans le camion les plants maintenus dans de petits sacs de plastique. Puis, on les transporte à la nouvelle parcelle. Don Geraldo, le chauffeur, et Don Ernesto (le responsable de la pépinière) sont chargés de l'opération. Au bord de la caféière, 15 ouvriers munis de petits « tabourets » de bois attendent tranquillement le chargement. Dès l'arrivée du camion, chaque homme dépose précieusement dix plants de café dans son tabouret qui, en réalité, n'est autre qu'une sorte de caisse en bois (il ne sert pas de siège). Puis, le tabouret est hissé sur le dos et maintenu par une lanière de cuir qui passe sur le front, conformément à la « coutume indienne » du pays. Après avoir déposé le tabouret au début du rang qui lui est imparti, l'ouvrier découpe le sol en rond à l'aide de sa machette autour du piquet qui sert de repère. Le diamètre du trou équivaut à celui du plant qu'il va semer. Avant de planter l'arbuste, le « semeur » fend le sac en plastique qui l'enserme. Puis, avec le manche de sa machette et la paume de ses mains, il tasse la terre qui entoure le jeune plant.

À raison de 150 transplants par jour et par semeur, les 15 hommes achèvent la plantation de la parcelle en neuf jours. Le nombre d'arbustes à planter leur est imposé contre un salaire relativement élevé : 12 Quetzales (16 FF) par jour, soit un montant exceptionnel pour une activité en dehors de la récolte. Ces gains arrivent à point nommé puisque, après ces dures journées, ce sont les 15 jours de congés payés d'avril qui commencent. Grâce à l'argent gagné, les Costeños pourront célébrer dignement la Semaine sainte (cf. chap. 9).

Le discours qui accompagne le geste du semeur a une connotation sexuelle explicite. On dit en effet que seul l'homme peut « donner la vie à la terre ». On ajoute en parallèle que « les femmes la rendraient stérile [la terre] » (de l'expression « *las mujeres la arruinarían* »). La caféière porte donc la plante en elle comme une mère porte son enfant. De surcroît, la croissance de l'arbuste resterait impossible sans l'intervention des hommes. À cette occasion, la fierté des « semeurs » – qui s'autodénoient parfois les « géniteurs » – est donc très grande. Dans le processus de fécondation de la terre, la machette apparaît également comme un élément essentiel. L'outil, qui parachève l'implantation physique du caféier dans le sol, est, on l'a dit, un symbole de masculinité. Après les semis, quelques « géniteurs » laissent une petite entaille sur le fourreau de cuir de leur machette. Ils marquent ainsi leur appartenance à la corporation des vrais mâles (*machos*), les seuls capables de donner vie à la terre. Dans ce contexte, la non-participation des permanents du Haut aux semis prend un sens particulier. Elle signifie que les *Indios* n'ont pas la virilité des Costeños (cf. tabl. xvi).

Tableau xvi

Répartition du travail lors de la plantation de la parcelle Santa Eugenia.

Types de travail	Équipes de travail	Revenus journaliers	Durée du travail
Désherbage	7 Costeños	8 FF	1 jour
Piquetage	20 Costeñas	5,40 FF	4 matinées
Transplant	15 Costeños	16,20 FF	9 jours

## À chacun sa voie : l'entretien et la réfection des chemins

### LES « RECRUTÉS » SONT-ILS LES BOUCS ÉMISSAIRES DES JUANATECOS ?

Aux activités précédentes, s'ajoutent des travaux de nature plus exceptionnelle comme le tracé d'un nouveau chemin et l'empierrement de la route communale qui longe la *finca*. En 1988, les travaux ont été menés au mois de janvier et février sous un climat

très sec. L'ouverture du chemin dans la *finca* a retenu les 16 permanents du Haut ainsi que plusieurs de leurs fils, appelés à l'occasion les « éventuels », soit 31 personnes au total.

Pour compléter cette première équipe, la *finca* embauche 20 travailleurs temporaires. Ces derniers, qui vivent dans un hameau de la côte situé à une dizaine de kilomètres au sud de la plantation, sont inscrits sur la liste de l'administrateur sous le nom de « recrutés » (*reclutados*). Chaque matin, le *pick-up* de l'exploitation, emmène les recrutés à la *finca* en deux voyages. En fin de journée, la camionnette les ramène chez eux. En vérité, les hommes sont réunis par un agent recruteur (*contratista* ou *comisionista*, littéralement le « commissionnaire »), Don Pedro, que Don Manolo appelle son « homme de parole » et qui vit dans le hameau<sup>7</sup>. Moyennant une commission en argent, Don Pedro est donc chargé de sélectionner des hommes de confiance et dociles. Pendant la durée du contrat, Don Pedro ne lâche pas les ouvriers d'une semelle. Il les accompagne tous les jours au travail et repart avec eux. Il sait que sa réputation dépend de la conduite des recrutés qu'il a réunis. À la *finca*, les hommes reçoivent le salaire minimum journalier, bien qu'on leur retire un Quetzal pour rembourser le coût du transport. Pendant toute la durée du travail, c'est-à-dire trois semaines, les ouvriers qui composent les équipes de recrutés ne sont pas renouvelés, conformément au souhait du planteur. Ce faisant, Don Agustín espère gagner leur fidélité. En cela, son objectif est à la fois d'élever le niveau technique des hommes et d'en faire ultérieurement des ouvriers temporaires spécialisés pour le seul compte de la *finca*. Pour son travail, Don Pedro reçoit une commission qui se monte à environ 15 % de la totalité des salaires perçus par les recrutés, soit environ 324 Quetzales (437 FF).

Le travail des Juanatecos et des recrutés consiste à prolonger un chemin sur 200 m de long et quatre mètres de large. Le tracé a été dessiné par un géomètre engagé par Don Agustín. Le nettoyage de la bande caféière sacrifiée pour le chemin est mené par les Juanatecos. Derrière eux, les recrutés débitent, débardent et transportent le bois des arbres d'ombrage. Don Manolo interdit aux recrutés de rapporter du bois de la *finca* chez eux. En revanche, il permet aux Juanatecos de récupérer les caféiers coupés. Cette première étape dure trois jours. La seconde consiste à bâtir une terrasse dans un virage en pleine pente. Ce dur labeur – qui s'étale sur trois semaines – requiert une grande quantité de pierres. C'est Don Geraldo, le chauffeur de la *finca*, qui a la responsabilité d'aller les acheter à un tailleur de pierres, à une vingtaine de kilo-

7. Le père de Don Pedro, un ancien ouvrier de plantation, avait bénéficié de la Réforme agraire en 1952. Avec les années, il agrandit peu à peu sa propriété en rachetant les parcelles de ses voisins. Unique héritier, Don Pedro sut conserver le patrimoine familial. Actuellement, il exploite 5 ha de canne à sucre et 3 ha de café, le reste des terres étant destiné à diverses cultures vivrières. Dans le hameau, Don Pedro n'est pas considéré comme un « paysan ». Sa triple activité d'agriculteur (*agricultor*), d'agriculteur de la canne (*cañicultor*) et de caféiculteur (*cafetalero*) en fait au contraire l'un des hommes les plus prestigieux – et les plus riches – du hameau. Avec les années, il s'est bâti une réputation qui lui permet d'être le rabatteur de main-d'œuvre de plusieurs *fincas* de café de la Costa Cuca.



mètres au bord du Río Nil. Le chargement et le déchargement des pierres est effectué par les permanents. Pendant ce temps, les recrutés restent à la *finca*.

Lors des travaux de terrassement, on est frappé par l'inégale répartition des tâches au détriment des recrutés. En effet, tandis que les Juanatecos manient pelles et pioches, les recrutés charrient terre et pierres. À d'autres moments, les Juanatecos ne rendent pas la vie très agréable aux recrutés : ils les ignorent pendant les pauses et s'éloignent d'eux pendant le déjeuner. Pendant ce temps, tout se passe comme si Don Manolo, Don Pepe et Don Isaac – le responsable de la parcelle en partie sacrifiée – laissaient les Juanatecos diriger les opérations, feignant d'ignorer leur attitude. Dernier détail, Ceux du Haut s'approprient entièrement le résultat du travail de terrassement. Une fois l'ouvrage terminé, ils sont fiers de parler de leur « œuvre ».

En faisant accomplir aux recrutés les travaux les plus pénibles, les surveillants, semble-t-il, laissent aux Juanatecos le privilège d'occuper, pour une fois, une situation dominante dans la hiérarchie du travail. De leur côté, Ceux du Haut se saisissent de l'occasion pour affirmer leur « supériorité » face aux recrutés et font subir, grâce à la neutralité active des surveillants, les humiliations qu'ils ont eux-mêmes endurées de la part des Costeños.

En tout état de cause, les travaux sur le chemin de la *finca* montrent que la hiérarchie qui organise les équipes de permanents dans la plantation tend à s'appliquer de manière similaire aux équipes d'ouvriers temporaires. Certes, les recrutés qui intègrent une équipe de travail doivent se plier à la discipline en vigueur. Néanmoins, l'influence de la plantation s'étend bien au-delà. Car, pour faire partie de l'équipe de recrutés, les hommes sélectionnés doivent également faire preuve d'un comportement perçu comme convenable et au-delà de tout soupçon en dehors des journées de travail. Vivant dans le même village que les ouvriers qu'il recrute, Don Pedro est responsable de leur bonne conduite. Dans ce sens, la *finca* impose une sorte de modèle culturel aux hommes qui viennent y travailler, même temporairement. Si ce modèle n'est pas toujours explicite et, surtout, s'il ne s'impose pas directement aux individus, ces derniers savent pourtant que, pour trouver du travail et le garder, ils doivent s'y conformer.

#### LA RÉFECTION DE LA ROUTE COMMUNALE : LES EFFETS PERVERS DU PROGRÈS

La deuxième partie des travaux consiste à empierrer la route communale qui longe la *finca* Los Angeles. Il s'agit d'un axe important de communication dans la région. La voie mène en effet au

Chúva, la montagne où se concentre près des deux tiers des exploitations de la Costa Cuca. La route consiste en deux bandes de galets ronds étroitement accolés les uns aux autres. Entre ces deux bandes, les pierres sont de facture plus grossière. Les bords de la piste sont aménagés de larges rigoles de terre. Pour réparer la route, les *finqueros* de la Costa Cuca organisent donc une tâche. Ils suppléent l'indifférence des pouvoirs publics à l'égard de l'entretien des voies dites secondaires. Compte tenu des éboulements, des glissements de terrain et autres torrents de boue qui dévastent la route à longueur d'année, ce travail devrait être accompli tous les cinq ans. Dans ce but, les planteurs de la région se réunissent dans les clubs de Coatepeque. Mais les décisions prises lors de la réunion – pompeusement appelée « session de travail » et où l'on attend surtout le rituel du Whisky-Soda – sont rarement suivies d'actions concrètes. Finalement, c'est le plus souvent à chaque *finquero* de « faire le ménage » devant sa propriété.

C'est pourtant à l'issue d'une brève réunion qu'au début de l'année 1988, les *finqueros* de la région parvinrent à se mettre d'accord pour empierrier la route devenue quasiment impraticable. Chaque exploitant se vit alors confier une portion de piste correspondant plus ou moins à la superficie de sa plantation. Pour sa part, Don Agustín dut remettre en état 150 m de route. Pour mener ce travail, il dépêcha 16 permanents du Haut et les permanents du Bas qui n'avaient pas été affectés à l'aspersion chimique ou à la coupe des rejets. Pour ce travail, tout le monde reçut le salaire journalier minimum légal (cf. tabl. xvii).

Types de travail	Équipes de travail	Revenus journaliers	Durée du travail
Chemin d'ouvrier	20 recrutés	6,75 FF	3 semaines
Route communale	16 Juanatecos / 16 éventuels J.	8 FF	3 semaines
	16 Juanatecos / 6 à 11 Costeños	8 FF	1 mois

Tableau xvii

*Équipes de travail pour la réfection des pistes.*

Cette entreprise (elle dure de la mi-janvier à la mi-février) ne suscite pas l'enthousiasme de Don Agustín. Il estime en effet que, par le jeu d'un effet pervers non contrôlable, une trop bonne route peut « porter atteinte à l'ordre établi ». De fait, à partir du moment où elle devient carrossable pour un grand nombre de véhicules, beaucoup de gens – y compris des indésirables (*malcriados*, littéralement « mal élevés » ou « malappris ») – peuvent pénétrer dans la région plus facilement qu'auparavant.

Les sectes évangéliques – pentecôtistes en particulier – comptent parmi les indésirables les plus notoires. Les *finqueros* reprochent en effet aux nouvelles Églises de vouloir semer la discorde au sein des *fincas* en divisant les villageois entre évangélistes et catholiques. Les propriétaires affirment même que le prosélytisme des sectes vise, à plus long terme, à canaliser la haine et la rancœur des populations *rancheras* contre eux. Comme dans toute l'Amérique latine, les sectes fonctionnent en réseaux de fidèles constitués autour d'un temple et d'un pasteur. Or, en général, les pasteurs évangéliques sont de puissantes figures charismatiques qui sillonnent les zones rurales à pied ou en camionnette. À la *finca* Los Angeles, comme dans beaucoup d'autres, les nouvelles Églises sont donc fort mal accueillies. À leur arrivée, il n'est pas rare que les gardiens brandissent leur machette d'un air menaçant. En revanche, les évangélistes trouvent plus facilement refuge dans les communautés agraires. Non seulement les sectes y ont déjà fait de nombreux adeptes, mais, de surcroît, il s'agit d'endroits à partir desquels il est facile de circuler dans toute la région. En dépit de sa grande utilité pour le transport du café, on comprend pourquoi la réfection de la route n'est pas forcément perçue comme un progrès par les *finqueros*.

Bien que cette pensée reste le plus souvent secrète, les *finqueros* redoutent également qu'une bonne route facilite le passage des militaires. L'argument peut sembler paradoxal dans la mesure où l'armée est censée assurer la sécurité de la zone, notamment en « faisant la chasse » aux guérilleros. Mais, en réalité, les *finqueros* estiment que la présence des militaires « inquiète les populations *rancheras* et les perturbe dans leur rythme de travail ». Ils déclarent même qu'« il est parfois plus facile de cohabiter avec des subversifs qu'avec des militaires » (cf. chap. 10).

## DE MARS À JUIN : LE GRAND NETTOYAGE DE PRINTEMPS

---

À partir de la mi-février, l'inflorescence des arbustes âgés d'au moins trois ans commence. La couleur et les senteurs dégagées par la fleur de café tournent la tête. La floraison des caféiers et la pollinisation qui s'ensuit assurent à la fois la sortie des cerises de café et la reproduction de l'espèce. Pendant quelques jours, les caféières se vident de toute présence humaine. Pour le planteur, l'administrateur et les six contremaîtres, le moment est venu de

faire les prévisions de la récolte qui débutera dans six mois. La densité des fleurs permet en effet d'évaluer son importance. Le patron envoie alors un télégramme à son fidèle agent recruteur, Don Hipolito.

Don Hipolito vit dans une petite ville du département du Huehuetenango, au cœur des hautes terres. Depuis 1981, il est chargé par Don Agustín de recruter et d'acheminer une équipe d'ouvriers saisonniers qui séjournera à la *finca* pendant la durée de la récolte du café. Le télégramme envoyé par Don Agustín est une reprise de contact qui signale simplement à Don Hipolito que la cueillette s'annonce bonne et qu'elle devrait débuter, pour les ouvriers saisonniers, début septembre. Pour sa part, l'agent recruteur sait ce qu'il lui reste à faire. Il retourne, toujours par télégramme, un accord de principe à Don Agustín. Pendant ce temps, les abeilles élevées par Flavio, le domestique en chef de la Casa Grande, butinent les fleurs de café. À voir l'allégresse de leur ballet, Flavio prévoit que la récolte de café sera particulièrement abondante cette année.

### *Le curetage des rigoles : l'antichambre de la retraite*

Lors de la deuxième quinzaine de février, les 16 permanents du Haut qui ne nettoient pas la nouvelle parcelle de café effectuent un petit travail (*trabajito*) d'entretien : le curetage. Cette activité consiste à dégager les rigoles qui courent le long des chemins de la plantation. On enlève les pierres qui obstruent le drainage des eaux et on passe un rapide coup de machette sur les mauvaises herbes. Ce travail est rémunéré au tarif du salaire minimum, quoique les permanents doivent obligatoirement recurer environ 500 m de chemin par jour. Pour ce travail, les hommes sont équipés de leur machette et d'un « bâton coudé ». L'outil permet de soulever les touffes d'herbes écrasées sur le sol. Il évite ainsi aux ouvriers d'avoir à se baisser et de se couper les mains avec les herbes tranchantes qui abondent au bord des chemins.

Pendant cet ouvrage, il est fréquent que les permanents se fassent aider par leurs fils, sans que les contremaîtres y voient d'inconvénients. Bien entendu, un permanent n'envoie pas son fils faire l'ouvrage à sa place. En fait, c'est le fils qui vient rejoindre son père en milieu de matinée et qui travaille à ses côtés. Tantôt il enlève les plus grosses pierres, tantôt il parachève le travail d'un coup de machette. Un fils qui doublerait son père et le devancerait sur le chemin serait considéré comme irrespectueux. Tous ces détails sont plus importants qu'il n'y paraît. Un ouvrier est consi-

déré comme « vieux » non pas à partir d'un âge préalablement fixé, mais lorsqu'il demande l'aide de ses fils pour terminer sa tâche. Ses compagnons de travail l'appellent alors « petit grand-père », une expression qui signifie que le permanent est arrivé à l'âge de s'occuper de ses petits-enfants<sup>8</sup>.

Il arrive parfois qu'un petit grand-père demande sa mise à la retraite anticipée au patron avant d'atteindre les 65 ans prévus par la loi. Mais il s'agit, en fait, d'un prétexte pour demander une indemnité de licenciement. Pour obtenir le montant de la « prime » (*pasivo laboral*), on multiplie le salaire minimum en vigueur par le nombre d'années d'ancienneté de l'ouvrier. Dans certains cas, la prime atteint 15000 Quetzales (plus de 20000 FF) dont une partie est versée par la Sécurité sociale. Seuls les permanents ont droit à percevoir cette indemnité de licenciement.

En général, le planteur agréé la requête lorsque l'ouvrier – et tous ses corésidents – s'engagent à quitter définitivement la *finca*. Ce choix provoque de nombreuses discussions dans les maisonnées. Car les corésidents savent bien que, si leur logeur attend l'âge de la retraite, ils pourront tous rester dans la baraque qu'ils occupent – à condition toutefois que l'un d'entre eux soit promu permanent. Dès lors, la décision du chef de famille prendra en compte le montant de l'indemnité.

Don Agustín préférerait que les familles s'en aillent. Pour les y inciter, il n'hésite pas à augmenter d'un millier de Quetzales (1350 FF) le montant des indemnités. Il se propose également comme caution auprès des banques si, d'aventure, les familles souhaitent investir leur argent dans un petit atelier ou dans un petit commerce. Don Agustín justifie ces incitations à ce qu'il appelle ironiquement la préretraite en invoquant les problèmes posés par la surpopulation dans les *rancherías* : « Il y a, dit-il, des problèmes de cohabitation entre ceux qui travaillent et ceux qui vivent à leur crochet; les heurts commencent à partir de là; les jalousies naissent, comme chez les gosses; les oisifs saisissent alors n'importe quelle opportunité, y compris les plus subversives, pour attirer l'attention des autres et aussi pour gagner de l'argent ».

Dans l'esprit du planteur, la corrélation entre la surpopulation et les conflits sociaux ne fait donc aucun doute et c'est toujours avec empressement qu'il reçoit un petit grand-père qui a du mal à terminer sa tâche. Ce type de politique, qui tend à diminuer le nombre des ouvriers permanents et des habitants dans les *fincas*, est général dans la Costa Cuca et même dans l'ensemble du pays. Mais les conditions financières dans lesquelles les ouvriers quittent les plantations ne sont pas toujours aussi favorables. Certains pro-

<sup>8</sup>. Le *sumom* de « petit grand-père » est attribué aux ouvriers du Haut comme aux ouvriers du Bas.

priétaires peu scrupuleux attendent en effet la première faute professionnelle d'un petit grand-père pour l'évincer sans indemnité, avec sa famille.

## L'entretien des caféières : la routine

### LE DÉSHERBAGE : « DES JOURNÉES DE PAYSANS »

Après les vacances, sur lesquelles je reviendrai, et juste avant le début de la saison des pluies, il est important de désherber la totalité des caféières. Cette fois, l'herbe n'est pas coupée à ras du sol. Il s'agit simplement de passer un coup de machette ou « nettoyage » (*limpia*). Cette activité est fastidieuse, car le geste sera répété 15 jours durant par les mêmes hommes. Pour ce travail, l'administrateur recrute quinze journaliers (*jornaleros*) de sexe masculin. Trois d'entre eux proviennent des communautés agraires de la région. Sur les douze autres, huit vivent au village de Colomba et quatre n'ont pas de domicile fixe<sup>9</sup>. En fin de journée, le salaire minimum journalier leur sera versé en liquide, avec un reçu, dans le bureau de l'administrateur. La paye est distribuée en présence du responsable de la parcelle où les ouvriers ont travaillé.

Dans l'esprit du planteur, de l'administrateur et des permanents, les journaliers sont considérés comme des ouvriers bas de gamme (*de clase baja*), c'est-à-dire des « paysans qui ne vivent pas de la culture du café ». Ne jouissant d'aucune reconnaissance sociale – ils ne sont pas déclarés, pas logés et pas soignés par la *finca* – les journaliers se définissent de manière symétrique et négative par rapport aux permanents. Ils suscitent également la crainte. Celle-ci provient du fait que les journaliers sont considérés comme des espions ou des agitateurs pour le compte des sectes, de la guérilla ou des syndicats. Aussi, pour contenir leur éventuelle velléité de propagande pendant les heures de travail, ils forment une équipe éloignée des autres. De plus, les quatre gardiens de la *finca* sont exceptionnellement armés d'une carabine pour l'occasion et ne cessent de faire le tour de la caféière où les suspects sont tenus de rester.

L'une des particularités des conditions de travail des journaliers est de ne pas pouvoir rester dormir dans les campements de la *finca* Los Angeles. Cette règle ne cause de tourments ni aux hommes qui vivent à Colomba, ni à ceux qui proviennent des communautés agraires, ces derniers s'installant temporairement chez des parents dans les hameaux voisins. En revanche, les journaliers sans domicile fixe doivent impérativement trouver une famille

9. Les conditions d'existence de ces travailleurs sans terre sont particulièrement sévères. Contre un repas, ils sont prêts à accomplir n'importe quel travail. Ils s'emploient tantôt dans le secteur des plantations, tantôt dans les petites exploitations paysannes.

d'accueil. En général, leurs homologues des communautés agraires leur proposent un gîte moyennant 1 Quetzal (1,35 FF) par nuit. Par ailleurs, la *finca* Los Angeles ne distribue pas de rations alimentaires aux journaliers. Cet usage profite aux épouses des permanents de la *finca* qui vendent alors des galettes de maïs (*tortillas*) pour 30 centimes de Quetzal (la pièce) et du café pour 50 centimes (le verre). S'ils veulent des gâteaux secs, des boissons gazeuses ou des cigarettes, les journaliers vont dans l'une des trois buvettes du Campement du Bas.

En fin d'après-midi, alors que les premières pluies commencent à tomber, les journaliers quittent la *finca* à petite foulée. Personne ne semble s'intéresser à leur départ, si ce n'est l'un des gardiens qui, à bonne distance, s'assure qu'ils ont bien vidé les lieux.

#### LE SARCLAGE « EN ASSIETTE » : UN MENU MONOTONE

Pendant le désherbage, il faut également sarcler l'ensemble de la plantation. Le sarclage (*sachadura*) est un travail long et pénible. Équipés de machette, les hommes coupent les mauvaises herbes et retournent superficiellement la terre dans un rayon d'environ un mètre autour de chaque caféier, comme s'ils traçaient une grande assiette sur le sol. Au mois de mai, la journée de travail commence à 6h et se termine quand il pleut entre midi et 14h. Cette donnée météorologique explique le recrutement d'ouvriers temporaires supplémentaires. À cette occasion, Don Manolo déclare cependant que les journaliers sont incapables d'effectuer convenablement ce travail. Ils n'ont, dit-il, ni le savoir-faire ni l'intimité nécessaire avec le café : « Les recrutés, en revanche, reviennent sarcler le café chaque année; à force, ils s'y attachent; certains ont même des arbustes chez eux ». Pour mener à terme cette façon culturelle, la *finca* emploie donc plusieurs catégories d'ouvriers. Au total, Ceux du Haut comptabilisent 29 personnes (dont 13 éventuels) et Ceux du Bas 46 (dont 20 éventuels). De surcroît, la *finca* embauche les 20 recrutés du hameau dont il a déjà été question<sup>10</sup>.

À cause de la venue de la pluie, le travail presse. De plus, d'autres tâches attendent. Le rythme du travail est donc assez soutenu. En six heures, un homme a l'obligation de passer autour de 50 arbres, tout sarclage supplémentaire lui rapportant 12 centimes de Quetzales. Le planteur estime en effet qu'en cinq heures de travail rémunéré au salaire minimum un ouvrier « dessine » 50 assiettes. Il gagne donc 12 centimes à chaque sarclage. Comme le surplus ou « le temps de travail additionnel » est aligné sur le salaire minimum, les ouvriers reçoivent 12 centimes par assiette supplémentaire. Selon la précocité de la pluie, tous les hommes dessinent cinq à dix

<sup>10</sup>. La quantité de recrutés requise varie en proportion inverse de la quantité d'éventuels disponibles. En 1987, la *finca* embaucha une trentaine de recrutés, car un grand nombre d'éventuels étaient partis sur la côte couper la canne à sucre.

assiettes de plus que ne le prévoit le contrat minimum. En moyenne, les ouvriers gagnent donc environ 7 Quetzales (9,40 FF) par jour. À ce rythme, le sarclage de l'ensemble de la plantation dure un mois et demi et se termine vers la mi-juin (cf. tabl. xviii).

Types de travail	Équipes de travail	Revenus journaliers	Durée du travail
Désherbage Sarclage	journaliers	8 FF	15 jours
	16 Juanatecos / 13 éventuels	9,45	45 jours
	26 Costeños	9,45	45 jours
	20 recrutés	9,45	45 jours

Tableau xviii

*Répartition du travail pour le désherbage et le sarclage.*

Les pauses sont les bienvenues pendant ce labeur répétitif et pénible. Celle du petit déjeuner est la première de la journée. Vers 8h, on croise des jeunes femmes – une cuvette en matière plastique posée en équilibre sur la tête – sur tous les chemins de la plantation. Les unes portent un nourrisson dans leur fichu dorsal, les autres marchent deux par deux, vêtues de robes aux couleurs vives. Elles sont particulièrement fières de leur tâche. Si elles sont là, c'est qu'on les juge assez « petites femmes » ou responsables pour acheminer la pitance de « leurs hommes ». Une fois sur place, les adolescentes déballet délicatement les *tortillas* « bien chaudes » et le grand verre de café « bien chaud » de leur torchon blanc. Le menu du petit déjeuner est invariable. Après avoir avalé au moins cinq galettes de maïs, les hommes en mettent quelques-unes en poche pour plus tard. Pendant qu'ils déjeunent, les jeunes femmes restent debout, muettes. Parfois, le cri aigu d'un bébé rompt le silence. Sans plus de paroles, l'adolescente prend le nourrisson dans ses bras et le berce de manière saccadée en faisant rapidement claquer la langue.

Le déjeuner, ou la « mi-journée », est livré de la même façon vers midi. La base du repas est identique avec parfois une portion supplémentaire de haricots noirs servis en grains ou sous forme de purée. Cette fois, les jeunes femmes ne restent pas avec « leurs hommes ». Elles redescendent rapidement avec leur cuvette « pour terminer la lessive avant la pluie ». La pause du déjeuner dure environ trois quarts d'heure, soit une vingtaine de minutes de plus que celle du petit déjeuner. Les hommes emploient ce battement pour faire la sieste le long des chemins. Après quoi, les responsables de parcelle ordonnent de continuer le sarclage : « On y va, on y va, le travail urge ! » entend-on alors scander.



## LA FERTILISATION : UN ŒIL SUR DES FEMMES « INFIDÈLES »

La fertilisation (*abono*) des caféiers s'étend de la fin avril au début juin. Cette activité a pour principale caractéristique d'être entièrement réalisée par 70 femmes. Pour que le travail soit équitablement réparti entre les campements, le patron a instauré un système de quotas. Il exige 40 femmes du Campement du Bas et 30 femmes du Campement du Haut, à la condition qu'elles résident à la *finca* et qu'elles aient au moins l'âge de quinze ans. Les épouses de permanents à la retraite et en activité, et les adolescentes encore célibataires demeurant chez leurs parents répondent à ces critères. Dans les parcelles, les éventuelles du Bas sont divisées en trois équipes et celles du Haut en deux.

La fertilisation consiste à déposer une poignée de granules d'engrais chimique au pied de chaque arbuste. Le geste est simple, mais assez pénible à la longue puisqu'il faut sans cesse se lever et se baisser. Régulièrement, les femmes remplissent de granules les petits paniers en osier qui servent également pour la cueillette du café. Chaque baril de granules, déposé au bord de la parcelle traitée, doit être impérativement vidé en fin de journée. Pour leurs cinq heures de travail quotidien, les éventuelles gagnent le salaire minimum. En fin de journée, chacune fait tamponner sa « fiche », une simple carte rectangulaire où apparaît le nom de l'éventuelle et les jours de travail. Les ouvrières reçoivent leur argent le jour où l'ensemble des ouvriers est payé.

En dépit de la présence de ces nombreux effectifs « au-delà de tous soupçons », le mois de mai donne beaucoup de soucis à Don Manolo. Pour lui, le problème est que « Les femmes sont très infidèles ; parfois elles viennent travailler, parfois elles ne viennent pas : les éventuelles ne travaillent jamais plus de deux jours de suite ». Mais la prétendue infidélité des femmes est très relative et leur apparent laisser-aller dénote en fait une attitude délibérée. S'il est vrai qu'une ouvrière ne monte pas à la caféière tous les jours, elle se fait systématiquement remplacer à cette occasion. Ce comportement, qui déroute considérablement l'administrateur, se vérifie autant chez les Costeñas que chez les Juanatecas.

Certaines femmes invoquent le principe de la « juste répartition du travail » entre les « Jeunes » et les « Anciennes » pour justifier le comportement dont les accuse l'administrateur. D'autres parlent des « charges de la maison ». On constate en fait que les corésidentes d'un même *rancho* se partagent volontiers le travail salarié et les besognes domestiques. Dans le cas du sarclage, il est clair que les jeunes femmes travaillent plus fréquemment que les Anciennes. Au bout du compte, chacune participe d'une manière ou d'une autre à la vie économique de la maisonnée.

Pour juguler le désordre dans les équipes d'éventuelles, Don Manolo entend s'appuyer sur son épouse, « La Générale »<sup>11</sup>. Il n'attend cependant pas que celle-ci le remplace dans sa fonction d'administrateur. Il lui demande simplement de « jeter un œil » discret sur toutes ces femmes et d'essayer de les convaincre de venir travailler chaque jour. Mais on peut douter que les femmes, surtout les Juanatecas, aient besoin d'une telle incitation pour venir travailler dans les caféières. Don Manolo est pour sa part intimement persuadé de l'ingéniosité du procédé.

On constate néanmoins quelques petites différences de comportement entre les Costeñas et les Juanatecas. Chez les premières, c'est plutôt l'épouse du chef de famille qui contrôle la répartition du travail. Le statut d'épouse de permanent conférerait le droit de superviser la répartition des tâches salariées entre les corésidentes. Chez les Juanatecas, l'épouse du chef de famille ne joue pas ce rôle de superviseur. On remarque également que le sarclage est monopolisé par des femmes d'âge mûr, bien qu'il s'agisse d'une activité pénible. Le caractère paradoxal de cette répartition des tâches pourrait s'expliquer par l'importance que prennent les besognes domestiques pour les jeunes Juanatecas dans leur apprentissage de vie de femme, celles-ci estimant qu'il est essentiel de bien accomplir les tâches de la maison pour mériter le statut de femme. Une telle norme, que personne ne vient réellement contester, a aussi pour conséquence une rotation moindre des équipes *juanatecas* par rapport à celle des équipes *costeñas* (cf. tabl. xix).

11. Dans la plantation étudiée par BOSSEN, la femme contremaître était appelée caporale (*caporala*) (1984 : 147).

	« Anciennes »	« Jeunes »
<i>Rancho costeño</i>	17	13
<i>Rancho juanateco</i>	23	7

Tableau xix

Répartition des journées de travail entre les Anciennes et les Jeunes sur trente jours de travail\*.

\* Exemple simple de deux *ranchos* composés de trois Anciennes et de trois Jeunes chacun.

On constate la même tendance dans les *ranchos* où le rapport démographique entre les deux catégories de corésidentes n'est pas le même.

## DE JUIN À AOÛT : « EN PRÉVISION DE LA CUEILLETTE »

C'est en mi-juin que commence l'élagage des arbres qui assurent l'ombrage permanent des caféiers. Cette opération – appelée la « conduite de l'ombre » (*manejo de sombra*) – doit être effectuée

une fois l'inflorescence du café terminée. Son but est d'aérer les arbustes, de faciliter le passage de la lumière et de la pluie, de limiter la concurrence avec les caféiers et, enfin, de fournir le bois de chauffe nécessaire au fonctionnement du *beneficio* et aux cuisines des foyers villageois.

## L'entretien des arbres d'ombrage

### L'ÉLAGAGE, LE DÉBARDAGE : « DES ARRANGEMENTS DE PÈRE À FILS »

L'élagage et le débardage des arbres d'ombrage sont menés par l'ensemble des ouvriers permanents de la *finca* et par le maximum d'éventuels disponibles en cette période. La coupe de la canne à sucre sur la côte sud étant terminée, le nombre des éventuels employés est en augmentation par rapport au sarclage. En tout, la *finca* dispose de 32 ouvriers du Haut (dont 16 éventuels) et de 55 ouvriers du Bas (dont 17 éventuels).

Les arbres d'ombrage des caféières – qui mesurent 6 à 15 m de haut et près de 40 cm de diamètre – appartiennent à trois espèces différentes : le *cushín* (*Inga micheliana*), le *chalum* (*Inga spurea*) et le *pacaya* (*Chamaedorea tepejolote*). L'élagage se fait entièrement à la machette : les hommes grimpent pieds nus aux arbres et commencent par couper les branches les plus hautes. Ils les descendent progressivement à l'aide d'un lasso pour éviter qu'elles ne brisent les caféiers. Leur habileté est d'autant plus impressionnante que le risque d'accident est élevé. Pour prévenir les chutes, l'élagage est effectué le matin alors que le soleil a bien séché les arbres. Pourtant, la cadence est sans cesse accélérée par les contremaîtres qui invoquent la venue prochaine de la pluie, ce qui signifie la fin du travail pour la journée.

À la *finca* Los Angeles, on compte entre 70 et 90 arbres d'ombrage à l'hectare. Sachant qu'un ouvrier élague (en moyenne) six arbres par jour, les 49 ouvriers (l'autre moitié étant chargée de débarder le bois) terminent les 100 ha de la plantation en environ 25 jours, c'est-à-dire vers la mi-juillet. Pendant les heures de travail, l'ambiance est particulièrement gaie, comme si les élagueurs tentaient de conjurer le danger auquel ils s'exposaient.

Les hommes travaillent deux par deux, « par paire » dit-on. Tandis que l'un grimpe aux arbres, l'autre nettoie les branches et les débarde sur un tas collectif au bord du chemin le plus proche. En principe, les hommes alternent ces différents rôles au gré de leur propre rythme. En réalité, l'élagage est surtout réalisé par les jeunes éventuels, les permanents – plus âgés – hésitant à « faire le singe », selon l'expression consacrée. Lors de cette activité, la

répartition du travail entre les ouvriers de générations différentes est particulièrement nette. En outre, les contremaîtres n'interviennent pas dans ce partage informel du travail : il s'agit d'un « arrangement de père à fils » (cf. tabl. xx).

Équipes de travail	Revenus journaliers	Durée du travail
16 permanents / 22 éventuels du haut	P : 10,80 FF / É : 8 FF	25 jours
26 permanents / 28 éventuels du bas	P : 10,80 FF / É : 8 FF	25 jours

Tableau xx

*Répartition du travail pour l'entretien des arbres d'ombrage.*

L'élagage des arbres d'ombrage ne rapporte pas la même somme d'argent aux permanents et aux éventuels. Tandis que les premiers reçoivent 8 Quetzales (10,80 FF), les seconds ne gagnent que le salaire minimum journalier. « Comment un fils pourrait-il gagner plus que son père? » déclare Don Manolo. De leur côté, les pères de famille ne se plaignent nullement de cette considération qu'entérine leur autorité sur les jeunes générations. De toute façon, la contestation des jeunes éventuels est impossible : trop heureux d'être employés, ils doivent de surcroît se montrer disciplinés pour espérer un jour accéder à la fonction de permanent.

#### LE « COMBUSTIBLE » DE CEUX DU BAS ET LE « BOIS DOMESTIQUE » DE CEUX DU HAUT

Quand la pluie commence à tomber, les hommes cessent d'élaguer ou de débarder les arbres d'ombrage. Ils descendent alors au *beneficio* chacun avec un tas de bois, porté à la façon indienne avec une lanière de cuir qui passe sur le front. Le recours à cette technique de portage par les Costeños vient-il contredire le discours de l'administrateur selon lequel « le port du bois sur le dos est réservé aux *Indios* »? Comme s'il souhaitait rester cohérent avec lui-même, Don Manolo invite Ceux du Haut à transporter le bois de la « réserve du campement » et Ceux du Bas celui de la « réserve de l'usine ».

Dans l'esprit de l'administrateur, cette répartition du travail a en effet un sens très précis. Car, si toutes les bûches sont physiquement semblables, l'usage qu'on en fait ne leur confère pas la même valeur symbolique. S'agissant d'un combustible qui va permettre la transformation de la cerise de café en café d'exportation, le bois de la réserve de l'usine est, à ses yeux, autrement plus prestigieux que le bois d'œuvre des villageois – lequel sert à cuisiner des galettes de maïs.

Les ouvriers ne partagent pourtant pas l'avis de Don Manolo. Les Costeños, en particulier, ne semblent retirer aucun prestige du transport du combustible. Les Juanatecos, quant à eux, sont fiers de leur tâche, comme le montre la façon dont le bois est rangé dans les réserves : tandis que le combustible est entassé sans soins particuliers dans le hangar, le bois domestique est soigneusement empilé en deux grands tas bien délimités. Mais il demeure que, en assignant le transport du combustible aux Costeños et celui du bois d'œuvre aux Juanatecos, l'administrateur ne se contredit nullement. Ce faisant, il respecte la hiérarchie du travail en vigueur à la *finca* et l'ordre symbolique qui la sous-tend<sup>12</sup>.

Une fois engrangé dans les réserves, le bois est comptabilisé par Don Manolo et Don Ernesto (le surveillant de la pépinière qui est également le responsable de l'usine). Pendant la récolte du café, les machines du *beneficio* exigent 120 charges (*tareas*) de bois, soit plus de 35 000 bûches (à peu près 220 m<sup>3</sup> de bois)<sup>13</sup>. Ce qui reste des coupes n'est pas systématiquement octroyé aux *rancheros*. En fait, le règlement en la matière est très précis. Chaque *ranchcho*, c'est-à-dire chaque famille, a le droit à six charges (soit près de 11 m<sup>3</sup> ou 1 600 bûches) par an. Comme on compte 55 permanents, la *finca* distribue 324 « charges » (86 400 bûches), soit près de 600 m<sup>3</sup> de bois au total.

En 1988, les arbres d'ombrage ont fourni un peu plus de 160 000 bûches. Sur ce total, environ 120 000 bûches ont été distribuées. La *finca* maintient donc un stock d'environ 40 000 bûches destinées à l'entretien des constructions de la plantation. Le bois le plus tendre sert à faire des piquets et des barrières, tandis que le bois le plus dur est réservé à la restauration des *ranchos* et du *beneficio*. Mais la réserve a également une fonction sociale : pour la Semaine Sainte, Don Agustín redistribue plusieurs charges de bois aux familles avec lesquelles il entretient des liens de parenté rituelle (cf. chap 9).

### *La fumigation par la petite équipe : esquisse et fin d'un arrêt de travail*

Immédiatement après l'élagage des arbres d'ombrage, on procède à la fumigation des caféiers. Il s'agit cette fois de lutter contre toutes les formes de parasites (animaux et végétaux) qui se développent dans les arbustes pendant la saison des pluies. Les dates de la fumigation varient avec la venue du « petit été de la saint Jean », véritable accalmie avant la reprise des chutes d'eau. En 1988, l'opération fut menée lors de la deuxième quinzaine de juillet. La fumigation est effectuée par la petite équipe de Ceux du

12. J'ai mieux compris les raisons qui ont conduit l'administrateur à instituer une telle répartition du travail le jour où La Générale – son épouse – me convia à manger un « steak façon fermier », c'est-à-dire une viande sur laquelle on rajoute un œuf au plat. Ce type de nourriture n'était vraiment pas celui des autres villageois, sans compter que la viande était cuite à la poêle et sur une cuisinière à gaz, ustensile dont il n'existait aucun autre exemplaire dans les campements. Pourquoi une telle sophistication culinaire et technique? C'est que l'administrateur et son épouse ont effectué un bond en avant dans l'échelle sociale de la plantation. En achetant une cuisinière, le couple a tenu à se démarquer du reste des *rancheros*. Leur ambition sociale ressort clairement dans les tirades lancées par La Générale : « Finie la fumée noire dans la maison; fini de charger des charges de bois comme si j'étais une *india!* ».

13. Au Guatemala, une « charge » équivaut à environ 1,20 m de bûches en hauteur et 2,40 m de bûches en largeur, chaque charge comptant approximativement 300 bûches.

Bas, celle-là même qui a réalisé l'aspersion foliaire en janvier-février. Les six hommes sont protégés par une combinaison, des gants et des lunettes. Comme lors du précédent traitement, un baril est déposé par le camion de la *finca* au bord de la caféière que l'ouvrier doit traiter. Une fois encore, la tâche consiste à répandre le contenu chimique du baril à l'aide d'une pompe manuelle dans la journée. Pour ce faire, les hommes gagnent 7 Quetzales (9,50 FF). Le traitement de l'ensemble de la plantation prend huit jours.

À l'occasion des opérations de fumigation, il arrive que les ouvriers de plantation se plaignent d'intoxications alimentaires. Celles-ci, dit-on, seraient provoquées par l'absorption d'herbes et de plantes comestibles que les *rancheras* auraient été cueillir dans les caféières. Alors, les ouvriers s'arrêtent de travailler et demandent l'aide du patron pour aller voir le médecin. Il est probable que la plupart des intoxications sont réelles. Néanmoins, on peut penser que quelques ouvriers se saisissent de l'occasion pour en retirer de modestes avantages. De fait, le planteur devra dépenser beaucoup d'argent pour vérifier si tous les ouvriers sont bien malades. Il n'a alors pas vraiment d'autre choix que celui d'octroyer une ou plusieurs journées de congé maladie à l'ensemble des ouvriers. Pour prévenir ces tentatives et calmer les esprits, Don Agustín avance parfois la date de la paye.

Cette sorte de congé supplémentaire ne dépasse jamais plus d'une journée par an. Il est néanmoins permis de penser que les *rancheros* des deux campements manifestent à cette occasion une forme de solidarité. Certes, les villageois ne fomentent pas le projet de tous tomber malades le même jour. Mais l'épisode est révélateur de la façon dont les populations *rancheras* perçoivent leur relation par rapport à l'autorité et à la plantation. Les *rancheros*, en effet, tentent de profiter au mieux de l'occasion qui se présente pour en retirer de petits avantages. Ce faisant, les individus manifestent leur volonté de troubler l'ordre établi de manière éphémère, mais pas de le bouleverser profondément.

### *Préparatifs de cueillette : de quelques rituels d'entretien*

#### NOUVEAU DÉSHÉRBAGE DES CAFÉIÈRES ET REMISE EN ÉTAT DU *BENEFICIO*

Pendant que la petite équipe de Costeños traite les caféières, on désherbe la plantation à grands coups de machette. Cette fois, l'herbe doit être bien rase pour faciliter le passage des ouvriers pendant la cueillette qui va débiter vers la mi-août. La totalité des

permanents disponibles, dix éventuels du Haut et dix éventuels du Bas effectuent le désherbage. Cette activité les occupe jusqu'à la première semaine d'août. Les hommes gagnent le salaire minimum contre quatre à cinq heures de travail par jour. Comme à l'accoutumée, les Costeños et les Juanatecos sont séparés dans les parcelles. Dans l'ensemble, le rythme du travail est considéré comme trop lent par Don Manolo qui est persuadé que les ouvriers se ménagent : « Ils ne se dépensent jamais avant la cueillette » dit-il. Il est vrai que les Juanatecos ne se montrent pas très motivés par cette opération. Comme pour mieux échapper à la monotonie de leur ouvrage, ils répondent patiemment à mes questions. Entre deux coups de machette, les ouvriers ont les yeux rivés sur les baies de café qui commencent à rougir.

Simultanément, on doit vider et nettoyer la réserve d'eau du *beneficio*, encore appelée la « piscine ». L'eau est en effet indispensable au lavage du café et il faut s'assurer du bon état des conduites de bambous par lesquelles elle est acheminée. Par ailleurs, les six ouvriers Costeños qui effectuent les traitements chimiques composent une nouvelle petite équipe sous la supervision de Don Ernesto. Cette fois, ils sont chargés de l'entretien des machines de l'usine. En outre, ils bouchent les trous qui ponctuent le sol de l'aire de séchage du café. Jusqu'à la fin de la cueillette, en mi-décembre, ces six hommes ne quitteront plus le *beneficio*. Don Agustín et Don Manolo justifient l'emploi de ces hommes en soulignant leur aptitude naturelle pour les questions mécaniques. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle on les appelle dorénavant les « mécaniciens ».

#### LA CERISE DE LA CHANCE : LA PRÉPARATION DES *RANCHEROS* À LA CUEILLETTE DU CAFÉ

Pendant que les hommes s'activent dans les caféières et au *beneficio*, c'est à leur manière que les femmes se préparent à la cueillette du café. Les Costeñas passent en effet de longs moments à prier devant la petite table qui fait office d'autel domestique dans l'une des pièces du *rancho*. Parfois, les Anciennes brûlent des cierges dans la chapelle de la *finca*. D'ordinaire, elles ne sont pas si pieuses. Mais on a le sentiment que l'intérêt des villageoises pour le rituel religieux s'avive à nouveau à l'approche de la cueillette. Après la prière, les femmes s'en retournent à leurs activités domestiques.

Les Juanatecos participent de leur côté à un rituel dont la fonction est d'assurer l'abondance de la cueillette du café. Alors que l'épaisse pluie tropicale se remet à tomber, c'est par petits groupes

de trois à cinq personnes que Ceux du Haut empruntent les chemins d'ouvriers. Les *rancheros*, qui se protègent des trombes d'eau sous de larges feuilles appelées « oreilles d'éléphants », se dirigent vers l'unique *ceiba* de la plantation, cet arbre gigantesque situé au cœur de la parcelle nouvellement rénovée. Équipés d'un sac en bandoulière (*morral*), ils vont « demander bonne chance au Seigneur Dieu ».

Arrivés à quelques mètres du *ceiba*, appelé tout simplement l'« Arbre », les Juanatecos – hommes et femmes, jeunes et vieux – s'agenouillent, les mains jointes accolées au front. Ils se rapprochent alors progressivement de l'Arbre tout en récitant l'*Ave Maria* en espagnol. Les femmes éparpillent au sol des pétales de fleurs multicolores achetées au marché de Colomba. Pendant la prière, les hommes sortent de leur sac une petite bouteille de *Quetzalteca*, l'alcool grossier employé par le guérisseur; un doigt sur le goulot, ils aspergent délicatement les pétales. Sous une pluie battante, les fidèles atteignent progressivement le *ceiba*; toujours à genoux, ils imposent leurs mains à plat sur le tronc et continuent à prier. Chez les Juanatecos, chaque prière s'accompagne d'un vœu particulier. Dans le cas présent, on demande surtout une « bonne cueillette » de café et une « bonne santé » pour toute la durée de la récolte. Puis, furtivement, les hommes enterrent d'un coup de pouce des petites boulettes noirâtres : ce sont les cerises de café qu'ils ont précieusement conservées depuis l'année dernière.

La signification de l'expression « demander bonne chance au Seigneur Dieu » s'éclaire dans le rituel d'ensemencement des cerises de café. Le fait de conserver des cerises signifie tout d'abord qu'on a gardé le souvenir de la cueillette passée : secrètement, on espère que la récolte à venir sera au moins aussi « généreuse » que la précédente. En outre, le fait de mettre la cerise de café en terre, c'est-à-dire de l'ensemencer, est une projection dans l'avenir. Par ce geste, on souhaite renouveler le cycle du café. Ce rituel propitiatoire – peu spectaculaire et rapidement exécuté – occupe donc une place charnière dans l'année agricole telle que la conçoivent les Juanatecos. Il assure en effet le lien entre le passé et le présent. Il boucle le cycle d'une cueillette pour en ouvrir un nouveau. On peut également penser que la période qui précède la cueillette est un moment de transition difficile à franchir. Le rituel dévoilerait alors la crainte que le café ne disparaisse sans l'intervention des Juanatecos. Pour conjurer cette menace, Ceux du Haut tenteraient de s'attirer les faveurs du Ciel.

L'existence de rituels semblables parmi les ouvriers des grandes plantations guatémaltèques a été observée par MEDRANO (1992 : 6).



Des rituels du même ordre existent dans d'autres systèmes de plantations, notamment en Colombie. D'après TAUSSIG (1980), le pacte des ouvriers saisonniers avec le Diable – qui enterrent des poupées de chiffons dans les champs de canne à sucre – est une manière de s'attirer les faveurs du maître du système capitaliste pour en amoindrir les effets négatifs et assumer les contradictions symboliques qu'il induit. Toutefois, dans le cas observé ici, les acteurs de la cérémonie ne sont pas des travailleurs saisonniers qui viennent directement des communautés indiennes, mais des ouvriers qui vivent et travaillent en permanence à la *finca*. Loin d'être une survivance indigène ou un reliquat de cérémonie d'un autre âge, l'ensemencement de la cerise du café témoigne de la capacité de renouvellement de la pratique rituelle des Juanatecos. Il montre que les *Indios* de la plantation combinent de manière originale leurs croyances ancestrales avec des éléments appartenant à un univers nouveau.

Le rituel de l'ensemencement du café souligne également l'implication des Juanatecos dans la vie économique de la *finca*. Ce faisant, ils montrent que le café est essentiel à leur survie. La manière dont les Juanatecos conservent le café rappelle la pratique des Indiens Quiché des hautes terres pour lesquels le fait de garder indéfiniment et secrètement une marchandise ou de l'argent sous-entend l'idée qu'il va s'« auto-reproduire » (GOLDIN, 1987 : 375). Bien que je n'ai pas pu vérifier si ce type de croyance existait chez les Mam de la région dont proviennent les Juanatecos, il est probable que le geste revête une fonction similaire. Pour les Juanatecos et les ouvriers dont parle TAUSSIG, l'ordre de la plantation n'est pas entièrement transparent, prévisible et sécurisant. Il est plutôt perçu comme le lieu d'une grande incertitude que des rituels appropriés tentent de conjurer.

## ***La culture du café : équipes de travail et identité***

Le suivi des différentes activités agricoles au sein de la *finca* Los Angeles permet d'évoquer quelques-uns des rapports entre les différentes équipes de travail, les relations qu'elles entretiennent avec le planteur et leur existence en tant que groupes sociaux.

### LA RÉPARTITION DU TRAVAIL ENTRE LES DEUX CAMPMENTS

Du point de vue de la répartition du travail, des disparités plus ou moins fortes existent d'abord entre les Costeños et les Juanatecos. En résumé, voici le calendrier agricole de la *finca* et la répartition des activités qui s'ensuit (cf. tabl. XXI).

Époques et Durée	Activités	Main-d'œuvre*
15 jours (janvier)	Taille	26 PB
7 jours (janvier)	Aspersion	6 PB
1 Mois (janvier)	Entretien des chemins	16 PH/14 EH/20 R
1 Mois (février)	Coupe rejetons	12 PB
5 jours (mars)	Coupe caféière	15 PB
5 jours (mars)	Abattage caféière	16 PH
11 jours (mars)	Tronç., débard., trans. du bois	15 PB/16 PH
1 jour (mars)	Désherbage	7 PB
4 jours (mars)	Piquetage	20 EB (Femmes)
9 jours (avril)	Transplantation	15 PB
15 jours (avril)	Désherbage	15 J
45 jours (mi-juin)	Sarclage	16 PH/13 EH/36 PB/20 EB/20 R
45 jours (mi-juin)	Fertilisation	40 EB/30 EH (Femmes)
25 jours (mi-juillet)	Élagage	16 PH/22 EH/26 PB/28 EB
8 jours (fin juillet)	Fumigation	6 PB

\* PB : permanents du Bas; PH : permanents du Haut; EB : éventuel (le) s du Bas; EH : éventuel (le) s du Haut; R : recrutés; J : journaliers.

Tableau XXI

*Calendrier agricole, finca Los Angeles, 1988.*

À ces activités agricoles, il faut également ajouter les travaux plus exceptionnels effectués sur le chemin de la plantation et la route communale. Dans l'ensemble, les ouvriers totalisent le nombre de jours de travail suivant (cf. tabl. XXI) :

Équipes de travail	Nombre de jours de travail*
Permanents du Bas	3 282
Permanents du Haut	2 672
Éventuels du Bas	1 600
Éventuelles du Bas	1 880
Éventuels du Haut	1 891
Éventuelles du Haut	1 350
Recrutés	1 920
Journaliers	225
<b>Total</b>	<b>14 820</b>

Tableau XXI

*Nombre de jours de travail par types d'équipes.*

\* Pour les femmes, il s'agit souvent de demi-journée de travail, mais je garde le mot « jour » pour simplifier.

Les permanents du Bas s'approprient plus de 22 % de la totalité des jours de travail contre un peu plus de 18 % pour les permanents du Haut. À première vue, ce rapport est cohérent au regard de la part démographique de chacun des groupes par rapport au nombre total d'ouvriers : Ceux du Bas fournissent en effet 70 % de la main-d'œuvre permanente contre seulement 30 % pour Ceux du Haut.

Mais c'est entre les équipes de travail féminines qu'apparaît une inégalité entre les deux groupes. De fait, les éventuelles du Bas travaillent plus souvent (12,68 % des jours de travail) que leurs homologues du Haut (9,10 %). On remarque néanmoins que le déficit en travail des Juanatecos est partiellement compensé par l'emploi d'un nombre supérieur de jeunes éventuels masculins (12,75 % des jours de travail contre seulement 10,79 % pour les jeunes *Costeños*). En dépit du discours qui tend à dévaloriser le travail des Juanatecos, les deux campements de la *finca* se situent finalement sur un pied d'égalité du point de vue de la répartition du travail. Toutes équipes confondues, les *Costeños* effectuent un peu plus de 45 % des jours de travail contre un peu moins de 40 % pour les Juanatecos. Enfin, les équipes de travailleurs temporaires ont un poids énorme puisqu'elles accomplissent près de 60 % du travail. Ce poids est encore plus important pendant la cueillette du café.

#### LES PRÉMISSSES DE L'IDENTITÉ : L'ACCÈS INÉGAL AU TRAVAIL

Si la répartition du travail est relativement égalitaire au niveau des campements, il en est tout autrement de l'accès aux fonctions de responsabilité. Mis à part Don Pepe – le contremaître attitré des Juanatecos – tous les autres surveillants sont d'origine *costeña*. Il en est de même pour le chauffeur, le responsable du *beneficio* et l'administrateur. Par ailleurs, les petites équipes considérées comme les plus prestigieuses de la *finca* – celles qui pratiquent l'aspersion, qui coupent les rejetons et qui épandent les engrais – sont exclusivement constituées d'ouvriers du Campement du Bas. Seules les *Costeñas* sont employées dans la pépinière, une tâche hautement valorisée parmi les *rancheras*.

Les arguments invoqués par le planteur et l'administrateur pour justifier la division du travail se ramènent souvent, on l'a vu, à la plus grande intimité des *Costeños* avec le café. Parfois, l'administrateur parle du « sang de café » de Ceux du Bas. Ces derniers, qui vivent de père en fils à la *finca* depuis plus d'un siècle, abondent à leur tour dans ce sens. Pour eux, il s'agit de légitimer leur position en invoquant leur ancienneté à la *finca*. À cet égard, la métaphore du « sang de café » est significative. Elle permet de faire passer pour « naturel » un fait de culture.

Il faut cependant se garder de penser que les *Costeños* tentent de justifier leur position, de manière machiavélique et systématique, en écrasant le plus possible leurs voisins. Car, de leur côté, les Juanatecos se conforment également à l'image qu'on se fait d'eux, renforçant ainsi les certitudes des uns et des autres. Mais l'accès inégal aux fonctions de responsabilité provoque parfois un senti-

ment de frustration, voire un certain désintérêt pour les activités agricoles de la *finca* chez les Juanatecos. En l'absence de perspective d'avenir solide dans la hiérarchie de la plantation, comment pourrait-il en être autrement? L'attitude générale des Juanatecos, qui reflète donc un profond désarroi, renforce incontestablement les idées que leurs voisins se font d'eux. Peu à peu, les préjugés et les images se pérennisent, favorisant une situation dont l'inégalité ne choque plus personne. Les uns et les autres intériorisent finalement un ordre qu'ils contribuent eux-mêmes à reproduire.

Il serait également erroné d'affirmer que le planteur manipule à souhait tous les acteurs de la plantation. Si c'était le cas, l'administrateur serait d'ailleurs largement complice. Certes, l'autorité du *finquero* est grande : il donne son accord, désavoue, négocie, calcule et, finalement, ordonne. Aussi, on a vu à plusieurs reprises que Don Agustín avait des idées tranchées sur les équipes d'ouvriers, leurs capacités et leurs inconvénients respectifs. Et ce sont certainement ces idées qui inspirent les grands principes de l'organisation du travail à la *finca*. Néanmoins, le pouvoir du planteur ne permet pas de tout contrôler. Aussi importante soit-elle, son emprise ne parvient pas à soumettre définitivement les identités des *rancheros* et à les tourner entièrement au profit de la *finca*. En réalité, les populations *rancheras* contribuent largement à diffuser, à entretenir, à transformer et parfois à retourner les images qu'on se fait d'elles. Il serait donc vain de se demander qui a commencé à « fabriquer » les identités, car il s'agit d'un processus interactif en perpétuelle construction. Ce véritable jeu de rôles et ces dynamiques identitaires sont particulièrement manifestes pendant la cueillette du café à laquelle participent toutes les équipes de travail.

## La cueillette du café

---

Sur la Costa Cuca, la cueillette du café s'étale de la mi-août à la mi-décembre avec toutefois une succession de phases d'intensité et de maturité inégales. En général, le premier et le troisième passages de cueillette (septembre et novembre) sont les plus fructueux. Sur le plan social, en revanche, l'effervescence qui règne dans les *fincas* est permanente pendant toute cette période. Pour le planteur, ce sont les efforts et les investissements financiers de plusieurs années qui sont en jeu. Pour les nombreux ouvriers agricoles, c'est la saison où l'on travaille en famille et l'occasion de gagner une somme d'argent inhabituelle. Ajoutons qu'au cours de la récolte, toutes les équipes d'ouvriers sont employées simultanément. De ce fait, l'occasion est privilégiée pour mieux comprendre ce que GIRAUD et JAMARD appellent les « antagonismes catégoriels » entre les ouvriers, une situation qui résulte en partie – mais pas uniquement – de la division et de la hiérarchie du travail (1976 : 234).

## L'ORGANISATION DES ÉQUIPES DE CUEILLEURS

---

C'est vers 4h du matin que le ronronnement des moulins à mouder le maïs se fait entendre. Dans la nuit, des femmes trottaient avec une bassine fermement maintenue sur la tête. Dès l'aube, entre 5h et 5h30, les deux villages de la *finca* s'animent. La fumée passe à travers les cabanes qui tiennent lieu de cuisines et se confond avec la brume matinale : le café chauffe, les *tortillas* cuisent. À 6h, les hommes sont prêts à gagner les caféières. Ils attendent la voix du contremaître. Les femmes et les enfants suivent<sup>1</sup>.

### *L'encadrement des ouvriers dans les caféières*

Pendant la cueillette, chacun des six contremaîtres est assisté de deux majordomes (*mayordomos*) directement nommés par Don Manolo. Après la récolte, ces majordomes redeviendront des travailleurs permanents ordinaires. Bien qu'éphémère, cette promotion est pour eux importante. Elle signifie qu'ils ont une chance d'accéder au rang de contremaître si l'un d'entre eux cède sa place. Les critères qui commandent la sélection des majordomes sont, dit-on, la « fidélité » et l'« intégrité » vis-à-vis de l'exploitation.

La rémunération des majordomes est calculée à partir de la moyenne des revenus des dix meilleurs cueilleurs de café de la *finca*, moyenne à laquelle on rajoute 50 Quetzales (67 FF). La rémunération des contremaîtres est supérieure de 50 Quetzales à celle des majordomes. Celle de Don Manolo, enfin, correspond, semble-t-il,

1. Dans d'autres plantations, l'administrateur sonne une cloche pour signifier le début et la fin de la journée de travail.

au double de celle d'un contremaître. Autant dire que les surveillants veillent à ce que les ouvriers travaillent le plus possible. Ce type d'émulation est fréquent dans la région, même si les marges perçues par les surveillants varient d'une plantation à l'autre.

Pendant les trois principaux mois de récolte (de septembre à novembre inclus), 155 ouvriers – des permanents, des éventuels, des recrutés, des journaliers et des saisonniers – travaillent simultanément dans les caféières. Comme à l'accoutumée, les contremaîtres et les majordomes ne sont pas rattachés à une seule équipe : ils surveillent les ouvriers qui cueillent sur la parcelle dont ils ont la responsabilité. La *finca* comptant 100 ha de caféières en production, Don Agustín estime qu'il lui faut donc entre un et deux cueilleurs par hectare. Cette densité est équivalente à celle qui prévaut dans les plantations des Chiapas voisins (DEVERRE, 1980 : 94).

La tâche des majordomes consiste essentiellement à vérifier que les cueilleurs ne cassent pas les branches productives des arbustes. Dans ce cas, l'accident est immédiatement rapporté au contremaître qui en réfère à son tour à l'administrateur. La sanction varie selon l'importance du dommage et surtout selon le type d'équipe auquel appartient le fautif. S'il est permanent ou éventuel, quel que soit son sexe, on lui retire 1 Quetzal de sa paye (1,35 FF) ; s'il est journalier ou recruté, l'amende se monte à 2 Quetzales (2,70 FF). Lorsque le majordome estime que le dommage a été intentionnellement commis, l'ouvrier temporaire peut être chassé de la *finca* sur-le-champ sans être payé. Pendant les heures de travail, le zèle des majordomes est d'autant plus redoutable qu'ils perçoivent 30 à 60 centimes de Quetzal (40 à 80 centimes de FF) par délit constaté et rapporté.

Le responsable de *beneficio* reçoit le même salaire qu'un contremaître. Et les six « mécaniciens » qui travaillent avec lui et le chauffeur gagnent autant d'argent que les majordomes. Le planteur offre toutefois une prime à chacun s'il est satisfait de leur service. Enfin, les fils du domestique de la Casa Grande qui occupent les quatre emplois de gardiens gagnent juste un peu plus que les majordomes (cf. tabl. xxiii).

## *Les équipes de main-d'œuvre temporaire*

### LES JOURNALIERS PROPOSENT, LE CONTREMAÎTRE DISPOSE

Pendant la récolte du café, les trois buvettes du Campement du Bas ne désemplissent pas. C'est là que se tiennent, tous les matins dès l'aube, un « cola » (coca cola) à la main, les hommes – âgés d'environ 20 ans – qui viennent proposer leur service à la *finca*

Tableau XXIII

Postes d'encadrement	Revenus
1 Administrateur : Don Manolo	1 564 FF
6 Contremaîtres	782 FF
12 Majordomes	715 FF
4 Gardiens	730 FF
1 Responsable de <i>Beneficio</i> : Don Ernesto	782 FF
6 Mécaniciens	715 FF
1 Chauffeur : Don Geraldo	715 FF

Le personnel d'encadrement pendant la cueillette.

\* En dehors de la cueillette du café, le montant total des revenus du personnel d'encadrement se monte à un peu plus de 10000 FF. Pendant la cueillette du café, il atteint 23 000 FF.

pour la journée<sup>2</sup>. Ce sont les journaliers. Au Guatemala, la définition du travailleur journalier varie selon les époques, les auteurs et les recensements. On s'accorde toutefois sur le fait qu'ils n'ont pas de terre et qu'ils s'embauchent à n'importe quelle condition. À la *finca* Los Angeles comme ailleurs, ils ne bénéficient d'aucun contrat de travail et d'aucune protection sociale. Ils ne résident pas non plus sur leur lieu de travail. La nuit, ils doivent se trouver un gîte par leurs propres moyens<sup>3</sup>.

Quotidiennement, la *finca* embauche trois à cinq journaliers. Les rumeurs sur les places vacantes circulent rapidement, grâce aux commerçantes. Celles-ci sont en effet régulièrement informées par les petits enfants qui, dans l'espoir de recevoir quelques gâteaux, les avisent quand l'un de leurs parents ne peut se rendre au travail. Bien entendu, les commerçantes n'ont aucun pouvoir de décision sur le recrutement des journaliers. Peu importe : elles nourrissent les rumeurs en distillant aux uns et aux autres des bribes d'informations. Lorsque la silhouette d'un contremaître pointe dans la brume, les hommes se passent rapidement un coup de peigne dans les cheveux. Ils éteignent leur cigarette et se tiennent presque au garde-à-vous. Suspense? En réalité, le surveillant sait parfaitement lequel des prétendants il va choisir. Ce sera celui qu'il (re) connaît le mieux, celui qui a déjà fait ses preuves à la *finca*. Sur le marché du travail, les journaliers proposent et le contremaître dispose. Les chômeurs resteront un moment à bavarder entre eux avant de reprendre leur chemin. Dans leur esprit, la *finca* Los Angeles restera celle qui ne donne pas de travail.

À la *finca* Los Angeles, on exige des journaliers qu'ils cueillent l'équivalent d'un sac de baies de café par jour, mais guère plus. Pour la *finca*, l'intérêt économique d'employer des journaliers est donc négligeable. Pour ce travail, on les rémunère un peu mieux que les femmes (7 Quetzales). Ces hommes ne sont-ils pas – comme dit Don Manolo – des chefs de famille? Compte tenu de

2. Cola est le diminutif de Coca-Cola et s'applique, au Guatemala, à toutes les boissons gazeuses.

3. D'après LE BOT, on dénombre entre 50000 et 100 000 de ces « sous-prolétaires », parfois appelés « volontaires », dans le secteur des grandes plantations (1992a : 58).



ces limitations, la journée de travail des cueilleurs s'achève vers midi, juste avant le déjeuner. Une fois leur sac de café descendu au *beneficio*, ils vont chercher leur paye au bureau de l'administrateur. Elle leur sera versée en argent liquide. Puis, les journaliers n'ont plus aucune raison de s'éterniser à la *finca*. Contrairement aux « éventuels de l'extérieur », les journaliers sont des inconnus et n'ont pas le droit de rester dormir sur place. Don Manolo le leur fait d'ailleurs clairement sentir en clamant : « À demain peut-être! ».

En principe, les journaliers devraient travailler dans une équipe dont l'effectif a été diminué, conformément à la fonction de remplaçant qu'on leur donne. Cependant, les journaliers sont toujours regroupés dans une même équipe composée en l'occurrence de Juanatecos. Le planteur et Don Manolo ne donnent aucune raison technique à cette contradiction. En fait, les deux hommes pensent simplement que les Juanatecos acceptent mieux les journaliers que les Costeños, ces derniers ayant la réputation d'être moqueurs et même parfois agressifs avec les étrangers. Pourtant, Ceux du Haut ne se montrent pas particulièrement aimables avec les travailleurs temporaires. Ils sont même tout aussi distants et supérieurs avec les journaliers qu'avec les recrutés. Finalement, les Juanatecos semblent être les seules à tirer profit de l'emploi des journaliers. Alors qu'elles portent le déjeuner à leurs époux, les femmes vendent en effet quelques aliments aux journaliers. À cette occasion, les recettes se montent à 2 ou 3 Quetzales (entre 3 et 5 FF) répartis entre deux ou trois cuisinières.

#### DES RECRUTÉS DANS L'ORBITE DE LA FINCA

Lors de la cueillette de 1988, la *finca* n'a pas embauché les recrutés qui étaient déjà venus à la plantation pour le tracé du nouveau chemin et le sarclage. Entre-temps, Don Agustín a en effet reçu diverses informations selon lesquelles certains d'entre eux fréquentaient assidûment les nouvelles Églises de la région. Craignant la contagion, le planteur s'est donc adressé à un autre agent recruteur.

La nouvelle équipe de recrutés se compose également de 20 hommes. À l'instar des éventuels, les recrutés ne sont employés que pour trois mois par la *finca* (septembre, octobre et novembre). Cette période correspond à la limite de temps au-delà de laquelle ces ouvriers au statut précaire se transformeraient légalement en ouvriers permanents<sup>4</sup>.

Le matin, le transport des recrutés vers la plantation est assuré par le chauffeur de la *finca*. Leur retour, en revanche, n'est pas organisé. C'est donc à son rythme que chacun réintègre son foyer en

4. Cette loi concerne tous les types d'ouvriers temporaires.

autocar. À la *finca*, les recrutés sont payés au rendement. Celui-ci, en général, est équivalent à celui des permanents et des éventuels, soit 2 quintaux de cerises par jour (cf. tabl. xxiv). Chaque recruté porte sur lui un document appelé le « reçu caféier », dûment estampillé par l'administrateur lors de la pesée des sacs. À cette occasion, ils reçoivent 8 Quetzales (10,80 FF) par quintal, comme les permanents. Ils seront cependant payés à la fin de chaque semaine de travail. À l'instar des journaliers, on ne leur distribue pas de rations alimentaires. Pour se nourrir, certains amènent leurs victuailles tandis que d'autres préfèrent acheter des *tortillas* chaudes à la *finca*, pour le plus grand bonheur des *rancheras*.

	Rendement journalier	Revenu mensuel	Revenu total cueillette
3 à 5 journaliers* 20 recrutés*	3 à 5 quintaux 2 quintaux	283,50 FF 648 FF	850 FF 1 944 FF

Tableau xxiv

*Rendement et  
revenus  
des travailleurs  
temporaires  
pendant  
la cueillette.*

\* Ces travailleurs ne sont employés que pendant les mois de septembre, octobre et novembre.

Sur la Costa Cuca, les conditions du transport et de l'alimentation grèvent lourdement la rémunération des recrutés. Dans les *fincas* les plus inaccessibles du Chuvá, les planteurs louent les services d'un camionneur spécialisé. Celui-ci dépose chaque matin les recrutés sur leur lieu de travail et souvent au prix fort. Mais, pour les recrutés, payer est l'unique moyen de gagner le « droit à travailler » (pour le transport on dit d'ailleurs le « droit de passage »). L'isolement des *fincas* complique également l'approvisionnement en nourriture des ouvriers. Parfois, les *fincas* distribuent des rations alimentaires dont le montant est directement prélevé sur les salaires. À d'autres occasions, ce sont les administrateurs et leurs épouses qui se chargent d'acheminer, de préparer et de distribuer la nourriture aux recrutés. La participation des planteurs dans ce type d'arrangement est très variable. Alors que certains se désintéressent de la question, d'autres contrôlent les tarifs souvent abusifs des administrateurs. Ainsi se maintiennent des pratiques souvent qualifiées de féodales.

## L'ÉQUIPE DES « PETITS INDIENS » EST DE RETOUR

### Arrivée et composition de l'équipe

Lors des préparatifs de la cueillette, Don Agustín reçoit habituellement un télégramme de confirmation de la part de Don Hipolito, son agent recruteur dans les hautes terres. L'ordre est alors donné

de remettre en état le dortoir des saisonniers (*galerón*). L'équipe (*cuadrilla*) de saisonniers ou de migrants (*cuadrilleros* ou *migratorios*) arrivera le 31 août au soir et commencera à travailler le 1<sup>er</sup> septembre. À l'instar des équipes d'éventuels et de recrutés, la *cuadrilla* restera 90 jours à la *finca*, pas un de plus. La veille de son arrivée, le menuisier de la *finca* réajuste les parois de bois du dortoir tandis que des adolescentes *costeñas* passent le balai et terminent d'installer les ustensiles de cuisine. À la nuit tombante, un camion bâché, conduit par Don Hipolito lui-même, pénètre dans la plantation. Il passe lentement le long des deux campements. Les *rancheros* jettent un coup d'œil furtif sur les visages burinés qui se balancent au rythme des irrégularités du chemin. Contrairement à l'accoutumée, les gamins ne s'amuse pas à lancer des pierres par-dessous le véhicule. Les chiens sont les seuls à manifester bruyamment leur présence en tentant désespérément de mordre les pneus.

Comme dans la plupart des *fincas* du pays, les Costeños appellent petits Indiens (*Inditos*) les travailleurs saisonniers. Le terme est encore plus péjoratif que celui d'*Indios*, déjà insultant. Les 20 *cuadrilleros* qui débarquent du camion sont tous de sexe masculin et âgés de 18 à 30 ans. La plupart d'entre eux sont encore vêtus à l'indienne, quoique le costume ne soit jamais complet : certains portent un pantalon de coton bigarré et une chemise de nylon crasseuse tandis que d'autres flottent dans une paire de *jeans* percés et arborent une veste de laine finement brodée. Aucun ne porte de machette, car le règlement le leur interdit formellement. Ils ont pour unique bagage un sac en bandoulière – parfois flanqué d'une poule – et une natte tressée en osier (*petate*). La volaille, destinée à l'alimentation exclusive de ses propriétaires, est immédiatement arrimée à des piquets.

À trois hommes près, la composition de la *cuadrilla* est la même qu'en 1987, conformément au souhait de Don Agustín. Notre planteur exige en effet de Don Hipolito que les *cuadrilleros* s'engagent à revenir à la *finca* plusieurs années de suite, à condition toutefois qu'ils continuent de résider entre-temps dans leur communauté d'origine ». Don Agustín explique qu'il ne veut pas accueillir des « errants dont il ne connaît pas l'histoire ». C'est à Don Hipolito de veiller à la « santé morale » et au mode de vie des saisonniers pendant l'année et de composer la *cuadrilla* en respectant les exigences du planteur.

---

#### Le revenu des *cuadrilleros*

Les conditions de rémunération des *cuadrilleros* ne varient guère d'une *finca* à l'autre. En général, les saisonniers sont payés en deux fois. Ils perçoivent en effet une première partie de leur

salaire avant de partir pour la plantation. Ils laissent alors l'argent à leur famille qui demeure ainsi dans la communauté. C'est au retour que l'agent recruteur leur verse le reste du salaire, toujours en liquide. En principe, l'avance concédée aux saisonniers n'excède pas le tiers de la totalité du salaire. Pour sa part, le *contratista* reçoit une commission de 10 à 15 % du montant total des salaires versés aux *cuadrilleros*. Les planteurs payent à leur tour en deux fois les agents recruteurs afin qu'ils fassent leur travail jusqu'au bout. Si un saisonnier commet un délit, ou s'il quitte la *finca* prématurément, les planteurs retiennent alors une partie de ce qu'ils doivent aux *contratistas* en guise de dédommagement.

Certains planteurs vérifient si l'agent recruteur distribue bien l'argent aux *cuadrilleros*. Pour ce faire, ils envoient leur « araignée » (c'est-à-dire leur informateur) dans les communautés des hautes terres. On peut s'interroger sur les raisons d'une telle démarche dans la mesure où les planteurs ne sont plus responsables des agissements du *contratista* dès lors que celui-ci a reçu l'argent. En fait, certains *finqueros* craignent que les Indiens ne parlent aux guérilleros et que ceux-ci viennent, un jour ou l'autre, les punir pour cette injustice. D'autres entendent simplement préserver leur réputation de « bon patron » et ne pas la gâcher à cause d'un agent recruteur peu scrupuleux.

Dans plusieurs *fincas* de la Costa Cuca, les ouvriers saisonniers sont tenus de ne pas cueillir plus d'une certaine quantité de café préalablement fixée. Les planteurs expliquent qu'il s'agit d'éviter que les *cuadrilleros* ne se précipitent trop dans les caféières, provoquant ainsi le bris des arbustes, l'oubli de nombreuses graines mûres ou, inversement, le ramassage de nombreuses baies encore vertes. À la *finca* Los Angeles, les *cuadrilleros* doivent ramasser au minimum un quintal et demi de café par jour (70 kg), sachant que tout surplus ne leur sera pas comptabilisé (cf. tabl. xxv). Comme le revenu des saisonniers se monte à 300 Quetzales par mois (405 FF), on estime que, pour eux, le quintal de café cueilli doit rapporter un peu plus de 6,50 Quetzales (moins de 9 FF). Le revenu des *cuadrilleros* est donc largement inférieur à celui des permanents, des éventuels et des recrutés (16 et 12 Quetzales par jour environ) et même des journaliers (7 Quetzales par jour). En revanche, ils gagnent un demi Quetzal de plus que les femmes. Pour accroître leur revenu journalier, les *cuadrilleros* n'hésitent pas à ramasser des graines de café encore vertes. Certes, ils n'en descendent pas de grandes quantités pour ne pas se faire réprimander par Don Manolo. Ils parviennent néanmoins à en récolter à peu près autant que les femmes. Par jour, ils gagnent ainsi 1 ou 2 Quetzales supplémentaires (entre 1,35 FF et 2,70 FF).

	Rendement	Revenu mensuel	Revenu total cueillette
20 <i>cuadrilleros</i> Agent recruteur	1,5 quintal	405 FF	1 215 FF 3 037,50 FF

Tableau xxv

*Rendement et revenus par cuadrillero, et revenu de l'agent recruteur pendant la cueillette.*

### L'isolement des *cuadrilleros*

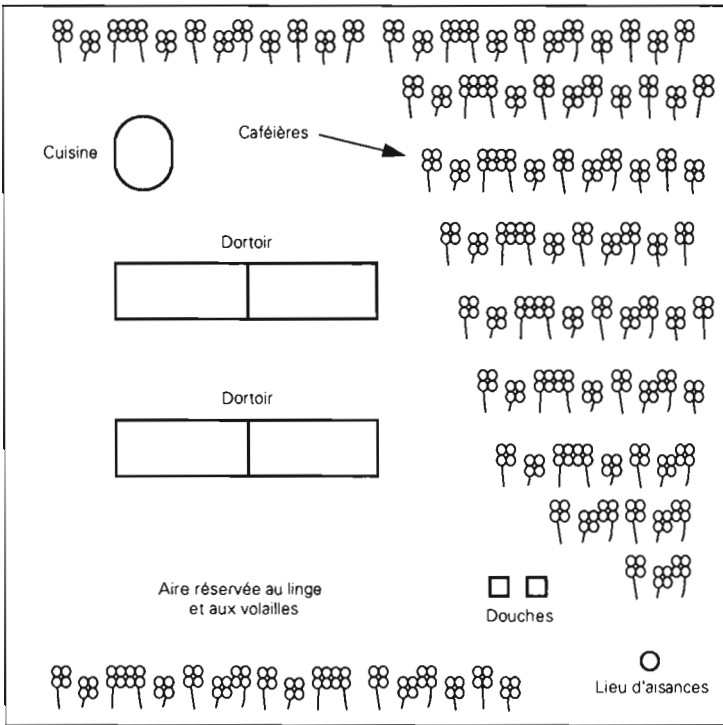
Les deux baraques qui servent de dortoir aux 20 *cuadrilleros* datent du début du siècle. Construites à même le sol, elles sont entièrement en bois et surmontées d'un toit de tôle ondulée. Quatre fenêtres orientées de manière symétrique éclairent chaque pièce. À l'intérieur des dortoirs, les nattes sont disposées en ligne et à même le sol. Pour se protéger du vent et de la pluie qui, par fort vent, passe à travers les planches mal jointes des murs, les hommes clouent des sacs de toile qui servent ordinairement à transporter le café. Dans un coin, un petit coffre-fort renferme les « valeurs » (montres, radios, bougies) que les ouvriers n'emmènent pas dans les caféières. Pas plus qu'ailleurs à la *finca*, il n'y a d'électricité.

À l'extérieur, dans le prolongement des dortoirs, on trouve la cuisine, une modeste cabane en planches noircies par la fumée. Le toit, entièrement constitué de pièces de bois et de tôles de récupération, est maintenu par des parpaings de béton. Les ustensiles de cuisine se distribuent autour de deux foyers allumés en permanence. L'un des foyers est dit « ouvert », car on y dépose les marmites et les casseroles à même la braise; l'autre foyer est recouvert d'une « plaque de métal » (*comal*) sur laquelle on fait cuire les *tortillas*. À une dizaine de mètres, dans le sens opposé de la cuisine, les saisonniers disposent de deux douches à l'air libre et d'un service hygiénique bâti sur une fosse septique. L'eau des douches, qui provient d'un ruisseau voisin, est drainée jusque-là par des conduites de bambous (cf. fig. 10).

Depuis 1984, les ouvriers temporaires guatémaltèques ont le droit à la Sécurité sociale. Mais, à ma connaissance, aucun *cuadrillero* de la Costa Cuca n'en a encore bénéficié. À la plantation, les ouvriers n'ignorent pas la législation, mais ne réclament rien, sans doute sous la pression de leur agent recruteur. Une fois par mois, Don Agustín fait venir le médecin de la *finca* pour ausculter les *cuadrilleros*. Après un bref diagnostic, le médecin distribue des cachets

Figure 10

L'aire des cuadrilleros.



contre la grippe et les amibes qui font effectivement des ravages sur les saisonniers. La visite médicale ne manque pas de susciter les moqueries des permanents. À leurs yeux, les *cuadrilleros* sont décidément des « enfants chétifs qu'il faut vacciner contre tout ».

Comme pour éviter une éventuelle contamination, l'aire des dortoirs est isolée des campements. Pour y accéder, il faut remonter pendant un bon quart d'heure l'un des chemins d'ouvriers qui coupent les caféières. Dans ces conditions, les visites des saisonniers dans les campements sont limitées. Après la cueillette, les saisonniers ne font que passer dans les buvettes pour y acheter des boissons gazeuses et des gâteaux secs. Puis, ils se dirigent vers le « stade » où ils restent spectateurs, les *rancheros* ne les invitant jamais à jouer au football. Les permanents déclarent que les « petits Indiens », à l'instar de Ceux du Haut, n'aiment pas ce « jeu d'homme et qu'ils sont beaucoup plus à l'aise au basket-ball, c'est-à-dire un « jeu de femme » par excellence. Avant de regagner leur dortoir, les *cuadrilleros* s'arrêtent quelques instants à la chapelle. Si un office a lieu, ils occupent les bancs du premier rang. Puis, les saisonniers remontent au dortoir en se protégeant de la pluie avec les feuilles géantes qui abondent le long du chemin : c'est l'heure du dîner (*la comida fuerte*).

Actuellement, l'organisation de l'alimentation des *cuadrilleros* revient aux épouses des contremaîtres et du chauffeur sous la supervision de La Générale. Tour à tour, les sept femmes acheminent, préparent et distribuent la nourriture en contrepartie d'un salaire équivalant à la moitié du salaire minimum (soit 3 Quetzales ou 4,05 FF). C'est le chauffeur de la *finca* qui, le matin, va faire les courses avant d'aller chercher les recrutés. En outre, il est fréquent que les saisonniers demandent à La Générale qu'elle leur rapporte, en plus de la ration alimentaire qui leur est due, des pâtes, du lait ou du riz. Pour ce service, les *cuadrilleros* payent les marchandises environ 30 % plus cher que sur le marché. Cette commission est ensuite partagée entre le chauffeur et La Générale. C'est à celle-ci de cuisiner les aliments qu'on lui a commandés.

Le fait que la *cuadrilla* se constitue de personnes voisines ou apparentées contribue certainement à les aider à mieux vivre cette période pénible et à supporter quolibets et moqueries. Les planteurs sont d'ailleurs pleinement conscients de l'avantage d'employer des *cuadrillas* du même village. Le soir venu, les saisonniers se recréent peu à peu un chez-soi dans leur dortoir, parlent leur langue et se vêtent du costume de leur village<sup>5</sup>.

## ***Les « familles de cueilleurs » : le sens de la famille des permanents et des éventuels***

### LA COMPOSITION DES ÉQUIPES D'ÉVENTUELS

D'après le planteur, seuls les « parents proches » des permanents sont admis à séjourner à la *finca*. Mais, à l'occasion de la cueillette, la notion de parent proche prend un sens très large et le principe est largement contourné par les *rancheros*. Les éventuels (masculins et féminins) affirment toujours qu'ils sont apparentés aux familles de la *finca* et les seconds reconnaissent à leur tour cette parenté : « On appartient tous à la même famille » dit-on.

Sur le cahier de l'administrateur, on compte 82 éventuelles, réparties en deux équipes de femmes distinctes, soit 53 éventuelles du Bas et 29 du Haut. Pendant la récolte, la catégorie des éventuels est extensible. Sont en effet considérés comme tels non seulement les épouses et les filles des permanents, mais aussi les hommes et les femmes qui viennent travailler et résider chez les permanents pour trois mois pleins. On les appelle parfois les « éventuels de l'extérieur ».

Le sens de la famille dont font preuve les *rancheros* et les éventuels est lié à la volonté d'intégrer le maximum de personnes aux

5. Pour une étude des conditions de vie et du statut socio-économique et symbolique des *cuadrilleros* dans une autre *finca* de la région, cf. DE SUREMAIN (1993).

équipes de cueilleurs. Cette stratégie convient d'ailleurs fort bien au planteur. Pour lui, des personnes extérieures à la *finca*, mais rattachées d'une manière ou d'une autre à ses habitants, sont nécessairement plus disciplinées que des inconnus. Les éventuels savent en effet pertinemment que toute mauvaise conduite se retournerait directement contre leurs hôtes. Parfois, l'administrateur et les surveillants utilisent le terme d'« invité » au sujet des « éventuels de l'extérieur ». Cela signifie que les permanents sont considérés comme les responsables des parents qu'ils hébergent. Et il ne fait aucun doute que les permanents se chargent de faire respecter l'ordre dans les maisonnées.

Dans les caféières, les contremaîtres ne connaissent pas les noms de tous les éventuels. En revanche, ils sont capables de dire à quelle famille de cueilleurs ils appartiennent. D'une année à l'autre, il est vrai que ce sont souvent les mêmes personnes qui reviennent. Avec le temps, la réputation d'une famille de cueilleurs se fait et se défait selon la fidélité, l'ardeur au travail et la docilité de chacun de ses membres. L'ensemble de ces qualités constitue ce que Don Manolo appelle le « mode d'existence » d'une famille.

Pendant trois mois, permanents et éventuels unissent donc leur destin pour le meilleur et pour le pire. Le meilleur, c'est la convivialité, le bonheur de vivre en famille un long moment et la perspective de gagner pas mal d'argent. Le pire, c'est lorsqu'un individu entache la réputation de toute la famille en manquant à la discipline<sup>6</sup>.

#### LES ÉQUIPES DE FEMMES ET D'ENFANTS

L'une des particularités de la récolte à la *finca* Los Angeles tient à la séparation des équipes d'hommes et de femmes dans les caféières. Ce fait est assez exceptionnel sur la Costa Cuca, surtout à cette période de l'année. C'est d'ailleurs pour cette raison que les ouvriers des *fincas* voisines considèrent que la cueillette à Los Angeles est « triste ». De plus, les deux équipes de femmes (du Haut comme du Bas) sont envoyées dans les parcelles les moins productives ou sur celles dans lesquelles on est déjà passé une fois. Pour justifier cette décision, Don Manolo déclare que la gent féminine « doit de toute façon terminer la journée avant midi pour aller nourrir les hommes et terminer les tâches ménagères ».

En fait d'équipes de femmes, il serait plus juste de parler d'équipes de femmes et d'« enfants » (du terme générique *bijos*), ces derniers se divisant en deux catégories : les « petits enfants » et les « jeunes ». La première catégorie regroupe les enfants en bas

6. Ce qui s'est passé dans la famille d'Oscar (un permanent du Bas) illustre le propos. Tandis qu'en 1985 sa famille ne faisait l'objet d'aucun commentaire désobligeant de la part de Don Manolo, elle était devenue sa bête noire en 1988. Pourquoi un tel revirement? C'est qu'entre-temps, un membre de la famille – un homme d'environ 30 ans – avait commis un « péché grave » : non content de s'être saoulé, il avait ramené une bouteille de *cucha* (le diminutif de *cucharada*, qui signifie eau-de-vie au Guatemala) au village et avait entraîné deux de ses frères dans son « vice ». En matière d'alcool, la politique de la *finca* est sévère : il est formellement interdit d'en boire, et *a fortiori* d'en vendre, en dehors des périodes de fêtes, sous peine de renvoi. Les « pécheurs » – ainsi que leur famille élargie – furent donc immédiatement chassés et ne revirent plus jamais les pieds à la plantation. Malgré la punition et les excuses d'Oscar, ce manquement à la discipline n'était toujours pas pardonné. En 1988, Oscar n'avait pas encore le droit d'inviter chez lui des parents pendant la cueillette.



âge (jusqu'à sept-huit ans) que les mères doivent garder avec elles et, pour les plus petits, maintenir sur leur dos. La catégorie des jeunes regroupe les enfants âgés de 8 à 15 ans qui cueillent dans les arbustes avec leurs mères. En moyenne, les femmes ont cinq enfants. Or, si deux enfants sont parfois engagés comme éventuel (le) s, une femme reste accompagnée d'au moins trois enfants. De plus, comme les femmes ne se déplacent jamais sans leur progéniture, à la fois pour la surveiller et pour accomplir leur rôle de mère, on peut raisonnablement estimer à 160 le nombre d'enfants qui circulent dans les parcelles pendant la récolte. Précisons que le phénomène prend encore plus d'ampleur pendant les vacances scolaires – qui coïncident avec le moment fort de la cueillette du café – du début novembre à la fin décembre.

On pourrait croire que ces petits enfants – trop jeunes pour cueillir le café dans les arbustes – constituent une lourde charge pour leur maman<sup>7</sup>. Il y a néanmoins une contrepartie positive à la présence des enfants dans les caféières. Il arrive en effet qu'ils ramassent les graines de café oubliées qui jonchent le sol. Bien entendu, le résultat de cette collecte ne pèse pas très lourd dans la balance. C'est donc une fonction d'apprentissage – et non une utilité économique – qui donne un sens à la participation des tout-petits à la cueillette.

Les jeunes, de 8 à 15 ans, ont le droit de cueillir le café dans les arbustes, car les mères les jugent « suffisamment responsables pour ne rien abîmer ». En principe, il est interdit par la loi d'employer des enfants de moins de 15 ans à titre de salarié. En général, les planteurs respectent cette législation qui n'est pas contraire à leur intérêt, car les adolescents, surtout les garçons, effectuent volontairement et gratuitement la quasi-totalité de la cueillette à la place de leur mère. En témoignant d'un enthousiasme généreux, ils tentent de persuader majordomes et contremaîtres de leur prédisposition au labeur dans les caféières. Ils préparent, en quelque sorte, leur avenir. Les jeunes filles, quant à elles, se contentent le plus souvent de trier superficiellement le café mûr du café encore vert. En principe, elles doivent remplir un sac prévu à cet effet et qui sera pesé à part au *beneficio*. Le café vert rapporte moins au cueilleur que le café mûr. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les jeunes filles dissimulent la plus grande part du premier dans le sac de « vrai café », se contentant – pour la forme – de présenter un petit sac de graines vertes à l'administrateur.

Dans les caféières, les femmes et les enfants (au sens large) respectent une division du travail par sexe et par génération. Tandis que les mamans et les jeunes cueillent dans les arbustes et trient

7. Les enfants sont traités à la maison en véritables petits rois et imposent fréquemment leur volonté à leurs parents.

le café, les petits ramassent les cerises par terre. Chacun dépose les baies dans un panier d'osier tressé conservé par la mère. Une fois le panier rempli, l'un des enfants le vide dans un grand sac de toile d'un volume équivalant à une cinquantaine de kilos. On appelle indifféremment « sac », « charge » ou « volume de café » ces sacs qui sont actuellement fournis par l'acheteur. Il faut environ dix paniers pour remplir un sac. Une fois le sac familial rempli, les garçons s'empressent de le traîner dans les rangs, exhibant à l'occasion leurs muscles de bons ouvriers virtuels. Pendant ce temps, les mamans donnent le sein aux nourrissons et les filles suçotent la pulpe sucrée d'une baie. La Générale – dont le rôle est de parcourir les caféières où cueillent les femmes – n'a nullement besoin de rappeler à l'ordre les familles pour stimuler leur ardeur au travail. Les adolescents s'en chargent largement.

À la fin de la journée, les 82 femmes ont chacune recueilli un quintal à un quintal et demi de café maximum. Par sac, les éventuelles reçoivent 6 Quetzales (8 FF), soit l'équivalent du salaire minimum journalier. Néanmoins, avec le café vert, les femmes parviennent à gagner entre 7 et 8 Quetzales (9,45 FF à 10,80 FF) par jour (cf. tabl. xxvi).

	Rendement journalier	Revenu mensuel	Revenu total cueillette
29 éventuelles du Haut	1,5 quintal	210 à 315 FF*	630 à 945 FF**
53 éventuelles du Bas	1,5 quintal	210 à 315 FF*	630 à 945 FF**

\* Ce calcul prend en compte le ramassage du café vert.

\*\* Ce calcul tient compte des fluctuations de la cueillette qui n'est pas aussi abondante en août et en décembre qu'en septembre et en novembre.

Tableau xxvi

*Rendements et revenus des éventuelles pendant la cueillette.*

## LES ÉQUIPES D'HOMMES

Dans les caféières, les permanents et les éventuels originaires du même campement travaillent de concert. Les hommes sont nombreux, 95 en tout, soit 53 chez Ceux du Bas et 42 chez Ceux du Haut. Ils sont divisés en cinq équipes distinctes (trois chez les Costeños, deux chez les Juanatecos) réparties sur différentes parcelles, selon le cycle de maturation du café. Dans les caféières, les équipes se meuvent silencieusement. Contrairement aux femmes, les hommes cueillent, remplissent et vident eux-mêmes leur panier. Il est maintenu – au niveau de la ceinture – par un cordon qui passe autour du cou des ouvriers. Sûrs de leurs gestes, les hommes avancent vite<sup>8</sup>.

8. On m'a rapporté qu'au Costa Rica les cueilleurs chantaient dans les caféières. Je n'ai jamais assisté à de tels clans dans les plantations guatémaltèques.

En fin de journée, entre 4 h et 5 h, les ouvriers descendent un à un leur sac vers le *beneficio*. Il faut compter un quart d'heure à une demi-heure par aller retour. Un cueilleur moyen récolte l'équivalent de deux quintaux de cerises – c'est-à-dire deux sacs – par jour (soit 92 kg, cf. tabl. 27)<sup>9</sup>.

	Rendement journalier	Revenu mensuel	Revenu total cueillette
16 permanents du haut	2 quintaux	648 FF*	2 224 FF**
11 permanents du bas	2 quintaux	648 FF*	2 224 FF**

\* Les hommes ne « perdent pas leurs temps » et leur argent à ramasser du café vert.

\*\* Ce calcul tient compte des fluctuations de la cueillette. En effet, les hommes ramassent environ 1 quintal de café par jour pendant la deuxième quinzaine d'août et de septembre.

Tableau XXVII

*Rendements et revenus des cueilleurs pendant la cueillette.*

En ce début de récolte, c'est l'occasion de doubler largement le salaire minimum, le quintal rapportant 8 Quetzales (près de 10,80 FF). Pendant le trajet, les jeunes garçons veillent sur le « fruit de la cueillette ». En plus de leur propre sac, les hommes descendent ceux de leurs corésidentes. De retour au *beneficio*, les cueilleurs arpentent la rampe de bois qui mène à la pièce où se trouve la balance, au premier étage de l'usine. C'est Don Manolo qui supervise la pesée des sacs de café. Pour l'occasion, il porte des lunettes – l'attribut essentiel de l'homme qui sait lire et écrire. Les quantités de café recueillies par chaque ouvrier sont rapportées avec précision sur le cahier de comptes. Après la pesée, les sacs sont déversés dans un entonnoir de bois qui se vide, par l'action d'un levier, dans une grande cuve remplie d'eau. L'alchimie du café, la transformation des cerises en dollars, commence alors.

## *L'alchimie du café : le travail au beneficio*

### LA ROTATION DES « MÉCANICIENS »

Pour la transformation du café en cerises en café *pergamino*, une petite équipe de six Costeños, appelés les « mécaniciens », travaille en permanence dans le *beneficio* sous l'étroite supervision de Don Ernesto, le contremaître des lieux. Il est le seul à pouvoir actionner les manettes qui commandent la chaudière. Les mécaniciens, quant à eux, changent de poste un jour sur deux : tandis que trois ouvriers sont affectés à la salle des machines, les autres restent sur l'aire de séchage. Rappelons que les mécaniciens sont les hommes qui réalisent l'aspersion chimique dans les caféières, une tâche également qualifiée de spécialisée.

<sup>9</sup> Un Costeño de la *finca* est surnommé « Hercule », car il est capable de transporter deux quintaux à la fois.

Sur le *patio*, la première opération de la journée consiste à répandre au sol le café humide et encore très lourd qui sort des cuves de lavage. Pour ce faire, les manœuvres travaillent par deux à l'aide d'une solide palette en bois. Tandis que l'un pousse sur son manche, l'autre tire sur la corde qui lui est reliée. Cette palette est appelée « taureau » à cause de la similitude entre l'attitude des hommes qui la manient et celle de ceux qui traînent le taureau mis à mort dans une arène. Après quelques heures, un ouvrier retourne le café à l'aide d'une pelle de bois tandis que les deux autres, munis d'un simple râteau (appelé une « croix »), dessinent au sol de longues traînées – dans un sens puis dans l'autre – avec les graines. Cette tâche sera répétée au moins cinq fois dans la journée.

On distingue plusieurs étages sur l'aire de séchage. Les graines de qualité inférieure – qui forment des tapis de couleur brune – sont étalées dans la partie basse du *patio*. Ce café, réservé à la consommation des ouvriers, est appelé « café de consommation » ou encore « café de seconde (qualité) ». Il s'agit des graines qui flottent dans les cuves de lavage. Les graines de « qualité d'exportation » – le « café pour vendre » qui coule au fond des cuves – sont étalées dans les étages supérieurs du *patio*, à proximité de l'usine. Le café d'exportation est blond éclatant.

En milieu d'après-midi, juste avant la pluie, un ouvrier ramasse le café de consommation à l'aide d'un « diable », une sorte de repoussoir en bois qui a la forme d'une caisse ouverte, qu'il pousse devant lui. Le manœuvre déverse alors le café dans de petits entrepôts, appelés les « maisonnettes », situés au milieu du *patio*. Pendant ce temps, les deux autres ouvriers acheminent les graines de café d'exportation – encore trop humides pour être mises en sac – vers les séchoirs. Après le travail (vers 5 h), les trois ouvriers vont se rafraîchir à la rivière. La chaleur qui règne sur le *patio* est suffocante. La surface entièrement cimentée capte la chaleur du soleil et renvoie violemment la lumière. Pendant la journée, les hommes sont restés pieds nus pour ne pas écraser les graines ; leurs visages, burinés par le soleil, dégoulinent de sueur.

Le lendemain, les trois manœuvres du *patio* remplacent leurs collègues de la salle des machines pour toute la journée et une bonne partie de la nuit. Leur tâche, moins pénible, mais plus longue que la précédente, consiste à surveiller et à entretenir les machines. Il leur faut charger la chaudière en bois, déboucher les siphons d'évacuation d'eau et de pulpe, transférer le café des brouettes aux sècheuses et des sècheuses au grenier et, enfin, mettre le café en sac.

Le travail au *beneficio* satisfait les mécaniciens à cause du manie-  
ment des machines, mais également parce qu'il leur permet de  
gagner plus d'argent que les cueilleurs. Les mécaniciens gagnent  
en effet 50 Quetzales (67 FF) de plus que ce que perçoivent, men-  
suellement, les dix meilleurs cueilleurs de la *finca*. Pour le plan-  
teur et l'administrateur, ce régime de faveur se justifie pleinement,  
car le travail à l'usine est considéré comme spécialisé.

#### « CAFÉ DE CONSOMMATION » ET « CAFÉ D'EXPORTATION » : LE PUR ET L'IMPUR

Les mécaniciens disent du *patio* qu'« on y cuit comme sur un  
*comal* » (du nom de la plaque de métal sur laquelle cuisent les  
*tortillas* dans les cuisines des *ranchos*). L'emploi de cette méta-  
phore s'accompagne d'un comportement, assorti d'une croyance,  
qui permet de distinguer deux phases de travail diversement  
valorisées sur le *patio*. Don Ernesto et les ouvriers estiment en  
effet qu'il est mauvais de se servir des mêmes outils pour retour-  
ner le café d'exportation et le café de consommation qui leur  
reviendra : « Il ne faut pas mélanger les outils entre eux, c'est une  
question d'odeur ; si un râteau sert à mélanger les deux cafés, il  
va sentir mauvais ; il va alors contaminer l'autre café et lui donner  
un mauvais goût ; il ne faut pas mélanger le café et les outils de  
qualité différente ».

Il semble que l'usage sélectif d'outils obéisse à la volonté de pré-  
server la pureté du café, comme si les mécaniciens souhaitaient  
isoler le café qui leur revenait de celui qui leur échappait, comme  
si la métaphore du « *comal* brûlant » – un ustensile de cuisine –  
symbolisait la présence de la sphère domestique dans l'enceinte  
du *beneficio*. D'une certaine manière, il s'agit de marquer la diffé-  
rence entre la sphère domestique et la sphère du travail, tout en  
introduisant la première dans la seconde, ceci afin de permettre  
au café de passer de l'une à l'autre. L'usage symbolique des outils  
du café s'appliquerait à maintenir l'autonomie de chacun des  
cadres existentiels.

Après la récolte, il est d'usage que le planteur distribue à chaque  
ouvrier permanent un sac de 12 kg de café *pergamino* de la qua-  
lité d'exportation. Le geste est présenté comme une « prestation de  
cueillette » par Don Agustín. Chez les Costeños, ce café qui n'a pas  
fait l'objet d'une épuration sur le *patio* est longuement séché dans  
les jardins des *ranchos* avant d'être consommé. Techniquement  
superflu, ce traitement montre la prudence de Ceux du Bas vis-à-  
vis du produit de la *finca* auquel ils s'identifient pourtant en  
d'autres occasions. Chez les Juanatecos, le café est simplement  
stocké pendant plusieurs mois avant qu'on puisse y toucher.

## LES SOUCIS DE DON AGUSTÍN À L'ÉPOQUE DE LA CUEILLETTE

---

Les trois mois de récolte sont ponctués de conflits plus ou moins prévisibles qui requièrent parfois l'arbitrage du planteur. Ses décisions montrent qu'en dépit des apparences, la plantation ne constitue pas un univers en vase clos. À l'occasion des conflits, l'autorité du planteur n'est pas absolue dans l'enceinte de la plantation. Il arrive même que son pouvoir soit contesté et détourné.

### *Les liaisons dangereuses*

#### DE LA GRÈVE ILLÉGALE À LA REQUÊTE RITUELLE DES CUEILLEURS

Chaque année, à l'époque de la récolte, il survient un jour où l'ensemble des permanents et des éventuels *costeños* a la sale habitude (*la mala costumbre*) de refuser de se rendre dans les caféières. Les cueilleurs exigent alors une augmentation du prix du quintal de café ramassé. Bien évidemment, les recrutés et les journaliers ne participent pas à l'arrêt de travail. Ceci entraînerait leur renvoi immédiat et l'interdiction de revenir à la *finca*. L'initiative des cueilleurs est surprenante. D'une part, le code du travail interdit à tous les ouvriers agricoles de faire la grève pendant les périodes de récolte ; d'autre part, les grèves sont rares dans le secteur caféier – contrairement à ce qu'il advient dans les secteurs sucriers et cotonniers par exemple. Mais ce type d'interruption du travail est fréquent dans la région. Les *finqueros* avouent même qu'ils s'y attendent à un moment ou à un autre de la récolte.

Le choix du jour de la grève est important. Elle débute en principe après que la hausse des prix d'un aliment essentiel aux *rancheros* ait été annoncé par les médias (sucre, sel, maïs). En outre, les cueilleurs attendent que les caféières soient en plein rendement (vers la mi-novembre par exemple). Enfin, les cueilleurs veillent également à ce que Don Agustín soit présent à la *finca* pour interrompre le travail. Les hommes savent en effet que c'est seulement avec le patron qu'on peut parler d'argent – et en obtenir. Lorsqu'ils estiment que ces conditions sont réunies, les permanents et les éventuels du Bas (de sexe masculin) refusent soudain d'aller cueillir le café. Calmement assis devant leur maison, plongés dans un mutisme délibéré, les cueilleurs semblent néanmoins anxieux et impatients.

Après une ou deux heures d'attente, un groupe de cinq Costeños monte à grandes enjambées vers la Casa Grande. Aucun d'entre eux ne porte de machette, comme pour souligner le caractère pacifique de leurs intentions. Les hommes attendent alors la venue du patron devant le jardin, l'enceinte symbolique de la Casa Grande qu'ils n'enfreignent sous aucun prétexte. Lorsque le planteur paraît, les hommes se découvrent, attendant que celui-ci s'adresse à eux. Très sûr de lui, Don Agustín écoute attentivement l'homme qu'il a interrogé. Celui-ci ne présente pas son affaire comme une exigence, car il se sait en situation d'illégalité. Il explique lentement, en prenant maints exemples, que la vie a beaucoup augmenté depuis quelques jours et que le salaire journalier ne suffit plus à nourrir les familles. Don Agustín s'adresse alors à un deuxième ouvrier qui lui raconte à peu près la même chose que le premier.

Le souci du patron est de ne pas trop faire traîner l'arrêt de travail. À l'issue d'une petite semaine, il sait que les cerises de café risqueraient de tomber et de pourrir, ce qui entraînerait de lourdes pertes pour la *finca*. Mais Don Agustín sait également que les ouvriers n'ont pas intérêt à rester trop longtemps sans travailler. La grève étant illégale, il est parfaitement en droit de ne pas rémunérer les permanents pendant sa durée.

Après plusieurs instants de réflexion, suivis de quelques questions sur le montant exact de l'augmentation du coût de la vie, Don Agustín acquiesce à la requête des cueilleurs. Il déclare qu'il est juste que tout le monde puisse vivre dignement et manger à sa faim. Il insiste également sur le fait que les familles ont « bien mérité ce réajustement salarial du fait de leur bonne conduite ». Il ajoute enfin que les hommes gagneront 1 Quetzal supplémentaire par quintal de café. Si la joie des Costeños est plutôt intériorisée, on en devine l'ampleur à l'extrême attention qu'ils prêtent aux paroles du patron. Après cette brève entrevue, les cueilleurs remettent leur *sombrero* et entament rapidement la descente vers le village. À voir la rapidité avec laquelle se reforment les équipes, on jurerait que personne n'a jamais douté de l'issue de l'interruption du travail, comme s'il s'agissait d'un rituel bien réglé à l'avance. La même effervescence règne chez les Juanatecos, bien qu'aucun d'entre eux n'ait accompagné le petit groupe de Costeños à la Casa Grande. Ceci fait d'ailleurs dire aux Costeños que les Juanatecos sont lâches et profiteurs puisqu'ils recueillent les bénéfices de l'arrêt de travail sans y avoir vraiment participé.

Jusqu'à présent, les arrêts de travail à la *finca* Los Angeles – qui surviendraient donc tous les ans – n'ont jamais duré plus d'une

journée et notre planteur a d'ailleurs parfaitement prévu l'augmentation des salaires dans sa comptabilité. Dès lors, est-il légitime de parler de « grève »? Les cueilleurs et le planteur évitent soigneusement d'employer le terme, comme s'il portait malheur. On pourrait en revanche qualifier cette pratique de « requête rituelle » tant sa dimension répétitive et prévisible est importante<sup>10</sup>. De surcroît, l'arrêt de travail de Ceux du Bas n'implique ni la participation d'acteurs étrangers à la plantation ni le soutien d'une organisation paysanne ou salariale. On remarque également l'absence de porte-parole pour exprimer la vindicte des ouvriers. En fait, non seulement les syndicats n'ont pas droit de cité dans les *fincas* de la Costa Cuca, mais aucun d'entre eux n'est représenté dans le bourg de Colomba, le cœur de la région. Les *finqueros* n'interdisent pas ouvertement les syndicats puisque la loi en autorise la formation dans les plantations qui regroupent plus de 20 ouvriers permanents. En réalité, les contestataires contrôlent parfaitement leur élan, car ils savent que tout ce qui ressemble de près ou de loin à une organisation syndicale est condamné par le planteur, lequel, je l'ai dit, emploie une araignée pour contrôler les fréquentations des ouvriers à l'extérieur de la *finca*. En outre, il n'hésite pas à proposer une indemnité à l'ouvrier, sous prétexte de mise à la retraite anticipée, s'il apprend qu'il assiste à des réunions syndicales. Si l'ouvrier est récalcitrant, Don Agustín lui verse une somme d'argent supérieure à celle qui lui est légalement due. Peu à peu, une sorte de marchandage peut s'instaurer entre les deux hommes même si, en fin de compte, l'ouvrier accepte toujours la proposition du patron et qu'il quitte la *ranchería* avec ses corésidents<sup>11</sup>.

Dans une autre *finca* de la région, on a pu constater que les *cuadrilleros* continuent à cueillir le café pendant l'arrêt de travail des autres cueilleurs. Il est vrai que le contrat (oral) des saisonniers ne leur laisse guère le choix. De fait, en cas de manquement à la discipline, les hommes qui n'ont pas encore été totalement rémunérés risquent de ne pas recevoir le reste de leur salaire. Par ailleurs, comme pour mieux s'assurer leur soutien, le propriétaire de la *finca* en question verse à chaque *cuadrillero* une commission de 2 Quetzales (2,70 FF) par demi-journée de cueillette. Le planteur explique que cette mesure de stimulation économique remontait à 1980, après que de grandes grèves aient paralysé les exploitations sucrières et cotonnières de la côte sud (en 1976 et 1980 exactement)<sup>12</sup>. Lors de ces mouvements, les saisonniers se sont en effet unis aux ouvriers permanents pour exiger des hausses salariales. Quoique ces grèves soient restées sans écho sur la Costa Cuca, elles ont néanmoins inquiété les planteurs de café. Jusqu'alors, les *finqueros* percevaient les *cuadrilleros* comme une main-d'œuvre

10. Don Agustín m'a confié que certains planteurs maintenaient volontairement bas le prix du quintal ramassé en début de cueillette en jouant sur l'enthousiasme des cueilleurs. Puis, avec le temps, ils le ramenaient à un cours équivalent à celui en vigueur dans les *fincas* voisines.

11. Dans une autre *finca*, un ouvrier permanent m'a raconté qu'il faisait tout pour afficher à son patron son militantisme syndical dans l'espoir de recevoir une indemnité de licenciement. Dans de rares cas, les ouvriers se heurtent violemment au planteur. C'est ce qui est arrivé au milieu des années soixante-dix à un *finquero* de la région qui avait indemnisé de manière particulièrement abrupte et chiche plusieurs permanents. Le planteur, se sentant menacé par ses ouvriers, a vendu son exploitation. On m'a dit que la haine des ouvriers se manifestait par des coups de machette frappés à plat sur les troncs d'arbres en présence du patron.

12. Sur la complexité politique et l'implication de la guérilla dans ces grèves, cf. LE BOT (1992a : 170 à 173) et chap. 10.



particulièrement docile et malléable. Ils n'auraient jamais cru, en d'autres termes, que les « petits Indiens » eussent été capables d'exiger de meilleurs salaires avec « des ouvriers plus évolués ». Surpris de cette soudaine solidarité de classe et effrayé par la menace économique et politique qu'elle représente, le planteur n'hésite donc pas à dédommager les *cuadrilleros* chaque fois qu'un arrêt de travail interrompt la cueillette. Par cette stimulation, il espère enrayer un processus de contamination politique perçu comme dangereux pour la stabilité des *fincas*. Dans ce contexte, les saisonniers sont investis du rôle particulièrement ingrat de soupape de sûreté, même si la rémunération additionnelle qu'ils reçoivent à l'occasion les avantage.

#### RÈGLEMENTS DE COMPTE D'OUVRIERS PERMANENTS À ADMINISTRATEUR

Parfois, des rixes opposent violemment des cueilleurs à leur administrateur lors de la pesée du café, les premiers ayant le sentiment d'être volés par le second. Comment de tels abus peuvent-ils se produire? Dans la plupart des *fincas* de café du Guatemala, les sacs emmenés par les cueilleurs sont directement vidés dans une caisse en bois qui repose sur une balance : ce sont donc à la fois les graines de café et la caisse dans laquelle elles sont entreposées qui sont pesées. Dans ce système, il suffit qu'un administrateur peu scrupuleux surestime délibérément le poids réel de la caisse à vide pour soustraire autant de café aux malheureux cueilleurs. Bien qu'obligatoire, l'utilisation de caisses standards pour la pesée du café depuis 1964 a été peu suivie dans le pays (SCHMID, 1973 : 340). Aujourd'hui, les sacs sont directement pesés sur une balance romaine, ce qui empêche les abus systématiques.

Mais l'actuel système n'offre pas non plus de garantie absolue. En 1985, alors que Don Manolo n'était pas encore en fonction, je vis un Juanateco lancer soudainement à l'administrateur qu'il fallait vérifier la balance dont le plateau ne semblait pas normal. Le plateau ayant en effet été changé, le scandale éclata. Les ouvriers présents dans la salle, Juanatecos et Costeños confondus, exigèrent une explication à l'administrateur et refusèrent de faire peser le café. Pendant ce temps, un groupe de permanents décida d'aller chercher Don Agustín à la Casa Grande. Sur le moment, le planteur calma le jeu. Il vérifia lui-même la balance, constata que le plateau avait bien été changé et qu'il pesait 500 grammes de moins que l'original. Le patron porta lui-même les corrections sur le cahier. L'administrateur s'excusa patement tandis que le planteur tentait de convaincre les cueilleurs que ce type d'erreur pouvait survenir n'importe quand et que, dorénavant, il fallait « jeter régulièrement un œil sur la balance ».

En réalité, Don Agustín était au courant du trafic de café organisé par son administrateur au détriment de la *finca* et des cueilleurs. Après sa transformation, le café non comptabilisé était revendu à un commerçant local. L'administrateur avait pu effectuer ce trafic pendant plusieurs années en achetant le silence d'un nombre toujours croissant d'ouvriers qui ne se laissaient pas intimider – mais qui ne dévoilaient pas pour autant le méfait au patron. Ce trafic cessa avec le départ en retraite de l'administrateur et de ses principaux assistants dès la fin de l'année 1985.

À d'autres occasions, mais plus rarement, des disputes éclatent entre un permanent du Haut et un autre permanent du Bas. Alors que j'assistais à la pesée du café vers la mi-septembre de l'année 1988, je fus le témoin d'une rixe qui me fit entrevoir des tensions que je ne suspectais pas jusqu'alors. Au moment de déposer son sac sur la balance, Gustavo (un permanent du Haut) se plaignit auprès de l'administrateur de ce que Ricardo (un permanent du Bas) lui avait sournoisement volé « au moins 10 livres » de café dans un de ses sacs tandis qu'il était occupé à descendre au *beneficio*. Avant même d'entendre l'alibi de Ricardo, Don Manolo demanda rapidement aux personnes présentes dans la petite salle si l'une d'entre elles avait assisté à la scène. En l'absence de réponse affirmative, le différend fut expédié. L'administrateur dit fermement à Gustavo qu'il manquait de preuves et que, par conséquent, il ne voulait plus l'entendre se plaindre. Le lendemain, toujours lors de la pesée, l'affaire rebondit. Cette fois, c'est Ricardo lui-même qui affirma que des enfants lui avaient dérobé du café dans son sac pendant qu'il cueillait. Il précisa que le vol avait été commis par des « petits Indiens – petits voleurs de là-haut ». Don Manolo fit venir Don Pepe (le contremaître de Ceux du Haut) et lui demanda de procéder à une enquête. À l'extérieur du *beneficio*, Gustavo et Ricardo en vinrent aux insultes, puis aux mains. Ils furent pourtant rapidement séparés par les leurs, plutôt amusés que crispés par l'événement. Quel fut le dénouement de la querelle? Du jour au lendemain, Don Pepe et Don Manolo cessèrent d'en parler ouvertement; quant à Gustavo et Ricardo, ils ne se battirent plus en public. Après quelques jours, le différend fut complètement oublié. L'affaire se termina aussi soudainement qu'elle avait commencé.

J'eus à cette occasion le sentiment que le comportement des ouvriers n'était pas totalement spontané. La manière expéditive dont l'enquête de Don Pepe fut abandonnée me fit pressentir quelques arrangements souterrains. Il fallut attendre une autre rixe pour que me fût révélée l'explication que je cherchais. J'appris alors que Don Manolo versait parfois au plaignant la quantité de

café prétendument dérobée, car le maintien de l'ordre est une priorité pour lui. S'il n'a pas trop de difficulté à rendre compte des bagarres au planteur (Ceux du Haut et Ceux du Bas ne sont-ils pas des voisins haineux qui ne cessent de se provoquer?), il a aussi intérêt à régler rapidement les différends afin de ne pas se discréditer. Il faut cependant souligner le caractère exceptionnel de ces rixes opportunistes. La plupart d'entre elles opposent vraiment les ouvriers, sans qu'ils en retirent le moindre avantage.

Les bagarres plus ou moins théâtralisées montrent la façon dont certains ouvriers envisagent leur rapport à l'ordre établi. Ils ne cherchent pas en effet à le renverser, mais plutôt à le provoquer pour éventuellement en profiter. En tant que groupe, les ouvriers savent qu'ils ne peuvent pas bouleverser profondément la hiérarchie. Alors, les individus en exploitent partiellement les faiblesses, compliquant la vie des patrons, mais sans remettre en cause le système dans son ensemble.

#### LA CONTESTATION PASSIVE DES CUEILLEURS JUANATECOS

On sait que le café connaît des cycles de maturité successifs liés à l'âge de la plante comme à son exposition géographique. Ceci signifie que la fructification s'étale sur une longue période et que, pour ramasser le plus possible de graines, il est indispensable de repasser dans une caféière au moins une fois par mois. En général, le second et le troisième passages (en septembre et en novembre) sont les plus profitables. Dans ces conditions, les cueilleurs dépêchés en premier dans les caféières sont nettement privilégiés par rapport aux autres. Or, c'est justement le fait que ce privilège revient souvent aux Costeños qui explique le désarroi dont souffrent parfois les Juanatecos. En novembre 1988, ce sentiment fut si fort que les cueilleurs se plaignirent ouvertement à Don Pepe, leur surveillant. Celui-ci se rendit alors auprès du patron pour expliquer la situation.

En réalité, la plainte adressée au patron était dirigée contre Don Manolo. De fait, c'est lui qui supervisait la répartition des équipes entre les parcelles. Don Manolo avait en effet composé une petite équipe de Costeños, dont les 12 membres, accompagnés de parents proches, effectuaient la coupe des rejetons (cf. chap. 5). Or, cette même petite équipe était systématiquement envoyée dans les meilleures parcelles, au tout début de la cueillette.

Don Agustín se trouva dans une situation embarrassante. Ne pouvant désavouer publiquement son administrateur, il se sentit plutôt flatté de ce que Don Pepe vînt se confier à lui dans son rôle de

protecteur. Pour calmer les esprits, il promet à Don Pepe d'intervenir auprès de l'administrateur : « chaque équipe, dit-il, doit profiter du café ». Don Agustín tint effectivement parole puisque, quelques jours plus tard, ce fut au tour des Juanatecos d'aller cueillir les premiers sur la parcelle la plus productive.

Cet incident illustre la différence de comportements entre Juanatecos et Costeños. Plutôt que de s'adresser eux-mêmes au planteur, comme le font Ceux du Bas, Ceux du Haut passent par l'intermédiaire de Don Pepe, leur représentant. Aussi, loin d'interpréter cette attitude comme un réflexe de type syndical, le planteur considère que Ceux du Haut ont le sens de la hiérarchie. La réaction du planteur peut surprendre, lui qui se méfie au plus haut point des porte-parole et de tout ce qui ressemble à une revendication. Mais le problème se pose ici dans des termes différents. Don Agustín est en effet persuadé que Ceux du Haut, précisément parce qu'ils ne s'engagent pas dans les arrêts de travail menés précédemment par les Costeños, ne « nourrissent pas de mauvaises intentions » : « Ils sont encore un peu *Indios* » confie le *finquero*. Et un *Indio*, sous-entendu, n'est pas vraiment capable de prendre une initiative subversive : contrairement à Ceux du Bas, « il faut qu'ils y soient poussés par des personnes extérieures, ce qui ici n'est pas le cas » dit le planteur.

La conduite pacifique et contrôlée de Ceux du Haut n'est pas la conséquence d'un supposé comportement indien. Elle souligne plutôt la vigueur de la sanction qui s'exerce à l'encontre du monde syndical en général et la capacité que les Juanatecos ont de s'adapter à ces circonstances particulières. À cet égard, l'attitude des *Indios* ressemble davantage à une « contestation passive » qu'à une abdication (GIRAUD et JAMARD, 1976 : 231).

### « *Quand le café a de la température...* »

Une fois le café débarrassé de sa pulpe, il s'agit de le sécher. On a vu que cette opération s'effectuait en partie sur le *patio* et en partie à l'aide d'un séchoir mécanique (cf. chap. 4). Bien que relativement simple sur le plan technique, le séchage cause pourtant quelques soucis au planteur. C'est qu'en réalité, le café est vendu au poids, chaque sac étant scrupuleusement pesé par l'acheteur. Or, justement, le poids de chaque sac dépend du taux d'humidité du café qu'il contient. En principe, les acheteurs s'accordent pour fixer ce taux à 11-12 %. Mais, en réalité, chacun essaie de favoriser ses intérêts, les planteurs en vendant le café à 13-14 % d'humidité et les exportateurs en l'achetant à 9-10 %.

De manière générale, les *finqueros* estiment que les acheteurs ont recours à des procédés illicites pour les convaincre de vendre leur

café à vil prix. À cet égard, le surnom de « parrains » attribué aux exportateurs de café est significatif. Les exportateurs provoqueraient notamment des mouvements de panique censés accélérer ou freiner les ventes. Ces procédés, parfois inspirés de faits réels mais démesurément grossis, orienteraient donc sournoisement les décisions commerciales des *finqueros* pour le plus grand profit des exportateurs. Par exemple, ces derniers déclareraient que les gelées tant attendues dans le Sud du Brésil ne se seraient pas produites et qu'il faut impérativement vendre son café – même à bas prix – pendant qu'il en est encore temps<sup>13</sup>.

Devant ces procédés déloyaux, les *finqueros* ne restent pas impassibles. Ils tentent même de récupérer une partie du manque à gagner que leur font perdre les parrains. Dans ce but, ils interrompent volontairement le séchage des graines de café. Ils espèrent ainsi conserver un taux d'humidité supérieur à la normale et, par conséquent, gagner du poids sur les quantités de café vendues. La difficulté consiste à trouver une limite qui soit acceptable pour l'acheteur. À l'aide d'un thermomètre, le planteur contrôle la « température du café » et prend finalement la décision de poursuivre, ou non, le séchage<sup>14</sup>.

Pour leur part, les exportateurs ne sont pas dupes. Lorsque le café arrive à la réserve de l'acheteur, le gérant feint l'indifférence, mais s'attend parfaitement au tour qu'on veut lui jouer. En réalité, sa décision est prise depuis longtemps. Il sera en effet plus ou moins tolérant selon la nature des relations qu'il entretient avec les *finqueros*. En refusant du café sous prétexte qu'il est trop lourd et en acceptant un autre qui est tout aussi humide que le premier, les parrains gratifient ou sanctionnent leurs clients. Ce faisant, ils montrent toute l'étendue de leur pouvoir.

À l'approche de la cueillette, Don Agustín tente d'améliorer ses relations avec les exportateurs. Pendant la récolte, il les visite régulièrement, espérant bénéficier d'informations commerciales inédites. Lorsqu'il se présente chez l'exportateur avec le café, Don Agustín est enfin fixé sur l'état des relations qu'il entretient avec son puissant interlocuteur. À ce titre, la température du café est un véritable baromètre permettant d'interpréter la qualité des relations entre les planteurs et leurs parrains.

## *Le stockage et le transport du café*

### LE CHEMIN DE CROIX DE DON AGUSTÍN

Avant qu'il ne parte chez l'exportateur, le café est toujours stocké dans le *beneficio*. D'une part, la réserve s'accroît d'environ 80 quintaux de café *pergamino* par jour, ce qui est particulière-

13. En 1992, les acheteurs de la Costa Cuca spéculaient déjà beaucoup sur la reprise du marché caféier, reprise liée à l'énorme demande des pays de l'ex bloc soviétique qui – intégrés au marché international – allaient pouvoir se procurer tout le café qu'ils souhaitaient.

14. Le fait que le café soit plus ou moins humide a une influence directe sur son poids, et donc sur le prix qu'en retirera le planteur.

ment dangereux, compte tenu des vols et des attentats qui surviennent à cette période de l'année dans la région. Mais, d'autre part, le planteur doit attendre le bon moment pour vendre le café, les prix fluctuant de jour en jour. Enfin, Don Agustín sait que le café stocké sèche rapidement et que plus on attend, plus il perd de poids et donc de valeur.

Pour assurer la sécurité du *beneficio*, le planteur arme les quatre gardiens de la *finca* et leur ordonne de se relayer nuit et jour. Ces mesures visent surtout à dissuader les petits délinquants. Car, en vérité, Don Agustín et les planteurs de la région savent bien que les « pilleurs de *beneficios* » appartiennent à de véritables commandos armés et organisés qui alimentent un trafic au-delà de la frontière mexicaine. Ces bandes de voleurs sont trop puissantes pour qu'un planteur isolé leur résiste. De manière générale, les propriétaires n'attendent pas d'aide de la part des militaires. On constate également que les *finqueros* de la Costa Cuca n'engagent de leur propre initiative aucune action collective pour se protéger des voleurs comme dans d'autres régions : « C'est à chacun de faire son ménage chez soi » déplore à ce sujet Don Agustín<sup>15</sup>.

Dans ce contexte, les dates d'expédition du café sont maintenues secrètes jusqu'au dernier moment. Elles sont également très irrégulières pour dérouter les voleurs potentiels. Don Agustín, par exemple, a recours à plusieurs transporteurs auxquels il demande de ne jamais utiliser deux fois de suite le même véhicule. Il ne fait pas davantage confiance aux compagnies spécialisées dans le transport du café. Comme d'autres planteurs, il pense qu'elles sont les premières à s'allier aux voleurs – ou à être rackettées par eux. Les quantités de café expédiées dans les camions varient donc grandement selon les cas. Lorsque la rumeur lui rapporte que la route est sûre, il transporte parfois plusieurs centaines de sacs d'un coup, quitte à perdre de l'argent sur le prix de vente. En tout état de cause, la gestion d'un stock de café ne prend pas uniquement en compte des contraintes techniques et commerciales. Elle intègre des facteurs qui n'appartiennent pas au domaine de l'économie, mais qui néanmoins en déterminent le cours.

#### UN MAGICIEN POUR DES PETITS DÉLINQUANTS

Pour dissuader les nombreux ouvriers résidant à la *finca* pendant la récolte de voler du café dans les caféières ou dans le *beneficio*, Don Agustín ne fait pas systématiquement appel à des gardiens. Il compte aussi sur les services d'un magicien *mam* fort réputé dans la région. Il y a une dizaine d'années, le magicien se rendit donc à la *finca* où il se promena pendant de longues heures dans toutes les caféières. Il termina sa visite par le *beneficio* où il s'attarda également.

15. Certains planteurs assurent leur *beneficio* et leur café pour de fortes sommes d'argent. Mais la plupart des *finqueros* craignent l'infiltration d'indicateurs pour le compte des voleurs dans les compagnies d'assurance.

Ce faisant, l'idée de notre planteur était d'effrayer les voleurs : « Certes, dit le planteur, il y a longtemps que les Costeños ne s'adonnent plus au culte païen, mais on ne sait jamais, surtout avec les femmes ». Quant aux Juanatecos, d'origine *mam* comme le magicien, il lui paraissait évident qu'ils ne voleraient plus jamais de café « après avoir vu le magicien dans les alentours ». Don Agustín donna cependant l'ordre au magicien de ne se livrer à aucune pratique magique dans l'enceinte de la *finca*, espérant que sa seule présence suffirait à dérouter les voleurs et à leur faire abandonner leurs entreprises.

Les voleurs ont-ils vraiment cédé à cette menace? Le planteur en est intimement persuadé. Les rapines de café ont-elles cessé depuis cette époque? Don Agustín avoue que la solution ne fut que temporaire et que, quelque temps plus tard, les vols recommencèrent<sup>16</sup>.

### *Du fourgon blindé à l'hélicoptère : la paye en paix*

La « paye » (on l'appelle aussi la *planilla* – c'est-à-dire « la liste ») des cueilleurs est une importante cause de souci pour Don Agustín. Les grandes exploitations sucrières de la plaine littorale dépensent des fortunes pour entretenir des milices équipées d'hélicoptères, de grenades et de mitraillettes chargées de lutter contre les bandes de voleurs armés qui viennent dérober les payes des ouvriers. Mais les moyens militaires mis en œuvre dans le secteur sucrier sont, en général, sans commune mesure avec ceux engagés dans le secteur caféier – sauf peut-être dans le département voisin de San Marcos.

Jusqu'au milieu des années soixante-dix, il était d'usage que les *finqueros* – ou leur administrateur – aillent chercher l'argent de la paye à la banque et se chargent eux-mêmes de son acheminement jusqu'à la plantation. Seuls quelques rares *finqueros* s'organisent encore de cette façon aujourd'hui. En 20 ans, les conditions de sécurité dans la région se sont considérablement dégradées et rendent particulièrement risquée cette manière d'opérer.

Les planteurs estiment que les risques de vols sont dus au fait que les ouvriers persistent à vouloir être payés en argent liquide. À la *finca* Los Angeles, seuls quelques Costeños ayant développé une activité commerciale, à l'extérieur ou à l'intérieur de la *finca*, acceptent un chèque bancaire. Les autres tiennent à « toucher » leur salaire au sens propre du terme. Dans leur esprit, celui-ci serait incomplet s'il n'était pas versé de cette façon. Ce comportement s'explique en partie par l'éloignement des guichets de

16. Sur l'utilisation de la sorcellerie par un chef d'entreprise européen - établi en Afrique - pour résoudre un conflit salarial, cf. DUPRÉ (1977).

banque et le manque de familiarité des *rancheros* avec les institutions bancaires. S'il est vrai que l'appréhension des ouvriers à l'égard des démarches administratives est tenace, elle se justifie également par l'accueil désobligeant que des cols blancs ont coutume de leur réserver.

Pour que la paye se déroule dans de bonnes conditions, les *finqueros* recourent à la location d'un fourgon blindé et aux gardiens armés qui l'accompagnent. L'argent est également assuré par la compagnie de gardiennage. Certains *finqueros*, dont les exploitations sont très éloignées, utilisent les services d'un hélicoptère. Ces deux formules ne sont d'ailleurs pas exclusives l'une de l'autre. Selon les rumeurs qui circulent sur l'activité des bandits, les planteurs choisissent l'une ou l'autre des solutions, quoique leur coût soit très inégal. Pour Don Agustín, la location du fourgon coûte 400 Quetzales (540 FF) à chaque livraison tandis que le service de l'hélicoptère lui revient au triple.

À la *finca* Los Angeles, la règle est de ne jamais diffuser la vraie date de la paye, qu'elle soit acheminée en fourgon ou par hélicoptère. Il s'agit même de faire courir de fausses informations pour dérouter les voleurs qui se seraient infiltrés parmi les ouvriers temporaires. Sur un simple appel téléphonique, Don Agustín change donc au dernier moment les dates de la distribution. Il existe d'autres manières de brouiller les pistes. Par exemple, notre planteur fait dégager les hautes herbes qui bordent les chemins d'accès aux alentours de la *finca*, souhaitant donner l'impression aux voleurs que la paye est imminente. Croit-il vraiment en l'efficacité du procédé? Don Agustín est persuadé que tous les moyens sont bons pour dissuader les bandits, y compris les plus modestes.

Le « jour J », le fourgon stationne devant le *beneficio*, à moins que l'hélicoptère ne se pose sur le *patio* où sèche le café. Dans l'un et l'autre cas, les ouvriers sont prévenus par les responsables de parcelle qui ont eux-mêmes été avisés par Don Manolo quelques minutes auparavant. Le travail est alors interrompu et les hommes descendent au pas de course vers le *beneficio*. À peine arrivés, les cueilleurs se regroupent en équipes, les permanents et les éventuels se séparant selon leur campement de résidence. Les deux équipes de femmes, qui se tiennent à l'écart, passent après les hommes. Les journaliers, quant à eux, restent en retrait. Rappelons qu'ils reçoivent leur paye à la fin de chaque journée de travail. On les prie toutefois de descendre pendant la distribution afin qu'ils ne restent pas seuls dans les caféières. Il en est de même pour les recrutés qui sont payés à part à la fin de chaque semaine.



Rapidement, les gardiens de la *finca* – dont le visage exprime une forte tension – forment un cercle autour des salariés. S'ils guettent les alentours, ils ne peuvent s'empêcher de tourner régulièrement la tête vers le coffre-fort. À l'inverse, les gardiens spécialisés ne bougent pas. Les mitraillettes braquées à l'horizontale, le regard masqué par de larges lunettes noires, ils semblent, à l'instar d'inquiétantes momies, fixer un horizon invisible.

L'ordre dans lequel les ouvriers sont payés ne reproduit pas la hiérarchie des équipes de travail auxquelles ils appartiennent. En effet, le comptable – qui n'appartient pas à la *finca* – verse l'argent aux ouvriers selon l'ordre alphabétique dans lequel ils apparaissent sur la liste. L'administrateur se tient tout proche du comptable et note sur un carnet l'identité de ceux qui défilent. L'opération dure environ une heure.

D'un geste rapide, les hommes glissent l'argent dans leurs poches de pantalon et filent à nouveau vers les caféières sans passer par chez eux. À cet instant, la sueur qui coule le long de leur visage est autant liée à la chaleur qu'à l'émotion. Les femmes, quant à elles, donnent plus l'impression de cacher leur argent que de le ranger. Elles en dissimulent une partie dans leur corsage et une autre sous leur ceinture. Pendant ce temps, les enfants et les vieillards se tiennent à l'écart, feignant de ne pas voir l'argent, comme s'il ne les concernait pas.

Pour les ouvriers, le jour de la paye est véritablement considéré comme une fête. Au retour des caféières, les hommes restent plus longtemps en dehors de chez eux qu'à l'accoutumée. Ils bavardent gaiement, s'offrant des tournées de boissons gazeuses. Les Costeños sont davantage enclins à fumer des cigarettes que leurs voisins Juanatecos, ces derniers s'arrêtant dans les buvettes pour y acheter des gâteaux secs. Certains villageois – Costeños comme Juanatecos – sortent de la plantation pour aller boire de l'alcool. En petits groupes, ils se rendent soit à Colomba soit à la communauté agraire voisine où abondent les distillateurs frauduleux. Les hommes, éméchés, rentrent chez eux tard dans la nuit. Ils ne seront pourtant pas réprimandés par leurs épouses : on tolère plus facilement, à cette occasion, des comportements autrement considérés comme réprimandables. D'ailleurs, même l'argent dépensé lors du « jour J » est oublié dans la comptabilité du budget domestique – comme s'il ne comptait pas.

À quoi s'occupent les femmes pendant que les hommes trinquent? Elles bavardent, elles aussi, peut-être plus longuement que d'habitude. Elles s'invitent également à boire de l'eau gazeuse, mais

dans leur maison. Debout dans la cuisine, ou assises dans la pièce principale, elles se partagent des bouteilles de soda et des gâteaux secs. Le soir du jour de paye est l'un des rares moments où les femmes se retrouvent à bavarder entre elles, librement. Dans l'ensemble, on a l'impression que les hommes et les femmes gardent sur eux – le plus longtemps possible – l'argent qu'ils ont si durement gagné. Comme s'il procurait à chacun une liberté dont on voudrait pleinement profiter avant de réintégrer la maisonnée et de remplir, comme il se doit, la « corbeille familiale ».

## LES OUVRIERS DU CAFÉ FORMENT-ILS UNE CATÉGORIE SOCIALE ?

17. D'après ARMAS, le mot *Shancatal* - qui désigne les Indiens de Santa Catarina Ixtahuacán (Sololá) - est synonyme d'Indigènes venus des terres froides pour cueillir le café - (1991 : 194). Il est vrai que le village et la région dans son ensemble sont d'importants pourvoyeurs de main-d'œuvre pour les plantations (APPELBAUM, 1967). De même, le terme de *Indiadas* (ensemble d'Indiens) est couramment usité à la place de *cuadrillas*.

18. Le témoignage de CALDERA sur les rapports entre *cuadrilleros* et *rancheros* va dans ce sens : « Face aux *rancheros* et aux machinistes, les *cuadrilleros* sont de statut inférieur ; on les méprise, on les tient pour ignorants. Une femme *ranchera* se montra surprise de ce qu'ils savaient chanter et peut-être mieux qu'elle. Dans une maison de *rancheros*, on me fit entrer, alors qu'à eux on leur donnait des chaises pour qu'ils attendent dehors. De là leur timidité, leur méfiance et le caractère impersonnel du groupe » (1979 : 44, cité par LE BOT, 1992a : 178).

Les ouvriers du café sont loin d'avoir la même attitude vis-à-vis du planteur, de l'administrateur et de la *finca* en général. Selon les équipes auxquelles ils appartiennent, les individus sont ordonnés de manière différente dans la hiérarchie du travail. Comme chaque équipe forme une catégorie sociale et économique spécifique, l'unité de la plantation n'est pas apparente. Alors que certaines équipes se rattachent aux valeurs dominantes, d'autres s'en séparent plus ou moins ouvertement.

### *L'Homme, le sous-homme et le détachement des cuadrilleros*

On a déjà dit à quel point le terme de « Inditos » (petits Indiens) qui sert à désigner les travailleurs saisonniers était encore plus péjoratif que celui d'« *Indio* »<sup>17</sup>. Dans l'esprit des Costeños, les *Indios* de la plantation (Ceux du Haut) constituent une sorte de mesure étalon de l'indianité. Ainsi, les *cuadrilleros* sont « encore plus paresseux que les *Indios* d'ici » ou ils sont « encore plus souvent malades qu'eux ». Ces caractéristiques, en général négatives et perçues comme innées, justifient le diminutif péjoratif adjoint au terme d'*Indios* qui est déjà dépréciatif. Les Juanatecos sont beaucoup moins loquaces que leurs voisins sur les saisonniers. Ils s'intéressent même peu à la personnalité de leurs prétendus « frères de sang ». D'ailleurs, ils les appellent simplement les *cuadrilleros*. Au quotidien, les relations entre les saisonniers et Ceux du Haut sont donc extrêmement limitées, même si les seconds ne montrent pas d'hostilité particulière envers les premiers. En fait, les Juanatecos feignent d'ignorer la présence des *cuadrilleros*<sup>18</sup>.

Aux yeux des Costeños, les *cuadrilleros* ont également « quelque chose de féminin » dans leur comportement. L'interdiction de porter une machette explique en partie ce jugement. Plus près des femmes que des hommes, on les envoie « comme les femmes » dans les parcelles les moins productives de la *finca*. La hiérarchie des salaires ne reflète-t-elle pas celle des statuts afférents aux différentes équipes de travail? Rappelons que les *cuadrilleros* gagnent en effet à peine plus que les femmes et moins que tout autre type de cueilleur<sup>19</sup>.

Comment les saisonniers perçoivent-ils l'univers et les gens plutôt hostiles qui les entourent? Si on leur pose la question dans l'enceinte de la *finca*, les « petits Indiens » ne critiquent rien et tout se passe comme s'ils n'avaient aucun grief à formuler. En revanche, si on les questionne en dehors de la *finca*, les saisonniers n'hésitent plus à parler des rudes conditions de travail et d'existence qui sont les leurs. Ils déclarent notamment que la mauvaise qualité de la nourriture est responsable des maladies qu'ils ramènent chez eux. Ils disent aussi que le travail est triste et ennuyeux. Enfin, ils confessent leur aversion pour les surveillants : « Avec eux, disent les saisonniers, on est traité comme des enfants ». Les relations que les « petits Indiens » entretiennent avec le planteur sont plus complexes à interpréter. Lorsque Don Agustín parcourt les caféières, les *cuadrilleros* s'arrêtent de travailler, se découvrent et se tiennent silencieusement devant lui, sans le regarder en face. En de telles occasions, les autres cueilleurs adoptent une attitude différente. Au lieu d'attendre le patron, ils redoublent d'ardeur au travail, exhibant ainsi leurs qualités d'ouvriers dynamiques. Don Agustín, pour sa part, est flatté de l'attitude des *Inditos*. Il aime d'ailleurs rappeler que ce comportement plein de déférence est celui qu'avaient les Costeños, il y a une cinquantaine d'années, lorsqu'il était encore enfant.

## ***Recrutés, journaliers et éventuels : le revers de la complémentarité***

Une formule revient souvent chez Don Agustín lorsqu'il parle des recrutés : il dit les « ouvriers permanents temporaires ». Le planteur, en effet, souhaiterait gagner leur fidélité, sans pour autant les intégrer définitivement à la *finca*. Réunis en équipes, déclarés à la Sécurité sociale, les recrutés ne seraient pas pour autant autorisés à résider à la *finca*. En fait, ils seraient fichés sur une liste officielle déposée au ministère du Travail, apportant ainsi une garantie aux employeurs. Pour le planteur, l'application de cette idée se justifierait d'autant plus que, à l'échelle de la région, l'exode rural

19. D'après BOSSEN, les saisonniers embauchés dans le secteur sucrier sont parfois moins bien payés que les épouses des ouvriers permanents (c'est d'ailleurs l'une des raisons pour laquelle on les recrute en masse – au détriment des femmes – lors de la coupe de la canne) (1984 : 180). Mais il est regrettable que l'auteur ne fasse pas allusion au statut symbolique des saisonniers dans ce cas-là.

et l'éviction des ouvriers permanents des *fincas* provoque l'accroissement de toute une population sans terre et sans travail. Pour leur part, les recrutés affichent clairement leur attachement au travail dans les *fincas*. Ils font d'ailleurs tout leur possible pour intégrer une équipe. Il est vrai que la plupart d'entre eux n'ont aucune terre et qu'en l'absence d'industries, l'emploi dans les *fincas* est le seul travail qui leur soit envisageable.

Les journaliers, quant à eux, sont les parents pauvres des ouvriers temporaires. Compte tenu du climat sociopolitique qui règne dans le pays, ils font l'objet d'une grande méfiance. En fait, les journaliers sont souvent ceux qui ne parviennent pas à intégrer les équipes de recrutés. Ne disposant d'aucun logement et d'aucun statut, ils sont voués à une existence errante et misérable. Dans l'enceinte des plantations, on les considère fréquemment comme des suspects. À la *finca*, les journaliers et les Juanatecos ont des relations difficiles. Les seconds ont en effet l'impression qu'on leur impose les premiers. Ils les traitent alors avec dédain, reproduisant les préjugés dont ils font eux-mêmes l'objet. D'une certaine manière, les journaliers sont un peu les *Inditos* des *Indios juanatecos*.

À l'autre extrémité, les éventuels bénéficient de la confiance du planteur et de l'administrateur, dans la mesure toutefois où les familles qui les accueillent ont bonne réputation. En général, les éventuels cherchent à se démarquer des recrutés et des journaliers. Ils les traitent même avec un certain dédain. Cette attitude est liée à leur position privilégiée dans la *finca* : le fait qu'ils y logent et qu'ils y connaissent du monde prouve qu'ils ne sont pas des errants comme les autres.

La petite équipe du *beneficio* est un peu à part. Les mécaniciens, on le sait, gagnent plus d'argent que les autres ouvriers et leur qualification technique suscite la jalousie des permanents. Les ouvriers temporaires, en revanche, admirent plutôt les mécaniciens. Pour ce qui concerne les gardiens et le chauffeur, ils occupent des postes à vie, pratiquement inaccessibles. À ce titre, on les considère avec un peu d'indifférence, encore que, parfois, les hommes demandent au conducteur du *pick-up* de les monter discrètement dans les caféières. Celui-ci leur rend d'ailleurs volontiers ce service, satisfait à l'idée de bénéficier en retour d'une probable tournée de boisson à la fin de la journée (cf. tabl. xxviii).

Les surveillants n'ignorent pas la nature conflictuelle des relations entre les différentes équipes d'ouvriers. Ils contribuent même parfois à les envenimer lorsque, à l'occasion d'une bagarre, ils prennent fait et cause pour les éventuels ou les permanents. L'administrateur, enfin, fait l'objet de toutes les sollicitudes, bien

Tableau xxviii

L'échelle des salaires  
entre les cueilleurs.

Types d'ouvriers	Revenus mensuels
Permanents	648 FF*
Recrutés	648 FF
<i>Cuadrilleros</i>	405 FF
Journaliers	283,50 FF

\* S'ajoutent à ce revenu environ 350 FF répartis sur les mois d'août et de décembre (début et fin de cueillette) et la moitié du salaire minimum qu'ils gagnent pendant les quinze jours de chacun des deux mois pendant lesquels ils ne cueillent pas.

qu'on le craigne davantage que le planteur. De fait, on sait que c'est lui qui rapporte, dans une version qui l'arrange toujours, les incidents qui ponctuent la cohabitation des ouvriers.

### *Les ouvriers du café sont-ils des prolétaires ?*

Il est clair que les *cuadrilleros* employés à la *finca* Los Angeles ne se définissent pas comme des « ouvriers ». Spontanément, ils se présentent plutôt comme les « Natifs » ou les « Naturels » d'une communauté particulière. Pour eux, l'importance croissante prise par le travail à la *finca* par rapport au travail dans la *milpa* n'altère pas la référence « [...] à une communauté plus large, dont les communautés particulières restent les unités de base et de référence, qui transcende les simples catégories économiques et traverse les classes sociales » (LE BOT, 1992a : 68)<sup>20</sup>. La prolétarianisation serait donc devenue une composante essentielle, mais non définitive et restrictive, de l'indianité. Les ouvriers saisonniers, écrit TAUSSIG, sont « [...] [des] prolétaires néophytes qui mettent en contraste, de manière critique, leur nouvelle situation objective d'ouvriers agricoles avec le mode de production radicalement différent dans lequel ils sont nés, avec lequel ils maintiennent un contact personnel, et dont ils ont été arrachés » (1977 : 431).

Les permanents à temps plein et les journaliers sont-ils les ouvriers du café les plus prolétariés? Ils ont en effet en commun de ne pas avoir de terre ou très peu en propre. Dans un sens, ils dépendent entièrement, ou presque, du travail salarié en plantation. Néanmoins, peut-on comparer le statut du permanent qui bénéficie, en plus d'un logis pour sa famille, de quelques prérogatives (Sécurité sociale, salaire minimum, rations de bois, permission d'utiliser l'eau de la rivière) et celui du journalier qui doit quitter la *finca* après sa journée de travail? En réalité, le processus de prolétarianisation présenté comme inéluctable par FLORES ALVARADO (1977) est fort complexe et loin d'être achevé au Guatemala. Il

20. Comme l'ajoute l'auteur : « [...] les *cuadrilleros* sont fondamentalement des ouvriers agricoles saisonniers dont l'ancrage dans les communautés de l'Altiplano dissimule la prolétarianisation [...] ils recourent au travail dans les plantations comme à un moyen d'assurer leur survie comme paysans [...] ils échappent ainsi à une réelle prolétarianisation » (LE BOT, 1992a : 65).

emprunte des formes composites et inédites qui requièrent, pour être comprises, une lecture prenant en compte des dynamiques locales et globales.

Comment résumer en quelques mots la situation des ouvriers du café? L'étude de l'organisation du travail à la *finca* Los Angeles, qui peut se ramener à un petit nombre de principes plus ou moins explicites, permet de répondre partiellement à cette question. Pour le planteur et l'administrateur, les seuls vrais ouvriers du café sont les Costeños. C'est ainsi que les hommes et les femmes du Campement du Bas occupent les postes les plus valorisés de l'exploitation. Les Juanatecos, quant à eux, sont considérés comme des *Indios* et, à ce titre, on les croit moins capables que les premiers de travailler dans les cafésières. Néanmoins, lorsqu'on y regarde de plus près, on constate que la répartition du travail est plus équilibrée qu'il n'y paraît entre les deux groupes. Toute proportion gardée, et à l'exception d'une petite équipe de privilégiés, les Costeños et les Juanatecos ont autant de travail et gagnent autant d'argent. Mais un seul Juanateco est nommé contremaître et aucun autre ne peut prétendre à une telle fonction.

Au-delà de la division formelle du travail, les individus ont également tendance à intérioriser les images et les rôles produits à l'extérieur de leur communauté, contribuant ainsi à les pérenniser. Ainsi, tandis que les Costeños font tout pour montrer qu'ils ont réellement du « sang de café », les Juanatecos se montrent plus volontiers loyalistes envers le planteur, conformément à la docilité dont on les crédite. Il faut donc se garder d'affirmer que ces images sont délibérément créées par le planteur et l'administrateur dans le seul but machiavélique de diviser pour mieux régner. À bien des égards, Don Agustín n'est que partiellement conscient des jeux identitaires dont la *finca* est le théâtre. S'il réfléchit souvent à la manière de présenter les choses aux ouvriers pour mieux les mettre au travail, il est clair qu'il ne contrôle pas tout. En dépit du rôle central du *finquero*, les habitants de la plantation reformulent l'image qu'on se fait d'eux et s'en servent parfois pour contourner l'autorité du maître. Les exemples des arrêts de travail et des bagarres montrent l'habileté de certains *rancheros* à se saisir d'occasions pour en tirer parfois profit.

D'ailleurs, Don Agustín est parfaitement conscient de la « zone d'ombre » qui subsiste chez les ouvriers<sup>21</sup>. Il est ainsi persuadé que les Costeños, « allez savoir pourquoi! », sont naturellement attirés par les nouvelles Églises et les syndicats. De même, il redoute que les Juanatecos, « peut-être à cause de leur origine indienne », ne deviennent un jour violents, malgré leur docilité et leur loyauté apparentes. Ces images et ces frayeurs se bousculent

21. L'expression est empruntée à LE BOT, 1991b : 201.

sans cesse dans son esprit. La nécessité d'assurer la paix sociale – et de rentabiliser l'exploitation – n'épuise pas le sens de tous les actes du planteur<sup>22</sup>.

La vie des *rancheros* ne se limite pas non plus au travail dans les caféières. Lorsqu'ils réintègrent leur *rancho*, une autre vie commence, faite d'échanges, de conflits et d'alliances. Il s'agit maintenant de voir en quoi cette sociabilité se démarque de la *finca* et par quoi elle s'y rattache, avant de revenir sur les rapports complexes qui lient le travail, les identités des *rancheros* et le pouvoir du planteur.

22. Je me sépare sur ce point de l'interprétation de Bourgeois pour lequel la grande plantation présente une organisation de travail de type *apartheid* dont tous les rouages ont été mis en place par le planteur dans le seul but de  
• diviser pour mieux régner • sur les masses ouvrières (1989).  
Les capacités de réponses de ces dernières sont, à mon sens, beaucoup plus importantes.





## **Le cycle domestique**

*Quatrième partie*

---





## L'espace physique et social du *rancho*

---

Celui qui visite pour la première fois un village de plantation ressent des impressions assez désagréables. Il a la sensation de pénétrer dans un univers où il n'est pas le bienvenu. Les habitants le dévisagent du coin de l'œil, comme s'il venait violer une intimité jalousement préservée. Il sent très clairement qu'il n'est pas chez lui et que tout ce qu'il voit – ou qu'on le laisse voir – n'est que façade. Si la visite est guidée par un administrateur, l'embarras est encore plus grand. Un lourd sentiment de malaise envahit le visiteur ; il éprouve plutôt l'envie de fuir ce qui n'est pour lui que le reflet de la misère.

Avec le temps, l'apparente hostilité des observés se transforme en curiosité à l'égard de l'observateur. À la faveur des conversations, les lieux s'animent et les chiens n'attaquent plus l'intrus. Celui-ci est parvenu à faire admettre sa présence. Il peut alors circuler sans appréhension dans les villages, s'attarder dans les cuisines, bavarder autour des lavoirs, jouer au football. Peu à peu, les impressions moroses du début s'étiolent.

La manière dont les habitants des plantations vivent et se représentent leur existence est différente de ce que suggèrent les impressions abruptes et contradictoires d'une première visite. L'univers des villageois ne se limite pas à un conglomérat de baraques dont l'usage serait réglementé par une discipline rigide et dérivée de l'organisation du travail. À l'inverse, si les villages ont des modalités de fonctionnement relativement autonomes, ils ne forment pas pour autant des espaces affranchis de toute contrainte extérieure. En réalité, la vie quotidienne des villageois exprime de façon complexe l'imbrication entre les logiques de la plantation et celles d'une organisation communautaire.

## LE RANCHO : STRUCTURES STABLES, AMÉNAGEMENTS ET PROLONGEMENTS

---

Au sens large, le terme de *rancho* désigne à la fois le logis, la cuisine, le service hygiénique et l'espace vivrier mis à la disposition des ouvriers permanents. Il s'agit donc de l'espace domestique. De manière plus restrictive, le *rancho* signifie le logis, c'est-à-dire la petite baraque de deux pièces où l'on dort. Les différents éléments qui forment le *rancho* au sens large sont des structures stables que les ouvriers se doivent d'entretenir, mais pas de transformer sauf s'ils ont obtenu l'autorisation préalable du patron. Les deux campements ont été entièrement reconstruits sur le même modèle en

1980. Avec les années, les habitants des deux villages ont cependant apporté quelques modifications à leur logis. Ces modifications, aussi infimes soient-elles, prennent un sens lorsqu'on les compare et les replace dans le contexte plus large de la plantation.

L'invité de marque pénètre dans le logis par l'unique porte donnant sur l'Avenue qui traverse l'exploitation. Il s'agit en quelque sorte de l'entrée officielle. De ce côté, les façades des baraques ne sont pas masquées par des arbres, mais bien en vue, conformément aux souhaits du patron. Le formalisme de l'entrée officielle, qui s'expose donc au regard de tous, contraste avec l'animation et la décontraction qui règne autour de la zone de passage ouverte en permanence du côté de la cuisine, derrière le logis.

Chaque logis recouvre une surface rectangulaire d'environ 25 mètres carrés. Les baraques sont accolées, deux par deux, dans le sens de la longueur, formant ce qu'on appelle un « pâté ». Une allée d'environ quatre mètres de large sépare chaque pâté. En profondeur, le premier pâté est espacé du second par un petit jardin. Un troisième pâté, qui s'ouvre sur un jardin, est construit dos à dos du second.

Dans les *rancherías* les plus importantes de la Costa Cuca, les logis sont numérotés selon la place qu'ils occupent dans les allées transversales. Le numéro de l'allée précède alors celui de la maison, comme dans la plupart des villes américaines. Ce système n'existe pas à Los Angeles où les habitants – y compris l'administrateur – se repèrent à l'œil. Les points d'eau et les moulins à maïs dont disposent chacun des villages sont de véritables panneaux indicateurs et se substituent parfaitement au système numérique. Par ailleurs, la gestuelle qui accompagne les indications spatiales des *rancheros* déroute souvent. Le sens dans lequel l'informateur place ses bras est en effet rarement celui de la direction à prendre.

## *Le logis : quelques marqueurs identitaires*

### SOLS DE TERRE, SOLS DE CIMENT

Lors des grands travaux de reconstruction, Don Agustín décida de moderniser certains éléments des logis. Dans le Campement du Bas, il fit couler une épaisse chape de ciment par dessus la première chape de pierres qui datait du début du siècle. En 1980, cet aménagement était considéré comme particulièrement novateur. On affirmait que la surélévation des baraques les préserverait de l'humidité du sol et des crues périodiques des rivières. Notre planteur appliqua le même principe au Campement du Haut, bien

que, dans ce cas, les soubassements de ciment soient moins élevés du fait du moindre risque d'inondation. À partir de 1980, la chape de ciment fit donc office de sol dans les deux pièces qui composent chaque baraque. Le sol des cuisines – qui ne sont pas surélevées et qui se situent à l'extérieur des logis – resta en terre.

Dès 1981, les Juanatecos demandèrent au patron la permission de remblayer de terre les sols en ciment des chambres à coucher. Le prétexte de ces travaux ne manqua pas de surprendre Don Agustín : il s'agissait de lutter contre les variations de température provoquées par les sols en ciment, car les Juanatecos, disaient-ils, souffraient de la chaleur étouffante que le ciment accumulait pendant le jour et dispersait pendant la nuit. Cet aménagement fut considéré comme une régression culturelle par les Costeños. Mais, après tout, n'était-il pas normal pour des Indiens de dormir sur des sols en terre? Encore aujourd'hui, ce retour à l'« état naturel » ne manque pas d'alimenter les conversations de Ceux du Bas pour lesquels un sol en ciment est autant un progrès technique qu'un signe de stabilité sociale. Dans leur esprit, le ciment s'oppose manifestement au caractère « sauvage » de la terre et à la condition sociale dite « primitive » qui y est attachée.

#### DES MURS ANTISISMQUES

Vus de l'extérieur, les murs des baraques des deux villages sont blancs. Ils sont annuellement repeints par les villageois – aux frais du planteur. Don Agustín considère, à juste titre d'ailleurs, que les ouvriers « aiment avoir des maisons toujours bien peintes ». Évidemment, le blanc ne reste pas longtemps immaculé. Aux premières pluies, la peinture de mauvaise qualité se tache. Malgré cela, le blanc égaye les villages et donne une impression de netteté que l'on n'a pas en traversant les campements où le bois des baraques reste nu.

Les planches de bois qui forment les murs sont extrêmement dures. Elles proviennent d'un arbre de la région appelé le *guachipilín* (*Diphyssa sabinoïdes*). Disposées à l'horizontale, les planches sont emboîtées les unes dans les autres et retenues par d'autres planches, clouées et placées à la verticale. D'après le planteur, la simplicité de la construction est la garantie de sa pérennité. La légèreté et la souplesse des murs permettent, en effet, leur relative mobilité lors des secousses sismiques. Au début du siècle, le grand-père de Don Agustín commit l'erreur de construire les logis en terre et en bambou (technique dite du *bajareque*) « conformément au souhait des ouvriers ». Les baraques s'écroulèrent à la première secousse sismique, provoquant la mort de plusieurs per-

sonnes. Après cette mauvaise expérience, le planteur fit reconstruire les logis en bois. En 1980, les baraques du village Las Palmas avaient presque 80 ans.

#### DU TOIT DE PALME AU TOIT DE TÔLE

Dans l'une et l'autre *ranchería*, les logis n'ont pas de plafond. Les toits en tôles ondulées reposent sur des charpentes de bois très légères pour éviter, là encore, l'écrasement des gens lors des violents tremblements de terre. Pour justifier le choix de la tôle ondulée, Don Agustín mentionne les récits des vieux ouvriers qui rapportent les terrifiants incendies provoqués par l'éruption des volcans Santa María (les 24 et 25 octobre 1902) et Santiaguito (le 29 juillet 1922). Ces récits rappellent que de nombreuses *fincas* – dont une annexe de la *finca* Los Angeles – furent entièrement brûlées par les coulées de lave et que la cendre volante qui couvrait le ciel enflamma les toits de palme du village de la plantation. À vol d'oiseau, les cratères des deux volcans en question se situent à moins de 25 km de la *finca*. Le jour, il arrive fréquemment que l'air s'épaississe de poussière volcanique. La nuit, on aperçoit les coulées de lave qui s'échappent du Santiaguito.

À propos des toits, la logique des Costeños s'oppose à celle du planteur. Rappelons en effet que leur village s'appelle « Las Palmas », du nom du matériau qui recouvre de nombreuses habitations paysannes de la côte sud. En effet, les *rancheros* affirment que la palme, qui couvrait naguère les logis était fabriquée par leurs propres aïeux et qu'elle provenait d'un terrain, situé à une vingtaine de kilomètres en contrebas de la plantation<sup>1</sup>. Quoique les toits ne soient plus recouverts de palme depuis au moins 70 ans et que je n'ai jamais pu vérifier si les Costeños avaient vraiment conservé le savoir-faire de la fabrication des toits de palme, ils affirment connaître « les secrets du travail de la palme » : « Si on le leur permettait, déclare le patron, ils en couvriraient immédiatement les toits, en dépit des risques d'incendie ».

La plupart des Costeños, y compris les plus âgés, n'ont donc pas connu les toits de palme, mais ils en parlent fréquemment. C'est que, dans leur esprit, le toit de palme est la garantie d'une origine « purement *costeña* ». Associée à l'univers de la côte, la palme se distingue profondément de la tôle ondulée, un matériau perçu comme insignifiant qui recouvre les maisons de « tout le monde et n'importe qui ». Pour les *rancheros*, les risques d'incendie passent donc au second plan derrière la singularité identitaire. Et il est

1. Ce terrain fut vendu en 1954 après l'épisode de la révolution guatémaltèque et la fin de la Réforme agraire.

probable que l'affirmation identitaire des Costeños – et l'utilisation de la palme comme symbole de celle-ci – soit renforcée par l'interdiction qui s'impose à eux.

## *Les finitions du logis : quelques signes extérieurs de richesse*

### LA SÉPARATION DES PIÈCES

En principe, chaque logis se compose de deux chambres à coucher d'égale dimension (environ 12 m<sup>2</sup>). Une paroi de bois avec une ouverture sans porte sépare les deux pièces. Dans l'esprit du planteur, l'une des chambres est réservée aux « parents » (aux couples mariés) et l'autre aux « enfants » (aux célibataires). En réalité, s'il arrive que des parents *costeños* s'isolent de leurs enfants, ces derniers tardent rarement à venir les rejoindre dans leur chambre. Inversement, il est fréquent que les adultes viennent dormir dans la chambre de leur progéniture – quand il y a des invités pour la cueillette par exemple. Parfois, toujours chez Ceux du Bas, l'une des chambres qui donne directement sur l'Avenue est transformée en buvette, l'emplacement étant idéal pour attirer les passants.

La convivialité des Juanatecos se traduit par une légère modification dans l'agencement intérieur des maisons. La plupart des familles ont en effet abattu la cloison censée séparer les chambres, une transformation qui, une fois encore, fut acceptée par le patron. L'idée selon laquelle les Indiens dorment tous ensemble dans une promiscuité très suspecte ne trouve-t-elle pas confirmation dans cette acte de « sauvagerie » ? Pourtant, lors des rapprochements amoureux, la pudeur des Juanatecos est bien plus grande que celle des Costeños. Tandis que les premiers s'éloignent discrètement dans les caféières, les seconds signifient très vaguement à leurs compagnons de chambre de vider les lieux. Dans le village Las Palmas, et *a fortiori* à San Juan El Alto, les villageois ne font donc pas la distinction – si chère au patron – entre la chambre des adultes et la chambre des enfants.

Dans les logis, les fenêtres sont au nombre de quatre, soit deux par chambre. Il conviendrait peut-être d'appeler « ouvertures » ces fenêtres qui n'ont ni battants ni carreaux. Aussi sont-elles toujours orientées de manière symétrique, l'une s'ouvrant sur l'extérieur et l'autre du côté de la cuisine. En général, les fenêtres qui donnent sur l'Avenue sont entrouvertes tandis que celles qui donnent sur la cuisine restent fermées par des planches clouées.

L'espace compris entre le haut des murs et le bas des toits permet une légère circulation de l'air dans les baraques. Chez les



Juanatecos, le haut des murs sert également d'appui pour poser des planches en bois qui traversent toute la largeur du logis. Sur ces planches, les Juanatecas entreposent de la nourriture, des vêtements ou divers objets de valeur, inaccessibles, à moins de grimper sur un tabouret. Pour le rangement des vêtements, les Costeños préfèrent utiliser de petites armoires de fabrication locale, parfois fermées par des loquets. Les Costeñas, quant à elles, dissimulent leur argent dans de petits coffres fermés à clef. Les Juanatecas, en revanche, cachent l'argent dans de nombreux endroits : sous les nattes, dans la vaisselle, au-dessus des poutres de soutènement... Lorsque leurs époux leur demandent 1 Quetzal pour aller boire un verre, elles n'hésitent pas à les faire sortir du logis, afin qu'ils ne découvrent pas les cachettes.

La porte d'entrée officielle mise à part, les logis s'ouvrent par derrière sur la cuisine. En général, ces portes secondaires ont été enlevées et remplacées par des barrières basses dont l'intérêt est de laisser passer les petits animaux de basse-cour et d'arrêter les chiens.

#### LE MOBILIER

Juanatecos et Costeños ont en commun l'habitude de dormir sur des matelas posés à même le sol ou sur des nattes de vannerie. Chez les Costeños, les matelas sont parfois posés sur des lits de fabrication artisanale, eux-mêmes disposés le long des murs. À San Juan, les lits souvent sans sommier sont disposés autour de la pièce, ce qui confère à celle-ci une allure surprenante. On distingue en effet un premier niveau, composé d'encadrements de lits accolés les uns aux autres, et le sol, jonché de matelas et de nattes. À quoi peuvent donc servir les encadrements de lits dans ces cas-là ?

La question n'a pas tellement de sens pour les villageois. Dans leur esprit, un lit est davantage la marque d'un emplacement qu'un objet en soi. Ils n'emploient d'ailleurs pas le mot de lit, mais celui de place (*lugar*). Lorsque le visiteur est invité à dormir dans le logis, on lui montre donc sa place, c'est-à-dire un emplacement auquel correspond, le cas échéant, une armature de lit. Seules les familles de l'administrateur et d'un surveillant dorment dans de vrais lits. Pour eux, dormir par terre serait considéré comme dégradant. Le lit, le sommier et le matelas sont des signes de distinction pour des personnes aspirant à une condition sociale supérieure.

Plusieurs familles *costeñas* ont tendu un hamac à l'extérieur de la maison, côté cuisine : il permet à ceux qui rentrent plus tôt du travail de faire une petite sieste. L'utilisation du hamac, un objet originaire des régions côtières, fait dire à Don Manolo que « les Costeños ne sont vraiment pas des *Indios* ». La preuve en est, à

ses yeux, que les Juanatecos n'en ont pas. Don Manolo, ainsi que les familles de surveillants, n'utilisent pas non plus le hamac. Pour lui, il s'agit d'un « objet de Nègres », conformément à un usage répandu dans les plantations de bananes de l'Est du pays où de nombreux ouvriers sont d'origine africaine.

Les familles disposant de tables et de chaises sont rares. De plus, l'utilisation qu'on en fait ne paraît pas très orthodoxe. Ainsi, la table ne sert pratiquement jamais pour mettre le couvert. Chez les Costeños, les villageois préfèrent manger debout ou assis par terre. En fait, la table sert plutôt à poser une machine à coudre ou à étaler du linge à repasser. Chez les Juanatecos, celle-ci sert d'autel domestique : elle disparaît alors entièrement sous les nappes, les photos, les bougies et une quantité de petits objets – montres, cheveux, chiffons, lettres, crucifix. Aujourd'hui, seules quatre familles *costeñas* maintiennent un autel domestique sur de petites tables de bois. Néanmoins, toutes les familles conservent, exhibent et vénèrent – selon un mode qui rappelle le soin offert aux autels religieux – le moindre papier administratif, scolaire et, surtout, sportif. Ils les accrochent en effet côte à côte sur le même pan de mur, en général dans le coin de la chambre à coucher.

On trouve des chaises chez les contremaîtres et l'administrateur, les ouvriers ayant plutôt des tabourets. Pendant la journée, chaises et tabourets sont placés à l'extérieur des baraques, comme s'ils dérangeaient les ménagères. En fait, ces objets ne servent qu'aux visiteurs – en général des femmes – qui restent bavarder un instant. Notons que l'administrateur est le seul à imposer à sa famille l'utilisation systématique d'une table et de chaises pour manger.

Les ustensiles de cuisine, accrochés au mur par des clous ou entassés par terre, sont nombreux. Il témoignent des différences matérielles les plus visibles entre les villages. Les Juanatecas, en effet, utilisent plutôt des plats, des cruches, des bols et des marmites en terre cuite tandis que les Costeñas préfèrent les casseroles, les plats, les marmites et les pots en métal, en verre ou en matière plastique. Les Costeñas affirment que les matériaux industriels sont plus solides que la terre cuite qui, certes, est moins chère à l'achat, mais qu'il faut souvent changer. Les Juanatecas n'appréhendent pas du tout les choses de la même façon. Pour elles, ce qui n'est pas en terre dénature le goût des aliments. Toutes sortes d'arguments sont présentés pour démontrer l'incompatibilité des matériaux industriels avec la nourriture : « Comment une portion de haricots peut-elle cuire convenablement si l'on ne fait pas brûler trois bûches dans le foyer? » ; ou encore : « Les bassines en plastique dessèchent la pâte de maïs! ». Les jarres qui servent à transporter l'eau sont les seuls récipients alimentaires en matière plastique à être utilisés par toutes les *rancheras*.

Pour manger, Ceux du Bas utilisent le plus souvent des cuillères alors que Ceux du Haut se servent de leurs doigts. Ces manières de table, perçues comme « très primitives », font beaucoup jaser les épouses des contremaîtres qui tentent de familiariser leurs rejetons avec l'utilisation d'un couteau et d'une fourchette. En fait, le verre à eau est la seule pièce de vaisselle dont l'usage soit généralisé dans les villages.

Parmi les autres objets, on trouve les postes de radio. Il n'est pas rare que plusieurs corésidents en possèdent un. En revanche, on compte seulement cinq téléviseurs dans la plantation : un chez Don Manolo, les autres chez les surveillants (dont Don Pepe, le contremaître de Ceux du Haut). Les réfrigérateurs sont encore plus rares que les téléviseurs. Avec celui de l'administrateur, seules les trois buvettes du village Las Palmas en disposent actuellement. Rappelons en effet qu'il faut un groupe électrogène pour faire fonctionner de tels appareils, puisqu'aucune ligne ne dessert encore la *finca*.

#### LA CUISINE : LE « CŒUR » DU RANCHO

Il faut traverser le logis et se diriger vers l'extérieur, côté jardin, pour rejoindre la cuisine (littéralement le « lieu » ou *sitio*). Dans les deux villages, les cuisines sont contiguës aux baraques, comme si le toit du logis continuait sa pente. Les murs des cuisines sont en bois de récupération et de facture grossière ; les toits sont en planches simplement posées les unes sur les autres et retenues par des parpaings de béton. Pendant la saison des pluies, on dispose des bâches en plastique pour arrêter les fuites d'eau. En sortant de la cuisine par la petite barrière, on débouche sur la réserve à bois. Les bûches, soigneusement coupées et empilées, sont protégées de la pluie par une bâche. Quelques familles ont bâti un auvent protecteur en bois, de leur propre initiative. Enfin, chaque cuisine dispose d'un évier en ciment toujours situé à l'extérieur contre un mur du logis. Il est alimenté en eau de pluie par une conduite de bambou. L'eau usagée est versée au milieu de la basse-cour, formant ainsi une vaste mare pour le plus grand bonheur des volailles et des cochons (cf. fig. 11).

Le centre de la cuisine est occupé par le feu, appelé indifféremment « foyer » et *comal* par les Costeñas et toujours *comal* (du nom de la plaque de métal qui sert à faire cuire les *tortillas*) par les Juanatecas. La ventilation des cuisines est assez efficacement assurée par quelques écarts volontairement maintenus entre les planches du plafond. Dans les deux villages, les feux ont été surélevés à l'aide de briques montées les unes sur les autres en 1980. Avant cette date, Celles du Haut et Celles du Bas cuisinaient à

même le sol. Don Agustín justifie la surélévation des feux comme une mesure permettant d'éviter les brûlures accidentelles et la trop grande consommation de bois.

Les trois pierres qui composent le feu se retrouvent dans toute la Mésoamérique, comme chez les Maya Tzeltal de Bachajon étudiés par BRETON. D'après l'auteur, « [le feu] [...] est composé de trois pierres [...] dont une grosse immuable [...] et deux petites mobiles que l'on dispose selon ses besoins » (1979 : 145). Les *rancheras* ont-elles abandonné l'ancienne disposition des feux? Les cuisinières *juanatecas* placent toujours trois pierres en triangle par-dessus le nouveau foyer, le seul vrai changement étant leur position debout. En revanche, elles continuent à affiner la pâte de maïs, agenouillées par terre, sur des meules tripodes. Les Costeñas ne délimitent plus le foyer avec trois pierres, mais utilisent toujours la meule tripode qu'elles surélèvent sur une petite table de bois<sup>2</sup>.

Dans les *rancherías*, la seule marque de confort moderne est le four à gaz de La Générale, l'épouse de l'administrateur. Ce four, toutefois, n'exclut pas l'utilisation du foyer que l'on trouve chez les Costeñas. Mais La Générale se sert très rarement du four et seulement occasionnellement de la gazinière, lors de la visite d'un invité de marque par exemple.

Lorsqu'on pénètre dans une cuisine, il faut prendre garde de ne rien casser, de ne pas effrayer les poussins qui picorent ou de réveiller l'enfant assoupi. Dans un coin, on remarque un grand tonneau métallique de récupération où le maïs de la semaine est stocké. Pour l'en extraire, on plonge un bidon en plastique coupé en deux. Dans un autre coin, on entasse les vieilles feuilles de *mashán* (dans lesquelles on fait cuire les *tamales*), les peaux de fruits et autres détritiques alimentaires : on les préserve de la voracité des chiens afin de les distribuer équitablement aux animaux de basse-cour.

La rusticité des cuisines ne les empêche pas d'être, selon l'expression consacrée, « au cœur » de l'espace domestique. C'est en effet l'endroit où tout le monde se rassemble pour manger, parler, se rencontrer. Comme le feu, qui brûle sans arrêt, les activités n'y connaissent pas d'interruption. Les chambres, à l'inverse, paraissent le plus souvent nues et désertes.

2. Comme le fait remarquer FAUVET-BERTHELOT, ce changement d'habitude est observable dans tout le Guatemala : « [...] il arrive aujourd'hui que la meule soit [surélevée], permettant à la femme de travailler sans être obligée de s'accroupir (pour cuire), ou de s'agenouiller (pour moudre) [...] » (1986 : 249).

## *La face cachée des ranchos : les « petites plantes »*

### LA BASSE-COUR

Pour Don Agustín, l'espace vivrier des villageois est profondément indifférencié. C'est, dit-il, « le lieu où les ouvriers entretiennent quelques petites plantes ». Invisible à partir de la route, cet

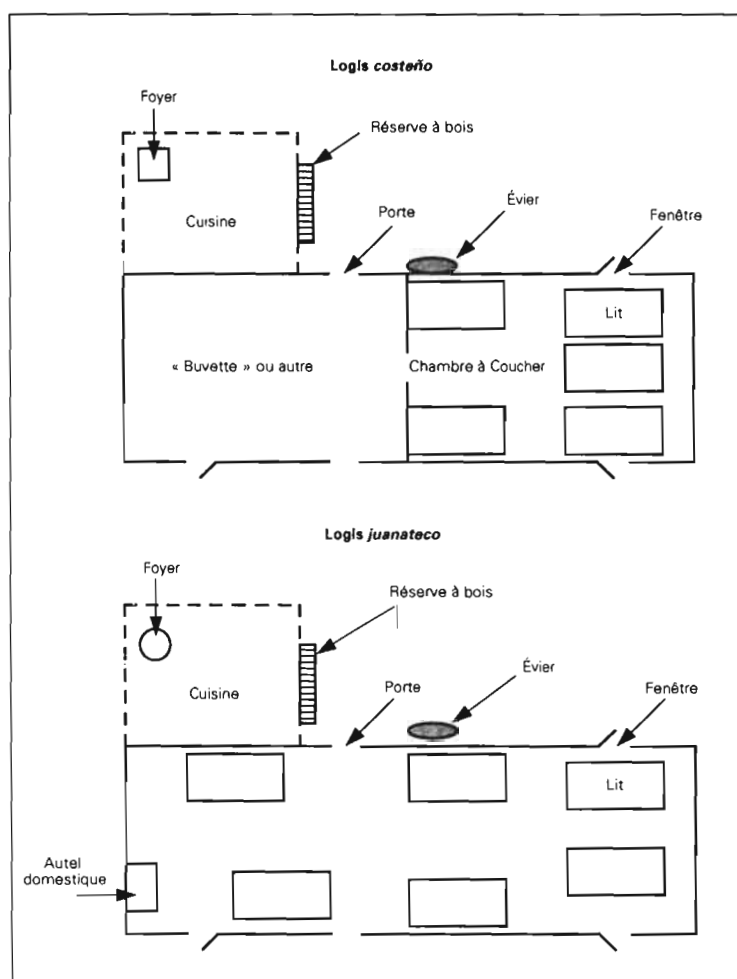


Figure 11

Organisation des logis chez les Costeños et les Juanatecos.

univers demeure pour lui inconnu. Quoiqu'il n'y mette jamais les pieds, il tente pourtant d'en régler certains aspects.

Ainsi, le planteur souhaiterait que les familles n'entretiennent pas plus de dix animaux de basse-cour à la fois. Pourquoi dix animaux? C'est que, pense-t-il, « les *rancheros* se disputent sans cesse pour des histoires d'animaux ». Il va même jusqu'à craindre qu'à ces occasions les villageois se donnent des coups de machette, ce qui les rendrait inaptes au travail. S'il est vrai que les disputes sont fréquentes entre *rancheros*, la plupart sont intentionnellement cachées à Don Agustín et très peu d'entre elles se terminent violemment. Dans les *rancherías*, personne d'ailleurs ne respecte l'in-

terdit patronal, surtout pas l'administrateur dont le père fait un véritable commerce d'animaux, à l'intérieur comme à l'extérieur de la *finca*.

Dans l'ensemble, les Costeños ont plus d'animaux de basse-cour que les Juanatecos, tant en nombre qu'en variété. Les poules et les coqs sont les plus représentés. Viennent ensuite les canards, les pintades et les dindes. Enfin, plusieurs familles élèvent un cochon. Mais la part des animaux vendus, consommés et échangés varie selon les villages, les familles et les époques. La manière dont les volailles sont protégées dépend également du sort qu'on leur réserve. Ainsi, les familles *costeñas* qui en font l'élevage commercial construisent des enclos; d'autres se contentent de les surveiller « du coin de l'œil ». À part les chiens, les animaux sont tous admis dans les maisons (à l'exception du cochon) pour dormir : la nuit, les villageois craignent beaucoup les prédateurs et les voleurs.

#### « PETIT JARDIN » ET « MILPA »

L'espace compris entre les différents logis est mis à profit par chacune des familles résidentes. Elles y sèment divers produits dont la nature et l'usage seront évoqués plus loin. Chez Celles du Bas, l'emploi du terme de « petit jardin » pour désigner l'espace vivrier est une allusion directe au jardin de Doña Irina, l'épouse du patron. Cette allusion ne signifie pas pour autant que les Costeñas perçoivent leur petit jardin comme inutile, à l'instar du jardin de la Casa Grande. En fait, les Costeñas font référence à l'aspect esthétique de leur enclos. Elles souhaiteraient, disent-elles, qu'ils soient « aussi beau que celui de la patronne ».

Chez les Juanatecos, l'espace vivrier porte le nom de « *milpa* », c'est-à-dire le terme générique utilisé depuis plusieurs siècles dans les hautes terres pour désigner la parcelle de maïs et la maison d'habitation (HORST, 1966). Pour eux, les termes de *rancho* (au sens large) et de *milpa* sont donc parfaitement synonymes. Ils n'emploient toutefois le second qu'entre eux, sachant parfaitement qu'il a une connotation péjorative dans l'esprit des Costeños.

Les lieux d'aisances sont une composante essentielle de l'espace vivrier. Chaque famille dispose d'un « bain », du nom de la cabane qui abrite la fosse septique. Cette dernière sert également de réserve d'engrais naturel. Le plus souvent, les bains occupent la partie la plus reculée des espaces vivriers, conformément aux dispositions décidées par le patron. Pour lui, l'éloignement des bains par rapport au logis est « un incontestable progrès sanitaire ». Mais l'étendue des enclos demeure modeste : entre 10 et 70 m<sup>2</sup> tout au plus. Et encore, les enclos les plus vastes sont-ils réservés aux sur-

veillants, les familles les plus défavorisées ne disposant que de quelques mètres carrés. Les semis empiètent alors sur les allées de passage.

Dans l'ensemble, les espaces vivriers des *rancheros* de la *finca* Los Angeles ne sauraient être comparées aux lopins – d'un demi-hectare ou plus – dont disposent les ouvriers agricoles employés sous le régime du *colonato* dans d'autres régions du pays. À la *finca* Los Angeles, comme sur l'ensemble de la Costa Cuca, l'existence des *rancheros* n'est donc pas divisée en deux périodes fixes et complémentaires dont l'une serait réservée au travail sur la plantation du patron et l'autre à l'entretien de l'enclos familial. Cela ne signifie pas non plus que les villageois valorisent les deux types d'activités de manière identique.

## *Le prolongement des ranchos*

### POINTS D'EAU ET MOULINS À MAÏS

Pour les Costeños comme pour les Juanatecos, le *rancho* intègre différents espaces, les uns étant d'usage individuel et les autres d'usage collectif. Il s'agit des points d'eau, des moulins à maïs, des rivières, des lavoirs et des aires de jeu.

Techniquement, les points d'eau dont disposent les deux villages sont semblables. Malgré cela, celui de San Juan El Alto est appelé « Le Puits » tandis que celui de Las Palmas s'appelle « Le Robinet ». Dans les deux cas, il s'agit d'éviers en ciment alimentés par des robinets. L'eau – utilisée pour les besoins domestiques des familles – provient des rivières qui sillonnent la *finca*. Jusqu'en 1960, les *rancheros* allaient directement s'y alimenter. Tous les villageois ont un accès permanent à ces points d'eau, mais ce sont surtout les jeunes femmes célibataires, suivies de près par les adolescents, qui s'y rendent pour remplir les jarres en début et en fin de journée. Si l'on en juge par la bonne ambiance qui règne autour des points d'eau, cette activité n'a rien d'une corvée. Il s'agit en fait du principal lieu de rendez-vous des jeunes gens.

Chaque village dispose également de son propre moulin à maïs, installé dans une cabane de bois fermée par un loquet. Depuis 1980, les moulins fonctionnent avec un moteur diesel mis en marche et entretenu par un ouvrier retraité originaire du village. Avant cette date, le maïs était concassé dans un moulin manuel mis à la disposition de la collectivité. Aujourd'hui, les femmes se rendent aux moulins de 4 à 6h tous les matins avant que leurs époux n'aillent travailler.

Les logements les plus proches de l'Avenue, des points d'eau et des moulins à maïs sont considérés comme « très beaux et très bien situés ». De fait, une telle proximité facilite la vie des *rancheros* et leur permet de se tenir au courant des rumeurs qui rythment la vie quotidienne. En général, les baraques les plus proches de ces trois infrastructures clés sont habitées par les surveillants. Précisons toutefois que l'attribution de ces logis n'est pas régentée par le planteur ou l'administrateur : elle fait partie des avantages en nature – tacitement reconnus par l'ensemble des *rancheros* – qui reviennent aux contremaîtres.

## RIVIÈRES ET LAVOIRS

Le partage des eaux de la *finca* est reconnu par tous et il ne viendrait pas à l'idée de l'utilisateur d'une rivière de se rendre à celle de ses voisins. Cet usage, cependant, ne vaut que pour les habitants de la *finca*, car les *rancheros* des exploitations voisines n'hésitent pas à venir à Los Angeles pour laver du linge lorsque leurs propres rivières sont asséchées.

La rivière de Ceux du Bas se trouve à une trentaine de mètres en aval du campement, en contrebas d'une caféière. Les *rancheros* en sont d'autant plus fiers qu'elle pourvoit en eau l'usine de transformation du café de la *finca*, d'où son nom : « Le Lavoir » (qui désigne les cuves de lavage utilisées dans le *beneficio*). Ironiquement, les Costeños disent « la prêter volontiers au patron ». Le cours d'eau des Juanatecos se nomme simplement « La Rivière ». Également située en contrebas du village, La Rivière est un peu plus difficile d'accès que Le Lavoir.

Les rivières remplissent des fonctions essentielles : elles permettent de se baigner et de laver le linge de maison. Les Costeñas disposent de lavoirs (*pilas*) individuels qui consistent en petits évier de ciment, parfois pourvus d'un abri, construits au-dessus de l'eau. Sur La Rivière, en revanche, les Juanatecos ont bâti un bac de ciment d'usage collectif d'environ trois mètres sur deux (on l'appelle le « *tanque* », déformation de l'anglais *tank*). Dans un cas comme dans l'autre, l'installation des évier a été financée et supervisée par les villageois. Les Costeños, dont les quadri-aiëux résidaient déjà à la *finca*, n'ont fait que rajouter des évier au gré des besoins des familles. Les Juanatecos, pour leur part, se sont tous unis en 1964 pour financer et construire le bac collectif.

Dans le langage courant, les femmes ne différencient pas la baignade du lavage. Le matin, lorsqu'elles s'y rendent, elles disent simplement « aller à la rivière ». Les hommes et les adolescents ne



s'y baignent qu'en fin de journée, toujours après le travail et en l'absence des femmes. Enfin, les sentiers qui mènent aux rivières et aux lavoirs sont entretenus par les villageoises selon des modalités que je décrirai plus loin. En général, elles coupent les hautes herbes qui en obstruent le passage et empièrrent les endroits les plus boueux.

## LES OCCUPANTS DES RANCHOS

---

L'idée – assez répandue au Guatemala – selon laquelle les Indiens vivent en familles étendues dans une promiscuité de type « amazonien » semble être confirmée par la visite rapide d'une *rancheria*. Confusément, le visiteur se dit que les habitants de la côte se conforment davantage aux normes de la vie civilisée : leurs maisons, au moins, sont compartimentées. Par ailleurs, il est persuadé que les Indiens et les gens de la côte ont énormément d'enfants, dans et en dehors du mariage. Il est également convaincu que les uns organisent les mariages de leurs enfants alors que les autres préservent la liberté des conjoints. Qui, en fin de compte, vit avec qui dans les *ranchos* et de quelle manière ?

### *Principes généraux de l'organisation de la parenté*

#### LE RANCHO COMME UNITÉ DE RÉSIDENCE FAMILIALE

Pour le planteur, l'ouvrier permanent est le pivot des *ranchos*. Il est, selon l'expression consacrée, le « chef de famille ». C'est lui qui loge sous sa responsabilité sa femme, ses enfants et éventuellement ses parents, grands-parents, frères, sœurs, beaux-parents, gendres, belles-filles, neveux ou nièces. Le chef de famille a la responsabilité des siens ; il se porte garant de leur bonne conduite dans la plantation. Il veillera par exemple à ce que les hommes ne boivent pas d'alcool et à ce que les femmes n'aillent pas cueillir des « herbes » dans les caféières lorsque c'est interdit.

Théoriquement, chaque *ranchito* ne peut abriter les parents proches que d'un seul ouvrier permanent. Mais cette règle n'est pas toujours appliquée avec rigueur, la signification du terme de parent proche étant assez floue dans l'esprit du planteur. L'imprécision laisse finalement aux villageois la possibilité de com-

poser leur maisonnée plus librement qu'il n'y paraît. Des contraintes existent cependant. Ainsi, les *rancherías* ne sont pas extensibles à l'infini : l'étendue des espaces villageois est limitée par les caféières et il ne saurait être question d'empiéter sur ces dernières. De plus, la forte croissance démographique – et le fait que les postes d'ouvriers permanents soient en nombre limité – impose des compromis à l'intérieur même des familles. Pour ceux qui n'ont pas de travail permanent à la *finca*, il s'agit de « se greffer » (l'expression est de Don Manolo) sur ceux qui en ont, ou de quitter la plantation.

La grande mobilité des *rancheros* à l'intérieur comme à l'extérieur des *rancherías* rend leur dénombrement presque impossible. Compte tenu des visiteurs qui séjournent plus ou moins longtemps et de la recomposition des familles à la suite des mariages, des naissances, des retraites et des décès, personne ne sait exactement qui vit où. En dépit de ces incertitudes, on peut raisonnablement estimer que la population totale de la *finca* approche 500 personnes, dont 55 ouvriers permanents (cf. chap. 4).

Il ne faut pas non plus négliger le fait que les *rancheros* embrouillent délibérément tout ce qui concerne l'organisation de la famille, dans le souci de préserver un domaine que le règlement n'a pas réussi à contrôler entièrement. À cet égard, le comportement des villageois est révélateur de l'image qu'ils ont de la plantation. Pour eux, il s'agit d'un univers tentaculaire dont l'influence tente de gagner tous les domaines de la vie quotidienne. Il faut donc incessamment s'en protéger. Comme disent les Juanatecos : « La *finca* ne nous laisse jamais en paix ».

## TERMINOLOGIE DE PARENTÉ

---

### Le patronyme du chef de famille

La règle résidentielle imposée par la plantation influence-t-elle la manière dont les villageois se désignent entre eux? Comme dans la plupart des pays d'Amérique latine, les villageois de la *finca* portent à la fois le nom de leur père et de leur mère. Mais cet indicateur formel de pseudo-bilinéarité – importé d'Espagne – est fortement contrebalancé par une pratique qu'on retrouve dans bon nombre de *fincas* de la région.

Les individus qui vivent sous le même toit portent en effet le patronyme du chef de famille qui les loge, soulignant l'importance de sa fonction. Lorsqu'ils parlent d'une famille particulière, Don Agustín et Don Manolo disent « la famille X », du nom de l'ouvrier perma-

ment responsable du *rancho*. L'emploi de ce terme d'adresse générique se justifie, selon eux, pour « faciliter la communication à l'intérieur de la *finca* ». Le procédé est analogue à celui qui consiste à appeler « Ceux du Haut » et « Ceux du Bas » des *rancheros* qui, on l'a vu, s'autodéterminent de manière fort différente.

Pour leur part, les villageois ont entièrement intériorisé ce système de dénomination, sans pour autant abandonner leurs patronymes. Ils passent simplement d'un registre à l'autre, selon les circonstances et les interlocuteurs<sup>3</sup>. En général, l'identité légale des *rancheros* est gommée dans l'enceinte de la *finca*. Elle se confond alors avec celle du chef de famille, l'unique responsable des individus dans et par rapport à l'exploitation. En revanche, l'identité légale réapparaît à l'extérieur de la *finca*, lors de transactions qui n'engagent pas la responsabilité des corésidents ou qui ne les concernent pas directement. Par exemple, une *ranchera* donne son nom de famille réel lorsqu'elle se présente à une femme qu'elle ne connaît pas sur le marché de Colomba. De même, les *rancheros* se présentent sous leur propre nom lorsqu'ils vont voir un médecin. En revanche, les parents, venus travailler temporairement à la *finca* comme éventuels, se présentent aux autres *rancheros* comme membres « de la famille X », du nom de leur logeur. À l'école, le maître ne connaît pas ses élèves par leurs patronymes : il sait simplement à quel *rancho* – sous-entendu à quelle famille – ils appartiennent. Lorsque le chef de famille meurt ou qu'il quitte la *finca*, les corésidents prennent le nom de leur nouveau logeur. Dans un sens, on ne peut donc pas parler de « maisons » à propos des *ranchos*. En effet, ces derniers changent d'identité selon leurs occupants ou, plus précisément, selon l'ouvrier permanent qui en est le bénéficiaire officiel. Dans les campements, il n'y a donc pas de continuité dans l'identité d'un *rancho* au-delà de celle du logeur qui en est le gardien.

---

« Parents », « voisins »  
et « connaissances » des Costeños

---

Une famille *costeña* regroupe sous le même vocable de « parents » les personnes qui vivent sous le même toit, même temporairement. À ce titre, les éventuels sont donc considérés comme des parents. Comme en France, la terminologie employée pour désigner les différents parents d'un Ego *costeño* est classificatoire : en ligne paternelle comme en ligne maternelle, il appelle respectivement d'un même terme l'ensemble de ses beaux-frères, l'ensemble de ses belles-sœurs, ainsi que l'ensemble de ses frères, de ses sœurs, de ses parents, grands-parents, oncles, tantes, cousins, cousines, neveux et nièces.

3. La superposition de deux systèmes patronymiques (l'un maya *tzeltal*, l'autre espagnol), ses implications et sa signification dans le cadre d'une communauté indienne des Chiapas mexicains ont été étudiées par BRETON (1979 : 106).

Ego, toutefois, fait la différence entre les aînés et les puînés lorsque les trois cohabitent ensemble. Quel que soit leur sexe, Ego précise en effet l'âge des individus concernés par rapport à lui en employant les adjectifs « jeune » et « vieux » après le prénom de la personne à laquelle il s'adresse. Il semble cependant que l'âge d'un individu soit bien souvent fonction de son statut social. Le fait qu'un individu soit un ouvrier permanent en fait presque systématiquement un Ancien, même si, en âge réel, il est plus jeune qu'Ego. Mais la proposition n'est pas symétrique. En effet, un homme plus âgé qu'Ego n'est pas considéré comme jeune sous prétexte qu'il n'occupe pas un poste d'ouvrier permanent. En fait, « l'âge social » déteint sur « l'âge réel » d'un individu uniquement quand il s'agit d'un permanent qu'on veut valoriser.

Par ailleurs, un Costeño considère comme un « voisin » tout individu qui vit dans la *ranchería*, mais qui ne réside pas dans le même *rancho* que lui – même s'il lui est réellement apparenté. Des parents ayant quitté le *rancho* familial pour s'installer dans une autre baraque du village deviennent donc des voisins sans que le lien de parenté qui unit les individus soit davantage précisé. Ajoutons qu'aucune règle n'interdit le mariage d'individus de deux *ranchos* différents et que, par conséquent, un voisin peut redevenir un parent d'Ego s'ils sont amenés à vivre à nouveau sous le même toit.

Les membres du *rancho* et les voisins qui sont partis s'établir à l'extérieur de la *finca* sont considérés comme des « connaissances ». Mais ce statut, une fois encore, n'est pas irréversible. En effet, si une connaissance se marie avec un corésident d'Ego – ou qu'elle revient travailler à la plantation – elle est réintégrée à la parenté et traitée à nouveau comme un parent. De même, une connaissance qui intègre temporairement (ou définitivement) un *rancho* du village est à nouveau considérée comme un voisin par Ego (cf. fig. 12).

Chez les Costeños, la distance sociale entre parents, voisins et connaissances n'est donc pas fixée une fois pour toute. L'alliance – et même le fait de vivre ou de travailler temporairement à la *finca* – peut redéfinir les relations et réintégrer un individu – ou un ensemble d'individus – à la parenté d'Ego. Dans tous les cas, on constate l'importance de la place prise par la *finca* dans les conceptions que les Costeños se font de la famille.

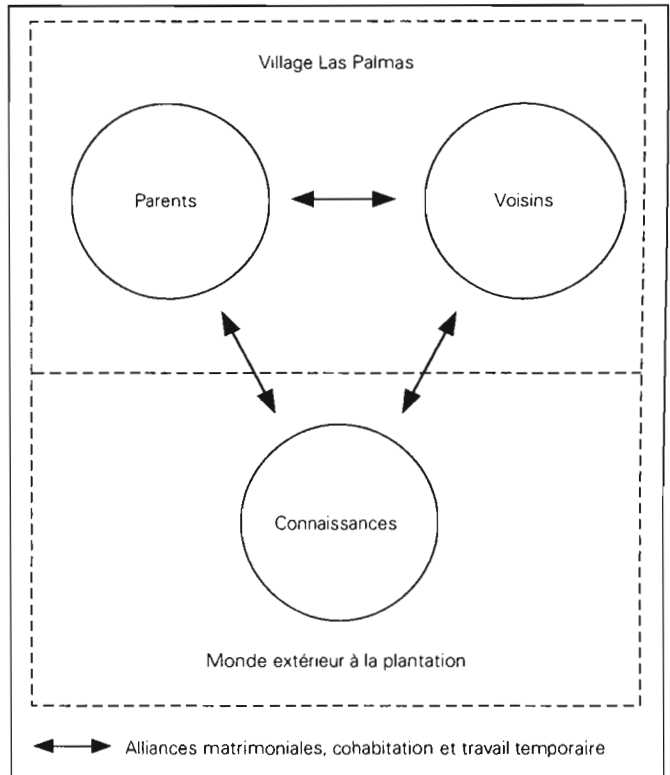
#### De nombreux « frères » *juanatecos*

4. À la *finca*, seules quelques personnes très âgées parlent encore le *mam* et les termes de parenté sont exprimés en espagnol.

Les Juanatecos considèrent comme « frères » toutes les personnes originaires de Tejutla, le hameau dont ils proviennent dans les hautes terres (cf. chap. 4)<sup>4</sup>. À ce titre, les Juanatecos sont tous

Figure 12

La distance sociale  
chez les Costeños.



frères. Le fait qu'un individu vienne travailler temporairement à la *finca* n'en fait donc pas un frère puisque ce statut est la condition préalable qui lui permet précisément d'effectuer le voyage. Il en est de même pour les mariages : l'alliance scelle des relations pré-existantes entre frères, mais n'en crée pas vraiment de nouvelles. Quelles sont les limites de cette conception, apparemment très géographique et intégratrice, des frères?

Les Juanatecos affirment qu'il n'y a aucune distinction de nature entre les « frères de la *finca* » et les « frères de Tejutla ». Aussi, Ego précise toujours le degré de parenté qui l'unit à un frère de Tejutla. Il dit alors « mon neveu X » ou encore « Y, le beau-frère d'untel », untel étant un frère de la *finca*. Par ailleurs, tout le monde s'appelle par son prénom à l'intérieur de la *ranchería*. Le souci de précision dont font preuve les Juanatecos lorsqu'il s'agit de décrire la relation qui les unit avec un frère qui vit à Tejutla est sans doute lié à la volonté de maintenir des liens avec les parents et la région d'origine. Ce souci est congruent avec l'idée qu'ils se font du conjoint idéal (cf. fig. 13).

Dans l'esprit des Juanatecos, la catégorie de frère fonctionne comme un vaste groupe de personnes ayant des origines fami-

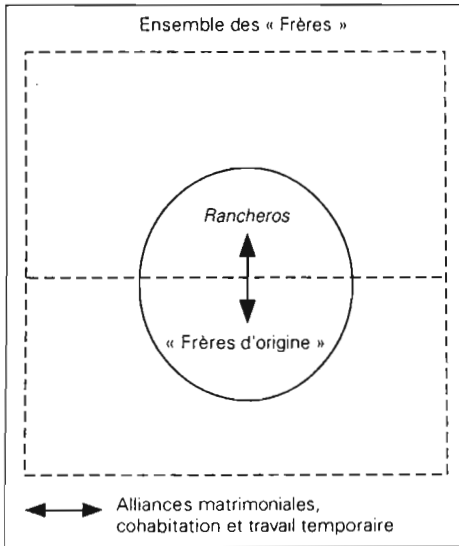


Figure 13

*La proximité sociale  
chez les Juanatecos.*

liales et géographiques communes : la terminologie de parenté intègre dans une même appellation les résidents et les non-résidents du village. Dans ce contexte, l'alliance, la cohabitation et le travail temporaire résultent de l'appartenance préalable au groupe de frères, mais ne sont pas la condition de son existence, celle-ci ne faisant aucun doute dans l'esprit des villageois.

**Le rancho de Flavio :**  
une « maison » à part ?

Les habitants du *rancho* de Flavio, le domestique rattaché à la Casa Grande, affirment qu'ils portent tous le même nom de famille depuis quatre générations. Au contraire des autres *ranchos*, celui de Flavio se perpétuerait donc indépendamment de l'identité réelle des personnes qui y vivent. En cela, il réunit les caractéristiques formelles d'une « maison » telle que LÉVI-STRAUSS l'a définie (1991). Il est vrai que la famille de Flavio bénéficie d'un statut à part à la *finca*. Les aïeux de celui-ci, comme ses enfants, ont presque tous trouvé des emplois domestiques dans la parentèle de Don Agustín. En retour, Flavio montre une grande reconnaissance à ses maîtres. Il est particulièrement dévoué et aimable avec tous ceux qui fréquentent son patron. Il est probable que ces conditions particulières expliquent la volonté des habitants du *rancho* de Flavio de vouloir tous porter le même nom de famille<sup>5</sup>.

LA FILIATION : DE L'AUTOCHTONIE À L'ANCESTRALITÉ

Les règles de résidence, les termes d'adresse et de référence prennent leur sens par rapport à l'ordre de la plantation, qu'ils soient directement influencés par lui ou qu'ils se situent par

5. D'après LÉVI-STRAUSS :  
- [...] la formule de la maison traduit un état où les intérêts politiques et économiques, qui tendent à envahir le champ social, empruntent encore le langage de la parenté mais doivent en même temps le subvertir - (1991 : 435-436). Cette remarque s'applique particulièrement bien à la situation du *rancho* de Flavio.

rapport à lui. Ces usages coexistent-ils avec des principes de filiation propres à la région d'origine des villageois<sup>6</sup>?

---

#### La palme de l'autochtonie

En principe, les garçons et les filles *costeños* descendent et héritent également de leur père et de leur mère, conformément au modèle indifférencié en vigueur dans les zones *ladinas* d'Amérique latine. Bien entendu, les frères et les sœurs ne sont pas strictement égaux, tant en statut qu'en richesse, ne serait-ce qu'à cause de la règle selon laquelle seuls les hommes peuvent un jour devenir chefs de famille (c'est-à-dire ouvriers permanents).

Par ailleurs, la mémoire généalogique est plus importante chez les Juanatecos que chez les Costeños. En effet, ces derniers remontent tout au plus à deux générations de parents en ligne directe, surtout paternelle. Pour ce qui concerne les oncles et les tantes du second degré, leur mémoire est pratiquement nulle. Les Costeños citent toutefois avec précision des aïeux dont ils affirment qu'ils furent les premiers ouvriers de la *finca* au siècle dernier. Pas plus que pour leurs autres parents, les Costeños ne retracent la filiation exacte qui les unit à ces Anciens. Que signifie cette valorisation soudaine des Anciens et du passé? Comment l'affirmation précise d'ancêtres peut-elle se combiner avec l'oubli dans lequel tombent les parents les plus proches?

La véracité des informations rapportées par les Costeños est impossible à vérifier, compte tenu de l'absence de registre démographique à la *finca*. D'après les quelques archives familiales conservées par Don Agustín (lettres essentiellement), il apparaît cependant que les *ranchos* étaient moins nombreux au début du siècle qu'à l'heure actuelle. Ceci tendrait à prouver que le grand nombre d'Anciens reconnu par les Costeños aujourd'hui a une signification idéologique. Le souvenir des Anciens est lié, en effet, à la volonté des Costeños d'affirmer leur autochtonie dans la plantation. Le nom du village (Las Palmas) et la signification qu'en donnent les villageois va dans ce sens (cf. chap. 4). L'affirmation des Costeños selon laquelle ils ont vécu « de tout temps du travail de la palme » (un produit de la région) et que leurs Ancêtres ont « recouvert les toits des premiers *ranchos* de la *finca* » constitue, à leurs yeux, une preuve irréfutable d'autochtonie.

6. D'après Fox, les anthropologues ont trop souvent négligé la question de savoir si le principe de filiation était une cause ou une conséquence de la règle de résidence (1972 : 95). Cette question trouve un terrain idéal de vérification dans les plantations.

---

#### La préservation de l'ancestralité

La plupart des Juanatecos qui se sont fixés à la *finca* Los Angeles en 1960 sont encore en vie. En outre, ils ne se considèrent nullement comme les fondateurs de nouvelles familles, mais plutôt

comme les membres de familles préexistantes. Tous, d'ailleurs, se réclament explicitement des mêmes ancêtres réels, géographiquement localisés dans les hautes terres à Tejutla. L'intérêt qu'ils portent à l'histoire de leurs lignées et à la mémoire généalogique en général contraste avec la désinvolture des Costeños. À San Juan, chaque individu appartient à un groupe de parents – en filiation patrilinéaire – dont il peut énoncer la succession sur environ cinq générations.

Pourtant, les Juanatecos (hommes et femmes) déclarent qu'ils appartenaient « à la famille de leur père et de leur mère avant de descendre à la *finca* ». À l'appui de cette affirmation, ils disent que « les familles ne sont plus aussi grandes aujourd'hui qu'autrefois ». La règle de résidence en vigueur à la *finca* selon laquelle les gens doivent vivre autour d'un ouvrier permanent aurait-elle conduit les Juanatecos à abandonner un système de filiation cognatique pour adopter un système de filiation patrilinéaire?

Ne connaissant pas l'organisation de la parenté des Juanatecos dans leur région d'origine, il m'est difficile de vérifier cette hypothèse. On sait néanmoins que les systèmes de filiation indiens de Mésoamérique sont souvent cognatiques, quoique parfois marqués d'inflexions patrilinéaires<sup>7</sup>. Les Juanatecos ont peut-être adopté effectivement un autre principe de filiation en arrivant à la plantation. Eux-mêmes interprètent leurs relations actuelles de parenté comme plus simples qu'autrefois. L'adoption du système patrilinéaire ne favorise pas l'émergence d'un discours qui condamnerait en bloc le mode de vie en plantation. La possibilité pour les hommes de devenir ouvrier permanent et chef de famille explique probablement la modération de leur attitude. Cette même promotion explique sans doute aussi la tendance patrilinéaire du principe de filiation actuel quel qu'ait été le système de filiation antérieur. À cet égard, la nostalgie des Juanatecos résulte simplement de ce que la vie à la plantation n'est pas leur unique pôle de référence culturelle. Le souvenir souvent idéalisé du village est constant. Ce sentiment ressort de manière particulièrement claire chez les Juanatecos les plus âgés et qui sont nés à Tejutla. Chez les plus jeunes, la référence au village d'origine se pose nécessairement dans des termes différents.

---

#### Une « caste » à part ? Les surveillants de la *finca*

En principe, la transmission du statut de surveillant n'est pas héréditaire. J'ai déjà dit qu'un individu devait, grâce à ses seuls mérites, tout d'abord être ouvrier avant d'être majordome puis contremaître (cf. chap. 4). Dans la réalité, il en va tout autrement

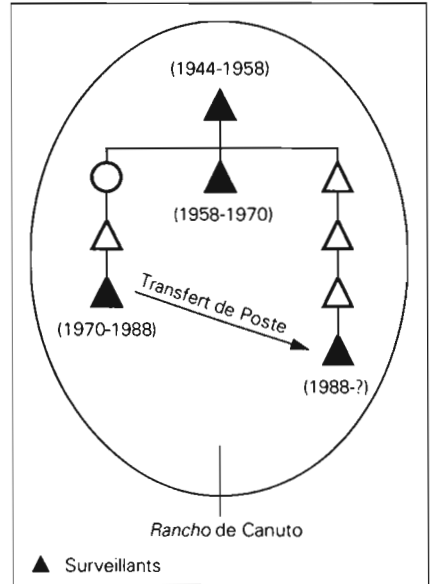
7. Dans l'idéal, l'héritage foncier est bilinéaire et relativement égalitaire dans la majeure partie de la zone *maya*. Il est même présenté par plusieurs auteurs comme l'un des principaux mécanismes nivélateurs des richesses dans les communautés indiennes (HORST et EBEL, 1965 : 33 entre autres). Mais il est difficile de généraliser, ne serait-ce que dans une sphère culturelle apparemment homogène. Ainsi, écrit WATANABE (1990 : 190), tandis que les Mam de Santiago Chimaltenango pratiquent l'héritage égalitaire et dispersent les richesses foncières, les Mam de Todos Santos redistribuent la terre par voie patrilinéaire (BOSSEN, 1984 : 113).



puisque les actuels surveillants sont tous des descendants de surveillants (cf. fig. 14). La fonction est souvent appropriée par les corésidents d'un même *rancho*, même s'ils ne portent pas le même nom de famille légal. C'est ce que suggère la généalogie simplifiée de la famille de Don Canuto, le responsable de la parcelle El Rincón.

Figure 14

*Transmission de la fonction de surveillant (contremaître et majordome) dans la famille de Don Canuto.*



Dans cet exemple, la fonction de contremaître saute une génération et même un segment. Elle reste toutefois à l'intérieur de la même famille, contrairement au propos du planteur qui affirme que « tout le monde a ses chances ». C'est que les « familles de surveillants » bénéficient d'une réputation qui tend à les distinguer des autres familles *rancheras*. Le planteur est même persuadé, bien que cette pensée reste secrète, que les qualités morales indispensables à un surveillant sont transmissibles génétiquement.

On constate également que les pratiques matrimoniales des familles de surveillants sont très sélectives. Les enfants préfèrent en effet épouser les enfants des autres surveillants que d'épouser quelqu'un du commun. Lorsque le premier type d'union n'est pas possible, ils choisissent alors des conjoints à l'extérieur de la plantation. Si ces pratiques montrent que les familles de surveillants ne forment pas des castes au sens strict, elles sont néanmoins perçues comme telles par la majorité des villageois.

## Les grands cycles de la vie : le mariage et la naissance

Le droit de loger dans un *rancho* est déterminé par le rapport de parenté proche qui unit un individu à un ouvrier permanent. Mais, à partir du moment où ce principe énoncé par le planteur est flou, plusieurs formes de regroupements familiaux coexistent dans les villages. En outre, ils ne sont pas figés : ils apparaissent et disparaissent au fil des années selon la nature des événements qui ponctuent la destinée des individus.

### LE MARIAGE CHEZ LES JUANATECOS

Lorsqu'ils parlent de mariage, les Juanatecos précisent rarement s'il s'agit d'une union sanctionnée par la mairie et l'Église ou s'il s'agit simplement d'une union de fait. L'enquête est d'autant plus délicate à mener qu'on parle peu des mariages les moins valorisés et qu'on dit systématiquement d'un bon mariage qu'il est religieux. Dans les paragraphes qui suivent, je parlerai pour simplifier de mariage au sens d'« union maritale » sans préciser à chaque fois s'il s'agit d'un mariage légal, religieux ou informel<sup>8</sup>.

#### L'idéal du conjoint

Pour les Juanatecos, il est vivement recommandé d'épouser quelqu'un de Tejutla. Cette détermination repose sur la croyance selon laquelle les relations entre les parents « qui vivent là-haut » (c'est-à-dire dans la région de Tejutla) et ceux qui vivent « ici-bas » (c'est-à-dire à la *finca*) sont continues. Les Juanatecos insistent sur ce principe de continuité. Ils expliquent que se marier avec les familles de « là-haut » rend la vie « beaucoup plus tranquille et gaie » : on peut voyager, recevoir des visites et, surtout, aller travailler ailleurs si on le souhaite. Ce dernier point est particulièrement important. Les hommes espèrent en effet trouver une femme dont le père aura de la terre « par là-haut ». Les femmes attendent également de leur époux qu'il les emmène « là-haut pour retrouver la famille ».

C'est à l'occasion des quinze jours de congés payés annuels de leurs parents (généralement pendant le mois de mars) que les célibataires de sexe masculin vont rechercher une compagne. C'est, pour eux, l'unique occasion de l'année de se rendre sur la terre ancestrale. Pour la circonstance, les jeunes gens ne portent pas de costume indien ; ils s'habillent simplement avec plus de recherche qu'à l'accoutumée. Dans leur bagage, ils emportent des fruits tropicaux et quelques volailles pour offrir à la famille de la fiancée qu'ils ne connaissent pas encore, mais qu'ils sont bien

8. L'expression « être unis » est très répandue au Guatemala. Elle désigne les unions libres, non sanctionnées par l'Église et la mairie, mais où la communauté de résidence existe (BOSSEN, 1984 : 161).

déterminés à découvrir. Il arrive fréquemment que les jeunes sœurs (âgées de plus de 15 ans) accompagnent leurs frères. Pour le voyage, elles arborent une jupe brodée à la main et leur plus belle chemise (de coton ou de nylon) de facture industrielle. Dans l'esprit de leurs parents, il n'est pas question que les jeunes filles aillent – à l'instar de leurs frères – chercher un futur conjoint. On dit que, pour l'instant, « elles doivent se contenter d'être belles ». Mais la réalité est tout autre, car des prétendants viendront demander la main des jeunes filles à la *finca* six mois plus tard, lorsqu'ils seront officiellement invités comme éventuels dans les *ranchos*.

Les chefs de famille affirment que chaque *ranchito* a au moins un garçon bien marié. Les maîtresses de maison avancent des informations plus prudentes. De fait, les garçons qui trouvent des épouses à Tejutla sont rares : on compte, depuis 1960, une dizaine de cas tout au plus. Et encore, faudrait-il s'assurer que les épouses ont bien été choisies dans la région. On cite toujours en exemple ces mariages réussis ; on évoque souvent, lors des conversations du soir, la belle vie que le fils ou le frère privilégié doit mener « là-haut, dans notre terre ».

Les filles qui trouvent des maris acceptant de les emmener à Tejutla sont encore plus rares, quoique l'on cite au moins un cas par *ranchito*. En effet, ce sont plutôt les maris qui tentent de s'implanter le plus durablement possible dans la famille de leur épouse *ranchera*. La motivation des prétendants est, le plus souvent, économique, car un grand nombre de jeunes gens n'ont pas de terre et s'embauchent régulièrement comme ouvriers temporaires dans les grandes plantations.

Le modèle de la résidence valorisé par les Juanatecos est néolocal. Cependant, un gendre sera extrêmement bien considéré par sa belle famille s'il vient vivre temporairement chez elle (« le temps d'avoir un enfant » dit-on) : on dira de lui qu'il est « serviable, dévoué, bien intentionné et travailleur ». Dans une certaine mesure, les intérêts du jeune époux et de sa belle famille se rejoignent : tandis que les beaux-parents attendent un coup de main du gendre, celui-ci espère trouver un emploi à la plantation. Mais les jeunes gendres ne trouvent pas souvent de travail à la *finca* et ils reviennent rarement à Tejutla : on cite seulement deux cas de retour définitif en plus de 30 ans. Las d'attendre un emploi qui ne vient pas, les jeunes couples s'installent dans les petits hameaux des alentours où ils mènent une existence précaire. Dans le meilleur des cas, l'époux parvient à s'embaucher dans une équipe de recrutés rattachés à l'une des *fincas* de la région.

La plupart des mariages ne sont déclarés à la mairie que lorsque le couple a besoin d'un certificat. Les cérémonies religieuses, en

revanche, consacrent symboliquement le mariage et se déroulent à l'endroit où le marié fait sa demande. Lorsque le mariage a lieu dans les hautes terres, seule la famille nucléaire de la mariée fait le déplacement. Ceci ne signifie pas que le reste des villageois ne souhaite pas venir, mais que le patron a seulement donné une autorisation de voyage aux parents proches, c'est-à-dire aux corésidents du ou de la mariée. Sur ce point, notre planteur agit en conformité avec sa conception nucléaire du *rancho*. Lorsque c'est la famille du marié qui se rend à la *finca*, la famille de la mariée reçoit également une autorisation (orale) d'hébergement. La cérémonie a alors lieu dans la chapelle de la *finca*<sup>9</sup>.

## Unions

### « alentours »

Les Juanatecos parlent peu des mariages des garçons et des filles de la *ranchería* avec les habitants des *fincas* alentours. Quoique fort répandus, ils sont présentés comme de véritables mésalliances. Le fiancé, considéré comme un étranger, fait une rapide visite aux parents de son élue. Pourtant, malgré les réticences dont il fait l'objet, le mariage est accepté par les parents. Après une petite cérémonie soit dans le village des parents du marié soit à Colomba, le gendre ne vient pas vivre chez sa belle-famille. Bien que les parents de la mariée ne souhaitent pas cette installation, on estime que c'est le jeune homme qui ne veut pas venir s'installer au *rancho* familial, conformément aux « mauvaises coutumes des habitants de la côte » ; « il est bien connu, dit-on, que ces gens ne respectent rien et qu'ils sont peu serviables ». Avec le temps, la situation se normalise. Après quelques mois, le fiancé rend des visites dominicales à sa belle-famille. Les filles sont toujours les bienvenues à la maison, mais à la maison seulement. Les autres familles leur témoignent en effet une certaine indifférence. Le fait que la jeune mariée ne participe plus aux activités quotidiennes de la maisonnée y est pour beaucoup. N'étant plus au courant des confidences et des potins du village, que pourrait-elle donc apporter à la communauté ?

Les Juanatecos sont plus tolérants envers les garçons qui vont prendre femme dans une exploitation voisine. Dans ce cas, le manque de travail à la *finca* est considéré comme le vrai responsable de leur départ : « Il faut bien gagner sa vie ! » dit-on. De plus, on sait que les garçons peuvent revenir à la *finca* pour s'embaucher comme éventuels ou journaliers. Ils y seront même incités par les surveillants. Il est néanmoins très révélateur qu'on ne parle pas vraiment de mariage, mais plutôt d'union » (on dit « unis ») dans le cas de ces mésalliances, comme si la dimension sacrée et festive, normalement rattachée à l'événement, était absente.

<sup>9</sup> C'est également dans l'espoir, généralement comblé, de recevoir un petit cadeau sous forme d'argent que les Juanatecos préviennent le planteur des mariages.

Les alliances entre *rancheros* sont moins nombreuses que les précédentes, mais beaucoup moins mal considérées. Hormis les cas d'inceste, qui portent sur le même type de parents qu'en France, les Juanatecos n'expriment pas d'interdits matrimoniaux formels. Le seul véritable interdit concerne les Costeños, mais « tout le monde sait qu'on ne se marie pas avec eux ». Quant au mariage entre corésidents, il n'existe pas de règle vraiment explicite. En réalité, le comportement des parents varie selon les circonstances. Dans l'ensemble, on préfère quelqu'un du *rancho*, voire même une cousine ou un cousin germain, à un inconnu de la région : on reste au moins « entre soi et chez soi ».

Pour les alliances entre *rancheros*, on parle de mariage et non pas d'« union ». La cérémonie religieuse, qui a lieu dans la chapelle de la *finca*, est simple, mais la collation réunit l'ensemble du village chez la famille du marié. Il est particulièrement prestigieux de réussir à déplacer des frères de Tejutla pour le mariage. Cette visite, qui atteste de la continuité des relations entre les familles d'« ici et de là-haut », atténue les regrets. À cette occasion les frères en visite se rendront auprès de l'Arbre des Juanatecos : ils demanderont aux divinités d'assurer la fécondité du jeune couple.

Après le mariage, le jeune homme va vivre chez ses beaux-parents, conformément à la règle de matrilocalité temporaire. Deux cas de figure se présentent alors. Il arrive que le beau-père du marié ne soit pas le chef de famille du *rancho* (rappelons que seul le permanent peut prétendre à ce titre). Dans ce cas, le jeune marié doit composer avec deux personnes différentes : son beau-père – qui exerce une réelle autorité sur lui au sein de la maisonnée – et son logeur – qui en est le responsable aux yeux de la *finca*. Cette situation n'est pas sans provoquer quelques tensions. La bonne entente dépend aussi de la nature des relations de parenté entre le marié et le chef de famille. Si une relation avunculaire lie les deux hommes, la vie quotidienne s'écoule sans trop de problèmes, l'oncle faisant tout son possible pour que son neveu soit pourvu d'un emploi. Si le marié et le chef de famille sont cousins germains, en revanche, une certaine compétition – qui prend comme prétexte les épouses respectives – peut s'instaurer. À ce moment, le beau-père doit contenir les colères de son gendre et fait son possible pour limiter la cohabitation à quelques mois, le temps que le jeune couple trouve du travail dans la région.

Le marié déjà promu ouvrier permanent, mais sans logement propre, réside pour une courte période dans la famille de son épouse. Dans ce cas, ses relations avec le logeur (toujours dans l'hypothèse où il n'est pas son beau-père) sont fréquemment conflictuelles. Puisant à

la même source de pouvoir, les deux hommes sont rivaux. Risquant de compromettre sa réputation, l'un d'entre eux demande rapidement un logement au patron. Néanmoins, le planteur ne peut pas toujours satisfaire cette demande. Le jeune couple déménage alors dans la famille de l'époux.

Moins nombreux que ceux des Costeños, les mariages des Juanatecos sont aussi plus faciles à décompter (cf. tabl. xxx). Les Juanatecos, je le rappelle, sont tous arrivés en 1960. La première génération de Juanatecos comptait en moyenne cinq enfants par foyer (composé du chef de famille et de son épouse), soit 85 au total. Les écarts par rapport à la moyenne ne sont pas très importants : trois familles pionnières ont eu plus de cinq enfants (l'une en a eu douze) et quatre moins de cinq (l'une en a eu deux). Aucune famille n'est restée sans descendance.

Mariage « idéal »	Mariage « <i>ranchero</i> »	Union « alentours »	Total
12	30	40	82

Tableau xxix

*L'alliance chez les Juanatecos depuis 1960.*

## LE MARIAGE CHEZ LES COSTEÑOS

Quant aux mariages, Ceux du Bas sont plus formalistes que leurs voisins. Pour eux, une alliance sanctionnée par la mairie et l'Église est extrêmement valorisée, car elle témoigne des bonnes mœurs des époux et des familles respectives. D'ailleurs, les certificats de mariage occupent toujours une bonne place dans les logis : on les accroche au mur, à la vue de tous, au centre d'un monceau de photos de famille ou sportives et de papiers en tout genre. On peut d'ailleurs se demander s'il n'y a pas un rapport de continuité et de substitution symbolique entre les autels domestiques et ces panneaux muraux, tant ces derniers sont l'objet de vénération.

### Les meilleurs partis de la *finca*

Les Costeños et les Costeñas fixent tout d'abord leur choix sur les habitants de la *ranchería*. Contrairement aux Juanatecos, les Costeños ne se marient jamais entre corésidents. À ce titre, chaque *rancho* fonctionne comme une unité exogame, c'est-à-dire comme un ensemble de parents ne s'intermariant pas. Pour justifier l'interdit sur les corésidents, les Costeños déclarent que « les prêtres n'aiment pas marier des gens qui portent le même nom ».

Les Costeñas attendent de leurs maris qu'ils effectuent convenablement leur travail quotidien à la plantation « sans boire et sans battre ». De surcroît, elles considèrent que les hommes du vil-

lage Las Palmas sont « plus travailleurs que n'importe qui ». Le sous-entendu vise directement les Juanatecos. Pour une Costeña, un Juanateco n'est pas seulement laid, il est aussi « chétif, maladif et paresseux ».

À Las Palmas, l'idéal d'une femme est d'épouser le fils d'un surveillant (ceux de l'administrateur sont déjà tous mariés). Les familles sont en effet persuadées que le beau-père aidera l'un des frères de la mariée à obtenir un emploi permanent. Les jeunes *Costeños* partagent les mêmes rêves d'ascension sociale que les jeunes *Costeñas* : pour eux, épouser la fille d'un contremaître ou de l'administrateur est un véritable défi.

Pour attirer le regard de leur dulcinée, les adolescents rivalisent en générosités et en promesses : les prétendants présentent une quantité de petits cadeaux jusqu'au jour où les « belles » acceptent le premier. Ce geste entretient le jeune homme dans les plus vives espérances, quoique le plus délicat reste encore à faire : il lui faudra en effet conquérir, à grands renforts de visites, les faveurs de ses futurs beaux-parents. Simultanément, les prétendants redoublent d'ardeur au travail. Ils cherchent sans cesse à s'employer comme journalier dans les *fincas* environnantes pour donner une bonne impression d'eux-mêmes. Ils mettent aussi de l'argent de côté pour les cadeaux destinés à leur belle-famille et en vue de leur future installation (même si elle reste très hypothétique).

Tout le monde n'a pas la chance – ni les moyens – d'épouser le fils ou la fille d'un surveillant. Le défi est d'ailleurs d'autant plus exigeant que les contremaîtres aspirent, pour leurs enfants, à des conjoints « plus évolués » que les habitants du village. Pour favoriser le sort, les surveillants envoient leur descendance à l'école de Colomba et de Coatepeque, des établissements « bien mieux fréquentés » que celui de la *finca*. Pour les filles de contremaîtres, le conjoint idéal habite en ville, où il exerce une activité manuelle ou commerciale – sans rapport direct avec la terre. Mais, comme disent les pères, « la concurrence est rude » et les jeunes filles se contentent souvent des fils des autres contremaîtres de la *finca*. Dans ces cas-là, les deux familles unissent leurs efforts financiers pour aider le jeune couple. On peut alors observer des promotions socio-économiques relativement importantes.

En fin de compte, la majeure partie des villageois se marient avec des conjoints d'égale condition socio-économique dans l'enceinte de la *ranchería* et dans les *fincas* alentours. À l'intérieur de la *finca*, les familles organisent une cérémonie religieuse à la chapelle. Ensuite, le couple s'établit là où il reste de la place, avec toutefois une préférence pour le logis des parents de la mariée. Dans le cas des alliances extérieures à la *finca*, on organise égale-

ment une cérémonie religieuse, mais le lieu de résidence post-marital des époux est alors dicté par la seule opportunité de trouver du travail.

De l'avis des Costeños, les mariages à l'intérieur du village sont plus nombreux que les mariages à l'extérieur. Si je n'ai pas pu entièrement vérifier cette affirmation, il faut toutefois la nuancer. Les Costeños ont en effet tendance à dire que leur conjoint est toujours originaire de la *ranchería*, conformément au souci d'intégrer le plus rapidement possible les étrangers à la parenté proche. Par recoupement, on s'aperçoit en fait que près de la moitié des mariages unissent des *rancheros* à des personnes d'origine extérieure à la *finca*. On constate également que, parmi ces personnes extérieures, figurent une large majorité de connaissances. Quoi qu'il en soit, en se mariant avec des voisins et des connaissances, les Costeños manifestent leur préférence pour des individus facilement intégrables (ou réintégrables) à leur parenté. Voici, depuis 1960 environ, le nombre de mariages intérieurs et extérieurs à la *finca* pour ce qui concerne les habitants du village Las Palmas. Rappelons que les six contremaîtres et l'administrateur constituent une catégorie matrimoniale à part. En revanche, la famille du chauffeur se mêle au reste des ouvriers permanents. L'échantillon porte donc sur les enfants (cinq en moyenne) de 31 personnes (cf. tabl. xxx).

Mariages dans la <i>Ranchería</i>	Mariages en-dehors de la <i>Ranchería</i>	
« Voisins » 82	« Inconnus » 23	« Connaissances » 45

Tableau xxx

*L'alliance chez les Costeños depuis 1960.*

### L'infidélité institutionnalisée

L'évocation du mariage ne serait pas complète si l'on ne parlait pas de l'adultère, une pratique extrêmement répandue chez les Costeños. Cette pratique est-elle contradictoire avec le mariage *de jure* dont j'ai signalé l'extrême valorisation? Il faut tout d'abord préciser que les Costeños ne considèrent pas comme adultère le fait d'avoir des relations sexuelles occasionnelles en dehors du mariage. D'ailleurs, les hommes font de fréquentes visites aux maisons closes de Coatepeque et se vantent haut et fort de ce qu'ils appellent leurs « expéditions » ou leurs « chasses nocturnes ». À ce sujet, les femmes considèrent cette pratique, qui s'exerce dans un cadre reconnu, davantage comme une ponction dans le budget familial qu'une trahison conjugale. Elles n'en tiennent donc pas nécessairement rigueur à leurs époux sur un plan moral ou affectif.



En revanche, il est extrêmement grave qu'un homme entretienne une maîtresse, c'est-à-dire qu'il verse régulièrement de l'argent à une femme. Dès lors, le fautif est ouvertement réprimandé par toute sa maisonnée, voire par ses voisins. Aux yeux des villageois, l'adultère commence donc à partir du moment où l'homme entretient un second foyer, c'est-à-dire lorsqu'il va manger et dormir ailleurs que dans le *rancho* familial. Ce comportement peut entraîner la séparation d'un couple. Selon les cas, la femme restera dans le *rancho* ou regagnera sa famille. Si le fautif est un chef de famille, l'administrateur peut se mêler à l'affaire : « On n'accepte pas à la plantation un homme qui menace la survie de toute une famille ». C'est ainsi que l'indiscrétion du petit-fils d'une soi-disant « veuve » (considérée comme telle par les autres et par elle-même) m'apprit que son mari (alors ouvrier permanent) avait quitté la *finca* « pour s'installer chez une autre femme ». J'appris également que l'homme avait été « démissionné » par l'administrateur et qu'il était toujours en vie<sup>10</sup>.

Dans le sens qui vient d'en être donné, il y a donc peu d'adultères persistants dans l'enceinte de la *rancheria*. Les aventures passagères sont en revanche fréquentes et n'épargnent personne, pas même les couples de surveillants. Mais le fait qu'une épouse « se mette » avec un surveillant est immédiatement perçu comme un acte intéressé. Parfois, les rumeurs cèdent aux disputes et aux bagarres entre les époux trompés. Dans ce cas, l'administrateur a tout pouvoir pour intervenir et rétablir l'ordre. Lorsqu'un enfant naît d'une liaison illégitime, il est élevé par la mère. L'enfant prend alors le nom de son beau-père ou du chef de famille du *rancho* où il vit. Dès lors que la mère est une *ranchera*, les Costeños ne sont pas très regardants sur l'origine des enfants. On dénombre une dizaine de cas d'adoptions dans le village.

L'administrateur de la *finca* a la réputation d'être un grand bourreau des cœurs dans la région : les *rancheros* racontent ses démêlés sentimentaux auprès des femmes des *fincas* voisines avec beaucoup d'humour. Si les aventures ont lieu dans la *finca*, elles font en revanche beaucoup moins rire. Les hommes accusent alors l'administrateur d'obliger les femmes à se rendre à la Casa Chica contre d'hypothétiques faveurs. Les femmes se défendent de ces accusations déshonorantes. De telles rumeurs expliquent en partie le surnom de « souteneur » de Don Manolo. La réputation du planteur, en revanche, est toute autre. Aux yeux des villageois, il est en effet considéré comme particulièrement « froid » et réservé vis-à-vis des femmes, en quoi il se distingue, paraît-il, de certains de ses voisins<sup>11</sup>.

10. L'adultère et l'alcoolisme persistants sont les seules occasions qui peuvent requérir l'intervention du planteur. Pour les vols, les coups et les blessures, les *rancheros* règlent leurs comptes entre eux.

11. Dans la communauté agraire voisine de la *finca*, plusieurs dizaines de personnes portent le patronyme (allemand) de l'ancien propriétaire qui – célibataire – avait reconnu la progéniture qu'il avait eue avec des *rancheras* différentes : « La *finca* [qui avait été distribuée aux ouvriers pendant la Révolution d'octobre, en 1953] est revenue à ses héritiers légitimes – disent ironiquement les Costeños.

## Le choix du « compère » : de la soumission à la protection

À côté des liens dont la légitimité est fondée sur le sang ou la proximité spatiale socialement reconnue, les villageois appartiennent également à des réseaux de parents symboliques ou fictifs. La parenté rituelle ou symbolique (*compadrazgo*) est une institution extrêmement répandue en Amérique latine, tant dans la société indienne que métisse. Elle consiste à lier, par l'intermédiaire d'un enfant, deux familles au départ non apparentées. Les relations de parenté rituelles s'accompagnent d'un certain nombre d'obligations, notamment celle d'échanger des services ou des biens. Elle unit parfois des personnes de statut social très inégal et se confond alors avec le clientélisme<sup>12</sup>.

### LA HIÉRARCHIE DES « COMPÈRES » CHEZ LES COSTEÑOS

À l'occasion de son baptême, un nourrisson reçoit un parrain (*padrino*) et une marraine (*madrina*). On dit alors de l'enfant qu'il est leur filleul (*abijado*), c'est-à-dire leur « protégé ». On appelle compérage (*compadrazgo*) la relation qui unit dorénavant les deux couples par l'intermédiaire de l'enfant baptisé. Les différents protagonistes de la relation de compérage se reconnaissent par les termes de compère (*compadre*) et de commère (*comadre*).

Chez les Costeños, les parrains et marraines de baptême ne sont pas forcément mariés entre eux. Ils peuvent donc appartenir à des familles différentes et résider dans des *ranchos* distincts. En revanche, il est préférable qu'ils proviennent de la *ranchería*. En général, on attend des compères qu'ils aient une « bonne éducation, une bonne moralité, une bonne ardeur au travail et une grande fidélité à la famille ». Toutefois, si ces différentes qualités sont nécessaires, elles ne sont pas pour autant suffisantes. En effet, les Costeños recherchent également des compères jouissant d'une « bonne situation économique ».

Chez Ceux du Bas, cette particularité ressort de manière beaucoup plus flagrante que chez Ceux du Haut. Ainsi, les contremaîtres sont plus fréquemment choisis pour « protéger » les enfants que les simples ouvriers. Aucun *ranchero* ne peut rivaliser en nombre de filleuls avec Don Heriberto, le contremaître le plus argenté du village Las Palmas : actuellement il est 25 fois parrain « et encore, dit-il, j'ai oublié la plupart de mes filleuls qui ont quitté la *finca*! ». En cas de refus des contremaîtres, les familles se rabattent sur les majordomes, c'est-à-dire les personnes de statut immédiatement inférieur à celui des contremaîtres, mais supérieur à celui des ouvriers permanents dans la hiérarchie du travail.

12. Sur la distinction entre parenté réelle et parenté fictive, cf. les articles fondateurs de MINTZ et WOLF (1950) et FOSTER (1953).

En principe, les parrains et marraines sont censés faire de nombreux « petits cadeaux » à leurs filleuls : un livre lorsqu'ils se rendent à l'école pour la première fois; une partie de l'uniforme s'ils poursuivent leurs études jusqu'au collège; une machette. Mais on espère surtout que le compère permettra à son filleul d'obtenir un emploi permanent dans la *finca*. Si elle n'est pas ouvertement exprimée, cette requête est même la principale motivation de la relation de compéragé. Les parents ne choisissent donc pas n'importe quel parrain, mais celui dont ils pressentent qu'il a le plus d'influence auprès de l'administrateur pour soutenir la candidature de leur fils à un poste d'ouvrier permanent. Ces stratégies sont-elles couronnées de succès? La plupart des ouvriers permanents *costeños* (20 sur 26 très exactement) sont effectivement les filleuls de baptême de contremaîtres retraités ou en activité. Mais seuls les fils aînés – qui sont des ouvriers permanents potentiels – peuvent devenir des filleuls de contremaître. Les fils cadets se contentent généralement de parrains au statut bien plus modeste.

Dans la relation de compéragé, les petits cadeaux que les compères de rang supérieur offrent à leurs protégés de rang inférieur sont des chimères. Car, en réalité, ce sont plutôt les parents du filleul qui flattent les parrains et marraines de celui-ci. En fin de compte, le sens réel de la relation est l'inverse de celui qui est avancé dans le discours des acteurs : ici, comme dans bien des cas, l'institution du compéragé est une tentative – orchestrée par des parents – de promotion sociale pour leurs enfants. Le choix des compères pour les filles est-il moins intéressé que pour les garçons? Il n'en est rien, car les jeunes filles apprennent souvent un « petit métier » avec leur marraine de baptême.

À l'inverse, on peut se demander ce que les parrains et les marraines ont à attendre d'une relation avec des compères de souche modeste. Apparemment, les dons de nourriture sont les seuls véritables contreparties que les commères *costeñas* de haut rang retirent de leur relation. À part cela, les parrains et marraines capitalisent du prestige. Dans l'esprit d'un majordome ou d'un contremaître, un homme n'est vraiment supérieur que lorsqu'un grand nombre de protégés sont prêts à le reconnaître. Être le parrain de plusieurs enfants signifie à la fois la reconnaissance de la fonction du surveillant dans la plantation et de son importance au sein de la communauté<sup>13</sup>.

Aucun ouvrier permanent *costeño* n'est symboliquement apparenté à l'administrateur (cf. fig. 15). L'argument avancé par les villageois est d'ordre affectif. Ils disent en effet ne pas estimer Don Manolo sumommé, comme on l'a vu, du terme peu flatteur de « souteneur ». Par ailleurs, les majordomes, dont la fonction est

13. L'étude de KIRK (1982) sur les communautés d'*bactenda* du Yucatán contemporain est, à ma connaissance, la seule qui ait tenté de formaliser mathématiquement le choix du compère. L'auteur met également celui-ci en rapport avec les stratégies socio-économiques des familles.

temporaire, ne sont apparentés ni à l'administrateur ni au planteur, mais à leurs contremaîtres respectifs. Les contremaîtres, quant à eux, choisissent un parrain de rang plus élevé pour leurs enfants : ils se tournent en effet vers l'administrateur et, s'il accepte, vers le planteur. Enfin, si Don Manolo est le compère de tous les contremaîtres, ses enfants sont tous les protégés du planteur.

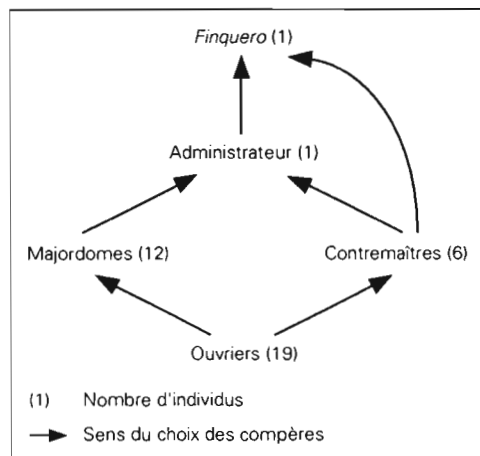


Figure 15

*La hiérarchie des compères chez les Costeños.*

Chez les Costeños, le choix des compères de baptême reflète donc fidèlement la division hiérarchique du travail dans la *finca*. La relation de compérage trouve en effet une légitimité dans et par rapport à la plantation, bien que le prestige qu'en retirent les parrains et marraines rejaille incontestablement dans la *ranchería*. En ce sens, mes conclusions confirment les thèses de MINTZ et WOLF (1950) et FOSTER (1953) selon lesquelles le compérage est un instrument qui permet aux acteurs d'intensifier, de régulariser et d'optimiser leur réseau de relations économiques et sociales<sup>14</sup>.

#### LE CHOIX DES COMPÈRES CHEZ LES JUANATECOS

##### De l'« affection » des Juanatecos

<sup>14</sup> D'après MAURO – qui se fonde sur les données de STONE (1968) :  
- Comme dans toute l'Amérique hispanique le *compadrazgo* ou parrainage soit entre *péons*, soit entre ceux-ci et les patrons jouait un rôle considérable dans la vie et dans la carrière des filleuls ainsi soutenus et de leurs parents - (1991 : 134).

Chez les Juanatecos, les motivations du choix des compères apparaissent plus complexes que chez les Costeños. De plus, les villageois ont chacun plusieurs parrains et marraines, selon leur statut et leur âge. Les compères ne résident pas systématiquement dans la *ranchería*. S'ajoute à cela le fait que les parrains et marraines sont, de préférence, mariés entre eux. Enfin, et il s'agit d'une caractéristique originale, Don Agustín a des protégés parmi les enfants *juanatecos*.

L'attachement affectif d'un parrain ou d'une marraine comme critère de choix pour son ou sa filleule est prôné par les Juanatecos. Au-delà de l'assistance économique, les Juanatecos cherchent à développer des liens durables entre le protégé et ses parents symboliques. Ainsi, la préférence pour des compères mariés est liée à l'idée selon laquelle ils pourraient éventuellement jouer le rôle de parents adoptifs pour leurs enfants si besoin était. Les parrains et les marraines de baptême des petits *Juanatecos* sont, en général, des parents réels très proches, le plus souvent des oncles et des tantes du premier degré. On attend également d'un bon parrain qu'il emmène son protégé dans les caféières afin de l'initier au travail d'ouvrier. À l'instar de leurs congénères *costeños*, les fillettes *juanatecas* attendent aussi de leurs marraines qu'elles les initient à diverses activités domestiques.

À côté des compères de baptême, il existe d'autres couples de parrains et marraines. Celui qui est désigné pour les 15 ans d'une jeune fille est certainement le plus important pour elle. Le couple a en effet une grande responsabilité dans la vie sentimentale de sa protégée. Il donne notamment un avis souvent décisif sur le fiancé de la filleule. Pour sa part, cette dernière se confie fréquemment à sa marraine. Sur bien des points, la relation qui unit les deux femmes se substitue à la relation mère-fille.

Le « second parrain » d'un garçon est souvent un frère qui réside à Tejutla. Il est fréquent qu'il soit l'un des frères invités comme éventuels pour la cueillette du café. Le parrain n'est pas choisi à l'occasion des 15 ans de son filleul, une fête réservée aux jeunes filles, mais lors de sa puberté. Les parents annoncent alors à leur fils qu'il est « protégé par un parrain qui veille sur lui ». Parfois, les adolescents ne connaissent pas leur second parrain, n'étant jamais encore allés dans les hautes terres. Le simple fait que le second parrain vive à Tejutla est cependant perçu comme une protection par le filleul : secrètement, il incarne une sorte de modèle et de conseiller vers lequel le jeune homme pourra toujours se tourner. D'ailleurs, lorsque le filleul se rend dans les hautes terres, il loge chez son second parrain. Pour la circonstance, l'homme a l'entière confiance de ses compères pour orienter le jeune homme dans le choix d'une compagne. L'origine socio-géographique du second parrain témoigne de l'omniprésence de Tejutla dans l'esprit des Juanatecos.

Le fait que les couples de parrains et marraines des jeunes filles résident à la *ranchería* tandis que ceux des jeunes garçons vivent à Tejutla signifie-t-il que les adolescentes n'aient pas besoin d'une protection aussi puissante que les adolescents? Il est vrai que les Juanatecos pensent que les garçons, parce qu'ils travaillent à la *finca* au contact des *Costeños*, sont davantage exposés à prendre

des mauvaises manières que les filles. De ce fait, « ils requièrent une protection supérieure ». Mais il y a également une autre raison. En effet, le conjoint idéal d'une jeune *Juanateca* vient des hautes terres et, en vertu de ce principe, « il est au-dessus de tout soupçon ». Aux yeux des parents des jeunes filles, cet axiome explique qu'elles peuvent se passer de la protection dont bénéficiaient les garçons.

#### De l'« indifférence » des Juanatecos

Il existe un troisième type de relation de compéragage chez les Juanatecos : celle qui unit un couple d'ouvriers au planteur ou à sa femme par l'intermédiaire d'un enfant baptisé<sup>15</sup>.

À la *finca* Los Angeles, les Juanatecos sont très discrets sur les relations de compéragage qui les lient au planteur. C'est même tout juste s'ils en parlent et on sent bien que le sujet les dérange. En vérité, les Juanatecos confient qu'ils ont le sentiment de « faire une bonne action » en confiant leur progéniture au patron. Cette attitude peut sembler paradoxale dans la mesure où, en principe, ce sont les Juanatecos qui sont censés retirer des avantages matériels et symboliques de cette relation verticale. Don Agustín se montrerait-il avare ou désobligeant à l'égard de ses humbles compères ? La situation est plus complexe qu'il n'y paraît.

Les Juanatecos, en premier lieu, sont gênés de ce que Don Agustín ne soit pas originaire de Tejutla. Considéré comme un étranger, quelles valeurs morales pourrait-il apporter à leurs enfants ? Mais ceci n'explique pas pourquoi les Juanatecos, à l'instar des surveillants *costeños*, ne tentent pas de soutirer de l'argent à leur riche compère. C'est que, pour Don Agustín comme pour la plupart des *finqueros* du Guatemala, il est en effet de très bon ton de protéger des Indiens : il n'est pas une famille de la « bonne bourgeoisie » un tant soit peu catholique qui ne s'engage dans de telles relations. Il est probable que la générosité matérielle qui accompagne la relation déculpabilise et conforte les planteurs dans leur fonction de protecteurs des pauvres. Certes, le paternalisme vis-à-vis de l'Indigène n'est pas spécifique du Guatemala. Or, on peut penser que ce comportement expiatoire n'échappe pas aux Juanatecos, néanmoins contraints de se plier à un usage bien établi. D'ailleurs, pour expliquer qu'un de leurs enfants est sous la protection du planteur, les Juanatecos emploient une formule volontairement vague : ils disent « c'est comme ça ; c'est la tradition ici ». On remarque aussi que la relation de compéragage qui lie le patron à l'ouvrier n'est pas réciproque, les enfants de Don Agustín n'ayant aucun parrain (ou marraine) à la *finca* (cf. fig. 16)<sup>16</sup>. D'après KIRK, la non-réciprocité de ce type de « rela-

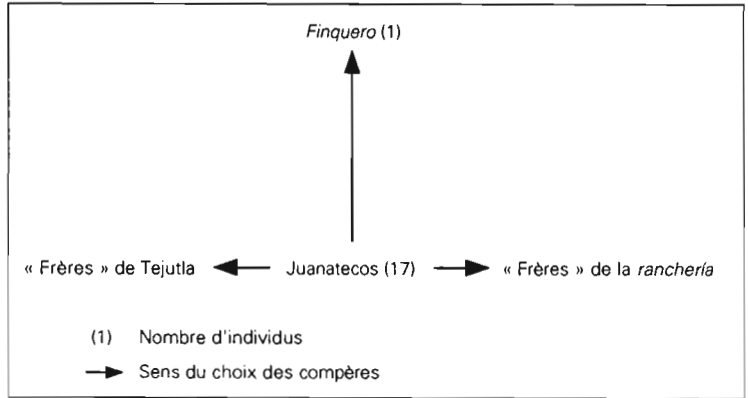
15. Dans le système de plantation de la côte péruvienne étudié par CUCHE, l'établissement d'une relation de compéragage avec l'*bacendado* est souhaité par les ouvriers ; elle leur offre à la fois protection et reconnaissance. En outre, les ouvriers n'en bénéficient que s'ils se montrent - soumis, fidèles et reconnaissants - (1976 : 21).

16. Il en va différemment pour la femme du planteur, laquelle est parfois sollicitée financièrement par des Juanatecos dont les enfants sont malades. En général, les sommes données par *finquera* ne dépassent pas 10 Quetzales (13,50 FF).

tion verticale » est la preuve que « [...] le patron [d'*hacienda*] utilisait le compéage pour inciter le travailleur à assumer ses obligations [...] » (1982 : 151).

Figure 16

Le choix des compères  
chez les Juanatecos.



Le fait que Don Agustín ne protège que des enfants *juanatecos* éclaire également la représentation qu'il se fait des Costeños. En effet, le désintérêt des Juanatecos pour sa protection conduit notre *finquero* à penser que les Costeños sont finalement très « intéressés par l'argent ». Cette idée, à son tour, ne fait que renforcer sa préférence pour des filleuls *juanatecos*, à la grande stupéfaction des Costeños. Dans l'esprit du planteur, les *Indios* sont donc manifestement différents et c'est à ce titre qu'ils méritent « un traitement à part ». Mais cette différence n'est pas réductible à une série de traits socioculturels visibles et bien définis. Ce n'est pas la langue, le costume, la couleur de la peau ou le mode de vie qui distingue l'« *Indio juanateco* » du « Métis *costeño* », c'est à la fois tout cela et quelque chose de plus, quelque chose d'indéfinissable que le planteur, ainsi que les intéressés d'ailleurs, se font fort de discerner. Dans la plantation, comme dans l'ensemble du Guatemala, la mouvance de la « frontière symbolique » qui dépar tage l'Indien et le Métis est une caractéristique constante et un enjeu central dans toutes les relations sociales<sup>17</sup>

## Les grands cycles de la vie : préretraites, retraites et décès

### LA PRÉRETRAITE OU L'ÉVICTION DES « INDÉSIRABLES »

Entre 1980 et 1992, les licenciements – présentés comme des départs en préretraite – ont été particulièrement nombreux dans l'une et l'autre des *rancherías* de la *finca* Los Angeles : cinq à San

17. (LE BOT, comm. pers.).

Juan et huit à Las Palmas. Les prétextes qui justifient l'indemnisation d'un ouvrier sont toujours les mêmes : les difficultés économiques de la caféiculture et la nécessité d'avoir moins de monde dans les *rancherías* afin de mieux pouvoir assurer le bien-être de ceux qui restent. En réalité, l'argument du bien-être est une manière détournée d'évoquer le contrôle que le planteur souhaiterait exercer sur les ouvriers. Don Agustín distingue en effet deux sources de désordre potentiel dans la *finca* : l'une est interne – le trop grand nombre des *rancheros* dans les villages – et l'autre externe – la guérilla et la diffusion de la subversion par syndicats et sectes protestantes interposés. Or, ces deux sources sont étroitement liées, dans l'esprit du planteur.

Pour Don Agustín, une trop forte population de *rancheros* est en effet synonyme de « nuisance sanitaire et sociale ». L'allusion aux disputes entre ouvriers, aux conflits entre ouvriers et administrateur, aux arrêts de travail et aux vols de café dans le *beneficio* est directe : « Plus les *rancheros* sont nombreux, moins il y a de travail pour chacun d'entre eux et plus ils se chamaillent ». Pour la plupart des *finqueros*, la surpopulation, l'inoccupation et le désordre découlent les uns des autres.

Lorsqu'on demande à un planteur s'il y a un seuil démographique à partir duquel l'ordre de la *finca* ne peut être maintenu, la réponse est souvent la même : « L'idéal est d'avoir moins de 20 permanents accompagnés de leur famille ». À y regarder de plus près, on constate que ce chiffre correspond au nombre minimum d'ouvriers permanents permettant la formation d'un comité agraire, dépendant d'un syndicat. Bien entendu, il s'agit d'un nombre idéal d'ouvriers permanents que les *fincas* de la Costa Cuca dépassent largement.

Pour les planteurs, la subversion se définit comme toute influence extérieure incontrôlable qui entraîne la déstabilisation de l'ordre établi. L'ouvrier suspect de sympathiser avec les nouvelles Églises, les syndicats agraires et *a fortiori* les mouvements insurrectionnels est donc un subversif. À ce titre, il est fortement incité à prendre sa préretraite. Pour les *finqueros*, le rejet des suspects hors de l'enceinte de la *finca* est le seul remède contre l'« épidémie subversive » qui se développe dans un contexte de surpopulation.

On n'expose jamais les arguments de manière aussi claire aux intéressés. Les prétextes sont empruntés au registre disciplinaire : untel a « trop souvent bu de l'alcool », tel autre a « trop brisé de caféiers » ; on fait également comprendre au préretraité que le *ranchito* dans lequel il vit est déjà surpeuplé et qu'il vaudrait mieux qu'il s'en aille « pour le confort de tous ». Si l'ouvrier se montre réticent, l'administrateur émet l'idée d'effectuer un recensement



dans le logis afin d'y « voir plus clair dans tout ce monde ». En général, le procédé ne manque pas d'efficacité, car le chef de famille sent bien que, par son insoumission, il met l'ensemble de sa maisonnée en péril. Dès lors, il choisit de s'exiler, conformément au souhait de Don Agustín et de Don Manolo. Le départ d'un préretraité et de sa famille est toujours un soulagement pour Don Agustín, car un ouvrier indemnisé s'en va toujours accompagné de son épouse et de plusieurs corésidents. En tout, entre 1980 et 1992, près de 70 personnes ont donc quitté définitivement la *finca*.

Dans l'optique du planteur et de l'administrateur, les licenciements déguisés en préretraites vont donc « dans le sens des intérêts de tous » : ceux qui restent « se consolent vite avec le surplus de travail » laissé par les partants tandis que ceux qui partent « peuvent s'installer confortablement ». Avec leur indemnité de licenciement, Don Agustín espère également que les familles ne garderont finalement pas un trop mauvais souvenir de la *finca*. Pour mieux s'assurer que les familles de retraités ne reviennent pas clandestinement à la *finca*, Don Agustín fit raser les *ranchos* désertés. Il permit toutefois aux familles de récupérer les matériaux pour faciliter la construction de leur nouveau *ranchito*.

#### LA RETRAITE : DE LA « GREFFE » À LA « TRANSPLANTATION »

En principe, la *finca* permet aux permanents qui prennent leur retraite (à 60 ou 65 ans) de rester dans leur maison à condition qu'un de leurs parents proches soit employé comme ouvrier permanent et qu'il accepte de les héberger. Mais les situations varient selon les villages. Alors que la plupart des retraités *juanatecos* regagnent Tejutla, les retraités *costeños* souhaitent demeurer dans leur ancien *ranchito*. Les seconds se placent alors sous la responsabilité morale et matérielle d'un nouveau chef de famille, un homme qui n'est pas forcément leur descendant.

Le droit d'un ouvrier à la retraite à résider dans son ancien *ranchito* ne dépend cependant pas seulement de la règle énoncée ci-dessus. En réalité, ce droit s'acquiert longtemps à l'avance par un comportement approprié dans la *finca*. Le planteur et l'administrateur envisagent en effet la situation de manière très dichotomique : il y a les « bons » et les « mauvais » ouvriers et seuls les bons ont le droit de rester vivre à la *ranchería*. Cette apparente simplicité masque une évaluation bien codifiée. Pour Don Agustín et Don Manolo, un permanent qui a flirté avec les sectes protestantes ou les syndicats paysans pendant sa vie active ne peut obtenir le droit de rester à la *finca* après sa retraite. Il en va de même pour les ouvriers soupçonnés d'avoir volé du café dans le *beneficio*. À l'occasion des départs

en retraite, il est clair que Don Manolo règle ses comptes avec plusieurs ouvriers, sachant que Don Agustín se fiera à sa parole : « Il vaut mieux commettre une injustice plutôt que de laisser un mauvais ouvrier contaminer les autres ». Une fois de plus, notre planteur utilise la métaphore de la maladie. Dans son esprit, la stabilité sociale de la plantation est un état fragile et perpétuellement mis à mal par divers virus. Entre 1980 et 1992, ce sont 12 ouvriers permanents *costeños* (contre sept ouvriers *juanatecos*) qui ont pris leur retraite. Chez Ceux du Bas, seules deux familles ont quitté définitivement la *finca*.

Don Agustín et Don Manolo n'obligent toutefois jamais ouvertement un retraité légal à partir d'une *ranchería*. Parfois, ils vont jusqu'à lui verser une indemnité, quelle que soit sa mauvaise réputation. Le planteur craindrait-il des représailles? En réalité, l'objectif est de préserver ce que Don Agustín appelle une « bonne ambiance de travail » dans la *finca*. Or, il est clair que le fait de chasser abruptement un retraité et sa famille attiserait les ressentiments des *rancheros*. On remarque par ailleurs que le versement d'une indemnité aux ouvriers qui partent à la retraite est une pratique qui tend à se généraliser sur la Costa Cuca. Don Agustín est également très attaché à s'attribuer une réputation d'équité et de générosité pour ne pas attirer l'attention de la guérilla qui circule dans la région.

La destination des vieux *Costeños* qui « se transplantent » (c'est-à-dire qui s'en vont) dépend de leur situation familiale et financière, et de la manière dont ils ont anticipé leur départ. Nombreux sont ceux qui s'installent dans les communautés agraires de la région. Dans ce cas, les retraités rachètent des microparcelles de café aux *comuneros*, comme le leur permet une loi votée en 1988 (cf. chap. 2). Pour les retraités, l'avantage de vivre dans les communautés agraires est de rester à proximité de leur famille et de pouvoir s'embaucher temporairement dans les *fincas* environnantes. De plus, les communautés agraires offrent des services – l'eau, l'électricité, des coopératives de bus, des écoles, des églises et des boutiques – que les *fincas* n'ont pas. S'ils ne peuvent s'implanter dans l'une des trois communautés agraires de la région, les retraités s'entassent dans des hameaux où les conditions d'existence sont précaires. À moins qu'ils ne parviennent à se « greffer » sur des parents qui résident dans une plantation voisine. Finalement, la seule garantie de tous ces retraités est de recevoir, en plus de leur indemnité, la pension de la Sécurité sociale qui correspond à environ la moitié du salaire minimum légal (soit 90 Quetzales ou 120 FF).

En général, Don Agustín et Don Manolo s'entretiennent toujours discrètement des cas difficiles. Pour cela, ils ne se réunissent pas de

manière formelle, mais profitent d'un moment de tranquillité à l'écart des oreilles indiscrètes. Entre les deux hommes, les grandes décisions se prennent toujours à la dérobée, lors d'un passage à la banque à Coatepeque ou chez un marchand d'engrais par exemple.

## DÉCÈS ET TRANSMISSION : RUPTURES ET CONTINUITÉS RANCHERAS

### La mort

La plupart des *finqueros* du Guatemala participent aux frais d'enterrement de leurs anciens ouvriers permanents, à condition toutefois qu'ils soient décédés à la *finca*. À Los Angeles, Don Agustín fait confectionner les cercueils à ses frais par Don Geraldo, le menuisier de la *finca*. En principe, cette prestation est également offerte aux Juanatecos. Mais, jusqu'à présent, aucun d'entre eux n'est décédé à la *finca*. Les Anciens, rappelons-le, retournent à Tejutla pour leur retraite. Les enfants *juanatecos* morts en bas âge, quant à eux, ne sont pas enterrés dans les hautes terres, mais dans la forêt de la *finca* ou dans un cimetière voisin de celui investi par les Costeños.

La nouvelle du décès d'un ancien *ranchero* dans les hautes terres entraîne une cérémonie qui rassemble ses anciens corésidents auprès du *ceiba* de la plantation. Pendant trois jours, les frères du mort reviennent prier et brûler de l'encens, selon un rituel analogue à celui déjà décrit (cf. chap. 6). Ce rituel a lieu à l'aube, avant le travail, lorsque les caféières sont encore enrobées d'une brume épaisse. Pendant ce temps, les femmes prient auprès des autels domestiques. La photo du défunt ou, à défaut, un objet lui ayant appartenu, est placé au centre de la petite table, entourée d'images saintes, dans le *rancho* où il a vécu. Les Juanatecos qui s'en retournent à Tejutla laissent toujours un objet personnel chez leurs corésidents<sup>18</sup>.

Le cimetière dans lequel les Costeños sont enterrés se situe à quelques kilomètres de la plantation. Il occupe une légère butte qui surplombe la grand-route. On peut passer à proximité sans le remarquer. Pour y parvenir, il faut emprunter un sentier qui traverse les caféières d'une grande plantation. Le choix du site est d'autant plus surprenant que le cimetière de Colomba est loin d'être rempli. De plus, il se trouve dans l'enceinte d'une propriété privée<sup>19</sup>.

Comme dans la plupart des cimetières guatémaltèques, le matériau de construction des tombes est solide, ce qui contraste avec l'habitat en bois de la région. Certaines tombes sont collectives et hautes d'environ deux mètres; d'autres sont individuelles et basses. En général, les sépultures sont recouvertes de chaux blanche et d'une grande quantité de fleurs. Certaines, toutefois, sont peintes en vert

18. En général, la nouvelle parvient par personne interposée et avec beaucoup de retard, ce qui ne modifie en rien le pèlerinage des Juanatecos auprès de l'Arbre. À l'instar de nombreux groupes indiens du pays, les Juanatecos croient aussi que le vol et le chant de l'oiseau *tecolote* (*Lephostix cristata*) est un présage de mort : « Quand le *tecolote* chante, l'Indien meurt » (diction rapporté par ARMAS, 1991 : 203).

19. Le propriétaire de la plantation en question est une femme. Cette dernière explique que de nombreux ouvriers des alentours tiennent à être enterrés à cet endroit et qu'il en est ainsi depuis que la propriété existe (1870).

ou en bleu ciel. Le cimetière n'est pas découpé en allées bien définies. Pour un œil non averti, il se présente de façon désordonnée : les tombes elles-mêmes ne sont pas disposées dans le même sens et ne progressent pas dans une direction clairement tracée. Elles sont regroupées en « sites » familiaux. Les noms n'apparaissent donc pas systématiquement sur les sépultures, surtout sur celles des jeunes enfants, car un seul nom suffit à l'identification d'un groupe entier. D'ailleurs, un visiteur *costeño* ne dit jamais aller prier sur la tombe de quelqu'un en particulier, mais déclare « aller visiter ses parents défunts ». Les visites rendues aux défunts sont hebdomadaires. Les membres des familles se succèdent, ensemble ou séparément, après le marché dominical de Colomba. L'ambiance est alors plutôt animée. Chargées de victuailles pour le *rancho*, les femmes en profitent pour s'asseoir et bavarder avec des connaissances. Pendant ce temps, les adolescents courtisent les filles en leur parlant gaiement.

Lorsqu'un *Costeño* meurt après l'âge de 10 ans, son corps repose environ une journée dans sa maison. Il est donc inhumé le lendemain de son décès. Les *Costeños* attendent toujours quelques jours avant de toucher aux affaires du défunt. Les villageois affirment qu'une personne n'est jamais vraiment morte avant d'être « sous la terre, car elle peut revenir à la vie ». Les *Costeños* racontent de nombreuses anecdotes sur les personnes déclarées mortes, mais qui, soudainement, se réveillent. Dans les *fincas*, il est vrai qu'on appelle rarement le médecin pour constater un décès. Le plus souvent, c'est l'administrateur qui tranche la question. Comme il est également l'un des seuls à savoir écrire couramment, c'est lui qui remplit les papiers légaux. Le jour de l'enterrement, une cérémonie religieuse est donnée dans la chapelle de la plantation. Seules les vieilles *Costeñas* arborent un châle noir. Après la messe, le cercueil est transporté à dos d'homme par les parents proches du défunt. La procession parcourt alors toutes les allées de la *ranchería*. Si le défunt est un ancien ouvrier permanent, le planteur assiste à la messe et accompagne la foule dans le village. Il se retire cependant pour la mise en terre. En général, les *Juanatecos* n'assistent pas aux cérémonies mortuaires des *Costeños*. Ils se contentent de se découvrir et de cesser de parler lorsque le cortège funèbre passe devant eux.

### L'héritage

L'héritage matériel d'un mort, tant chez les *Juanatecos* que chez les *Costeños*, obéit à la règle selon laquelle les objets d'une maison ne doivent pas en sortir. Ainsi, les héritiers qui vivent à l'extérieur de la *fincas* n'emportent pas les affaires du défunt.

À la mort d'une personne, plusieurs objets acquièrent un statut *indivis*. La machette d'un homme, par exemple, est utilisée comme outil de dépannage par les corésidents masculins du *rancho*. Il en est de même des ustensiles de cuisine qui servent aux femmes. L'indivision des objets entre corésidents n'est progressivement rompue que quelques mois et, parfois, quelques années après la mort de l'ancien propriétaire. Alors, les objets s'individualisent à nouveau selon des mécanismes plutôt pragmatiques. Par exemple, la batterie de cuisine revient à la cuisinière principale du *rancho*, tandis que les vêtements du défunt sont redistribués aux personnes de la même taille. Dans l'ensemble, les mécanismes d'attribution ne sont donc pas très formels. Certains objets appartiennent même toujours à la collectivité, sans que personne n'en revendique la propriété. Il en est ainsi des animaux de basse-cour qui ne font pas l'objet d'un commerce. Les pierres à moudre le maïs, les lavoirs au bord de la rivière (des Costeños), les fers à repasser, les machines à coudre, les réfrigérateurs, les téléviseurs, les radios et les animaux d'élevage commercial (cochons, pintades, canards) sont les seuls biens faisant l'objet d'une attribution individuelle après la mort de leur propriétaire. En général, la pierre à moudre devient la propriété d'une fille en âge de se marier. Les lavoirs sont pour la plupart transmis de mère en fille. Les objets et les animaux de valeur, enfin, sont équitablement octroyés aux hommes et aux femmes.

Quant à la transmission des statuts, on constate quelques différences entre les Juanatecos et les Costeños. Globalement, les premiers sont moins fidèles au principe d'aînesse que les seconds. À San Juan, un père ne destine pas particulièrement son fils aîné à reprendre son poste d'ouvrier permanent. Chez les Juanatecos, il semble que les garçons soient beaucoup plus libres de choisir leur destinée que chez leurs congénères *costeños*. De même, une maîtresse de maison *juanateca* – qui exerce parallèlement l'activité de sage-femme ou de couturière par exemple – ne confie pas systématiquement son savoir-faire à sa fille aînée. Ce sont également les parrains et les marraines qui initient leurs filleuls à un métier.

Le père *costeño*, en revanche, correspond assez bien à l'image d'Épinal du « macho » latino-américain. Il passe tous les caprices de son fils aîné, lui apprend tout ce qu'il sait et le vénère sans détour, car il est considéré comme l'unique héritier du statut du père. Le favoritisme, à la fois matériel et affectif, qui en découle n'est d'ailleurs pas sans provoquer quelques conflits entre les jeunes corésidents. Chez les Juanatecos qui ne privilégient pas autant les aînés, ces problèmes se posent de manière moins aiguë.

Sur ce point, la logique du planteur est plus proche de celle des Costeños que des Juanatecos. Don Agustín est naturellement plus

enclin à donner son accord à l'administrateur pour recruter un fils aîné d'ouvrier permanent qu'un cadet. En un sens, il renforce le comportement des Costeños et lui fournit une certaine légitimité. Cette règle souffre toutefois de cruelles exceptions. Ainsi, lorsque Don Agustín estime que tel cadet vaut mieux que son grand frère, les ouvriers doivent s'incliner et les drames éclatent dans les familles. Le grand frère tente alors d'influencer l'administrateur qui peut intercéder auprès du patron. Mais le frère aîné sait qu'il ne doit pas trop insister, car, en irritant Don Manolo, il risquerait de ternir la réputation de sa famille tout entière et d'hypothéquer sa propre présence à la *finca*.

### ***La différenciation identitaire entre les campements : une question d'origine ou une affaire de statut ?***

Les deux campements interprètent de manière différente certaines règles d'existence qui leur sont imposées. Cette réinterprétation se manifeste notamment dans l'habitat et la parenté, les deux domaines étant inextricablement mêlés. Dans le contexte de la plantation, la question est toutefois de savoir si chaque réinterprétation est liée à l'origine socioculturelle et géographique des groupes humains qui la composent ou à d'autres dynamiques.

L'explication par les origines a des limites. D'une part, n'ayant pas effectué d'enquête dans les hautes terres, je ne peux pas dire si les Juanatecos reproduisent fidèlement ou non le mode de vie qu'ils connaissaient antérieurement. D'autre part, au-delà de cette limitation importante, force est de constater que l'appartenance à la plantation a nécessairement bouleversé l'existence de tous ceux qui y résident. Parallèlement, on peut se demander si le simple fait de cohabiter sur le même espace ne favorise pas, comme c'est généralement le cas, la redéfinition identitaire des deux groupes et s'il ne contribue pas à expliquer l'originalité de chacun d'eux. C'est ainsi que le poids des origines (indigène ou *costeña*) deviendrait une sorte de prétexte, ou de référent lointain, mais nullement un facteur décisif dans le processus de constitution des identités. Celui-ci prendrait finalement autant son sens par rapport aux origines socio-culturelles et géographiques du groupe qui le revendique que par rapport à la perception que s'en fait le groupe voisin. À cet égard, la quête d'autochtonie des Costeños s'est probablement affirmée avec l'arrivée récente des Juanatecos. Même s'il est probable que Ceux du Bas se définissaient déjà en tant que groupe avant cet événement, tout porte à croire que cette auto-définition a pris alors un sens nouveau, l'origine côtière étant valorisée par opposition à l'origine « indienne » de ceux des hautes terres.

Si cette hypothèse se vérifiait, elle confirmerait l'idée devenue presque banale, selon laquelle le sentiment d'appartenance à un groupe n'est pas seulement fonction du partage d'une série de valeurs ou de traits culturels donnés (BARTH, 1969). Car, en effet, ce sentiment est également fonction de la différence que les individus établissent entre eux et un groupe voisin. À son tour, celui-ci reconnaît le premier comme distinct de lui.

Dès lors, le problème des rapports entre le statut socio-économique et les origines socioculturelles et géographiques des *rancheros* se pose de manière nouvelle. L'identification des habitants à l'un des campements de la plantation est en effet primordiale. Or, cette identification passe par la distinction d'avec le campement voisin et se fonde en partie sur la hiérarchie du travail. Les *rancheros* sont donc pris dans une contradiction qu'il leur est difficile de surmonter. D'une certaine façon, la nécessité de se distinguer socialement l'emporte sur une « conscience de classe » commune à tous les ouvriers. La défense d'intérêts communs à l'ensemble des habitants de la *finca* est donc difficile, voire impossible, alors qu'ils partagent globalement la même existence. Hormis pendant la cueillette du café, les rixes et autres arrêts de travail provoqués par les *rancheros* ne manifestent pas la solidarité de la population, mais son fractionnement. La nécessité de se singulariser du point de vue identitaire est, en quelque sorte, un frein dans la défense d'intérêts « de classe », mais une source de sens et de satisfaction à l'échelle individuelle et villageoise.

Se pose également le rôle du planteur dans ce processus d'interaction constant entre les origines, le travail et les identités. Il semble que celui-ci tente de canaliser des dynamiques identitaires en partie préexistantes à son intervention et dont il a partiellement conscience. Dans ce contexte, le planteur contribue par conséquent à modifier ces dynamiques et à les raffermir, sans pouvoir totalement les contrôler. Il est cependant trop tôt pour conclure sur ce thème. Dans la mesure où la vie quotidienne tente d'échapper au regard du planteur et à l'emprise de la plantation, l'évocation des multiples facettes de la sphère domestique peut aider à mieux comprendre ce qui, jusqu'ici, n'a été qu'effleuré.







1

*Une finca entre volcan et océan.*



2

*La plantation  
en perspective :  
volcans, arbres  
d'ombrage  
et caféières.*



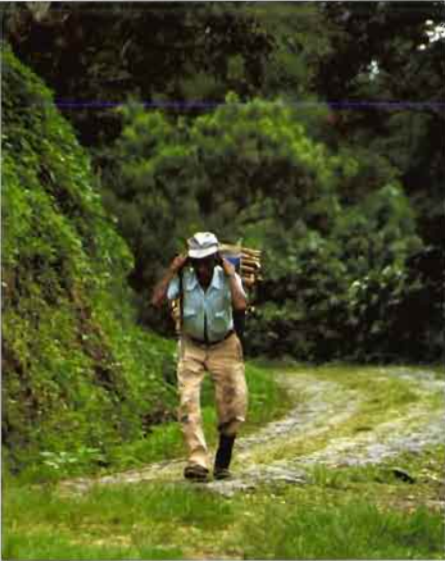
3

*Fin de matinée :  
le linge des rancheros  
sèche dans les allées  
du campement.*



4

À l'assau des maladies du café :  
un fumigateur de la «petite équipe».



5

Le père et le fils à la coupe  
des arbres d'ombrage.

6

L'Ancien transporte le bois  
domestique à la «façon indienne».



7

Fin de journée :  
«un mécanicien» du beneficio range le café  
déparché dans les maisonnettes.



8

*Après l'école,  
les fils de la ranchería  
en pleine causerie.*

9

*Fleurs costeñas, cultivées dans les jardins  
domestiques, et destinées à la vente ou au culte.*



10

*Jamais sans ma mère :  
l'apprentissage précoce  
d'une tâche domestique.*



11

*Le cercle des femmes :  
autour du lavoir.*



12

À l'écart du café, le maïs préservé.



13

5 heures du matin :  
les jeunes filles  
de retour  
du moulin à maïs.



14

L'autel domestique... et son cortège

## Des journées de *rancheras*

---

La répartition inégale des emplois salariés entre les hommes et les femmes favorise comme partout le développement d'un univers féminin dont le style, le rythme et le sens se démarquent par rapport à celui, essentiellement masculin, des caféières. Pendant que les hommes travaillent, les femmes s'adonnent aux besognes domestiques et, parfois, à des activités commerciales. En tout cas, l'atmosphère qui règne dans les campements pendant la journée contraste avec celle des plantations. Les nombreuses tâches domestiques mettent en effet en œuvre des mécanismes de solidarité entre *rancheras*. Les relations de parenté réelles et symboliques présentées dans le chapitre précédent remplissent alors des fonctions précises.

De manière générale, les activités domestiques et commerciales des Costeños sont organisées sur une base sexuelle et, par-delà, individuelle. Chez eux, l'entraide ne joue qu'à l'intérieur du *ranchito*, même si les filleules accompagnent leur marraine dans leur besogne. Les Costeños savent également tirer profit des situations et familiariser leurs enfants aux « choses du commerce ». Les Juanatecos, au contraire, semblent vivre en autarcie, c'est-à-dire dans un système où le monde extérieur – à part Tejutla – est effacé. Les femmes affichent une nette préférence pour l'agriculture vivrière, une activité qui leur fournit à la fois un complément alimentaire et l'occasion de resserrer les liens entre les familles.

Don Agustín, quant à lui, connaît peu de choses des activités domestiques et économiques des *rancheras*. Non seulement il ne s'y intéresse guère, mais, de surcroît, les femmes occultent délibérément ce domaine réservé de leur vie sociale.

---

## DE L'AUBE À LA MI-JOURNÉE : « CE QU'ON DOIT FAIRE »

---

Lorsque l'on passe une nuit dans un campement de plantation, on s'habitue facilement au grincement monotone des insectes et aux sifflements ininterrompus des oiseaux de nuit. Il est en revanche beaucoup plus difficile d'oublier les aboiements des chiens, le caquètement anarchique des volailles, les pleurs geignards des enfants et les dialogues saccadés des adultes. Lorsque, par bonheur, la pluie vient à tomber, on a une chance de s'endormir : le vacarme régulier provoqué par les énormes gouttes qui viennent frapper les toits de tôle étouffe alors les éclats sonores de la vie domestique.

## « Au four et au moulin » : le petit déjeuner

### ÉLABORATION DES TORTILLAS : DE LA CUISINE DES FEMMES AUX MOULINS DES HOMMES

Les femmes et les jeunes filles sont les plus matinales du *rancho*. Le premier geste de la journée consiste à raviver la braise du foyer qui a été maintenue pendant toute la nuit. Les Juanatecas disent que le feu « veille sur les habitants du *rancho* et qu'il éloigne les animaux ou les personnes mal intentionnées ». Les Costeñas sont tout aussi attentives aux feux, bien qu'elles affirment ne craindre « ni le Diable, ni personne ». Pour elles, il est simplement impensable de laisser un feu s'éteindre de nuit comme de jour.

Dans la foulée, les femmes rincent le maïs encore en grains qui est resté immergé dans l'eau avec de la chaux pendant toute la nuit. À la *finca*, comme dans la plupart des plantations de la région, les femmes achètent le maïs déjà égrainé, ce qui constitue un gain de temps considérable. D'après BOSSEN, l'égrainage manuel du maïs – pour nourrir une famille moyenne de cinq à dix personnes – et la préparation de la nourriture en général prendraient cinq heures par jour (1984 : 63). En réalité, la préparation de la pâte de maïs a commencé la veille, en fin d'après-midi. Les femmes ont fait bouillir avec un morceau de chaux les grains de maïs dur pendant environ deux heures. La cuisson terminée, elles ont laissé l'eau et la chaux ramollir les grains pendant toute la nuit.

De chaque *rancho*, une jeune fille sort dans la brume matinale, un récipient rempli des grains égouttés et ramollis placé en équilibre sur la tête. Elle se dirige vers le moulin à maïs. Pendant ce temps, la maîtresse de maison (l'épouse du chef de famille) broie quelques graines de café grillées à même le *comal* dans une moulinette manuelle et met l'eau à chauffer. Rappelons que le café consommé par les *rancheros* provient de la *finca*, mais qu'il a fait l'objet d'une épuration symbolique lors de sa transformation (cf. chap. 6).

Dans l'un et l'autre village, les moulins à broyer le maïs sont la propriété de l'exploitation. Pourtant, ils ne sauraient être manipulés « par des inconnus ou par des femmes ». À Las Palmas, c'est Franklin qui supervise le broyage des grains de maïs. Durant sa vie active, Franklin fut tout d'abord mécanicien du *beneficio*, majordome, puis contremaître. Jacinto, le responsable du moulin du Haut, fut le contremaître des Juanatecos. Dans les *fincas* de la région, il est fréquent que les responsables de moulin soient d'anciens surveillants. Pour les planteurs, il s'agit d'un gage de sécurité

économique. Les allocations de retraite versées par la Sécurité sociale permettent en effet aux responsables d'entretenir convenablement les machines. De surcroît, le fait que les responsables vivent chez leurs fils – celui de Franklin appartient à la super-équipe des fumigateurs et des mécaniciens – est une garantie financière supplémentaire.

Les *finqueros* présentent la responsabilité de superviser les moulins comme un régime de faveur : « Les responsables sont les vrais maîtres des moulins puisqu'ils gagnent de l'argent avec ». Les planteurs retirent également un bénéfice moral de l'arrangement qu'ils passent avec les responsables : « Ce contrat témoigne de la confiance qui doit unir les ouvriers et les patrons dans toute entreprise moderne ». Les responsables des moulins sont pour leur part très fiers de leur travail. Rémunérateur, il est aussi considéré comme spécialisé – car lié à un savoir-faire mécanique. Enfin, les responsables des moulins ont la certitude d'occuper un « poste », selon la terminologie usitée pour les emplois permanents déclarés.

L'opération qui consiste à broyer le maïs est brève : une minute pour 12 livres, c'est-à-dire la quantité de maïs nécessaire pour préparer 60 *torillas* et nourrir un *rancho* d'une dizaine de personnes pour une journée. À la *finca* Los Angeles, une famille *ranchera* de cinq personnes consomme ainsi environ 1000 kg de maïs par an.

Les tarifs pratiqués pour le broyage du maïs sont identiques dans les deux villages : 5 centimes de Quetzal pour une livre de maïs à moulin. En général, les couples du même *rancho* payent chacun à leur tour la mouture du maïs sur une base hebdomadaire. En principe, les responsables doivent aviser le planteur et obtenir son accord avant d'augmenter les tarifs. Dans la région, le prix du service varie selon l'éloignement des *fincas* par rapport à la station où les responsables se procurent du gasoil. Les recettes quotidiennes de Jacinto sont d'environ 10 Quetzales (13 FF) contre 20 Quetzales (28 FF) pour Franklin. De ces sommes, il faut donc déduire le coût du gasoil et celui des pièces de rechange de la machine (environ un tiers des recettes).

Qui prendra en charge les moulins après Franklin et Jacinto ? Franklin, qui est Costeño, déclare sa préférence pour l'un de ses fils. Certains matins, il lui laisse le soin de manipuler la machine, essayant d'habituer les ouvriers à sa présence et de convaincre l'administrateur et le planteur de son savoir-faire. Mais il est probable que, n'étant ni ouvrier permanent ni retraité, le jeune homme n'occupera jamais le poste. Contrairement à ce que souhaitent Jacinto et Franklin, les postes reviendront probablement aux prochains surveillants qui prendront leur retraite.



## L'AFFINAGE DE LA PÂTE DE MAÏS PAR LES FEMMES : POLLUTION MASCULINE ET ASSAINISSEMENT

Dans les plantations de coton ou de canne à sucre de la côte sud où les ouvriers séjournent de longues périodes sans leurs épouses, des femmes se spécialisent dans la fabrication de *tortillas*. On les appelle alors les *tortilleras*. À la *finca* Los Angeles, il revient à chaque famille de préparer ses propres *tortillas*. Quelle que soit leur origine, les *rancheras* appellent indifféremment *nisbtamal* – un terme *nahuatl* employé par de nombreuses populations du Mexique et de l'Amérique centrale – ou « la masse » la pâte de maïs ainsi broyée. Le *nisbtamal* est alors replacé dans un récipient et recouvert d'un tissu propre. Puis les jeunes filles regagnent leur *ranchito* d'un pas rapide.

C'est la maîtresse de maison qui est chargée d'affiner la pâte avant de fabriquer les galettes. Pour la cuisinière *costeña*, cette opération parachève un processus que la machine ne peut mener à terme : il s'agit, selon l'expression consacrée, de « terminer la pâte ». Pour ce faire, la cuisinière l'étale sur sa pierre à moudre – ou *metate* (terme indien) – placée sur une petite table à hauteur de hanche. Puis, une corésidente élabore les *tortillas* en tapotant rapidement la pâte entre les mains. Enfin, les galettes sont déposées sur le *comal* – la plaque de fer ronde déposée sur le feu<sup>1</sup>.

Chez les Juanatecas, on dit que le simple regard d'un homme suffit à altérer la qualité du *nisbtamal*. Cette croyance est apparemment répandue dans les hautes terres du Guatemala<sup>2</sup>. Dans le Campement du Haut, le *nisbtamal* qui a été mis au contact du responsable du moulin est donc considéré comme abîmé. Avant d'être consommé sous forme de *tortillas*, on doit nécessairement le purifier. L'affinage de la pâte à l'aide d'un moulin manuel remplit cette fonction : l'opération permet en effet d'éliminer la « souillure » de la pâte et de lui redonner ses qualités premières. Dès lors, on pourra cuisiner et consommer de « vraies » galettes. L'affinage ne saurait en aucun cas se réduire à une simple opération technique<sup>3</sup>.

Chez les Juanatecas, l'affinage de la pâte dure plus longtemps que chez les Costeñas. Pendant une demi-heure, la cuisinière passe son rouleau sur le *metate*; elle se lève et s'agenouille une vingtaine de fois consécutives pour aller de la meule au foyer et du foyer à la meule. C'est, rappelons-le, la même femme qui doit affiner le *nisbtamal* et préparer les *tortillas*. La tâche est d'autant plus pénible que la surélévation des foyers, rappellent les cuisinières, a été imposée par Don Agustín, comme la décision de placer un homme au poste de responsable du moulin. La croyance selon

1. Les termes, d'origine *nahuatl*, de *metate*, *nisbtamal* et *comal* sont employés par l'ensemble des *rancheras*. Si les Costeñas connaissent la traduction espagnole de ces termes, en français « pierre à moudre », « pâte de maïs » et « plaque chauffante », elles l'utilisent cependant peu. En réalité, ces trois termes indiens se sont intégrés à l'espagnol.

2. Ainsi, chez les Mam étudiés par BOSSEN, la fabrication des *tortillas* est exclusivement réalisée par les femmes. L'auteur parle même de « ségrégation rigide » des sexes pour cette activité (1984 : 63).

3. Le terme de « souillure » est emprunté à DOUGLAS (1971). Il s'applique aux mélanges d'éléments (alimentaires, vestimentaires) qui relèvent de catégories différentes. Au début de mon séjour, période pendant laquelle j'étais perçu comme un étranger, j'ai été facilement admis dans les cuisines *juanatecas*. Mais le fait d'avoir dormi dans les logis modifia mon image et m'interdit finalement l'accès aux cuisines, au même titre que tous les autres hommes.

laquelle l'affinage de la pâte de maïs joue une fonction d'épuration a ainsi conduit plusieurs cuisinières à demander au patron de laisser à une Juanateca le soin de s'occuper du moulin du Haut. Mais la requête n'a pas abouti, car, pour Don Agustín, une femme ne saurait manipuler un moteur sans provoquer des catastrophes.

#### DES TORTILLAS DANS LES CAFÉIÈRES : LA POLLUTION MAÎTRISÉE

De manière générale, aucun homme ne prend son petit déjeuner dans la cuisine du *rancho*. Tous, à cette occasion, mangent dans les caféières. Jusqu'au soir, la cuisine est donc un endroit exclusivement réservé aux femmes. Les hommes ont parfaitement intériorisé cette appropriation de l'espace par les femmes : « si on déjeune dehors, c'est, disent-ils, à cause du travail dans les caféières ».

Les femmes ne voient pas les choses de la même façon. Les Costeñas déclarent franchement que la présence d'un homme dans une cuisine les gêne et que « ne sachant rien des choses de la cuisine, ils n'ont rien à y faire ». Quant aux Juanatecas, elles affirment – ce qui rejoint le thème de la pollution masculine – que le *nishtamal* est très sensible aux personnes qui l'entourent et que, par conséquent, il est inconcevable qu'un homme – à partir de l'adolescence – vienne « se perdre dans la cuisine ».

Pour sa part, Don Agustín considère que l'habitude de déjeuner en dehors de la maison est un prétexte pour faire une pause dans les caféières. Il souhaiterait donc que les hommes déjeunent chez eux, mais il avoue que ce changement de coutume n'est pas envisageable dans la pratique tant les hommes « ont intégré la fainéantise à leur emploi du temps ».

Pendant la saison des pluies, entre mai et octobre, les permanents commencent leur journée de travail à 6h et déjeunent une heure plus tard. Pendant la saison sèche, entre novembre et avril, ils commencent à 7h et déjeunent donc vers 8h. En principe, c'est l'heure à laquelle les enfants âgés de plus de 6 ans devraient être à l'école. En dépit de cette obligation, les jeunes filles ne manquent jamais d'acheminer le petit déjeuner de « leurs hommes » (père, grands-pères, oncles ou tout autre corésident) dans les caféières. En général, les « petites ménagères » arrivent donc en retard en classe si, toutefois, elles daignent s'y rendre, personne ne les y obligeant réellement. Gardons-nous cependant de penser que les jeunes filles font l'école buissonnière dans un but purement ludique. De fait, après avoir convoyé le petit déjeuner dans les caféières, elles se rendent immédiatement à la rivière pour le reste de la matinée.

## Histoires d'eau : les soins du linge

Lorsqu'elles se rendent aux rivières, les villageoises ne précisent pas ce qu'elles vont y faire. Le but du déplacement n'est-il pas évident à leurs yeux? En réalité, le fait de nommer une activité par son contenu technique est plus souvent réservé aux tâches rémunérées par la *finca* (par exemple l'abattage et le nettoyage). À l'inverse, les besognes domestiques prennent souvent le nom de l'endroit où on les réalise. Ainsi, les Juanatecas disent simplement qu'elles vont à La Rivière, tandis que les Costeñas disent qu'elles se rendent au Lavoir. Cette particularité ne signifie pas que les tâches domestiques soient menées de manière confuse et désordonnée. Au contraire, les matinées des *rancheras* obéissent à un emploi du temps bien réglé.

### LAVER OU NE PAS LAVER SON LINGE SALE EN FAMILLE?

Il faut tout d'abord laver le linge des habitants du *rancho*. Dès leur plus jeune âge, toutes les femmes participent à cette activité. Pour cela, les Costeñas disposent de petits lavoirs individuels situés le long de la rivière. Ces lavoirs sont espacés de quelques mètres les uns des autres et construits en alternance sur l'une et l'autre berge. Chaque lavoir se remplit d'eau – grâce à une conduite de bambou – et se vide rapidement à l'aide d'un seau. Aussi, Le Lavoir ne fait qu'un mètre de large pendant la saison sèche et deux mètres tout au plus pendant la saison des pluies, ce qui ne gêne pas vraiment les dialogues entre les lavandières. Pourquoi les lavoirs sont-ils répartis ainsi le long de la rivière?

Les lavandières invoquent la nécessité de laver le linge avec de l'eau « bien propre », c'est-à-dire non souillée par les corésidentes. Cette préoccupation de propreté fonde également la répartition du linge entre les membres de la maisonnée. De fait, une *ranchera costeña* lave uniquement le linge des personnes avec lesquelles elle a un lien d'alliance, de descendance directe ou de maternité, jamais celui des autres corésidents. Les femmes sont très fermes sur ce point, surtout pour ce qui concerne les vêtements des hommes. Lors du tri du linge, juste avant de descendre à la rivière, les Costeñas font donc des petits paquets bien séparés les uns des autres et ne les mélangent en aucun cas. À l'inverse, le fait d'étaler le linge sale devant des voisins et *a fortiori* des connaissances ne leur pose aucun problème, comme si elles avaient moins d'intimité à préserver devant des personnes extérieures à la maisonnée<sup>4</sup>.

Les Juanatecas ne sont pas aussi précautionneuses. Chez elles, le linge est mélangé et déposé en un gros tas contre le lavoir collectif. Si une femme lave de préférence le linge de son mari ou de

4. Lors d'une séance de lavage, je vis une jeune fille très embarrassée de se retrouver devant un pantalon qui, manifestement, n'était ni celui de son père ni celui de son frère. Discrètement, elle fit semblant de le faire tomber par terre – le salissant de boue – et feignit de l'oublier jusqu'à ce que sa lavandière attirée le ramasse, comme si rien ne s'était passé.

ses enfants, les confusions sont fréquentes et ne provoquent aucune réaction particulière. Enfin, la répartition des femmes autour du lavoir est assez aléatoire et dépend plus de leur ordre d'arrivée que d'une attribution préalable des places.

Actuellement, Don Agustín interdit aux Costeñas de construire de nouveaux lavoirs. Il est en effet fréquent que les *rancheras* qui vivent dans des exploitations plus élevées dans la montagne descendent laver leur linge à la *finca*, plus basse et mieux pourvue en eau, pendant la saison sèche. Il y a quelques années, on a même vu une Costeña qui avait vendu son lavoir à une étrangère. Sur ordre du patron, La Générale est aujourd'hui censée contrôler la provenance des lavandières des deux rivières. En réalité, La Générale daigne rarement descendre jusque-là, son époux ayant obtenu l'autorisation de faire venir l'eau de la rivière jusqu'à son logis.

Aujourd'hui, le nombre des lavoirs rattachés au village Las Palmas se monte à 21. Il y en a donc moins que de logis (32). Comment expliquer cette différence? Lors de la reconstruction des campements, en 1980, Don Agustín voulut limiter à dix le nombre des lavoirs *costeños* sous prétexte de contrôler l'« invasion de lavandières étrangères à la *finca* ». Les Costeñas n'étaient pas satisfaites de ce règlement. Fort judicieusement, elles engagèrent une négociation avec la *finquera*. Elles surent peu à peu la convaincre de ce que « chaque famille devait disposer de son propre lavoir et de sa propre eau, car il en avait toujours été ainsi ». En prêchant des soucis d'hygiène, Doña Irina obtint finalement gain de cause pour les Costeñas auprès de son époux. Don Agustín accepta de ne pas démolir les lavoirs préexistants, mais en contrepartie il interdit toute nouvelle construction. Si ce compromis explique la différence entre le nombre de lavoirs et le nombre de *ranchos*, il est fort probable que les Costeñas soutiennent âprement les vertus hygiéniques des lavoirs individuels depuis cet épisode. D'ailleurs, c'est révélateur, une femme qui hérite d'un lavoir trop proche de celui d'une de ses corésidentes préfère l'échanger avec celui, plus éloigné, d'une voisine.

L'infériorité du nombre de lavoirs par rapport à celui des *ranchos* implique également que les lavandières partagent plus souvent leur lavoir qu'elles ne veulent bien l'admettre. En réalité, les partages de lavoir ont surtout lieu entre voisines, conformément au principe de propreté et de pudeur qui tend à préserver l'intimité des corésidents. En tout état de cause, l'attitude des Costeñas montre qu'un comportement perçu et présenté comme naturel peut être la réponse immédiate à une contrainte extérieure.

Aux yeux des Costeñas, de l'administrateur et du planteur, l'attitude collectiviste des Juanatecas pendant la lessive est considérée

comme peu hygiénique. Don Agustín avoue même qu'il ne permettrait plus l'aménagement d'un « bac collectif où l'eau et les gens sales s'accumulent » si l'histoire était à refaire. Une observation plus attentive montre pourtant que les Juanatecas utilisent des quantités de savon à la graisse animale (fabriqué dans la *ranchería*) plus importantes que les Costeñas : de 1 à 2 savons par jour en moyenne et par femme. De plus, les lavandières utilisent des pierres prélevées dans la rivière pour faire disparaître les taches. Enfin, elles rajoutent volontiers de la lessive industrielle achetée au marché pour les textiles synthétiques. Les Costeñas, quant à elles, se contentent d'utiliser du savon animal (lui aussi fabriqué au campement) et exceptionnellement de la lessive en poudre. Mais peu importe la quantité de savon consommée par les lavandières et la propreté finale du linge, car le bac collectif est une « hérésie hygiénique et un nid à microbes » qui reflète, disent les Costeñas, « la manière de vivre des *Indios* ».

#### LA FABRICATION DES SAVONS : LE « CAPITALISME D'UN SOU<sup>5</sup> »

Dans l'un et l'autre campement, le savon animal est fabriqué de manière artisanale. Cette activité – dont le procédé technique est assez simple – permet à quelques *rancheras* de gagner un peu d'argent. Les Costeñas achètent à leurs voisins la cendre qui provient de leurs foyers. La cendre, épurée dans chaque cuisine à l'aide d'un tamis, est recueillie dans un baril. Lorsque, à l'issue de quelques jours, le baril est rempli, on le transporte chez les fabricantes de savons.

Dans le Campement du Haut, les fabricantes ne pèsent pas la cendre sur une balance. C'est en effet « à l'œil » que l'artisan évalue le poids du baril. Par ailleurs, le prix du baril est fixe : environ 5 kg de cendre – recueillis en trois jours – valent 80 centimes de Quetzal (1,10 FF). À terme, les acheteuses comme les vendeuses de cendre récupèrent toujours ce qu'elles ont perdu la fois précédente et, au bout du compte, les comptes s'équilibrent. En tout cas, les *rancheras* ne font aucune allusion à ce type de difficulté. Dans le Campement du Bas, en revanche, les prix dépendent du volume exact de cendre contenu dans les barils. Ces derniers sont vidés dans un tonneau mesureur et les partenaires ne se doivent plus rien après la transaction. Quel que soit le système adopté, le prix versé aux fournisseuses de cendre est globalement équivalent dans les deux campements.

Le reste de l'opération se déroule de manière identique dans chaque village. Après avoir été finement passée au tamis, la cendre est versée dans un grand chaudron où elle est mélangée à de la graisse animale. La graisse provient de préférence des

5. Le capitalisme d'un sou - est le titre de la monographie de Tax (1953) qui porte sur la diversité des activités commerciales des Indiens d'une communauté des alentours du lac Atitlán.

cochons des *ranchos*. Mais la disponibilité en graisse animale est liée aux grands événements (mariage) et au calendrier des fêtes religieuses. En effet, les *rancheros* ne tuent le cochon qu'à la Toussaint, parfois à Noël et plus rarement à Pâques. Entre les fêtes, les artisans achètent la graisse sur le marché. Après quelques heures de cuisson, la pâte visqueuse et malodorante est mise à refroidir. En général, c'est la fabricante qui supervise l'ensemble des opérations. Chez les Costeñas, elle est assistée de ses filles. Chez les Juanatecas, elle apprend volontiers le travail à l'une ou à plusieurs de ses protégées (filleules de baptême ou de « quinze ans »). Le lendemain, les fabricantes découpent les savons dans la pâte et les enveloppent dans du papier journal<sup>6</sup>.

La fabrication du savon – qui prend environ une journée et demie par semaine – occupe deux femmes à San Juan et quatre à Las Palmas. Ces femmes produisent chacune une centaine de savons qui sont vendus 50 centimes de Quetzal la pièce (0,75 FF). Avec le coût de la cendre, du papier journal et de la graisse animale, chaque femme artisan gagne une vingtaine de Quetzales (27 FF) par semaine.

La fabrication du savon rapporte également quelques centimes aux maîtresses de maison qui fournissent la matière première (environ 1,50 Quetzales par semaine). Cependant, les ménagères *costeñas* confient volontiers aux jeunes filles le soin de récupérer et de vendre la cendre, comme si elles souhaitaient les familiariser avec « les choses du commerce ». Même si les jeunes filles rendent l'argent à leurs mères, elles participent incontestablement à la vie économique du *ranchito*. Chez les Juanatecos, les cuisinières et les adolescentes oublient fréquemment de récupérer la cendre du foyer. C'est même presque par hasard qu'on pense à la vendre.

Au-delà de ces différentes attitudes, la vigueur de ce « capitalisme d'un sou » est frappante. De fait, si les sommes engagées dans les transactions ont à certains égards un caractère insignifiant, elles n'en participent pas moins à un circuit économique qui intègre plusieurs familles (ou individus).

6. Le papier journal est acheté au kilo à des gamins ou à de très vieilles femmes de la *finca*. Il s'agit de vieux journaux ramassés à Colimba, après le marché hebdomadaire. Après avoir sélectionné, plié et nettoyé les feuilles, les vendeurs présentent le papier en liasses, entourées d'un fil, contre quelques centimes (0,50 centimes de Quetzal les 2 kg). Le papier journal sert également de papier hygiénique.

## COUTURIÈRES ET REPASSEUSES

Avant 1960, chaque exploitation achetait ses propres sacs de toile pour transporter le café et c'est dans le *beneficio* qu'on les marquait à l'encre noire du nom de leur propriétaire (ou du nom de l'exploitation). À l'époque, la réparation des sacs revenait aux Costeñas. Après avoir vidé le café, l'acheteur rendait donc les sacs aux *finqueros*. À partir de 1960, le planteur confia cette tâche aux Juanatecas sous prétexte qu'elles étaient « naturellement plus

douées pour la couture que Celles du Bas ». Une telle aptitude technique, pour le *finquero*, est liée à leur origine indienne. En guise de compensation, Don Agustín affecta les Costeñas sans emploi dans la pépinière. Jusqu'à la fin des années soixante-dix, cinq Juanatecas furent donc employées par la *finca* pour réparer les sacs. Au début des années quatre-vingt, les exportateurs fournirent des sacs en matière synthétique à leurs clients à condition, qu'ils les restituent à chaque transaction. Avec cette nouvelle prestation commerciale, l'emploi de couturières spécialisées dans la réparation des sacs de café n'avait plus lieu d'être. C'est ainsi que, du jour au lendemain, ce fut au tour des Juanatecas de perdre leur emploi. Contrairement à Celles du Bas, les anciennes couturières ne trouvèrent pas d'emploi salarié de substitution, surtout pas à la pépinière qui, entre-temps, était devenue l'enceinte réservée des Costeñas (cf. chap. 5).

C'est alors que la *finquera* proposa son appui financier aux chômeuses *juanatecas* sous la forme d'une avance pour l'achat de machines à coudre. Dans l'esprit de la patronne, cette proposition était aussi la contrepartie d'une relation de compéragage qui la liait à deux des anciennes couturières. Seule l'une des femmes saisit l'occasion et continue aujourd'hui à travailler avec la machine qu'elle remboursa progressivement à la *finquera*. À la même époque, deux anciennes couturières *costeñas* eurent aussi l'idée, grâce au petit pécule qu'elles avaient amassé en travaillant à la pépinière, d'acheter des machines à coudre.

À l'instar de la couturière *juanateca*, les deux couturières *costeñas* passent aujourd'hui une bonne partie de la journée à réparer le linge de leurs voisins. Dans l'une et l'autre des *rancherías*, les tarifs des couturières sont alignés sur ceux de Colomba. Elles demandent toutefois 1 Quetzal de plus, une somme qui correspond à la moitié du prix de l'aller et retour au village par le car. En moyenne, chaque couturière gagne une dizaine de Quetzales par semaine (environ 13 FF).

D'autres *rancheras* sont spécialisées dans le repassage. En 1983, la couturière *juanateca* qui n'avait pas souhaité acheter de machine à coudre à crédit en 1980 demanda une avance à sa patronne pour se procurer deux fers à repasser en fer forgé qui chauffent à la braise. La *finquera* agréa immédiatement la demande. Aujourd'hui, la couturière a remboursé son modeste emprunt<sup>7</sup>. Actuellement, les Costeñas spécialisées dans le repassage sont au nombre de trois. Les repasseuses travaillent surtout le samedi, la veille de la visite du cimetière. Dans l'ensemble, les repasseuses gagnent autant d'argent que les couturières.

7. Le crédit sans intérêts que la repasseuse *juanateca* reçut de la *finquera* suscita l'exaspération des deux repasseuses *costeñas*. Celles-ci déclarèrent que leur voisine s'était improvisée repasseuse sans avoir jamais su repasser. Au début de mon séjour, alors que je n'avais pas encore perçu tous ces petits différends, je provoquai, bien involontairement, des incidents. Aussi, je pris rapidement la décision de ne plus faire repasser mon linge dans les *rancherías* afin de ménager la susceptibilité de mes informatrices.

TRAVAIL SALARIÉ ET TÂCHES DOMESTIQUES :  
DU SERVICE PAYANT AU COUP DE MAIN

Il arrive que les *rancheras* se disent débordées par les besoins domestiques « à cause du repiquage, des semis ou de la cueillette du café » qui leur prennent trop de temps. Le phénomène acquiert davantage d'ampleur chez les Costeñas qui sont plus fréquemment amenées à travailler comme ouvrières éventuelles que leurs voisines (cf. chap. 5). En général, toutefois, c'est surtout pour laver le linge que les *rancheras* ont besoin d'aide.

Si une femme souhaite vraiment travailler comme éventuelle pour gagner de l'argent, elle fait appel à une voisine. Elle se fait alors remplacer moyennant dédommagement. Le coût du service varie selon l'urgence du travail et la nature de la relation entre les partenaires. Parfois, le coût du service se monte au quart du salaire journalier de l'éventuelle (soit environ 1,50 FF). Il est d'ailleurs significatif que les femmes appellent parfois *jornal* (salaire journalier) ce dédommagement.

Dans l'ensemble, les Juanatecas sont moins occupées par le travail salarié que les Costeñas. Elles disposent par conséquent de plus de temps pour accomplir leurs tâches ménagères. Néanmoins, lorsque les femmes doivent aller voir le médecin ou – plus rarement – visiter des connaissances, elles doivent trouver quelqu'un pour les remplacer. De manière générale, une Juanateca qui demande ce service à l'une de ses voisines ne lui propose jamais d'argent. À la place de l'argent, les femmes promettent de rendre le service.

Dans l'idéal, la réciprocité du service rendu est équivalente et directe : A donne un service à B qui lui redonne le même. Néanmoins, dans la pratique, l'échange de service est souvent équivalent et généralisé : B qui ne peut rendre son aide à A pour une raison quelconque demande à un tiers, C, de la remplacer. Le temps qui s'écoule entre une prestation et une contre-prestation est également très variable. Mais, en général, la mémoire des *rancheras* est infallible et un service est toujours réciproque. Les enfants, en particulier, sont toujours très au courant des cycles de prestations entre les différents *ranchos* et je leur suis redevable de bien des informations<sup>8</sup>.

8. C'est avec beaucoup d'ironie que les femmes se moquaient de Don Manolo, de Don Agustín et plus souvent encore de moi-même tandis que j'écrivais - des choses - mystérieuses sur un petit carnet afin de ne pas les oublier.

Certaines jeunes célibataires *juanatecas* deviennent même de véritables spécialistes en matière de prestation. Pendant leur adolescence, elles accumulent en effet un grand nombre de services à leur actif en espérant bien qu'ils leur seront rendus lorsqu'elles seront mariées et pourvues d'enfants. Ce système de services explique également pourquoi les équipes d'éventuelles du Haut sont surtout constituées de femmes d'âge mûr et non de jeunes



femmes. Ces dernières préfèrent en effet capitaliser des services à long terme et privilégier les relations avec leurs voisines plutôt que de gagner quelques centimes.

#### RETOUR SUR L'« INFIDÉLITÉ DES FEMMES »

Dans le chapitre 5, j'ai montré comment la fréquence des services rendus entre les *rancheras* de l'un et l'autre campement provoquait un roulement continu des équipes d'éventuelles. C'est ce roulement qui avait poussé l'administrateur à parler de l'« infidélité » des femmes dans leur travail. En quoi les échanges de services qui viennent d'être décrits éclairent-ils le sens de l'expression de Don Manolo?

Pour l'administrateur, le fait que les éventuelles travaillent rarement plus d'une journée – et qu'elles se fassent systématiquement remplacer lors de la seconde – prouverait leur manque d'intérêt pour le café. Or, justement, l'administrateur affirme que le café requiert « de la constance, des soins répétés et un entretien quotidien, exactement comme un mari! ». Loin d'être anodine, la remarque signifierait que le café est une plante masculine. Et c'est à ce titre que les femmes devraient le choyer. En se montrant particulièrement irrégulières dans leur travail, les femmes feraient donc preuve d'une grande infidélité à l'égard du café, c'est-à-dire, métaphoriquement, de leur époux légitime. Dès lors, on comprend mieux l'irritation de Don Manolo devant l'attitude des femmes. Ce qui relève pour ces dernières de l'entraide communautaire est l'indice d'une sorte de trahison conjugale envers les hommes en général.

En poursuivant ce raisonnement, on se heurte néanmoins à une contradiction. En effet, si le café est un « mari », ne devrait-il pas être entretenu par ses seules épouses légitimes, c'est-à-dire par les femmes de la plantation? Or, c'est exactement le contraire que l'on constate puisqu'aucune femme n'a le statut d'ouvrière et que les *rancheras* des deux villages ne sont employées que pour de brèves périodes et de petits travaux. Comment surmonter cette contradiction? Aux yeux de Don Agustín et de Don Manolo, il n'y a là rien de contradictoire. Ils se contentent simplement de penser qu'il est dans la nature des femmes d'être « infidèles et instables » et que, par conséquent, il serait inconséquent de leur confier l'entretien du café. Dans ces conditions, il est logique que les femmes « allaitent » les plantules dans la pépinière, mais qu'elles ne leur procurent aucun soin régulier dans les caféières. En fait d'épouses, les *rancheras* seraient plutôt considérées comme des mères pour le café.

## *Histoires d'eau : les soins du corps et des sentiers*

### LA BAIGNADE

La lessive se termine inmanquablement par une baignade. Pour les Costeñas, le bain est considéré comme un moment de détente : dans un grand mouvement d'ensemble, les femmes et les enfants s'avancent vers l'eau en riant et en criant. Chez les Juanatecas, au contraire, le bain est bref et les visages n'expriment pas de gaieté particulière, comme si l'on souhaitait rapidement en finir avec ce moment.

Dans l'eau, les mères de familles et les jeunes filles gardent toujours une partie de leurs vêtements alors que les enfants se dévêtent intégralement. La pudeur corporelle diffère cependant selon l'origine des baigneuses. Les Juanatecas, par exemple, ne montrent pas leurs jambes. Il s'agit en effet d'une partie du corps très personnelle. En revanche, elles exhibent leur poitrine sans le moindre complexe. Les Costeñas, quant à elles, dévoilent leurs jambes en remontant leur jupe jusqu'à mi-cuisse, mais ne quittent pas leur chemise.

Dans l'un et l'autre cas, la toilette des corps relève de l'équilibre. Pendant que les unes tentent de se savonner les jambes sans inonder leur jupe, les autres essayent de se frotter les bras sans mouiller leur blouse. Pour se laver les cheveux, les femmes sont deux par deux : le rôle de l'assistante est de verser l'eau, à l'aide d'une petite cuvette, sur la tête de sa compagne et de lui maintenir ses vêtements. Pour les cheveux, les Costeñas utilisent souvent des savons industriels, contrairement aux Juanatecas qui préfèrent le savon à la graisse animale.

Pendant la toilette, qui prend une quinzaine de minutes, les Costeñas les plus âgées scrutent attentivement les alentours du Lavoir afin de dissuader les indiscrets qui viendraient observer les jeunes filles. Chez les adolescents Costeños, il est vrai que tenter d'apercevoir les baigneuses dans leur plus simple appareil relève du défi. Les Juanatecas d'âge mûr sortent également de l'eau avant les jeunes filles, mais justifient différemment leur attitude. Elles craignent, disent-elles, que les serpents des caféières ne s'attaquent aux jeunes filles et qu'ils les fassent « tomber derrière les rivières ». Les reptiles – qui se cachent dans les caféières – attendraient en effet que les jeunes femmes soient dans l'eau pour les menacer de leur dard, les obligeant finalement à remonter le cours de la rivière jusqu'à sa source et à « tomber derrière elle ».

Les serpents mentionnés par les vieilles *juanatecas* désigneraient-ils les adolescents et, métaphoriquement, certains types de relations sociales et sexuelles illégitimes? S'agit-il d'une manière détournée de parler des jeunes *costeños* qui viennent surprendre les femmes? Le fait de « tomber derrière la source » serait alors une allusion directe à des relations sexuelles illicites puisque, rappelons-le, les unions entre Juanatecos et Costeños sont inexistantes.

Cette interprétation coexiste avec une autre d'un ordre différent. On a vu en effet dans le chapitre 2 que, d'après GALL, l'étymologie de Coatepeque (le chef-lieu du *municipio* du même nom et situé à quelques kilomètres de la *finca* Los Angeles) signifie la « colline de la vipère » en langue *nabuatl* (1978 : 437). Dès lors, le funeste voyage qui conduit les jeunes filles vers les sources – fourbement guidées par le serpent des caféières – met en scène des éléments d'une grande importance dans les représentations que les Juanatecos se font de l'univers, du Mal et du cours du temps. On remarque tout d'abord que les Juanatecos ne craignent pas l'eau en elle-même – tout comme la cendre volcanique d'ailleurs. L'eau et la cendre sont pour eux des déjections naturelles que les hommes peuvent utiliser ou transformer à volonté : l'eau sert à boire et à se laver; la lave permet de fabriquer les pierres à moudre le maïs; la cendre volcanique nourrit les champs. Ce sont, en revanche, les orifices par lesquels ces éléments sortent de terre qui effrayent les Juanatecas. Marquant la frontière avec le monde souterrain inconnu et incontrôlable, les sources d'eau et les cratères de volcans sont redoutables et provoquent la répulsion<sup>9</sup>. Or, par analogie, il semble que le périple qui a conduit les Juanatecos des hautes terres vers la Costa Cuca, une région perçue comme « très basse », évoque une « chute ». Dans l'esprit des Juanatecos, les cratères de volcans constituent en effet la vraie surface de la terre et leur inclinaison décrit l'affaissement du monde et son absorption progressive par le monde souterrain. La dérive de la jeune fille *juanateca*, provoquée par un serpent des basses terres, serait métaphoriquement celle de tous les Juanatecos en exil. Et la présence de ces derniers non loin de la « colline de la vipère », dont chacun connaît bien le nom, serait la conséquence de cette dérive. Dans cette géographie symbolique, la Costa Cuca est donc non seulement un lieu infesté de serpents et d'adolescents pervers, mais, en plus, un « espace frontière » entre le monde réel et le monde souterrain. La plaine côtière, la région encore plus basse que l'on distingue à partir de la *finca*, est encore plus périlleuse que la Costa Cuca.

Si la chute des Juanatecos – à l'image des pentes abruptes des volcans – est irréversible, on peut toutefois la freiner. À cette fin, il convient de « garder un œil » sur les caféières, les serpents, les

9. BOSSEN évoque lui aussi la crainte des Indiens *mam* pour les trous d'eau (1984 : 282).

jeunes filles, les sources d'eau et les cratères. Jusqu'à la fin des années soixante-dix, les vieux *Juanatecos* ne manquaient pas, lors du solstice d'été, de se rendre au sommet du Chiquabal (le grand volcan) pour s'attirer, par des prières et des rituels propitiatoires, l'indulgence du monde souterrain. Aujourd'hui, les *Juanatecos* n'effectuent plus le déplacement et les vieilles *Juanatecas* sont les seules à « soutenir le monde », grâce à leurs prières<sup>10</sup>.

#### L'ENTRETIEN DES SENTIERS : DE LA CORVÉE DE NETTOYAGE AUX BÉNÉFICES DE L'« OUVRAGE »

Trois à cinq fois par an, selon l'intensité des pluies, les *rancheras* se réunissent pour nettoyer les voies d'accès aux rivières. Le travail consiste à dégager les herbes hautes qui envahissent les sentiers et à empierrer les zones de passage les plus boueuses. L'organisation de cette activité relève de la propre initiative des villageois. Les lits des rivières se situent en effet en contrebas des caféières, au cœur d'une zone non cultivée considérée comme marginale par le planteur. Dans son esprit, il n'est pas question de payer des ouvriers ou des ouvrières pour entretenir cet espace inutile.

Les équipes de femmes se composent de manière différente selon les villages. À Las Palmas, trois *ranchos* délèguent une ou plusieurs femmes pour une demi-journée. Le jour suivant, trois autres *ranchos* continuent le travail et ainsi de suite jusqu'à la fin du nettoyage. Dans ce cas, les Costeñas évaluent le travail fourni par chacun des *ranchos*. À San Juan, ce qu'on appelle l'« ouvrage » réunit la totalité des femmes à la même période. Dans ce cas, la tâche est rapidement terminée par la collectivité et la quantité de travail effectuée par chaque femme n'est pas contrôlée.

À la plantation, le terme de « nettoyage » désigne l'entretien des chemins d'ouvriers. Le fait que les Costeñas appellent nettoyage l'entretien des sentiers qui mènent à la rivière est-il un hasard? Lors du nettoyage des sentiers, on remarque que les Costeñas utilisent une machette et un bâton exactement comme le font leurs époux. Une femme n'utilise toutefois pas la machette de son mari, l'outil étant assimilé à un « second organe ». En réalité, les femmes se servent des machettes indivises qui circulent dans les *ranchos* après le décès d'un parent. Le fait que les machettes ne soient pas encore attribuées à une personne particulière les rend, en quelque sorte, asexuées, et en permet donc l'utilisation. Néanmoins, ce détail technique est révélateur de l'état d'esprit des Costeñas. Pour elles, le nettoyage des sentiers est perçu comme un véritable travail. Dans ce sens, le sentier s'identifie aux chemins ouvriers de la *finca* qu'il faut régulièrement entretenir.

10. J'ai recueilli ces informations après avoir montré une photo satellite de la Costa Cuca aux *Juanatecos*. Ils virent dans mes explications une confirmation de leurs soupçons. Comme des piliers, les volcans retiennent les zones de basses terres. Sans les volcans, la côte s'effondrerait à coup sûr dans les entrailles de la terre.

Les Juanatecas n'utilisent ni bâton ni machette – même indivis : c'est munies d'un torchon, pour se protéger les mains, qu'elles arrachent les herbes coupantes. Cette technique, disent-elles, est liée à la nécessité de cueillir « vivantes » les herbes et les plantes sauvages (appelées du nom générique d'« herbes ») qui poussent le long des sentiers. Au bord des sentiers, on trouve notamment le *guajolote* (identification inconnue) qui est donné aux volailles (cf. tabl. xxxv, chap. 8). Dans l'esprit des Juanatecas, l'utilisation d'une machette « tuerait l'herbe ». C'est que, pour Celles du Haut, la machette est un outil intimement associé à la culture du café et à l'univers masculin. En ce sens, il serait inconcevable d'utiliser la machette polluée par les hommes dans un espace que les femmes ont largement investi et qu'elles tentent de préserver. À l'inverse des Costeñas, les Juanatecas ne s'« affrontent donc pas au *monte* pour en finir avec la mauvaise herbe ». Au contraire, Celles du Haut investissent l'ouvrage de valeurs positives. C'est que, pour elles, les sentiers appartiennent à un univers qui – bien que géographiquement et légalement intégré à la *finca* – échappe en partie à son emprise. Non investi par les hommes et la culture du café, le *monte* est considéré comme un espace féminin et vivant<sup>11</sup>.

## *Autour du déjeuner : le passage à l'âge adulte*

### LA MAÎTRISE DU FEU : DE LA « JEUNETTE » À LA « JEUNE FEMME »

Les femmes quittent les rivières vers 11 h 30. À peine arrivées au *rancho*, elles cuisent les *tortillas* du déjeuner (appelé la « mi-journée »). La pâte de maïs, préparée à l'aube, est légèrement humidifiée et rapidement affinée sur la meule, toujours en l'absence des hommes. Il arrive parfois que les cuisinières ajoutent une portion de haricots noirs aux *tortillas*. Dans l'ensemble, la monotonie des menus demeure très grande. Pour les *rancheras*, la préparation du déjeuner est souvent l'occasion de critiquer le règlement de la plantation qui interdit « de laisser cuire des aliments sans surveillance ». Certains aliments – comme les haricots – doivent pourtant longtemps mijoter sur le feu (environ trois quarts d'heure), c'est-à-dire le temps « de brûler trois bûches de bois ». Or, disent les cuisinières, comment est-il possible de « rester immobile dans une cuisine à surveiller une marmite sur le feu » avec toutes les tâches domestiques à accomplir?

En formulant ce règlement, en 1980, l'idée du planteur était de prévenir les incendies et de limiter la consommation de bois de chauffe dans les *ranchos*. Avant 1980, les *rancheras* employaient la technique dite du feu ouvert qui consiste à faire brûler des

11. Rappelons que le planteur et l'administrateur spécialisèrent les femmes dans la culture de la cardamome qu'ils plantèrent dans les zones marginales de la *finca* (cf. chap. 3).

bûches sans protection, hormis quelques pierres disposées au sol pour délimiter le foyer. Pour Don Agustín, il s'agissait donc d'« inculquer des notions de prudence et d'économie à des gens qui n'en avaient pas ». En cela, notre planteur appliquait à la *finca* les directives que diverses associations tentaient de faire entendre pour préserver la flore et la faune autochtones. Don Agustín n'est d'ailleurs pas le seul à prendre ces initiatives. Dans une plantation de la région, le planteur fit installer des fours en briques dans les cuisines des *ranchos*. Mais, au grand désespoir du propriétaire, les ménagères refusèrent d'utiliser ces fours. Ce n'est qu'après quelques années que les femmes commencèrent timidement à s'en servir : « Et encore, se lamente le planteur, c'est le plus souvent pour faire sécher les vêtements ».

En dépit des apparences, la manière dont les *rancheras* contrôlent les feux de cuisine est pourtant rigoureuse. Les cuisinières ont en effet un grand savoir-faire en la matière. Elles savent parfaitement comment maintenir des braises pendant plusieurs heures sans rajouter inutilement des bûches, elles savent les faire repartir en un instant et, surtout, elles savent maîtriser l'intensité des flammes suivant les types d'aliments cuisinés. Pour ce faire, elles disposent de plusieurs sortes de bois dans la réserve de la cuisine. Elles reconnaissent les bûches au premier coup d'œil et c'est presque machinalement qu'elles les mettent à brûler, toujours à des fins appropriées.

Faire du feu est une activité qui revient exclusivement aux femmes, avec cependant quelques variations selon les campements. Ainsi, les jeunes *Juanatecas* ne rajoutent jamais de bois dans le foyer de leur propre initiative. Elles se contentent d'observer leur mère et d'« apprendre » le feu peu à peu. L'usage veut même qu'elles allument leur premier feu assistée de leur marraine lorsqu'elles atteignent l'âge de 15 ans. Les jeunes *Costeñas*, quant à elles, entretiennent les feux dès leur puberté, mais toujours en compagnie de leur mère. Il ne leur viendrait pas à l'idée de transgresser cette règle d'or. C'est donc patiemment qu'elles attendent leur jour tandis que leurs mères affirment que « le feu ne prendrait pas avec les jeunettes ».

Avant comme après 1980, il a donc toujours été rare de traverser une cuisine vide. Les femmes, qu'on les contraigne ou non, s'y relayent sans cesse. Pendant la lessive, il revient le plus souvent aux plus âgées d'y rester. Mais, pour elles, il s'agit moins de surveiller le feu que d'occuper un endroit considéré comme le « cœur » du logis. Le savoir-faire des *rancheras* rend donc superfluo le règlement imposé par Don Agustín. La Générale, chargée par le planteur d'effectuer des tours de garde dans les villages, reste d'ailleurs chez elle la plupart du temps. Mais la

simple existence de ce règlement irrite les femmes. Elles ont en effet le sentiment d'être prises pour des jeunettes à qui on voudrait « enseigner le feu ».

#### LA MAÎTRISE DE LA MACHETTE : L'INITIATION MASCULINE

Vers midi, les jeunes filles qui ne sont pas allées à l'école apportent la pitance de « leurs hommes ». En véritables « petites mères », elles calent un nourrisson dans leur fichu dorsal et arpentent fièrement les chemins d'ouvriers. Le déjeuner est dans le panier ou la bassine en matière plastique qu'elles maintiennent en équilibre sur la tête. Dans l'ensemble, les jeunes filles sont plus disciplinées que les garçons qui les suivent bruyamment.

Les pères avalent rapidement le café, quelques *tortillas* et parfois une maigre portion de haricots noirs. Puis, ils s'allongent dans l'herbe pour une sieste d'environ une demi-heure. Alors que les filles redescendent vers les *rancherías*, les garçons restent avec leurs pères. Ils mangent également quelques *tortillas* et feignent de s'assoupir à côté de leur père.

À la reprise du travail, les enfants (les garçons âgés de 5 à 8 ans) s'attardent dans les caféières : « Normalement, dit Don Manolo, c'est défendu ; mais, s'ils sont sages, on les tolère ». Qu'est-ce qu'un enfant sage dans l'esprit de l'administrateur ? C'est avant tout un garçon qui observe ce que fait son père. Ces quelques heures – durant lesquelles les ouvriers travaillent plus silencieusement que le matin – sont d'une extrême importance pour l'apprentissage technique des garçons. Parfois, les pères marquent une pause : ils prennent la main de leur rejeton et la placent sur la machette ; au ralenti, ils miment le geste parfait. Pour les garçons, la « vraie » école, c'est incontestablement la caféière.

Les garçons miment également leurs pères pour des gestes qui, apparemment, n'ont rien de technique. Le fait de rouler son maillot jusque sous les aisselles pour se rafraîchir le corps est une manière de dire qu'on a bien travaillé ; le fait de se moucher bruyamment entre ses doigts puis de cracher le plus loin possible est aussi un geste d'adulte ; il en est de même lorsque, pour marquer une pause, les garçons relèvent leur chapeau de paille, le placent sur l'arrière de leur tête et s'essuient le front de la main. Toutes ces mimiques témoignent de la volonté de ces enfants de ressembler à leurs pères. En accompagnant ces derniers dans les caféières, les garçons apprennent et appliquent consciencieusement les règles informelles du savoir-faire des ouvriers du café. En cela, ils se présentent déjà comme de véritables prétendants au poste d'ouvrier permanent.

Lorsque leur attention décroît, les garçons se poursuivent par jeu en courant. Dans les caféières, le jeu est formellement interdit par les contremaîtres. L'attitude provocante de cette « graine d'ouvrier » rappelle, pour quelques instants, qu'il ne s'agit encore que d'enfants. Des sifflements stridents les font rapidement déguerpir.

#### POINTS D'EAU : L'APPRENTISSAGE DE LA VIE D'ADULTE

Pendant ce temps, les adolescents des deux campements se retrouvent autour des points d'eau. Les jeunes filles, qui aident leurs mères à préparer le déjeuner, vont remplir d'eau la jarre pour l'après-midi. D'un pas langoureux, elles se dirigent, selon leur origine, vers Le Robinet ou Le Puits. La patience et la discipline avec laquelle elles attendent leur tour est surprenante. C'est qu'en réalité, les adolescentes sont très flattées de la présence des adolescents. Ces derniers entourent en effet les points d'eau et profitent de cet instant pour engager la conversation avec elles. Ravies, les « belles » prennent tout leur temps pour accomplir leur mission. Les procédés de séduction employés par les adolescents sont assez semblables dans l'un et l'autre village. Tout d'abord, les jeunes gens se manifestent bruyamment : ils rient et s'éclaboussent les uns les autres tout en taquinant les jeunes filles. Puis, les adolescents fixent leur choix sur une « belle ». Pour manifester son intérêt, le jeune homme va s'adresser directement à la jeune fille. Le ton, à ce moment, baisse. Les attirances se font sentir et les couples se forment. Une fois la jarre remplie, la « belle » s'en retourne paresseusement vers son *rancho*.

Le fait qu'un adolescent *costeño* raccompagne une adolescente jusqu'à sa porte est la marque de l'intérêt qu'il lui porte. La démarche signifie que le jeune homme tente d'entreprendre une relation durable avec la jeune fille. En se montrant près du *rancho* de sa « belle », il manifeste clairement ses intentions à ses parents. Si le prétendant déplaît, la mère de la « belle » se charge personnellement de le lui faire comprendre. Pour cela, elle se rend au point d'eau à la place de sa fille. La présence d'une mère de famille autour du Robinet est donc toujours de mauvaise augure pour un adolescent. En revanche, si les parents sont favorables à la relation, ils ne se manifestent pas. Le jeune homme offre alors de nombreux cadeaux à sa « belle ». Afin d'amasser un petit pécule pour son mariage, il tente également de travailler comme éventuel ou comme journalier dans les *fincas* voisines. Avant de se déclarer à sa fiancée, il parle à ses propres parents. Munis de



quelques cadeaux (fleurs, eaux gazeuses), ce sont eux qui rendent visite aux parents de la « belle ». Au nom de leur fils, ils se chargent de demander la main de la jeune fille.

Chez les Juanatecos, le rapport entre le point d'eau et les rencontres amoureuses est également explicite. De manière significative, les mères *juanatecas* disent en effet que « l'on rencontre souvent son futur mari au Puits »; ou encore que « Le Puits est propice aux rencontres durables ». Cette attitude contraste nettement avec la crainte éprouvée par les mêmes mères lors des baignades de leurs filles à La Rivière.

#### LE DÉJEUNER DES OUVRIERS TEMPORAIRES : LE COMMERCE DES « PETITES VIEILLES » ET DES « JEUNETTES »

Lorsque des ouvriers temporaires sont présents à la *finca*, les *rancheras* en profitent pour leur vendre quelques *tortillas*, du café chaud et de l'*atol* (jus de maïs chaud). Mais cette activité est éphémère et concentrée sur quelques jours de l'année. Pour les vendeuses, les mois d'avril et de mai sont les plus intéressants. C'est en effet la période où les recrutés et les journaliers viennent nombreux dans les caféières, notamment pour le sarclage.

Dans le Campement du Haut, la vente de nourriture est confiée aux « petites vieilles ». Cet arrangement, dans lequel le patron n'a rien à voir, fait dire aux cuisinières que, grâce à cette activité, « les Anciennes se sentent utiles ». Aussi, pour qu'elles aient toutes leur chance, les Anciennes se rendent chacune à leur tour dans les caféières. Rappelons que le statut de « petite vieille », comme celui de « petit vieux », ne correspond pas à un âge donné. La petite vieille est en effet celle qui garde le *rancho* ou les enfants en l'absence de ses corésidentes.

Les *tortillas* vendues aux ouvriers temporaires ne sont pas confectionnées en même temps que les *tortillas* consommées par les membres de l'unité domestique. Les Anciennes attendent en effet que les cuisinières aient terminé leur petit déjeuner pour les préparer. C'est donc pendant que les plus jeunes femmes descendent à la rivière pour la lessive que les petites vieilles cuisinent. En fin de matinée, elles accompagnent les adolescentes qui montent la nourriture de leur père dans les caféières.

Dans le Campement du Bas, ce sont les jeunes filles qui préparent le déjeuner des ouvriers temporaires. Dans ce cas, la compétition est ouverte à toutes les femmes de la *ranchería*. Les adolescentes qui tiennent à vendre de la nourriture doivent toute-

fois convaincre leur mère de mettre un peu de pâte de maïs de côté pour les cuisiner elles-mêmes, les cuisinières estimant que l'activité n'est pas assez lucrative – et qu'elles ont d'autres choses à faire. Néanmoins, les mères sont ravies de constater que leurs filles s'intéressent aux « choses du commerce ». En général, elles leur laissent toujours suffisamment de pâte pour préparer une dizaine de galettes.

Les jeunes vendeuses attendent également que la cuisinière du *rancho* ait terminé de faire les *tortillas* domestiques pour se faire la main sur les *tortillas* à vendre. Lorsque les ouvriers temporaires sont nombreux, pendant la cueillette ou au mois de mai, les jeunes filles manquent encore plus souvent l'école qu'à l'accoutumée.

En principe, les zones parcourues par les différentes vendeuses de *tortillas* sont clairement délimitées. Tandis que les petites vieilles *juanatecas* prennent les parcelles où travaillent des Juanatecos, les jeunes *costeñas* ne quittent pas les caféières où travaillent leurs corésidents. En principe donc, une vendeuse ne vend pas de nourriture à un ouvrier temporaire qui ne travaille pas sur la même parcelle que les personnes de son campement d'origine. La tentation est cependant très grande de gagner plus d'argent en débordant de sa zone. Les Anciennes *juanatecas* excellent d'ailleurs brillamment à ce jeu, contrairement aux jeunettes *costeñas* qui ont peur de la réaction de leurs concurrentes. En effet, les Anciennes ne se privent pas de critiquer ouvertement les mœurs des jeunettes qui défilent devant des inconnus.

Dans les deux campements, les tarifs sont identiques : une *tortilla* vaut 20 centimes et un verre de café, ou d'*atol*, 50 centimes (de Quetzal). Lorsque les ouvriers temporaires sont peu nombreux, les recettes sont minimales. Mais les vendeuses *costeñas* gagnent toujours moins d'argent que les vendeuses *juanatecas*, en vertu du plus grand nombre de femmes qui participent à cette activité. En période de cueillette surtout, les Juanatecas vendent une trentaine de galettes de maïs et une dizaine de verres par jour. Elles gagnent alors environ 8 Quetzales (11 FF), soit l'équivalent de ce qu'elles gagnent en cueillant du café. Durant ces périodes privilégiées, la concurrence entre les vendeuses de *tortillas* est donc très rude. Ceci ne signifie pas pour autant que toutes les femmes souhaitent faire la même chose. Au contraire, les *rancheras* savent bien que, pour maximiser leurs gains, elles ont intérêt à continuer à se partager le travail, les unes à cueillir le café et les autres à nourrir les ouvriers du café.

## DE LA MI-JOURNÉE AU SOIR : LA « SURVIE » ET LES « PETITS PROFITS »

---

Dans le discours et l'emploi du temps des ménagères, c'est seulement après avoir accompli « ce qu'on doit faire » – c'est-à-dire les besognes domestiques – que l'on peut se consacrer aux enclos. Cette priorité signifierait-elle que la production des *milpas* et des petits jardins est faible et secondaire? Il apparaît au contraire que les femmes développent dans les enclos des activités à finalité alimentaire ou commerciale qui sont indispensables au bien-être des *rancheros*. En outre, la discrétion et la modestie des femmes, lorsqu'elles évoquent les enclos, sont probablement une manière de préserver, face aux hommes en général, un univers qui leur est essentiel.

### *Les milpas des Juanatecas*

#### LA DIVERSITÉ MALGRÉ L'EXIGUÏTÉ

Dans le système de production des *milpas*, le facteur terre est un élément important. En effet, tandis que le travail et le capital sont finalement assez également répartis entre les *ranchos*, les superficies cultivables des enclos varient. Par exemple, Don Pepe (le contremaître des Juanatecos) dispose de plus de 70 m<sup>2</sup> de terrain alors que deux *ranchos*, particulièrement désavantagés, comptent sur seulement 8 à 9 m<sup>2</sup> de surface cultivable. En moyenne, les enclos du Campement du Haut mesurent chacun une trentaine de mètres carrés. En dépit de cette relative exigüité, le soin avec lequel les *milpas* des Juanatecas sont entretenues est manifeste. De fait, toutes les femmes passent plusieurs heures dans la semaine à « soigner », selon l'expression consacrée, les diverses plantes qui y poussent.

Globalement, les *milpas* du Campement du Haut sont organisées de la même façon, quoique les semis soient représentés de manière plus ou moins importante selon les superficies disponibles (cf. fig. 17). Dans les *milpas*, le maïs, les haricots, les courges ou les courgettes sont toujours cultivés en association, conformément à l'usage dans l'ensemble de la Mésoméridique paysanne. Le plus souvent, ces semis n'encerclent pas totalement les enclos, mais poussent en lignes sur l'un des côtés, marquant ainsi la frontière avec la *milpa* voisine. Quand une famille élève un

cochon, on plante les semis dans de hauts barils de récupération. Chaque baril contient alors la « triade méso-américaine » bien connue : le haricot vient s'appuyer sur le maïs qui, lui-même, jouxte des courges ou des courgettes. D'après les Anciennes, les semences proviennent toutes de Tejutla. S'il est difficile de vérifier cette affirmation, il arrive cependant que des frères de Tejutla offrent quelques semis à leurs hôtes lorsqu'ils viennent travailler comme éventuels à la *finca*.

À l'opposé des barils et des semis, de l'autre côté de la *milpa*, une cucurbitacée dont la saveur s'apparente à celle du cœur d'artichaut – le *buisquil* (*Sechium edule* ou christophine en français) – croît sous une treille. C'est également sous cette treille qu'on plante quelques cannes à sucre. La treille de *buisquil* signale aussi la frontière entre deux *milpas* voisines ou une allée de passage.

Les semis de radis, de tomates et de carottes sont en revanche protégés des animaux de basse-cour par de petits enclos de bambous (d'environ 4 m<sup>2</sup>) situés au centre de la *milpa*. L'ombrage des petits enclos est généralement assuré par un ou plusieurs arbres fruitiers : papayer, avocatier, manguier, oranger ou citronnier. Il est notable que la présence de ces arbres fruitiers au sein des *milpas* ne perturbe pas les Juanatecas, alors qu'elles affirment – je l'ai déjà mentionné – que les fruits de la côte sont empoisonnés. En réalité, les seuls fruits tenus pour immangeables sont ceux qui poussent dans les arbres, plantés par le patron, qui longent les chemins d'ouvriers de la *finca*. Dans l'esprit des Juanatecas, les fruits des arbres des *milpas* sont parfaitement comestibles.

Contre les murs des logis, les *rancheras* entretiennent aussi des herbes aromatiques et plusieurs sortes de piments, un accompagnement dont la présence est tout aussi prisée dans le jardin que dans les plats.

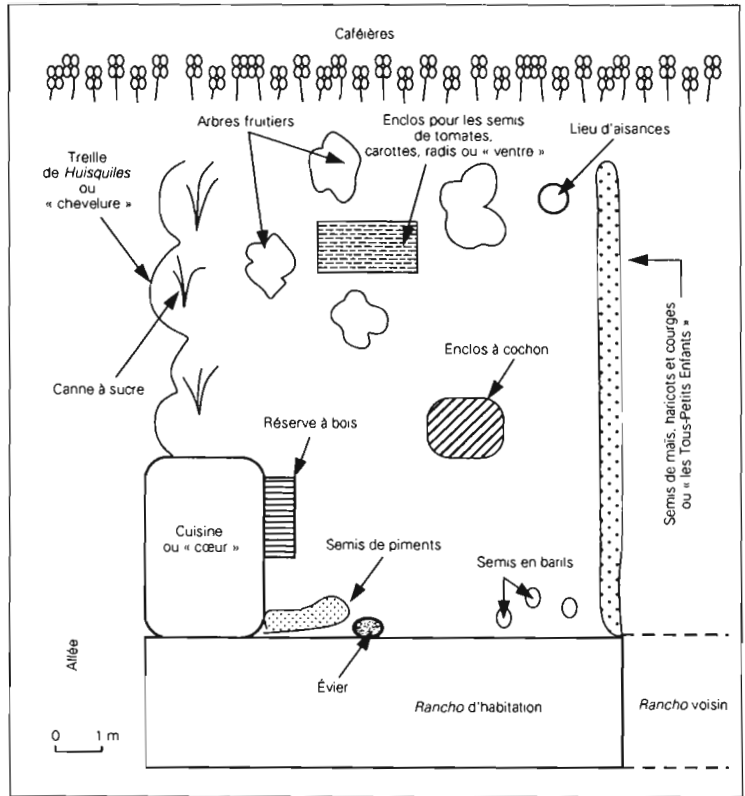
Enfin, les animaux de basse-cour sont parfois nombreux, mais peu diversifiés. Toutes les familles, on l'a mentionné, possèdent quelques volailles et un cochon. Pendant la journée, les animaux circulent où bon leur semble, sans que les villageois s'en préoccupent. Le soir, les cochons sont attachés à un arbre ou rentrés dans un enclos de bambou tandis que les volailles, contrairement aux chiens, sont admises dans les logis.

#### SOUS LE REGARD DES AÎNÉES, LE TRAVAIL DES FEMMES

C'est l'épouse du chef de famille qui passe le plus de temps dans l'enclos. Elle s'occupe notamment des semis de carottes, de tomates et de radis et assume seule la réparation des clôtures de bambou du petit enclos. Les hommes adultes travaillent rarement

Figure 17

La milpa juanateca.



dans les *milpas*. Seuls les petits garçons, âgés de 7 à 10-12 ans, aident parfois leurs grandes sœurs à transporter des seaux d'eau. En outre, les petites vieilles se sentent très responsables de la *milpa*. D'un œil aguerri, elles observent la croissance des plantes et n'hésitent pas à faire part de leurs suggestions aux maîtresses de maison. Indépendamment du regard des aînées, les maîtresses de maison sont assistées de leurs filleules pour les travaux quotidiens. Il revient en effet aux marraines d'initier leurs protégées au travail de la terre. Dans la mesure où il est respecté, ce système fournit à chaque maisonnée les bras nécessaires. Néanmoins, si les marraines et les filleules sont pleinement conscientes de la fonction économique des relations de compérage, ce n'est pas la dimension qu'elles mettent systématiquement en avant. Elles préfèrent en effet évoquer l'agréable moment qu'elles vont passer en famille; elles soulignent également le fait que c'est un bon moyen d'avoir des nouvelles de tout le monde.

Par ailleurs, il est rare qu'une jeune mariée sans enfant aide sa belle-mère dans la *milpa*. En général, on délègue à la bru le soin d'arroser les herbes aromatiques et de protéger les piments des

mauvaises herbes. Si les belles-filles restent très discrètes sur les raisons de cette spécialisation, c'est que, dans l'esprit des villa-geoises, le piment symbolise le phallus. On pense en effet que, au contact du piment, la grossesse viendra vite<sup>12</sup>. Toutefois, la manipulation des piments n'est pas strictement réservée aux belles-filles sans enfant. On envoie également les adolescentes en chercher, comme si le geste de cueillir allait progressivement les préparer à leur rôle de femme. Les Costeñas, qui ne partagent pas les mêmes croyances sur les vertus fertilisantes des piments, font croître les mêmes variétés que les Juanatecas (cf. tabl. xxxi).

Nom local	Nom scientifique	Utilisation
<i>Chamborote</i>	?	Comestible
<i>Chiltepe</i>	<i>Capsicum annuum</i>	Comestible et Poison
<i>Guaque</i>	?	Colorant
<i>Pimienta</i>	<i>Capsicum annuum</i>	Médicinale et comestible

Tableau xxxi

*Liste des piments cultivés par les rancheras des deux campements.*

#### « PEU À PEU » : TEMPS DE TRAVAIL ET RENDEMENTS SUR LES MILPAS

Le travail des Juanatecas consiste à arracher les mauvaises herbes, à consolider les petits enclos de bambous, à arroser les jeunes pousses et à cueillir des fruits et des légumes. Les femmes distribuent aussi des grains de maïs dur – achetés sur le marché – aux volailles et les déchets alimentaires domestiques au cochon, lorsqu'il y en a un.

Les Juanatecas consacrent une à trois après-midi par semaine à l'entretien des *milpas*. Et encore, les après-midi sont souvent entrecoupées de longues pauses : parfois, les femmes reçoivent de la visite, d'autres fois, c'est la pluie qui vient les interrompre. Au bout du compte, les Juanatecas ne travaillent guère plus de deux heures consécutives par après-midi dans les enclos, soit environ six heures par semaine.

Le temps passé par les femmes dans les *milpas* ne varie guère selon les périodes de l'année. Certes, juin et décembre sont, en principe, les mois les plus chargés avec la récolte simultanée du maïs, des haricots et des courges. Mais, en général, les récoltes ne sont pas suffisantes pour perturber le déroulement des autres activités domestiques.

Dans un enclos bien tenu, on dénombre une cinquantaine de pieds de maïs. La récolte, même lentement menée, peut être effectuée en quelques heures. Le ramassage des *buisquiles* – la cucurbitacée qui pousse sous la treille au mois de janvier – est accompli

12. D'après Aline HÉMOND, il semble que ce type de croyance soit assez répandu en Mésoamérique et au Mexique, particulièrement dans le pays mixtèque (comm. pers.).

avec la même lenteur calculée ; dans l'esprit des Juanatecas, rien ne doit se faire au détriment d'autre chose. Le repiquage des carottes, des radis et des tomates dans le petit enclos ne pose pas non plus de problèmes d'emploi du temps aux maîtresses de maison. Le travail, comme on aime le répéter, « se fait peu à peu ».

Si la production des *milpas* n'est pas très importante en valeur absolue, elle est tout à fait respectable en valeur relative. Il est vrai que la situation géo-écologique de la *finca* permet d'effectuer deux récoltes de la triade maïs/haricots/courges par an. Les Juanatecas obtiennent d'excellents résultats, compte tenu de la précarité de leurs moyens. Toute proportion gardée, la production de haricots noirs approche celle de La Parcelle qui bénéficie pourtant d'apports chimiques nombreux (cf. chap. 3). À titre d'exemple, voici les rendements de la première récolte de l'année (juin) sur la *milpa* de Doña Clarita, sachant que la seconde récolte de l'année (décembre) est toujours moins abondante à cause du manque d'eau. Ces rendements sont assez représentatifs de la production moyenne des *milpas* du Campement du Haut.

#### ***Semis et treilles en « allées »***

Maïs = 120 épis

Haricots noirs = 220 kg

Courges et courgettes = 80 kg

*Huisquiles* = 50 fruits

#### ***Dans le petit enclos de bambou***

Tomates = 25 kg

Radis = 25 kg

Carottes = 25 kg

Dans la *milpa* de Doña Clarita, on dénombre également une dizaine de cannes à sucre. On les presse manuellement à l'aide d'une meule à maïs afin d'en extraire le jus qui sera porté au distillateur (illégal) d'une *finca* voisine. L'« alcool de canne » (*guarapo*) est consommé pendant le Carnaval, un mois avant Pâques, tandis que les déchets de la canne sont distribués aux cochons. Dans l'ensemble, les Juanatecas se préoccupent beaucoup moins des animaux de basse-cour que des semis. C'est à peine si les maîtresses de maison, qui en revendiquent pourtant la propriété, pensent à envoyer un enfant les compter. Seul le cochon fait l'objet d'une plus grande attention : il est vrai qu'on peut le vendre à tous les moments de l'année et en retirer un bon prix (environ 300 FF). Il faut également souligner le fait qu'il entre dans la composition des mets de choix servis à la Toussaint et, plus rarement cependant, à Noël.

Dans l'esprit des Juanatecos, le fait que la production des enclos ne permet en aucun cas aux familles de se nourrir durablement ne dévalorise pas les « produits de la *milpa* ». On considère au contraire que le goût des produits de la *milpa* est meilleur que celui des aliments achetés sur le marché. Les cuisinières affirment également qu'elles réservent les produits de la *milpa* pour les plats de fête. Mais il s'agit là d'une chimère, car, en l'absence de réfrigérateur, la conservation des fruits et des légumes est impossible. En réalité, seuls le maïs, les haricots et les piments peuvent être séchés et stockés, et sont effectivement consommés lors des grandes occasions.

De plus, en dehors des fêtes, les femmes mélangent souvent plusieurs poignées de maïs et de haricots de la *milpa* dans le baril de grains achetés sur le marché. Aux yeux des Juanatecas, le geste a pour fonction de « renforcer le goût des aliments qui sont pauvres ». Par-delà cette fonction gustative, le geste symbolise également la nécessité – pour un produit étranger à la sphère villageoise – de s'enrichir au contact d'un autre produit qui en provient.

L'attachement des Juanatecas aux *milpas* est donc manifeste, même s'il est certainement renforcé par l'exclusion des femmes du domaine des caféières. Loin d'être une zone marginale où poussent des petites plantes, la *milpa* est au cœur de l'univers des femmes. Occupé par elles seules ou presque, l'endroit est féminisé. Ainsi, le petit enclos de bambou qui occupe le centre de la *milpa* est également appelé le « ventre »; les jeunes pousses de maïs sont aussi appelées les « tout-petits enfants »; enfin, la treille de *huisquiles* est parfois appelée « la chevelure ».

Le fait que les femmes ne s'occupent de la *milpa* que six heures par semaine ne signifie donc pas que celle-ci passe au second plan, après « ce qu'on doit faire ». Bien au contraire, les Juanatecas sont pleinement conscientes de son importante fonction alimentaire, sociale et symbolique. La discrétion de leurs commentaires sur les enclos est sans doute la manière la plus sûre d'en préserver l'intimité.

## *Les « petits jardins » des Costeñas*

### HORTICULTURE VS AGRICULTURE VIVRIÈRE

Les enclos des Costeñas ne font pas l'objet de la même attention que les *milpas* des Juanatecas. Non seulement les semis sont peu nombreux, mais, de surcroît, ils sont à peine protégés des animaux de basse-cour. Dans le Campement du Bas, l'entretien des semis vivriers est donc laissé, plus que confié, aux adolescents des



deux sexes. Dans l'ensemble, ces derniers accomplissent leur devoir avec désinvolture, les hommes adultes se désintéressant entièrement de la question. En revanche, les Costeñas soignent les arbres fruitiers. En plus des papayers, orangers, citronniers et avocats, on trouve le *caimito* (*Chrysophyllum caimito*) et le *zapote* (*Achras sapota* ou sapotille en français). Les villageoises protègent également un arbuste, le *loroco* (*Virechites karwiskii*), dont la fleur, une fois pilée, se mélange dans les *tamales*.

En fait, les Costeñas s'adonnent à la culture des fleurs. Celles-ci croissent le long des murs des logis, au côté des piments et des herbes aromatiques. La présence des fleurs explique pourquoi les Costeñas appellent leurs enclos du nom de « petit jardin ». Le terme fait référence au jardin entretenu par la patronne qui entoure la Casa Grande. Quoique les Costeñas ne l'avouent pas ouvertement, cette appellation a pour finalité de flatter la *finquera*.

L'entretien des fleurs est dévolu aux Anciennes et aux jeunes filles encore célibataires. Tandis que les premières désherbent les plates-bandes, les secondes se chargent de l'arrosage. Mais la culture des fleurs ne revêt pas uniquement une fonction esthétique. Car les villageoises vendent régulièrement des gerbes de fleurs. Dans ce but, les Anciennes et les jeunes filles unissent leurs efforts pour se rendre au marché de Colomba ou au cimetière.

Si les quantités commercialisées ne sont pas très importantes, elles rapportent néanmoins suffisamment d'argent pour intéresser la plupart des familles. En dehors des périodes de fête, une gerbe de fleurs vaut un Quetzal (1,35 FF) sur le marché. En saison sèche, les vendeuses gagnent 8 à 10 Quetzales (entre 10 et 13 FF) par semaine; en saison humide, elles en gagnent environ la moitié. Pendant les grandes fêtes religieuses, la Toussaint en particulier, les prix montent : la gerbe vaut alors 2 Quetzales (2,75 FF). Les *rancheras* savent pertinemment que les pèlerins qui résident dans des *fincas* éloignées souhaitent fleurir les tombes de leurs défunts avec des fleurs fraîches. Les Costeñas, qui vivent seulement à quelques kilomètres du cimetière, vendent donc facilement leurs fleurs. Les variétés cultivées changent selon les périodes de l'année (cf. tabl. xxxi).

En termes d'espace, l'horticulture ne se substitue pas à l'agriculture vivrière, car les fleurs poussent le long des murs. Pourtant, les Costeñas établissent un parallèle entre les deux activités. Elles déclarent en effet qu'avec les fleurs, « on n'est pas cassé en deux comme les *Indias* dans le maïs »; elles disent aussi qu'elles préfèrent « grossir la corbeille pour mieux vivre plutôt que de perdre son temps à cultiver quelques épis de maïs ». Les Costeñas ne ces-

Tableau XXXII

Nom local	Nom scientifique	Utilisation
<i>Chilca</i>	<i>Baccharis polyantha</i>	Semaine sainte
<i>Flor de Pascua</i>	?	Semaine sainte
<i>Flor de muerto</i>	?	Toussaint
<i>Pie de Gallo</i>	<i>Eleusine indica</i>	Noël
<i>Quesqueshque</i>	<i>Colocasis esculenta</i>	Profane

Liste et usage des fleurs cultivées par les Costeñas.

sent donc de justifier leur préférence pour l'horticulture en se référant à l'agriculture vivrière, l'activité valorisée par les Indiennes de la plantation.

L'« ÉLEVAGE DOMESTIQUE » DES FEMMES  
ET L'« ÉLEVAGE COMMERCIAL » DES HOMMES

En réalité, ce n'est pas l'horticulture, mais plutôt l'élevage d'animaux de basse-cour qui se substitue – en termes d'espace, de travail et d'argent – aux semis vivriers (cf. fig. 18). De fait, les petits enclos sont nombreux dans les jardins du Campement du Bas. L'importance des élevages n'est pas identique, loin s'en faut, dans tous les *ranchos*. De plus, la part des animaux vendus et consommés varie fortement au sein même des basses-cours. Le coq, les poules, les poussins et les œufs appartiennent, dit-on, aux femmes. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle on les appelle des « animaux de femmes ». Quant aux canards, pintades, oies et cochons, ils sont rarement consommés, mais de préférence vendus sur le marché de Colomba. Les femmes disent parfois qu'il s'agit d'« animaux d'hommes ».

Les Costeños respectent une division du travail assez rigide quant à l'élevage des animaux d'hommes et ceux de femmes. Pour les hommes *costeños*, la bipartition des animaux de basse-cour s'explique par des raisons strictement financières. Les animaux dont ils s'occupent, disent-ils, coûtent plus cher à l'achat et à l'entretien que ceux de femmes. De fait, il faut leur construire un enclos et leur acheter régulièrement de l'alimentation enrichie. Or, les femmes n'ont pas suffisamment d'argent pour faire face à ces dépenses. Il est donc logique, toujours dans l'esprit des hommes, que les femmes ne s'occupent pas des animaux de valeur. Les femmes, quant à elles, n'ont pas recours à un argument de type économique pour expliquer la bipartition de l'élevage. Elles préfèrent dire que « la vie est plus tranquille quand chacun [c'est-à-dire chaque époux] a ses propres occupations; comme ça, personne ne se gêne ». Ce type d'argument signifie-t-il que les Costeñas abdiquent devant l'autorité de leurs époux ?

Malgré les apparences, il se pourrait que la mainmise des hommes sur l'élevage (commercial) ait d'heureuses conséquences pour les femmes. En leur imposant de ne pas s'investir – ni en temps ni en argent – dans leurs animaux, les hommes laissent aux femmes la possibilité de se consacrer à d'autres activités. Elles investissent alors leur petit pécule dans un fer à repasser, dans une machine à coudre ou dans le matériel qui permet de fabriquer le savon. Autrement dit, c'est la bipartition de l'élevage qui rend probablement possible une diversification économique. Ce qui ressemble à une règle sexiste au premier abord permet finalement le déploiement de stratégies économiques complémentaires.

Il existe des situations intermédiaires plus complexes. Il arrive parfois qu'un mari laisse à sa femme le soin d'élever – y compris avec des aliments achetés – les animaux en principe réservés aux hommes. C'est le cas notamment dans les ménages où les femmes ne gagnent que très peu d'argent dans la plantation. Dans d'autres cas, l'ensemble des corésidents (masculins et féminins) investissent leur argent dans l'élevage commercial. Ce genre d'arrangement apparaît surtout dans les familles très unies et qui peuvent compter sur l'apport régulier d'une allocation de retraite. Enfin, il arrive qu'une femme hérite des animaux de valeur de son époux. Elle continue alors l'élevage commercial avec ses enfants. En réalité, les stratégies économiques relatives à l'élevage se font et se défont avec le temps, et selon les circonstances. Voici, à titre d'exemple, la composition de la basse-cour d'une famille *costeña* dont l'un des membres reçoit une allocation de retraite (cf. tabl. xxxiii). Pour l'élevage en question, les besoins alimentaires sont d'environ 3 kg de grains par jour, ce qui représente une dépense de 21 Quetzales par semaine (28 FF). Mais les déchets alimentaires sont d'une grande importance. Après avoir été triées, les poubelles sont en effet équitablement réparties entre les animaux.

Tableau xxxiii

*Part des  
« animaux  
d'homme » et  
« de femme »  
dans une famille  
costeña.*

	« Animaux d'homme »	« Animaux de femme »	Valeur en FF
Coqs		1	30
Poules		3	75
Canards	4		140
Pintades	6		300
Dindons	5		250
Cochons	1		300
Total			1 095

Les données qui figurent dans le tableau xxxiii ont été recueillies au mois de décembre, juste avant Noël. Comme chez les Juanatecos, les familles *costeñas* tuent toujours une ou deux volailles et éventuellement un cochon pour l'occasion. Pendant le reste de l'année, les familles consomment peu de viande : entre trois et six volailles par an tout au plus. Si les *rancheros* ont un besoin d'argent urgent, ils vendent les animaux aux petits commerçants de Colomba. Si l'urgence est moindre, ils font l'affaire avec les habitants des *fincas* voisines. Dans les deux cas, l'argent revient au propriétaire de l'animal. Le plus souvent, l'argent des ventes est destiné à acheter des médicaments. Plus rarement, il sert à payer les uniformes des enfants qui vont au collège. En général, le commerce des animaux de basse-cour ne permet pas à une famille d'accumuler suffisamment d'argent pour acheter de la terre ou développer un petit commerce. Il faut pour cela des revenus supplémentaires. Les trois commerçants de la *finca*, par exemple, sont d'anciens surveillants ou apparentés avec des surveillants de la plantation.

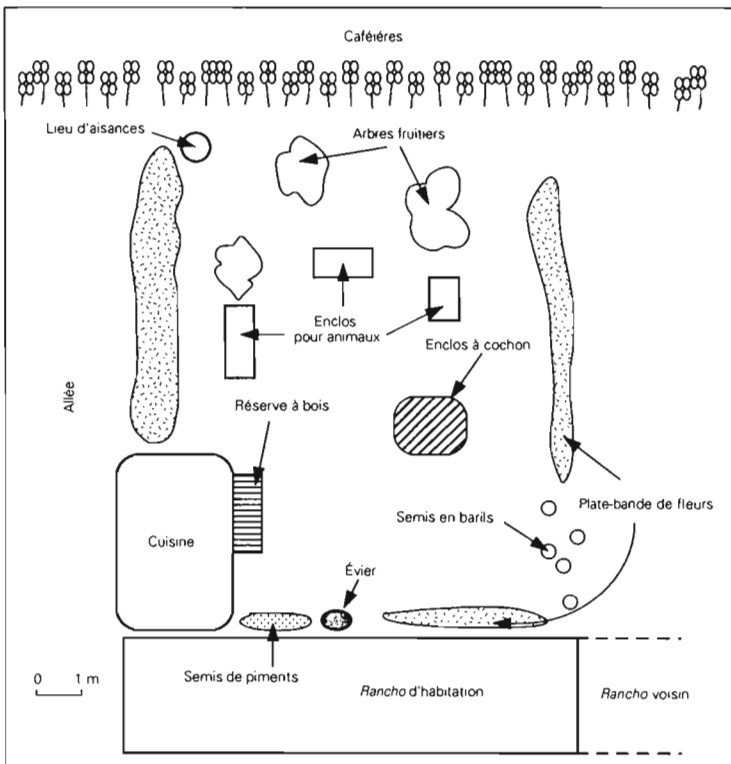


Figure 18

Le « petit jardin »  
costeño.

Le seuil à partir duquel un chef de famille investit une grande part de son salaire – en principe réservé à la subsistance de sa famille –

dans l'élevage commercial est difficile à déterminer. Quoi qu'il en soit, la décision d'investir est prise par l'ensemble des corésidents du *rancho*. Le pouvoir de décision du chef de famille serait-il moins absolu que ne le laisse croire l'apparent dirigisme de son attitude? En réalité, un tel choix engage l'avenir de toutes les personnes dont il a la responsabilité. La décision prend donc son sens sur le long terme. Avant d'acheter des animaux de valeur, on évalue les ressources de chacun des corésidents : des femmes, des hommes, des jeunes gens et des personnes âgées. Outre la nécessité de réunir suffisamment d'argent, les *rancheros* doivent également tenir compte de l'âge des corésidents, de la fréquence et de l'importance de leur salaire, de leur statut social (marié, célibataire, avec ou sans enfants), de leur état de santé et de leurs éventuelles ressources financières annexes (allocations de retraite notamment). Ce faisant, on prévoit les risques encourus. Ainsi, deux familles du Campement du Bas élèvent des animaux de valeur grâce à l'allocation d'un retraité (près de 100 FF par mois). Dans une famille *juanateca*, dont les membres ne perçoivent pas d'allocations de retraite, le travail temporaire des jeunes célibataires est essentiel. Dans ce cas, les éventuels versent la quasi-totalité de leurs revenus à leurs parents.

La régularité d'un revenu additionnel – qu'il provienne d'un retraité ou d'un jeune – est donc déterminante. Mais c'est précisément la difficulté de maintenir cette régularité qui interdit à de nombreuses familles d'investir dans les animaux de valeur. À cet égard, l'expression selon laquelle la réussite économique dépend de la « volonté de Dieu » est significative. Que se passera-t-il en effet si Dieu rappelle celui dont la pension permettait l'entretien de la basse-cour commerciale? Qu'advient-il si l'éventuel se marie et qu'il quitte la *finca*? Ces incertitudes, plus ou moins prévisibles, pèsent considérablement sur la décision des familles.

#### LA BUVETTE COMME RÉVÉLATEUR DES DIFFÉRENCIATIONS SOCIO-ÉCONOMIQUES CHEZ LES COSTEÑOS

Les trois buvettes de la *finca* Los Angeles appartiennent à des familles différentes, bien qu'elles se situent toutes dans le Campement du Bas. Rappelons cependant que l'une des buvettes existe depuis 1950. Trois conditions sont indispensables au développement d'un commerce dans l'enceinte de la *finca* : l'autorisation du planteur, le fait que les commerçants avancent eux-mêmes l'argent pour s'installer et un local bien situé.

Comme on l'a déjà mentionné, une famille peut ouvrir une buvette dans la *ranchería* si et seulement si les commerçants s'engagent à ne pas « faire l'épicerie » (cf. chap. 4). Cette condition

étant remplie, il reste à trouver l'argent nécessaire à l'achat d'un réfrigérateur pour les boissons et d'un groupe électrogène pour le faire fonctionner (environ 4000 Quetzales, soit plus de 5000 FF). Le montant élevé de l'investissement est hors de portée de la plupart des bourses. Il n'est donc pas surprenant que, sur les trois commerçants, deux aient été contremaîtres à la *finca* durant leur vie active. Les contremaîtres, rappelons-le, gagnent deux à trois fois plus d'argent que le simple ouvrier permanent. Par ailleurs, les allocations de retraite leur permettent d'entretenir plus aisément la buvette. La situation géographique de la buvette est également essentielle. Lorsqu'elle est placée en bordure de l'Avenue qui coupe le village, sa fréquentation est en grande partie assurée par les voyageurs qui se rendent au Chuvá (cf. fig. 4). Avant d'entamer la portion la plus rude de la route, ces derniers s'y arrêtent en effet volontiers pour se désaltérer. Or, justement, les contremaîtres occupent les *ranchos* les mieux situés de la *ranchería* (cf. chap. 4)<sup>13</sup>.

C'est l'une des chambres à coucher du *rancho* qui est consacrée à entreposer les boissons de la buvette. En général, les clients boivent dehors. Les recettes journalières des commerces sont variables, mais se montent à au moins une trentaine de Quetzales (40 FF); pendant la cueillette, il est fréquent qu'elles doublent. Si l'investissement initial revient aux hommes, les épouses placent volontiers leur argent dans l'entreprise une fois l'affaire lancée. Elles y consacrent de toute façon une grande partie de leur temps en tenant la caisse et en faisant le ménage.

Fiers de leur ascension sociale, les commerçants regardent parfois leurs voisins avec condescendance. De plus, ils envoient leurs enfants dans les écoles de Colomba et ne les engagent pas à travailler comme éventuels à la *finca*. En principe, les commerçants souhaitent que leurs rejetons – à l'instar de ceux des surveillants – quittent la plantation, même s'ils préparent toujours un fils au travail de surveillant dans la *finca* pour pouvoir continuer à avoir le droit d'y résider. On constate finalement que les enfants de commerçants ont presque toujours eu accès aux fonctions de surveillant de leurs pères. Les petits commerces prédisposent en quelque sorte ceux qui les gèrent à occuper des fonctions privilégiées dans la *finca*.

## Saveurs du soir, aigreurs des petits matins

### LES JEUX DE BALLE

Après le travail, les ouvriers ne rentrent pas directement chez eux. Ils font un détour par l'une des deux aires de jeu que possède la *finca* : la première, le « stade » de football, appartient au

13. Dans le chapitre 6, j'ai montré comment l'administrateur et son épouse avaient réussi à prendre en main le commerce d'aliments avec les ouvriers saisonniers, se substituant partiellement aux anciennes boutiques patronales. Il est clair que les buvettes sont beaucoup plus sévèrement contrôlées par le planteur que ne le sont Don Manolo et La Générale.

Campement du Bas ; la seconde, le « petit terrain » de basket-ball, appartient au Campement du Haut. Cette bipartition est originale dans la mesure où, dans la plupart des *fincas* du pays, les aires de jeu sont regroupées dans un même espace.

Il faut qu'une pluie torrentielle s'abatte sur la *finca* pour empêcher les Costeños d'aller jouer au football en fin d'après-midi. Pour eux, une journée de travail ne saurait se terminer sans une bonne partie. Le dimanche, après la visite au cimetière, les hommes jouent encore au football contre des équipes de visiteurs des *fincas* voisines. Mais qu'on ne s'y méprenne pas, le terrain de football des Costeños ne ressemble à un stade que de nom. Ici, pas de tribune, de vestiaire ou de pelouse entretenue. L'aire de jeu est boueuse, les limites sont approximatives, les buts sont sans filets et les règles sont adaptées en conséquence.

Jeu d'hommes par excellence, l'exercice du football est monopolisé par les Costeños. Ces derniers distinguent quatre catégories d'équipes organisées sur un modèle identique : les équipes de « jeunes », de « juniors », de « confirmés » et de « seniors ». Chez les Costeños, on est censé avoir un meilleur niveau de football en prenant de l'âge. Les équipes de jeunes, les moins bonnes, regroupent les enfants de la *ranchería* jusqu'à environ 12 ans ; celles de juniors sont constituées par les adolescents, jusqu'à environ 20 ans ; puis, entre 20 et 40 ans, les hommes sont considérés comme confirmés ; au-delà, ce sont des seniors. Les joueurs de chacune des équipes arborent des maillots aux couleurs criardes. Aussi, chaque équipe dispose de son propre ballon, plus ou moins lourd et gros : tandis que les jeunes jouent avec un petit ballon en plastique, les confirmés ont un vrai ballon réglementaire. Les juniors et les seniors, quant à eux, jouent avec ce qu'ils peuvent, à condition toutefois que ce ne soit pas avec le ballon réglementaire des confirmés (l'idée de jouer avec un ballon d'enfant ne se présente même pas). Enfin, chaque joueur achète son propre maillot ; les ballons, en revanche, sont achetés par la totalité des joueurs d'une équipe.

L'ordre dans lequel les différentes équipes utilisent le terrain est strict. En semaine, les jeunes jouent seulement pendant les récréations. Cependant, cette prérogative n'est valable que pour eux seuls, car, pour les autres équipes, il est d'usage de ne jamais jouer pendant que des hommes travaillent dans les caféières. Ce règlement n'a pas été imposé par le planteur : celui-ci, au contraire préférerait que les inoccupés jouent au football pendant la journée plutôt que de « tourner en rond ». Une fois que les ouvriers ont terminé leur journée de travail, les seniors commencent à jouer, qu'ils soient – ou non – permanents. Après environ une demi-heure de jeu, ils quittent le terrain pour laisser la place aux

juniors, toujours pour une demi-heure. Enfin, c'est au tour des confirmés d'occuper le terrain jusqu'à la tombée de la nuit. Bien entendu, tous les *rancheros* ne jouent pas le même jour. Là encore, l'organisation est rigide puisque les équipes de chaque catégorie tourment tous les jours et laissent la place aux autres. On remarque cependant qu'il n'y a qu'une seule équipe de confirmés dans la *ranchería*. Par ailleurs, aucun arbitre ne vient superviser la rotation des équipes ou les parties. Entre eux, les joueurs sont particulièrement disciplinés. Lorsque débute la saison du championnat national, Don Manolo constitue une « super équipe » pour jouer contre des *fincas* voisines. La super-équipe regroupe les meilleurs éléments de chaque catégorie. Les joueurs confirmés y sont largement majoritaires : en 1988, la super-équipe comptait dix confirmés, trois seniors et deux juniors.

La fascination exercée par la super-équipe et le football en général sur les jeunes gens est impressionnante. Pour eux, les joueurs sont doués de qualités exemplaires. N'importe quel adolescent est ainsi capable de retracer la carrière de tous les membres de la super-équipe. Mais le prestige de ceux qui font gagner la *finca* ne s'arrête pas au domaine du football. Dans l'esprit de l'administrateur, comme dans celui de la plupart des *Costeños*, un bon footballeur excelle nécessairement dans tous les domaines, notamment dans le travail du café. La preuve en est que la plupart des ouvriers – dits d'élite – chargés de couper les rejets du café appartiennent également à la super-équipe de football. Autre exemple, le but que Samuel – un jeune *costeño* – réussit à inscrire à la dernière minute de la partie qui mena la super-équipe de la *finca* en finale du championnat régional inter-*fincas* a pesé très lourd dans sa carrière d'ouvrier. L'administrateur intervint en effet personnellement auprès du planteur pour que Samuel devienne permanent après le départ en retraite d'un Ancien.

Le basket-ball, en revanche, ne suscite pas la même passion que le football, notamment chez l'administrateur. C'est que, à la *finca* comme ailleurs au Guatemala, il s'agit d'un « sport de femmes<sup>14</sup> ». Comme pour le football, les dimensions du « petit terrain » sont approximatives. Aussi, on ne compte qu'un seul panier au lieu de deux, conformément aux règles du basket de rue pratiqué aux États-Unis. Pour jouer, les cinq joueuses de chaque équipe se relayent donc en attaque et en défense. Chez elles, le temps de jeu ne compte pas. Il s'agit en effet que l'équipe placée en attaque mette dix paniers à l'équipe adverse et ainsi de suite. Finalement, la seule véritable différence avec le basket-ball classique tient à ce que l'équipe qui marque un panier reprend la balle. Comme les jeunes footballeurs, les basketteuses ne jouent pas pendant que

14. Apparemment, la division sexuelle des pratiques sportives est moins formelle dans les plantations de canne à sucre de la côte : « Le football est le sport dominant [à la plantation] et, comme dans la plus grande partie du Guatemala, il est seulement joué par les hommes. [...] Le basket-ball et le volley-ball sont des sports considérés comme acceptables pour des jeunes femmes, bien qu'ils soient également joués par des hommes en équipes » (BOSSEN, 1984 : 179-180).



les hommes travaillent. Ceci est autant lié à la température ambiante, extrêmement élevée pendant la journée, qu'à la grande activité des femmes. Elles attendent patiemment la fin de la journée pour investir le petit terrain.

Contrairement à ce qu'on observe chez les hommes, les équipes de basket-ball se constituent de manière plutôt informelle. Dans la mesure des places disponibles, toute femme peut rentrer sur le petit terrain dans l'équipe de son choix et pour la durée qu'elle désire. De même, la tenue des joueuses n'a rien de formel puisque les femmes sont toujours vêtues de leurs longues jupes. Bien que l'accoutrement ne permette pas de se déplacer rapidement sur le terrain boueux, il favorise cependant les passes et le jeu collectif. En tout état de cause, l'ambiance est infiniment plus détendue sur le petit terrain que sur le stade.

Faut-il voir une continuité culturelle méso-américaine dans le goût des ouvriers de plantations pour les jeux de balle? Si l'on en croit TALADOIRE, l'une des particularités des jeux de balle (précolombiens) a toujours été d'assurer des fonctions (politiques, économiques, symboliques) extrêmement différentes selon les époques, tout en s'adaptant à de nouveaux contextes (1986 : 65). À propos d'un exemple mexicain, DEHOUE rapporte que les affrontements sportifs et rituels participent des mêmes « structures dualistes diamétrales » que dans le reste de la société (1974 : 62)<sup>15</sup>. La répartition géographique des aires de jeu, compte tenu de la spécialisation sexuelle des sports pratiqués, prend incontestablement un sens symbolique particulier dans le contexte de la plantation. Don Agustín n'a pas sciemment décidé de l'attribution spécifique de chacun des terrains. La réalité est à la fois plus simple et plus compliquée.

En fait, avant que les Juanatecos n'arrivent à la *finca* en 1960, le terrain de football se trouvait situé au cœur des caféières. À l'arrivée des *Indios*, Don Agustín décida de replanter du café à la place du terrain de football et de le déplacer à côté du Campement du Bas, à la place d'une ancienne pâture. Aux yeux des Costeños, le stade de football est aujourd'hui un élément indissociable du territoire villageois. D'une certaine manière, les Juanatecos furent donc évincés en douceur du stade. Car, dans la mesure où leurs relations avec les Costeños n'étaient pas amicales, ils ne pouvaient s'imposer dans le Campement du Bas pour jouer au football. Il n'est pas certain, d'ailleurs, que les Juanatecos aient été des adeptes de ce jeu à cette époque. Néanmoins, ce n'est qu'en 1980, lors de la reconstruction des *rancherías*, que les Juanatecas demandèrent au patron de leur aménager une aire de jeu pour le basket-ball. Cette requête, qui fut agréée par le planteur, conforta

15. Sur une communauté indienne des Andes, MOLINIÉ-FIORAVANTI écrit que : « [...] les jeunes se retrouvent et se fréquentent dans des clubs scolaires qui respectent la division traditionnelle en *Urayparte* et *Huichayparte* : chacune des moitiés a son local et son équipe de football ; des bagarres éclatent au cours des bals quand une femme d'un club est abordée par un membre de l'autre. L'ethnographie des régions qui vivent une culture andine plus traditionnelle nous permet de penser qu'il s'agit de pratiques liées à l'endogamie de moitiés » (1982 : 115).

finalement les Costeños dans l'idée qu'ils se faisaient des *Indios*. C'est, à leurs yeux, « parce qu'ils n'ont aucune virilité » que les Juanatecos ne jouent pas au football. La preuve en est, disent-ils, « qu'ils pouvaient très bien demander au patron de leur faire un stade de foot<sup>16</sup> ».

Pendant que les femmes jouent au basket-ball, les Juanatecos se détendent, les uns fumant une cigarette, les autres dégustant une *tortilla*. Seuls les très jeunes garçons simulent des parties de football en frappant dans de vieilles boîtes de conserve à travers les allées du campement. Cette « habitude *costeña* » est tolérée pendant l'enfance. À l'adolescence, en revanche, les Juanatecos considèrent comme « grotesques et enfantins » les soi-disant adultes « qui courent bêtement après une balle ». Un jeu qui témoigne d'une grande virilité pour les Costeños est l'indice d'une grande puérité aux yeux des Juanatecos.

#### LE DÎNER : LE TEMPS DES HOMMES ET DES ENFANTS

Dès 18h30, la nuit a complètement absorbé les villages. Par temps de pluie, on ressent la fraîcheur colportée par les nuages chargés d'eau qui s'accrochent aux collines environnantes. Les grenouilles, insectes et autres oiseaux de nuit engagent leur concert. Alors que la campagne se peuple soudain d'animaux, l'activité humaine se concentre à l'intérieur des *ranchos*. Un peu auparavant, les jeunes filles sont à nouveau allées remplir les jarres aux points d'eau. Les adolescents se sont alors livrés aux mêmes rituels de séduction qu'à la mi-journée. Pendant ce temps, les enfants rentrent les animaux de basse-cour dans la cuisine. Déjà, les cuisinières font repartir les feux. Elles remplissent d'eau leur marmite pour y faire cuire des haricots et affinent le reste de la pâte de maïs pour faire de nouvelles *tortillas*. Les chiens, qui flairent l'arrivée du repas, sont impitoyablement jetés dehors. Peu à peu, les hommes font leur entrée dans les cuisines. Ils dégoulinent encore d'eau, car ils reviennent juste de la rivière où ils ont été se laver.

C'est silencieusement que les Costeños s'assoient par terre, dans le logis comme dans la cuisine. Pour le dîner, on sert, dans l'ordre, le chef de famille, les hommes mariés, les hommes célibataires, les adolescents et les enfants de sexe masculin. Chez Ceux du Bas, le statut social d'un homme l'emporte souvent sur son âge : par exemple, un jeune permanent marié est servi avant un vieux célibataire sans travail. Celui-ci n'est pas servi avec les enfants : en fait, on le sert juste avant les jeunes célibataires. Les femmes ne sont pas aussi formalistes que les hommes. Dès qu'elles commencent à activer les feux (vers 11-12 ans), les jeunes filles se servent

16. Comme me l'a suggéré François-René PICON, le goût des femmes pour le basket-ball pourrait être lié à l'influence des missionnaires nord-américains (catholiques) à Tejutla, avant que le groupe ne s'installe à la *finca*. En effet, il est fréquent que les pères introduisent ce type de sport dans les communautés indiennes partout en Amérique latine. Il est vrai que le basket-ball est une activité qui prend peu de place et qui occupe un maximum d'individus (comm. pers.).

elles-mêmes de *tortillas* sur le *comal* ou de haricots dans la marmite. La femme du chef de famille se sert souvent – mais pas systématiquement – en dernier. Cela dépend en fait de l'attention que ses hommes exigent. Enfin, le reste des femmes se sert en même temps que les petits enfants. Pendant le dîner, l'attention de la maisonnée est concentrée sur les hommes, sans pour autant que ces derniers n'échangent la moindre parole ni entre eux ni avec les femmes. Les hommes, semble-t-il, sont les chefs d'orchestre immobiles d'une symphonie muette qui se joue sans eux.

Dans le Campement du Haut, les hommes *juanatecos* se tiennent à l'entrée des cuisines, debout et entourés de leurs enfants, quels que soient leur statut social et leur âge. Au contraire des enfants *costeños*, les petits *Juanatecos* sont les rois pendant le dîner. Ils sont toujours servis les premiers et tout le monde est à leurs petits soins, y compris le chef de famille. C'est l'épouse de celui-ci – la femme qui pétrit la pâte de maïs et qui cuisine les *tortillas* – qui distribue la nourriture.

Pendant le repas, les convives ne sont pas arbitrairement placés. En effet, une nette séparation entre les hommes et les femmes est respectée, les secondes conservant leur place debout à proximité du feu tandis que les premiers restent en retrait. Le fait que les hommes se tiennent en silence, loin du foyer, indiquerait qu'ils sont simplement tolérés dans la cuisine. D'ailleurs, la rapidité avec laquelle ils dévorent leur dîner – environ 5 minutes – et quittent « le cœur » du *rancho* corrobore cette impression. Les hommes prendront leur « petit café » et quelques fruits dehors, assis sur le rebord de l'entrée principale, à l'opposé de la cuisine. En attendant qu'ils terminent leur repas, les femmes ne mangent pas. C'est une fois que les hommes ont quitté la cuisine qu'elles commencent vraiment à dîner. Auparavant, les Juanatecas prennent bien soin de rassembler les déchets alimentaires et de mettre les assiettes à tremper dans l'évier qui se trouve en dehors de la cuisine. Comme si tout ce qui avait été touché par les hommes ne devait pas rester trop longtemps dans la cuisine. Aux yeux des femmes, la cuisine doit demeurer un espace féminin.

#### LA VIE LA NUIT

Les *rancheros* vont se coucher peu après le dîner. Il est vrai que la journée a été longue et que les loisirs, passé 20h, ne sont pas nombreux dans les *rancherías*. Les enfants sont les premiers à s'endormir, s'allongeant pour cela sur le premier matelas – ou la première natte – venu. Les adultes ne tardent guère à les rejoindre. Les places n'étant pas particulièrement attribuées, on

dirait que les villageois choisissent l'enfant avec lequel ils vont dormir. Néanmoins, au cours de la nuit, les chassés-croisés sont multiples et bruyants, personne ne souhaitant rester à sa place de départ. On observe ce comportement tant chez les Costeños que chez les Juanatecos.

Les adolescents qui ne travaillent pas régulièrement à la *finca* sont ceux qui tardent le plus à se coucher. Ainsi, les jeunes Costeños tentent souvent de s'immiscer chez le commerçant qui dispose, depuis 1983, d'un téléviseur en noir et blanc, mais ne permet son accès qu'à un cercle restreint de parents et de voisins. S'il accepte exceptionnellement de laisser rentrer des adolescents, la plupart se contentent de regarder le téléviseur par la fenêtre. Pour les retransmissions de football, l'animation est aussi chaleureuse à l'intérieur qu'à l'extérieur de la buvette.

De la buvette, on entrevoit les villageois qui, plus ou moins subrepticement, quittent la *finca* pour revenir beaucoup plus tard dans la nuit. Les adolescents sont prolixes sur les raisons de ce qu'ils appellent des « fugues ». Contrairement à leurs parents, ils n'hésitent pas à en dévoiler la destination. Si le règlement n'interdit à personne de sortir la nuit, il permet en revanche à Don Manolo de sanctionner les souïards qui provoquent du tapage nocturne. De fait, il arrive parfois que des hommes qui sont allés boire plusieurs verres de *cucha* (alcool artisanal) dans une plantation voisine rentrent quelque peu éméchés. En principe, l'amende se monte à un demi-journal, c'est-à-dire à la moitié du salaire minimum journalier, l'argent devant être versé au Trésorier de La Parcelle. Aux yeux des *rancheros*, l'administrateur a tendance à profiter abusivement du règlement pour leur extorquer de l'argent. Néanmoins, ces fugues ne sont pas très fréquentes, une à deux fois par mois tout au plus. Enfin, les femmes quittent rarement les *rancherías* le soir. Il est vrai que l'on compte sur elles pour préparer les *tortillas* et le café dès l'aube. Au petit matin, la fumée qui s'échappe des toits percés de la *ranchería* se confond avec la brume et semble prolonger quelque peu les trop brefs instants de repos.

---

## AUX CONFINS DES RANCHOS

La description des caféières, des *rancherías* et des *ranchos* serait incomplète si l'on n'évoquait pas les frontières réelles et symboliques qui les séparent. En outre, ces frontières révèlent la perception que se font les *rancheros* de ces différents univers et, surtout,

de leurs rapports. D'une certaine manière, ces frontières sont significatives des tensions sociales que vivent et ressentent les villageois.

## De « mon rancho » à celui du voisin

### ORDURES INDUSTRIELLES ET ALIMENTAIRES

Les *ranchos* qui se situent à la limite du territoire villageois sont bordés, d'un côté, par l'espace vivrier, de l'autre par une « frontière » qui les sépare de la zone caféière. À l'exception de cette frontière sur laquelle on reviendra, le planteur n'intervient pas dans le choix des marques physiques qui délimitent les enclos. Selon les familles et les époques de l'année, les semis, les pépinières, les barils et les fils pour faire sécher le linge remplissent cette fonction. Dans les enclos, il n'existe pas de barrière de pierres ou de clôture en fil de fer barbelé définitives : les enclos ne sont donc jamais totalement fermés et laissent toujours de petits passages. Contrairement à la frontière qui sépare – de manière pérenne et fixe – les *ranchos* et les caféières, les limites entre les espaces vivriers apparaissent donc poreuses et mouvantes.

Néanmoins, la perméabilité des enclos ne signifie pas pour autant qu'ils soient ouverts à tous. Il existe en effet des signes d'occupation – on dit de « propriété » – d'une famille sur un enclos. Il en est ainsi de la présence de déchets – alimentaires ou autres – sur le sol. En effet, loin d'être négligemment répandues, les ordures ménagères circonscrivent l'espace domestique et témoignent de l'intense activité humaine et animale qui y règne. On distingue deux types de déchets bien spécifiques : les ordures non périssables et les ordures alimentaires, chacune ayant une fonction particulière.

D'une part, c'est d'un geste délibéré que les femmes lancent les vieilles boîtes de conserve, les sacs en plastique percés, les piles usagées ou les bouteilles vides – en somme les ordures non périssables – aux limites de l'enclos. Lorsqu'on demande à une maîtresse de maison d'expliquer les raisons de son geste, elle répond simplement que : « Personne ne viendra balayer à ma place! ». Aussi, comme il est probable que cette maîtresse de maison n'ira pas non plus balayer l'enclos de sa voisine, on peut penser que la dispersion des ordures non périssables sanctionne l'existence d'une frontière reconnue entre les enclos.

D'autre part, les *rancheras* distribuent équitablement les résidus alimentaires laissés par les corésidents du *rancho* aux animaux de basse-cour. Cette habitude permet bien évidemment de réduire le budget consacré à l'achat de maïs dur sur le marché. Les villageoises profitent également de la distribution quotidienne des

restes alimentaires pour compter les volailles et chasser les animaux intrus. Ce procédé est encore une manière de délimiter l'espace domestique. Il n'est pas question, en effet, « de nourrir les animaux des autres ». En dépit des apparences, la saleté des enclos est donc moins le résultat de la négligence que d'un acte délibéré destiné à en marquer les limites.

#### DROITS DE PASSAGE

En dépit de ce qui vient d'être dit, les enfants de l'une et l'autre *ranchería* se meuvent plutôt librement entre les différents enclos. En fait, on les laisse même volontiers jouer où bon leur semble tant qu'ils n'abîment rien. Mais, en général, les enfants respectent les semis. Dès le plus jeune âge, ils sont en effet familiarisés à entretenir les « petites plantes ». Si, par malheur, un enfant provoque des dégâts, ses frères et sœurs y remédient immédiatement et l'incident est rapidement oublié. Les adolescents, en revanche, ne traversent plus les enclos en courant. À l'instar de leurs parents, ils empruntent les allées en terre qui longent les blocs, c'est-à-dire les principaux groupes de logis.

Pendant la journée, le passage des volailles est continu et impossible à contrôler rigoureusement. C'est ainsi que des poules disparaissent parfois des enclos. Les propriétaires accusent alors les chiens, avant de suspecter les voisins. Toutefois, si la suspicion sur un voisin se confirme, les villageois qui ont été volés lui demandent directement restitution. En général, l'animal est immédiatement rendu, car il ne s'agit pas vraiment d'un vol. Ce faisant, les *rancheros* provoqueraient des petits incidents avec leurs voisins pour, finalement, mieux se réconcilier. Les vols de poules ressemblent donc plutôt à des provocations très théâtrales qu'à des actes d'agression. D'ailleurs, si un animal de valeur (cochon ou pintade) s'enfuit de son enclos, la personne qui le trouve le ramène spontanément à son propriétaire.

Les chiens qui osent s'aventurer dans les *ranchos* voisins sont en revanche malvenus et fort mal traités. Leur intrusion provoque même des disputes entre les villageois. En général, les chiens sont si chétifs que même la peur ne parvient pas à susciter leur agressivité. En fait, c'est la nuit qu'ils ont une utilité. Leurs aboiements, qui constituent de véritables marqueurs sonores, rappellent en effet la frontière de l'enclos au visiteur importun.

#### LA RÉOLUTION DES CONFLITS INTRACOMMUNAUTAIRES

En réalité, ce sont les cochons qui posent le plus de problèmes aux *rancheros*. L'usage est de les attacher au pied d'un arbre ou, lorsqu'ils se montrent trop virulents, de leur construire un enclos

en bambous. Aussi, il est fréquent que les *rancheras* – surtout les Juanatecas – les promènent en laisse afin qu'ils se nourrissent des herbes grasses du *monte*. À cette occasion, il arrive que le cochon brise sa laisse et échappe à sa maîtresse. Une folle course commence alors à travers les enclos. L'animal, saccageant tout sur son passage, évite habilement les mains qui tentent de se saisir de lui. La réaction des villageois face à ce genre d'incident est un bon indicateur de l'état de leurs relations. Si les dégâts provoqués par le cochon sont réparés en commun, à la fois par les propriétaires de l'animal et les victimes, cela signifie qu'on est entre gens bien. En revanche, si la réparation des dégâts prend du temps, cela signifie que les familles ne s'entendent pas. À une occasion, chez les Juanatecos, la victime d'un cochon laissa sa *milpa* détériorée pendant quelques jours, à la vue de tous, comme pour mieux montrer l'étendue de son malheur et la mauvaise volonté du propriétaire de l'animal.

Les villageois évitent soigneusement de faire appel à un arbitre extérieur pour régler les différends qui peuvent les opposer à propos des enclos, car ils souhaitent préserver le mieux possible leur univers domestique. La plupart du temps, ce sont donc les maîtresses de maison qui règlent les disputes intra-villageoises à grands renforts d'insultes. À la *finca*, les animosités parfois prolongées entre individus n'ont jamais conduit, à ma connaissance, à des vendettas. Chez les Juanatecos, on s'offre des produits de la *milpa* pour signifier que le différend est clos. Chez les Costeños, on échange plutôt des boissons ou des pâtisseries. Dans l'un et l'autre cas, le geste signifie la fin des hostilités et le début d'une ère nouvelle de bon voisinage. Les conflits inter-villageois, de même, sont rapidement étouffés par les uns et les autres. Lorsqu'un animal disparaît sans laisser de traces, les *rancheros* ne franchissent pas le stade de l'accusation officieuse, comme s'ils tenaient à éloigner le plus possible le plaignant de leurs affaires. Ainsi, lorsqu'un cochon *juanateco* parvint à s'enfuir de son enclos et qu'il saccagea un jardin *costeño*, l'affaire fut immédiatement étouffée par les villageois – y compris par les Costeños qui n'avaient aucun intérêt à ébruiter l'affaire. Les Juanatecos réparèrent les dégâts non sans avoir vivement réprimandé la *ranchera* coupable d'inattention. La sanction de la communauté, qui couvre de honte la fautive, se substitue alors parfaitement à la sanction du *finquero*.

Que se passe-t-il lorsqu'un animal s'enfuit de son enclos et brise des caféiers? Dans ce cas, l'amende est élevée puisqu'elle correspond à un *jornal* (6 Quetzales, soit environ 8 FF) par arbuste endommagé. En principe, c'est pour éviter ce genre d'incident que Don Agustín interdit aux *rancheros* d'élever un cochon. Que signifie ce décalage entre les menaces du plaignant et les agissements

des *rancheros*? Comme Don Agustín le déclare lui-même : « Il s'agit de faire sentir aux gens qu'ils sont encadrés, mais qu'on n'est pas toujours derrière eux; ceci afin qu'ils se sentent responsables ».

Dans d'autres régions de plantations du pays, c'est l'administrateur – assisté d'un contremaître – qui a la responsabilité d'arbitrer les conflits dans les *rancherías*. Une telle situation provoque parfois des abus d'autorité, car l'administrateur – du fait de sa position d'intermédiaire entre le *finquero* et les ouvriers – exerce un chantage considérable sur ces derniers. D'autres fois, mais le cas est moins fréquent, c'est le *finquero* qui reçoit les ouvriers dans son bureau à des dates fixées à l'avance. Pour Don Agustín, ce système est inefficace, car il favorise la « surenchère de plaintes, les ouvriers ayant naturellement tendance à profiter de l'occasion qui leur est donnée pour inventer des tas de conflits afin de soutirer quelque chose au patron ».

### *Des enclos aux caféières : frontière naturelle et frontière artificielle*

L'inévitable présence du café explique sans doute l'absence d'un règlement fixant la superficie maximale des enclos. Il serait en effet inconcevable d'arracher des caféiers pour agrandir la fraction de l'espace concédée aux ouvriers. D'ailleurs, Don Agustín ne modifia pas l'étendue des enclos lorsque, en 1980, il entreprit de faire reconstruire les *ranchos*. Pour lui, la dimension des *rancherías* est naturellement et définitivement fixée.

Les *rancheros* – qui ne peuvent rien entreprendre pour étendre physiquement leurs enclos – font tout leur possible pour s'isoler des caféières. De manière significative, les ouvriers *juanatecos* affirment que le café est une plante « petite et obscure qui gâche la beauté des *milpas* ». Les ouvriers *costeños*, quant à eux, déclarent ne pas apprécier que « les caféières surveillent la maison comme l'administrateur surveille les ouvriers dans les caféières<sup>17</sup> ». Il est incontestable que les hommes, une fois de retour dans leur logis, tentent d'oublier l'environnement de la plantation. Pour leur part, les femmes ne tiennent pas de discours aussi explicite à l'encontre des caféières. Durant la journée, il est vrai qu'elles évoluent surtout dans des espaces – l'enclos, la cuisine, la rivière – qu'elles se sont symboliquement appropriés.

Jusqu'en janvier 1987, *Costeños* et *Juanatecos* avaient coutume de planter des bananiers à la lisière des enclos et des caféières pour mieux marquer – semble-t-il – l'existence de leur espace privé (pour « masquer les caféières » disent-ils). La plante procurait un

17. En ce domaine, les métaphores sont riches. En se référant à la canne à sucre, les ouvriers de plantation colombiens dont parle TAUSSIG évoquent le « terrible monstre vert, le dieu des propriétaires » qui les entourent (1980 : 121).



complément alimentaire régulier aux hommes et aux animaux. Les feuilles servaient aussi à envelopper les *tamales*, le plat de choix des *rancheros*. Pourtant, à la suite de diverses conversations avec des agronomes, notre planteur décréta que la proximité entre le café et le bananier était nuisible au premier sur le plan phytosanitaire. L'ordre fut donc donné aux villageois d'arracher les bananiers du jour au lendemain et de ne plus en planter. Ce règlement provoqua, en vain, la protestation des *rancheros*. Jusqu'à présent, la décision du planteur est demeurée irrévocable<sup>18</sup>.

Comme culture de substitution, Don Agustín proposa aux *rancheros* de semer des *yuccas* (*Yucca* spp.), une plante de décoration à croissance rapide pouvant atteindre 2 m de haut et dont les boutures peuvent être vendues à des horticulteurs en vue de leur exportation aux États-Unis. Aujourd'hui, la plupart des enclos jouxtant les caféières sont entourés de *yuccas*. Néanmoins, les *rancheros* – qu'ils soient Costeños ou Juanatecos – ne semblent pas très satisfaits de la plante. Ils la présentent en effet comme un substitut « très avare » de la banane, qualifiée de plante « très généreuse ».

L'expression « très avare » peut surprendre dans la mesure où les villageois vendent effectivement des boutures de *yucca* à un petit commerçant qui a ouvert une centrale d'achat et d'exportation non loin de la *finca*. Après un mois et demi de croissance, chaque bouture se vend en effet 1 Quetzal (1,35 FF), sachant qu'un enclos moyen produit environ 70 boutures par an. À Las Palmas, le plus gros fournisseur de *yucca* vend environ 120 boutures par an. Après avoir été chimiquement traitées par le commerçant, les boutures sont refermées à la cire avant d'être embarquées vers les États-Unis. Il suffit alors d'enlever le bouchon de cire pour que les feuilles sortent à nouveau. Mais l'argent issu de ce petit commerce ne permet pas aux familles d'acheter autant de bananes qu'elles le souhaiteraient, tant en nombre qu'en variété. Avant 1987, il est vrai que les villageois distribuaient sans compter des bananes aux animaux de basse-cour. De plus, les *rancheros* sont persuadés que la qualité gustative de la feuille de bananier est inégalable : « Aucune autre feuille ne peut donner un aussi bon goût aux *tamales* ». À ces différentes pertes, s'ajoute la contrainte de rapporter du marché des régimes de bananes très lourds et pas toujours à point. Enfin, force est de constater que le *yucca* masque moins bien les plantations de café que ne le faisaient les bananiers. Dans ce contexte, il n'est donc pas étonnant que le *yucca* soit considéré comme une plante avare par l'ensemble des *rancheros*.

Aujourd'hui, les Costeños continuent à présenter la « file » – c'est-à-dire la plantation de bananes – comme étant « la seule frontière possible entre l'enclos et la caféière ». À cet égard, l'emploi du

**18.** Mais ce type de décision agronomique est susceptible de changer.

Il suffit en effet qu'un expert de renom passe dans la région et soutienne une autre pratique pour provoquer un changement.

Récemment, en 1993, on m'a rapporté que des variétés de bananiers d'altitude avaient été semées à la *finca* à titre expérimental. Précisons que les planteurs ne se montrent pas aussi versatiles lorsqu'il s'agit d'élaborer des stratégies agricoles pour des cultures de rente.

terme « frontière » est significatif. En passant à travers les files de bananiers, les *rancheros* ont en effet la certitude de changer d'univers et de statut : d'ouvriers, les hommes deviennent villageois et *vice versa* selon le sens de leur trajet. Les Juanatecos, quant à eux, affirment que le *yucca* n'est pas un « produit naturel », contrairement au bananier. Une fois encore, l'emploi de l'adjectif « naturel » n'est pas fortuit. De fait, les *rancheros* considèrent comme tels les seuls produits de la *milpa* et du *monte*. À ce titre, le *yucca* – comme le café – n'a pas sa place dans l'enceinte de l'enclos.

En tout état de cause, le bananier est à la fois, et pour l'ensemble des villageois, une denrée alimentaire et un symbole de la rupture entre l'univers caféier et la sphère domestique. L'arrachage des files de bananiers les a donc beaucoup heurtés. Et bien que Don Agustín soit persuadé d'agir « pour le bien de la plantation et donc des *rancheros* », il avoue cependant qu'il accéléra l'aménagement de La Parcelle en 1987 « pour atténuer l'amertume des villageois » (cf. chap. 3). Cette initiative montre en vérité que notre planteur pressentait l'impopularité de sa décision.

### « La richesse des femmes » ou comment l'esprit d'entreprise vient aux femmes<sup>19</sup>

Contrairement aux premières impressions de celui qui traverse une plantation, les *rancheros* ont bien une vie privée. En dépit de son exigüité, l'enceinte relativement préservée du territoire villageois est le cadre d'une sociabilité quotidienne dont le rythme échappe en partie aux contraintes du travail salarié dans les caféières. Plusieurs espaces permettent le développement de cette sociabilité : les rivières, les points d'eau, les aires de jeu, les cuisines, les jardins. Chacune à leur manière, les villageoises s'approprient ces espaces à la fois pour y accomplir les besognes domestiques et des activités ludiques et commerciales. Si les *rancheros* évoquent rarement les activités marchandes de leurs épouses, elles n'en sont pas moins réelles. Il est certes difficile de calculer à combien se monte exactement la « richesse des femmes ». On peut cependant distinguer trois sources de revenu principales, bien qu'elles soient inégales et irrégulières : il y a l'argent que les femmes gagnent dans les caféières, celui qu'elles gagnent en vendant des aliments aux ouvriers temporaires et, enfin, l'argent issu des activités commerciales développées dans le cadre du *rancho*.

Pour ce qui concerne le travail salarié dans les caféières, le traitement de Celles du Bas et de Celles du Haut est à peu près équivalent. Ainsi, une ouvrière *costeña* qui participe à la cueillette gagne

19. J'emprunte ce titre à l'ouvrage de WEINER sur les populations trobriandaises (1983).

720 FF. Si elle a la chance de travailler sur la pépinière, elle gagne près de 130 FF de plus, soit 850 FF par an. De son côté, une ouvrière *juanateca* ne gagne que 720 FF avec la cueillette puisqu'elle ne participe pas aux travaux de la pépinière. En fait, la seule autre activité salariée accessible aux femmes le restant de l'année est la fertilisation des caféiers. À cette occasion, elles gagnent 243 FF. Néanmoins, on a vu que les Costeñas qui avaient déjà travaillé cédaient délibérément leur place à des corésidentes de manière qu'elles puissent également gagner de l'argent. Finalement, les *rancheras* des deux campements gagnent environ 800 FF par an, compte tenu des arrangements qui les lient à leurs corésidentes.

En revanche, la vente de produits alimentaires dans les caféières à des ouvriers temporaires est sujette à d'importantes variations. Pour les vendeuses, les mois de mai et juin – puis les trois principaux mois de cueillette (septembre, octobre, novembre) – sont les meilleurs de l'année. En 1988, les femmes parvenaient à gagner entre 11 et 15 FF dans un bon jour. Cependant, les *Juanatecas* gagnent plus d'argent que les Costeñas avec cette activité. Cela est dû au fait que les vendeuses ne vendent leurs produits que sur les parcelles où travaillent leurs hommes. Or, il se trouve que le planteur regroupe les ouvriers temporaires et Ceux du Haut sur les mêmes parcelles. Ce faisant, il avantage donc involontairement les vendeuses *juanatecas*. Quoi qu'il en soit, les gains issus de la vente d'aliments dans les caféières sont supérieurs – pour les femmes – aux revenus du café : 1000 FF par an pour un *rancho costeño* et jusqu'à 1500 FF pour un *rancho juanateco*.

Les activités commerciales développées dans le cadre des *ranchos* sont, en revanche, plus rémunératrices pour les Costeñas. En principe, la fabrication du savon et la couture rapportent autant aux femmes artisans des deux villages, soit une centaine de francs par mois. Mais on ne dénombre que deux fabricants de savon et une couturière à San Juan, contre respectivement quatre et deux à Las Palmas. Par ailleurs, seules Celles du Bas s'adonnent à l'horticulture, une activité qui rapporte à chaque maîtresse de maison une quarantaine de francs par mois, avec même des périodes de pointe pendant les grandes fêtes religieuses (jusqu'à 100 FF le Jour des Morts). Enfin, les Costeñas vendent plus fréquemment des œufs et des poussins que les *Juanatecas*. Celles-ci réservent en effet les produits de la basse-cour à la consommation domestique et, je vais y venir, pour faire des cadeaux.

Dans l'ensemble, tous les habitants participent à l'amélioration de la situation financière et alimentaire des *ranchos*. Mais cela n'exclut pas un comportement distinct selon les villageoises : tandis que les *Juanatecas* consacrent plutôt leur argent et leur énergie à

l'entretien de la *milpa*, les Costeñas développent plus volontiers des activités commerciales. Cette différence serait-elle liée à la nature des relations que nouent les hommes avec les femmes?

La façon dont les *rancheras costeñas* s'associent et se séparent de leurs époux pour mener à bien leurs diverses activités semble indiquer qu'elles entendent maximiser le rendement de l'ensemble des entreprises du *ranchito*. De fait, la spécialisation des hommes dans un domaine précis (l'élevage commercial) permet aux femmes d'investir dans des activités complémentaires. Ce faisant, les Costeñas font preuve d'un certain opportunisme et d'un grand sens de l'initiative individuelle. De leur côté, les Juanatecas maintiennent également les hommes à l'écart de leurs activités et évoluent dans une sphère qui leur est propre. Contrairement à leurs voisines, elles ne profitent toutefois pas de leur relative autonomie pour développer des activités commerciales sur une base individuelle. Il semble en effet que les villageoises se concentrent sur l'entretien de la *milpa* et la mise en valeur des différents espaces qui y sont associés. Exception faite des quelques exemples mentionnés, elles ne s'engagent guère dans des entreprises rémunératrices. Ce choix, qui limite les revenus des familles *juanatecas*, n'a rien à voir avec un manque d'argent puisque les femmes des deux villages gagnent globalement une somme identique dans les caféières. Au contraire, Celles du Haut ont des revenus supérieurs à leurs voisines grâce à la vente d'aliments aux ouvriers temporaires. D'une certaine façon, le manque d'initiative commerciale dont font preuve les Juanatecas pourrait avoir une contrepartie positive : il maintiendrait en effet une certaine homogénéité de mode de vie entre les familles du campement. Cette homogénéité, à son tour, favoriserait une sociabilité de type communautaire.

Les grands jours des *rancheros*

---

Si les *rancheros* connaissent parfaitement le calendrier grégorien, ils se réfèrent volontiers à un petit nombre de dates correspondant à des occupations particulières et à des fêtes – religieuses ou laïques – pour se repérer dans l'année. Ces dates – ou « grands jours » – rythment le temps et c'est par rapport à elles qu'on situe les divers événements – naissances, décès, départs – qui affectent la vie des villageois comme celle de la collectivité.

En général, les *rancheros* datent un événement en fonction du grand jour à venir. On dira par exemple qu'« un tel est né avant Noël ». Si l'on demande plus de précision, on obtient une date en nombre de semaines : « un tel est né cinq semaines avant Noël ». Pour le décompte des années, les *rancheros* – en particulier les Costeños – se réfèrent à la cueillette du café. Le plus souvent, c'est une anecdote qui confère sa spécificité à chaque récolte. On dit alors : « C'était l'année où les bandits ont volé la paye de la *finca* d'à-côté » ; ou encore : « Cette année-là, la Parcelle Santa Eugenia n'était pas encore mûre ». Ce type de repère montre à quel point le café fait partie intégrante de la vie quotidienne des *rancheros*.

Les grands jours, sacrés ou profanes, sont également l'occasion d'échanger des produits alimentaires, d'avoir des activités exceptionnelles, de s'offrir des cadeaux, comme d'exprimer des préoccupations d'ordre symbolique. Parfois, les jours d'exception mêlent ces différentes dimensions. En tout état de cause, ils manifestent une sociabilité originale, en marge de l'organisation de la plantation. L'alternance entre la vie quotidienne et les grands jours forme – selon l'expression de LEACH – une « paire d'opposition contrastée » étroitement complémentaire (1968 : 230)<sup>1</sup>.

## « REMPLIR ET VIDER LA CORBEILLE » : LE MARCHÉ ET L'ARGENT<sup>2</sup>

1. Pour les ouvriers du sucre colombiens d'origine africaine dont parle TAUSSIG, il existe également des « jours privilégiés » dans les plantations. Ces journées sont l'occasion de planter des cultures vivrières, de se soigner et d'obtenir diverses faveurs du Ciel (1980 : 107).

2. Je commence par ce grand jour, car il s'agit du plus fréquent.

Les Costeños adorent aller au marché le dimanche. Dès l'aube, vêtues de robes aux couleurs flamboyantes, elles s'engouffrent dans les cars qui mènent à Colomba. Ces derniers sont déjà presque entièrement remplis par les femmes qui viennent des *fincas* plus éloignées. En effet, les ménagères des *fincas* du Chuvá descendent au bourg dès le samedi ; elles y dorment chez des parents ou chez l'habitant avant de faire leur marché et de repartir dès la fin de la matinée. Les *rancheros* se rendent également au marché, mais plus tard que leurs épouses. Ils en profitent pour rencontrer des amis et aller boire un verre. Les tenanciers des

buvettes viennent faire recharger les batteries qui alimentent leurs réfrigérateurs chez un mécanicien. Les gamins et les Anciennes, de leur côté, ramassent les feuilles de journaux après le marché pour en faire des liasses de papier hygiénique et du papier d'emballage. Pour les villageoises, l'expression « remplir la corbeille » est synonyme d'« aller au marché » ; l'expression « vider la corbeille » signifie en revanche « dépenser l'argent » du *rancho* sur le marché.

### « Remplir la corbeille » : le panier de la ménagère

À peine arrivées sur la place centrale du village, les *rancheras* jettent un œil averti sur les étalages disposés au niveau du sol. Elles connaissent parfaitement les produits et les commerçants. Elles n'hésitent pas à faire jouer la concurrence, le défi consistant à se procurer les vivres au bon moment, c'est-à-dire lorsque le vendeur baisse ses prix et que la qualité des produits est encore bonne. Pour se tenir au courant de l'évolution des cours qui baissent au fur et à mesure que le temps s'écoule, les ménagères sont assistées de jeunes corésidentes, ces dernières leur rapportant régulièrement les informations qu'elles ont pu glaner. Néanmoins, leur tâche est rude, car le marché est vaste et les commerçants, contrairement à ceux d'Europe, ne clament pas les prix haut et fort. Dans l'ensemble, les Juanatecas sont plus discrètes que les Costeñas et reviennent chez les mêmes vendeurs, le plus souvent des Indiens. Après avoir rempli leur panier de provisions, les Juanatecas s'assoient pour bavarder, tout en dégustant des glaces. Pendant ce temps, les Costeñas quittent peu à peu la place pour se rendre, à pied ou en car, au cimetière voisin.

Chez les Juanatecas, c'est l'épouse du chef de famille qui organise l'ensemble des achats du *rancho*. Elle garde précieusement l'argent que ses corésidentes lui ont confié peu avant d'aller au marché. Ce procédé, plutôt centralisateur, diffère de celui, plutôt individualiste, des Costeñas. Chez ces dernières, chaque corésidente circule en effet avec l'argent que lui a donné son époux et effectue ses achats indépendamment des autres ménagères du *rancho*. Mais cette distinction est plus apparente que réelle. Car, en réalité, les Costeñas achètent toujours des denrées en ayant à l'esprit la totalité des besoins alimentaires du *rancho*. Le procédé signifie que chaque ménagère doit montrer qu'elle participe au remplissage de la corbeille. Dans l'un et l'autre village, les femmes connaissent parfaitement les quantités d'aliments requises pour la collectivité, même si les moyens pour se les procurer sont différents.

De quoi se compose le panier de la ménagère à la *finca* Los Angeles? Comme on a pu le constater, les menus *rancheros* sont monotones et la production des enclos insuffisante pour subvenir durablement aux besoins d'une famille. Dans l'ensemble, les corbeilles *juanatecas* et *costeñas* sont donc pratiquement identiques, tout comme celles des familles de surveillants (cf. tabl. xxxiv).

	Quetzales	Francs
Maïs	42	57
Haricots	2	2,7
Viande (rouge, blanche)	11	16
Riz	2,5	3,4
Pâtes	1,8	2,5
Pommes de Terre	1,5	2
Fromages	1,5	2
Lait	1,8	2,4
Fruits	1	1,35
Chaux*	1	1,35
Légumes**	3	4
Condiments***	8	11
Autres****	8	11
Total	85	116,7

Tableau xxxiv

*Le panier hebdomadaire de la ménagère à la finca Los Angeles (présenté en Quetzales et en FF).*

\* La chaux, mélangée à l'eau bouillante, permet aux grains de maïs de se ramollir. Les grains perdront alors leur peau facilement (cf. chap. 7).

\*\* Carottes, poireaux, concombres, tomates... Mais il faudrait prendre en compte les variations saisonnières. Au mois de juin, par exemple, les ménagères n'achètent pas les légumes qui sont produits par La Parcelle de la *finca* (cf. chap. 3).

\*\*\* Sel, sucre, rocou (colorant, issu de la graine d'un fruit, à usage alimentaire) et farine essentiellement.

\*\*\*\* Détergents, serpillières, piles de radio, billets de loterie, papier hygiénique... Cette catégorie comprend également les fruits.

Les postes budgétaires du tableau xxxiv sont ceux que distinguent les ménagères elles-mêmes. Cependant, le montant total des dépenses hebdomadaires reste indicatif, dans la mesure où certains achats sont moins réguliers que d'autres. Par exemple, alors qu'on achète de la viande rouge très irrégulièrement, on tente chaque semaine sa chance à la loterie (cf. poste « Autres »), ces deux dépenses évoluant en proportion inverse l'une par rapport à l'autre. De même, pour les grandes fêtes religieuses, les familles se procurent bougies et pétards en grand nombre. De plus, le tableau xxxiv ne concerne que les dépenses engagées sur le marché. Or, les *rancheras* dépensent toujours de l'argent à la *finca* – pour des boissons gazeuses, des petits gâteaux secs et pour moudre le maïs notamment. À elle seule, la transformation du maïs coûte environ 4 Quetzales, soit 5,40 FF, par semaine. Il apparaît aussi que les familles se restreignent moins pendant les mois de cueillette que pendant les autres périodes de l'année. Compte tenu de ces diverses incertitudes et variations, on peut néanmoins



raisonnablement estimer que les ménagères dépensent entre 60 et 70 Quetzales par semaine, soit environ 260 Quetzales (350 FF) par mois, pour entretenir une famille d'une dizaine de personnes dont quatre adultes<sup>3</sup>. L'alimentation d'un *ranchero*, en 1988, reviendrait donc à 420 FF par an.

De toutes les corbeilles, celle de l'épouse de l'administrateur est la seule à vraiment se singulariser. La « seconde dame de la *finca* » dépense en effet bien plus d'argent en pain, en pâtisserie industrielle, en fruits et en viande rouge que les autres ménagères. En outre, La Générale ne fabrique pas ses *torillas* elle-même, mais se les fait livrer le matin par une commère d'une plantation voisine.

### « *Vider la corbeille* » : l'« argent pour manger » des hommes

Quel est le montant et la part de la participation financière de chaque résident dans la corbeille collective du *rancho*? Dans l'idéal, le chef de famille participe de manière plus importante que ses corésidents. Non seulement il a plus d'argent que les autres, mais il lui incombe également d'assurer le bien-être des personnes dont il est le responsable dans l'enceinte de la *finca*. Aux yeux de tous, la position de chef de famille n'est donc pleinement accomplie que s'il en fait profiter ses parents le plus largement possible. Selon l'expression consacrée, c'est lui qui gagne « l'argent pour manger ».

La comptabilité des *rancheros* obéit à des règles relativement simples. La participation de chaque corésident varie selon le sexe et le statut, celui-ci étant parfois lié à l'âge. La dépense mensuelle (260 Quetzales soit 350 FF) d'une famille moyenne pour se nourrir est à comparer avec le montant du salaire mensuel (minimum) de l'ouvrier permanent qui est, je le rappelle, de 180 Quetzales (243 FF)<sup>4</sup>. Comment combler cet apparent déficit?

Sur son salaire, le permanent met environ 50 Quetzales (68 FF) de côté pour des frais qui concernent sa famille nucléaire (sa femme et ses enfants) : vêtements, certaines consultations médicales, médicaments, fournitures scolaires, petits suppléments alimentaires et mouture du maïs. Compte tenu de cette ponction, le chef de famille apporte donc environ 130 Quetzales (175 FF) à la corbeille collective.

Toujours selon mes calculs, les 130 Quetzales manquants et nécessaires proviennent du travail des autres corésidents, c'est-à-dire des éventuels. Or, l'apport des corésidents (masculins) en âge de travailler (ils sont trois en moyenne) excède rarement 43 Quetzales (58 FF) par mois, soit l'équivalent de 7 jours de tra-

3. BOSSEN, pour sa part, estime à environ 700 FF par an le coût de l'alimentation d'un habitant de la communauté qu'il a étudiée au début des années quatre-vingt (1984 : 65). Mais l'auteur précise que l'individu en question (qui est fictif) achète la totalité de son alimentation, ce qui n'est pas le cas des *rancheros*.

4. En moyenne, les couples ont chacun cinq enfants, mais on suppose que deux enfants au moins sont partis de la *finca*, ce qui est un cas fréquent

vail par ouvrier<sup>5</sup>. Car, bien souvent, l'un des éventuels est marié et doit lui aussi épargner de l'argent pour subvenir aux frais médicaux, scolaires et vestimentaires de sa propre parentèle. Certes, ces frais sont moindres que chez le chef de famille (environ le quart), mais cela suffit à provoquer un déficit dans la corbeille. Bien qu'elle soit fort peu mise en avant, la participation financière des jeunes éventuels est donc indispensable, mais souvent insuffisante, au bien-être des *ranchos*<sup>6</sup>.

Le chef de famille n'a nul besoin d'un cahier de compte pour contrôler la participation financière de chacun. Il se contente de réprimander celui qui dépense trop pour lui et pas assez pour les autres. D'ailleurs, tout le monde sait que l'équilibre du *rancho* est trop instable pour supporter un comportement démesurément individualiste. Parfois, la sévérité des *rancheros* va jusqu'à solliciter l'intervention du planteur pour punir l'alcoolique ou le fauteur d'adultère. Sans qu'il en soit vraiment conscient, cette situation convient naturellement aux intérêts du planteur : il lui serait en effet impossible de contrôler le comportement des familles aussi efficacement que ne le font déjà, par nécessité, les villageois eux-mêmes. Ainsi se vérifie l'hypothèse que la reproduction économique, démographique et sociale du *rancho* est impossible avec le seul travail de l'ouvrier permanent. En réalité, elle requiert le travail de tous les membres de la famille. Cette situation souligne, bien évidemment, l'extrême importance du travail temporaire dans la plantation. Le fonctionnement de la plantation et la viabilité économique des *ranchos* sont étroitement liés, par le biais du travail temporaire.

5. Globalement, mes chiffres corroborent les conclusions de WHITAKER CRUZ (1981) sur la gigantesque sous-utilisation de la main-d'œuvre en âge de travailler contre un salaire dans les campagnes guatémaltèques : le taux de sous-emploi concernerait en effet près de 530 000 personnes, soit 46,7 % de la population agricole active. Précisons cependant que ces chiffres ne sont pas valables pour la période des récoltes sur la côte où la plupart de la population travaille pendant au moins trois mois.

6. Néanmoins, le système est plus souple qu'il n'y paraît. Par exemple, on laisse un futur marié mettre de l'argent de côté en vue de sa prochaine installation (surtout si celle-ci est prévue à l'extérieur de la *ranchería*). De même, lorsque les jeunes hommes ne parviennent pas à trouver de travail, les permanents restreignent leurs dépenses nucléaires et parviennent à économiser 15 à 20 Quetzales par mois (environ 23 FF).

### « Vider la corbeille » : les « quelques centimes » des femmes

Lorsque les revenus du chef de famille et des jeunes éventuels sont insuffisants pour assurer toute la subsistance de la maisonnée, on s'adresse aux corésidentes du *rancho*. Quoique cette requête aille à l'encontre des principes des villageois, qu'ils soient Costeños ou Juanatecos, elle n'en est pas moins fréquente.

Pour les villageoises, le moyen le plus rapide d'obtenir des liquidités est de vendre un animal de basse-cour. Dans ce cas, les Juanatecas s'adressent directement à leurs voisins; les Costeñas, quant à elles, préfèrent négocier avec les commerçants de Colomba ou avec les *rancheros* des *fincas* voisines. Les femmes peuvent également puiser dans leurs réserves personnelles. En cas de dépense exceptionnelle, pour la maladie d'un enfant notamment, certaines Juanatecas peuvent aussi compter sur l'appui financier de la *finquera*, leur prestigieuse commère.

À Las Palmas, l'argent des femmes sert à supporter pour un temps les dépenses nucléaires à la place des maris. L'argent épargné par les hommes est alors dévolu à la corbeille familiale pour combler le déficit. Ainsi, les *rancheros* n'ont pas l'impression de recevoir de l'argent des femmes – ce qui serait inconcevable. De même, les femmes *costeñas* ont la certitude de rester fidèles au principe selon lequel « c'est le salaire [des hommes] qui sert à manger ». Chez les Juanatecos, on assume mieux l'apport financier direct des femmes à la corbeille collective. Même si la transaction reste discrète, il n'est pas déshonorant pour un homme de recevoir de l'argent de sa femme.

Lorsque les Costeños parlent d'argent, ils font donc la distinction entre le « salaire pour manger », (argent des hommes) et les « quelques centimes » (argent des femmes). Il est d'ailleurs notable que ni les hommes ni les femmes ne distinguent, dans la catégorie des quelques centimes, la part de l'argent gagné grâce au travail en plantation et celle qui provient des petites activités commerciales ou de la vente d'animaux de basse-cour. Quoi qu'il en soit, « le salaire pour manger » des hommes est perçu comme essentiel à la vie du *rancho* tandis que les quelques centimes des femmes ne sont que supplétifs, éventuellement utiles en cas de dépenses dites exceptionnelles. Par ailleurs, cette échelle de valeur fait écho à l'attitude des hommes qui, délibérément, font tout pour que le transfert des quelques centimes des femmes soit discret et ne vienne pas diminuer le prestige qui revient au « salaire pour manger ».

En dépit des croyances des Costeños, ces deux sphères de circulation de l'argent sont en étroite complémentarité (cf. fig. 19). On peut même se demander ce qu'il adviendrait de l'économie domestique si les femmes complétaient les finances du *rancho* de façon régulière et non exceptionnelle comme les hommes le laissent entendre.

Dans l'un et l'autre village, l'économie domestique repose fortement sur les « quelques centimes » gagnés par les femmes soit comme éventuelles soit à leur propre compte. Néanmoins, l'attitude des hommes – surtout des Costeños – montre que l'argent des femmes n'est pas investi de la même valeur sociale, comme si l'argent pour manger et les quelques centimes étaient deux « valeurs de référence » inégales, à l'instar du statut des hommes et des femmes en général<sup>7</sup>.

Chez les Juanatecos, la distinction entre l'argent des femmes et des hommes n'est pas aussi nette que chez les Costeños. En effet, si les Juanatecas parlent parfois de la « fortune » (*dineral*) des hommes, il ne s'agit pas d'une catégorie prenant systématique-

7. L'expression de « valeur de référence » est empruntée à DEHOUE (1992 : 328). Chez les Indiens de la région de Tlalpa (Mexique), l'auteur montre la coexistence de deux systèmes d'opérations mentales, l'un s'appliquant aux « gros comptes » et l'autre aux « petits comptes ». Même s'ils ne changent pas de système décimal, les Costeños n'en investissent pas moins les sphères d'argent qu'ils distinguent de sens sociaux très différents.

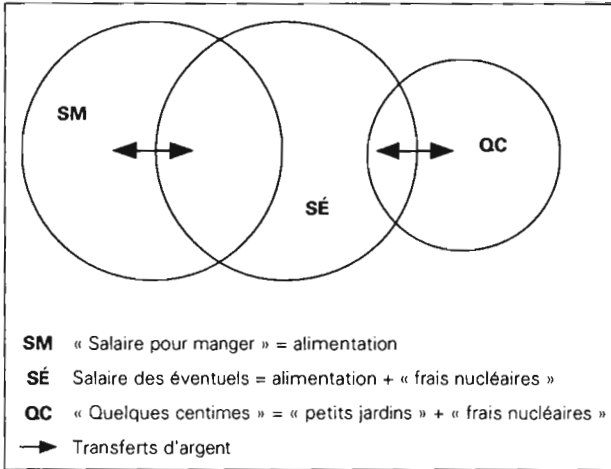


Figure 19

*Sphères et transferts d'argent chez les Costeños.*

ment son sens par rapport à l'argent des femmes. Chez les Juanatecos, la fortune est plutôt synonyme de « bien vivre ».

### *Potins de ménagères ou catégories alimentaires ?*

Si la similarité des corbeilles *rancheras* est évidente, en apparence, les ménagères mettent en avant des différences quant à leur composition. À les entendre, on pourrait même croire que les régimes alimentaires des familles *costeñas* et *juanatecas* n'ont rien de commun. Parfois on entend des commentaires désobligeants sur les moindres qualités gustatives, esthétiques et nutritionnelles des produits consommés par les familles de l'autre village, notamment à propos du maïs : tandis que les Costeñas affirment que celui des Altos – consommé par les Indiens – est « dur et cher », les Juanatecas soutiennent que le maïs de la côte – consommé par Celles du Bas – « ne coûte pas cher, mais n'a aucune consistance et aucun goût ».

Il en est de même pour d'autres produits. Par exemple, les Juanatecos n'apprécient pas la saveur des fruits qui poussent le long des chemins d'ouvriers. Les ménagères préfèrent acheter des fruits de « là-haut » – poires, pommes, tomates d'arbre et *jocotes* (*Spondias purpurea*, une sorte de prune) – sur le marché de Colomba. À propos des fruits de la *finca*, les Juanatecas ironisent volontiers. Elles disent en effet « ne pas vouloir toucher aux fruits du patron sous peine d'avoir le ventre qui gonfle et d'être malade ». La métaphore – qui associe les fruits, le patron, la relation sexuelle interdite, l'enfantement illicite et la maladie – exerce

un puissant effet dissuasif sur le comportement des villageois. Cette croyance pourrait aussi permettre aux Juanatecos de se distinguer des Costeños par mode de consommation interposé. En délaissant ces fruits, les premiers marqueraient leur distance par rapport à l'ordre de la *finca*. Les fruits qui y poussent étant « empoisonnés », le fait de ne pas en manger signifierait, symboliquement, que les Juanatecos ne se laissent pas « contaminer » par la plantation aussi facilement que leurs voisins.

Pour leur part, les Costeñas n'achètent pas de fruits sur le marché, étant persuadées que ceux qui poussent sur la côte sont « les seuls qui soient comestibles » : les pommes, les poires et les autres fruits de terre froide – qu'elles connaissent parfaitement – sont en effet considérés comme immangeables et même préjudiciables à la santé. À la *finca*, les hommes et les enfants *costeños* se contentent donc de grappiller des papayes, des mangues et des pépites de l'arbre *cushín* (l'arbre d'ombrage des caféières) pendant les pauses et dans l'enceinte du *rancho*. Ceci peut paraître banal dans la mesure où le fait de ne pas manger de fruits pendant les repas est une habitude répandue parmi les habitants de la côte. Néanmoins, les ouvriers ne rapportent aucun fruit originaire des caféières dans le *rancho* et inversement. Ce comportement se fonderait sur la croyance selon laquelle « il ne faut jamais mélanger des fruits » – fussent-ils identiques – originaires de zones géographiques distinctes.

Il convient cependant de nuancer ces comportements et les oppositions qui les motivent. Il arrive en effet qu'une famille *juanateca* qui manque d'argent à un moment donné de l'année, achète le maïs bon marché et sans saveur de la côte. Pour ne pas faillir totalement à leurs principes, les cuisinières y ajoutent plusieurs poignées de maïs domestique; elles affinent également avec un soin particulier la pâte obtenue. Une fois cette série d'épurations réalisée, les familles *juanatecas* peuvent consommer les aliments sans scrupules. Inversement, les Costeñas achètent parfois les haricots ou le maïs hors de prix des Altos. Là encore, les écarts par rapport à la norme sont tolérés s'ils ne deviennent pas systématiques. En fait, tout dépend de la manière dont on présente les choses et, en dernier ressort, des circonstances. La rupture des interdits alimentaires traditionnels en période de soudure ou de disette est fréquente dans les sociétés paysannes. Mais elle est précisément tolérée parce qu'on sait qu'elle est exceptionnelle. D'une certaine manière, ces conduites anormales permettent la réaffirmation des conduites normales.

En dépit des apparences, les *rancheras* sont donc extrêmement vigilantes sur le type et la qualité des produits qu'elles consom-

ment, sachant que les critères de qualité perçus comme pertinents sont surtout liés à l'origine géographique des produits.

## LA CHASSE ET LA CUEILLETTE... À LA PLANTATION

---

On retrouve la même préoccupation pour l'origine des produits alimentaires dans l'enceinte de la *finca*. Il arrive en effet que les *rancheros* complètent leur alimentation avec des produits de la chasse et de la cueillette à l'intérieur de la plantation. Les produits sont alors diversement valorisés selon qu'ils viennent de la forêt ou des caféières. On sait que l'espace forestier de la *finca* est contigu à celui d'une plantation voisine, formant un ensemble d'une trentaine d'hectares. Cet espace – plutôt rare dans cette partie de la région – revêt des fonctions différentes selon les populations. Pour les Juanatecas, le *monte* est un lieu de cueillette privilégié pour les fruits et les plantes à usage alimentaire et médicinal. Pour les Costeñas, en revanche, la forêt est malsaine et « réservée aux seules Indiennes ». Les hommes des deux campements vont parfois y chasser sous la supervision d'un gardien de l'exploitation. Néanmoins, et précisément parce qu'elles se déroulent à la *finca*, ces activités à finalité alimentaire sont réglementées et investies d'un sens particulier.

### *Cueillette et confidences dans le monte*

La fréquence des cueillettes pratiquées par les Juanatecas dans le *monte* dépend de la disponibilité en ressources naturelles, celle-ci étant liée au cycle des saisons. Mais les *rancheras* s'y rendent au moins une fois par semaine; pendant l'hivernage, il arrive même qu'elles y aillent tous les jours. Les cueilleuses longent tout d'abord les caféières avant d'aboutir à un premier sentier, relativement bien dégagé, qui traverse la forêt sur environ 300 mètres. Alors que le relief devient de plus en plus accidenté, la lumière faiblit et la fraîcheur de l'humidité se fait sentir. On atteint alors un petit ravin, profond d'une quinzaine de mètres, débouchant sur un marécage entouré de roseaux et d'épiphytes. À cet endroit, les Juanatecas empruntent des sentes à peine perceptibles aux yeux non avertis. Elles contournent le ravin et c'est alors que débute le ramassage des herbes, ponctué de chuchotements.

Les femmes emploient rarement le mot de « cueillette » pour désigner leur activité de ponction. Elles disent plutôt qu'elles vont

« chercher telle herbe ou tel fruit ». En outre, les villageoises ne se contentent pas de chercher des « produits du *monte* » lors de leurs déplacements. Elles entretiennent également des arbustes et des plantes utiles, notamment en arrachant – toujours à la main – les plantes grimpantes qui les étouffent. En général, les Juanatecas ne ramènent pas d'insectes du *monte*. Parfois, les larves de certains papillons sont consommées sur place.

L'étroite coopération entre les Juanatecas donne à la cueillette une dimension particulière. Loin de se limiter à une simple « activité de bonnes femmes » (l'expression est d'un contremaître *costeño*), elle est en effet l'occasion de resserrer les liens entre villageois. Ainsi, une femme ne se rend jamais seule dans le *monte* : elle est toujours accompagnée d'une ou plusieurs de ses filleules de quinze ans. Tout en leur apprenant à reconnaître, à protéger, à sélectionner et à cueillir les herbes et les fruits recherchés, les Juanatecas passent un long moment avec leurs protégées. L'isolement de la forêt et la disponibilité des marraines incite incontestablement les jeunes filles à traiter de sujets qu'elles n'abordent pas avec leurs parents. On évoque les joies et les peines de cœur. En ce sens, la cueillette est un moment essentiel aux yeux des femmes : elle permet aux plus jeunes de prendre conseil auprès des plus âgées qui honorent à cette occasion la réputation dont elles sont créditées. Les filleules sont également très fières de rapporter un produit du *monte* à leur maman.

Voici la liste des produits du *monte* cueillies par les Juanatecas (cf. tabl. xxxv). Elle ne tient cependant pas compte des variations entre l'hivernage et la saison sèche<sup>8</sup>.

Précisons que les variations saisonnières concernent surtout les fruits, les autres végétaux parvenant à croître avec un minimum d'eau et d'ensoleillement. Le contraste entre les deux saisons de l'année est donc moins marqué qu'il n'y paraît car, quelle que soit la saison, les Juanatecas rapportent toujours une herbe au *rancho*.

En réalité, les *rancheras* sont plus sensibles aux variations de production annuelles qu'aux variations de production saisonnières des produits du *monte*. Les cueilleuses distinguent les « années généreuses » et les « mauvaises années ». Dans l'esprit des femmes, ces deux types d'années alternent avec les caféières. Les cueilleuses – à l'instar du planteur pour le café – prévoient en effet la rareté des produits du *monte* – lors de l'inflorescence des caféières au mois de février – lorsque le café foisonne ou inversement. Comme seule explication, les femmes affirment que « c'est le café qui ruine le *monte* ». La croyance des femmes en l'alternance d'années généreuses et de mauvaises années dans le *monte*

8. Je remercie Esther KATZ, ethnobotaniste à l'Orstom, pour m'avoir aidé dans l'identification des plantes qui figurent dans les tableaux xxxv et xxxvi. D'après l'auteur, les Indiens mixtèques du Mexique cueillent aussi une dizaine de plantes « sauvages » (souvent des adventices appelées *quelites* en Amérique centrale) dans leurs petites parcelles de café (1990 : 272).

Nom local	Identification scientifique	Description	Utilisation
Anacate	<i>Cantharellus cibarius</i>	Champignon	Comestible
Bledo	<i>Amaranthus hybridus</i>	Herbe	Comestible
Caimito	<i>Chrysophyllum caimito</i>	Arbre	Fruits comestibles
Chayo	<i>Cnidioscolus chayamansa</i>	Arbuste	Feuilles comestibles
Coyol	<i>Acrocomia mexicana</i>	Arbre	Fruits comestibles
Chichicaste	?	Herbe	Médicinale
Gandul	<i>Cajanus indicus</i>	Arbuste	Graines comestibles
Guajolote	?	Herbe	Comestible (Animaux)
Guanabo	<i>Annona muricata</i>	Arbre	Fruits comestibles
Guapinol	<i>Hymenaea courbaril</i>	Arbre	Fruits comestibles
Guayabo	<i>Psidium guayava</i>	Arbre	Fruits comestibles
Higuerillo	<i>Ricinus communis</i>	Plante	Graines oléagineuses
Injerto	?	Arbre	Fruits comestibles
Ishbut	<i>Euphorbia lancifolia</i>	Herbe	« Lait » comestible
Izote	<i>Yucca guatemalensis</i>	Arbre	Fleurs comestibles
Piepaloma	?	Herbe	Comestible
Quishtán	<i>Solanum wendlandii</i>	Plante Grimpante	Feuilles comestibles
Pimienta negra	<i>Piper nigrum</i>	Arbuste	Graines médicinales
Sábila	<i>Aloe vulgaris</i>	Plante	Médicinale
Yierba Mora	<i>Solanum nigrum</i>	Herbe	Comestible
Yierbamala	<i>Euphorbia hoffmaniana</i>	Arbuste	Poison

Tableau xxxv

Liste des plantes cueillies par les Juanatecas dans le monte.

à cause du café est peut-être une façon d'exprimer leur rancœur envers des hommes qui monopolisent les caféières. Métaphoriquement, la raréfaction des produits du *monte* exprimerait la privation de travail dont souffrent les Juanatecas.

La cueillette dans le *monte* assure un complément alimentaire et permet un resserrement des relations de parenté symboliques entre les villageoises. Si l'opposition entre le café – qui appartient au domaine masculin – et les herbes – qui relèvent du domaine féminin – est sous-jacente, elle ne remet pas en question l'intérêt alimentaire de la cueillette.

### ***La cueillette dans les caféières : la contestation silencieuse des Costeñas***

Autant la cueillette de Celles du Haut dans la forêt revêt un sens alimentaire aux yeux du patron, autant le ramassage de « petites herbes » dans les caféières par Celles du Bas lui paraît absurde. Il y a une dizaine d'années, le planteur avait d'ailleurs formellement interdit la cueillette dans les caféières après une intoxication alimentaire généralisée. À l'époque, l'incident avait justifié la visite d'un médecin de Coatepeque et la distribution immédiate de



médicaments aux nombreux intoxiqués : « Mais, dit le patron, ceci n'a pas suffi à dissuader les femmes d'aller grappiller des herbes; elles continuent à le faire ». Aujourd'hui, ne pouvant pas formellement interdire aux *rancheras* l'accès des caféières, Don Agustín les prie simplement de ne s'y rendre que quelques jours après les aspersions (cf. chap. 5).

L'avis de Don Agustín n'est pas partagé par les Costeñas. Ces dernières pensent au contraire que la collecte d'herbes sauvages dans la forêt est une « habitude d'Indiens » et, par conséquent, une sorte d'archaïsme culturel : pour elles, il n'est donc nullement question de pénétrer dans cet espace « sauvage et mal fréquenté ». En outre, Celles du Bas estiment que les petites herbes alimentaires et médicinales qui croissent au pied des caféiers sont nombreuses et qu'elles ne poussent nulle part ailleurs. Les femmes ajoutent enfin qu'elles n'ont pas d'autre choix que d'aller les chercher là, compte tenu de leur manque d'argent (cf. tabl. xxxvi).

Nom local	Identification scientifique	Description	Utilisation
<i>Chipil</i>	<i>Crotalaria</i> sp.	Herbe	Comestible
<i>Chipilín</i>	<i>Crotalaria guatemalensis</i>	Herbe	Comestible
<i>Cushín</i>	<i>Inga micheliana</i>	Arbre d'ombrage	Fruits comestibles
<i>Epazote</i>	<i>Chenopodium ambrosioides</i>	Herbe	Médicinale
<i>Ishpinula</i>	?	Herbe	Comestible
<i>Pata de Paloma</i>	?	Herbe	Comestible
<i>Quishtán</i>	<i>Solanum wendlandii</i>	Plante grimpante	Feuilles comestibles
<i>Yerba Mora</i>	<i>Solanum nigrum</i>	Herbe	Comestible
<i>Zacate</i>	?	Arbuste	Médicinale

Tableau XXXVI

Liste des « petites herbes » cueillies par les Costeñas dans les caféières.

La cueillette des Costeñas aurait-elle une finalité autre qu'alimentaire? Plusieurs indices le laissent penser. De fait, les villageoises montent presque systématiquement dans les plantations lorsque les caféiers viennent d'être traités, bravant ainsi ouvertement le règlement de la *finca*. Comment les Costeñas justifient-elles cette conduite provocante et dangereuse alors qu'elles pourraient tranquillement cueillir leurs petites herbes en dehors des périodes d'interdiction?

Les femmes répètent que « les petites plantes n'attendent pas », que « telle plante est à point en ce moment » et que, par conséquent, « c'est au patron d'interrompre les aspersions chimiques qui ruinent les plantes ». Les Costeñas savent pertinemment que le planteur ne va pas arrêter les aspersions. Elles savent également

qu'il est impossible à Don Agustín de les empêcher de pénétrer dans les caféières. Une telle interdiction supposerait en effet la mobilisation des gardiens et des ouvriers, lesquels seraient alors contraints de s'opposer à leurs propres épouses.

Pour donner de l'envergure à leur déplacement, les *rancheras* se rendent en groupe dans les caféières après s'être assurées que le patron est bien présent à la *finca*. Une fois dans les plantations, les femmes répètent inlassablement qu'elles ne monteraient pas dans les caféières si elles gagnaient suffisamment d'argent « pour acheter les petites plantes sur le marché »; d'autres sont encore plus directes : « On en est réduite à gratter la terre pour se nourrir comme les Indiennes parce que les hommes nous volent le travail ». Contrairement à leurs voisines, les Costeñas ne valorisent pas le ramassage des petites herbes. À les observer et à les entendre, on croirait même qu'elles se forcent à accomplir une basse besogne.

Pendant ce temps, Don Agustín, qui ne va pas réprimander lui-même les cueilleuses dans les caféières, s'adresse à l'administrateur et aux contremaîtres. Il leur explique que « ce n'est pas à lui de faire la loi dans les foyers » et que « pour quelques herbes, les bonnes femmes vont finir par intoxiquer tout le monde ». Don Agustín rappelle aux hommes qu'ils sont des chefs de famille et qu'ils doivent immédiatement demander à leurs épouses de cesser ce désordre. Les ouvriers rejoignent alors leurs femmes dans les caféières et les prient de bien vouloir redescendre à la *ranchería*. Devenues soudainement obéissantes, les cueilleuses regagnent leur logis sans protestation. Cette docilité signifierait-elle, paradoxalement, qu'elles ont atteint leur but?

L'attitude à la fois provocante et pacifique des Costeñas pourrait avoir pour objet d'attirer l'attention sur elles. Ce faisant, elles manifesteraient leur réprobation contre la position subalterne qu'elles occupent dans l'échelle du travail. Le prétexte alimentaire et financier qui commande la cueillette dans les caféières accrédite cette hypothèse. Les Costeñas mettraient délibérément leurs époux dans une situation délicate par rapport au planteur. De fait, les hommes ne vont pas empêcher leurs femmes de « gratter la terre » des caféières pour les nourrir. Sachant cela, les femmes n'attendraient-elles pas que les hommes prennent le relais de leur initiative et intercèdent en leur faveur auprès des surveillants et du planteur? Finalement, la cueillette des Costeñas dans les caféières ressemble à une sorte de « contestation rentrée » dont le but serait d'améliorer l'intégration économique des femmes à la *finca*. Pour elles, le fait que les hommes viennent les prier de quitter les

9. L'expression de « contestation rentrée » est empruntée à GIRAUD et JAMARD (1985 : 85). Elle s'applique aux actes de sabotage et d'insubordination pacifique menés par les esclaves de plantations aux Antilles.

caféières marquerait le succès partiel de l'entreprise. Car cela signifie que le planteur, sentant son autorité vaciller, a dû intervenir auprès des ouvriers et qu'il a éventuellement entendu le message des cueilleuses.

Ce succès reste cependant très relatif. La requête des femmes – qui s'expriment par l'intermédiaire de leurs époux – signifie bien que leur parole n'est pas prise en considération en temps normal. Pourtant, le fait qu'elles ne s'expriment pas directement n'a rien à voir avec une interdiction formelle. Si elles le souhaitent, les femmes pourraient aller parler au planteur. Mais elles ne le font pas. Et le fait que leurs époux n'obtiennent rien pour elles auprès du patron les dissuade encore davantage d'effectuer la démarche. Il demeure néanmoins que les Costeñas franchissent un pas important. En transgressant l'interdiction du planteur, sous prétexte de nourrir leur famille, les femmes occupent pendant un bref moment l'un des espaces les plus représentatifs du pouvoir masculin. Ce faisant, elles brisent ce que GIRAUD et JAMARD appellent le « complexe de servitude » (1976 : 26).

Que pense Don Agustín de tout ceci? Force est de constater qu'il se garde d'engager le dialogue avec les *rancheras*. Pour cela, il utilise judicieusement leurs époux comme bouclier. Mais pourquoi notre planteur n'agrée-t-il pas la requête des Costeñas? Il ne s'agit probablement pas d'une question d'argent. En fait, Don Agustín est intimement convaincu – à l'instar de Don Manolo – que les femmes – fussent-elles Costeñas – sont plus fidèles à leur *rancho* qu'aux caféières. Dans son esprit, comme dans celui de la plupart des *finqueros*, il serait inconséquent de confier un poste d'ouvrier permanent à une femme, en grande partie pour cette raison. La réaction des Costeñas comme du planteur montrent que le contexte des plantations est encore peu favorable à l'intégration économique des femmes<sup>10</sup>.

## *La chasse gardée des rancheros*

Le port d'armes à feu est formellement interdit aux ouvriers agricoles dans les *fincas*. À Los Angeles, seuls les quatre gardiens sont habilités à détenir de vieux fusils. Et encore, leur permet-on seulement de s'en munir dans les circonstances particulières des rondes nocturnes en période de cueillette. Pourtant, au mois de juillet, avant la récolte du café, le planteur autorise les *rancheros* à chasser dans la forêt avec les fusils des gardiens. Plus précisément, le calendrier de chasse prévoit huit dimanches de chasse par an répartis sur deux mois, chacun des campements chassant en alternance avec l'autre.

10. Dans une plantation voisine, j'ai montré comment la cueillette illicite des femmes dans les caféières avait servi de prétexte à leurs époux – des ouvriers permanents – pour exiger une hausse salariale auprès du planteur. Dans ce cas, le patron avait très bien su éviter la confrontation directe avec les femmes (DE SUREMAIN, 1992).

## LE CALENDRIER DE CHASSE ET LE CHOIX DES CHASSEURS

Le privilège de chasser s'accompagne de quelques restrictions. Par exemple, seuls les chefs de famille, c'est-à-dire les ouvriers permanents, ont le droit de porter un fusil en cette occasion. Avant la chasse, Don Agustín fournit personnellement les cartouches au gardien qui veillera à leur répartition et à leur utilisation dans le groupe de chasse qu'il accompagne, et dont il a la responsabilité. On appelle alors les gardiens les « maîtres de chasse ». Don Agustín impose également que le campement qui gère La Parcelle collective au moment de la chasse dépêche comme chasseurs – pour deux dimanches sur quatre – les membres de la junte directive (c'est-à-dire le président, le vice-président et le trésorier) : « Ce règlement, dit Don Agustín, sert à stimuler les membres de la junte ». Pour les autres dimanches de chasse, les modalités de sélection des chasseurs – on dit aussi les « tireurs » – sont distinctes selon les campements.

Chez les Costeños, on demande à une jeune fille de choisir les trois tireurs parmi les chefs de famille dont les noms – inscrits sur des morceaux de papier – sont mélangés dans une corbeille. Les hommes justifient l'équité du procédé en invoquant la « pureté » de celle qui effectue le tirage au sort. Par « pureté », ils signifient en réalité que la jeune fille n'est pas encore mariée à un chasseur ce qui, bien évidemment, influencerait son choix (la virginité de la jeune fille est ici secondaire).

Chez les Juanatecos, les hommes disent que les chasseurs s'auto-proclament « en accord avec la communauté ». De fait, les chasseurs ne sont ni tirés au sort ni élus par une assemblée. Quelques jours avant le dimanche de chasse, ils rendent visite à leurs voisins auprès desquels ils vantent longuement leurs talents de tireur. À San Juan, ce serait donc la communauté qui – par un consensus silencieux – coopterait ses chasseurs. Mais la réalité est différente, car il semble bien que les chefs de famille deviennent tireurs chacun à leur tour. En outre, le fait de dire que les hommes s'auto-proclament chasseurs est révélateur de la manière dont les Juanatecos conçoivent une prérogative ou un privilège. Dans leur esprit, un chasseur ne se contente pas d'utiliser un droit qui lui serait définitivement acquis. Au contraire, le bénéficiaire doit exprimer aux autres villageois de réelles motivations pour mériter son privilège (cf. tabl. xxxvii).

À raison de deux mois de chasse par an (soit huit dimanches) et de trois tireurs par dimanche, on dénombre donc 24 chasseurs par an. Mais gardons-nous de penser que le système fonctionne toujours de manière harmonieuse. Il arrive en effet qu'un chef de famille refuse d'être chasseur ou qu'il s'oppose à la nomination

Tableau xxxvii

Mode de sélection des chasseurs.

	Année A	Année B
1 <sup>er</sup> dimanche	Junte C	Sort C
2 <sup>e</sup> dimanche	Visites J	Junte J
3 <sup>e</sup> dimanche	Sort C	Autre Sort C
4 <sup>e</sup> dimanche	Nouvelles visites J	Visites J

d'un de ses voisins. Dès lors, les hommes palabrent. Néanmoins, les maîtres de chasse ont souvent le dernier mot, surtout à Las Palmas : rappelons que les gardiens sont tous *costeños* et qu'ils ont l'aval du planteur pour maintenir l'ordre pendant les chasses.

Dans la forêt, les hommes suivent tout d'abord le sentier qui les mène au ravin. C'est alors qu'ils s'arrêtent un instant, à l'affût du moindre bruit d'animaux. Puis, ils décident de s'enfoncer plus loin sous la végétation en empruntant des sentes quasiment invisibles. Les marches sont silencieuses et les pas précautionneux. Parfois, on rompt une liane de plusieurs petits coups de machette, toujours pour ne pas faire de bruit. D'un geste, un homme indique une trace fraîche à ses compagnons. L'itinéraire de la marche est alors modifié. L'attention des hommes redouble. Comme partout, le bon chasseur est celui qui sait observer et prévoir le comportement de l'animal traqué. Parfois, un coup de feu éclate. Des bruissements d'ailes et autres caquètements se font alors entendre pendant quelques secondes. Les hommes s'avancent silencieusement vers la cible. En cas de prise, ils se gardent de toucher à l'animal pendant quelques instants. Pendant ce temps, la forêt retrouve son rythme sonore régulier.

#### LE PARTAGE DE LA VIANDE OU LA DOMESTICATION DE L'ANIMAL SAUVAGE

Aux yeux des *rancheros*, seuls les animaux tués au fusil sont des « produits de la chasse ». La « vraie » chasse est donc celle qui permet de ramener des cervidés (les espèces locales de nos cerfs, daims et biches), un pécarì (sorte de sanglier) ou un *tigrillo* (c'est le nom courant donné aux gros chats tigres). Toutes les sorties de chasse en forêt ne sont pourtant pas couronnées de succès : il est même fréquent que les hommes se contentent d'une sorte de gros lézard (un *garrobo* encore appelé *iguana verde*, *Iguana rhinolo-pha*), un lapin, des écureuils, des oiseaux ou, plus rarement, un tatou. Dans ces cas-là, les chasseurs disent simplement qu'ils n'ont rien chassé. Dans leur esprit, piéger une « petite bestiole » est à la portée du premier enfant venu.

Le mode de répartition des produits de la chasse diffère selon les animaux tués et les groupes de chasseurs. Toutefois, les coéqui-

piers de l'homme qui a abattu l'animal rapportent toujours une partie de celui-ci – fût-elle minuscule – chez eux. En général, les chasseurs qui reviennent au *rancho* avec un « vrai » gibier ne masquent pas leur joie. La bête est étendue sur le sol afin que tous les villageois puissent l'admirer. La prouesse des chasseurs est alors inlassablement racontée dans ses moindres détails. Compte tenu de l'origine et des statuts des chasseurs, quatre formes de partage peuvent être envisagées :

- Lorsque les coéquipiers sont *costeños* et qu'ils appartiennent à la *junte*, l'animal est divisé en quatre parts, le chasseur de l'animal n'ayant rien de plus que les autres, hormis du prestige (le maître de chasse a toujours une part). Dès lors, chaque coéquipier est libre de partager sa part avec qui bon lui semble, les donataires étant, le plus souvent, des frères et sœurs qui vivent à la *ranchería*.

- Lorsque les coéquipiers sont *costeños* et tirés au sort, l'animal est également divisé en quatre parts. Cette fois, chaque chasseur – y compris le maître de chasse – redistribue une partie de sa part à ses frères et sœurs ainsi qu'au parrain et à la marraine de son fils aîné. En général, les parts données aux uns et aux autres sont égales.

Une fois encore, gardons-nous de penser que le partage de l'animal chassé obéisse toujours strictement à ces règles. En fait de règles, il s'agit plutôt de préférences qui laissent souvent prise aux conjectures. Ainsi, un chasseur peut parfaitement donner une grande part de gibier à un voisin qui lui a prêté de l'argent ; il est également d'usage – dans l'un et l'autre village – qu'un prétendant offre une part de viande à sa future belle-famille.

- Lorsque les chasseurs sont *juanatecos* et qu'ils appartiennent à la *junte*, l'animal est divisé en quatre parts. Les parts sont cependant réparties entre l'ensemble des plus proches parents et des compères. Contrairement à ce qui se passe chez les *Costeños*, les membres de la *junte* redistribuent systématiquement leur part. Cette procédure est conforme à l'idée, très répandue chez les *Juanatecos*, selon laquelle un privilège n'est pleinement reconnu que s'il rejaillit sur le plus grand nombre de parents possible.

- Lorsque les chasseurs sont *juanatecos*, mais non membres de la *junte*, ils disposent librement de leur part. En général, ils redistribuent toujours quelques morceaux de viande à leurs voisins immédiats.

Chez les *Costeños*, ce sont les chasseurs qui débitent entièrement l'animal abattu. Il est pour eux hors de question qu'une femme prenne une machette pour accomplir ce travail d'homme. Bien que ce soit les femmes qui cuisinent l'animal, elles ne touchent à

la viande que lorsque leurs époux ont reçu leur propre part. Ajoutons que les femmes des gardiens ne se mêlent jamais du découpage du gibier. Elles reçoivent leur part une fois que les épouses des chasseurs ont reçu les leurs.

Chez les Juanatecos, la procédure est plus complexe. Dans un premier temps, les chasseurs commencent à débiter l'animal à l'aide de leur machette. Dans un deuxième temps, ils laissent aux femmes le soin de sectionner, avec des couteaux de cuisine, les dernières attaches de la bête. Dans ce cas, l'animal sauvage chassé par les hommes dans la forêt est progressivement intégré au *rancho* et au monde des femmes, contrairement à ce qu'on observe chez les Costeños où la transition entre les deux mondes est plus brutale.

Dans tous les cas, les portions de gibier distribuées sont modestes. De fait, en 1988, les *rancheros* ne parvinrent à tuer que trois pécaris (dont deux pour les Juanatecos). Dès lors, aucune partie de l'animal ne se perd, y compris les abats réservés aux truies qui sont pleines. Les organes génitaux – lorsque c'est un mâle – connaissent un sort à part. Chez les Costeños, les parties retournent à l'homme qui a tué la bête, en plus de la part normale qui lui revient. On rapporte, mais je ne l'ai pas vérifié, que ces parties sont cuisinées à part et consommées par une jeune fille du *rancho* en âge de se marier. Ce régime alimentaire, dit-on, garantit une bonne fécondité aux femmes<sup>11</sup>.

#### UNE CUEILLETTE MASCULINE : LE PIÉGEAGE DES PETITES BESTIOLES

Appelés les « bestioles », les petits animaux piégés à l'occasion des chasses sont nombreux. Sur quatre dimanches, les hommes ramènent une dizaine de lapins, quatre *garrobos*, une trentaine d'oiseaux et une dizaine d'écureuils. Mais la disproportion entre le nombre des animaux piégés et le nombre des animaux chassés ne fait, au bout du compte, que valoriser la « vraie » chasse. Le prestige de celui qui parvient à abattre un animal au fusil est en effet d'autant plus important que le « vrai » gibier est rare.

En réalité, les *rancheros* n'utilisent pas de pièges, ceux-ci étant défendus par le planteur. En revanche, ils prennent toujours les frondes et les lance-pierres de leurs fils lorsqu'ils vont à la chasse. Contrairement à la « vraie » chasse, le « ramassage des petites bestioles » ne fait l'objet d'aucune restriction et les villageois, les plus jeunes comme les plus âgés, se rendent presque tous les dimanches dans la forêt à cette fin. C'est donc au cours de leur marche dans la forêt que les hommes ramassent le petit gibier. Peu valorisée, cette activité s'apparente à une sorte de « cueillette masculine ». Si l'on en croit les hommes, c'est presque par hasard qu'ils ont attrapé des petites bestioles.

11. Cette pratique semble fort répandue. En haute Provence, GOVOROFF (1987) observe que le partage du sanglier entre les chasseurs obéit à une « chaîne opératoire symbolique » qui tend à féminiser l'animal – notamment par la castration – pour l'intégrer progressivement à la sphère domestique.

Lorsque les hommes de l'un ou de l'autre campement ramènent une petite bestiole, il n'y a aucune cérémonie particulière. Contrairement à ce qui se passe pour le « vrai gibier », on ne fait pas non plus de commentaires. Les animaux sont directement confiés aux épouses, comme si l'on devait oublier ces prises mineures le plus rapidement possible. Pour leur part, les femmes peuvent manipuler les petites bestioles sans aucune précaution. C'est même fréquemment que les jeunes filles s'occupent de leur préparation. Il s'agit, disent leurs mères, d'une excellente occasion pour « se faire la main avec la viande ».

Aux yeux des Costeños, le ramassage des petites bestioles est une sorte d'anti-chasse. On n'en parle donc pas et on évite même d'en apprécier le produit trop ouvertement. Dans un sens alimentaire, le piégeage des animaux serait l'équivalent de la cueillette des femmes dans les caféières. D'ailleurs, les hommes disent à ce sujet qu'« Il faut bien rapporter quelque chose aux enfants pour manger ». Les adolescents, quant à eux, aiment s'attarder dans la forêt pour improviser des petits feux à l'abri des regards. Ils savourent alors leur maigre pitance en rêvant tout haut de prises plus nobles.

## DE QUELQUES GRANDS JOURS DE FÊTE

---

Comme l'organisation de la famille ou des enclos, la manière de vivre les fêtes religieuses et profanes témoigne de l'imbrication profonde de l'univers villageois et des contraintes imposées par la plantation. La particularité des grands jours tient également au fait que le patron permet aux villageois de consommer librement de l'alcool et de faire claquer des pétards. Essentiels à la réussite des fêtes, ces ingrédients sont en effet interdits en temps normal. Les grands jours sont fériés. Les caféières sont donc vides et l'activité se concentre dans les *rancherías*<sup>12</sup>.

12. Rappelons que l'achat de pétards et d'alcool n'est pas pris en compte dans les postes budgétaires des *rancheros*, comme s'il s'agissait de produits jouissant d'un statut à part. Les sommes dépensées à l'occasion de fêtes sont pourtant importantes : de 10 à 20 Quetzales (13,50 FF à 27 FF) par jour et par *ranchito*.

### *Les finqueros entre les catholiques, les évangélistes et les « païens »*

La plupart des *fincas* de café de la Costa Cuca disposent d'une chapelle. Elle rappelle le vieux fond catholique des populations *rancheras* comme des *finqueros*. À ce niveau de généralité, les ouvriers de plantation ne se distinguent donc guère du reste de la population guatémaltèque évangélisée depuis la conquête.



Pourtant, depuis une trentaine d'années, le taux de conversion des catholiques au protestantisme est au Guatemala l'un des plus forts d'Amérique latine.

À la *finca* Los Angeles, les *rancheros* sont en principe tous baptisés et catholiques. Pourtant, depuis une dizaine d'années, plusieurs familles *costeñas* se sont converties au protestantisme. Certaines de ces familles ont été évincées de la plantation dans des conditions sur lesquelles je reviendrai (cf. chap. 10). D'autres, en revanche, sont restées à la *finca* et participent même aux fêtes religieuses catholiques. En réalité, elles pratiquent leur culte fort discrètement et font tout pour montrer que leur croyance ne les isole pas du reste des villageois. Pour leur part, enfin, les Juanatecos se présentent également comme catholiques bien qu'ils intègrent à leur foi des pratiques et des croyances « païennes ». Mais, dans l'esprit du planteur et de son épouse, le fait de rendre « un culte étrange » auprès d'un arbre de la *finca* n'a rien d'inquiétant. Il en est d'ailleurs de même quant aux autels domestiques. Il s'agit là de relents de « superstitions ancestrales » et en aucun cas de pratiques contestataires. Dans un sens, ces cultes étranges montrent que Ceux du Haut sont bien des Indiens, contrairement à leurs voisins du Bas.

## *Les grandes fêtes religieuses*

### LA FÊTE DE LA TOUSSAINT ET DES MORTS

Au Guatemala, la fête de la Toussaint est un jour férié. Dans les communautés des hautes terres, le 1<sup>er</sup> novembre est souvent réservé à des cérémonies collectives : courses de chevaux à Todos Santos; cerfs-volants à San Antonio Sacatepéquez; bal de la conquête à Chichicastenango. Le 2 novembre, le jour des Morts, est réservé à la visite des cimetières. Les familles se rendent alors en pèlerinage auprès des tombes de leurs défunts. Elles y déposent des brassées de fleurs aux couleurs vives dont l'exhalaison se mêle à l'odeur âcre de la poudre des pétards. Peu à peu, la foule se presse et les cris des uns se confondent avec les prières des autres.

Dans les *fincas*, la fête de la Toussaint ne dure qu'une petite partie de l'après-midi en raison de la cueillette du café qui est particulièrement abondante en début novembre. C'est donc de leur propre initiative que les cueilleurs continuent à travailler en ce jour férié. Ils se contentent en fait de s'arrêter un peu plus tôt qu'à l'accoutumée « pour se retrouver en famille ».

En fin de journée, les Juanatecos assistent cependant à la messe donnée pour eux dans la petite chapelle de la *finca*. Ce faisant,

Ceux du Haut sont fidèles au dogme catholique qui fait de la messe de la Toussaint une obligation. À cette occasion, les Juanatecos prient pour tous les saints. Aussi, c'est le lendemain que la plupart se rendent – en chemin vers les caféières – auprès du *ceiba*, l'arbre sacré de la plantation. Ils s'y arrêtent alors le temps de faire une prière pour les défunts de leur famille inhumés à Tejutla.

Le calendrier rituel observé par les Costeños est différent et pas vraiment orthodoxe. Tandis qu'ils travaillent toute la journée du 1<sup>er</sup> novembre, qui est en principe un jour férié et une fête religieuse obligatoire, les Costeños assistent à la messe de la *finca*, offerte à leurs morts, seulement le 2 novembre en début de matinée. C'est après qu'ils se rendent au cimetière où ils passent quelques heures avant de reprendre le travail<sup>13</sup>. Au cimetière, les villageois fleurissent les tombes de leurs défunts et prient; en fin de journée, ils dégustent en famille le *fiambre* préparé spécialement pour l'occasion<sup>14</sup>.

En réalité, le calendrier des messes à la *finca*, le 1<sup>er</sup> novembre pour les Juanatecos et le 2 pour les Costeños, a été établi dès 1960 par le *finquero* et son épouse, de concert avec les villageois. Ces derniers, dit-on pudiquement, « ne souhaitaient pas assister aux mêmes messes à cause du monde qu'il y avait dans la chapelle ». En réalité, il semble plutôt que ce soit les Costeños qui, ne supportant pas leurs voisins, aient demandé au couple de planteurs de prévoir deux messes séparées.

En général, l'affluence des *rancheros* à la messe de la chapelle est grande. À cette occasion, la plupart des jeunes se contentent de suivre l'office de l'extérieur, n'ayant pas pu trouver de place à l'intérieur. Certains sont venus avec leur cochonnets, d'autres avec un chien. À l'intérieur de la chapelle, les permanents sont rassemblés sur la droite et leurs épouses sur la gauche. Seules les plus vieilles femmes occupent les quelques bancs de bois des premiers rangs. Le curé, qui vient de Colomba pour l'occasion, est bien connu de l'épouse de Don Agustín : « Il ne risque pas de dérapier dans ses sermons » dit-elle. La messe est brève mais intense. Les chants sont nombreux et entraînent la participation de tous. Parfois, un Costeño accompagne les chants de sa guitare mal accordée.

13. Rappelons également qu'ils profitent du jour des Morts pour vendre des fleurs dans le cimetière.

14. Le *fiambre* est l'équivalent de notre ratatouille à ceci près que les légumes sont confits dans le citron; on y ajoute également des œufs durs et des morceaux de viande. Ce plat est exclusivement préparé pour la Toussaint.

« QUAND LES CADEAUX DE NOËL NE TOMBENT PAS DES POCHEs DU PATRON... »

La fête de Noël est célébrée de manière bien moins spectaculaire que la fête de la Toussaint. L'unique chapelle de la plantation est à peine décorée. Ce détail heurte d'ailleurs profondément la *finquera* pour laquelle Noël devrait être « l'occasion de retrouver toute la *finca* à la messe de minuit ». Au lieu de cela, Doña Irina

assiste à deux messes de Noël, la première vers 20 h – c'est celle des Juanatecos – et la seconde vers 23 h. Après la messe, les *rancheros* se retrouvent dans l'intimité de leur foyer. On offre alors quelques cadeaux, surtout aux enfants.

Le jour de Noël, les villageois dégustent de délicieux *tamales* – fourrés au poisson ou à la viande – dont certains sont offerts par des familles amies. C'est aussi le moment de manger une partie du cochon tué quelques jours auparavant. À cette occasion, la chaîne opératoire est la même que lors du partage du gibier de chasse. Tandis que les hommes *costeños* accomplissent la totalité du dépeçage, leurs femmes fument les morceaux. Chez les Juanatecos, ce sont les hommes qui tuent et découpent grossièrement le cochon. Il revient alors aux femmes d'achever le travail de dépeçage et de conservation. Chez tous les *rancheros*, Noël est une fête intime mais joyeuse. Il est vrai que la cueillette du café vient à peine de s'achever et que « les corbeilles sont remplies d'argent ».

Dans la plupart des *fincas* de la région, les *finqueros* profitent de l'occasion de Noël et de la fin de la récolte pour distribuer des rations de café (environ 25 kg) aux ouvriers permanents. Il s'agit du café de consommation, de qualité inférieure, que les mécaniciens du *beneficio* ont fait sécher dans le bas du *patio*, bien à l'écart du café d'exportation (cf. chap. 6). Ce geste est indifféremment présenté comme une prestation de cueillette ou un cadeau de fin d'année par le planteur.

Du temps du père de Don Agustín, le café était entreposé sur le *patio* et chaque ouvrier venait chercher son sac sans que le planteur soit présent sur les lieux. Manifestement, cette manière de faire ne satisfaisait guère les ouvriers. Les plus âgés d'entre eux, qui ont connu l'ancien planteur, avaient en effet l'impression qu'il se désintéressait d'eux : « Le patron se fichait bien de nous ; il ne nous donnait pas le café lui-même, car il était bien trop pingre ; ça l'ennuyait d'avoir à nous donner du café lui-même ». Comme si cette renommée ne lui avait pas échappé, Don Agustín ne manque jamais d'être sur le *patio* pour la distribution des cadeaux. Il profite même de l'occasion pour s'adresser personnellement à plusieurs cueilleurs afin de les féliciter de leur conduite. Bien qu'elle fasse quelques heureux, cette initiative ne manque pas non plus de faire des envieux. Mais le planteur est persuadé que son geste le rapproche des ouvriers et qu'il y sont tous très sensibles<sup>15</sup>.

Don Agustín, quant à lui, organise deux séances de distribution des cadeaux. En principe, les mécaniciens sont les seuls admis à pénétrer sur le *patio*. Mais, en ce grand jour, les hommes vont chercher leur sac de café avec l'ensemble de leurs corésidents. Il se pourrait cependant que la générosité du *finquero* soit diverse-

15. Cette pratique se rapproche de celle de l'employé du mois que l'on retrouve dans les *fast-food* américains comme dans les usines stalinienne. Dans les *fast-food*, on expose en effet la photo du meilleur vendeur à proximité des caisses afin que tous ses collègues aient son exemple à l'esprit. Il est remarquable que, à la *finca* comme dans les institutions citées, les employés modèles ne touchent aucun supplément en argent ou en nature. Dans un cas comme dans l'autre, on estime que la reconnaissance de la société et le prestige qui en découle pour l'individu sont suffisants.

ment interprétée par les ouvriers, comme le souligne l'expression d'un ouvrier *juanateco* selon lequel « les cadeaux de Noël ne tombent pas des poches du patron ». Le fait est que le café distribué à Noël ne coûte rien à Don Agustín. Les graines, de qualité inférieure, sont pratiquement invendables. Il va de soi que les familles préféreraient des étrennes en argent liquide – comme pour les vacances juste avant Pâques<sup>16</sup>.

16. À propos des grandes plantations de café du plateau central du Costa Rica, MAURO – qui se fonde sur les informations de STONE (1968) – rapporte que :  
• Les fêtes religieuses rassemblaient la communauté. Par exemple, le *rezo del niño*, la prière à l'Enfant Jésus, qui avait lieu après la Chandeleur et qui était surtout la fête des péons, avec de longues oraisons, chantées parfois en latin par le *rezador*. On servait ensuite des boissons alcoolisées et un repas suivi d'un bal qui durait tard dans la nuit. Le péon pouvait même danser avec la femme du patron. Celui-ci n'était pas toujours là mais s'il venait c'était un grand honneur fait aux péons et surtout à celui qui recevait. À la Noël, le patron venait admirer les crèches faites par les péons. Étaient importantes également et obligatoires les visites de condoléances, en cas de deuil • (1991 : 134).

#### LA SEMAINE SAINTE : ENTRE LE SACRÉ ET LE PROFANE

Un mois avant Pâques, les jeunes Costeños consacrent quelques heures à fêter le Carnaval en fin d'après-midi. Au lieu de se déguiser, comme on le fait parfois dans les villes, les adolescents s'aspergent d'eau. La journée se termine par un grand bain collectif et mixte dans la rivière sous l'œil discret, mais aguerris, des parents. À San Juan, le Carnaval est l'occasion de s'offrir entre voisins des produits de la *milpa* et de boire du *guarapo*, l'alcool de canne distillé. La célébration de la Semaine sainte, quant à elle, est précédée par distribution des étrennes à tous les permanents de la *finca*. À cette occasion, les hommes viennent chercher leur argent dans le bureau de l'administrateur situé au premier étage du *beneficio*. En général, les étrennes se montent à environ 10 % du salaire minimum (environ 25 FF). Puis, la Semaine sainte commence. Dans la plupart des *fincas* de la région, elle correspond aux congés payés annuels des ouvriers permanents. En général, la Semaine sainte est ponctuée d'événements chargés d'un symbolisme qui illustre la nature ambivalente des relations entre les villageois et le *finquero*. Mais la fête de Pâques, une fois encore, est différemment vécue selon les villages.

#### Le circuit rituel des Juanatecos

À cette occasion, la majorité des chefs de famille *juanatecos* regagnent Tejutla<sup>17</sup>.

Il ne m'a malheureusement pas été possible d'assister à la fête de Pâques sur place. Bien que les intéressés l'affirment, je ne peux donc pas dire si les Juanatecos effectuent un transfert de valeur significatif dans leur communauté d'origine; notamment en participant au financement de la fête. Quoi qu'il en soit, les Juanatecos sont alors accompagnés de leur épouse et de plusieurs corésidents.

Néanmoins, les *ranchos* ne sont jamais entièrement vides, une ou plusieurs personnes y demeurant en permanence. Pour les Juanatecos, le voyage à Tejutla est un moment fort et un repère temporel extrêmement important dans l'année. Apparemment, les villageois sont ravis de quitter le campement. Ils tiennent parfois

17. Les communautés indiennes du pays se remplissent à l'occasion des grandes fêtes. Ce fait est confirmé par BOSSEN :  
• [...] les villageois disent que le seul moment de l'année où toute la population du village est présente est en fin octobre, pour la récolte et la fête [du village], et pour Pâques. Durant le reste de l'année, à peu près la moitié de la population peut être absente à n'importe quel moment à cause du travail salarié dans les plantations de la côte [...] • (1984 : 66).

des propos inhabituels, mais qui semblent sortir du fond du cœur : « Ici, ce n'est pas vraiment chez nous; on va revoir les nôtres et nos terres ancestrales; on va pouvoir vraiment célébrer la Semaine sainte<sup>18</sup> ».

Lorsqu'on leur demande ce qu'ils pensent de la fête de Pâques telle qu'elle se déroule en leur absence à la *finca*, les Juanatecos sont volontairement évasifs : « Quelle fête de Pâques? Il n'y a aucune fête ici; c'est pour cela qu'on s'en va! ». Ayant leur propre fête à Tejutla, les Juanatecos se désintéressent entièrement, pour une quinzaine de jours, de la vie à la *finca*. On remarque d'ailleurs que les villageois se préparent à leur départ quelques jours auparavant. Ainsi, ils ne se rendent plus dans les buvettes de Las Palmas pour y acheter des sucreries; de même, ils ne sortent plus le soir de la *finca* pour aller boire un verre. Avant de regagner le pays de leurs origines, les voyageurs donnent l'impression de vouloir s'isoler en famille pour mieux oublier les habitudes acquises sur la côte. Cette brève phase de purification s'accompagne également d'une visite à l'Arbre. À l'occasion d'un rituel propitiatoire, on priera pour que le voyage en car se passe bien et pour que les frères qui restent à la *finca* soient protégés. C'est juste avant le départ que Don Agustín offre une ration de bois – un tas d'environ 0,60 m de large sur 1,20 m de haut – à ses compères *juanatecos*<sup>19</sup>.

Avant de se rendre à Tejutla, plusieurs villageois font de larges détours pour se rendre sur des lieux de culte dispersés dans le pays. Il est notable que les voyageurs ne parlent pas ouvertement de ces pèlerinages : dans leur esprit, l'efficacité de la démarche tient précisément à sa dimension secrète. Par ailleurs, il est fréquent que les Juanatecos qui ne souhaitent pas se rendre eux-mêmes sur les lieux de culte demandent à un corésident de charger un chamane d'effectuer le rituel à leur place. Ils confient alors l'argent du service à leur frère<sup>20</sup>.

Dans le pays, les lieux de culte visités par les populations *rancheras*, d'origine indienne ou pas, sont multiples. Comme le dit MEDRANO : « Chacun de ces endroits se visite pour demander des faveurs distinctes parce que chacun possède des qualités inhérentes qui octroient différents résultats » (1992 : 6). Il s'agit, notamment, d'églises. D'après le même auteur, le pèlerinage à l'église de Palín (située à environ 200 km à l'est de la *finca*) favoriserait les sorties de prison et le pèlerinage à l'église d'Escuintla (une importante ville côtière située à 150 km à l'est de la *finca* juste avant Palín) accélérerait les démarches auprès de la Sécurité sociale.

18. Dans le village côtier étudié par TAUSSIG en Colombie, les ouvriers temporaires qui travaillent de l'autre côté de la cordillère des Andes dans des plantations de sucre rentrent également chez eux à Pâques afin de participer aux cérémonies religieuses. Mais, plutôt que de resserrer des liens entre les individus, les cérémonies sont l'occasion de conflits violents entre les participants. TAUSSIG interprète ces conflits comme un sorte de rite de passage manqué dont la fonction première serait de réintégrer les migrants qui travaillent dans la sphère capitaliste à la sphère non capitaliste. Pour l'auteur, la dimension conflictuelle des cérémonies est le signe de l'érosion des relations sociales précapitalistes fondées sur la réciprocité et la complémentarité (1982 : 4 et 16).

19. Pour une fois, le patron n'a pas dû intervenir pour que chaque village ait sa messe, sa cérémonie... Pourtant, dans le village voisin de San Juan Ostuncalco où les Indiens sont aussi nombreux que les Méts, les autorités ecclésiastiques ont dû imposer l'organisation alternative de la procession de Pâques par l'un et l'autre groupe sur une base annuelle à cause des nombreux différends qui les opposaient (EBEL, 1988 : 176). Par ailleurs, ce village présente, dans un autre type d'encadrement, des formes de bipartition communautaire comparables à celles de la *finca* Los Angeles.

20. Dans son article sur les lieux de culte de la côte guatémaltèque, MEDRANO mentionne également l'existence de chamanes – qui vivent en permanence dans la région – spécialisés dans ce genre de service (1992 : 6).

Mais les lieux de culte fréquentés consistent également en « Pierres Sacrées » qui ne sont d'ailleurs pas toujours d'origine précolombienne (1992 : 6)<sup>21</sup>.

Il existe d'autres lieux de culte à côté de ces centres réputés. Ainsi, les Juanatecos se rendent tout d'abord dans une clairière qui se situe également au cœur de l'une des plus grandes exploitations sucrières du pays. Puis, ils se rendent auprès du cours d'eau qui traverse une grande plantation de café – non loin de la route qui mène au lac Atitlán à partir de la route panaméricaine du bas. Dans ces deux lieux de culte, les Juanatecos prient pour la santé, la fécondité et le succès des relations amoureuses de leurs frères. Une fois sur place, les Juanatecos accomplissent un rituel qui reproduit, avec toutefois plus de lenteur et d'abondance, celui rendu auprès du *ceiba* de la *finca*. Tout en priant, on fait brûler des bougies, on étale au sol des pétales de fleurs aspergés d'alcool blanc et on grille des bâtons d'encens. Parfois, c'est l'ensemble des membres de la maisonnée qui accomplit les rituels; d'autres fois, ils sont le fait d'un seul individu.

Au bout du compte, le pèlerinage des Juanatecos est coûteux, car il faut payer les transports, se nourrir et se loger. Pour un minimum de trois jours de voyage, il faut compter environ 40 Quetzales (54 FF). Ce coût explique pourquoi, en général, seul un membre de la famille accomplit le circuit rituel pour ses frères. On remarque cependant qu'à cette occasion, la dépense est partagée par l'ensemble des corésidents. Une fois le pèlerinage accompli, les Juanatecos ne s'attardent donc pas sur la côte. Ils prennent rapidement la route de Tejutla, passant parfois avec regret une nuit dans une pension bon marché.

Il reste à savoir comment les villageois ont eu connaissance de ces endroits sacrés. Quelques indices plaident en faveur d'une fréquentation relativement ancienne de ces lieux de culte. Ainsi, les Juanatecos affirment qu'ils en ont toujours entendu parler par leurs parents qui y allaient déjà dans leur jeunesse, c'est-à-dire il y a une cinquantaine d'années environ. Mais ceci ne constitue pas une preuve suffisante. Aussi, je propose une explication complémentaire. La région de Tejutla fut une importante pourvoyeuse de main-d'œuvre ouvrière pour les plantations à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup>. Or, la culture du café s'intensifia à cette époque tout le long des piémonts de la Sierra Madre, précisément là où se trouvent les lieux de culte fréquentés par les Juanatecos actuellement. Cette hypothèse confirmerait celle de MEDRANO : « Il est très probable que [l'existence de lieux de culte sur la côte en général] résulte de l'influence de travailleurs temporaires qui commença au début de l'introduction de la culture du café dans la région à la fin du siècle

21. La « Pierre » dont parle MEDRANO est une tête géante appartenant au site archéologique d'El Baúl (200-900 après J.-C.), lui-même situé dans un grand domaine sucrier (1992 : 4).

22. Comme l'indique CAMBRANES, le « chargé des affaires indiennes » de l'époque (1864) mentionnait le grand nombre d'Indiens de Tejutla qui, faute de terres, partaient déjà travailler temporairement dans les terres chaudes (1992 : 28).

passé » (1992 : 7). Cette conjonction de facteurs pourrait signifier que des ouvriers agricoles originaires de Tejutla se sont définitivement installés sur la côte dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et qu'ils y ont transplanté divers cultes. Pendant au moins une génération, ces ouvriers auraient entretenu des relations avec leurs frères restés à Tejutla, tout comme le font les Juanatecos de la *finca* aujourd'hui. C'est dans ce contexte que les migrants auraient vanté l'efficacité des nouveaux lieux de culte de la côte à leurs frères des hautes terres qui, de leur côté, en auraient transmis l'existence à leurs propres descendants – dont les actuels Juanatecos font partie. Les Juanatecos et les habitants des *fincas* où ils vont rendre un culte sont-ils des frères qui s'ignorent? Il est malheureusement impossible de vérifier cette hypothèse, car ces *rancheros* ont perdu – à l'instar de la plupart des populations *rancheras* – la mémoire exacte de leur terroir d'origine.

La double figure du *finquero* :  
de l'exploiteur au protecteur des Costeños

Un peu partout au Guatemala, à l'époque de Pâques, il est fréquent d'exhiber d'inquiétants personnages faits de papier et de chiffon. Cette coutume est vraisemblablement d'origine espagnole. Appelés du terme générique de « Maxímon », ces mannequins symbolisent des individus de grande importance et connus de tous. Maxímon, qui est la contraction mayanisée de saint Simon, représente « [...] Judas Iscariote, Pedro de Alvarado [le découvreur et conquérant du Guatemala], saint André, saint Michel, capitaine des anges, saint Pierre le premier apôtre et *Mam*, une divinité des anciens Maya » (MENDELSON, 1965 : 62). Dans les communautés indiennes, Maxímon représente souvent le *Ladino* en général, le commerçant métis que l'on exècre ou même le militaire, le policier, voire un homme politique. Dans l'identification de Maxímon, le vêtement a donc un rôle essentiel<sup>23</sup>.

La fonction de ce personnage ambivalent est complexe. Il est à la fois sujet d'adoration et de crainte. On le vénère et on le rejette. On s'en protège et on lui demande son aide. D'après CASTAÑEDA MEDINILLA, la relation ambiguë des Indiens avec Maxímon aurait pour but de s'appropriier sa force et sa puissance, selon le principe de la « magie imitative » (1979 : 139). Cette fonction est confirmée par J. NASH (1979 : 151) selon laquelle : « Dans leur représentation de Judas, les habitants [indiens] de Cantel ont symbolisé la transaction à travers laquelle Judas trahit le Christ moyennant la somme de trente monnaies d'argent. Ils reconnaissent, en saint Simon [Maxímon], la supériorité commerciale des *Ladinos* et cultivent son patronage pour s'assurer le succès dans leurs affaires [notamment les tenanciers de buvette] »<sup>24</sup>.

23. Sur la description et la signification de l'exhibition de Maxímon dans trois communautés indiennes guatémaltèques, cf. J. NASH (1979).

24. D'après TAUSSIG, la croyance des ouvriers du sucre selon laquelle il est nécessaire de sceller un pacte avec le Diable pour accroître sa productivité et ses revenus est une manière de récupérer son histoire dans un contexte global particulièrement aliénant (1980 : 94, 96, 101). Aux Antilles françaises, GIRAUD et JAMARD rapportent que, pour les ouvriers du sucre, la richesse était toujours le fruit de sordides tractations avec le Diable qui, à l'occasion, revêtait la face du patron d'usine blanc (1985 : 80).

Le mannequin que les Costeños vénèrent puis détruisent pendant que les Juanatecos sont en voyage est-il une sorte de Maximón? Le grand jour, c'est-à-dire le Vendredi saint, le village Las Palmas entre dans une véritable effervescence. Les villageois exhibent à travers la *ranchería* un mannequin de chiffon et de papier blanc qui ressemble étrangement à un planteur de café, bien qu'il soit de la taille d'un enfant. Assis sur une chaise de bois, le mannequin est juché sur un petit socle que quatre hommes hissent sur leurs épaules. Le cortège passe devant chaque logis sous les cris, les rires et aussi les insultes et les crachats des *rancheros*. La cérémonie dure environ deux heures<sup>25</sup>.

La fabrication du mannequin – on l'appelle simplement Judas – et de son accoutrement a été soigneusement assurée par certaines femmes du village. Ces dernières se relaient tous les ans de façon que chaque famille puisse, au moins une fois tous les dix ans, participer à la fête. Le corps de Judas, rempli de chiffons, est revêtu d'une veste usagée et d'un pantalon rapiécé tandis que sa tête est ornée d'un vieux chapeau et d'une paire de lunettes cassées. Avant d'exhiber Judas, on lui fourre un cigarillo dans la bouche, on lui glisse un billet de banque dans sa poche de veston et on lui passe autour des jambes une paire de guêtres de cuir bien cirées.

En réalité, les guêtres du mannequin appartenaient à l'arrière-grand-père de Don Agustín, le fondateur de la *finca*. Nul ne sait comment les villageois ont pu se les procurer. Il est d'ailleurs vain de poser la question au planteur, celui-ci feignant de ne pas savoir de quoi on parle. Don Agustín n'ignore rien de l'exhibition du mannequin. Aussi, il évite le sujet et s'organise pour être absent de la *finca* pendant la Semaine sainte : « Ce sont les vacances des travailleurs, alors j'en profite pour en prendre aussi » dit-il habilement.

Après la cérémonie, le Judas est brutalement descendu de sa chaise. Puis, on lui enlève discrètement ses guêtres avant qu'il ne soit roué de coups, piétiné, lapidé et entièrement déchiqueté par l'ensemble des *rancheros* – du plus jeune au plus âgé. Avant de le brûler, les hommes prennent soin de rassembler tous les morceaux du mannequin en un tas unique. Ensuite, les villageois restent pensifs quelques instants. Soudain, on lance des pièces de monnaie sur les lambeaux de chiffons. D'autres y glissent de petits papiers pliés appelés des « intentions » dont le contenu est tenu secret. Les *rancheros* prennent néanmoins bien soin de ne pas effleurer les reliques de Judas. Par ce geste, ils hypothéquaient la réalisation de leurs vœux. Pendant que le mannequin se consume sous les flammes, les villageois regagnent leur logis. Les cendres de Judas restent alors sur place sans que personne n'y touche. Elles sont peu à peu dispersées par le vent.

25. On assiste à des cérémonies similaires en Équateur au moment du Carnaval, c'est-à-dire un mois avant Pâques. On brûle alors publiquement d'énormes mannequins à l'effigie d'« Oncle Sam » ou d'hommes politiques locaux.



Les Costeños nourrissent-ils les mêmes attentes et les mêmes craintes à l'égard de leur propre mannequin que les Indiens des hautes terres vis-à-vis de Maximón? À la *finca*, le mannequin symbolise en effet le patron qui exploite et qui protège à la fois. Il fait alors l'objet d'une requête (comme en témoignent les intentions et les pièces de monnaie qu'on lui offre) et d'une destruction. Le mannequin incarnerait donc bien la figure de celui qui gagne de l'argent mais qui, pour ce faire, doit trahir (ici exploiter).

En tout cas, la réinterprétation du drame de la Passion par les ouvriers de plantation montre qu'il ne s'agit pas d'un phénomène typiquement indien<sup>26</sup>. En ce sens, l'attitude des Costeños confirmerait l'idée de J. NASH selon laquelle : « [...] [les acteurs] projettent [dans ce rituel ancien] des conflits de la société contemporaine. [...] [cette projection] révèle un sentiment d'oppression, une définition du groupe *ladino* dominant comme oppresseur et une victoire imaginaire sur lui » (1979 : 144). Plus loin, l'auteur ajoute que : « Les Indiens, avec toute la subtilité et l'intensité des dominés, ont transfiguré l'haïssable vilain de la Passion chrétienne, antisémite, en l'icône de leur propre oppresseur; le *Ladino* chrétien » (1979 : 154).

Le mannequin des Costeños, à la fois Judas et *finquero*, protecteur et exploiteur, jouerait donc ce rôle de bouc émissaire. Sa figure canaliserait les haines de la communauté ce qui, d'une certaine manière, permettrait d'éviter les débordements<sup>27</sup>. Mais, précisément parce qu'elle remplit une fonction d'exutoire, la destruction du Judas-*finquero* ne manifesterait-elle pas un grand désarroi chez Ceux du Bas? Le rituel pourrait signifier que Don Agustín reste un patron et une figure inaccessible avec laquelle on ne peut entretenir de relations d'égal à égal. Partagés entre des sentiments de haine et de passion à l'égard du planteur, les villageois réitèrent ce rituel chaque année.

Le fait que tous les Costeños – y compris ceux qui fréquentent les sectes évangéliques – participent au rituel du mannequin me paraît confirmer cette interprétation. Les villageois trouvent en effet un terrain d'entente absolu à ce moment précis. Leur situation et leur rapport au patron subsument, en quelque sorte, leurs différences de croyances. On constate d'ailleurs les mêmes phénomènes dans les hautes terres. À propos du village de Santiago Atitlán où les convertis au protestantisme sont nombreux, J. NASH rapporte que les Indiens trouvent un terrain d'entente autour du culte de Maximón, notamment parce qu'il attire les touristes et que, par conséquent, il rapporte de l'argent à l'ensemble de la communauté (1979 : 157). Dans le contexte de la *finca*, la fonction économique du Judas-*finquero* n'est nullement contradictoire

26. À moins que les Costeños n'aient conservé quelques traits culturels indiens malgré les apparences. Ainsi, les habitants du *municipio* d'El Palmar, qui jouxte la Costa Cuca, ont un comportement proche de celui des Costeños de la *finca*, mais s'identifient aux habitants (« *a la raza* - dit-on) de Momostenango, une communauté indienne des hautes terres, notamment pour ce qui concerne les pratiques religieuses. Les pèlerinages, processions et autres fêtes patronales s'inspirent en effet de ceux de la communauté que les habitants ont quittée il y a plus de 100 ans (TEDLOCK, 1992 : 21).

27. On retrouve des phénomènes identiques dans nombre de sociétés passées et présentes, par exemple en Grèce antique lors de la cérémonie bien connue des Bacchanales. Actuellement, dans des grandes entreprises japonaises, cadres et ouvriers détruisent des mannequins à l'effigie de leur patron après le travail.

avec sa fonction symbolique. Le personnage ne représente-t-il pas aussi celui qui gagne beaucoup d'argent et qui le redistribue aux ouvriers?

## LA FÊTE DE LA *FINCA*

### Une fête plutôt ludique

La plupart des plantations du pays qui portent un nom de saint consacrent un jour de l'année à célébrer celui qui leur assure une protection. Mais cette célébration n'a pas systématiquement un caractère religieux. Au contraire, on passe même souvent plus de temps à boire, à écouter de la musique et à jouer au football qu'à prier pour l'avenir de la *finca*. Dans certains cas, le saint patron de la plantation est exhibé dans les *rancherías* sur un socle – exactement comme le Judas. Il arrive également qu'il séjourne, plus ou moins durablement, dans le logis d'une famille qui en fait la demande. Le saint patron est alors censé protéger ses hôtes temporaires avant de retourner à la chapelle. Dans le cas des communautés agraires de la région, les *comuneros* organisent des parties de football durant la matinée avant de passer aux jeux (tir à la carabine, fléchettes, baby-foot) pendant l'après-midi. Le soir, on organise un bal. Il arrive que les villageois de la *finca* Los Angeles se rendent à ces fêtes extrêmement animées : pour eux, c'est l'occasion de s'amuser, de rencontrer des connaissances et, surtout, de boire quelques verres d'alcool. Pour les adolescents *costeños*, il s'agit d'opportunités privilégiées pour rencontrer des jeunes filles.

Comme son nom l'indique, la *finca* Los Angeles est placée sous la protection de tous les saints et de tous les anges. Logiquement, il conviendrait donc de « fêter la *finca* » le jour de la Toussaint. Au lieu de cela, le grand jour a été fixé au 15 août, une date doublement symbolique. Elle correspond en effet à la fois à la mort de la Vierge Marie et au début de la récolte du café qui commence le lendemain. Les *fincas* ne portant pas le nom d'un saint particulier sont fréquemment fêtées le 15 août.

Selon l'avis des *rancheros*, la fête de la *finca* Los Angeles est moins « complète » que les fêtes dans les *fincas* voisines. En effet, si le patron permet de boire de l'alcool pendant l'après-midi, qui est férié, il ne participe pas aux frais de location de la *marimba* et des jeux, contrairement à son père et à d'autres planteurs<sup>28</sup>. Parfois, faute d'avoir pu réunir suffisamment d'argent, les *rancheros* se contentent de jouer au football pendant la matinée avant de boire pendant la majeure partie de l'après-midi. En fait, seuls les

28. La *marimba* est une sorte de xylophone en bois, d'origine africaine, dont les caisses de résonance sont en noyaux de fruits. L'instrument est extrêmement populaire au Guatemala, tant parmi les Indiens que les *Ladinos*. En général, les *Costeños* louent la *marimba* et les musiciens d'une *finca* voisine.

Costeños participent activement à la fête de la *finca*. En la circonstance, les Juanatecos disent qu'ils ne se sentent pas concernés par l'événement.

Retour sur l'identité  
des Costeños

Le 15 août est également l'occasion pour les Anciens de rappeler aux adolescents l'histoire du village Las Palmas et l'origine du mot « Cuca ». Ce type de récits, que les villageois appellent les « contes », sont extrêmement variés et répandus dans la région. En vérité, les habitants des plantations adorent dire ces contes où se mêlent des expériences personnelles et des données de l'histoire. Le style des récits est également très particulier. Par exemple, les narrateurs utilisent de nombreux diminutifs : ils disent « le petit bonhomme » ; « la petite plante » ; « le petit volcan ». Ils utilisent également des expressions dont la répétition rythme le récit : « ainsi » (*pués*), « dit il » (*asi dijó*), « allez savoir ! » (*a saber!*). Enfin, lorsqu'ils évoquent un lieu, ils en nomment toutes les composantes géographiques : collines, cours d'eau, végétation. En général, les récits sont narrés dans l'intimité familiale, de manière informelle et en fin de journée. Il s'engage alors une discussion entre les Anciens et les plus jeunes. C'est dans ces circonstances que j'ai recueilli deux contes traitant du même thème et dont voici le résumé.

La version de Doña Pricilia :

Quetzal contre Cuca ou la lutte à mort de deux frères ennemis

Dans le récit de Doña Pricilia, le Quetzal (*Pharomachrus mocina*) – l'oiseau emblématique de la nation guatémaltèque – avait naguère un rival, le Cuca, un oiseau multicolore aujourd'hui disparu. Leurs prises de bec étaient bruyantes et fréquentes. Pourtant, le Cuca ne faisait que défendre son territoire contre les assauts du Quetzal, un volatile agressif et dominateur originaire d'« on ne sait où ». Finalement, le Cuca perdit face au Quetzal, mais les témoins du combat, les Costeños, donnèrent son nom à la région. C'est pour cela qu'on l'appelle la « Costa Cuca » depuis<sup>29</sup>.

La version de Don Toribio :

Costa Cacao versus Costa Café

D'après l'autre récit, le mot « Cuca » n'a rien à voir avec un oiseau, mais avec le terme de cacao dont il serait la déformation. À l'origine, Cuca serait donc le nom d'une prestigieuse cacaoyère qui se trouvait en contrebas de la *finca*, « non loin de l'endroit où vivaient les Costeños à l'époque ». La mise en valeur de la cacaoyère Cuca était assurée – « depuis des temps très reculés » – par les ancêtres directs des ouvriers actuels. Pourtant, elle fut arrachée et remplacée par une caféière sous l'impulsion d'un « étranger » (*gringo*). De génération en génération, on conserva toutefois le souvenir du nom de « Cuca » qui donna plus tard la « Costa Cuca »<sup>30</sup>.

En dépit de leurs différences de forme, les deux récits convergent sur le fond. D'une part, dans la première version, un prédateur puissant et allogène déloge un oiseau autochtone de son territoire. En outre, le prédateur – le Quetzal – représente le pouvoir de « ceux qui décident » d'investir la région et de se la partager. La seconde version du récit précise le thème de l'usurpation foncière. Cette fois, l'usurpateur est personnifié puisque c'est un

29. Doña Pricilia, âgée d'environ 70 ans, est veuve depuis de nombreuses années. Elle est née à la *finca* ainsi que ses parents et ses grands-parents. Elle vit chez l'un de ses petits-fils qui est actuellement ouvrier permanent. Le récit, que je n'ai pas enregistré, dure environ cinq minutes. Aussi, les jeunes gens n'hésitent pas à poser des questions à Doña Pricilia sur tel ou tel épisode du récit.
30. Don Toribio vient de prendre sa retraite. Sa famille, maternelle et paternelle, est native de la *finca*. L'un de ses petits-fils va occuper le poste qu'il laisse vacant. Le récit, là encore, prend cinq minutes. Comme dans le cas précédent, les adolescents posent des questions au locuteur une fois que celui-ci a fini.

étranger qui impose sa culture (le café) aux natifs de la région. D'autre part, les deux récits convergent pour conférer au terme « Cuca » une origine locale. En dépit de l'intervention des étrangers, la région garderait donc la trace de son état antérieur. Le toponyme rappellerait, sur fond de spoliation, l'existence des « vrais » habitants de la zone. Enfin, l'étymologie du mot Cuca, présentée par les Costeños, manifeste des préoccupations très actuelles. Chacun des récits ne tente-t-il pas, à sa manière, de légitimer l'attachement de la population à un territoire? On retrouve le thème de l'autochtonie abordé précédemment (cf. chap. 7). Aussi, le fait d'évoquer le mythe à l'occasion de la fête de la *finca* comporte une portée symbolique. Aux yeux des Anciens, il s'agit de rappeler aux jeunes générations que les Costeños n'ont jamais été entièrement inféodés à l'univers patrimonial et qu'ils conservent une identité originale<sup>31</sup>.

### *Donner et recevoir : les « petites fêtes »*

Les grandes fêtes religieuses et laïques ne sont pas les seuls moments où les villageois du même campement resserrent leurs liens. Pendant l'année, il arrive fréquemment que les *rancheras* s'offrent des « petits cadeaux », les Juanatecas disent des « dons ». Précisons d'emblée que seules les femmes participent à ces cycles de prestation et de contre-prestation.

#### LES PETITS CADEAUX QUI ENTRETIENNENT L'AMITIÉ ENTRE *RANCHERAS*

À Las Palmas, où les enclos sont peu entretenus et peu productifs, les villageoises achètent parfois des denrées alimentaires (pain, huile, pâtisserie, sucre) sur le marché pour les offrir à leurs parentes, voisines et commères. À San Juan, en revanche, on offre surtout les produits de la *milpa* qui sont hautement valorisés : épis de maïs, haricots, courges, *buisquiles* (la chrysophine qui pousse sous la treille), œufs, fruits. En dépit de leur modestie, les petits cadeaux sont extrêmement importants aux yeux des *rancheras*. Pour elles, faire un cadeau est un signe d'amitié et de relations de bon voisinage. À ce titre, il s'agit de se conformer à la célèbre formule selon laquelle les amis font des cadeaux et les cadeaux font des amis.

Dans leur discours, les villageoises disent des « petits cadeaux » ou des « dons » qu'ils sont sans contrepartie. Pourtant, chaque don implique un contre don, même si le geste n'est pas perçu comme obligatoire. En général, les présents sont offerts lors d'une visite informelle. Mais la donataire ne rend pas immédiatement le cadeau à sa donatrice; celle-ci ira en effet visiter la première

31. Le travail de Ruz sur la tradition orale des petits colons et des ouvriers de plantation des Chiapas confirme la mémoire historique, l'imagination et l'identification au territoire de populations dont on sait qu'elles sont allogènes à la région (1991).

quelques jours plus tard. À cette occasion, elle lui offrira à son tour un petit cadeau<sup>32</sup>. Comme partout, faire un petit cadeau est une manière d'initier un échange et de resserrer des liens.

Si le présent reçu n'est pas toujours identique à celui offert, il a néanmoins la même origine. Une femme qui offre un épis de maïs de sa *milpa*, par exemple, reçoit une poignée de haricots provenant également d'une *milpa*. Il en est de même pour la canne à sucre que l'on échange de préférence contre des *buisquiles*. À terme, les cadeaux sont donc équivalents, à condition qu'ils aient été produits dans des *milpas*. Symétriquement, la femme qui offre une bouteille d'huile achetée à Colomba reçoit en retour des gâteaux ou du sucre, c'est-à-dire un produit acheté sur le marché. Le fait de rendre un produit n'ayant pas la même équivalence, c'est-à-dire la même origine que le cadeau initial, serait perçu comme absurde voire insultant. En échangeant des produits de nature trop différente, ne risquerait-on pas en effet de transformer une relation de bon voisinage en une relation de débiteur à créateur?

Le fait que les villageoises ne sauraient rendre un petit cadeau ou un don de l'enclos en échange d'un cadeau acheté sur le marché – et *vice versa* – semble attester l'existence de « sphères d'échange » homogènes et indépendantes les unes des autres. L'absence de spéculation et de conversion monétaire accreditte cette hypothèse. Les produits de l'enclos d'un côté et les produits manufacturés de l'autre constitueraient donc deux sphères d'échange imperméables à l'intérieur desquelles se maintiendraient des cycles de dons et de contre-dons présentés comme gratuits. La fonction de ces échanges, qui est explicitement reconnue, est donc essentiellement de maintenir des relations de bon voisinage entre *rancheras* du même village.

#### L'ÉCHANGE GÉNÉRALISÉ DE PLATS CUISINÉS : RETOUR SUR L'IDENTITÉ DES JUANATECOS

Indépendamment de leur fonction alimentaire, les *milpas* des Juanatecas revêtent également une fonction symbolique. Ainsi, lors des grandes fêtes religieuses de l'année, Toussaint, Noël, Pâques, les familles s'offrent de petites quantités de nourriture préparée sous forme de plats : *tamales* farcis à la viande de porc (*chuchitos*) ou aux légumes (*tatuyos*) et *fiambre* (sorte de ratatouille) notamment. On appelle « plats de fête » ces préparations culinaires. Les plats de fête sont préparés par l'ensemble des ménagères du *ranchito*, chacune participant d'une manière ou d'une autre à leur confection. En général, les Juanatecas commencent à sélectionner et à préparer les produits la veille du jour de

32. Conformément à ce qu'écrit MAUSS : « [Dans bon nombre de civilisations] [...] les échanges et les contrats se font sous la forme de cadeaux, en théorie volontaires, en réalité obligatoires » (1991 : 147).

l'échange. Il est notable que les Costeñas n'établissent pas de cycles de dons et de contre-dons similaires lors des grandes fêtes.

À l'occasion de ces échanges de plats cuisinés, les villageois – hommes, femmes et enfants confondus – mettent en avant le fait que les partenaires sont des compères. En principe, chaque filleul(e) est censé(e) offrir un plat à ses parrains et marraines, sachant que la réciproque n'est pas obligatoire. Or, rappelons que le Campement du Haut compte entre 90 et 100 personnes – répartis sur 15 *ranchos* – dont à peu près une cinquantaine d'enfants ayant chacun jusqu'à quatre parrains et marraines. Dans ce contexte, tous les adultes – hommes et femmes mariés – sont une ou plusieurs fois compères. À ce titre, ils reçoivent donc tous au moins un plat de fête en cadeau. Mais ces compères ont souvent des enfants eux-mêmes protégés par des parrains et marraines à qui ils doivent à leur tour cuisiner des plats. De cette façon, un couple peut donc recevoir un plat cuisiné de la part d'un couple de villageois et ne rien devoir lui donner en échange tandis qu'il offrira un plat à un autre couple qui, à son tour, pourra ne rien lui rendre en contrepartie. D'une certaine manière, chaque couple reçoit et rend donc toujours un plat de fête, les dons finissant à terme par s'équilibrer entre eux<sup>33</sup>. La figure 20 illustre le cas fort répandu dans lequel un couple est à la fois donateur et donataire de plats cuisinés.

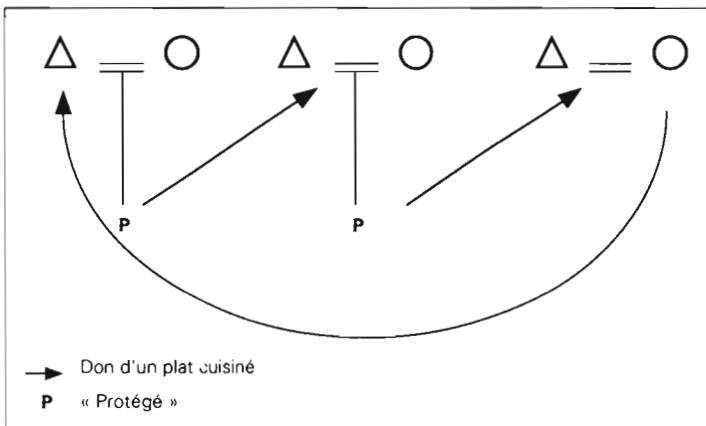


Figure 20

*Don et contre-don de plats de fête chez les Juanatecos.*

33. Ces cycles de dons et de contre-dons différés – mais symétriques – de nourriture correspondent finalement assez bien au modèle généralisé de l'échange des femmes présenté par LÉVI-STRAUSS (1967 : 270).

Pour la composition des plats de fête, les produits du *monte* et ceux de la *milpa* sont particulièrement prisés. On dit d'ailleurs qu'ils s'accrochent fort bien entre eux et qu'un plat de fête ne saurait être « complet » sans leur harmonieuse combinaison. Ce type de jugement ne relève pas uniquement d'une affaire de goût. La composition des plats et leur destination est en effet révélatrice de la manière dont les Juanatecos appréhendent la sociabilité.

Le plat de fête est, dit-on, « offert par la famille » tandis que le « don est fait par une seule personne » (la maîtresse de maison en l'occurrence). En effet, tous les membres du *rancho* ont participé à l'élaboration du plat cuisiné : si les femmes ont entretenu l'enclos et fait la cuisine, les hommes ont tué le cochon ou la volaille. Au contraire, les dons ne concernent que les femmes et n'engagent que des produits de la *milpa* leur appartenant en propre. Symboliquement, l'échange de plat cuisiné aurait donc pour fonction de sceller, à l'occasion d'une fête religieuse, des liens durables entre des familles. L'échange de petits cadeaux marquerait plutôt la volonté de maintenir de bonnes relations sur une base interindividuelle.

Les Juanatecos établiraient-ils une correspondance entre la vie religieuse et la famille d'une part, la vie quotidienne et l'individu d'autre part? En tout état de cause, l'échange, fût-il modeste, est la garantie d'une bonne sociabilité au niveau villageois. Les Juanatecos ne s'y trompent d'ailleurs pas puisqu'ils affirment eux-mêmes qu'il leur est « impossible de s'entendre avec les Costeños qui ne leur offrent jamais rien ».

## LES BORNES DE L'IDENTITÉ

---

Les identités des populations *rancheras* se caractérisent par la vigueur et la complexité du processus d'affirmation. Alors que les cultures et les acteurs (planteurs et ouvriers) sont allogènes, la *finca* apparaît comme un véritable creuset au sein duquel les identités se définissent et se redéfinissent sans cesse.

### *L'espace communautaire des rancheros*

#### DU PRÉJUGÉ ETHNIQUE AU PRÉJUGÉ TECHNIQUE

Le territoire villageois et ses prolongements dans la *finca* favorisent incontestablement le développement d'une identité *ranchera*. Les femmes jouent un rôle central dans ce territoire qu'elles aménagent et utilisent quotidiennement. Les points d'eau, les rivières, la forêt, les aires de jeu ne sont pas des espaces neutres. Les villageoises contribuent à les personnaliser en se les appropriant physiquement et symboliquement. En cela, les populations *rancheras* ne se distinguent d'ailleurs guère de la plupart des populations paysannes.

La spécificité des populations *rancheras* tient à ce qu'elles développent des formes de sociabilité à l'intérieur de la *finca*. Celle-ci, on l'a vu, impose un rythme à l'existence des familles. Chacune est en effet placée sous la responsabilité morale et matérielle d'un homme qui a le statut d'ouvrier permanent dans l'exploitation : le chef de famille est le représentant de la *finca* dans l'univers féminisé et relativement autonome des *ranchos*. En général, les hommes se situent plutôt dans la logique de la plantation. Comme ils sont les seuls à pouvoir prétendre y occuper un poste, ils intériorisent les règles et les valeurs qui y sont en vigueur. Parmi ces règles et valeurs, le travail est essentiel.

Le travail ne se limite cependant pas à l'accomplissement de gestes techniques stéréotypés. Il fournit en effet l'occasion aux hommes de développer des formes de sociabilité originales dans le cadre des équipes de travail. Loin d'être strictement fonctionnelles, celles-ci conditionnent et reflètent les identités masculines. Bien qu'elles se ressemblent, les identités masculines dans le cadre du travail ne sont pas tout à fait les mêmes selon les campements d'ouvriers. Les Costeños occupent en effet les quelques fonctions de responsabilité tandis que les Juanatecos sont relégués aux postes subalternes. Et si cette répartition inégalitaire des responsabilités n'a rien à voir avec l'efficacité technique des individus, elle finit cependant par influencer sur elle.

Au départ, les deux groupes d'ouvriers n'ont pas la même histoire à la plantation. Alors que Ceux du Bas sont « nés avec elle », les autres n'en sont que des « pièces rapportées » récentes. Les ancêtres des actuels Costeños ont par conséquent activement participé au développement de la *finca* tandis que les autres n'ont fait que profiter de ce développement. À ceci s'ajoute le fait que Ceux du Haut sont d'origine indienne. Or, on sait que cette importante fraction de la population fait l'objet de violentes discriminations tant sur le plan socio-économique que symbolique. En arrivant à la *finca* en 1960, Ceux du Haut n'étaient donc pas neutres aux yeux de Ceux du Bas. D'emblée, on les tenait pour des êtres inférieurs, c'est-à-dire pour des *Indios*.

Don Agustín a-t-il délibérément cherché à maintenir les Juanatecos dans le statut d'*Indios*, en les empêchant d'occuper des fonctions de responsabilité? Les choses sont plus complexes qu'il n'y paraît. Dans un premier temps, il est vraisemblable que le planteur a effectivement affecté les Juanatecos à des tâches peu qualifiées, dans le but de parfaire leur apprentissage. Jusqu'en 1960, les Juanatecos savaient en effet cueillir le café, mais n'avaient jamais été préparés à le soigner. Par ailleurs, les préoccupations du planteur n'étaient pas vierges de tout préjugé. Par exemple,



Don Agustín confia aux Juanatecas le soin de réparer les sacs de café déchirés sous prétexte qu'étant Indiennes, elles devaient être d'habiles couturières. Mais il est probable que, dans un deuxième temps, le patron aurait volontiers favorisé l'ascension socio-économique des Juanatecos, en se conformant ainsi à la mission civilisatrice dont la plupart des planteurs se sentent investis auprès des populations indigènes. C'était compter toutefois sans l'opposition des Costeños qui déployèrent tous les moyens pour maintenir leurs « droits » acquis, contribuant ainsi à pérenniser une identité dans laquelle le savoir-faire agricole et l'identification au café ont une place centrale.

## L'AUTOCHTONIE, L'ANCESTRALITÉ ET LE STATUT SOCIO-ÉCONOMIQUE

### Retour à l'autochtonie

Dans ce processus de création identitaire, la quête de l'autochtonie, on l'a souvent mentionné, est fondamentale. Ce type de légitimation est d'ailleurs fréquent dans les régions de colonisation où les occupants proviennent d'univers socio-géographiques et culturels distincts<sup>34</sup>.

Pour conforter leur position d'autochtones, les Costeños ont recours à divers supports, les uns matériels les autres idéels. À cet égard, l'exemple des toits de palme est révélateur. Le groupe s'approprie un élément de la flore locale, la palme, qui devient le symbole de leur nouvelle identité. Le matériau n'était plus utilisé depuis le début du siècle par les villageois, les planteurs en ayant interdit l'usage pour éviter les incendies. En exhumant la palme, les villageois revendiquent un savoir-faire typiquement côtier, signifiant qu'ils sont réellement des natifs de la côte. Ce faisant, ils se démarquent naturellement des *Indios* originaires des hautes terres. La valorisation des ancêtres est la conséquence logique de cette quête d'autochtonie. On raconte que ceux-là furent les témoins visuels de la naissance de la Costa Cuca, ce qui sous-entend d'ailleurs que les Costeños étaient présents dans la région avant les planteurs de café.

### Les échanges de femmes et de travail

De leur côté, les Juanatecos s'identifient clairement au terroir dont ils sont originaires dans les hautes terres. Cette identification est-elle d'autant plus forte et idéalisée que le statut social qu'ils occupent à la *finca* est plus faible? Il faut nuancer la réponse en effectuant un bref retour en arrière dans l'histoire. Au départ, les Juanatecos étaient des ouvriers saisonniers du café. Ils apparte-

34. Il en est ainsi dans les sociétés créoles où chaque nouvelle vague de migrants tente de s'approprier réellement et symboliquement les lieux. Les planteurs n'échappèrent pas eux-mêmes à cette reconstruction imaginaire des origines.

naient donc à la fraction la plus pauvre de leur communauté. Le fait qu'ils en soient partis, même à contrecœur, signifie qu'ils ne pouvaient probablement plus y assurer leur avenir. En acceptant l'emploi permanent que leur proposait Don Agustín, les Juanatecos pressentaient certainement l'accueil peu chaleureux qu'on allait leur réserver à la *finca*. En outre, il est vraisemblable que leur condition d'exilés et d'ouvriers subalternes contribua à raviver chez eux l'attachement à la communauté qu'ils avaient quittée. Le souvenir idéalisé des ancêtres leur permit sans doute de supporter des conditions de vie dans un contexte humain difficile et nouveau.

La référence à la communauté va-t-elle changer de sens pour les nouvelles générations? Pour les Anciens, la communauté reste un point d'ancrage central dans leur existence et une source de sens intarissable. Lorsqu'ils prennent leur retraite, les vieux *juanatecos* retournent à Tejutla dans l'espoir d'y renouer les anciennes relations et d'y retrouver de la terre. Mais qu'en est-il pour les nouvelles générations? Jusqu'à présent, la référence à la communauté perdure grâce au travail temporaire, aux relations de compérage et aux vacances de Pâques. D'une certaine manière, les intérêts des Juanatecos de Tejutla et de la *finca* se rejoignent donc étroitement : tandis que les uns fournissent du travail, les autres procurent des époux et des épouses.

De fait, on a vu que les Juanatecos de Tejutla venaient cueillir le café de la *finca* trois mois par an, en s'embauchant comme évenuels. Or, pour eux, le fait de pouvoir descendre sur la côte sans passer par les agents recruteurs est un avantage économique décisif. Ne serait-ce que pour cette raison, ils ont tout bénéfice à maintenir des relations avec leurs frères en exil. De plus, une fois sur place, ils sont hébergés dans de meilleures conditions. Là encore, il s'agit d'une opportunité exceptionnelle pour des personnes habituées à travailler dans des conditions de vie et de travail autrement plus pénibles.

À l'occasion des vacances de Pâques, les jeunes *juanatecos* vont visiter leur second parrain dans les hautes terres, lequel leur présente des épouses potentielles. De même, les jeunes filles sont demandées en mariage à la *finca* par les jeunes gens qui les ont courtisées pendant les vacances de Pâques à Tejutla (cf. chap. 7). À ce titre, les relations de compérage verticales entre les frères des Altos et les frères de la côte contribuent à resserrer les liens entre la communauté d'origine et le campement de la plantation. Avec le temps, c'est donc un véritable réseau d'échanges entre deux univers géographiquement distincts – mais économiquement et socialement complémentaires – qui s'est perpétué. Le fait que le

nombre d'alliances entre les deux communautés ne soit finalement pas très élevé ne remet pas en cause le principe de cette complémentarité presque idéale. Liés par les mêmes intérêts, engagés dans le même destin, puisant aux mêmes sources de légitimation symbolique, il est probable que les relations entre les frères des Altos et les frères de la côte continueront d'être vivaces. On pourrait objecter que les enfants des deux campements de la plantation fréquentent la même école, ce qui finira par uniformiser les conduites et les modes de pensée. Mais, justement, c'est dans ce paradoxe que réside l'originalité des identités *rancheras* : plus les conditions objectives d'existence sont semblables, plus les gens se donnent les moyens de se différencier les uns des autres, comme si l'ordre de la plantation finissait par stimuler la création des identités. L'inévitable brassage culturel propre au mode de vie en plantation n'a donc pas brisé les anciennes solidarités. Au contraire, on peut dire qu'elles s'en trouvent à la fois renforcées et renouvelées.

### *L'organisation dualiste ou la crainte du semblable*

La dynamique identitaire qui apparaît dans la plantation repose sur le fait que les *rancheros* tiennent un discours à la fois sur eux et sur ceux qui les entourent, les deux étapes n'étant distinctes qu'au niveau de l'analyse. Dans le contexte de la *finca* Los Angeles, la dimension interactive de ce processus est renforcée par la présence de deux groupes amenés à vivre sur le même espace et dans un contexte de relative compétition économique. La plantation contribue ainsi certainement à façonner des images, des réputations et des préjugés positifs ou négatifs sur les groupes d'ouvriers<sup>35</sup>. Il s'ensuit une division hiérarchique fonctionnelle et symbolique du travail. Mais, comme l'écrit TAYLOR : « [...] le problème est alors de savoir si [l'identité] revendiquée est d'une nature véritablement distincte de celle qui lui est imposée » (1991 : 243, l'auteur, certes, parle d'ethnicité, mais le problème me semble être de même nature).

Chez les populations *rancheras*, la part de l'identité « assignée » n'épuise pas totalement le contenu et le sens des identités (l'expression est empruntée à BARTH 1969). Les habitants des deux villages se fabriquent en effet des identités qui empruntent à la fois à la réputation dont on les crédite et à la nécessité de se distinguer entre eux. Les *rancheros* transforment donc des images et se les approprient pour se situer les uns par rapport aux autres.

Au niveau interindividuel d'abord, les identités masculines prennent souvent le statut socio-économique comme prétexte, enjeu et

35. Ce principe a d'ailleurs été mis en œuvre dans maintes situations coloniales. Comme l'écrit justement BONNIOL : « Ce que les hommes pensent comme réel peut se révéler réel dans ses conséquences » (1992 : 14).

moyen d'affirmation. Les identités féminines sont quant à elles plus complexes : soit elles manifestent l'identité masculine poussée à l'extrême comme chez les Costeñas, soit elles se situent à sa marge comme chez les Juanatecas.

Au niveau inter-villageois ensuite, toutes les particularités de la vie matérielle et sociale des Juanatecos sont démesurément grossies et interprétées comme des archaïsmes : le fait qu'ils dorment sur un sol de terre, le fait qu'ils aient abattu la cloison qui sépare les chambres dans les *ranchos*, leur manière de porter le bois, le fait que les femmes aillent cueillir des herbes dans la forêt, les prières au pied de l'Arbre, tous ces indices constituent la preuve – aux yeux des Costeños – que les Juanatecos sont bien des *Indios*, c'est-à-dire des hommes et des ouvriers de seconde catégorie.

À ce niveau, les dissemblances culturelles entre les deux villages sont donc moins des différences objectives que des différences perçues comme pertinentes dans le processus de structuration des identités. La nécessité de se distinguer et de se définir impose le recours à des marqueurs identitaires – ces derniers fussent-ils presque invisibles. Sur ce point, les *rancheros* donnent raison à BARTH pour lequel : « Les éléments pris en compte [dans l'identification] ne se résument pas à la somme de différences « objectives », mais seulement à ceux que les acteurs considèrent comme signifiants » (BARTH, 1969 : 14).

La question est cependant complexe dans le cadre de la plantation, car les conditions de vie et de travail tendent à devenir les mêmes pour tous les groupes, quelle que soit leur histoire. Avec le temps, les différences « objectives » déjà minimales entre les campements s'amenuisent encore davantage. Qu'est-ce qui explique donc la persistance tenace de cette dualité identitaire? Bien que cela puisse sembler paradoxal, je pense que c'est justement l'uniformisation progressive du niveau de vie qui pousse les *rancheros* à trouver de nouveaux marqueurs pour se distinguer – ces derniers n'étant pas forcément matériels.

D'une certaine manière, il semble que les deux villages de la plantation ne peuvent plus se passer l'un de l'autre pour exister. Leur opposition, parfois systématique, serait même la condition de leur existence propre. Synthétisant la pensée de BARTH, BONNIOL écrit que : « [les unités ethniques] se définissent avant tout par leurs limites et ne peuvent jamais être considérées isolément, puisque c'est justement le contraste avec les unités voisines qui les définit » (1992 : 26)<sup>36</sup>. Paradoxalement, la plantation renforcerait ce contraste puisque, pour pallier l'uniformisation des modes de vie, les *rancheros* devraient sans cesse se trouver de nouveaux codes

36. Cette idée a également été développée par LEACH dans le contexte des hautes terres de Birmanie (1972).

culturels d'identification et donc de distinction. Le dualisme géographique et symbolique de la plantation serait finalement une forme d'organisation permettant la survie sociale des individus<sup>37</sup>.

Par ailleurs, ce processus n'exclut nullement les différences identitaires au sein du même groupe de référence. Elles sont en fait intégrées tant qu'elles ne remettent pas en cause la reconnaissance globale du groupe par rapport au groupe voisin. C'est ainsi qu'en dépit des apparences, des pratiques comme la conversion religieuse chez les Costeños ou le séparatisme économique chez les Juanatecos ne contredisent pas l'affirmation identitaire, car elles n'obèrent pas la nécessité de se distinguer du groupe voisin. Dans ce sens, les identités sont des tentatives de classement, d'appréciation et de positionnement perpétuellement renouvelées, à la fois internes et externes aux individus et aux groupes dont ils se réclament. Ces groupes n'ont donc pas de sens pris isolément, mais les uns en relation avec les autres<sup>38</sup>.

Ce faisant, les *rancheros* sont en tout cas fidèles aux exigences de la pensée analogique et classificatoire telles que les a présentées LÉVI-STRAUSS (1962). De fait, Costeños et Juanatecos appartiennent tous à la plantation : ils y travaillent quotidiennement et y développent leurs propres formes de sociabilité. En outre, le fait qu'ils mettent tout en œuvre pour se distinguer est le signe qu'ils se reconnaissent mutuellement. Ils se considèrent certes comme des concurrents, voire des ennemis, mais cette attitude tend paradoxalement à prouver qu'ils participent du même univers de référence symbolique, ici la plantation. L'opposition entre les Costeños et les Juanatecos confirmerait ainsi la nécessité, pour les groupes sociaux, de se reconnaître et de se distinguer à la fois<sup>39</sup>.

## *Le statut de l'Indien dans la plantation et au Guatemala*

J'ai déjà insisté sur le fait que l'opposition Indien/*Ladino* était un clivage identitaire et politique central au Guatemala. Or, ce clivage existe aussi dans la plantation, bien que les individus ne se définissent jamais eux-mêmes comme Indiens. C'est toujours le voisin qui l'est<sup>40</sup>. Dans le cas de la *finca* Los Angeles, les Juanatecos sont les Indiens des Costeños mais ne sont déjà plus « ceux » du planteur : « Ils ont, dit-il, fait leurs preuves ». Et même s'ils n'ont pas encore accès aux fonctions de responsabilité, on peut penser que cette promotion viendra. Pour leur part, les Juanatecos se présentent comme les « Natifs » de San Juan, mais pas comme les « Indiens de San Juan » qui seraient descendus à la *finca*. Pour eux, le statut d'Indien revient aujourd'hui aux 20 *cuadrilleros* qui séjournent

37. Comme je l'ai déjà montré sur la côte équatorienne, la plantation est particulièrement propice au développement d'organisations sociales de type dualiste originales par rapport à celles étudiées en milieu indigène (1993).

38. À la limite, les particularités religieuses et économiques des populations *rancheras* pourraient relever de ce que HOBBSBAWM et RANGER appellent l'« invention de la tradition » (1983). Mais, pour devenir des « traditions » au sens entendu par les auteurs, il faudrait cependant que ces pratiques deviennent presque institutionnelles ou au moins qu'elles s'épanouissent au grand jour – ce qui n'est pas (encore?) le cas.

39. C'est ainsi que les rapports entre les deux groupes sont plus proches de l'ethnocentrisme que du racisme. D'après Michel ADAM, en effet : « [...] tandis que [l'ethnocentrisme] part de la culture (altérité symbolique perçue comme vide symbolique) pour induire la nature, le racisme part de la nature (différenciation somatique) pour déduire la culture. L'un s'appuie sur l'absence de traces culturelles déchiffrables pour conclure à de pseudo-différences naturelles. L'autre discerne dans le visage de l'étranger l'indice nécessaire et suffisant d'un rejet hors de la culture » (1984 : 90).

40. FRIEDLANDER étudie cette dynamique identitaire, non sans certains excès cependant, au Mexique dans un ouvrage qui s'intitule *L'Indien de l'autre* (1979). Dans un article récent, PITT-RIVERS reprend cette discussion dans une perspective historique et comparative (1992).

chaque année à la *finca* pour récolter le café et aux journaliers qu'on leur impose dans les parcelles. Si les Juanatecos se montrent moins hostiles envers les premiers que les seconds, ils ne leur témoignent pas non plus de sympathie et ne se solidarisent guère de leur sort, en dépit de leurs origines ethniques prétendument communes. Comme si les Juanatecos avaient finalement intériorisé – bien qu'à un degré moindre puisque les *cuadrilleros* et les journaliers ne vivent pas durablement à la plantation – le préjugé dont ils avaient eux-mêmes fait l'objet des années auparavant. Pour les Costeños, en revanche, les *cuadrilleros* seraient encore plus indiens que les Juanatecos, d'où leur surnom de « petits Indiens ». Dans une plantation, on est souvent l'Indien de quelqu'un et il faut toujours se trouver plus indien que soi<sup>41</sup>.

La mise en œuvre de ces catégories confirme l'existence de ce qu'on appelle couramment « le processus de ladinisation » au Guatemala. Les individus et les groupes seraient ainsi définis par rapport à leur niveau de ladinité, celui-ci se définissant par rapport à l'indianité et *vice versa*. Mais, contrairement à ce que les monographies des années cinquante avaient tendance à laisser croire, la ladinité et l'indianité ne sont pas des catégories en soi qui existent à l'état pur. En fait, il est impossible de mesurer l'indianité et personne n'incarne « le *Ladino* ». Il s'agit en réalité de deux mondes et de deux grands pôles de référence identitaires par rapport auxquels on se situe globalement. La frontière entre les deux pôles, qui n'est pas réductible à des rapports de travail ou à une somme de traits culturels, est une caractéristique et un enjeu central dans toutes les relations sociales au Guatemala. À la plantation comme dans le reste du pays, l'indianité et la ladinité continuent à jouer le rôle de signifiants identitaires tout en changeant de signifiés.

De tout ceci, il ressort que les identités des deux groupes de *rancheros* de la *finca* Los Angeles sont le résultat, et non la caractéristique de départ, d'un processus de recomposition sociale et culturelle permanent. Loin de se réduire à un pâle reflet des conditions techniques du travail et de la production du café, ces identités façonnent à leur tour le fonctionnement de la *finca*. Afin de les appréhender dans toutes leurs dimensions, il convient maintenant de sortir du cadre de la plantation pour la resituer avec ses habitants, dans le contexte sociologique plus vaste dans lequel ils s'intègrent. Ceci permettra de mieux comprendre la complexité de la situation actuelle.

41. Les Juanatecos et les Costeños sont extrêmement gênés et parfois contradictoires lorsqu'on leur demande de définir rigoureusement l'« Indien » ou le « petit Indien » auquel ils se réfèrent. C'est ce qu'explique BAZIN dans un tout autre contexte : « [...] [les locuteurs indigènes] peuvent devenir conscients de la polysémie des catégories qu'ils utilisent quotidiennement et dont l'ambiguïté n'est pas gênante dans la pratique mais devient pure incohérence quand elle doit être explicitée » (1985 : 110).



**La violence et le café**

---

*Cinquième partie*





Guerre et paix sur la Costa Cuca

---

10

De nombreux Guatémaltèques aisés affirment que le pouvoir économique et la direction politique du pays ne cessent de leur échapper; les couches sociales urbaines et rurales plus modestes souffrent également du fait que le pouvoir, au sens large, reste dans les mains d'une nébuleuse de gens troubles qui s'enrichissent au détriment de tous; pour la grande majorité des *rancheros*, enfin, la richesse et le pouvoir sont liés au mensonge et à la duperie. Une autre idée, largement répandue, est celle selon laquelle « [...] le vrai pouvoir derrière le trône a été et continue à être exercé par des familles presque complètement inconnues de la majorité des Guatémaltèques [...] » (CAMBRANES, 1982 : 38). Ou encore : « [Il y a un] mariage entre les militaires et les entrepreneurs par l'intermédiaire du contrôle du gouvernement » (TORRES RIVAS, cité par CAMBRANES, 1982 : 69-70). Mais les jeux d'alliances entre les différents groupes sociaux, politiques, religieux et économiques guatémaltèques sont très changeants, tant au sein des minorités dominantes que parmi les populations indiennes, paysannes et ouvrières. L'entrecroisement des idéologies, des pratiques et des intérêts y est donc particulièrement complexe à déchiffrer<sup>1</sup>.

C'est dans ce climat sociopolitique d'ensemble que les relations entre les habitants de la Costa Cuca prennent leur sens. En outre, dans la mesure où les principaux groupes d'acteurs du pays y sont représentés, l'étude de la région permet de mieux comprendre les forces qui traversent la société globale. Certes, la Costa Cuca – en tant que cadre spatial, économique, social, politique et religieux – est une zone particulière en raison de l'importance qu'y prennent les plantations de café et les populations ouvrières. Néanmoins, elle n'échappe pas au mouvement d'ensemble de la société. Dans ce sens, ce qui se passe actuellement sur la Costa Cuca est la traduction locale de dynamiques historiques et sociales globales.

1. Comme le fait remarquer LE BOT : « Les rapports entre oligarchie, forces armées et paysannerie indienne n'ont cessé, combinés avec l'influence et l'ingérence nord-américaines, de jouer un rôle central dans l'histoire du pays depuis un siècle. Mais ces groupes et ces forces, ainsi que les relations entre eux, ne sont pas restés figés; leur poids respectif a connu d'importantes variations et d'autres acteurs ont progressivement émergé » (1992a : 23).

## LES « FRÈRES ENNEMIS » DE L'OLIGARCHIE

On sait que l'oligarchie guatémaltèque ne forme pas un groupe homogène sur le plan économique, politique et ethnique (cf. chap. 1). Elle constitue ce que LE BOT appelle « un conglomérat de clans familiaux » dont les intérêts sont souvent divergents (1992a : 71). Rappelons la distinction entre les clans qui se présentent comme « Blancs » (ou « Allemands »), « Créoles » et les « familles de la terre ». C'est essentiellement à ce dernier groupe qu'appartiennent les planteurs de café de la Costa Cuca. À l'échelle régio-

nale, les divergences entre les différents clans provoquent parfois des tensions, voire des conflits ouverts, qui ont des conséquences directes sur la façon dont les *fincas* sont supervisées. Mais ces conflits ne sont pas entièrement réductibles à des luttes de pouvoir économique. Les enjeux sociopolitiques et identitaires en sont des éléments essentiels.

## *Différenciation dans le groupe des finqueros*

### TYPOLOGIE DES FAMILLES DU CAFÉ

La distance économique est importante entre les quelques 300 familles du café les plus riches du pays dont parle LE BOR et la majorité des planteurs de café dont font partie ceux de la Costa Cuca (1992a : 72). En réalité, la sphère sur laquelle les *finqueros* exercent leur pouvoir économique est très variable. Dans certains cas, ce pouvoir dépasse largement le cadre d'une région. Ainsi, les familles de la terre qui sont apparentées aux clans de l'industrie et de l'agro-exportation bénéficient d'une assise économique et politique importante et relativement stable à l'échelle du pays, voire du continent. Les autres planteurs, en revanche, n'ont qu'un pouvoir économique limité à une région<sup>2</sup>.

D'après CASAUS ARZÚ, on peut distinguer trois groupes dans l'oligarchie caféière : les « provinciaux », les « modernistes » et les « traditionnels » (1992 : 197). Les critères retenus par l'auteur sont l'ancienneté de l'installation des familles, le mode de gestion et la diversité de l'implantation des propriétés dans le pays. Dans la terminologie employée par l'auteur, les planteurs de la Costa Cuca appartiendraient plutôt au premier et au second groupe. Comme je l'ai montré, la plupart des familles de planteurs sont arrivées à la fin du siècle dernier dans la région où, depuis cette époque, elles vivent essentiellement de l'exploitation du café. En général, ces familles ne possèdent pas d'autres propriétés dans le pays. La superficie des *fincas* (environ 150 ha) n'empêche pas la région d'être la plus productive du pays. À titre comparatif, la dimension moyenne des *fincas* des 22 familles de l'oligarchie étudiées par CASAUS ARZÚ oscille entre 300 et 400 ha (1992 : 205). Mais les plantations de la Costa Cuca ne présentent pas la précarité, on dit parfois l'« archaïsme », des conditions de vie et des relations de travail qui caractérisent l'Alta Verapaz, le Suchitepéquez, le San Marcos ou le Santa Rosa, les autres principales régions caféières du pays. La Costa Cuca offre même plutôt l'image d'une région de moyennes propriétés en voie de modernisation.

2. Parmi les familles du café les plus connues du pays, on peut citer les noms que donne LE BOR : Plocharsky, Falla, Mombiela, Campollo, Flores, Aragón, Quiñonez, Pivaral, Brol, Oribe, Peire, Daetz Vilella, Dicsseldorf, Thomae, Soto Marroquín, Stahl... (1992a : 72). On peut ajouter les Herrera, Dorián, Minondo, Beltranena, Alejos, Arzú, Cofiño, Díaz Durán, Matheu, Sinibaldí, Hemstead, Arenales, Castillo, Monge, Aparicio, Batres, Piñol, Ubico, García Granados, Dardón, Urruela, Arrivillaga, Alejos Vasquez et De León, la famille de l'actuel président de la République.

Sur la Costa Cuca, le choix sélectif du conjoint obéit à la volonté de maintenir le patrimoine foncier dans le groupe familial. Explicitement formulée par les *finqueros*, cette règle n'est pas toujours respectée et les mésalliances sont plus fréquentes qu'il n'y paraît. De surcroît, les habitudes matrimoniales ont changé avec l'évolution de la société. Aujourd'hui, les contradictions entre le mariage idéal et le mariage réel sont de plus en plus marquées.

En dépit de leur manque de cohésion actuel, les familles du café de la Costa Cuca se sont régulièrement intermariées pendant plus d'un siècle. Peu d'alliances ont été scellées entre les familles provinciales du café et les autres clans de l'oligarchie. Dans chaque groupe, les préférences matrimoniales sont assez marquées. Par exemple, les *finqueros* de ma région d'enquête déclarent que : « Les Créoles ne sont pas de vrais caféiculteurs; ils n'aiment pas ceux qui sont attachés à la Costa Cuca et à ses traditions ». Pour leur part, les Créoles, les Blancs et les Allemands qui ont des terres dans la région tiennent les *finqueros* pour des « gens pas très évolués ». Parfois, ils ajoutent que leurs enfants ne se marient pas avec ces gens-là, car « on ne voit pas un patron se marier avec une ouvrière »<sup>3</sup>. Le mépris des clans dominants pour les familles provinciales du café se fonde autant sur des appréciations sociales que « raciales ». Non seulement les *finqueros* sont considérés comme des dépendants, mais, c'est encore plus grave, on dit aussi que leur existence rurale les a conduits à fauter avec des Indiennes.

Les mariages dans la famille de Don Agustín sont exemplaires de l'élargissement des aires matrimoniales des familles du café de la région (cf. fig. 21). On sait que l'arrière-grand-père de notre planteur s'est en effet marié avec une Basque espagnole dont le père était également venu s'installer sur la Costa Cuca pour y cultiver du café. Le fait de se retrouver en minorité dans une région difficilement accessible a sans doute favorisé le rapprochement entre deux familles culturellement très proches. Le grand-père de Don Agustín se maria avec la fille d'un commerçant – aux probables origines espagnoles – dont la femme était métissée d'Allemande et d'Espagnol de la région. Puis, le père de notre planteur épousa une Créole aisée des environs avant de se remarier, après le décès précoce de celle-ci, avec une habitante de Coatepeque d'origine bien plus modeste, probablement métissée d'Indien. Trois enfants naquirent de cette union considérée comme illégitime par Don Agustín et ses trois frères et sœurs. Notre planteur, quant à lui, a épousé une fille de commerçant de la capitale<sup>4</sup>. Si Doña Irina ne revendique aucune origine euro-

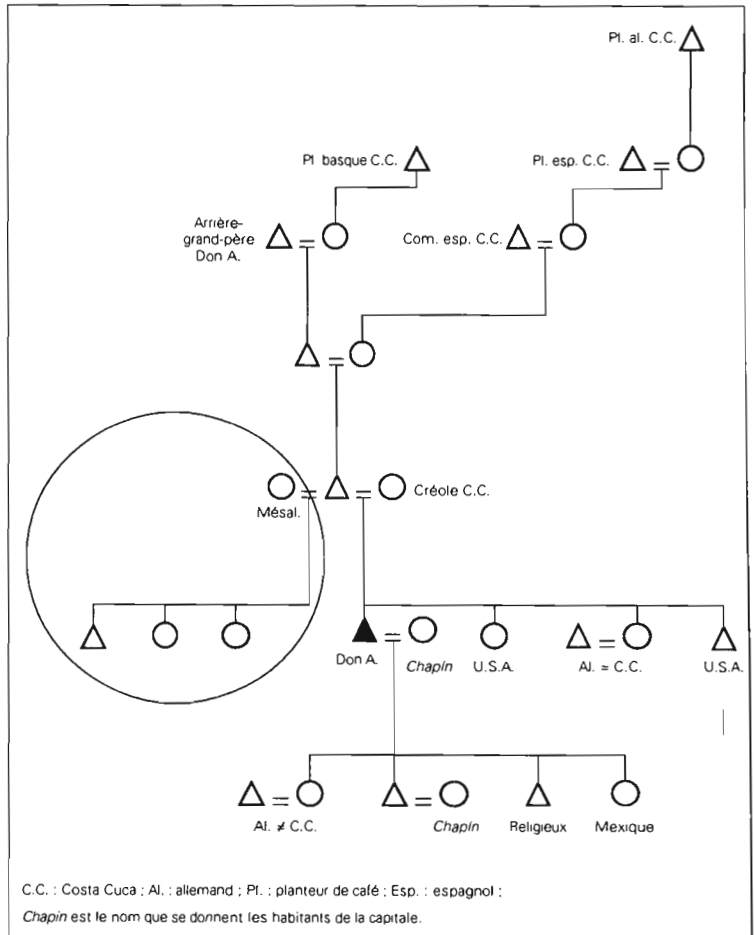
3. Cette tendance n'exclut pas quelques grands mariages entre *finqueros* et Créoles (c'est l'exemple des familles Brüderer, Hermann et Mombiela). Mais ils font toutefois exception.

4. Seule une sœur de Don Agustín s'est mariée avec un « fils de la région ». Il n'est pas *finquero*, mais visite régulièrement l'exploitation familiale dont il est actionnaire avec ses frères et sœurs.

péenne particulière, elle affirme, en revanche, que sa famille « ne s'est jamais mélangée aux Indiens ». Les enfants de Don Agustín et de Doña Irina sont au nombre de quatre : deux filles et deux garçons. L'une des filles s'est mariée avec un descendant d'Allemand de souche prestigieuse, mais ayant perdu la majeure partie de sa fortune; l'un des fils a épousé une camarade de collège dont le père et le grand-père exercent la médecine à la capitale : « il s'agit d'une famille simple, mais au-delà de tout soupçon » dit à ce sujet Doña Irina; le deuxième fils de Don Agustín est entré en religion; sa deuxième fille, enfin, est célibataire.

Figure 21

Généalogie simplifiée  
de la famille de  
Don Agustín et de ses  
principaux groupes  
d'alliés.



Des Basques, des Créoles, des Espagnols, des Allemands, des Guatémaltèques métissés, la famille de Don Agustín est représentative des mélanges qui caractérisent les familles du café de la région. Ces alliances reflètent également l'évolution des rapports

entre les familles du café et la société guatémaltèque. De manière générale, la relative endogamie régionale qui prévalait jusqu'à il y a une quarantaine d'années s'est considérablement amoindrie, sans pour autant déboucher sur une exogamie stricte.

À cette époque, la région était fortement repliée sur elle-même, entièrement organisée autour de la plantation de café. Dans ce contexte, que l'on peut qualifier de pionnier, les familles étrangères tentèrent de maintenir leur spécificité culturelle loin de leur patrie d'origine.

Dans un deuxième temps, les familles du café s'allièrent avec les autres grandes familles de la terre du pays, parfois même avec des Créoles, comme pour mieux s'intégrer à la société d'accueil. Les familles créoles retiraient du prestige de ces alliances qui les « blanchissaient » définitivement<sup>5</sup> et permettaient également aux Créoles d'étendre leurs activités économiques au secteur du café. Parfois, en effet, les riches familles créoles rachetaient les plantations de leurs alliés en difficulté.

Dans un troisième temps, les familles du café quittèrent la région, essentiellement pour des raisons de sécurité. En même temps, la Costa Cuca tendait à s'intégrer de plus en plus au pays. Depuis 1950, les familles ont presque toutes transféré leur domicile à la capitale ou à Quetzaltenango et les exploitants restent souvent les seuls à séjourner durablement dans les plantations. Dans ce contexte, leurs enfants se sont progressivement mêlés – par l'école, les clubs ou l'université – à des familles étrangères à la Costa Cuca et au cercle restreint des familles du café, sans pour autant s'intégrer aux clans de l'industrie et de l'agro-exportation les plus puissants du pays.

En fait, les aires de mariage des familles du café se sont progressivement élargies avec le déplacement des zones de pouvoir géographique et socio-économique dans la société guatémaltèque. Peu à peu, la capitale l'a emporté sur les régions de plantations. Mais les mariages, à quelques exceptions près, continuent de s'effectuer entre des familles de puissance économique à peu près égale. Simultanément, à l'échelle régionale, la différence culturelle s'est réduite entre les familles d'origine étrangère et les familles locales, au point, parfois, de provoquer des mésalliances fort mal acceptées. Ainsi, les demi-frères et sœurs (qui sont métissés d'Indiens) de Don Agustín ont-ils été écartés de la famille et de la plantation à l'issue d'une procédure judiciaire longue, coûteuse et complexe. Pour Don Agustín, il n'était pas question que des « gens qui n'ont rien à voir avec le café et nos familles mettent la main sur la *finca* ».

5. - N'oublions pas que pour l'oligarchie de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et des débuts du XX<sup>e</sup>, il était plus important de se marier avec un étranger pauvre, mais d'origine allemande, qu'avec un métis ou un Créole riche - écrit CASAUS ARZÚ (1992 : 157).

Entre les familles du café de la Costa Cuca, le sentiment d'appartenir à un groupe de personnes rattaché à une région, elle-même structurée autour de la plantation et de la culture du café, l'emporte sur la considération ethnique et même strictement économique. Les familles ont en effet conscience d'appartenir à une élite régionale liée à un pouvoir social et symbolique. Non pas que les origines ethniques soient secondaires, car un « vrai » *finquero* ne saurait avoir des origines indiennes, mais c'est l'attachement à la *finca* qui l'emporte sur toute autre considération. Pour un *finquero*, justifier son appartenance aux familles du café en invoquant la pureté de son sang serait donc superflu, car personne ne saurait en douter. D'ailleurs, c'est par moquerie que les *finqueros* disent à leur tour des Créoles et des agro-exportateurs qu'ils sont « métissés d'Étranger et d'Indienne » (de *Gringo y de India*).

Pour les *finqueros*, la volonté de « faire souche » dans la région se confond avec la culture du café et la défense d'intérêts familiaux. C'est la raison pour laquelle les alliances régionales, en dépit de leur faible fréquence aujourd'hui, restent extrêmement prisées. Les clans créoles et allemands dominants, de leur côté, revendiquent et respectent réellement une endogamie ethnique stricte. Pour ces clans, il est certes pensable de s'allier avec des familles du café, mais à condition qu'elles soient économiquement prospères, auquel cas il ne s'agit plus vraiment de familles « traditionnelles et provinciales ». En fait, les puissantes familles de l'oligarchie nouent des alliances nationales et internationales, contrairement aux familles provinciales du café qui privilégient les alliances locales pour conforter leur pouvoir dans la zone où se concentre leur patrimoine.

En dépit de l'affirmation de ceux qui n'y appartiennent pas, le groupe des *finqueros* de la Costa Cuca se distingue donc des autres groupes d'oligarques. Il ne forme pas une « minorité ethnique », une « ethnoclasse » ou une « pigmentocratie » – une société où « [...] le rang de chacun est fixé par ses composantes ethniques » (ROUQUIÉ, 1987 : 99). Il s'agit plutôt d'une « plantocratie », c'est-à-dire d'un groupe de familles dominantes aux origines diverses pour lesquelles la propriété foncière et la culture du café dans la région constituent le terreau à partir duquel se développe l'identité.

## ***Des finqueros et autres oligarques sur la Costa Cuca***

### LA FINCA AU CŒUR DES FAMILLES DU CAFÉ

L'importance de la culture du café et la fonction symbolique et sociale de la *finca* sont des éléments récurrents dans l'auto-définition des *finqueros* de la Costa Cuca. Contrairement aux Créoles, aux

Blancs ou aux Allemands, qu'ils appellent familièrement les « enrichis », la majorité des planteurs de la région consacrent la plupart de leur temps, de leur énergie et de leur argent à leur propriété.

À l'instar de la *finca* Los Angeles, la plupart des plantations de la région s'étendent sur 100 à 150 ha cultivés en café. Mais cette spécialisation laisse cependant une place pour l'exploitation momentanée d'une ou plusieurs cultures complémentaires, surtout en période de crise caféière comme c'est le cas actuellement. Cependant, les cultures secondaires ne s'étendent que sur quelques hectares et la culture du café demeure l'activité dominante. Les planteurs se méfient donc des cultures spéculatives à la mode. Ils attendent souvent longtemps, parfois trop, avant d'y consacrer une partie marginale de leur terre. Pourquoi une telle méfiance? C'est que, pour les *finqueros*, l'essentiel est de préserver le capital foncier familial et il n'est pas question de prendre des risques dans d'hasardeuses diversifications. La « fidélité » des exploitants à la culture du café, c'est l'expression employée, repose également sur une bonne expérience de terrain. Nombreux sont les planteurs qui ont suivi un cursus agricole à l'université, même si les intéressés préfèrent largement évoquer la transmission d'un savoir-faire agricole strictement familial.

Pour les *finqueros* de la Costa Cuca, la caféiculture passe donc avant toute autre forme d'activité. Elle fournit l'essentiel de leur revenu et il ne saurait être question, pour eux, d'hypothéquer le domaine familial en investissant massivement dans d'autres domaines d'activités, y compris agricoles. De plus, les planteurs de la région disposent rarement des ressources financières suffisantes pour investir en dehors de la caféiculture. Ils ne s'intègrent pas non plus – notamment par le truchement de la parenté – aux puissants réseaux des clans de l'industrie et de l'agro-exportation. Aux yeux des autres oligarques, ils n'ont pas suffisamment d'assise financière et d'influence sociale pour être considérés comme de « vrais » grands planteurs. Les *finqueros* de la Costa Cuca forment donc une élite régionale peu intégrée aux élites économiques nationales et internationales dont le secours financier leur est pourtant indispensable. En cela, la Costa Cuca diffère grandement des régions caféières du San Marcos, du Santa Rosa et de l'Alta Verapaz. Dans le dernier département, les légions de *finqueros* d'origine allemande se rattachent directement aux agro-exportateurs. De ce fait, ils ont une puissance économique considérablement plus élevée que les *finqueros* de la Costa Cuca.

Les membres des familles du café ne travaillant pas sur le domaine familial exercent des professions diverses à la capitale ou à Quetzaltenango. Ils sont pour la plupart éduqués à l'université et s'emploient comme cadres dans les banques, les maisons d'im-



port-export, les industries ou les sociétés de service ; certains sont avocats ou médecins. Globalement, ils appartiennent à la classe aisée de la société sans pour autant jouir d'un pouvoir économique aussi important que les Créoles, les Blancs ou les Allemands. Si les *finqueros* de la Costa Cuca vivent très convenablement par rapport à la majorité des habitants du pays, il y a néanmoins un monde entre leur mode de vie, leur pouvoir et celui des autres oligarques.

L'investissement en temps, en argent et en travail des famille pour la culture du café et la *finca* est important et souvent exclusif. Elles sont intimement persuadées de la dimension fondatrice de leur activité économique. Comme les agro-exportateurs déclarent qu'ils ont sorti le pays du néant, les *finqueros* affirment qu'ils ont « développé la région et qu'ils l'ont sortie de la sauvagerie ». Dans chaque famille, le souvenir de l'aïeul qui a défriché la forêt est précieusement préservé. Pour les familles du café de la Costa Cuca, la plantation signifie donc bien plus qu'un simple capital économique. Elle incarne le siège, littéralement « la souche » de la famille, et manifeste « son œuvre » dans le pays. Elle est donc une source essentielle de prestige et, par-delà, d'identité. L'attachement affectif des *finqueros* de la région pour la terre en général et leur propriété en particulier est incontestable<sup>6</sup>.

#### LA FINCA COMME ACTIVITÉ SECONDAIRE DES AUTRES OLIGARQUES

Le mode d'administration des plantations appartenant à des exportateurs ou à des industriels (ils sont une quinzaine dans la région) est moins direct que dans le cas précédent. De fait, ces riches propriétaires sont plus absentéistes à cause de leurs nombreuses activités en dehors du secteur caféier. En réalité, deux cas de figures distincts se présentent sur la Costa Cuca.

Dans le premier cas, minoritaire, les propriétaires confient la gestion de la *finca* à des techniciens de très haut niveau, même si elle n'est pas au centre de leur activité. Ces techniciens ne proviennent pas de la *ranchería* de la *finca*, comme les administrateurs traditionnels, mais sont recrutés à l'université ou, plus rarement cependant, dans le cercle familial des propriétaires. Jusqu'au milieu du siècle, les administrateurs des grandes plantations étaient d'origine européenne. C'est d'ailleurs en se mariant avec les filles de leur patron que la plupart de ces nouveaux venus firent souche au Guatemala. Aujourd'hui, en revanche, la fonction d'administrateur est surtout confiée à des locaux de souche modeste. Pour eux, il s'agit d'une ascension sociale considérable. Les *fincas* supervisées par des techniciens de haut niveau sont admirées, parfois jalouées, par les autres planteurs. De fait,

6. À l'occasion, les *finqueros* racontent des quantités d'anecdotes sur les conditions de vie et de travail de leurs aïeux dans la région. L'intérêt que j'ai pris à écouter ces récits a contribué à établir des relations de confiance avec mes informateurs.

elles s'imposent comme des modèles sur le plan agricole. Non seulement le capital investi y est important, mais on y consacre aussi de l'argent à la recherche agronomique. C'est le cas, par exemple, de la *finca* San Francisco Miramar qui appartient aujourd'hui à des Colombiens ayant des intérêts dans plusieurs pays d'Amérique centrale. Il s'agit, on l'a dit, de l'une des plantations les plus anciennes, les plus grandes et les plus modernes de la région (elle fait plus de 500 ha).

Dans le deuxième cas, une dizaine de propriétaires se soucient peu de la gestion de leur *finca*. Il s'agit souvent d'exportateurs associés à titre privé et pour lesquels posséder une *finca* relève du placement spéculatif. « Ils occupent la terre sans la valoriser; ce ne sont pas des *finqueros* » déplorent à ce sujet les planteurs plus modestes. « N'ayant pas besoin de plantation pour vivre, ils ne s'en soucient guère » dit-on encore. Pourtant, les grands propriétaires absentéistes aiment se présenter comme *finqueros*, car ils nourrissent l'espoir de bénéficier d'une forte réputation dans la région, à l'instar de leurs voisins. Pour leur part, les « vrais » planteurs ne considèrent pas les spéculateurs comme des *finqueros*. Ces « *fincas* fantômes », comme on le dit parfois ironiquement, occupent des superficies moyennes (de 100 à 150 ha).

Les planteurs absentéistes se distinguent également des « vrais » planteurs par leur moyen de déplacement, un aspect essentiel aux yeux des habitants de la région. Tandis que certains utilisent un hélicoptère pour se rendre dans leur *finca*, d'autres se déplacent en voiture luxueuse. Le moyen de transport est un signe de richesse hautement significatif. Ainsi, les ouvriers agricoles de la *finca* Los Angeles récitent la généalogie entière des voitures utilisées par Don Agustín. Ce qui frappe le plus les habitants est cependant que les « patrons fantômes » changent fréquemment de véhicule, une pratique que les intéressés justifient en évoquant les risques qu'il y a à se mouvoir sur les routes avec la même voiture « car les bandits de grands chemins auraient tôt fait de nous repérer et de nous assaillir<sup>7</sup> ».

Les propriétaires qui se présentent comme Créoles, enfin, sont peu nombreux sur la Costa Cuca, il est vrai de colonisation récente, contrairement aux zones caféières plus proches de la capitale et de celle d'Alta Verapaz. Ce groupe cherche davantage à investir dans l'industrie. Une dizaine de planteurs de la région appartiennent néanmoins à des clans renommés : c'est le cas de la famille Leál Pivaral, propriétaire de la *finca* La Libertad (qui s'étend sur plus de 500 ha). En général, ces Créoles ont racheté les propriétés de familles du café en difficulté avec lesquelles ils ont pu être apparentés plus tôt dans le siècle. Toutefois, les *finqueros* de souche ancienne se tiennent actuellement à l'écart de

7. Par ailleurs, les voitures ont systématiquement les vitres teintées; de même, elles ne sont jamais noires - pour ne pas attirer l'attention -; enfin, elles sont - petites et rapides pour échapper aux embuscades -. Ces - mesures de sécurité -, comme les appellent les planteurs, sont extrêmement coûteuses puisque, jusqu'en 1992, les véhicules étaient taxés à 200 % de leur valeur à l'importation. Et le Guatemala ne fabrique pas de voitures...

leurs voisins enrichis. Seuls quelques-uns tentent diplomatiquement de s'en rapprocher afin de s'immiscer dans des réseaux de relations susceptibles de stabiliser leur situation économique.

Les relations entre les familles du café et les autres clans de l'oligarchie sont donc plutôt tendues. Tandis que les *finqueros* feignent l'indifférence envers les enrichis, ces derniers regardent les premiers avec dédain. Il est probable que les *finqueros* jalouent le succès économique de leurs riches voisins alors que les « planteurs fantômes » envient secrètement l'influence régionale des *finqueros*. Ces sentiments, qui ne renvoient pas seulement à des divergences socio-économiques, contribuent à expliquer l'incapacité des planteurs de la région à engager la moindre action collective. Par exemple, les « planteurs fantômes » ne participent pas au rituel du whisky soda qui clôturé les réunions. Ils appellent celui-ci une beuverie alors que les autres planteurs se moquent de ceux qui, telles des femmelettes, ne supportent pas l'alcool. En tout état de cause, le rapport à la terre et l'importance prise par la *finca* diffèrent selon les clans. Pour les uns, il s'agit essentiellement d'un capital économique ; pour les autres, il s'agit, en plus d'un capital économique, d'un capital social et symbolique.

### *Les finqueros contre les exportateurs de café*

De manière générale, les planteurs de café de la Costa Cuca et le secteur de l'import-export, dominé par les clans allemands, entretiennent des relations plutôt conflictuelles. En principe, les deux groupes sont complémentaires, mais, en réalité, ils sont souvent en concurrence. J'ai mentionné le fait que les clans allemands de l'agro-exportation ne montraient plus qu'un intérêt limité pour la terre, malgré les phases expansionnistes liées aux grandes crises de 1896 et 1933. Il convient néanmoins de revenir sur cette affirmation en prenant la Costa Cuca pour exemple. Dans la région, il semble en effet que les agro-exportateurs se soient à nouveau engagés dans une opération de récupération foncière depuis quelques années. À cette fin, les agro-exportateurs s'appuient sur des mécanismes financiers et commerciaux qui vont à l'encontre des intérêts des *finqueros* mais que ces derniers ne parviennent que très partiellement à déjouer.

#### LE CONTRÔLE DU COMMERCE

Sur la Costa Cuca, les termes qui désignent les acheteurs de café sont souvent péjoratifs. Le terme le plus neutre est celui d'« exportateur ». Mais on les appelle également les « torréfacteurs », tout en sachant que les acheteurs ne torréfient pas le café au Guatemala.

En fait, le terme est synonyme d'« incendiaire ». Les *finqueros* sont en effet persuadés que les acheteurs incendient délibérément les *beneficios* des clients qui échappent à leur contrôle. D'autres fois, les planteurs parlent de leurs « parrains », une allusion directe aux pratiques clientélistes des exportateurs. Enfin, on utilise le terme générique de « La Compagnie » pour désigner le principal acheteur de café de la région.

La plupart des planteurs rendent fréquemment visite à leurs acheteurs. Pour cela, ils se rendent directement au siège commercial des sociétés, c'est-à-dire à la capitale. En général, les sociétés d'achat ne sont pas situées à proximité des organes traditionnels du pouvoir (palais présidentiel, ministère de l'Économie ou de l'Agriculture), mais dans les quartiers résidentiels, à proximité des grandes banques et de l'« Association nationale du Café » (Anacafé). Certes, la plupart des acheteurs de café ont des agences dans les principales régions productrices du pays, mais, disent les *finqueros*, « il est indispensable d'aller rencontrer personnellement l'exportateur ». Certains planteurs rendent visite plusieurs fois par semaine à leur acheteur de café. Don Agustín, pour sa part, s'y rend au moins une fois tous les 15 jours.

Officiellement, c'est presque par hasard que le *finquero* se rend chez l'exportateur. Mais ces visites sont consciencieusement préparées, car il s'agit, grâce à elles, d'obtenir des informations commerciales ou des avantages financiers. Dans un premier temps, les conversations entre le *finquero* et l'acheteur sont superficielles, les hommes échangeant une accolade et buvant une tasse de café. Le planteur tente ensuite de s'informer sur la situation du marché, une démarche extrêmement utile compte tenu de la fluctuation des cours. Car, pour suivre le marché du café coté à New York et à Londres, il faut une logistique informatique et télématique coûteuse inaccessible aux simples particuliers<sup>8</sup>. La démarche du *finquero* n'est pourtant pas toujours couronnée de succès. De fait, l'exportateur peut fort bien interrompre la conversation ou, ce qui arrive parfois, divulguer des informations erronées au planteur. En revanche, si le gérant ou le directeur de La Compagnie sort de son bureau pour aller saluer le *finquero*, la visite aura été constructive. La démonstration signifie en effet que le planteur n'est pas de trop à l'agence et que l'on a confiance en lui.

À l'évidence, ces pratiques sont plus proches du clientélisme que de l'économie de marché libérale où l'information est censée circuler entre les différents partenaires. Elles s'expliquent essentiellement parce que le marché du café guatémaltèque est monopolisé par une dizaine de grandes compagnies d'exportation. Sur la Costa Cuca, les planteurs n'ont pratiquement pas d'autres choix

8. Pour une explication des mécanismes fixant le prix du café, cf. DAVIRON et LERIN (1990 : 69-91).

que d'aller vendre leur production à un seul et même acheteur, celui que les *finqueros* appellent, comme on l'a mentionné, La Compagnie. Il est vrai que cet acheteur est réputé pour sa fiabilité financière. La famille (allemande) qui gère La Compagnie a en effet une forte assise économique dans le pays depuis plus d'un siècle. Il est également vrai que, si les prix qu'elle consent aux producteurs ne sont pas les plus élevés du marché, La Compagnie honore toujours son contrat dans les conditions initialement prévues. Dans le contexte guatémaltèque, ces divers avantages ne sont pas négligeables.

La Compagnie ne laisse toutefois pas la possibilité aux *finqueros* de choisir un autre acheteur, car c'est elle qui contrôle les petits exportateurs indépendants de la région (on en dénombre une vingtaine à Coatepeque). Quoique La Compagnie n'ait pas toujours une part de capital dans ces petites centrales d'achat, elle influence la politique des prix en agissant auprès des banques. La Compagnie possède en effet des parts de capital importantes dans les principales banques agricoles et industrielles du pays (*Banco del Occidente*, *Banco Agrícola* notamment). La mainmise de La Compagnie sur les petits exportateurs est bien connue dans la région. Ce faisant, elle dissuade les *finqueros* de vendre leur café à des exportateurs concurrents, si tant est que le mot ait un sens dans ces conditions. En vertu de ces pratiques, La Compagnie exerce un quasi-monopole sur le marché caféier de la Costa Cuca, la région la plus productive du pays.

#### LE CONTRÔLE DE L'ARGENT PUIS DE LA TERRE

L'objectif du *finquero* qui vient rendre visite à son acheteur peut être d'obtenir un prêt. La requête n'est agréée que si l'exportateur connaît depuis longtemps le producteur. Mais il convient tout d'abord de se demander pourquoi et quand les planteurs ont besoin d'argent.

Pour les planteurs de la Costa Cuca, les quatre mois de cueillette constituent une période de soudure, une fin de cycle où l'argent manque. Or, durant cet intervalle difficile, les *finqueros* doivent faire face à des frais de main-d'œuvre ou d'entretien du *beneficio*. Pendant la cueillette, donc, il est fréquent que les exportateurs consentent une avance d'argent aux *finqueros*. Comme garantie, les planteurs vendent de manière anticipée jusqu'au tiers de leur récolte de café, avant même que celle-ci soit entièrement terminée.

Les planteurs doivent également prévoir la rénovation périodique de leur caféière, ceci afin de maintenir leur niveau de production. Or, il arrive que les *finqueros* ne puissent faire l'avance de tels investissements. Ils demandent alors un prêt à leur acheteur de

café contre l'hypothèque d'une partie de leur propriété. On sait que les exportateurs avaient incité les *finqueros* à arracher leurs anciennes caféières dans les années soixante, sous prétexte que les nouvelles variétés de café se vendraient mieux (cf. chap. 4). C'est le même processus qui est encore à l'œuvre aujourd'hui. En effet, les *finqueros* empruntent des sommes d'argent considérables et à des taux prohibitifs auprès de leur exportateur, à la fois pour maintenir un niveau de production élevé et pour préserver leur réputation de client fidèle.

Enfin, les exportateurs n'hésitent pas à prêter de l'argent aux *finqueros* qui souhaitent licencier des ouvriers agricoles permanents. On m'a même confié que les exportateurs consentaient des crédits à des taux particulièrement avantageux dans la mesure où une partie de l'argent était consacrée à cette fin. Au début des années quatre-vingt, alors que la situation politique dans le pays était incertaine, bon nombre de *finqueros* saisirent l'opportunité qu'on leur offrait.

Il serait évidemment abusif d'affirmer que les exportateurs imposent aux *finqueros* de leur emprunter de l'argent. Ce sont ces derniers qui demandent des prêts. Néanmoins, les incitations des exportateurs ont parfois un caractère alléchant et la situation est bien moins simple qu'il n'y paraît. On peut ainsi se demander pourquoi les planteurs n'empruntent pas d'argent aux banques dans la mesure où les taux d'intérêts consentis par ces dernières sont moindres (20 % à 25 %) que ceux proposés par les exportateurs (30 % à 40 %). Il semble que les *finqueros* n'aient pratiquement pas d'autres choix que d'emprunter dans ces conditions usuraires à leurs acheteurs, car ces derniers sont en mesure de donner des consignes aux banques pour les inciter à refuser des prêts aux *finqueros*.

Dans de telles conditions, toute l'habileté du planteur consiste à gérer les offres de crédits qu'on lui fait sans en abuser. Il ne doit jamais oublier que le marché du café est instable et sujet à d'importantes fluctuations. Durant la décennie quatre-vingt, par exemple, les prix sont restés à un niveau élevé avec des pointes en 1986-1987. Mais ils s'effondrèrent en 1989 après la liquidation du système des quotas internationaux. Le prix du quintal passa alors de \$ 125 en 1986 à moins de \$ 60 en 1989. Or, les *finqueros* soutiennent que les agro-exportateurs profitèrent de ce contexte pour étrangler définitivement les planteurs qui s'étaient imprudemment endettés. Ces derniers, incapables d'honorer leurs prêts et de vendre leur café, durent céder leurs propriétés hypothéquées aux crédateurs, comme en 1896 et en 1933.

Parfois, l'exportateur propose une solution intermédiaire au *finquero* surendetté : il s'agit de créer une société où la majorité des actions revient à La Compagnie tandis qu'une minorité reste à l'ancien propriétaire. En général, celui-ci conserve l'usufruit de la Casa Grande. Les *finqueros* appellent *intervenidas* (contrôlées) les plantations organisées de la sorte. Dans ce type d'association, l'ex-*finquero* est déchu de tout droit de décision concernant la gestion financière et agricole de la plantation. En fait, il devient le relais de La Compagnie et l'adjoint de son ancien administrateur.

Ce processus peut-il conduire à l'absorption des *fincas* par les agro-exportateurs? Il est difficile de dire combien de *fincas* de la Costa Cuca sont actuellement « contrôlées » par les exportateurs. En 1992, on parlait de dix à 20 plantations. Quoi qu'il en soit, on imagine aisément le désarroi des *finqueros* qui, en quelques années, perdent le capital foncier, économique et symbolique qui constituait la souche de leur famille. Ce capital est d'ailleurs pratiquement impossible à reconstituer, compte tenu du coût et de la rareté de la terre dans la région. Avant la crise du café, l'achat d'un hectare planté coûtait environ 50 000 Quetzales (près de 68 000 FF). Dans ces conditions, la perte de la terre est, le plus souvent, irréversible.

Enfin, les propriétaires de La Compagnie ne modifient pas leur stratégie lorsqu'ils traitent avec des *finqueros* d'origine allemande. Ceci montre bien que les *finqueros* et les exportateurs de café sont en réel conflit d'intérêt. Pour ce qui concerne le marché du café, de l'argent et de la terre, les « frères de sang » deviennent de véritables « frères ennemis ». Contrairement aux apparences, l'oligarchie guatémaltèque est profondément fracturée. À son sujet, il serait erroné de parler de « classe sociale » homogène.

## ***Les finqueros contre les militaires... et contre l'État***

Au Guatemala, l'époque où les présidents de la République étaient à la fois militaires et *finqueros* semble révolue depuis le général-dictateur Ubico (1931-1944). En 1935, il était également le plus grand propriétaire foncier du Guatemala. Avant lui, Carlos Herrera (président élu) était lui aussi un grand propriétaire foncier. Encore plus loin, les présidents-généraux Barrios (1871-1885) et Barillas (1885-1892) possédaient des *fincas* de café dans le San Marcos et sur la Costa Cuca. Actuellement, les hommes politiques, comme les militaires, n'ont pas d'intérêts dans la région. Inversement, aucun *finquero* de la Costa Cuca ne joue un rôle militaire et politique institutionnel dans le pays. Dans l'ensemble, les *finqueros*

méprisent ceux qu'ils appellent « les féaux du Nord incapables de mener une politique qui défende réellement les intérêts du Guatemala ». Pour « ces gens venus d'on ne sait où, disent les *finqueros*, l'armée et la politique ne sont que des moyens d'enrichissement rapide ». Les relations entre les militaires, les hommes politiques et les *finqueros* sont loin d'être harmonieuses.

#### DE LA FONCTION DES MILITAIRES POUR LES *FINQUEROS*

Jusqu'en 1985, l'armée participait directement au pouvoir politique. Depuis 1954, date du renversement du président-colonel Arbenz élu par les urnes, le Guatemala n'avait connu qu'un seul président civil (entre 1966 et 1970) démocratiquement élu. Depuis 1985, trois présidents civils élus au suffrage universel direct se sont succédés (Cerezo Arevalo entre 1986 et 1990, Serrano Elias entre 1990 et 1993, et De León Carpio depuis juin 1993).

En dépit de la très relative et récente transition démocratique, le groupe des militaires continue à jouir d'une grande autonomie politique et économique. D'après M. DEMYK, le recyclage des militaires dans l'agriculture et les affaires est même un phénomène qui tend à s'accroître<sup>9</sup>. Dans l'ensemble, les militaires se passent parfaitement de l'appui des *finqueros*. Réciproquement, les planteurs se tiennent volontairement à l'écart de ceux qu'ils voudraient cantonner au rôle de simples exécutants.

Ainsi, les militaires ont des parts importantes dans les élevages de crevettes de la côte pacifique. Ils sont également présents dans l'élevage, surtout dans le Nord du pays. On les retrouve encore dans les zones de colonisation du Petén et du Centre (sur la « frange transversale du Nord ») où, en attendant l'amélioration des infrastructures routières, ils accaparent de grandes superficies de terres pour les revendre<sup>10</sup>. Plusieurs hauts gradés ont aussi d'importantes propriétés dans le San Marcos, le département frontalier du Mexique. Enfin, les militaires disposent de leur propre banque depuis 1975. Ils ont même eu leur propre parti politique, disparu aujourd'hui, le « Parti institutionnel démocratique ».

À ma connaissance, il n'y a pas de militaire qui soit actuellement *finquero* sur la Costa Cuca. Une telle absence serait-elle liée à un consensus des planteurs comme ces derniers le laissent parfois entendre? On rapporte en effet que les *finqueros* ayant récemment vendu leur exploitation ont préféré négocier avec leurs voisins plutôt qu'avec des militaires, quitte à perdre de l'argent dans l'opération. L'argument reste difficile à vérifier. En tout état de cause, force est de constater que les familles du café ne reçoivent pas de militaires chez elles et que les *finqueros* enseignent ouver-

9. « [...] le danger est grand pour l'oligarchie de se voir frustrée d'une partie de plus en plus importante de ses prérogatives économiques et politiques au profit d'un petit groupe d'investisseurs alliés aux intérêts américains et au profit des cadres supérieurs de l'armée, constituant l'amorce d'une quasi - bourgeoisie militaire - » (M. DEMYK, 1991 : 122).

10. D'où le surnom de « zone des généraux » donné à la frange (LE BOT, 1983a : 102). Depuis 1959, l'« Entreprise pour la Promotion et le Développement économique du Petén », créée par l'armée, organise et supervise toutes interventions sur ce département qui couvre près d'un tiers de la superficie du pays. Sur la colonisation récente et tous azimuts du Petén, cf. LE BOT (1992a : 51), SCHWARTZ (1977) et MANZ (1981).



tement à leurs enfants la défiance vis-à-vis de l'armée. On n'a jamais vu, par exemple, un fils de planteur faire son service militaire : pour échapper à ce devoir civique, les familles soudoient les examinateurs.

La manière dont l'armée s'est embourbée dans le conflit qui l'opposa à la guérilla dans les hautes terres entre 1978 et 1983 a certainement accru son discrédit aux yeux de l'oligarchie. Globalement, les planteurs pensent que la réputation du pays est catastrophique dans l'opinion internationale à cause des militaires. Ils ajoutent que l'objectif final – l'éradication définitive de la subversion – n'a pas été atteint. Certains oligarques vont même jusqu'à soutenir que l'armée guatémaltèque a fait délibérément durer le conflit pour justifier son utilité dans le pays et, surtout, pour mieux profiter des crédits que lui ont octroyés les États-Unis puis Israël<sup>11</sup>.

Dans ce contexte, on comprend aisément pourquoi les *finqueros* – et l'oligarchie tout entière – ne s'allient pas matrimonialement aux militaires. Comme le dit CASAUS ARZÚ : « Durant ces trente dernières années pendant lesquelles la domination étatique est restée dans les mains des militaires, c'est à peine si des mariages se sont produits entre eux et les membres de l'oligarchie » (1992 : 295). Plus loin, l'auteur ajoute fort justement que : « [...] [les] fortunes « rapides et d'affaires sales » [des militaires], ne déplacent pas l'oligarchie traditionnelle, celle-ci n'établissant pas de relations matrimoniales avec ce secteur de nouveaux riches. S'ils amorcent des relations commerciales et s'enrichissent mutuellement, « ils ne se mélangent pas », à cause de la persistance du mauvais fond socio-racial [des militaires] » (1992 : 296).

Les planteurs de la Costa Cuca n'ont donc aucune sympathie pour les militaires, lorsqu'ils ne les méprisent pas purement et simplement. En fait, ils préféreraient régler eux-mêmes les problèmes de la région sans pour autant recourir à des milices d'autodéfense privées. À ma connaissance, en effet, les *finqueros* de la Costa Cuca ne financent pas de tels groupes – alors que c'est souvent le cas dans le secteur sucrier. On peut en voir la raison dans le fait que les *finqueros* de la région ont des moyens financiers relativement limités et qu'ils ne forment pas un lobby coordonné et homogène.

Dans l'ensemble, les *finqueros* considèrent que l'armée a plus une fonction sociale que de défense. De fait, disent-ils, « elle permet l'ascension sociale des petits Indiens ». Dans un certain sens, l'armée a donc une mission civilisatrice. Mais son utilité s'arrête là, l'institution étant – « l'histoire récente le prouve » – totalement incapable de défendre les intérêts du pays. Cette opi-

11. Entre 1977 et 1983, c'est Israël qui se chargea de fournir l'assistance militaire à l'armée guatémaltèque. Celle-ci, accusée d'avoir violé les droits de l'homme, avait refusé l'aide militaire des États-Unis en 1977.

nion est fort révélatrice de la manière dont les planteurs perçoivent le rôle de l'armée – où ce qu'il devrait être – et les intérêts du pays.

Pour les *finqueros*, mais cette remarque est valable pour l'ensemble de l'oligarchie, l'armée doit être à leur service et s'y tenir. Elle doit les soutenir en cas de crise sociale ou politique aiguë, mais en aucun cas jouer un rôle actif dans la quête du pouvoir économique ou politique. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que les militaires soient méprisés par l'oligarchie. Ils sont, en effet, bien trop ambitieux, bien trop riches et bien trop autonomes pour le rôle limité que les *finqueros* voudraient leur faire jouer. D'après les *finqueros*, l'armée ne devrait donc pas être un acteur social actif, mais un exécutant<sup>12</sup>.

En dehors de son rôle restreint d'exécutant, l'armée perd donc toute légitimité aux yeux des *finqueros*. La sympathie des secteurs les plus conservateurs de l'oligarchie pour les groupes paramilitaires pourrait d'ailleurs être la contre-épreuve de cette affirmation. Par définition, les milices privées sont en effet étroitement contrôlées par ceux qui les financent. Par conséquent, elles sont les seules dignes de confiance pour remplir une mission militaire. En ce sens, l'idée de CAMBRANES qui soutient que l'armée guatémaltèque n'est que le « bras armé » des planteurs me paraît largement erronée (1982 : 69-71).

12. Sur ce point, je souscris à l'analyse de LE BOT selon lequel : « L'armée guatémaltèque, née de la réforme libérale [1871-1885], n'a pas toujours été docile et unanime dans ses rapports avec une oligarchie qui, elle, a constamment eu tendance à la traiter comme un instrument pour ses propres fins » (1992a : 78).

13. Si l'on en croit ROUQUÉ, ce type de manœuvre n'a rien d'exceptionnel en Amérique centrale, surtout de la part des partis allemands. Ces derniers, écrit l'auteur, s'appuient régulièrement sur des « fondations politiques à financement public » pour apporter « une assistance technique et organisationnelle aux formations homologues de la région », ceci afin de soutenir les intérêts allemands (1992 : 311).

#### DU PROJET DE SOCIÉTÉ DES *FINQUEROS*

L'estime des *finqueros* pour les hommes politiques n'est guère plus grande que celle portée aux militaires. Les planteurs tiennent en effet les gouvernants pour des agents à la solde des diverses puissances internationales.

Aux yeux des *finqueros*, il ne pouvait pas y avoir pire gouvernement que celui de Vinicio Cerezo Arévalo, le président civil élu par les urnes (1986-1990). Ils estiment en effet que le parti du président, la Démocratie chrétienne, a considérablement favorisé le lobby des agro-exportateurs allemands au détriment des planteurs de café. Pour étayer leur affirmation, les *finqueros* déclarent que le gouvernement imposa brusquement l'augmentation du salaire minimum versé aux ouvriers agricoles (de 6 à 10 Quetzales, soit de 8 à 13,50 FF), alors même que les cours du café s'effondraient (de mars à juin 1989). Pour les *finqueros*, c'est la Démocratie chrétienne allemande qui, en faisant pression sur son homologue guatémaltèque, orchestra cette manœuvre politique. Selon eux, cette mesure était destinée à aggraver la dette des planteurs envers leurs exportateurs et donc à accroître la puissance de ces derniers<sup>13</sup>. En fait, certains *finqueros* sont persuadés qu'un accord

secret liant le Guatemala et l'Allemagne prévoit l'accaparement des *fincas* par les agro-exportateurs. D'autres vont même plus loin. Ils prétendent que le gouvernement favorise la mainmise des exportateurs allemands sur la propriété privée afin de mieux pouvoir récupérer les terres et les redistribuer aux ouvriers agricoles. Ce faisant, le gouvernement mènerait une sorte de « réforme agraire silencieuse », de concert avec les exportateurs. « Il est, disent les *finqueros*, plus facile de s'entendre avec des grandes compagnies soutenues par un pays puissant que d'exproprier des milliers de familles qui ne se laisseraient pas facilement faire ».

Pour les planteurs, mais c'est également vrai pour l'oligarchie toute entière, la politique n'est donc pas une question d'opinion, d'idéal ou de programme de société : il s'agit simplement d'un outil – strictement fonctionnel – utilisable dans le seul but de soutenir des intérêts privés. La « chose publique », pour les *finqueros*, n'existe pas et ne doit pas exister. Pour eux, les hommes politiques deviennent de dangereux subversifs dès lors qu'ils prennent la moindre initiative. Les hommes politiques, comme les militaires, doivent se contenter de préserver l'ordre établi.

L'absence totale de légitimité de l'État aux yeux des *finqueros* se manifeste notamment dans le refus de payer l'impôt. L'État étant infidèle par définition, ils ne voient pas pourquoi ils contribueraient à l'entretenir. Au bout du compte, écrit M. DEMYK, « [...] le Guatemala demeure un des pays du monde où le pourcentage des revenus fiscaux par rapport au PIB est le plus faible (moins de 10 %) » (1991 : 64).

Ce qui advint, en juin 1992, sur la Costa Cuca est révélateur de l'état d'esprit des *finqueros*. À l'époque, le président protestant Jorge Serrano Elias décida de lever un nouvel impôt, non pas fondé sur la rente foncière, mais sur la superficie des exploitations. Chaque planteur devait donc payer un impôt proportionnel à l'importance de sa propriété. En principe, le procédé devait inciter les grands propriétaires à vendre ou à exploiter plus intensément leurs terres non cultivées. Mais les planteurs, petits ou grands, ayant des terres en friche ou pas, refusèrent de payer. Plusieurs *finqueros* de la Costa Cuca envoyèrent même une lettre ouverte à la presse exigeant la démission immédiate du ministre de l'Agriculture<sup>14</sup>.

En dépit de leur aversion pour les hommes politiques, les *finqueros* ne partagent pas pour autant les mêmes opinions politiques. D'ailleurs, au Guatemala, on ne peut pas vraiment dire qu'il existe un parti de l'oligarchie et encore moins des *finqueros*. Certes, le « Mouvement de Libération nationale » (MLN) se présente comme

14. Cet épisode confirme la remarque de LE BOR selon laquelle : « Dans la majorité des cas, les relations [de l'oligarchie] avec l'État sont instrumentales, empreintes de hauteur et de méfiance. Elles se traduisent notamment par le refus de payer l'impôt, le recours au trafic d'influence, aux pressions, aux injonctions... C'est dans l'important secteur des caféiculteurs d'origine allemande que cette attitude était la plus marquée » (1992a : 75).

le parti de la grande bourgeoisie, qu'elle soit conservatrice ou libérale, et son principal dirigeant, Mario Sandoval Alarcón, a été plusieurs fois nommé président de la Ligue mondiale anticommuniste. Mais, d'une part, force est de constater que le MLN obtient l'adhésion de nombreux Guatémaltèques qui n'ont rien à voir avec l'oligarchie. D'autre part, loin de bénéficier du soutien massif de l'élite économique, ce parti n'est pas représentatif des idées politiques des planteurs de la Costa Cuca. En vérité, ils ont une conception trop prudente de la politique pour croire dans les hommes qui proposent des solutions toutes faites à leurs problèmes.

Inversement, jusqu'à une époque récente, peu d'hommes politiques – civils ou militaires – provenaient de l'oligarchie. Celle-ci semblait s'en tenir aux mairies des grandes villes et plus particulièrement à celle de la capitale. Entre 1988 et 1991, le maire de Guatemala appartenait en effet à la famille Arzú (d'origine basque), l'un des troncs familiaux les plus anciens et les plus puissants du pays. Actuellement, le maire provient de la famille Berger (d'ascendance allemande). Plus récente dans le pays, cette famille est fort bien implantée dans l'oligarchie caféière. En fait, c'est sous le régime de Serrano Elias (1990-1993) que quelques oligarques occupèrent des postes politiques importants. C'est le cas, par exemple, de la cousine du maire de la capitale, Françoise Berger Dorrión (le matronyme étant d'origine française) qui fut conseiller du Président. De même, Maria Luisa Beltranena de Padilla, qui provient d'une grande famille d'origine basque, fut ministre de l'Éducation. Il en fut de même pour le ministre des Finances publiques, Richard Aitkenhead Castillo, apparenté au clan créole des Castillo. Ramiro De León, le nouveau Président du Guatemala depuis juillet 1993, se rattache quant à lui aux vieilles familles du café. D'emblée, la question se pose de savoir si ces nominations sont exceptionnelles ou si elles traduisent une réelle ambition politique dans l'oligarchie, ce qui serait inédit.

## GUÉRILLEROS ET *FINQUEROS* : LA MÉSENTENTE CORDIALE

---

La radicalisation du conflit armé dans les hautes terres à partir de 1978 provoqua les plus vives inquiétudes dans les régions de plantations. Comment concilier des besoins de main-d'œuvre, de lourds impératifs économiques et la stabilité sociopolitique des *fincas* dans un contexte d'insécurité et de subversion généralisée?

Dès le début des années quatre-vingt, les *finqueros* de la Costa Cuca durent compter avec de nouveaux interlocuteurs, les guérilleros. Alors, les *finqueros* ne se contentèrent plus d'être les spectateurs passifs du conflit guatémaltèque. Ils se trouvèrent dans la nécessité de se prononcer à son sujet et de prendre des mesures. Chez les *finqueros*, les débats d'idées sur les grands conflits dans le monde et le sens de l'histoire cédèrent le pas à des considérations locales et pragmatiques. Le problème que leur posait la guérilla concernait directement leur avenir, celui des ouvriers agricoles et des *fincas*.

## **Premières rencontres avec les « visiteurs verts »**

« UNE COULÉE DE LAVE INCENDIE LA COSTA CUCA... »

Dès 1982, alors que la guérilla était déjà en déclin au niveau national, la rumeur selon laquelle plusieurs groupuscules de guérilleros ne cessaient de circuler dans la région se répandit. Il ne s'agit pas d'un phénomène isolé et inattendu, même si les planteurs appelèrent les guérilleros les « extra-terrestres », les « visiteurs verts » ou les « gosses ». Les visiteurs verts, disait-on, se réfugiaient dans les plis des volcans de la partie la plus élevée de la Costa Cuca. Si le « foquisme » était bien la stratégie militaire adoptée par cette guérilla, elle différait de celle qui sévissait, à la même époque, dans les hautes terres. Les coups de feux résonnèrent de plus en plus fréquemment dans les montagnes et la peur s'installa parmi les *rancheros* et les *finqueros* de la région. De nombreux planteurs s'en allèrent vivre à Quetzaltenango ou à la capitale, laissant les plantations aux mains des administrateurs.

La tension monta singulièrement lorsque, toujours en 1982, on rapporta que la guérilla avait incendié le *beneficio* d'un grand planteur d'origine européenne. Sain et sauf, celui-ci vendit son exploitation à un voisin en expliquant qu'il préférerait quitter la région « plutôt que d'être racketté par les terroristes ». Suivirent alors des accrochages avec les militaires dans les montagnes. Quelques mois plus tard, la situation se durcit encore quand un autre planteur – toujours d'origine européenne – fut brûlé vif dans son hélicoptère. Mais, cette fois, on ne parla plus d'acte raciste ou de tentative de racket. On pensa plutôt que le *finquero* avait été tué à la suite d'une imprudence de la part des militaires. Ces derniers auraient en effet réquisitionné son hélicoptère – sans lui demander son avis – afin de poursuivre un groupe d'insurgés. Considéré comme un agent de l'armée par les guérilleros, le

*finquero* aurait ensuite été exécuté par ceux-ci en guise de représailles et pour servir d'exemple aux planteurs tentés de collaborer avec les militaires.

Peu à peu, les *finqueros* se sentirent pris entre deux feux. D'un côté, ils n'avaient pas confiance en l'armée pour assurer la sécurité de la région, mais ils étaient contraints de lui fournir des renseignements sous peine d'être accusés à leur tour de collaboration avec la subversion. De l'autre, les planteurs étaient bien obligés de céder aux exigences financières des subversifs sous peine d'être condamnés à mort. Cette situation provoqua une nouvelle vague de départs des *finqueros* vers la ville. La marge de manœuvre qui fut alors laissée aux administrateurs pour superviser les *fincas* irrita d'ailleurs certains planteurs, ces derniers étant persuadés que leurs bras droits profitaient de leur absence pour s'enrichir à leur dépens.

Pour les quelques *finqueros* demeurés sur place, la tension fut d'autant plus lourde à supporter que leurs voisins et les militaires étaient persuadés que, pour assurer leur sécurité, ils avaient scellé un pacte secret avec la subversion. Entre 1980 et 1984, les *finqueros* étaient particulièrement pessimistes. Certains tentèrent de vendre leur exploitation à très bas prix sans toujours y parvenir. Une sentiment de fatalité s'abattit alors sur les propriétaires : « On pensait finalement que Marx avait peut-être raison ; le sens de l'histoire était tout tracé ; la guérilla avait incendié la Costa Cuca comme une coulée de lave ».

#### QUI SONT LES VISITEURS VERTS ?

Quel type de contraintes la guérilla allait-elle exercer sur les *finqueros* de la région et comment ces derniers devaient-ils réagir ? Les guérilleros allaient-ils se contenter de racketter les propriétaires ou iraient-ils, comme le prévoyaient les militaires, jusqu'à saboter l'appareil productif des *fincas* ? Les visiteurs verts allaient-ils parvenir à soulever les populations contre les patrons ? Pouvaient-ils en exiger l'assistance sous forme de nourriture ou de soldats ? Dans un premier temps, les planteurs cédèrent à l'affolement. Non seulement le souvenir de l'incendie du *beneficio* et du meurtre de leur voisin restait vivace, mais ils avaient également en mémoire l'assassinat d'un grand propriétaire du département du Quiché, un acte présenté comme fondateur de l'action révolutionnaire par ceux qui l'avaient commis<sup>15</sup>.

À l'occasion de ses contacts avec les habitants de la Costa Cuca, la guérilla distribuait des tracts signés de l'« Organisation du peuple en armes » (Orpa). D'après LE BOT, l'Orpa est l'une des organisations de guérilla les plus « mystérieuses » d'Amérique latine. On sait pourtant que la création du groupe remonte à 1971. Il s'agit d'une émanation

15. Il s'agit d'un *finquero* connu sous le nom de « Tigre de l'xcán ». Pour le récit militant de cette opération, cf. l'article de PAYERAS, ancien chef de l'EGP (1983). Cf. également l'analyse sociologique qu'en fait LE BOT (1992a : 115).

des « Forces armées rebelles » (Far), un mouvement extrêmement actif dans le Nord du pays pendant les années soixante. On sait également qu'à l'instar des Far à leurs débuts, l'Orpa pratique la « stratégie du foyer » : un « [...] noyau armé, mobile, relativement autonome [...] » circule en permanence dans la région, se camoufle dans la forêt et les ravins, et réapparaît pour quelques heures (LE BOT, 1992a : 12). Avant son apparition publique sur la Costa Cuca en 1982, l'Orpa agissait dans les départements à majorité indienne compris entre le Chimaltenango et le San Marcos.

La philosophie politique de l'Orpa se démarque de celle des autres organisations de guérilla du pays. Elle tend à prendre en compte l'histoire longue du Guatemala. La continuité entre l'expérience coloniale et la situation présente est établie comme un axiome<sup>16</sup>.

En outre, les Indiens occupent une place non négligeable dans le discours politique de l'Orpa. L'accent est mis sur la nécessité d'intégrer les « Naturels » à la nation en gestation, celle-ci renvoyant davantage à une identité culturelle *maya* qu'à une victoire de la lutte des classes. L'Orpa prône également une attitude attentiste au détriment d'une lutte politique immédiate. Ce message indigéniste avait de quoi dérouter les *finqueros*. Pour eux, la Costa Cuca n'était manifestement pas une zone de communautés indiennes. À leurs yeux, il s'agissait plutôt d'une région « civilisée », même si l'on dénombrait encore quelques Indiens dans les *rancherías*. À ce paradoxe, s'ajoutait le mystère qui entourait le chef de l'Orpa dont le nom de combattant, Gaspar Ilom, était celui d'un personnage indien créé par son père, le prix Nobel de littérature Miguel Angel Asturias. Que signifiait également l'emblème de l'Orpa : un volcan en éruption ? Par ailleurs, l'Orpa se distingue de l'« Armée de guérilla des pauvres » (EGP), active dans le Quiché et le Huehuetenango, sur un point essentiel : la participation des populations civiles à la lutte armée. Dans les hautes terres, l'EGP s'appuyait en effet sur des « organisations de masse » (syndicats notamment) et les populations locales (surtout indiennes) à la fois pour lui fournir des effectifs et de la nourriture. L'Orpa, au contraire, ne semblait pas vouloir s'engager dans cette voie<sup>17</sup>.

## *Le cheval de bataille de l'Orpa*

### LES CONDITIONS DE VIE ET DE TRAVAIL DANS LES *FINCAS*

Après avoir distribué des tracts auprès des populations de la région, les guérilleros entreprirent de pénétrer dans les *fincas* plus durablement. Quel était le but des visites de l'Orpa ? À en croire les planteurs, il s'agissait de contrôler l'état général des planta-

16. D'après LE BOT :  
 • L'Orpa mène une sorte de déplacement et d'intériorisation de l'anti-impérialisme : l'impérialisme nord-américain est une figure particulière et une continuation, un prolongement d'une histoire de dépendance commencée au XVI<sup>e</sup> siècle et dont l'oligarchie locale est l'héritière en droite ligne - (1992a : 26). Plus loin, l'auteur ajoute que, pour l'Orpa, « [...] les oligarques, mais aussi les capitalistes modernes, sont les successeurs des envahisseurs du XVI<sup>e</sup> siècle - (1992a : 264).

17. • Les guérilleros, écrit LE BOT, vivaient sur l'habitant. L'Orpa a critiqué cette pratique de l'organisation sœur [l'EGP], prétendant en ce qui la concerne ne contraindre à une contribution économique que la seule catégorie des possédants (*finqueros*, etc.) - (LE BOT, 1992a : 252).

tions. Après la « visite », les guérilleros engageaient le planteur à améliorer tel ou tel aspect de la vie matérielle. Les visiteurs verts promettaient alors de revenir afin de vérifier si les changements préconisés avaient bien été effectués par le planteur.

À la fin des années soixante-dix, la qualité des campements d'ouvriers était fortement contrastée dans la région. Tandis que certaines *rancherías* du Chuvá étaient à la limite de la salubrité, les campements les plus en vue à partir des pistes carrossables étaient souvent mieux entretenus. En tout cas, les campements de la région apparaissaient moins vétustes que ceux d'Alta Verapaz, de San Marcos ou de Santa Rosa, les autres grandes zones caféières du pays. En général, l'état des *rancherías* allait de pair avec les conditions de travail des ouvriers. Dans les *fincas* les plus archaïques, le statut des *rancheros* était particulièrement précaire. Seule une minorité de plantations respectait scrupuleusement le code du travail en vigueur. Néanmoins, la plupart des ouvriers recevaient, peut-être plus que dans les autres zones caféières, de « vrais » salaires.

Les *finqueros* de la Costa Cuca qui avouent avoir reçu des visites de la guérilla se comptent sur les doigts d'une main. C'est qu'ils se méfient non seulement de la réaction des militaires et de leurs voisins mais aussi de celle des autres mouvements de guérilla. Les *finqueros* pensent en effet qu'il existe une forte compétition de type politique entre les diverses organisations d'insurgés : « Celui qui parle trop modérément de l'Orpa, dit-on, risque de s'attirer la vengeance des autres guérillas<sup>18</sup> ». En outre, les *finqueros* qui n'ont pas reçu la visite de la guérilla suspectent ceux qui y ont survécu d'avoir scellé un pacte d'alliance avec elle. Quand on connaît l'importance des réseaux d'influence – notamment commerciaux – dans la région, on imagine aisément les chantages et les pressions que pourrait subir un planteur trop loquace. Les ouvriers agricoles se montrent d'ailleurs tout aussi discrets que leurs patrons.

Les militaires de la région, quant à eux, n'encouragent guère les discussions sur la guérilla, à moins que ce ne soit pour en dénoncer catégoriquement l'action. Il est vrai que celui qui donne un avis réservé sur le sujet est considéré comme subversif : « Est réputé ennemi, écrit ROUQUIÉ, quiconque n'appuie pas sans réserve l'action contre-révolutionnaire de l'armée [guatémaltèque] » (1992 : 188).

Dans ces conditions, le nombre de *fincas* visitées par la guérilla dans la région est difficile à estimer – une vingtaine peut-être ? En février 1990, écrit M. DEMYK, le guérillero Gaspar Ilom déclare qu'en 1989, la guérilla a causé 2370 pertes aux militaires au cours de

18. Sur les différends et les conflits opposant les groupuscules de guérilla guatémaltèque, cf. GUTÉRREZ et RÍOS (1981 : 94-96).



1 680 actions sur 60 % du territoire national » (1991 : 150). Malheureusement, l'auteur n'indique pas si ces actions comprennent les visites de plantations. En tout cas, pour ce qui concerne la Costa Cuca, c'est entre 1983 et 1988 qu'elles furent les plus fréquentes.

#### LA VISITE DES « INSPECTEURS DU TRAVAIL »

Selon les témoignages, le nombre de guérilleros qui investissent une *finca* varie de 15 à 50. Il s'agit en majorité d'hommes, quoique les femmes soient toujours représentées. Si quelques combattants ont un type physique européen, la plupart sont Métais et quelques-uns Indiens. Équipés de treillis, de bottes et de casquettes, les visiteurs verts sont armés de fusils ou de mitraillettes – parfois de grenades – selon le grade qu'ils occupent dans la hiérarchie du groupe<sup>19</sup>.

C'est souvent à l'aube naissante que les visiteurs verts investissent une plantation. Ils se dirigent alors directement vers la Casa Grande et somment ses occupants d'en sortir. Plusieurs soldats fouillent alors la maison, recherchant les armes qui peuvent y être cachées. L'identification de la provenance des armes est essentielle, car le port de certaines requiert un permis militaire. Dans ce cas, cela signifie que le planteur a de bonnes relations avec l'armée et il devra s'en expliquer; si les armes trouvées sont banales, elles sont simplement confisquées. Après la fouille de la Casa Grande, le chef du groupe – le « commandant » – pose au planteur une série de questions afférentes aux conditions quotidiennes de travail et de vie à la plantation : le montant du salaire versé aux ouvriers, s'ils sont affiliés à la Sécurité sociale, si le maître d'école vient fréquemment, si le septième jour et les congés payés sont respectés... Pendant ce temps, d'autres combattants – on dit aussi *muchachos* ou « gosses » – se dirigent vers les *rancherías*, interceptant l'administrateur au passage. Le « second » du groupe mène auprès de l'administrateur la même enquête que le commandant auprès du planteur. Simultanément, des hommes de troupe interrogent quelques *rancheros*.

Dans un deuxième temps, les insurgés et le second rejoignent leur commandant à la maison de maître. À ce moment, il s'agit moins de vérifier la véracité des informations fournies par le patron – qui dans les circonstances n'oserait pas mentir – que d'échanger des impressions, afin de mieux déterminer l'objet de la discussion qui va suivre. Après un bref conciliabule, le commandant dit au *finquero* ce qu'il pense du climat social et de la vie à la *finca*, tout en évaluant sa part de responsabilité dans cet état de fait. Viennent alors les revendications. En général, le commandant demande au planteur d'augmenter le salaire des ouvriers et d'amé-

19. D'après les sources militaires : « [...] [l'Orpa] avait en sa possession [en 1987] deux fois plus de fusils qu'elle ne comptait de combattants [environ 500] » (LE BOT, 1992a : 195).

liorer l'habitat dans les campements. Le ton de la discussion dépend du répondant du *finquero*, de la manière dont il va se justifier ou de son silence. Parfois, une négociation cordiale sur la nature et le rythme des changements à effectuer dans la *finca* s'engage entre les interlocuteurs<sup>20</sup>. Une telle négociation est plutôt inattendue dans le contexte extrêmement violent du pays. Plusieurs planteurs de la Costa Cuca me firent des commentaires allant dans ce sens : « Le commandant du groupe ne m'a pas imposé de quitter mon exploitation sur le champ. Il m'a simplement dit que j'étais « toléré » dans la région, mais que ce temps n'était pas éternel. Le commandant m'a alors parlé des Maya, les propriétaires légitimes de la terre qui retrouveront leurs droits et leur terre lorsque la guérilla aura réussi à prendre le pouvoir. Mon administrateur m'a dit que le second avait été plutôt rassurant avec les *rancheros*. Il a recommandé aux ouvriers de toujours faire valoir leur droits, mais pas de se soulever contre moi, car le temps n'était pas encore venu pour la révolution »<sup>21</sup>.

Dans un troisième temps, une fois la conversation terminée, les visiteurs verts repartent rapidement vers les montagnes à travers les caféières. Pour les *finqueros*, se pose alors le délicat problème de savoir dans quels délais ils vont avertir les militaires de la visite de leurs « inspecteurs du travail ». S'empressement serait risqué, car de violents combats pourraient s'engager dans la région. Outre les dégâts matériels et les pertes humaines, le planteur pourrait être châtié par les guérilleros pour son excès de zèle. Cependant, attendre trop longtemps pourrait être interprété par les militaires comme un acte de collaboration avec la subversion. Face à un tel dilemme, c'est avec beaucoup d'appréhension que les *finqueros* se rendent à la caserne de Coatepeque pour accomplir leur devoir civique.

## Les acquis et les limites de l'Orpa

En parlant des « *latifundios* traditionnels » des régions du Nord, LE BOT écrit que : « Témoins d'un système suranné, ils ont été l'une des cibles privilégiées de la guérilla, dont l'implantation dans la zone a été facilitée par les pratiques de certains de leurs propriétaires ou administrateurs » (1992a : 63). Les « inspections du travail » menées dans les *fincas* de la Costa Cuca ont-elles changé les pratiques en vigueur et accéléré les changements dans les conditions de vie et de travail des populations *rancheras* ?

### DU SORDIDE AU « MOINS MOCHE »

Avec le temps, la stratégie de l'Orpa a obtenu quelques résultats. Extrêmement surpris par ces visites répétées, les *finqueros* ont eu tôt fait de répondre favorablement aux exigences de leurs redou-

20. LE BOT mentionne également le témoignage d'un *finquero* de la Costa Cuca selon lequel les guérilleros de l'Orpa ont « [...] une attitude « correcte » [...] vis-à-vis des propriétaires terriens » (1992a : 252). Ce type de remarque peut paraître superflu dans la mesure où les insurgés sont armés et nombreux tandis que le planteur est seul et désarmé.

21. Parmi mes informateurs, figure un descendant de Français connu dans tout le pays pour avoir reçu à plusieurs reprises la guérilla dans sa *finca*. Un article relatant la vie de cette personnalité de la région a été publié dans la revue *Le Point* (1982, n° 516 : 62-67).

tables « inspecteurs du travail ». Aujourd'hui, la grande majorité des planteurs de la région versent le salaire minimum et les avantages sociaux obligatoires à leurs ouvriers. La présence de l'Orpa dans la région a incontestablement provoqué des changements dans l'attitude des planteurs. Bien qu'ils ne l'avouent pas ouvertement, ces derniers savent que la guérilla surveille leurs agissements. De manière générale, ils se montrent plus respectueux des droits des ouvriers qu'auparavant.

Il semble tout d'abord que l'habitat ouvrier dans la région s'est sensiblement amélioré depuis 1980. Dans le meilleur des cas, les maisons ont été reconstruites en dur (en parpaings de béton) et se divisent en trois pièces; l'abri prévu pour le bois d'œuvre a été consolidé; les cuisines sont équipées de fours (à bois); les allées des villages sont dallées et les installations (hygiéniques ou de transport) rénovées; on remarque même, plus rarement toutefois, des antennes de télévision sur les toits et des groupes électrogènes collectifs. Le versement du salaire minimum, les congés payés et les congés maladie sont plus souvent offerts que par le passé.

Ces améliorations ne sont cependant pas le fait des seules plantations qui ont reçu la visite de la guérilla. En effet, nombreux furent les planteurs qui modifièrent leur politique sociale avant d'y avoir été obligés par l'Orpa. Tel fut le cas, par exemple, de Don Agustín qui reconstruisit les *rancherías* de la *finca* en 1980. Il est incontestable que la rumeur a eu un effet d'entraînement important dans la région. En dépit de la discrétion des planteurs et des ouvriers, on savait quel était le but poursuivi par les visiteurs verts.

Il est également probable que l'Orpa a porté la plus grande attention à la situation géographique des exploitations qu'elle visitait. En effet, les guérilleros n'ont pas seulement investi les plantations les plus reculées, c'est-à-dire les plus proches des forêts et des ravins où ils pouvaient se cacher. Ils ont aussi choisi des *fincas* situées le long des routes et à proximité de Colomba. De cette façon, les guérilleros espéraient que le message qu'ils divulguaient se répandrait plus rapidement et qu'il toucherait davantage de monde.

#### DE L'AVEU D'IMPUISSANCE AU BLOCAGE INAVOUÉ

Les incontestables succès remportés par l'Orpa sur le terrain ont cependant des limites. Ainsi, le droit à la syndicalisation des ouvriers agricoles qui existe depuis 1944 n'a jamais été, à ma connaissance, un thème de revendication. S'agit-il d'un oubli ou d'un choix délibéré? En faveur de la seconde hypothèse, il apparaît que la guérilla guatémaltèque respecte une certaine forme de division du travail politique : « [Tandis que] Les Far font le détour

par la lutte syndicale, l'EGP se pense comme le levier d'une guerre de classes » (LE BOR, 1991a : 59). L'Orpa, quant à elle, se contenterait finalement de « conscientiser » les populations sans pour autant les entraîner dans l'action collective.

Toutefois, il est probable qu'une telle revendication, même soutenue par les guérilleros, n'aurait que peu de chance d'aboutir. L'un des objectifs de la politique de main-d'œuvre des *finqueros* n'est-il pas de freiner les mouvements de solidarité collective entre les ouvriers, notamment en s'appuyant sur des oppositions identitaires en partie préexistantes? Dans ces conditions, il est vraisemblable que même les incitations de l'Orpa auraient rencontré de fortes résistances de la part des populations *rancheras*. Pour celles-ci, la conscience de classe, si tant est qu'elle existe, reste largement subordonnée à la conscience ethnique ou villageoise.

À cet égard, l'absence de grèves dans les plantations de café est révélatrice. Les ouvriers n'engagent que de brefs arrêts de travail, fortement ritualisés, qui ne font en aucun cas intervenir des organisations extérieures à la *finca*. Par ailleurs, ces arrêts de travail ne conduisent pas les participants à exposer des revendications de type syndical par l'intermédiaire d'un porte-parole. Les ouvriers du café n'organisent pas non plus de réunions pour discuter des problèmes les affectant en commun. Les *rancheros* n'ont donc pas développé – compte tenu du contrôle qui s'exerce sur eux, des dissensions identitaires qui les séparent et de la compétition économique qui les oppose – une culture politique syndicale. Ne pouvant s'appuyer sur des relais internes, il est probable que même l'Orpa échouerait dans une intervention auprès des patrons.

L'absence de revendications concernant l'amélioration de la situation des femmes *rancheras* est une autre limite de l'« action sociale » menée par l'Orpa. Rien ni personne ne vient appuyer le besoin de reconnaissance sociale, économique et symbolique des *rancheras*. Mais, là encore, on peut s'interroger sur les capacités de l'Orpa à vraiment changer la situation tant il est clair que les femmes, sans doute dans la crainte de mettre en péril la position précaire de leurs époux, semblent rétives à s'engager dans une action collective<sup>22</sup>.

Enfin, on constate l'indifférence de la guérilla quant aux conditions de travail des ouvriers temporaires dans les plantations. C'est ainsi que le non-respect systématique de la loi selon laquelle tous les *cuadrilleros* ont le droit à la Sécurité sociale depuis une date récente n'a fait l'objet d'aucune revendication de la part de l'Orpa. Il en est de même pour ce qui concerne les conditions de vie, sou-

22. On peut s'interroger sur le « machisme » des guérilleros guatémaltèques. Sur ce point, l'information fournie par LE BOR est précieuse :  
- De nombreuses femmes, et en particulier des femmes indigènes, seront [...] incorporées à la guérilla, parfois comme combattantes, plus souvent à des postes d'intendance, de logistique ou de relations publiques. Les fonctions dirigeantes continueront à être exercées exclusivement par des hommes - (1992a : 109).

vent infamantes, dans lesquelles vivent les saisonniers. Si les visiteurs verts se préoccupent de l'état des *ranchos* des permanents, les dortoirs des *cuadrilleros* ne sont pas, à ma connaissance, visités. Cet oubli est d'autant plus surprenant que les *cuadrilleros* sont Indiens et que l'Orpa fonde son projet politique sur leur intégration à la nouvelle nation. La contradiction entre le discours réifiant des guérilleros sur la « mayanité » et l'indifférence dont les Indiens font l'objet dans les plantations est donc énorme. L'intérêt porté aux Indiens ne serait-il finalement qu'opportuniste<sup>23</sup>?

On peut à nouveau se demander si les *cuadrilleros* suivraient les guérilleros dans des revendications les concernant. De fait, le désintérêt affiché par les « petits Indiens » vis-à-vis de la plantation en général est manifeste, comme s'ils mettaient leurs deux ou trois mois de présence à la *finca* entre parenthèses. En l'absence d'une forte demande, il est probable que les revendications des guérilleros pour leurs « frères » Indiens resteraient, là encore, vaines.

#### DU PRAGMATISME À LA PHILOSOPHIE POLITIQUE DE L'ORPA

À partir des quelques informations dont on dispose sur la manière d'agir de l'Orpa, on peut émettre quelques hypothèses sur son ambition politique. On peut tout d'abord souligner le pragmatisme et, d'une certaine manière, le légalisme de l'organisation. Ses exigences concernent en effet le respect des droits des ouvriers et non une remise en question en vue de leur amplification. À l'occasion de leurs visites, c'est la stricte application des lois les plus élémentaires que les guérilleros exigent et non leur reformulation. On peut dès lors se demander si le pragmatisme de l'Orpa est lié à la spécificité socio-économique, culturelle et politique de sa région d'action ou si elle correspond à un réel projet politique<sup>24</sup>.

Il est vrai que le terrain sur lequel agit l'Orpa est propice au développement d'une stratégie plutôt conciliante. Les guérilleros savent en effet que les planteurs de la Costa Cuca n'ont ni les moyens financiers ni l'envie de se lancer dans un conflit armé, d'autant plus que les militaires – qui n'ont pas d'intérêts économiques dans la région – ne leur seraient probablement pas d'un grand secours. Ce contexte favoriserait donc la vocation sociale de l'organisation au détriment de la lutte armée au sens strict. Les planteurs n'étant pas en mesure de répondre par la force à la guérilla, cette dernière en profiterait pour imposer ses conditions tout en écartant les ouvriers agricoles de l'action politique. En tous cas, c'est sur ce point particulier que l'Orpa diffère le plus des autres groupes de guérilla du pays. Car, finalement, les ouvriers agricoles retirent un

23. D'après ADAMS, l'attitude des guérilleros vis-à-vis des Indiens n'a rien d'étonnant, qu'ils soient de l'Orpa ou d'une autre organisation : « Dans la mesure où les guérillas sont principalement constituées de *Ladinos*, leur première attitude envers les Indiens a démontré le même manque de compréhension qui a caractérisé la relation [entre les deux groupes] pendant des siècles » (1988 : 285).

24. La capacité de la guérilla à mobiliser les ouvriers de plantation, surtout les *cuadrilleros*, se pose en effet autrement lorsqu'il s'agit de l'EGP et de saisonniers originaires du Quiché. Dans ce cas, les relations s'établissent à travers une structure très politisée, le « Comité d'Union Paysanne » (Cuc).

bénéfice direct de l'action de l'organisation sans avoir participé à aucune action subversive. Non seulement ils apprécient les changements qui surviennent dans leur cadre de vie, mais ne peuvent nullement être accusés de collaboration.

Aux yeux des *finqueros*, c'est la faible détermination des militaires à vouloir chasser les guérilleros qui explique le succès de la stratégie de l'Orpa dans la région. Si l'on en croit les planteurs, les soldats campent en effet dans une même plantation pendant plusieurs mois sans jamais vraiment en sortir<sup>25</sup>. Après avoir évacué les familles d'ouvriers pour occuper leur *rancho*, les militaires affirmeraient « mener la pacification de la région par la dissuasion ». L'armée organise cependant régulièrement des battues. À cette occasion, les ouvriers de plantation sont réquisitionnés pour une ou deux journées. Les *finqueros* affirment que ces opérations sont parfaitement inutiles. Ironiquement, ils disent aussi qu'« Il suffit que la guérilla se pointe d'un côté pour que les militaires l'aperçoivent de l'autre ». Ils se plaignent également de ce que le passage des troupes endommage les caféières. « En plus des dégâts, disent les planteurs, ce n'est pas l'armée qui paye les ouvriers pendant les battues ». Bien entendu, les *finqueros* ne peuvent pas se permettre de contredire ouvertement les militaires sous peine d'être pris à leur tour pour des subversifs. En réalité, le coût et les risques inhérents aux battues seraient probablement acceptés par les planteurs si elles étaient couronnées de succès. Mais, au lieu de cela, ces manœuvres placent les planteurs et les ouvriers agricoles dans une situation périlleuse, à la croisée des feux des deux camps<sup>26</sup>.

25. Le fait que les militaires n'ont ni liens de parenté ni intérêts économiques dans la région suffit-il à expliquer leur relative passivité? Pour la plupart des *finqueros*, la réponse à la question est sans équivoque : « Dans le Petén où les hauts gradés ont des terres, les militaires courent sans cesse après les guérilleros! ».

26. Des accrochages et des maladroites tuent parfois des innocents. Une nuit, alors que l'armée campait à la *finca*, un ouvrier permanent *juanateco* qui rentrait tard chez lui fut abattu par un soldat pris de panique. Don Agustín n'hésita pas à aller voir l'un des militaires les plus hauts placés de la région afin d'exiger réparation pour la famille du défunt. Le gradé vint personnellement présenter ses excuses à la famille. L'armée paya aussi les funérailles et versa une indemnité à la famille. La manière dont Don Agustín obtint gain de cause dans cette affaire le crédita d'une aura particulièrement positive auprès de l'ensemble des *rancheros*.

En fin de compte, il semble que l'isolement des planteurs, la défiance qu'ils montrent vis-à-vis de l'armée et le pragmatisme de l'Orpa favorisent l'émergence d'un climat sociopolitique moins violent qu'ailleurs. Comme si, finalement, l'instabilité de la situation de chacun des groupes en présence favorisait un certain équilibre dans les rapports de force qu'ils entretiennent. Selon toute vraisemblance, l'Orpa a donc progressivement adapté sa stratégie politique aux particularités de la région tout en maintenant intacte son ambition suprême, c'est-à-dire « [...] le projet d'une guerre populaire de formation d'une nation » (LE BOT, 1992a : 265). Le cheval de bataille de l'Orpa – l'amélioration des conditions de vie et de travail dans les plantations – aura eu au moins le mérite, à l'échelle d'une région, de faire évoluer une situation sans entraîner les populations dans la violence. Certes, cet équilibre dans les rapports de force est profondément instable et susceptible d'être remis en cause à brève échéance, d'autant plus que la situation est

en grande partie non contrôlée par les acteurs. Il apparaît aussi que le facteur temps joue un rôle considérable dans le maintien de cet « équilibre instable ». On a en effet le sentiment qu'aucun des groupes ne semble réellement pressé d'en finir avec ses ennemis déclarés, ceux-là se provoquant sans cesse comme pour mieux s'éviter.

## ***Syndicalistes et guérilleros : les « faux jumeaux » de la subversion***

### LA CULTURE DU CAFÉ CONTRE LA CULTURE SYNDICALE

Au Guatemala, les syndicalistes sont souvent les cibles de la violence<sup>27</sup>. La culture politique syndicale est quasiment inexistante dans les régions de plantation de café. Seule la période démocratique de 1944 à 1954 vit l'émergence de comités agraires locaux rattachés à la « Confédération générale des Travailleurs du Guatemala ». Mais, depuis cette époque, les *finqueros* se sont toujours montrés vigilants à l'égard de toute action collective des ouvriers. En 1977, 300 syndicats regroupaient 50 000 à 130 000 adhérents soit, à l'époque, moins de 5 % de la population active (M. DEMYK, 1991 : 133-134). En outre, seule une minorité des ouvriers syndiqués appartient au secteur du café puisque la plupart relèvent de l'industrie et, pour ce qui concerne le secteur agricole, des plantations de banane et de sucre.

Pourquoi une telle aversion pour les syndicats? C'est que, écrit LE BOT, « Les actions revendicatives sont [...] considérées comme subversives et combattues comme telles » (1983a : 104). La remarque se vérifie tout particulièrement dans les régions de plantations. La politique de main-d'œuvre des *finqueros* est même conçue dans le but de briser à la base toute forme d'action collective. La pression qui est maintenue sur les populations rurales afin qu'elles ne se syndicalisent pas prend des formes diverses et plus ou moins combinées : la division ethnique du travail, l'attitude paternaliste des propriétaires vis-à-vis des ouvriers, le recours à des dénonciateurs, la menace du licenciement sont autant de moyens qui empêchent les ouvriers d'adopter une conduite de type syndical.

La crainte, qui reste largement inavouée, de voir les Indiens et les ouvriers de plantation s'organiser politiquement se double du refus, celui-ci explicite, de reconnaître les syndicats comme des interlocuteurs, c'est-à-dire, en fait, comme des égaux. Les oligarques, c'est là un trait de reconnaissance essentiel, incarnent la

27. Comme l'indique M. DEMYK : « [...] l'Organisation internationale du travail observe que 134 dirigeants ont été tués ou portés disparus de 1980 à 1985 [au Guatemala] » (1991 : 135).

loi : ils savent ce dont les autres ont besoin et ce qui leur est superflu. À ce titre, les oligarques ont une attitude profondément autoritaire et paternaliste vis-à-vis du petit peuple. D'ailleurs, les nantis, surtout les *finqueros*, déclarent ouvertement qu'ils se sentent investis d'une mission civilisatrice auprès des populations rurales. Ils disent « bien les connaître » du fait de leur cohabitation et que « personne à part eux ne sait exactement ce à quoi ils aspirent ». Dès lors, les syndicalistes sont considérés comme de véritables usurpateurs qui, sous le fallacieux prétexte de répondre aux attentes de la population, ne font que lui monter la tête contre l'ordre établi.

En dépit du climat d'extrême violence qui règne au Guatemala, des grèves massives éclatent parfois, comme celles qui paralysèrent les grands domaines de canne à sucre de la côte pacifique à la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingt. Celles-ci mobilisèrent les ouvriers permanents du secteur sucrier et les *cuadrilleros* dans le but d'obtenir une hausse du salaire minimum qui n'avait pas augmenté depuis 30 ans, de lutter contre les licenciements massifs et de s'opposer à la présence de milices armées dans l'enceinte des plantations. Les manifestations étaient alors organisées par le « Comité d'Union paysanne » (Cuc) et supervisées par l'« Armée de Guérilla des Pauvres » (EGP) <sup>28</sup>. À la même époque, d'autres manifestations éclatèrent, notamment celle des mineurs d'Ixtahuacán en novembre 1977 qui, à cette occasion, se joignirent aux grévistes de la côte pour entamer une longue marche vers la capitale. Peu après, en 1978, le Cuc organisa un grand défilé pour la fête du travail. En février 1980, enfin, le Cuc fit paraître un document intitulé « La Déclaration d'Iximché » qui « était une déclaration de guerre contre le régime », Iximché étant le nom de l'ancienne capitale du peuple Cakchiquel incendiée par les Espagnols en 1524. En dépit du mot d'ordre des organisateurs, les grandes grèves de la côte – qui réunirent 75 000 ouvriers – ne gagnèrent pas la Costa Cuca<sup>29</sup>. Elles effrayèrent néanmoins les planteurs de la région qui y virent la progression inéluctable de la subversion. Cela leur confirmait que les « petits Indiens » (ici les coupeurs de cannes) étaient devenus aussi subversifs que les habitants de la côte.

Pour endiguer la contagion subversive, les planteurs réduisirent l'embauche des *cuadrilleros*, bien que ce choix fût manifeste depuis les années cinquante. À titre comparatif, Don Agustín emploie aujourd'hui cinq fois moins de saisonniers que son père (soit 20 *cuadrilleros* au lieu de 100). Mais les grèves sur la côte incitèrent également les propriétaires à changer d'agent recruteur et de zone de recrutement. Pour sa part, Don Agustín passa à

28. Le Cuc n'est pas un syndicat au sens strict : « Il se présente comme un instrument de lutte des paysans pauvres, indigènes et *ladinos*. Très proche de l'EGP dans les années de guerre (1980-1983). [...] ; [il a pour] porte-parole la plus connue : Rigoberta Menchú ». L'auteur ajoute que : « Le succès du Cuc est d'être parvenu, au moins partiellement, à mobiliser non pas des travailleurs ou des citoyens individualisés dans des structures syndicales ou partisans classiques, mais des membres de réseaux familiaux, d'unités villageoises ou de secteurs de communautés » (LE BOT, 1992a : 164).

29. « En septembre 1980, écrit LE BOT, [le Cuc] s'efforça de relancer le mouvement [de grève dans le secteur sucrier] par une grève dans les plantations de café de la Boca Costa. Mais l'organisation n'était pas bien implantée dans cette région, plus sous l'influence de l'Orpa que de l'EGP [qui exerce son influence sur le Cuc] » (1992a : 173).



nouveau au département de Huehuetenango (en 1980 exactement) dont il dit que les habitants « sont finalement bien plus dociles et bien moins politisés que dans le Quiché »<sup>30</sup>. Il est vrai que la situation du Huehuetenango satisfait les exigences du planteur puisqu'il s'agit d'un département où les organisations paysannes et syndicales sont fort peu implantées. C'est donc tout naturellement que notre planteur se montre plus confiant envers les Indiens *mam* qu'envers les Quiché<sup>31</sup>. À titre d'exemple, voici les effectifs des différentes catégories de travailleurs employés pour la cueillette du café en 1950, en 1964, en 1970 et en 1988 à la *finca* Los Angeles (cf. tabl. xxxviii)<sup>32</sup>.

Tableau xxxviii

Nombre et catégories de cueilleurs à la finca Los Angeles de 1950 à 1988.

	1950	1964	1970	1988
<i>Cuadrilleros</i>	100	50	40	20
Permanents	40	50 *	50	27
Éventuels	120	120 **	120	177
Journaliers	20	10	5	5
Recrutés		50	65	20
Total	280	280	280	249

\* Permanents : 30 Costeños (10 ayant été indemnisés) et 20 Juanatecos.

\*\* En 1964, la totalité des éventuels étaient encore des Costeños.

Le total des ouvriers, en réalité, n'est pas invariable. Il varie d'une dizaine de personnes selon les années et selon le nombre de journaliers employés.

Cependant, les moyens employés par les *finqueros* de la Costa Cuca pour enrayer les vellétés syndicales des ouvriers agricoles ne sont pas aussi expéditifs que dans d'autres régions du pays. L'attitude des *finqueros* s'explique en partie par le fait que la majorité d'entre eux n'appartiennent pas à la chambre patronale (Cacif). D'après LE BOT, la Cacif est en effet considérée comme l'organisatrice des opérations coups de poing menées contre les syndicats<sup>33</sup>. Le comportement des planteurs de la Costa Cuca pourrait également s'expliquer par leur certitude que la guérilla et les syndicats sont unis dans un même projet politique. Les *finqueros* ne tenteraient donc rien contre les syndicalistes de peur de s'attirer les représailles de la guérilla qui protège les syndicats.

#### DU BON EMPLOI DE L'ARAIGNÉE

Si quelques réunions syndicales ont lieu à Coatepeque, le « Comité d'Union paysanne » (Cuc) tient régulièrement des séances d'information à Retalhuleu, la ville côtière située à une quarantaine de

30. Pour éviter la contagion, le *finquero* d'une plantation voisine change de *cuadrilla* tous les mois. - La fiabilité du système, dit-il, compense largement les complications d'ordre logistique.

31. CARDONA estime pour sa part que 82,9 % des *cuadrilleros* du Huehuetenango se dirigent vers les *fincas* de café de San Marcos, Suchitepéquez et Quetzaltenango (1983 : 25-33).

32. Les planteurs ne raisonnent pas tous de la même manière. J'ai ainsi visité une plantation où le nombre de *cuadrilleros* embauchés a crû de 160 à 300 entre 1944 et 1960 (DE SUREMAIN, sous presse).

33. « [...] la Cacif [...] a [...] été soupçonnée de récolter des fonds pour financer les bandes paramilitaires et les milices privées, par ailleurs composées le plus souvent de policiers ou de militaires prêtés par les autorités [...]. En 1977, elle a été accusée d'être l'instigatrice d'un plan de destruction du mouvement syndical, passant par l'élimination physique de ses *leaders* » (1983a : 101).

kilomètres au sud de la Costa Cuca. Le Cuc annonce toujours bruyamment sa venue par voie de presse. D'après les militants, « c'est la seule façon de se protéger des attentats ». En tout état de cause, les ouvriers agricoles de la Costa Cuca sont facilement informés des réunions organisées par le Cuc.

Les ouvriers du café ne se sentent toutefois pas toujours concernés par les revendications du Cuc. Celles-ci, en effet, se concentrent sur la question de la réforme agraire. En ce sens, elles concernent surtout l'immense majorité des travailleurs du sucre qui, contrairement aux ouvriers du café, ne bénéficient que de contrats d'embauche temporaire. Ne vivant que six mois par an dans les *ingenios*, ils aspirent à la petite propriété pour pouvoir vivre décemment le restant de l'année. Sur le fond, les exigences de l'Orpa pour l'obtention de salaires plus élevés et de conditions de vie et de travail meilleures correspondent mieux aux aspirations des populations *rancheras*. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, aux yeux d'un planteur, il est plus grave d'assister à une réunion dans les communautés agraires de la région qu'à une réunion du Cuc sur la côte. Pour les *finqueros*, les *comuneros* – qui s'embauchent parfois comme journaliers dans les *fincas* – sont en effet considérés comme les principaux indicateurs de l'Orpa. À la suite de leur bref séjour dans les plantations, ils fourniraient de précieuses informations aux subversifs sur les conditions de vie et de travail des ouvriers. Pour les planteurs, les réunions qui se tiennent dans le cadre des communautés agraires sont directement supervisées par les insurgés qui sévissent dans la région<sup>34</sup>.

Aucune disposition légale n'interdit aux *rancheros* d'assister à ce type de réunion publique. Mais les ouvriers ne s'y rendent qu'avec une extrême prudence. C'est donc que les mesures de dissuasion prises par les planteurs à cette occasion sont efficaces. Ainsi, personne n'ignore que les « araignées » ont pour mission de s'infiltrer dans les réunions et d'en identifier les participants auxquels les *finqueros* iront rapidement proposer la préretraite en contrepartie d'une indemnité<sup>35</sup>. C'est ainsi que cinq ouvriers *juanatecos* et huit ouvriers *costeños* quittèrent définitivement la *finca* avec leur famille entre 1980 et 1982 (cf. chap. 7). Dans certaines plantations, c'est par dizaines que les ouvriers furent licenciés. À l'échelle de la région, 600 à 800 ouvriers permanents furent probablement licenciés des *fincas* de la Costa Cuca à la même époque.

#### LES RELATIONS PERSONNALISÉES AVEC LE PLANTEUR

L'extirpation du mal, c'est-à-dire le syndicalisme, ne fait pas toujours l'objet d'une politique explicite. Tout n'est pas planifié et contrôlé dans la vie de la *finca*. Parfois, le comportement des

34. D'après Le Bot, le Cuc a employé une stratégie similaire, à la fin des années soixante-dix, pour s'immiscer dans les plantations : « [...] les pionniers du Cuc avaient tenté, en utilisant là aussi des réseaux religieux, de former des cellules parmi les *voluntarios* [les journaliers dans le secteur sucrier] qui, à leurs yeux, constituaient un groupe charnière entre *cuadrilleros* et ouvriers à plein temps, et offraient l'avantage de circuler d'une plantation à l'autre : ils semblaient un bon vecteur pour propager le mouvement » (1992a : 171).

35. À la *finca* Los Angeles, cette liste n'est pas écrite. Dans les grandes bananeraies étudiées par Bourgeois, en revanche, elle existe bel et bien (1989 : 12).

planteurs entraîne des conséquences qu'ils ne prévoient pas eux-mêmes, mais qui servent finalement leur dessein. Il en est ainsi des relations personnalisées, empreintes de paternalisme, que les *finqueros* engagent avec les *rancheros*.

De manière générale, il est assez fréquent que les ouvriers souhaitent parler avec leur patron. S'il accepte, il s'agit pour eux d'un « grand honneur ». À cette occasion, les hommes se découvrent et s'expriment sur un ton extrêmement courtois. Pour leur part, les planteurs considèrent ces entretiens comme des tentatives visant à leur soustraire de l'argent. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les *finqueros* évitent la plupart du temps de croiser le regard de celui qui vient les voir. Ils passent alors leur chemin rapidement, comme si de rien n'était. En principe, les *rancheros* n'en veulent jamais à celui qui feint de les ignorer. Ils disent alors simplement qu'aujourd'hui, « le patron avait des soucis ».

Il arrive néanmoins que le planteur se montre particulièrement complaisant et compréhensif avec l'ouvrier qui vient lui parler. Il lui arrive même de répondre favorablement à sa requête financière. Mais, à la fin de l'entretien, le patron fait bien comprendre à son interlocuteur qu'il ne souhaite pas ébruiter leur conversation. Ce faisant, il espère évidemment se préserver de requêtes similaires. L'ouvrier est, quant à lui, très fier de la confiance dont le crédite son patron, car il est persuadé de bénéficier d'un régime de faveur. Il reste alors discret et ne dévoile rien de sa requête.

Ce type de lien social fortement personnalisé peut contribuer à freiner les velléités d'action collective des ouvriers sans que les planteurs en soient vraiment conscients. De fait, chaque ouvrier sait qu'il peut bénéficier d'une faveur particulière de la part du patron de manière informelle et plus ou moins secrète. Dès lors, il a naturellement tendance à sacrifier d'éventuels intérêts collectifs pour mieux préserver ses acquis individuels<sup>36</sup>. Involontairement, le développement de relations personnalisées avec le planteur incite finalement les *rancheros* à adopter une attitude docile, renforçant du même coup l'ordre établi. Se voyant à son tour crédité de l'estime des ouvriers, le *finquero* se sent investi d'une véritable mission de protecteur.

L'existence de ces relations fortement personnalisées ne peut pas faire oublier les mesures extrêmes qui dissuadent les ouvriers de fréquenter le Cuc ou les organisations syndicales. Les mesures prises par les planteurs – comme les conséquences des relations personnalisées – témoignent, chacune à leur manière, des difficultés que les acteurs ont à dialoguer ensemble.

36. - Les objectifs de l'action collective passent [...] au second plan derrière les immenses problèmes qu'impose la recherche du salut personnel. Comme l'a justement signalé Alain TOURAINE [1961], la « conscience de mobilité » oblitère la conscience de classe - (ROUQUÏÉ, 1987 : 190).

## DE LA CHAPELLE AU TEMPLE : LES « FAUX FRÈRES » DU CHRISTIANISME

---

Au Guatemala, comme dans le reste de l'Amérique latine, les causes du succès du protestantisme sont multiples et complexes. La vigueur idéologique et commerciale des sectes, la réputation subversive de l'Église catholique et l'aspiration moderniste des populations interviennent inégalement, selon les contextes locaux particuliers, dans les processus de conversion. Actuellement, « Le Guatemala est le pays d'Amérique latine où la poussée du protestantisme a été la plus forte dans les dernières décennies. On considère qu'entre le quart et le tiers de la population adhère aujourd'hui à l'une des nombreuses Églises et sectes appartenant aux quelques cent-dix dénominations évangéliques présentes dans le pays » (LE BOT, 1992a : 211). Les convertis au protestantisme deviennent, selon l'expression en vigueur dans le pays, des « évangéliques » ou « évangélistes », un terme qui exclut cependant les témoins de Jéhova, les mormons et les adventistes.

Si le protestantisme a progressivement gagné les hautes terres au cours des années soixante pour s'étendre à tout le pays dans les années soixante-dix, le phénomène fut plus tardif dans les régions de plantations, probablement parce que l'urgence politique de la conversion n'était pas la même. Contrairement aux populations indiennes, il est vrai que les populations *rancheras* n'étaient pas aussi systématiquement considérées comme subversives, sous prétexte qu'elles étaient catholiques (cf. chap. 1). Dans un sens, le fait de vivre dans l'enceinte de la *finca* contribua donc à atténuer l'ampleur des conversions au protestantisme et à soustraire les populations de la violence politique.

Le protestantisme gagna tout d'abord la côte par l'intermédiaire des populations urbaines pauvres. C'est ainsi qu'aujourd'hui, on ne dénombre pas moins d'une quarantaine de temples rattachés à une vingtaine de sectes différentes entre Coatepeque et Colomba. Puis, ce furent les communautés agraires qui accueillirent les nouvelles Églises. S'il est malaisé d'évaluer le nombre de convertis parmi les *comuneros*, le fait que la plupart des chapelles soient, faute de fidèles, aujourd'hui fermées dans les communautés agraires de la Costa Cuca donne cependant une idée de l'ampleur du phénomène.

La méfiance des planteurs envers les convertis peut sembler contradictoire avec la réputation plutôt conciliante des nouvelles

Églises vis-à-vis des pouvoirs en place. Les *finqueros* auraient-ils brusquement changé de couleur politique? En réalité, tout mouvement social, économique ou religieux qui remet en question l'ordre établi est *a priori* considéré comme un facteur de désordre par les planteurs. D'ailleurs, le sort réservé aux ouvriers agricoles qui fréquentent les sectes protestantes – les planteurs les appellent les « fanatiques », les « convertis » ou les « pécheurs » – est identique à celui qui attend les sympathisants syndicalistes : il s'agit de s'en défaire « en douceur, grâce à une bonne indemnité et dans les meilleurs délais ».

## *L'apocalypse ou le sens de l'histoire selon les finqueros*

Les *finqueros* sont loin d'interpréter le sens de la conversion des populations comme une contestation avortée ou, selon l'expression de LALIVE D'ÉPINAY, « [...] [un] potentiel insurrectionnel [canalisé] vers une révolution toute symbolique » (1976, cité par LE BOT, 1983b : 132). Pour eux, les nouvelles Églises, les syndicats et les guérillas participent chacun à leur manière au même projet de déstabilisation globale de la société guatémaltèque et de la plantation. Les planteurs ne craignent évidemment pas que les *rancheros* soient enrôlés dans des sectes qui les maintiendraient en dehors de la *finca*. De cela, ils ne se plaindraient pas, eux qui cherchent sans cesse à s'en défaire. De toute façon, les sectes pentecôtistes, pas plus que les autres sectes, ne fonctionnent sur ce modèle au Guatemala. En réalité, les planteurs dénoncent plutôt le prosélytisme et l'hypocrisie des nouvelles Églises qui – derrière les valeurs de travail, de famille et de pureté qu'elles affichent – tentent de « détourner les ouvriers de leur travail à la *finca* ». À terme, les *finqueros* ont la certitude que les sectes entendent « rompre le contrat qui existe entre les patrons et les ouvriers, et semer la discorde entre les ouvriers ». Elles effectueraient donc un travail préliminaire et complémentaire de celui des syndicats et des guérillas.

En général, les planteurs considèrent la religion comme un « opium » – c'est bien le mot utilisé – destiné à manipuler les âmes crédules. C'est donc progressivement qu'en pervertissant l'âme des *rancheros*, les sectes peuvent transformer les *fincas* en foyers insurrectionnels. Il s'agirait de la première étape d'un processus de déstabilisation. Dans un second temps, il appartiendrait aux syndicats de réunir à nouveau les ouvriers en les entraînant dans une lutte unifiée contre le *finquero*. Forts d'une nouvelle conscience ouvrière, solidaires face au patron, les ouvriers agricoles – de toutes catégories et de toutes origines confondues – « exigeraient

alors des réformes sociales et économiques inapplicables qui précipiteraient la ruine des *fincas* et de l'ordre établi ». Dans cette perspective apocalyptique, la guérilla occupe également une place importante puisqu'il lui reviendrait d'abord de surveiller de loin les patrons puis de les éliminer physiquement.

Dans la figure 22, le cercle représente la plantation. Dans l'esprit des planteurs, les assauts qu'elle subit sont représentés par des flèches numérotées, chacune correspondant à une étape particulière du processus de déstabilisation des *fincas*.

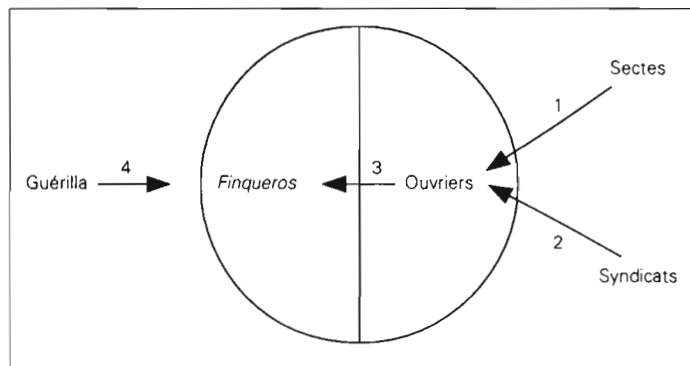


Figure 22

L'action de la subversion sur les fincas de la Costa Cuca.

## Petite histoire du protestantisme à la finca

### LE RÔLE DE DON RODRIGO, L'ANCIEN ADMINISTRATEUR

À la *finca* Los Angeles, l'aversion de Don Agustín pour les « fanatiques » remonte à l'administration de son précédent homme de main, Don Rodrigo. Officiellement, l'homme a pris sa retraite à 65 ans après 40 ans de bons et loyaux services. Pourtant, selon les dires de notre planteur, Don Rodrigo a quitté la plantation après avoir « provoqué pas mal de dégâts et empoisonné la vie de tout le monde » entre 1975 et 1985. Au cours de cette décennie, Don Agustín acquit en effet la certitude, grâce à son araignée, que l'administrateur volait du café dans le *beneficio*, secondé par un petit groupe d'ouvriers et quelques surveillants originaires du Campement du Bas. « Don Rodrigo, explique le planteur, entraîna peu à peu Ceux du Bas à voler en prétextant que Dieu le leur pardonnerait, car ils étaient très pauvres ; l'administrateur se servait de sa fonction de pasteur pour justifier ses actes malhonnêtes ». De surcroît, affirme aujourd'hui Don Agustín, son but était de briser l'ambiance de travail à la *finca* en provoquant une scission définitive entre les Costeños et les Juanatecos :

« Sincèrement choqués ou simplement jaloux des avantages que l'administrateur accordait à Ceux du Bas, Ceux du Haut se seraient naturellement plaints auprès de moi ; ceci aurait non seulement aggravé les conflits entre les ouvriers, mais, en plus, ceci aurait monté Ceux du Haut contre moi. Au bout du compte, affirme le planteur, Don Rodrigo espérait attiser la haine entre les *rancheros* ; il souhaitait que je me montre violent envers Ceux du Bas ou, pire, que je les licencie tous, tout cela pour avoir la guérilla sur le dos ».

Aux yeux de Don Agustín, la religion n'était donc qu'une arme employée par les subversifs pour renverser l'ordre établi. En jouant sur les ressentiments des ouvriers, l'administrateur attisait la discorde entre les populations *rancheras* et, par voie de conséquence, exaltait la haine contre le patron. La stratégie des nouvelles Églises était donc claire : « elle complétait le travail de la guérilla dans les hautes terres et celui des syndicats sur la côte ». Rappelons que l'épisode rapporté par Don Agustín était survenu au début des années quatre-vingt. À l'époque, les grandes grèves appuyées par le Cuc et l'EGP éclataient sur la côte, tandis que la guérilla faisait son apparition sur la Costa Cuca.

#### LE RACHAT DES « PÉCHEURS » COSTEÑOS

Persuadé que l'étau de la subversion se resserrait autour de la *finca*, Don Agustín envisagea diverses mesures. Il prit néanmoins le soin de ne pas culpabiliser ouvertement les « pécheurs » afin de ne pas provoquer leur mécontentement. Plutôt que de les surprendre « la main dans le sac », il leur donna au contraire l'occasion de se racheter.

Ainsi, la reconstruction des deux *rancherías* de la *finca* en 1980 crédita Don Agustín d'une grande popularité auprès de tous les *rancheros*. En laissant suffisamment d'espace pour l'aménagement du stade de football, il accrut considérablement son crédit auprès des Costeños : « Contrairement aux assertions de l'administrateur, dit le *finquero*, Ceux du Bas constataient que je me préoccupais de leur sort et que j'œuvrais pour leur bien-être quotidien ». Par ailleurs, Don Agustín confia la supervision des travaux de reconstruction des campements à Don Rodrigo. L'administrateur était donc censé coordonner les opérations afin que tout soit prêt avant l'hivernage. Mais la mission dont l'administrateur se trouvait soudainement investi « fit éclater au grand jour sa mauvaise foi » : perturbé dans ses attentes, il manifesta peu d'entrain à diriger une tâche qui, pourtant, allait dans le sens des aspirations des Costeños : « Ceux du Bas, déçus par l'attitude de leur *leader*, s'en détachèrent d'eux-mêmes » déclare le planteur.

Aujourd'hui, Don Agustín ne cache plus qu'il incita également les ouvriers suspects d'avoir participé au trafic de café à prendre leur préretraite contre une bonne indemnité. De son point de vue, l'opération fut un succès, car les principaux partisans de Don Rodrigo – tous des Costeños – acceptèrent le marché. C'est ainsi qu'une dizaine d'ouvriers et leurs familles quittèrent « volontairement » la *finca* entre 1980 et 1985, indépendamment des préretraites dont il a été question plus haut (cf. tabl. xxxix). Deux familles achetèrent un petit lopin de terre sur la côte, quatre s'installèrent chez des parents dans des plantations de la région et les cinq autres investirent dans de petits ateliers et autres établissements commerciaux dans les bourgs des environs (atelier de transformation de *yucca*, épiceries, buvettes ambulantes).

Motif du licenciement	Nombre de familles	
	Campement du Bas	Campement du Haut
« Comportement syndical »	8	5
« Fanatisme religieux »	10	
Total	18	5

Tableau xxxix

*Nombre d'ouvriers licenciés et motifs des licenciements dans la finca Los Angeles entre 1980 et 1985.*

« Avec le temps, ajoute le planteur, l'isolement de Don Rodrigo grandit ». Se doutant probablement que son patron connaissait ses méfaits, l'homme espéra à son tour une indemnité pour faciliter son départ. Mais Don Agustín se garda bien de la lui proposer. Au contraire, feignant l'indifférence, le planteur fit travailler intensément son administrateur jusqu'en 1985, date à laquelle il prit légalement sa retraite. Après le départ de Don Rodrigo, le *finquero* et le nouvel administrateur mirent en place le projet de La Parcelle. À leurs yeux, celui-ci devait définitivement « substituer l'Esprit d'Initiative au Mauvais Esprit » des Costeños (cf. chap. 3).

#### QUE RESTE-T-IL DES CONVERTIS AUJOURD'HUI ?

Officiellement, aucun Costeño n'est donc protestant aujourd'hui. Tous, sans exception, se présentent comme catholiques et soutiennent qu'ils baptisent leurs enfants. Il serait toutefois naïf de croire que le planteur soit parvenu à éloigner définitivement les *rancheros* des nouvelles Églises en licenciant quelques familles et en changeant d'administrateur. En réalité, les initiatives de Don Agustín n'ont fait que rendre plus occulte un phénomène qui tendait à se manifester au grand jour.

Les familles *juanatecas* ne semblent guère attirées par les nouvelles Églises : sur les 38 familles *costeñas*, une dizaine les fré-



quente (cf. tabl. xl). Les évangélistes sont priés d'assister tous les soirs au culte, mais les fidèles ne s'y rendent qu'une fois par semaine en moyenne. Les membres de chaque famille prennent bien garde de ne pas tous y aller ensemble pour ne pas attirer l'attention de l'administrateur.

En général, les corésidents d'un *rancho* partagent les mêmes croyances et se rattachent à la même secte. Bien entendu, certains *rancheros* se sont convertis avant d'autres. Cependant, la présence d'un protestant au sein d'une famille catholique entraîne souvent la conversion de ses corésidents. C'est ainsi qu'un jeune homme étranger à la *finca* et récemment converti se maria avec une jeune fille du Campement du Bas en respectant le rituel catholique. Après la cérémonie, le marié s'installa dans sa belle-famille. Six mois plus tard, c'est l'ensemble des corésidents qui se convertit à son tour. En revanche, je n'ai connu qu'un seul cas où la famille d'accueil (catholique) refusait d'intégrer une belle-fille sous prétexte qu'elle était protestante. En l'occurrence, le jeune couple quitta la *finca* pour aller vivre chez des parents (protestants) dans une communauté agraire voisine.

Parmi les églises pentecôtistes les plus connues dans la région figurent l'« Assemblée de Dieu », l'« Église de Dieu », l'« Association évangélique », la secte « Elim » et le « Prince de la Paix ». Les « adventistes du septième jour » et les mormons, qui ne sont pas rattachés au mouvement pentecôtiste, ont une moindre importance. Parfois, les convertis d'origine *costeña* s'auto-dénomment les « gens ordinaires ». Je n'ai pas déterminé avec précision l'origine de cette appellation, bien qu'elle semble provenir de la secte pentecôtiste « Prince de la Paix ».

Tableau xl

*La fréquentation des nouvelles Églises dans le Campement du Bas.*

Temples pentecôtistes	Nombre de familles
Prince de la paix	3
Elim	3
Église de Dieu	1
Association évangélique	1
Temples non pentecôtistes	Nombre de familles
Adventistes du 7 <sup>e</sup> jour	1
Total	9

La discrétion du comportement des convertis à la *finca* contraste singulièrement avec la ferveur avec laquelle ils participent au culte dans les villages voisins. Dans la région, les temples pentecôtistes font salle comble, surtout à Coatepeque. La ville est d'ailleurs divi-

sée en une quinzaine de quartiers, chacun ayant aujourd'hui son temple principal. Dans la plupart des cas, les temples sont des constructions rectangulaires en béton armé régulièrement repeintes d'une couleur vive. Ils sont de plain-pied avec la rue. Au-dessus de la porte, le plus souvent ouverte, un grand panneau exhibe la dénomination de la secte. À la tombée de la nuit, les fidèles se pressent à l'entrée des temples. En général, les femmes arborent leurs plus belles robes et les hommes sont propres et coiffés. Une fois dans le temple, les lumières s'allument, la sono s'enclenche et le pasteur apparaît sous les acclamations bruyantes de l'assistance. Peu à peu, la salle se chauffe. Les prières collectives récitées à voix haute succèdent aux chants. Extrêmement mobile dans la salle, le pasteur monte progressivement le ton de sa voix, aidé en cela par un puissant micro. Puis des fidèles se lèvent et vont parler à la foule. Leur attitude, totalement extériorisée, surprend. Des cris, des rires, des « Alléluia » se font entendre. À l'issue de la cérémonie, les fidèles se réunissent autour d'un verre de jus de fruit à l'intérieur même du temple. Puis, encore trempés de sueur, ils réintègrent silencieusement leur foyer.

## *Sens et usage de la conversion chez les Costeños*

### LES CONVERTIS DE LA *FINCA* ONT-ILS L'ESPRIT DU CAPITALISME ?

L'observation d'ANNIS selon laquelle les populations catholiques guatémaltèques qui se convertissent au protestantisme recherchent une promotion sociale se vérifie-t-elle à la *finca* Los Angeles (1987 : 10) ?

On dénombrait deux contremaîtres et un majordome parmi les dix Costeños qui furent indemnisés sous prétexte de fanatisme religieux entre 1980 et 1985 (cf. tabl. XL). L'un des anciens contremaîtres reste d'ailleurs dans l'orbite de la *finca* puisqu'il achète les *yuccas*, la plante décorative qui pousse dans les enclos, aux familles du Campement du Bas (cf. chap. 8). Le commerçant a incontestablement réussi dans son entreprise : il possède aujourd'hui une automobile et une maison. Depuis son départ définitif de la *finca*, il s'est aussi converti officiellement au protestantisme. Pour lui, la vie à la *finca* correspond à une époque révolue. Il déclare aujourd'hui ouvertement qu'il n'était libre « de ne rien faire et de ne rien croire ». L'autre contremaître s'installa à Coatepeque avec son épouse où il ouvrit un petit atelier de couture et de confection. Actuellement, l'affaire est prospère. Comme son ancien collègue, l'artisan fréquente régulièrement le temple et compare la vie à la *finca* à un emprisonnement.

Les dix chefs de famille *costeños* qui fréquentent actuellement les sectes comptent parmi les ouvriers les plus aisés de la plantation : deux contremaîtres, deux majordomes, un propriétaire de buvette et cinq ouvriers permanents. Deux des ouvriers permanents disposent également d'une basse-cour commerciale, tandis que les épouses des deux autres fabriquent des savons, vendent des fleurs et cousent. Ces familles sont donc relativement riches par rapport aux autres familles de la *ranchería*. Cette richesse se manifeste notamment dans l'achat d'objets de décoration pour la maison : tapisserie murale (industrielle), pots de fleurs en verre taillé « façon cristal », descentes de lits, porte-photos... Les personnes font également preuve d'un état d'esprit ouvert aux affaires : on évoque souvent les nouvelles boutiques qui apparaissent à Coatepeque, on parle de celles que l'on souhaiterait ouvrir.

Aussi limités que soient ces exemples, il pourrait y avoir une corrélation entre la réussite économique et la conversion religieuse. Les licenciés d'hier, comme les « fanatiques » d'aujourd'hui, montrent d'évidentes dispositions pour le commerce et, en tout cas, affichent une forte volonté d'améliorer leurs conditions d'existence. On remarque également que peu de convertis cherchent à acquérir de la terre en dehors de la *finca*. Cet indice semble donner raison à ANNIS selon laquelle, pour les protestants, la terre n'est plus un indicateur de richesse aussi significatif que chez les catholiques (1987 : 99). Mais avant de revenir sur le lien entre l'aspiration à la richesse – liée au commerce et aux affaires – et la conversion, il convient d'examiner la façon dont les Costeños justifient leur conversion religieuse.

## RÉINTERPRÉTATIONS ÉVANGÉLISTES

### De l'opposition aux catholiques à la sociabilité *costeña*

---

En général, les « gens ordinaires », c'est-à-dire les convertis de la *finca*, ont une façon extrêmement stéréotypée d'expliquer les raisons de leur conversion au protestantisme. Ils la présentent davantage comme une manifestation d'opposition au catholicisme que comme un acte de foi. Une telle attitude suggère que les convertis aspirent davantage à se démarquer de leur pratique religieuse antérieure qu'à rechercher une nouvelle source de sens qui oriente leur existence. Ainsi, les « gens ordinaires » en viennent souvent à énoncer des règles de vie sans s'attarder à des questions théologiques quoique, chez les adeptes du pentecôtisme, il soit absolument prescrit de se réunir pour lire et commenter les textes sacrés. D'après ANNIS : « Quand les locaux expliquent ce que signifie être Protestant, ils ont l'habitude de le faire en contrastant le

Protestantisme et le Catholicisme. Ils les définissent habituellement en termes de séries de négations. Généralement, ils soulignent les points suivants, plus ou moins dans cet ordre :

- Les Protestants ne boivent pas, ne fument pas, ne dansent pas, ne jouent pas d'argent [...].
- Les Protestants ne vénèrent pas les saints, et ils tiennent toute représentation fabriquée de personnages démoniaques ou saints pour idolâtre [...].
- Ils rejettent le compérage, la parenté rituelle.
- Ils rejettent la célébration communale des jours saints (fêtes), qui entraîne la parade d'images saintes à travers les rues ou la répétition du drame sacré [de la Passion] » (1987 : 79).

Présentées de cette façon, les nouvelles religions s'apparentent à des morales instrumentales faites de renoncements et d'interdictions. Si l'on peut douter que cet ensemble de règles donne un sens à la vie des convertis, il contribue en revanche à la rythmer. Rappelons qu'en principe, la fréquentation du temple est quotidienne. Mais le discours que tiennent les convertis *costeños* sur la religion catholique est parfois contradictoire avec leurs agissements. Car, même les évangélistes les plus convaincus participent aux grandes fêtes de la *finca*. On peut certes penser que c'est la crainte d'être évincés de la plantation qui pousse les « gens ordinaires » à suivre les offices religieux catholiques. Mais personne ne les contraint, surtout pas Don Agustín, à participer à la cérémonie du Judas et à boire.

En fait, les évangélistes ne considèrent pas que leur participation à la cérémonie du Judas fasse tort aux règles dont ils se réclament. Ils répètent à cette occasion que « c'est une tradition », qu'« on a toujours fait ainsi » ou simplement qu'« elle n'a rien à voir avec la religion ». Au-delà de ces justifications, il semble que le rituel de Judas soit l'expression de ce qui unifie le plus profondément la communauté villageoise. Tout se passe comme si la vénération et la haine ritualisées du patron symbolisé par Judas transcendaient les différences de croyance et unissaient les *rancheros* dans un même élan. S'agissant d'un moment essentiel de la vie communautaire qui, de surcroît, échappe au domaine religieux, la participation au rituel ne perturberait nullement les convertis dans leurs convictions. À cette occasion, on peut également souligner le fait que les *Costeños* catholiques, fussent-ils très pratiquants, n'empêchent nullement les évangélistes de participer à la cérémonie.

Bien que moins spectaculaire, c'est également une sociabilité communautaire qui semble à l'œuvre lorsque les convertis boivent de l'alcool. La consommation d'alcool est, en principe, rigoureusement interdite aux protestants. Néanmoins, les évangélistes se joignent volontiers aux catholiques pour aller boire le verre du

samedi soir dans la plantation voisine. C'est qu'une fois encore, ce rituel de sociabilité masculine dépasse les distinctions religieuses. Le fait de boire prouve en effet aux yeux de tous qu'on est un homme. De ce fait, la consommation d'alcool ne saurait être réservée aux seuls catholiques. Comme dit judicieusement un converti : « Nous sommes tous des hommes, non? ». Sur ce point, les Costeños ont d'ailleurs l'entière approbation de leurs épouses. Pour elles, il serait simplement impensable que leurs hommes n'aillent pas boire le verre du samedi soir, indispensable, à leurs yeux, au renouvellement de la virilité.

Le décalage entre le discours formel et les pratiques réelles et quotidiennes des évangélistes n'est donc pas vécu comme une contradiction ni par les intéressés ni par leurs voisins catholiques. La justification de la participation des protestants aux rituels de la communauté passe par le bricolage du dogme religieux. Habilement, les évangélistes présentent d'excellentes raisons pour pratiquer leur nouvelle religion et conserver tout autant leurs vieilles habitudes. Comme me confia l'un d'eux : « Il faut bien vivre ».

Le maintien des relations de compéage témoigne également de la vigueur de la sociabilité *costeña* et précise la nature du bricolage idéologique des évangélistes. Alors que c'est interdit, ils continuent en effet à baptiser leurs enfants et à leur choisir des parrains catholiques. Ce faisant, les convertis manifestent clairement leur intention de ne pas rompre avec leurs voisins et leurs parents. En participant aux différents réseaux de compéage qui traversent les *ranchos*, ils entendent bien garder des liens avec tous les villa-gois. Faut-il rappeler que l'une des fonctions économiques du compéage est d'assurer l'avenir professionnel des enfants (cf. chap. 7)? Or, il se trouve que, parmi les convertis, on compte deux contremaîtres et deux majordomes. Naturellement, ces personnages sont sollicités par les ouvriers pour devenir des compères. Là encore, les évangélistes ne perçoivent pas la pratique du compéage comme une faute. Ne pas s'y prêter serait considéré au contraire comme un comportement individualiste qui attirerait la méfiance. Cela prouverait également qu'ils sont dogmatiques. Dans la plantation, le compéage n'est donc nullement perçu et vécu comme contradictoire avec la conversion au protestantisme.

---

#### L'autodiscipline des « pécheurs »

Comment les évangélistes vivent-ils quotidiennement leur foi, sachant qu'ils ne peuvent se rendre quotidiennement au temple pour ne pas trop éveiller l'attention du planteur? À la *finca*, les convertis se réunissent tous les soirs dans un *rancho* du Campement du Bas. Lors de ces réunions, ils commentent longue-

ment des passages de la Bible, conformément aux exigences de la pratique pentecôtiste. Puis ils discutent des défis moraux qu'ils se sont lancés pour la journée : ne pas boire, ne pas mentir ou ne pas regarder la femme de son voisin. Ces réunions, qui remplacent partiellement le culte, cimentent inconsciemment la petite communauté des « gens ordinaires » de la *finca*.

Il serait cependant erroné d'affirmer que les convertis tentent de s'isoler du reste des *rancheros*. En dehors de ces réunions nocturnes, les « gens ordinaires » se mêlent aisément à la vie sociale de leurs voisins. Non seulement rien ne les distingue en apparence mais, de surcroît, ils ne discutent jamais de religion en public. Contrairement au prosélytisme bruyant et parfois fort agressif des jeunes prédicateurs qui sillonnent les villages de la région la Bible à la main, les évangélistes de la *finca* se caractérisent plutôt par leur modération. D'ailleurs, le planteur ne s'y trompe pas. Il n'ignore bien évidemment pas la tenue de ces réunions. Mais il les tolère précisément parce qu'elles restent discrètes et que les « pécheurs » font preuve d'une grande retenue.

Par-delà les différences de croyances, il semble que l'existence d'une sociabilité *costeña* favorise l'autodiscipline religieuse. Cette autodiscipline opérerait une sorte de nivellement des pratiques et des croyances religieuses, car, pour se perpétuer, le petit groupe des « gens ordinaires » doit finalement sanctionner ses propres déviants. Les évangélistes savent qu'ils ne doivent pas développer de prosélytisme agressif et que tout excès de formalisme religieux aurait pour conséquence de ternir la réputation de la communauté toute entière. Ils sont également conscients du fait que leur nouvelle appartenance religieuse est aujourd'hui tolérée précisément parce qu'elle reste discrète. Dans ces conditions, les réunions informelles du soir ont une importance capitale. En y confessant leurs pensées et en y dévoilant leur conduite, les convertis s'exposent nécessairement au contrôle et donc à la sanction de leurs coreligionnaires. Dans ce cadre, le converti qui donnerait des signes de fanatisme serait probablement exclu du groupe avant même d'être remis à l'ordre par le planteur.

## LES CONVERTIS ET L'ORDRE ÉTABLI

---

### Les *rancheros* et la modernité

Dans le cadre de la *finca*, on voit bien que la conversion n'est pas un sauf-conduit politique comme on l'avait envisagé précédemment (cf. chap. 1). On constate également que les évangélistes ne s'isolent pas vraiment des autres *rancheros* avec lesquels ils cohabitent. Dès lors, on peut s'interroger sur les causes profondes de

la conversion, sachant que celle-ci n'a pas les faveurs du patron et que les convertis ne cessent de contourner les règles de leur nouvelle religion.

Parmi les caractéristiques des Églises protestantes, leur allure nord-américaine a sûrement contribué à séduire des femmes et des hommes fascinés par les images d'une certaine modernité. Ainsi, l'attirance particulière des surveillants à l'égard des nouvelles Églises est plutôt cohérente avec leurs ambitions socio-économiques. Les sectes évangéliques, qui témoignent de la puissance matérielle et financière du Nord, incarnent le modèle culturel à suivre. La conversion est une manière de se rapprocher d'une culture qui valorise l'individu et la richesse individuelle, conformément aux aspirations des *rancheros*.

C'est également parce que ce choix religieux permet, aux yeux de certains, de gravir l'échelle sociale de la plantation qu'il est particulièrement significatif. Car, en se convertissant au protestantisme, les surveillants se démarquent « tout naturellement » du reste des familles de la *finca*. La conversion est le signe distinctif des familles aisées qui entendent se distinguer des plus modestes. En outre, la nouvelle religion n'empêche nullement les surveillants de maintenir des liens avec les catholiques.

Dans cette perspective, la sincérité de la croyance des individus importe peu. La conversion manifeste sous une nouvelle forme la volonté persistante des Costeños aisés à se démarquer de leurs voisins plus modestes. De même, les évangélistes font tout leur possible pour ne pas heurter le planteur afin de conserver le statut socio-économique qui donne un sens à leur choix religieux. C'est à ce jeu, à la fois subtil et risqué, que les « pécheurs » *costeños* semblent se prêter – non sans un certain succès.

Pourquoi les Costeños sont-ils les seuls villageois de la *finca* à se convertir au protestantisme? Seraient-ils les seuls à aspirer à la richesse et au modernisme? De manière générale, il est vrai que les Juanatecos semblent moins préoccupés de promotion individuelle que leurs voisins. À l'échelle familiale et villageoise, leur comportement témoigne d'un grand souci de consensus et de partage. Dans la mesure où la conversion semble accompagner un processus déjà engagé d'accumulation de richesse et de prestige individuels, il est donc compréhensible que Ceux du Haut ne s'engagent pas dans cette voie. Néanmoins, une inconnue demeure. En effet, les Juanatecos maintiennent des relations avec la communauté dont ils sont originaires dans les hautes terres. Ainsi, ils voient leurs frères de Tejutla au moins deux fois par an : à l'occasion de la récolte du café et pendant les vacances de Pâques. Or, qu'advient-il si, à l'instar de nombreuses populations indiennes des hautes terres, les

Juanatecos de Tejutla se convertissent à leur tour? Le mouvement de conversion s'étendra-t-il alors aux Juanatecos de la *finca*? Et quelle sera alors la réaction du planteur? Il est bien évidemment impossible de répondre à cette question<sup>37</sup>.

### Les raisons inavouées de la conversion

Une autre question qui mérite examen est celle de savoir pourquoi, parmi les nombreuses Églises protestantes, les sectes des pentecôtistes rencontrent la faveur des Costeños. Rappelons d'abord qu'elles figurent parmi les Églises les plus riches et les plus prosélytes. Par ailleurs, le pentecôtisme présente, comme l'écrit LALIVE D'ÉPINAY, un modèle religieux qui se rapproche d'un ancien modèle social protecteur aujourd'hui en décomposition : « Depuis 1920, la déstructuration de la société rurale stable [en Amérique latine], avec tous les changements qu'elle implique, se traduit par la crise de ce modèle d'autorité [le « modèle du patron »] qui exige obéissance tout en étant supposé assurer une protection, par la perte de toute foi en lui, même si l'on conserve la nostalgie d'un patron protecteur que l'on aspire à retrouver. [...] la secte réactualise un ensemble de modèles latino-américains que le langage courant désigne par le terme de *patrón* : l'*hacendado* (propriétaire terrien); le *cacique* indien; le *caudillo* ou chef de bandes armées » (1981 : 92).

Avec l'usure du mode d'autorité traditionnel – qui fait du patron un père symbolique – les populations rurales chercheraient donc à acquérir, à travers la figure charismatique et paternaliste du pasteur évangéliste, un substitut symbolique. Le même auteur ajoute : « [...] le pentecôtisme substitue à l'image détériorée du *hacendado*, dont la tyrannie n'est plus compensée par l'appui accordé, celle du pasteur, produit authentique de la communauté et en même temps père protecteur, intermédiaire du salut, dont la source du pouvoir n'est plus inconnue mais reconnue par chacun, puisqu'elle est placée en un Dieu perçu comme présent, agissant et puissant » (1981 : 93).

Cette hypothèse, contradictoire avec celle que j'ai proposée, se vérifie-t-elle à l'échelle de la *finca* Los Angeles?

En plein essor dans l'ensemble du Guatemala depuis les années trente, le mouvement pentecôtiste a incontestablement fait écho aux frustrations affectives et aux aspirations économiques des Costeños. Il est clair que la plantation n'est pas imperméable aux courants qui participent à la construction de la société globale guatémaltèque et que les *finqueros*, en dépit des apparences, ne parviennent pas à filtrer toutes les influences extérieures. En outre, le sens que donnent les *rancheros* à la conversion est comparable

37. De nombreux Indiens *mam*, le groupe dont sont originaires les Juanatecos et la majorité des ouvriers saisonniers qui viennent sur la Costa Cuca, se sont déjà convertis au protestantisme. Sur une population d'environ 300 000 personnes, GARCÍA RUIZ estime que 20 000 d'entre eux, soit plus de 6 %, étaient convertis en 1985 (1992 : 275). Pour convertir les masses indigènes, l'auteur explique que les sectes cherchent l'appui des maîtres d'école en revalorisant considérablement leur profession. Les sectes tentent également de convertir les fils des familles paysannes les plus pauvres. Ces jeunes hommes, qui ne peuvent hériter de terre de leurs parents, se trouvent dans une situation psychologique difficile et propice à la conversion. Ils serviraient par la suite de relais de l'action missionnaire au sein de leurs propres familles (1991 : 261-262). Mais le prosélytisme des sectes évangéliques est parfois beaucoup plus agressif. Dans les Andes équatoriennes, ANDRADE dénonce l'usage de procédés audiovisuels extrêmement violents et faisant appel à des sentiments de culpabilité très profonds (1990).



à celui qu'en donnent les Indiens. L'aspiration à de meilleures conditions économiques et sociales est incontestablement partagée par les deux populations. Mais il s'agit davantage, à mon sens, de s'ouvrir à la « société libérale » en général et de se donner les moyens d'y participer. En ce sens, les Costeños qui quittent la *finca* pour installer un commerce en ville cherchent à s'assurer une plus grande autonomie économique. On sait aussi que le pentecôtisme propose à ses adeptes d'intégrer de véritables « familles symboliques » qui constituent des réseaux d'entraide économique efficaces (AUBRÉE, 1987 : 262). Et on peut penser que ces réseaux de solidarité s'implantent d'autant plus facilement dans les villes que la sociabilité y est plus distendue. À cet égard, le fait de rejoindre une secte puissante rend la perspective de quitter la plantation moins hasardeuse<sup>38</sup>. La conversion est alors une manière de stabiliser sa situation socio-économique dans une période de transition et de changement de mode de vie même si, pour LALIVE D'ÉPINAY, cette espérance est en partie illusoire, voire vouée à l'échec, puisque les populations quittent une situation de dépendance morale et matérielle pour retomber dans une autre.

Même s'il existe une vision quasi romantique du paternalisme d'antan de la part des plus âgés, il semble par ailleurs peu convainquant d'affirmer que les Costeños sont inconsciemment nostalgiques d'une ancienne situation de dépendance. S'il est exact de soutenir que le mouvement pentecôtiste contribue à affaiblir le mécontentement social, le potentiel contestataire et insurrectionnel des populations, il est en revanche abusif de prétendre que les convertis reproduisent ailleurs la situation à laquelle ils tentent d'échapper. Pour reprendre une expression employée par GIRAUD et JAMARD, ce serait alors substituer à une situation socio-économique, politique et culturelle compliquée et dynamique un « complexe psychologique de servitude » unique et indépassable (1976). C'est, de mon point de vue, la fascination pour la culture nord-américaine qui, répétons-le, explique l'engouement et l'attachement de certains Costeños pour les sectes et leurs pasteurs. Et si la dépendance affective des adeptes est importante, elle ne signifie pas pour autant que les acteurs souhaitent reproduire, sous une forme différente, l'ordre ancien qui les liait aux grandes plantations.

De leur côté, les pasteurs semblent bien conscients de cet atout. Le mode d'existence qu'ils proposent rappelle sans cesse aux adeptes le modèle culturel dominant qu'ils doivent suivre. La secte pentecôtiste est en effet conçue comme une grande entreprise multinationale avec son personnel, ses bureaux, ses réseaux, ses penseurs et ses relais locaux. Chaque pasteur raisonne en termes

<sup>38</sup>. Les sectes pentecôtistes qu'AUBRÉE a étudiées ont un rôle important dans le secteur informel de l'économie urbaine brésilienne. Les adeptes ont en effet accès à des petits travaux permettant d'assurer la survie (1987 : 270).

de parts de marché des âmes à conquérir et de concurrence religieuse à écarter<sup>39</sup>. Pour attirer les adeptes, ils n'hésitent pas à recourir au « miroir des objets » et à exalter la fascination pour les « biens de ce monde ». Dans un contexte de dénuement matériel extrême, la théâtralisation du rituel religieux à grands renforts de gadgets et de moyens financiers contribue davantage, me semble-t-il, à convaincre les populations que toute autre promesse de protection paternaliste.

## La « grande peur » des *finqueros*

L'attitude des planteurs vis-à-vis des mouvements sociaux qui viennent d'être décrits éclaire sur la nature de leur pouvoir. À diverses reprises, on a constaté qu'ils avaient des opinions tranchées sur les choses et les gens. Mais il est probable que cette attitude générale masque de profondes incertitudes. Au-delà de la crainte d'être dépossédés, les *finqueros* ont une peur plus sourde : celle de perdre le pouvoir qu'ils ont de « décider ce qu'il y a de mieux pour la *finca* ». Les planteurs ne contrôlent pas tous les domaines de leur exploitation. Et c'est précisément le fait qu'ils entendent tout contrôler – tout en sachant qu'une large part du réel finit toujours par leur échapper – qui explique leur « grande peur ».

Lorsqu'ils traversent la Costa Cuca en voiture avant d'arriver dans leurs plantations, les *finqueros* commentent longuement les paysages, l'état des routes, le climat ou les prix du café. À cette occasion, l'interlocuteur découvre ce qui est pertinent au yeux des planteurs. Il a alors le sentiment d'évoluer dans un univers rigoureusement pensé et hiérarchisé. Mais le sens de l'observation et la logique des *finqueros* laissent entrevoir des failles : en dépit des apparences, il y a la peur que tout peut basculer dans le chaos et que rien n'est définitivement stable ; il y a l'idée que le café et l'ordre social qu'il impose peuvent disparaître d'un jour à l'autre.

C'est d'ailleurs cette logique qui a conduit les planteurs de la Costa Cuca à abandonner la culture de la cardamome. Pour les *finqueros*, la docilité des individus recoupe et supprime parfois leur fiabilité technique. Même s'il est limité dans le temps et dans l'espace, l'épisode de la cardamome souligne l'importance des facteurs sociopolitiques dans le fonctionnement des plantations. Dans l'esprit des planteurs, il s'agit de maîtriser des contraintes sociopolitiques au même titre que des contraintes écologiques et technico-économiques, même si les deux ont des rythmes différents : tandis que les premières entraînent des conséquences sur le long terme, les secondes ont des répercussions immédiates. Quoiqu'ils n'abor-

39. Dans l'étude comparative qu'il mène actuellement sur les sectes protestantes du point de vue des relations internationales, ARIEL COLONNOS montre que chacune est organisée comme une entreprise pour un monde conçu comme une « entreprise géante » (comm. pers.).

dent pas facilement ces questions, les *finqueros* ne les pensent jamais isolément. Sur la Costa Cuca, cette liaison contribue à la structuration du paysage agricole et à l'orientation des politiques de recrutement dans les *fincas*<sup>40</sup>.

Les politiques de recrutement et les pratiques agricoles des *finqueros* de la Costa Cuca ne sont donc pas figées. Non seulement elles évoluent avec les circonstances, mais elles sont interdépendantes. La décision qui consiste à modifier l'un ou l'autre de ces domaines est rarement improvisée, même si elle est souvent présentée comme telle. Contrairement à l'image de l'entrepreneur moderne qui s'adapte instantanément à la conjoncture, le *finquero* pense mûrement ses décisions. Elles sont le résultat d'une évaluation complexe qui mêle des éléments quantitatifs et qualitatifs. Loin d'être définitives et indiscutables, les décisions du planteur ressemblent plutôt à des compromis temporaires et perpétuellement remis en cause par l'événement. Et c'est la capacité de combiner des priorités d'ordres différents qui caractérise le mode de supervision des *finqueros*.

### ***Le poids des structures et la liberté de l'acteur***

La question de la prise de décisions par le planteur éclaire finalement le débat – désormais classique en sciences sociales – qui consiste à opposer, souvent de manière caricaturale, l'acteur et le système. D'un côté, le système formé par la plantation refléterait fidèlement des contraintes socio-historiques, économiques et politiques globales. Dans ce cadre conceptuel, la *finca* Los Angeles serait exemplaire de la survie d'une institution totalitaire. Dans son principe, comme dans son fonctionnement quotidien, elle serait déterminée par diverses contraintes qu'elle se contenterait d'absorber et qu'elle contribuerait à reproduire. Ce faisant, la plantation obéirait aux lois de la théorie de la dépendance et de l'économie-monde. Dans l'autre schème conceptuel, connu sous le nom d'« individualisme méthodologique », c'est au contraire l'acteur – ici le *finquero* ou le *ranchero* – qui s'imposerait comme le maître absolu du destin de l'institution. En élaborant toutes sortes de stratégies, l'acteur contournerait, réinterpréterait et s'approprierait les contraintes extérieures, favorisant par là-même l'émergence d'une microsociété affranchie des perturbations du monde environnant.

L'étude approfondie d'une plantation montre que la réalité n'est pas aussi dichotomique. Il ressort de l'analyse que les deux niveaux de la réalité – les contraintes macroscopiques et les stratégies individuelles – ne jouissent pas d'une autonomie propre. On

40. Parmi les nombreux ouvrages qui traitent de la prise de décision en milieu agricole, je retiens ceux de LONG (1977) et ELDIN et MILLEVILLE (1989).

Sur la notion d'« incertitude » en agriculture, son importance sur la gestion à court et à long terme des unités de production et ses conséquences sur le travail scientifique sur le terrain, cf. JOHNSON (1971) et FOSTER *et al.* (1979).

peut certes les distinguer pour l'exposé, mais il est indispensable de les faire se rejoindre si l'on souhaite parvenir à une compréhension globale de la plantation.

Il est ainsi très clair que les acteurs de la *finca* ne cessent d'intégrer des contraintes d'origine externe et d'élaborer des stratégies d'adaptation : sans cela, ils cesseraient d'exister. Non seulement les deux niveaux ne sont nullement autonomes ou exclusifs, mais ils se définissent l'un par rapport à l'autre. Ils ne cessent finalement de se chevaucher et de s'emboîter. À ce titre, la plantation présente une configuration exemplaire de l'imbrication des « logiques d'acteur » et des « effets de structure ».

L'étude d'un tel objet est sans doute propice pour dénouer les relations extrêmement complexes qui lient les différents niveaux du réel. D'une part, la plantation présente suffisamment d'unité spatio-temporelle et de diversité sociale pour que l'on puisse y saisir « de l'intérieur » les différentes logiques d'acteurs. D'autre part, les groupes d'acteurs qui y vivent ne sont nullement isolés, mais en relation avec d'autres groupes de la société. Enfin, son activité agricole la rend étroitement tributaire des aléas du contexte historique, économique et politique national et international. Au moins pour ces raisons, l'étude de la plantation requiert les éclairages complémentaires de l'ethnologie, de l'histoire et de la sociologie.

En guise de conclusion :  
La *finca* revisitée

---

Alors qu'approchait le terme de ma recherche de terrain en 1988, un événement inattendu survint à la *finca* Los Angeles. À cette date, rien ne laissait croire que les Juanatecos allaient proposer au planteur la création d'un atelier de fabrication de parpaings de béton dans l'enceinte de la *finca*. Comme Don Agustín accepta le projet qui se réalisa rapidement, la question se posa alors pour moi d'intégrer ou non cet épisode imprévu à ma thèse. J'optai finalement pour la seconde solution, en estimant que le manque de recul risquait de me faire surévaluer les conséquences de l'événement. Ce n'est qu'après être retourné à la *finca* à deux reprises, pour de brefs séjours en 1992 et en 1994, que je décidai de rendre compte de cet événement particulier, ainsi que de l'évolution de la situation générale de la *finca*.

## 1988-1990 : CHRONOLOGIE D'UN PROJET OU COMMENT L'ESPRIT D'ENTREPRISE VIENT AUX INDIENS ?

---

Fort simple, mais parfaitement fonctionnelle, la fabrique de parpaings de béton des Juanatecos est une petite construction aux murs de ciment et au toit en tôle ondulée. Le local, fermé par un cadenas, renferme la bétonneuse et les outils. Les matériaux – tas de sable et de pierres – sont soigneusement disposés à l'extérieur. L'espace, d'environ 70 m<sup>2</sup>, est entouré de fils de fers barbelés. Un panneau à fond blanc, accroché au-dessus de la porte du local, exhibe de grandes lettres peintes en noir : « Micro-Entreprise *La Solidarité* : Fabrication de Parpaings ».

### *Genèse du projet*<sup>1</sup>

L'inauguration du local eut lieu en présence du planteur, des surveillants et de l'ensemble des Juanatecos, ces derniers n'ayant pas souhaité la participation des Costeños. Le projet fut présenté au planteur deux mois avant l'inauguration sans que personne, à part les Juanatecos, n'eût été informé.

L'idée sembla tout de suite excellente à Don Agustín, celui-ci connaissant le succès des parpaings dans le pays. En outre, notre planteur sait bien que le fait de reconstruire « en dur » les *rancherías* témoigne d'une volonté évidente d'améliorer l'habitat des populations... Pour leur part, les acquéreurs de parpaings désirent marquer symboliquement leur ascension sociale : chez les ouvriers

1. Un article relate le déroulement de cette inauguration et les conséquences identitaires du projet pour la plantation (cf. DE SUREMAIN, 1994).

agricoles qui ont vécu « dans le bois » et de manière précaire, le fait de construire « en dur » est congruent avec le souhait de pérenniser la stabilité de leur nouvelle situation.

La proposition d'emplacement pour ériger la fabrique au cœur de la « tête » de la *finca* emporta l'adhésion de Don Agustín. Les Juanatecos invoquèrent la bonne publicité que la proximité de la piste donnerait à l'entreprise. Mais le choix de la « tête » de la *finca* avait également une portée symbolique. Ce faisant, les Indiens de la plantation rejoignaient l'espace où se concentrent les principaux attributs du pouvoir : église, école, maison, bureau de l'administrateur et *beneficio*. En s'intégrant physiquement à cet espace, les Juanatecos narguaient les Costeños qui restaient, au sens propre et figuré, en marge de celui-ci.

Le planteur s'inquiéta toutefois du type d'organisation souhaité par les Juanatecos. L'idée d'une gestion communautaire lui fit craindre la création d'une coopérative, c'est-à-dire d'une structure qu'il considère comme « inspirée du communisme ». Grâce à ses « araignées », Don Agustín admit pourtant que les Juanatecos ne cherchaient pas à appliquer dans la *finca* un modèle d'organisation qui leur aurait été inculqué par des « agents subversifs » venus du dehors<sup>2</sup>.

Pour ne pas heurter les Juanatecos, et s'assurer de la neutralité politique du projet, notre planteur proposa une autre forme juridique : la « micro-entreprise » dans laquelle la participation est l'affaire d'un nombre indéfini d'associés. Après avoir investi de l'argent lors de la première année, les associés se partagent les gains et en réinvestissent une partie lors de la seconde année. Pourvu d'un capital financier important, le *finquero* aurait pu rapidement se saisir de l'affaire, destituant par là-même ses instigateurs. Mais tel ne fut pas le cas.

Don Agustín proposa en effet aux Juanatecos une avance en argent pour accélérer le démarrage de la fabrique. En contrepartie, les associés devaient le rembourser peu à peu à un taux d'intérêt d'environ 10 % (c'est à dire de 5 à 10 % de moins que les taux bancaires). Cet accord permit au planteur de donner à l'affaire les bases qu'il souhaitait. Il fit ainsi dessiner les plans de l'atelier et imposa l'élection d'un président, d'un vice-président, et d'un trésorier plutôt que de recourir à un conseil communautaire d'Anciens, selon la modalité préalablement proposée. Il créa aussi un fonds de garantie financière afin de faire face aux imprévus et pour offrir aux associés un accès au crédit.

Dernier correctif au projet initial, les manutentionnaires ne pouvaient être Juanatecos, « ceux-ci devant entièrement se consacrer au travail du café ». La condition fut difficile à faire accepter, de

2. Depuis 1986, sur la côte Pacifique, le *Padre* Girón (de religion catholique) rachète des terres pour les confier en gestion – sur un mode communautaire – à des paysans sans terre. Mais les espions (araignées) employés par notre *finquero* affirmèrent que les *Juanatecos* ne fréquentaient pas ce « cercle de subversifs ».

nombreux jeunes restant inoccupés pendant l'année ou n'étant employés que pour de très courtes périodes. Mais les Juanatecos ne purent infléchir la décision du planteur.

## *Le lancement du projet*

Une fois l'idée lancée, les Juanatecos ne se contentèrent pas de répondre passivement aux directives du *finquero*. Le choix de la date de l'inauguration est, à cet égard, particulièrement significatif. Le 15 septembre (1821) n'est-il pas le jour de l'indépendance du pays? Au Guatemala, comme dans la plupart des pays d'Amérique latine, il est d'usage, lors de ces journées où l'on célèbre pompeusement la naissance de la nation, de réserver aux Indiens un rôle folklorique. Il ne s'agit donc pas de les exclure de la fête, mais de les faire participer – en tant que danseurs ou figurants de second rang – comme les témoins colorés d'une époque révolue. Loin de bouder les célébrations, les Juanatecos décidèrent donc d'en devenir les principaux animateurs. Le choix de cette date surprit autant le planteur que les Costeños. Mais, tandis que le premier avait intérêt à céder à la requête – lui-même ayant imposé certaines conditions qui, à ses yeux, paraissaient plus importantes –, les seconds eurent du mal à l'accepter. Rappelons qu'ils ne furent pas invités à la fête, ce qui renforça leur rancœur.

D'autres indices montrent que les Juanatecos entendaient conduire le projet à leur manière. Don Agustín était en effet persuadé que seuls les ouvriers permanents y participeraient. Or, les femmes tinrent également à y investir leurs maigres revenus. Bien entendu, le planteur ne contredit pas cette initiative, elle-même soutenue par les hommes. Il resta cependant longtemps étonné de tant de « civilité ». En fait, les Juanatecos avaient bien compris que la participation des femmes permettait de réduire le montant de l'emprunt contracté auprès du *finquero* pour faire démarrer l'entreprise.

La procédure de nomination des responsables de la fabrique illustre aussi la volonté des Juanatecos de ne pas trop céder face au planteur. Pour ne pas abandonner le principe du conseil communautaire d'Anciens, les Juanatecos calquèrent une forme de système de charges rotatives sur le modèle de la junte souhaité par Don Agustín.

Depuis 1988, les Anciens du village se réunissent pour nommer les responsables de la fabrique. Le trésorier est ainsi promu vice-président l'année suivante et président la troisième année. Pour les premières élections, l'ensemble du village se réunit et coopta les membres de la junte. Leur profil est, globalement, le même que



celui des Anciens : il s'agit d'anciens ouvriers permanents – percevant une allocation de retraite – et nés sur le terroir d'origine, dans les hautes terres. Dans l'esprit des associés, la deuxième condition est une garantie d'honnêteté tant il est bien connu que les personnes nées à la *finca* ont acquis de « mauvaises habitudes » au contact des Costeños.

Sur le plan financier, les responsables engagent des dépenses plus importantes que les autres membres, notamment pour combler les éventuels déficits et les dépenses imprévues. Le poste de responsable est donc risqué, car les pannes d'équipement ou les mauvais payeurs sont courants.

Sur le plan social, l'occupation d'un poste de responsable est une marque de prestige que seul l'« homme responsable » (l'Ancien) peut assumer. Il doit notamment faire en sorte que l'affaire garantisse la « bonne réputation » du village et des associés. Ce transfert de prestige est la principale difficulté de la fonction du responsable.

À cet égard, la nécessité pour les Juanatecos de choisir les manutentionnaires en dehors de la *finca* les met dans la délicate position de décideurs ou d'employeurs confrontés aux réalités de la gestion humaine. Comment contrôler un ouvrier, faire en sorte qu'il satisfasse ses clients et reste honnête à l'égard de ses chefs? Posée par le planteur, cette contrainte est perçue comme un défi par les Anciens – au même titre d'ailleurs que les charges incombant aux Indiens des communautés des hautes terres.

## 1990-1994 : VERS UN NOUVEL ORDRE DE LA PLANTATION ?

---

À la fin des années quatre-vingt, les Costeños se montraient très attirés par les sectes protestantes, lesquelles étaient pourtant vivement combattues par les *finqueros* (cf. chap. 10). L'attention de Don Agustín s'étant portée sur les Juanatecos et la fabrique de parpaings, on peut penser que les Costeños aient ressenti un vif sentiment d'abandon et qu'ils se soient tournés vers une protection qui redonnerait sens à leur vie. C'est en partie pour enrayer ce processus que, dans le cours de l'année 1990, notre planteur décida de créer une école de menuiserie – spécialisée dans les meubles en bambou – dans l'enceinte de la *finca*. Cette fois, cependant, le travail et les bénéfices de l'entreprise reviendraient exclusivement aux Costeños.

## *Des Chinois chez les Costeños*

Par rapport à la fabrique de parpaings, le nouveau projet présente quelques différences significatives. D'une part, il relève de l'initiative du planteur, et non pas de celle des Costeños, même si ces derniers en ont rapidement accepté l'idée. D'autre part, Don Agustín a monté le projet grâce à l'appui de deux institutions extérieures à la plantation, à savoir la mission de coopération de l'ambassade de Chine et la « Micro-Entreprise », une Organisation non gouvernementale (ONG) d'origine nord-américaine. De façon générale, l'objectif de celle-ci est d'appuyer financièrement l'initiative privée émanant des secteurs populaires de l'économie des pays en développement. L'argent investi dans l'école consistait donc en un prêt octroyé par l'ONG. Avant la *finca* Los Angeles, de rares expériences – couronnées de succès – avaient cependant été menées dans le secteur des grandes plantations, notamment au Salvador. Dans la mesure où Don Agustín pouvait compter sur l'appui technique de la coopération chinoise, il n'eut aucun mal à obtenir l'aide financière de la « Micro-Entreprise ».

Dans un premier temps, l'ambassade de Chine prodigua le savoir-faire indispensable au travail du bambou. C'est ainsi qu'un menuisier chinois fit plusieurs visites à la plantation afin d'identifier les variétés qui y poussaient spontanément. Une fois sélectionnées, elles furent semées dans le *monte*. Les bambous, dont la croissance est très rapide, couvrirent plusieurs hectares en moins de six mois. Comme lors de l'épisode de la cardamome, il n'était toutefois pas question de sacrifier le café pour une activité secondaire...

Dans un second temps, le menuisier chinois fut hébergé à la plantation, à raison d'une semaine tous les deux mois environ. Les cours étant dispensés l'après-midi, n'importe qui – en principe – pouvait s'y rendre, à condition d'être Costeño bien entendu. C'est une différence importante avec le premier projet dans lequel, les villageois n'avaient pas le droit d'occuper les postes de manutentionnaires. Dans le cas de l'école, en revanche, tous les *rancheros* sont invités à suivre la formation. En réalité, seuls les hommes jeunes – dont l'avenir d'ouvrier restait incertain – assistèrent régulièrement aux cours. Les femmes, pour leur part, étaient trop absorbées par les tâches ménagères pour s'y rendre. Après quelques mois, les Costeños exposèrent les produits de leur travail le long de l'Avenue qui traverse la plantation. En dépit d'un manque certain de finition, les petites chaises et autres plateaux d'apéritif se vendirent facilement aux *rancheros* de passage. Les recettes étaient alors directement réinvesties dans l'école, servant à l'achat d'outils et au remboursement de l'argent « avancé » par le planteur.

Simultanément, Don Agustín et l'ONG imposèrent le modèle de la *junte*, déjà en vigueur dans la fabrique de parpaings, pour gérer l'école de menuiserie. Les Costeños demandèrent cependant que leurs représentants soient élus au suffrage universel direct par les seuls ouvriers permanents de la *ranchería*.

Enfin, sans doute faut-il préciser qu'à côté de la fabrique et de l'école, « La Parcelle » – présentée dans le chapitre 3 – a toujours continué de fonctionner, permettant aux *rancheras* de ne pas rester en marge des activités. Chaque groupe, à cette époque, bénéficiait donc d'un centre d'intérêt spécifique dans le cadre de la plantation. En tout état de cause, le développement de ces différents projets contribua à développer une bonne ambiance entre les Costeños, entre les Costeños et les Juanatecos, et entre l'ensemble des *rancheros* et le planteur.

### *Un paternalisme revu et corrigé*

L'analyse des projets développés à l'intérieur de la *finca* montre que le type d'encadrement imposé par Don Agustín oscille entre le « paternalisme » et une attitude plus « libérale ». Il se montre ainsi particulièrement satisfait de l'émancipation dont il crédite les *rancheros*. Il est vrai que leur démarche ne s'oppose pas à ses intérêts. Au contraire, il voit même dans les projets des instruments qui vont lui permettre d'affiner son contrôle sur la main-d'œuvre.

En n'immobilisant pas de terre, les projets bénéficient des faveurs du propriétaire. Après quelques transformations, en partie contournées par les *rancheros*, la fabrique et l'école sont lancées. Dès lors, Don Agustín ne se contente pas d'attendre le remboursement de son prêt ou de gagner d'éventuelles recettes. N'étant guère soucieux de manquer de main-d'œuvre, et redoutant au contraire les conséquences sociales du chômage, il souhaite, en réalité, qu'une partie des jeunes ouvriers se transforment peu à peu en petits entrepreneurs indépendants et quittent la *finca*. La création de junte de direction, l'interdiction d'employer des manutentionnaires de la *finca* dans un cas et l'incitation à suivre des cours dans l'autre sont les moyens mis en place pour parvenir à cet objectif.

Les junte confrontent en effet les villageois à des difficultés de gestion financière et commerciale. Implicitement, le planteur espère que les jeunes n'hésiteront pas à sanctionner leurs représentants en cas d'incompétence. Jusqu'à présent, toutefois, aucune friction n'a éclaté entre les classes d'âge. Mais il est vrai que le marché du parpaing et du meuble de bambou a bénéficié d'une excellente conjoncture.

La sélection et le contrôle des manutentionnaires sont, aux yeux de Don Agustín, encore plus importants que la bonne marche

commerciale des projets. Le *finquero* tente de familiariser les ouvriers avec les problèmes qu'il affronte quotidiennement. Ce faisant, il espère une « prise de conscience » de leur part qui devrait aboutir soit à une plus grande docilité soit à une prise d'indépendance – suivie d'un départ de la *finca*. Forts d'une expérience de gérant et d'employeur, les *rancheros* tenteraient alors leur chance en dehors de l'enceinte coercitive, mais préservée, de la plantation.

En dépit des apparences, le fait d'inciter les jeunes Costeños à suivre des cours de menuiserie n'est pas contradictoire avec la solution adoptée pour la fabrique. Car il ne s'agit pas de faire vivre des jeunes grâce à une activité développée dans le cadre de la *finca*, mais seulement de les y former et de les inciter à la poursuivre de façon autonome.

Pour engager les jeunes *rancheros* à suivre cette voie, le planteur a créé, en 1990, une institution de crédit réservée aux associés de la fabrique et aux élèves de l'école. Pour son fonctionnement, une partie des gains des projets est systématiquement placée dans un compte en banque sur lequel seuls le planteur et un trésorier nommé par lui ont procuration. Le crédit peut être attribué à tous les parents (associés ou élèves) qui souhaitent subvenir aux frais d'éducation ou de formation de leurs enfants à condition, toutefois, qu'ils suivent des études de maçonnerie, d'électricité ou de plomberie. Le sens des deux projets s'éclaire : « Si [les jeunes] souhaitent apprendre [ou continuer] un métier, qu'ils demandent un crédit à l'institution par l'intermédiaire de leurs parents ». Depuis 1990, 15 adolescents de la *finca* ont bénéficié de ce type de crédit et sont allés suivre un apprentissage technique complémentaire dans des écoles spécialisées.

Grâce aux projets et à l'institution du crédit, l'objectif du planteur était en voie de réalisation en 1993-1994. En quelques années, il était parvenu à préserver les intérêts économiques de la *finca*, tout en favorisant ce qu'il appelait l'« émancipation » des *rancheros*. À ce titre, l'école et la fabrique étaient conçus comme des instruments de contrôle de la main-d'œuvre et des tremplins devant permettre aux jeunes de gagner une autonomie. En ce sens, notre *finquero* restait fidèle au « modèle d'autorité paternaliste », même si celui-ci se manifestait selon des modalités inédites et libérales<sup>3</sup>.

### 1994... « L'année de tous les dangers »

Lorsque je suis passé à la *finca* pendant l'été 1994, de nouveaux événements avaient freiné, voire même sérieusement remis en question la dynamique en cours. Tout d'abord, les effets de la reprise des cours du café depuis 1993 ont tardé à se faire sentir au

3. Ce type d'idées commence à faire son chemin au sein même de l'oligarchie, surtout chez les jeunes qui sont allés étudier à l'étranger. Mais, à notre connaissance, l'initiative qui a été prise à la *finca* Los Angeles reste unique dans la région.

Guatemala. En outre, la plupart des planteurs avaient vendu sur pied, et à bas prix, leurs récoltes aux exportateurs. À l'instar de plusieurs de ses voisins, Don Agustín ne bénéficia donc guère de la croissance. Au contraire, pour faire face à ses difficultés financières – liées en grande partie à son souhait de continuer à rénover les caféières en dépit de la chute des cours -, il dut s'endetter lourdement. Mais ces différents problèmes n'expliquent pas tout, car c'est surtout le fait de vouloir transformer l'ordre ancien, sans pour autant le remettre en cause fondamentalement, qui a suscité les réactions les plus vives.

En effet, les initiatives de Don Agustín sont loin d'avoir fait l'unanimité dans le petit monde des *finqueros* et, surtout, des exportateurs de café. Outre les menaces physiques directes, Don Agustín aurait ainsi été contraint de brader son café afin de pouvoir rembourser ses dettes à des exportateurs « trop heureux d'avoir une chance de récupérer la plantation »... Même si ce n'est pas pour des raisons aussi clairement sociales et politiques, il semble d'ailleurs que de nombreux planteurs du pays aient connu de telles mésaventures à la même époque.

À cet égard, la prise de position de l'Association nationale du Café (Anacafé), lors de l'été 1994, pour les planteurs et contre les pratiques abusives des exportateurs est significative. L'institution a en effet décidé de racheter tout ou partie des crédits engagés par les producteurs et de leur consentir des taux de remboursement abordables. Si cette initiative a déjà permis à plusieurs *finqueros* « de se sortir des griffes des exportateurs », la situation demeure cependant incertaine pour nombre d'entre eux, y compris pour Don Agustín.

Afin d'honorer une partie de ses dettes, notre planteur a vendu, en 1994, une partie d'une parcelle (Las Orejas) de son exploitation (cf. fig. 9). Plutôt que de la céder à l'un de ses voisins, il a choisi de la diviser en terrains à bâtir<sup>4</sup>. La solution a l'avantage d'être plus rentable, mais comporte l'inconvénient de différer les rentrées d'argent. En plus, Don Agustín a dû interrompre le fonctionnement de la fabrique, de l'école et de l'institution de crédit. Avec cette décision, il a également tiré un trait sur la fusion des deux projets. Le but du *finquero* était, à brève échéance, de les ouvrir progressivement à l'ensemble des villageois, quelle que soit leur origine.

Actuellement, la situation financière de la *finca* Los Angeles reste périlleuse. Sur le plan social, l'ordre ancien semble être partiellement restauré, à ceci près que les *rancheros* cherchent activement à développer des activités en dehors de la plantation. En dépit de son importance, celle-ci n'est manifestement plus l'unique centre de référence des jeunes gens, même s'ils souhaitent pouvoir compter sur elle pour se lancer définitivement dans la vie.

4. Les acquéreurs des terrains – pour la plupart des commerçants de la ville voisine de Coatepeque – se connaissent et comptent y bâtir leur résidence secondaire.

## Les bases d'un nouvel ordre social

À l'échelle régionale, des changements plus profonds se profilent également. Depuis 1991-1992, on constate en effet l'apparition d'une nouvelle forme de petite propriété ainsi que d'une strate de petits paysans au sein même de la Costa Cuca. Ces changements sont orchestrés par l'Église catholique qui a créé une institution « *La Pastoral de la Tierra* » – subdivisée en plusieurs branches régionales – dont le but est de transformer les « prolétaires du café », c'est-à-dire les ouvriers agricoles, en petits propriétaires fonciers sur des terres caféières préalablement rachetées aux grands planteurs<sup>5</sup>.

L'initiative de l'Église a déjà remporté quelques succès. De fait, les travailleurs qui quittent les *fincas* – volontairement ou après avoir été indemnisés – sont de plus en plus nombreux (entre 100 et 200 par an sur la Costa Cuca). Or, moyennant un système de prêts avantageux, ils deviennent propriétaires de quelques hectares (entre 1 et 3), à condition cependant d'accepter de se regrouper en « communauté ». Dès lors, ils doivent verser les produits récoltés sur leurs parcelles à la coopérative de la communauté – laquelle est directement supervisée par l'Église. Parmi les cultures, le « café organique » – dont les coûts de production sont limités grâce à la suppression des aspersions chimiques – occupe une place importante<sup>6</sup>.

5. Il semblerait que l'Église propose aux planteurs en difficulté des conditions d'achat très intéressantes. Mais les modalités de ce marché foncier restent à étudier.

6. Cette solution est économique en termes d'investissement en travail, puisque les terres exploitées sont déjà plantées en café... De surcroît, le « café organique » bénéficie d'un excellent marché : quelle que soit la conjoncture, le sac se vend deux fois plus cher que le café classique. Depuis quelques années, les plantations se multiplient dans les Chiapas (Mexique), au Costa Rica et même au Venezuela.

En distribuant de la terre aux ouvriers rejetés des plantations, il est probable que l'Église catholique tente de récupérer des âmes. L'assistance financière et technique ainsi offerte ne doit-elle pas en effet se solder par une fidélité religieuse inconditionnelle de la part des bénéficiaires, ces derniers s'engageant à délaissier les cultes évangéliques qui les ont attirés ces dernières années?

En tout état de cause, un nouveau groupe de paysans – qui dispose de façon plus ou moins autonome de moyens de production, de transformation et de commercialisation – est en train d'émerger au cœur d'une zone traditionnellement dominée par la grande plantation. À terme, le phénomène suscitera probablement la réaction des *finqueros* et des autres groupes d'acteurs de la région.

## UNE ANTHROPOLOGIE DE LA PLANTATION EST-ELLE POSSIBLE ?

En dépit de la dimension « moyenne » de la Costa Cuca, il demeure que chaque *fincas* a une allure différente des autres. C'est qu'en réalité elles présentent des dynamiques à la fois prototy-

piques et singulières. En effet, alors que les plantations se rattachent incontestablement à l'histoire longue du Guatemala, elles n'en sont pas moins habitées par des acteurs qui vivent l'histoire immédiate, ce « temps bref [...] au souffle court », caractérisé par le déroulement rapide des événements (BRAUDEL, 1958).

On ne saurait pourtant réduire l'histoire à une somme ininterrompue d'événements. Inversement, les logiques historiques n'épuisent pas le sens du présent, lequel ne se limite nullement à la reproduction plus ou moins complexe du passé. Le « présent ethnographique » de la plantation est ainsi marqué par des transformations incessantes<sup>7</sup>. Loin de reproduire éternellement le système à l'identique, la plantation est un lieu d'où émergent des dynamiques sociales et des formes de sociabilité multiples et inédites sous la pression vigoureuse de l'événement. Et c'est bien dans cette tension perpétuelle entre le passé et le présent, entre ce qui dure et ce qui change, que réside toute la difficulté – et l'intérêt – d'étudier la plantation. Comme l'écrit fort justement LEACH à ce sujet : « Toute société réelle est un processus dans le temps » (1972 : 17).

En outre, le fait que la Costa Cuca présente une certaine unité historique, géographique, économique et sociale, ainsi que la dimension « moyenne » des plantations qui la composent, rendent son étude intéressante pour mieux comprendre le système de plantation guatémaltèque dans sa globalité. Les autres régions caféières du pays illustrent plus ou moins fortement les processus étudiés. Certes, ces zones présentent toutes des caractéristiques propres et des états sociaux divers. Mais, fondamentalement, leur situation d'ensemble n'est pas radicalement différente de celle de la Costa Cuca. Autrement dit, c'est davantage une différence de degré que de nature qui distingue les régions de plantations au Guatemala. Que l'on parle de l'Alta Verapaz ou du San Marcos, les principes du système sont les mêmes et la Costa Cuca s'impose dans ce contexte comme une sorte de mesure étalon par rapport auquel on peut mieux comprendre ce qui se passe dans le pays.

À condition de multiplier les études de cas, puis de passer à la dimension comparative, une anthropologie de la plantation est donc possible : elle permet de comprendre la façon dont s'imbriquent les phénomènes sociaux et les rouages d'une société. Enfin, elle met en évidence la puissance créatrice des acteurs, une puissance qui, loin de se réduire à l'expression du seul statut social, révèle la quête du sens que les hommes n'ont cesse de donner à leur existence.

7. L'expression de « présent ethnographique » est empruntée à PICON (1983).





## Bibliographie

---

- ADAM (M). 1984 – Racisme et catégories du genre humain. *L'Homme*, (24) 2 : 77-96.
- ADAMS (R.N.), 1956 – « Ladinización en Guatemala ». In Arriola (J.L.), éd. : *Integración social en Guatemala*. Seminario de Integración Social Guatemalteca, Guatemala, Publicación n° 3 : 213-244.
- ADAMS (R.N.), éd., 1970 – *Crucifixion by power. Essays on Guatemalan national social structure, 1944-1966*. Austin, University of Texas Press.
- ADAMS (R.N.), 1988 – « Conclusions : what can we know about the harvest of violence ». In CARMACK (R.M.), éd.: 274-291.
- ALBERRO (S.), 1992 – « L'acculturation des Espagnols dans le Mexique colonial : déchéance ou dynamisme culturel ? ». In *L'homme*, XXXII-122-124.
- ANDRADE (S.), 1990 – *Visión mundial : entre el cielo y la sierra. Religión y desarrollo en la sierra ecuatoriana*. Quito, Abya-Yala.
- ANNIS (S.), 1987 – *God and production in a Guatemalan town*. Austin, University of Texas Press.
- ANTOCHIW (M.), ARNAULD (J.), BRETON (A.), 1991 – « Un peuple, trois pays... un passé et des milliers d'histoires ». In BRETON (A.), ARNAULD (J.), ARNAULD (M.-Ch.), éd. : 23-45.
- APPELBAUM (R.), 1967 – *San Idelfonso Ixtahuacán, Guatemala : un estudio sobre la migración temporal, sus causas y consecuencias*. Guatemala, Seminario de Integración Social Guatemalteca, Publicación n° 17.
- ARMAS (D.), 1991 – *Diccionario de la expresión popular guatemalteca*. Guatemala, Editorial Piedra Santa.
- ARNAULD (J.), 1991 – « Une terre pour qui ? ». In BRETON (A.), ARNAULD (J.), ARNAULD (M.-Ch.), éd. : 265-273.
- ASOCIACIÓN NACIONAL DEL CAFÉ, 1991 – *El mejor café del mundo*. Guatemala, Anacafé.
- AUBRÉE (M.), 1987 – Les Orixas et le Saint-Esprit au secours de l'emploi (deux stratégies d'insertion socio-économique dans le Nordeste brésilien). *Cahiers des Sciences humaines*, 23 (2) : 261-272.
- BARTH (F.), éd., 1969 – *Ethnic groups and boundaries. The social organization of cultural difference*. Boston, Little, Brown and Company.
- BATAILLON (Cl.), LEBOT (Y.), 1975 – Migration intérieure et emploi agricole temporaire au Guatemala. *Cahiers des Amériques latines*, 11 : 117-147.

- BAUMANN (F.), 1983 – Landowners, peasants, and the expansion of capitalistic agriculture in Chiapas, 1896-1916. *Mesoamérica*, (4) 5 : 8-64.
- BAZIN (J.), 1985 – « À chacun son Bambara ». In Amselle (J.-L.), M'bokolo (E.), éd. : *Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et état en Afrique*. Paris, Éditions La Découverte : 87-129.
- BASSINGAME (J. W.), 1972 – *The Slave Community*. Oxford, Oxford University Press.
- BONNIOL (J.-L.), 1992 – *La couleur comme maléfice. Une illustration créole de la généalogie des Blancs et des Noirs*. Paris, Albin Michel.
- BONTE (P.) , IZARD (M.), ed, 1991 – *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, Presses Universitaires de France.
- BOSSEN (L.H.), 1984 – *The redivision of labor. Women and economic choice in four Guatemalan communities*. Albany : State University New York Press.
- BOURDIEU (P.), 1978 – « Classement, déclassement, reclassement », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 24 : 2-22.
- BOURGOIS (P.I.), 1989 – *Ethnicity at work. Divided labor on a Central American banana plantation*. Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press.
- BRAUDEL (F.), 1958 – « Histoire et sciences sociales. La longue durée », *Annales*, (13) 4 : 725-754.
- BRETON (A.), 1979 – *Les Tzeltal de Bachajon. Habitat et organisation sociale*. Nanterre, Laboratoire d'Ethnologie.
- BRETON (A.), ARNAULD (J.), ARNAULD (M.-Ch.), éd., 1991 – *Mayas. La passion des ancêtres, le désir de durer*. Paris, Autrement, Série Monde-H.S. n° 56.
- BURGA (M.), 1976 – *De la encomienda a la hacienda capitalista. El valle del Jequetupeque del siglo XVI al XX*. Lima, Instituto de Estudios Perua.
- CALDERA (J.R.), 1979 – Las fuerzas de la cuadrilla indígena. *Alero*, 2 : 73-92.
- CAMBRANES (J.C.), 1982 – *Orígenes de la crisis del actual orden establecido en Guatemala*. Stockholm, Institute of Latin American Studies, paper n° 34, document dactylographié, 93 p.
- CAMBRANES (J.C.), 1985 – *Coffee and peasants. The origins of the modern plantation economy in Guatemala, 1853-1897*. Stockholm, Institute of Latin American Studies.
- CAMBRANES (J.C.), 1992 – « Café sangriete ». *Polémica*, 1 : 16-31.
- CARDONA (R.), 1983 – Caracterización del trabajo temporero en la agricultura. *Perspectiva*, 1 : 17-36.

- CARMACK (R.M.), 1979 – *Historia social de los Quiches*. Guatemala, Ministerio de Educación.
- CARMACK (R.M.), éd., 1988 – *Harvest of violence. The maya Indians and the Guatemalan crisis*. Norman and London, University of Oklahoma Press.
- CARMACK (R.M.), 1988 – « Editor's preface ». In CARMACK (R.M.), éd. : IX-XVII.
- CASAUS ARZÚ (M.), 1992 – *Guatemala : linaje y racismo*. Guatemala, Facultad Latinoamericana de Ciencias Sociales.
- CASTAÑEDA MEDINILLA (J.), 1979 – Maximón, un caso de magia imitativa. *Guatemala indígena*, (14) 3-4 : 131-142.
- CAZALI AVILA (A.), 1976 – El desarrollo del cultivo del café y su influencia en el régimen del trabajo agrícola, época de la reforma liberal (1871-1885). *Anuario de estudios centramericanos*, 2 : 35-95.
- CHEVALIER (F.), 1952 – *La formation des grands domaines au Mexique*. Paris, Institut d'Ethnologie.
- CHEVALIER (Y.), 1987 – La leña, un recurso energético en vías de desaparición en centroamérica : el caso de Guatemala. *Revista interamericana de planificación*, (21) 82 : 146-153.
- CHEVALIER (Y.), 1990 – El consumo de leña en centroamérica, *Interface*, 35 : 20-22.
- COJTI CUXIL (D.), 1992 – Los censos nacionales de población : medio de opresión del pueblo indio ? *A Saber*, 1 : 36-44.
- COLBY (B.N.), VAN DEN BERGHE (P.L.), 1969 – *Ixil country. A plural society in highland Guatemala*. Berkeley and Los Angeles, University of California Press.
- CONSEJO NACIONAL DE PLANIFICACIÓN ECONÓMICA, 1984 – *Trabajo asalariado y migración laboral temporal del altiplano*. Guatemala, CNPE.
- COSTE (R.), 1989 – *Caféiers et cafés*. Paris, Éditions G.-P. Maisonneuve et Larose.
- CUCHE (D.), 1976 – Système de plantation et relations interethniques : le cas de la vallée de Chincha (Côte Pacifique du Pérou). *Pluriel*, 6 : 13-27.
- DAVIRON (B.), LERIN (F.), 1990 – *Le café*. Paris, Economica.
- DEHOUE (D.), 1974 – *Corvée des saints & luttes de marchands*. Paris, Klincksieck.
- DEHOUE (D.), 1992 – Compter l'argent : les Indiens de Tlalpa (Mexique). *Annales, ESC*, 2 : 315-329.

- DEMYK (M.), 1977 – La petite paysannerie guatémaltèque : remarques sur l'emploi, les revenus et les rapports de production. *Caravelle*, 28 : 209-225.
- DEMYK (M.), 1983 – Ambitions militaires et esprit oligarchique. *Annales des pays d'Amérique centrale et des Caraïbes*, 4 : 7-15.
- DEMYK (M.), 1991 – « Guatemala ». In Rouquié (A.) éd. : *Les forces politiques en Amérique centrale*. Paris, Karthala : 117-157.
- DEMYK (N.), 1977 – « Notes sur les problèmes de la terre au Guatemala ». In *Problèmes d'Amérique latine. Notes et études documentaires*, 4366-4667 : 63-67.
- DESSAINT (A.Y.), 1962 – Effects of the hacienda and plantation systems on Guatemala's Indians. *América indígena*, (22) 4 : 323-355.
- DEVERRE (C.), 1980 – *Indien ou paysan*. Paris, Le Sycomore.
- DIAZ ROZZOTTO (J.), 1971 – *La révolution au Guatemala*. Paris, Éditions sociales.
- DIRECCIÓN GENERAL DE ESTADÍSTICA, 1983 – *III censo nacional agropecuario 1979, volumen 1. Número y superficie de fincas y características principales, tomo 1*. Guatemala, DGE.
- DOUGLAS (M.), 1971 – *De la souillure. Essais sur les notions de pollution et de tabou*. Paris, Éditions François Maspéro.
- DUPRÉ (G.), 1977 – Sorcellerie et salariat. Njobi et La Mère, deux cultes anti-sorciers (République populaire du Congo). *Les temps modernes*, 373-374 : 56-104.
- EARLY (J.), 1982 – *The demographic structure and evolution of a peasant society : the Guatemalan population*. Boca Raton, Florida Atlantic University Press.
- EBEL (R.H.), 1988 – « When Indians take power : conflict and consensus in San Juan Ostuncalco ». In CARMACK (R.M.), éd. : 174-191.
- ELDIN (M.), MILLEVILLE (P.), éd., 1989 – *Le risque en agriculture*. Paris, Orstom, coll. À travers champs.
- FABIAN (J.), 1983 – *Time and the other*. New York, Columbia University Press.
- FALLA (R.), 1978 – *Quiché rebelde. Estudio de un movimiento de conversión religiosa rebelde a las creencias tradicionales, en San Antonio Ilotenango, Quiché*. Guatemala, Editorial Universitaria de Guatemala.
- FAUVET-BERTHELOT (M.-F.), 1986 – *Ethnopréhistoire de la maison maya (Guatemala 1250-1525)*. México D.F., Centre d'Études mexicaines et centraméricaines.

- FAVRE (H.), 1962 – Le travail saisonnier des Chamula (1962). *Cahiers des Amériques latines*, 7 : 63-134.
- FAVRE (H.) 1977 – « The dynamics of Indian peasant society and migration to coastal plantations in central Peru ». In Duncan (K.), Rutledge (C.), Harding (C.), éd. : *Land and labour in latin America*. Cambridge, Cambridge University Press : 253-267.
- FIGUEROA IBARRA (C.), 1980 – *El proletariado rural en el agro guatemalteco*. Guatemala, Editorial Universitaria de Guatemala.
- FLORES ALVARADO (H.), 1977 – *Proletarización del campesino de Guatemala. Estudio de la estructura agraria y de las tendencias del desarrollo de la economía capitalista en el sector campesino*. Guatemala : Editorial Piedra Santa.
- FOSTER (G.M.), 1953 – Cofradía and compadrazgo in Spain and south America. *Southwestern journal of anthropology*, 9 : 1-28.
- FOSTER (G.M.) et al., 1979 – *Long-term field research in social anthropology*. London, Academic Press.
- FOX (R.), 1972 – *Anthropologie de la parenté*. Paris, Gallimard.
- FRIEDLANDER (J.), 1979 – *L'Indien des autres. La réalité de l'identité indienne dans le Mexique contemporain*. Paris, Payot.
- GALINIER (J.), 1984 – Comptes rendus : « Lartigue François, Indios y bosque. Políticas forestales y comunales en la sierra tarahumara ». *Journal de la société des Américanistes*, 70 : 219-221.
- GALL (F.), 1978 – *Diccionario geográfico de Guatemala, 4 tomos*. Guatemala, Instituto Geográfico Militar.
- GARCIA (A.), 1989 – *Libres et assujettis. Marché du travail et modes de domination au Nordeste*. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- GARCÍA RUIZ (J.), 1991 – « Église..églises ». In BRETON (A.), ARNAULD (J.), ARNAULD (M.-Ch.), éd. : 257-264.
- GARCÍA RUIZ (J.), 1992 – *Historia de nuestra historia. La construcción social de las identificaciones en las sociedades mayas de Guatemala*. Guatemala, Iripaz Ediciones.
- GENOVESE (E. D.), 1965 – *The Political Economy of Slavery*. New York, Panthéon.
- GIRAUD (M.), JAMARD (J.-L.), 1976 – « Les Antillais et le travail : complexe de servitude ou réalité de la dépendance ? ». In Actes du LXII<sup>e</sup> congrès international des américanistes. Paris : 223-244.
- GIRAUD (M.), JAMARD (J.-L.), 1985 – Travail et servitude dans l'imaginaire antillais. Une littérature orale en question. *L'Homme*, (25) 4 : 77-96.

- GOLDIN (L.R.), 1987 – The « peace of the market » in the midst of violence : a symbolic analysis of markets and exchange in western Guatemala. *Ethnos*, (52) 3-4 : 368-383.
- GOVOROFF (N.), 1987 – Un rituel de chasse au sanglier en haute Provence. *Ateliers*, 9 : 29-33.
- GUTIÉRREZ (L.), RÍOS (E.), 1981 – El movimiento armado en Guatemala. *Cuadernos políticos*, 29 : 93-104.
- GUZMAN BOCKLER (C.), HERBERT (J.-L.), QUAN (J.), 1970 – *Guatemala : una interpretación histórico-social*. México D.F., Siglo XXI.
- HALL (G.M.), 1971 – *Social control in slave plantation societies. A comparison of St. Domingue and Cuba*. Baltimore and London, The Johns Hopkins Press.
- HANDY (J.) 1984 – *Gift of the devil : a history of Guatemala*. Toronto, Between the Lines.
- HOBBSBAWM (E.), RANGER (T.), éd., 1983 – *The invention of tradition*. Cambridge, Cambridge University Press.
- HORST (O.H), 1966 – El rancho y la milpa. Una simbiosis significativa en la economía agrícola del occidente de Guatemala. *Cuadernos de antropología*, 7 : 13-18.
- HORST (O.H.), EBEL (R.H.), 1965 – Tierra y política en el Guatemala rural. Estudio de una comunidad agrícola del Altiplano. *Cuadernos de antropología*, 6 : 25-39.
- HOYT (E.E.), 1955 – The Indian laborer on Guatemalan coffee fincas. *Inter-american economic affairs*, 9 : 33-46.
- INSTITUTO NACIONAL DE ESTADÍSTICA, 1981 – *Censos nacionales de población. Características generales*. Guatemala, INE.
- INSTITUTO NACIONAL DE ESTADÍSTICA, 1983 – *III censo nacional agropecuario 1979, volumen 1. Número y superficie de fincas y características principales, tomo 1*. Guatemala, INE.
- JOHNSON (A.W.), 1971 – « Security and risk-taking among poor peasants : a Brazilian case ». In Dalton (G.) , éd. : *Studies in economic anthropology*. Washington D.C., American Anthropological Association : 143-150.
- KATZ (E.), 1990 – « Prácticas agrícolas en la Mixteca alta ». In Rojas Rabiela (T.) , éd. : *Agricultura indígena : pasado y presente* México D.F., Ediciones de la Casa Chata : 239-276.
- KEITH (R.G.), éd. 1977 – *Haciendas and plantations in latin American history*. New York, Holnes and Meier Publishers.

- KIRK (C.R.), 1982 – *Haciendas en Yucatán*. México D.F., Instituto Nacional Indigenista.
- KOVÁTS-BEAUDOUX (É.), 1968 – *Une minorité dominante : les Blancs créoles de la Martinique*. Thèse de 3<sup>e</sup> cycle d'ethnologie, université de Paris-Sorbonne.
- LALIVE D'ÉPINAY (Ch.), 1975 – *Religion, dynamique sociale et dépendance*. Paris, Mouton.
- LALIVE D'ÉPINAY (Ch.), 1976 – Le rôle des mouvements sociaux populaires. *Le monde diplomatique*, mois de mai.
- LALIVE D'ÉPINAY (Ch.), 1981 – Dépendance sociale et religion. Pasteurs et protestantismes latino-américains. *Archives de sciences sociales des religions*, (52) 1 : 85-97.
- LARTIGUE (F.), 1983a – *Indios y bosque. Políticas forestales y comunales en la sierra tarahumara*. Tlalpan, Ediciones de la Casa Chata.
- LARTIGUE (F.), 1983b – « L'organisation communautaire d'un village quiché : les politiques d'une réserve de main-d'œuvre indienne ». In LEHMANN (H.), éd. : 103-113.
- LEACH (E.), 1968 – « Deux essais concernant la représentation symbolique du temps ». In Leach (E.R.), éd. : *Critique de l'anthropologie*. Paris : Presses Universitaires de France : 210-230.
- LEACH (E.), 1972 – *Les systèmes politiques des hautes terres de Birmanie*. Paris, François Maspéro.
- LE BOT (Y.), 1975 – Tenure et rente foncière dans l'altiplano occidental, Guatemala. *Cahiers des Amériques latines*, 11 : 27-53.
- LE BOT (Y.), 1977 – *Les paysans, la terre, le pouvoir. Étude d'une société agraire à dominante indienne dans les hautes terres du Guatemala*. Thèse de 3<sup>e</sup> cycle de sociologie, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- LE BOT (Y.), 1983a – Guatemala : luttes sociales sur horizon de guerre (1973-1982). *Problèmes d'Amérique latine. Notes et études documentaires*, (67) 4707-4708 : 93-110.
- LE BOT (Y.), 1983b – « Les églises et le mouvement indien au Guatemala ». In LEHMANN (H.), éd. : 129-139.
- LE BOT (Y.), 1987 – Cent ans de protestantisme au Guatemala. *Problèmes d'Amérique latine. Notes et études documentaires*, 86 : 20-30.
- LE BOT (Y.), 1991a – Guatemala : violence, révolution et démocratie. *Cahiers des Amériques latines*, 11 : 55-69.
- LE BOT (Y.), 1991b – « Dans l'autre pays de l'apartheid » In BRETON (A.), ARNAULD (J.), ARNAULD (M.-Ch.), éd. : 197-203.



- LE BOT (Y.), 1992a – *La guerre en terre maya. Communauté, violence et modernité au Guatemala (1970-1992)*. Paris, Karthala.
- LE BOT (Y.), 1992b – Le palimpseste maya. Violence, communauté et territoire dans le conflit guatémaltèque. *Cahiers des Amériques latines*, 13 : 87-105.
- LEHMANN (H.), éd., 1983 – *San Andrés Sajcabajá. Peuplement, organisation sociale et encadrement d'une population dans les hautes terres du Guatemala*. Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations.
- LÉVI-STRAUSS (Cl.), 1962 – *Le totémisme aujourd'hui*. Paris, Presses Universitaires de France.
- LÉVI-STRAUSS (Cl.), 1967 – *Les structures élémentaires de la parenté*. Paris, Mouton.
- LÉVI-STRAUSS (Cl.), 1991 – « Maison ». In BONTE (P.), IZARD (M.), éd : 434-436.
- LONG (N.) 1977 – *An introduction to the sociology of rural development*. London, Benham Press.
- LOVELL (W.G.), 1988 – Surviving conquest : the Maya of Guatemala in historical perspective. *Latin American research review*, (23) 2 : 25-59.
- MANDLE (J.), 1973 – *The plantation economy*. Philadelphia, Temple University Press.
- MANZ (B.), 1981 – Refugee : Guatemalan troops clear Petén for oil exploration. *Cultural survival newsletter*, (5) 3 : 15-17.
- MARTINEZ PELAEZ, (S.), 1971 – *La patria del criollo. Ensayo de interpretación de la realidad colonial guatemalteca*. San José ou Guatemala, Editorial Universitaria Centroamérica.
- MATOS MAR (J.), éd., 1970 – *La hacienda, la comunidad y el campesinado en el Perú*. Lima, Instituto de Estudios Peruanos.
- MAURO (F.), 1991 – *Histoire du café*. Paris, Éditions desjonquères.
- MAUSS (M.), 1991 – *Sociologie et anthropologie*. Paris, Presses Universitaires de France.
- McBRYDE (F.W.), 1969 – *Geografía cultural e histórica del suroeste de Guatemala, Tomo 1*. Guatemala : Seminario de Integración Social Guatemalteca, n° 24.
- McCREERY (D.J.), 1976 – Coffee and class. The structure of development in liberal Guatemala. *Hispanic American historical review*, (56) 3 : 438-460.

- McCREERY (D.J.), 1981 – *Desarrollo económico y política nacional*. Guatemala : Centro de Investigaciones Regionales de Mesoamérica.
- McCREERY (D.J.), 1990 – « State power, indigenous communities, and land in nineteenth-century Guatemala, 1820-1920 ». In SMITH (C.A.), éd. : 96-116.
- MEDRANO (S.), 1992 – Culto al Dios Mundo de Santa Lucía Cotzumalguapa, Escuintla Guatemala. Un ritual realizado por los Indígenas emigrantes. *Trace*, 21 : 3-8.
- MENDELSON (E.M.), 1965 – *Los escándalos de Maxímon. Un estudio sobre la religión y la visión del mundo en Santiago Atitlán*. Guatemala : Seminario de Integración Social Guatemalteca.
- MEYER (J.), 1990 – Les protestantismes en Amérique latine (une perspective historique). *Cahiers des Amériques latines*, 9 : 7-21.
- MINTZ (S.W.), éd., 1981 – *Esclave = facteur de production. L'économie politique de l'esclavage*. Paris, Dunod (trad. franç.).
- MINTZ (S.W.), 1985 – *Sucre blanc, misère noire. Le goût du pouvoir*. Paris, Nathan (trad. franç.).
- MINTZ (S.W.), WOLF (E.R.), 1950 – An analysis of ritual coparenthood (compadrazgo). *Southwestern journal of anthropology*, 6 : 341-368.
- MOLINIÉ-FIORAVANTI (A.), 1982 – *La vallée sacrée des Andes*. Paris, Société d'Ethnographie.
- MÖRNER (M.), 1975 – « La hacienda hispanoamericana : examen de las investigaciones y debates recientes ». In Florescano ( E.), éd. : *Haciendas, latifundios y plantaciones en América latina*. México D.F., Siglo XXI : 15-48.
- MURRA (J.V.), 1989 – *La organización del estado inca*. México D.F., Siglo XXI / Instituto de Estudios Peruanos.
- NASH (J.), 1979 – El drama de la pasión en comunidades de indios mayenses. *Guatemala indígena*, (14) 3-4 : 143-161.
- PALACIOS (M.), 1980 – *Coffee in Columbia, 1850-1970. An economic, social, and political history*. Cambridge, Cambridge University Press.
- PANOFF (M.), 1985 – Du travail villageois au travail en plantation (Mélanaisie). *Techniques et culture*, 5 : 125-137.
- PAREDES MOREIRA (J.L.), 1963 – *Reforma agraria, una experiencia en Guatemala*. Guatemala, Universidad San Carlos, Instituto de Investigaciones Económicas y Sociales.

- PAYERAS (M.), 1983 – «The Tiger of Ixcán ». In Fried (J.L.), Gettleman (M.E.), Levenson (D.T.) *et al.*, éd. : *Guatemala in rebellion. Unfinished history*. New York, Grove Press : 264-269.
- PICOCHÉ (J.), 1992 – *Dictionnaire étymologique du français*. Paris, Dictionnaires Le Robert.
- PICON (F.-R.), 1983 – *Pasteurs du Nouveau-Monde. Adoption de l'élevage chez les Indiens Guajiros*. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- PIEDRA SANTA (R.A.), 1977 – *Introducción a los problemas económicos de Guatemala*. Guatemala, Ediciones Superiores.
- PIEL (J.), 1989 – *Sajcabajá. Muerte y resurrección de un pueblo de Guatemala, 1500-1970*. Guatemala, Seminario de Integración Social.
- PITT-RIVERS (J.), 1992 – La culture métisse : dynamique du statut ethnique. *L'Homme*, (32) 2-3-4 : 133-148.
- ROUQUIÉ (A.), 1987 – *Amérique latine. Introduction à l'extrême occident*. Paris, Éditions du Seuil.
- ROUQUIÉ (A.), 1992 – *Guerres et paix en Amérique centrale*. Paris, Éditions du Seuil.
- RUBIN (V.), éd., 1959 – *Plantation systems of the new world*. Washington D.C., Pan American Union.
- RUBIN (V.), 1960 – *Caribbean studies : a symposium*. Washington D.C., Pan American Union.
- RUBIO SANCHEZ (M.), 1953-1954a – Breve historia del desarrollo del cultivo del café en Guatemala. *Anales de la sociedad de geografía e historia de Guatemala*, (27) 1 à 4 : 169-239.
- RUBIO SANCHEZ (M.), 1953-1954b – Cultivo y producción del café 1900-1920. *Anales de la sociedad de geografía e historia de Guatemala*, 28 : 48-64.
- RUBIO SANCHEZ (M.), 1976-1978 – *Historia del añil o xiquilite en centro America, 2 tomos*. San Salvador, Ministerio de Educación.
- RUZ, 1991 – *Tradiciones orales de la Sierra de Chiapas*. Mexico, doc. *multigr.*
- SANTANA CARDOSO (C.F.), 1975 – Historia económica del café en Centroamerica (siglo XIX) : estudio comparativo. *Estudios sociales centroamericanos*, 10 : 9-57.
- SCHMID (L.), 1973 – *Trabajadores migratorios y desarrollo económico. El papel de la mano de obra migratoria en el desarrollo económico de Guatemala*. Guatemala, Universidad San Carlos de Guatemala, Instituto de Investigaciones Económicas y Sociales.

- SCHWARTZ (N.), 1977 – *A milpero of Petén, Guatemala. Autobiography and cultural analysis*. Newark, University of Delaware.
- SMITH (C.A.), 1976 – « Causes and consequences of central-place types in western Guatemala ». In SMITH (C.A.), éd. : *Regional analysis, vol. 1 : economic systems* New York, Academic Press : 255-300.
- SMITH (C.A.), 1984 – « Local history in global context : social and economic transitions in western Guatemala ». *Comparative studies in society and history*, (26) 2 : 193-228.
- SMITH (C.A.), éd., 1990 – *Guatemalan Indians and the state : 1540 to 1988*. Austin, University of Texas Press.
- SMITH (C.A.), 1990a – « Introduction : social relations in Guatemala over time and space ». In SMITH (C.A.), éd. : 1-35.
- SMITH (C.A.), 1990b – « Class position and class consciousness in an Indian community, Totonicapán in the 1970s ». In SMITH (C.A.), éd. : 205-230.
- SMITH (C.A.), 1990c – « Conclusion : history and revolution in Guatemala ». In SMITH (C.A.), éd. : 258-287.
- SNEE (C.), 1974 – « Guatemala's bourgeoisie ». In *Guatemala* (North American Congress on Latin America, éd. New York, Nacla : 210-251.
- SOLÓRZANO (F.V.), 1977 – *Evolución económica de Guatemala*. Guatemala, Editorial José de Pineda Ibarra.
- STEWART (L.J.) 1945 – *An ethnological study of the ixil Indians of the Guatemalan highlands*. Microfilm Collection of Manuscripts on Middle American Cultural Anthropology, n° 1, University of Chicago.
- STONE (S.Z.), 1968 – *Los cafetaleros*. Thèse de 3<sup>e</sup> cycle, université de Paris, faculté des Lettres et Sciences humaines.
- SUREMAIN (CH.-É. DE), 1992 – L'opposition planteur / cueilleur. Ethnographie de la contestation dans une grande plantation de café guatémaltèque. *L'Ethnographie*, (88) 2 : 7-20.
- SUREMAIN (CH.-É. DE), 1993 – Le rendez-vous annuel du caféiculteur et de l'Indien. Culture du café et identités culturelles dans une grande plantation du Guatemala. *Caravelle. Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien (numéro spécial sur les cultures du café en hispanoamérique)*, 61 : 103-117.
- SUREMAIN (CH.-É. DE), 1993 – Système d'hacienda et espace communautaire. Dualisme, organisation et représentations du travail dans une grande hacienda de la côte équatorienne. *Cahiers des Sciences humaines*, 29 (4) : 641-659.

SUREMAIN (CH.-É. DE), 1994 – Les Indiens ne sont plus ceux qu'ils étaient. Le nouvel espace identitaire d'un groupe d'ouvriers dans une grande plantation de café guatémaltèque. *Cahiers des Sciences humaines*, 30 (4) : 687-706.

SUREMAIN (CH.-É. DE), Sous Presse – « Una región en la historia. Transformaciones económicas y sociales en la Costa Cuca, sistema de plantaciones de Guatemala (1944-1988) ». In Muñoz (J.L.), éd. : *Historia general de Guatemala, quinto tomo*. Guatemala, Fundación para la Cultura y el Desarrollo.

TALADOIRE (E.), 1986 – « Les Mayas ». *Archeologia*, 215 : 47-65.

TARACENA ARRIOLA (A.), 1991 – « Cochinilla y clases sociales en el Guatemala del siglo XIX ». In Breton (A.), Berthe (J.P.), Lecoin (S.), ed : *Vingt études sur le Mexique et le Guatemala réunies à la mémoire de Nicole Percheron*. Toulouse, Presses Universitaires du Mirail : 349-369.

TAUSSIG (M.T.), 1977 – « The evolution of rural labour in the Cauca valley of Colombia, 1700-1970 ». In Duncan (K.), Rutledge (I.), Harding (C.), éd. : *Land and labour in latin America. Essays on the development of agrarian capitalism in the nineteenth and twentieth centuries* Cambridge, Cambridge University Press : 397-434.

TAUSSIG (M.T.), 1980 – *The Devil and commodity fetishism in south America*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press.

TAUSSIG (M.T.), 1982 – Coming home : ritual and labour migration in a Colombian town. *Working paper* n° 30, Montreal, McGill University.

TAX (S.) 1937 – The municipios of the midwestern highlands of Guatemala. *American anthropologist*, (39) 3 : 423-444.

TAX (S.) 1953 – *Penny capitalism. A Guatemalan Indian economy*. Washington, D.C., Smithsonian Institute of Social Anthropology, Publication n° 16.

TAYLOR (A.-Ch.), 1991 – « Ethnie ». In BONTE (P.), IZARD (M.), éd. : 434-436.

TEDLOCK (B.), 1992 – *Time and the highland Maya*. Albuquerque, University of New Mexico Press.

TORRES RIVAS (E.), 1980 – Vie et mort au Guatemala : réflexions sur la crise et la violence politique. *Amérique latine*, 2 : 5-18.

TOURAINÉ (A.), 1961 – Industrialisation et conscience ouvrière à São Paulo. *Sociologie du travail*, (4) 61 : 77-95.

TOURAINÉ (A.), 1988 – *La parole et le sang*. Paris, Odile Jacob.

TULET (J.-Ch.), CHARLERY (B.), BART (F.), PILLEBOUE (J.), éd., 1994 – *Paysanneries du café des hautes terres tropicales. Afrique et Amérique latine*. Paris, Éditions Karthala.

WAGNER (R.), 1991 – *Los Alemanes en Guatemala*. Guatemala, Universidad Francisco Marroquín.

WATANABE (J.M.), 1990 – « Enduring yet ineffable community in the western periphery of Guatemala ». In SMITH (C.A.), éd. : 183-205.

WEINER (A.B.), 1983 – *La richesse des femmes ou comment l'esprit vient aux hommes. Iles Trobriand*. Paris, Éditions du Seuil.

WHITAKER CRUZ(H.), 1981 – *Subutilización de la mano de obra*. Tesis de ciencias económicas, Rafael Landivar.

WOLF (E.R.), 1959 – « Specific aspects of the plantations systems in the new world : community sub-cultures and social classes ». In Rubin (V.), éd. : *Plantation systems of the new world*. Washington D.C., Social Science Monographs n° 7, Pan American Union : 136-146.

WOLF (E.R.), 1982 – *Europe and the people without history*. Berkeley and Los Angeles, University of California Press.

WOODWARD (R.L.), 1976 – *Central America : a nation divided*. New York, Oxford University Press.

WOODWARD (R.L.), 1985 – « The economy of central America at the close of the colonial period ». In Kinkead (D.), éd. : *Estudios del reino de Guatemala. Homage al profesor S. D. Markman*. Sevilla, Escuela de Estudios Hispanos-americanos.

Annexe

---

## NOMS PROPRES CITÉS DANS LE TEXTE

---

### *Les finqueros*

Don Renaldo : fondateur de la *finca* Los Angeles, *finquero* de 1871 à 1919, arrière-grand-père de Don Agustín en ligne paternelle.

Don Gustavo : *finquero* de 1919 à 1933, grand-père de Don Agustín en ligne paternelle.

Don Alfredo : *finquero* de 1933 à 1960, père de Don Agustín.

Don Agustín : *finquero* depuis 1960.

Doña Irina : *finquera*, épouse de Don Agustín.

### *Les surveillants et les postes fixes*

Don Manolo : administrateur de la *finca*, surnommé « le souteneur ».

Doña Blanca : épouse de Don Manolo, surnommée «La Générale».

Don Rodrigo : précédent administrateur de la *finca* (1945-1985), également pasteur évangéliste.

Flavio : domestique rattaché à la Casa Grande.

Don Ernesto : contremaître du *beneficio* et de la pépinière.

Don Pepe (Pedro) : contremaître des Juanatecos et responsable de la parcelle El Asintal.

Don Eulogio : contremaître responsable de la parcelle La Nariz del Gato.

Don Canuto : contremaître responsable de la parcelle El Rincón.

Don Fernando : contremaître responsable de la parcelle Santa Eugenia.

Don Heriberto : contremaître responsable de la parcelle Las Orejas. Il est également le contremaître et le «parrain» le plus argenté, et le plus sollicité, du Campement du Bas.

Don Isaac : contremaître responsable de la parcelle El Ojo Azul.

Franklin : responsable du moulin à maïs du Campement du Bas.

Jacinto : responsable du moulin à maïs du Campement du Haut.

Don Geraldo : chauffeur, mécanicien et menuisier de la *finca*.



## *Les ouvriers*

Dionisio : ouvrier *costeño* malade (cf. chap. 5).

Gustavo : ouvrier *juanateco* victime d'un vol (cf. chap. 6).

Ricardo : ouvrier *costeño* accusé de vol par Gustavo (cf. chap. 6).

Samuel : ouvrier *costeño* auteur d'un but décisif lors d'une partie de football qui devait mener la *finca* Los Angeles en finale du championnat régional (cf. chap. 9).

Doña Clarita : maîtresse de maison *juanateca* et gardienne de la *milpa* dont la production m'a servi d'exemple (cf. chap. 8).

Doña Pricilia : Ancienne *costeña* et conteuse (cf. chap. 9).

Toribio : Ancien *costeño* et conteur (cf. chap. 9).

## *À l'extérieur de la finca*

Don Hipolito : agent recruteur de la *finca* pour les *cuadrilleros* (cf. chap. 5).

Don Pedro : agent recruteur pour les recrutés (cf. chap. 5).

Docteur Ramón : médecin officiel de la *finca* (cf. chap. 5).

Don Alego : guérisseur (cf. chap. 5).



Días ordinarios en la finca  
Una gran plantación de café en Guatemala

---

*Resumen*

El estudio de una gran plantación de café en Guatemala se inscribe en una perspectiva etnológica, con frecuentes incursiones en los campos de la historia y de la sociología. Este marco es propicio al desarrollo de una sociabilidad cuya originalidad proviene de la multitud de influencias que se ejercen sobre ella : la plantación se presenta, al mismo tiempo, tantó como una micro-sociedad muy estructurada - atravesada por sus propias discrepancias - así como una institución influenciada por las grandes fuerzas económicas, religiosas, culturales, políticas y sociales que caracterizan la sociedad global guatemalteca.

•

La primera parte (“Guatemala en todos sus estados”) trata de las principales divergencias de Guatemala. La disparidad en la tenencia de tierra así como la desigualdad socio-económica y simbólica entre los Mestizos (Ladinos) y los Indígenas, siguen marcando la sociedad actual en sus rasgos principales (capítulo 1 : “La escena guatemalteca contemporánea”). Algunos actores desempeñan papeles importantes dentro de esta escena, sobre todo la oligarquía a la cual pertenecen los propietarios de plantaciones (finqueros). El peso económico y el estatus social de los dueños de plantaciones de café constituyen, por lo demás, una originalidad de Guatemala. Pese a las oposiciones que le impide constituir un grupo homogéneo, la oligarquía muestra una gran solidaridad en la lucha contra los que llama los “subversivos”. Con este término, los oligarcas designan a los actores que se insurgen en contra del orden establecido : las guerrillas, los sindicatos, los partidos políticos progresistas, las sectas evangelistas fundamentalistas y ciertas fracciones de la Iglesia Católica; grupos que analizaremos al final de la obra en la quinta parte (“La violencia del café”).

En el capítulo 2, se insiste sobre la importancia del cultivo del café en Guatemala (“El Guatemala cafetalero : el ejemplo de la Costa Cuca”). En el marco de las grandes plantaciones, dicho cultivo se realiza en condiciones técnico-económicas relativamente homogéneas. Por lo contrario, son las condiciones sociales de producción las que varían de una región y hasta de una plantación a otra. Diferentes aspectos - geográficos, sociales, de tenencia de tierra - caracterizan así la Costa Cuca, región cafetalera extremadamente productiva. Si bien la configuración de su tenencia de tierra ilustra la bipolarización de la situación agraria de Guatemala, no llega sin embargo, a constituir un caso ni extremo ni ejemplar. Presentada por sus habitantes como un “cafetal gigante”, la Costa Cuca constituye una zona de “medianas plantaciones” de

unas 100 ha cada una. Las incidencias de esta característica sobre las relaciones de poder y la sociabilidad en las fincas, son importantes.

•

La segunda parte (“Las erupciones de una gran plantación de café”) restituye una plantación de café dentro del contexto histórico más amplio de la sociedad guatemalteca. Mientras que el capítulo 3 (“La finca en la historia”) relata las etapas de su aparición y sus transformaciones agrícolas y sociales, el capítulo 4 (“Miradas cruzadas sobre la finca”) ofrece una descripción actual de dicha finca. Se ha dejado un amplio lugar a la manera en que los habitantes de la plantación perciben los diferentes espacios que delimitan su universo de existencia cotidiana.

La finca Los Angeles se extiende sobre una centena de hectáreas, a semejanza de la mayoría de las plantaciones de la Costa Cuca. Desde fines del siglo pasado, ha permanecido en la misma familia, pese a las herencias sucesivas, a las diferentes reformas y a la inestabilidad del mercado del café. Actualmente, la finca alberga a 55 obreros de sexo masculino llamados “permanentes”, porque residen en pequeñas casuchas (ranchos) puestas a su disposición en contraparte de su trabajo en los cafetales. Contando a las mujeres, los niños y a la “población flotante” que viene a visitar a los permanentes, se llega a no menos de 500 personas repartidas en dos pueblecitos o campamentos (rancherías) alejados por unos cientos de metros. Además de los derechos sociales legales y obligatorios (Seguridad Social, escuelas, indemnidades), los obreros, llamados también “jefes de familia”, gozan de ciertas prerrogativas tales como el acceso a un río, cortes de leña, aguinaldos, etc.

La originalidad de la finca Los Angeles radica en el hecho de que los habitantes de los dos campamentos no llegaron a la misma época y que reivindican orígenes socio-culturales distintos. Los habitantes del campamento más antiguo se reconocen como “Costeños” (Nativos de la Costa) y como los descendientes directos de los primeros obreros de la finca. Sin embargo, los habitantes del segundo campamento son antiguos trabajadores temporarios que vivían en las altas tierras y que se instalaron definitivamente en la finca en 1960 a petición del finquero. Anotemos que se auto-denominan “Juanatecos” (Habitantes de San Juan) y no “Indios”, como los llaman los Costeños en forma muy despreciativa.

•

Basada sobre la descripción y el análisis de los modos de organización del trabajo, llevado día a día, al ritmo del calendario

cultural del café, la tercera parte (“En la sombra del café”) explora la dinámica de las relaciones entre los diferentes grupos de obreros empleados por la plantación y que presentan un estatus y una importancia demográfica distintos.

El cultivo del café, que es una planta perenne y frágil, requiere constantes cuidados realizados por una mano de obra numerosa. Por lo tanto, la organización del trabajo impone la constitución de diferentes equipos de obreros, según criterios más o menos explícitos (capítulo 5 : “Los cuidados del café : un conjunto de mano de obra apunto”). En forma general, la edad, el sexo y el estatus socio-económico mandan en la repartición del trabajo entre los hombres. Pero la más o menos buena aptitud técnica de que se ven acreditados los obreros también constituye un criterio de organización. Además, el finquero estima que las aptitudes no sólo relevan de la experiencia agronómica, sino también de una destreza supuestamente innata y relacionada con los orígenes sociales. Así se crean jerarquías más o menos duraderas entre los diferentes equipos de trabajo. Por su parte, los obreros interiorizan las reputaciones que les son asignadas y contribuyen ampliamente a reproducir el orden de la plantación. Este principio también existe en los grupos de mujeres y de trabajadores temporarios.

Varios personajes importantes gravitan asimismo en la órbita de la finca : los agentes reclutadores (contratistas) : intermediarios que proveen mano de obra a las fincas; los médicos y los curanderos, cuyas relaciones están más o menos controladas por el finquero; las arañas, especie de espías pagados por los finqueros y encargados de recorrer la región en busca de los subversivos.

El período de la cosecha del café (capítulo 6 : “La cosecha del café”) muestra la dinámica de las relaciones dentro de la plantación. Los grupos de cosecheros se ubican en relación los unos con los otros y con el finquero, según las reputaciones de que gozan. Es el caso, sobre todo, para los equipos temporarios compuestos por Indios de las tierras altas (cuadrillas) que, en esta ocasión, residen por algunos meses en la plantación, en precarias condiciones. Ocupando la parte baja de la escala socio-económica y simbólica, las cuadrillas llevan una existencia a parte y son objeto de las representaciones más diversas.

El estudio del trabajo del café muestra la importancia de la jerarquía socio-simbólica en la plantación. La valorización de los grupos respeta una escala de valores que va desde el “más Indio” hasta el “menos Indio”, reproduciendo las diferencias que rigen en la sociedad global. Como cada equipo conforma una categoría social y económica específica, la unidad de la plantación no resulta

aparente. Finalmente, el papel y los intereses del finquero en esta situación son complejos : si bien entretiene habilmente algunas diferencias, otras son anteriores a su acción, mientras que algunas más escapan parcialmente a su control.

•

La cuarta parte (“Crónicas rancheras”) muestra que no todas las identidades de los habitantes de las fincas provienen de las relaciones de trabajo, sino que también encuentran su sentido en la esfera del pueblo y de la familia.

Luego de presentar los diferentes componentes de los hogares (mobiliario, jardín, cocina) y sus prolongaciones en la finca (río, bosque, molinos de maíz), se analiza, en el capítulo 7 (“El espacio físico y social del rancho”), la manera en que los rancheros viven juntos diariamente. Esta etapa comprende el estudio de la residencia, de las alianzas, de las formas rituales de parentesco y, en forma más general, del ciclo de vida de los Costeños y de los Juanatecos. Algunos temas de la vida social, como las formas de residencia, no obedecen a las reglas, relativamente confusas, impuestas por el finquero. Porque los habitantes hacen todo para preservar su intimidad y mantener relaciones sociales fuera del marco restringido de la finca. La manera en que se escoge al cónyuge así como las reglas de alianza, muestran también como los rancheros se definen y se distinguen en relación con sus vecinos : mientras que los Costeños afirman su autoctonía en la finca, los Juanatecos mantienen relaciones con los “hermanos” que siguen viviendo en el territorio de origen, en las tierras altas. El sentido de las relaciones de compadrazgo difiere también según los campamentos. Para los Costeños, se trata de escoger un padrino entre el personal de vigilancia de la plantación - o el finquero - con un fin explícito de promoción social. Entre los Juanatecos, sin embargo, la forma de escoger al compadre está relacionada con la integración del individuo a una red de parientes que le permitirán, eventualmente, encontrar un trabajo, pero sobre todo, conseguir al cónyuge ideal.

En el capítulo 8 : (“Jornadas de rancheras”), se trata de seguir el ritmo de las actividades cotidianas de las mujeres en el seno de la casa y en sus diversas prolongaciones. Las relaciones de parentesco y de vecindad descritas en el capítulo anterior encuentran aquí un terreno concreto de expresión. Al lado de las tareas domésticas clásicas (preparación de la comida, lavado de la ropa), algunas rancheras desarrollan actividades individuales con fines comerciales (fabricación de jabón, costura, cultivo de flores decorativas). Otras mujeres se dedican a actividades alimenticias

destinadas al consumo y al intercambio a escala del campamento. En ambos casos, estas actividades constituyen el soporte esencial de las identidades femeninas en el marco de una convivialidad que no se percibe a primera vista. Algunas distracciones (juegos de pelota, bebida) amenizan la vida de las poblaciones obreras, por su alcance lúdico y simbólico.

Una descripción de la vida cotidiana de los habitantes de la finca no sería completa sin la evocación de los días importantes que rompen la monotonía (capítulo 9 : “Los días importantes de los rancheros”). Estos tienen la particularidad de combinar actividades de esparcimiento, económicas y simbólicas. Así pasa, por ejemplo, con el domingo, cuando se va al mercado en el pueblo de la región. Además de su función alimentaria, este desplazamiento permite que las familias se encuentren y vayan al cementerio vecino, momentos esenciales de la vida social. La cosecha de las plantas alimenticias y medicinales en la zona forestal que todavía subsiste, también representa la oportunidad, para las Juanatecas, de reforzar los lazos entre las ahijadas y las madrinas. En cambio, esta actividad es percibida como un arcaísmo cultural por las Costeñas que, por su lado, cosechan plantas adventicias en los cafetales. Estas dos formas de cosecha están interpretadas como una protesta silenciosa en contra de la hegemonía de los hombres en general. En efecto, la ausencia de reconocimiento social de la cual sufren las mujeres, en la esfera pública, les conduce a recurrir a prácticas que no trastornan el sistema de la plantación, sino que contribuyen a replantearlo por un tiempo limitado. La caza, por su parte, está reservada a los hombres bajo el estrecho control del finquero. Sin embargo, favorece el fortalecimiento de los lazos entre los obreros y aclara las relaciones entre la esfera doméstica y el mundo salvaje simbolizado por el bosque.

Para los rancheros, las fiestas del día de los Difuntos, Navidad, Semana Santa y la fiesta de la finca, constituyen referencias temporales y simbólicas importantes. Mayormente, es católica la población, pero, en estas ocasiones, se constata que varias creencias se injertan sobre este viejo fondo religioso. Es así como los Juanatecos practican rituales cerca de un árbol sagrado en el perímetro de la plantación. También realizan peregrinaciones a través del país con el objetivo de atraer los favores de santos católicos para la realización de objetivos precisos (fecundidad, curación). Pese al conformismo religioso que reivindican, los Costeños tampoco son fieles muy ortodoxos. Por una parte, algunos se acercan a nuevas iglesias evangelistas fundamentalistas que no son bien vistas por el finquero. Por otra parte, en Semana Santa, exhiben, veneran y destruyen un maniquí a la efigie del



patrón, según un modo que recuerda el tratamiento reservado al chivo expiatorio en numerosas sociedades. Se puede constatar, además, que los Juanatecos participan al ritual, lo que podría significar que, más allá de las creencias y de las diferencias sociales, los rancheros encuentran un terreno de entendimiento en el odio ritualizado, y por lo tanto contenido, en contra del patrón. Pero los días importantes también están marcados por el establecimiento de donaciones y de contra-donaciones entre las familias bajo la forma de productos alimenticios (entre las Costeñas) o de platos cocinados (entre las Juanatecas). Estos intercambios revelan redes de afinidad y manifiestan el sentido que otorgan los actores a la sociabilidad.

De todo esto, sobresale que la situación de ambos grupos de rancheros de la finca Los Angeles constituye el resultado, y no la característica primera, de un proceso de recomposición social permanente. La uniformización de los modos de vida - fenómeno relacionado con el orden impuesto por la plantación - termina por estimular la creación de las identidades, en el marco de una forma de organización social de tipo dualista. Lejos de reducirse a un pálido reflejo de las condiciones técnicas del trabajo y de la producción del café, este modo de organización modela, a su vez, el funcionamiento de la finca. Y el finquero no es el dueño absoluto de este proceso. Si bien desea canalizar las oposiciones identitarias y voltearlas a su provecho, no siempre lo logra y los rancheros desarrollan una vida social relativamente autónoma en relación con la finca. Inspirándose del modo de autoridad paternalista, el poder del finquero resulta sobre todo pragmático. Por lo menos, aparece como menos totalitario que el de sus antepasados.

•

El enfoque sociológico de la quinta parte ("La violencia y el café") precisa y completa ciertos aspectos del estudio monográfico y etnográfico. Los actores de la plantación pertenecen en efecto a grupos sociales en relación los unos con los otros, a escala de la región y del país. Además, aunque no lo determina directamente, el clima socio-político de Guatemala influye sobre el funcionamiento de las fincas.

En primer lugar, los finqueros de la región mantienen relaciones tensas con sus diferentes "hermanos enemigos" de la oligarquía, es decir los demás grupos de propietarios de plantación, los grandes exportadores de café y los militares (capítulo 10 : "Guerra y paz sobre la Costa Cuca").

Las alianzas que surgieron durante el siglo en la familia del propietario de la finca Los Angeles son un ejemplo de las

diferencias que dividen a la oligarquía guatemalteca. Esta está constituida por sub-grupos fuertemente endogámicos con un estatus más o menos prestigioso según la antigüedad, el origen del nombre y la fortuna. Los conflictos, la distancia social y el desprecio entre los sub-grupos de la oligarquía son tan fuertes que parece ilusorio hablar de ella como de una "clase social". Tampoco se trata de una "pigmentocracia". Lejos de conformar un grupo social con contornos rígidos, se trata más bien de un conglomerado de familias, muchas veces aparentadas, cuyos intereses económicos y reivindicaciones identitarias son múltiples, y hasta contradictorias. En este contexto, es sobre todo la lucha en contra de los enemigos exteriores comunes, la que manifiesta la unidad de la oligarquía y, en su seno, del grupo de finqueros.

Las relaciones entre los finqueros de la Costa Cuca y los exportadores de café, en su mayoría de origen germánico, están marcadas por numerosos antagonismos y ambigüedades. Por una parte, el mercado del café es no-competitivo : algunas grandes casas de exportación se reparten el comercio y controlan estrechamente los bancos del país. Lo que implica la ingerencia de los comerciantes en la gestión financiera y hasta en la supervisión de las fincas. Por otra parte, las relaciones entre exportadores y dueños de plantaciones están fuertemente marcadas por el clientelismo. El régimen de favoritismo de que gozan algunos productores constituye en realidad el resultado de una compleja alquimia en donde se entrelazan y evalúan los orígenes socio-económicos, la fidelidad comercial, las opciones políticas y las políticas sociales. Por fin, las compras de tierras recientemente realizadas por los grandes exportadores son percibidas por los finqueros como la voluntad de quitarles definitivamente el patrimonio familiar que sirve de fermento a su identidad.

Frente al ejército y a los hombres políticos, los finqueros expresan sus vindictas en forma más indirecta. En efecto, desearían que los actores de ambos grupos estén a su servicio y no dispongan de la autonomía - sobre todo económica - de la que gozan actualmente. Las conclusiones avanzadas aquí van en contra de la idea ampliamente difundida según la cual los militares y los hombres políticos constituyen simples ejecutantes de la oligarquía.

Los finqueros mantienen relaciones particulares con los guerrilleros. Pero es necesario especificar que la guerrilla que rige en la Costa Cuca no se apoya en las poblaciones civiles para desarrollarse, contrariamente a las demás organizaciones de insurrectos en el país. Por lo tanto, los obreros del café y los finqueros no se ven arrastrados en una guerra abierta que, como en las tierras altas, opone violentamente al ejército con los

guerrilleros, provocando ruina y muerte entre la población civil. Además, las reivindicaciones de la guerrilla que obra sobre la Costa Cuca no incitan las poblaciones hacia la revolución. Atañen al mejoramiento de las condiciones de vida y de trabajo en las fincas, así como al respeto de las leyes sociales más elementales por parte de los patrones. Finalmente, el “legalismo” de dicha guerrilla favorece el compromiso y, en la medida en que los finqueros obedecen, contribuye en mejorar la vida cotidiana de los rancheros. Para los finqueros, la presencia de la guerrilla es vivida como una molestia de la misma manera que el clima, el mercado del café y las relaciones con los exportadores. Intentan así integrarla al “normal” funcionamiento de su explotación antes que enfrentarla con violencia.

Los finqueros se representan la acción de la subversión según estereotipos. A sus ojos, toda simpatía para los sindicatos y las nuevas iglesias evangelistas es condenable, ya que ataca directamente el orden establecido. Para disuadir a las poblaciones de emprender estos caminos, los finqueros no dudan en indemnizar a los obreros sospechosos. Puede extrañar este tipo de reacción en la medida en que las nuevas iglesias, muchas veces de origen norteamericano, son más favorables al poder establecido que a la revolución. Pero las plantaciones conforman un universo de transformación social constante y en ellas, los fenómenos toman a veces sentidos inesperados. Al seguir estos grupos subversivos, dicen los finqueros, los rancheros se verían desviados de su trabajo, divididos y ciegos por la perspectiva de conocer mañanas mejores. Les tocaría entonces a los sindicatos - protegidos por la guerrilla - intervenir para reunir de nuevo a estos obreros descontentos e incitarles a emprender la lucha sin piedad en contra de los dueños de la tierra. Es por esta obsesión de salvaguardar un orden siempre criticado, que los finqueros de la Costa Cuca vigilan sus propiedades e intentan contener las poblaciones que viven en ellas.

En este contexto, la “conciencia pueblerina” de los obreros del café parece ganarle a la “conciencia de clase”, aunque empiezan a aparecer nuevas formas de solidaridad - brevemente descritas - inducidas por los sindicatos y las nuevas iglesias. El capítulo se termina por algunas consideraciones sobre “El peso de las estructuras y la libertad del actor”. Este tema tiene fuertes connotaciones teóricas, pero el estudio de las relaciones sociales en el universo complejo de la plantación permite abordarlo en forma concreta.

Luego de misiones realizadas en 1992 y 1994, se aportan nuevas informaciones sobre la situación de la finca (“En forma de conclusión : la finca revisitada”). En la medida en que ya se conoce

bien a los actores de la plantación, se ha puesto el acento sobre los eventos que contribuyen a transformar, en forma rápida, la vida cotidiana y el orden socio-simbólico que la sustenta. Es así como dos proyectos de “micro-empresas” (fabricación de bloques de cemento y carpintería) - proyectos desarrollados a iniciativa de los obreros, en un caso, y del finquero, en el otro - han conocido fases de crecimiento y de decadencia. La caída del precio del café (1989-1992), y el endeudamiento consecutivo de la finca hacia los grandes exportadores, interrumpieron un proceso que debía desembocar sobre la progresiva autonomía financiera y social de los jóvenes de la plantación. Cada vez más amenazados en su porvenir como obreros del café, ¿podrán estos jóvenes sobrevivir al exterior de la finca, tomando en cuenta la falta de oportunidades que ofrece la sociedad guatemalteca?

Ordinary days on the *finca*  
A large coffee plantation in Guatemala

---

*Summary*

This study of a large coffee plantation in Guatemala is approached from an ethnological viewpoint with frequent incursions into history and sociology. Indeed, the setting is propitious for the development of sociability whose originality is derived from a host of influences. The plantation is both a markedly compartmentalized micro-society with its own divisions and an institution influenced by the major economic, religious, cultural, political and social forces that characterize Guatemalan society as a whole.

•

The first part ('Guatemala from top to bottom') is devoted to the main divisions in the country. The main features of society (Chapter 1: 'Contemporary Guatemala') are still marked by disparities in land ownership and the socioeconomic and symbolic inequality between the mestizos (*ladinos*) and the Indians. Stakeholders play an important role, and especially the oligarchy that includes the plantation owners (*finqueros*). The economic weight and social status of the coffee planters is an original feature of Guatemala. In spite of differences that prevent it from being an homogeneous group, the oligarchy displays considerable solidarity in combating those it refers to as 'subversive'. Members of the oligarchy use this term to describe those who are against the establishment: guerrilla fighters, unions, progressive political parties, fundamentalist evangelists and some fractions of the Catholic church. These groups are analysed in part 5 at the end of the book ('Violence and coffee').

Stress is laid in Chapter 2 on the importance of coffee planting in Guatemala ('Guatemala the coffee-grower: the example of the Costa Cuca'). Coffee-growing is carried out under relatively homogeneous techno-economic conditions on the large plantations. In contrast, the social conditions of production vary from one region to another and even from one plantation to the next. The Costa Cuca, an extremely productive region, is thus characterized by different geographical, social and land ownership aspects. Although its configuration illustrates the bipolarization of the agrarian situation in Guatemala, it is neither an extreme case nor an example. Described as a 'giant coffee tree' by its inhabitants, the Costa Cuca is indeed an area of 'medium-sized plantations', each covering about 100 hectares. This feature has considerable effects on the power structure and sociability in the *fincas*.

•

The second part ('The eruptions of a large coffee plantation') sets a coffee plantation in the broader historical context of Guatemalan

society. While Chapter 3 ('The *finca* in history') relates the stages of the emergence of the estates and the agricultural and social changes, Chapter 4 ('Perceptions of the *finca*') provides a description of estates today. There is extensive coverage of the way in which the inhabitants of plantations perceive the different boundaries of their day-to-day life.

Like most plantations on the Costa Cuca, Los Angeles *finca* covers about a hundred hectares. It has remained in the same family since the end of the last century in spite of successive legacies, various reforms and the instability of the coffee market. Today, the estate has 55 male workers referred to as 'permanent' because they live in small houses (*ranchos*) provided in exchange for their work in the coffee fields. Counting women, children and the 'floating population' that visits the 'permanent' workers, there are no fewer than 500 people in two villages or camps (*rancherías*) a few hundred metres apart. In addition to legal and obligatory social rights (social security cover, schooling, indemnities), the workers—still referred to as 'heads of family'—benefit from a number of perquisites such as access to a river, a firewood ration, New-Year's gifts, etc.

The originality of Los Angeles *finca* lies in the fact that the inhabitants of the two camps did not arrive at the same time. They claim different socio-cultural and geographical origins. The inhabitants of the oldest camp identify themselves as 'Natives of the Coast' (*Costeños*) and the direct descendants of the first workers on the *finca*. In contrast, the inhabitants of the second camp are former temporary workers who lived in the highlands and who settled definitively on the *finca* in 1960 at the planter's request. They call themselves 'Inhabitants of San Juan' (*Juanatecos*) and not 'Indians' (*Indios*), as the *Costeños* refer to them in a very pejorative manner.

•

The third part ('In the shadow of coffee'), based on description and analysis of the modes of organization of the everyday work carried out following the coffee cropping calendar, explores the dynamics of the relations between the different groups of workers—with varied status and demographic importance—employed by the estate.

Coffee is a delicate perennial plant and requires constant care by a large labour force. The organization of the work requires the forming of different teams of workers on the basis of more or less explicit criteria (Chapter 5: 'Care of coffee: a panoply of tailor-made labour'). In a general manner, age, sex and socioeconomic status govern the distribution of labour among the men. However, the degree of technical skill with which the workers are credited is also an organization criterion. In addition, the planter considers that

these aptitudes are not only the result of agricultural experience but stem from skills that are thought to be innate and related to social origin. Hierarchies of varying durability are thus created between the different working teams. The workers interiorize the reputations awarded to them and contribute to a considerable extent to sustaining the order in the plantation. The principle also operates in the teams of women and temporary workers.

Several important persons are also part of the world of the *finca*: recruiting agents (*contratistas*) who are intermediaries providing labour for the *fincas*, doctors and healers, whose relations with patients are more or less closely supervised by the planter, and 'spiders' (*arañas*), a kind of spy paid by the *finqueros* to travel around the region in search of information about subversive people.

The coffee-picking season (Chapter 6: 'Coffee-picking') illustrates the dynamics of relations on the estate. The teams of pickers position themselves in relation to the others and in relation to the planter by virtue of the reputations awarded to them. This is especially the case for the temporary teams of Indians from the highlands (*cuadrillas*) who stay on the plantation for a few months under precarious conditions. The *cuadrillas* are at the bottom of the socioeconomic and symbolic scale, lead a separate existence and are the subject of very varied representations.

Study of work on coffee shows the importance of the socio-symbolic hierarchy in the plantation. The weighting of groups is on a scale going from the 'most Indian' to the 'least Indian', reflecting the cleavages in society as a whole. As each team forms a specific social and economic category, the unity of the estate is not apparent. Finally, the role and interests of the planter are complex. Although he cleverly maintains certain divisions, others are prior to his action and some are partially beyond his control.

•

The fourth part ('*Rancheras* chronicles') shows that the identities of the inhabitants of *fincas* do not draw all their substance from labour relations but also involve the village and family sphere.

A description of the different components of the home (furniture, garden and kitchen) and their extensions in the *finca* (river, forest and corn mill) is followed by analysis in Chapter 7 ('The physical and social space of the *rancho*') of the everyday lives of the *rancheros*. This stage covers study of residence, relations by marriage, forms of ritual family relationship and, more generally, the life cycle of the *Costeños* and the *Juanatecos*. Some aspects of social life such as forms of residence do not obey the relatively vague rules laid down by the planter because the inhabitants do all



they can to protect their privacy and maintain social relations outside the limited framework of the *finca*. The choice of marriage partner and the marriage rules applied also show how the *rancheros* define themselves and differ from their neighbours. Whereas the *Costeños* affirm that they are autochthonous in the *finca*, the *Juanatecos* maintain relations with 'brothers' who still live in the highlands where they originally came from. The sense of compaternity relations also differs according to the camp. For the *Costeños*, a god-parent is chosen among the supervisory personnel on the estate—or the planter—with the explicit purpose of social improvement. In contrast, choice of god-parent by the *Juanatecos* is related to the integration of the individual in a network of relations that will possibly help him to find work but above all to find the ideal spouse.

Chapter 8 ('The days of *rancheras*') covers the daily activities of women in the household and its various extensions. The family and neighbourly relations described in the preceding chapter are shown in concrete terms here. In addition to conventional classic domestic tasks (preparation of meals, washing), some *rancheras* have individual activities for commercial purposes (soap manufacture, sewing, growing ornamental flowers). Other women produce food for consumption and sale within the camp. In both cases, these activities form the essential support for feminine identities and the framework for conviviality that is not perceptible at first sight. Various leisure activities (ball games, beverages) enhance the lives of the working populations through their ludic and symbolic significance.

A description of the everyday life of the inhabitants of the *finca* would not be complete without mention of the important days that break the monotony (Chapter 9: 'The *rancheros*' big days'). The activities on these days combine leisure, economic and symbolic features. This is the case, for example, of the Sunday on which one goes to the market in the local town. In addition to its food function, it enables families to meet each other and go to the nearby cemetery—essential moments in social life. Gathering food and medicinal plants in what remains of the forest is also an occasion for the *Juanatecos* to tighten links between god-children and god-parents. However, this activity is considered as cultural archaism by the *Costeños*, who pick weeds in the coffee fields. The two forms of gathering are interpreted as silent objection to the hegemony of men in general. The absence of social recognition suffered by women in the public sphere leads them to use practices that do not upset the system of the estate but contribute to questioning it for a limited period of time. Hunting is reserved for the men under close

supervision by the planter. It nevertheless enhances the bonds between workers and underlines the relations between the domestic sphere and the natural world symbolised by the forest.

In the eyes of the *rancheros*, All Saints Day, Christmas, Easter and the *finca* festival are important temporal and symbolic markers. The populations are theoretically Catholic but on these occasions it can be seen that different beliefs become attached to this old religious base. Thus, the *Juanatecos* practice rituals around a sacred tree within the plantation area. They also make pilgrimages in the country to attract the favours of the Catholic saints for specific objectives (fertility, healing). In spite of the religious conformism that they claim to have, the *Costeños* are not very orthodox either. Firstly, some are close to the new fundamentalist evangelical churches that are not approved by the planter. Then, at Easter they exhibit, venerate and destroy an effigy of the employer in a manner similar to the treatment reserved for a scapegoat in many societies. The *Juanatecos* participate in this ritual, which may mean that above their beliefs and social cleavages, the *rancheros* share common ritualized—and hence contained—hatred of their employer. However, important days are also marked by gifts and return gifts between families. Food is given among the *Costeños* and cooked dishes among the *Juanatecos*. These exchanges reveal networks of affinity and show the meaning that those involved award to sociability.

All this shows that the situation of the two groups of *rancheros* at Los Angeles *finca* is the result of a continuous process of social recombining and not the initial characteristic. The uniformization of the ways of life—a phenomenon related to the order imposed by the plantation—finally stimulates the creation of identities within the framework of a dualist form of social organization. Far from being a pale reflection of the technical conditions of labour and of coffee production, this type of organization in turns fashions the functioning of the *finca*. And the planter is not the absolute master of the process. Although he wishes to channel oppositions in identity and profit from them, he does not always succeed and the *rancheros*' social life is relatively independent in relation to the *finca*. The planter's power—inspired by paternalist authority—is pragmatic above all. In any case, it seems less totalitarian than that of his forebears.

•

The sociological approach in the fifth part ('Violence and coffee') refines and completes certain aspects of the monographic and ethnographic study. The persons on the plantation belong to social groups related to each other at the scale of the region and the

country. In addition, although it does not determine it directly, the socio-political climate in Guatemala influences the functioning of the *fincas*.

Firstly, the *finqueros* in the region have strained relations with their various 'rivals' in the oligarchy, i.e. the other groups of planters, large coffee exporters and the military (Chapter 10: 'War and peace on the Costa Cuca').

The marriages that have taken place this century in the family of the owner of Los Angeles *finsa* are good examples of the divisions in the Guatemalan oligarchy. This is made up of strongly endogamous sub-groups whose status depends on their age, the origin of their name and their wealth. The conflicts, social distance and contempt between the sub-groups of the oligarchy are such that it seems illusory to discuss the latter in terms of 'social class'. Nor is it a 'pigmentocracy'. Far from forming a social group with rigid contours, it is more a conglomerate of families—often related—with a multitude of sometimes contradictory economic interests and claims with regard to identity. In this context, the unity of the oligarchy, including the *finqueros* group, is demonstrated mainly by the struggle against common enemies outside.

The relations between the *finqueros* of the Costa Cuca and coffee exporters—most of whom are of German origin—are marked by much antagonism and ambiguity. On the one hand, the coffee market is non-competitive. A few large export houses share the trade and closely control the country's banks. Whence interference by traders in the financial management and sometimes the supervision of the *fincas*. On the other, the relations between exporters and planters are strongly marked by clientelism. The special treatment afforded to some producers is in fact the result of complex alchemy in which socioeconomic origins, commercial fidelity, political options and social policies are mixed and appraised. Finally, recent purchases of land by the large exporters are seen by the planters as the desire to finally carry off the family heritage that serves as the ferment of their identity.

The planters express their dislike of the army and politicians in a more indirect manner. They would like the members of the two groups to be at their service and not have the independence—especially economic independence—that they enjoy today. The conclusions put forward here conflict with the widespread idea that the army and politicians simply obey the orders of the oligarchy.

The *finqueros* have special relations with the guerrillas. However, it must be specified that the guerrilla movement on the Costa Cuca

is not based on the civilian population in order to develop—unlike the other rebel organizations in the country. The coffee plantation workers and the planters are thus not drawn into open warfare which, as in the highlands, takes the force of violent conflict between the army and the guerrillas, causing ruin and death among the civilian population. In addition, the claims of the guerrilla movement on the Costa Cuca do not incite the population to revolution. They concern the improvement of living and working conditions on the *fincas* and the respect by employers of the most elementary social laws. The ‘legalism’ of the movement finally favours compromise and, insofar as the planters follow, contributes to improving the everyday life of the *rancheros*. The planters experience the presence of the guerrilla movement as a constraint like the climate, the coffee market and relations with exporters. They thus attempt to integrate it in the ‘normal’ functioning of the estate rather than oppose it with violence.

The planters perceive subversive action in terms of stereotypes. They consider that any sympathy for the unions and the new evangelical churches is reprehensible as it is a direct questioning of the established order. To discourage the population from following these pathways, the planters do not hesitate to pay off suspect workers. Such a reaction might be thought surprising insofar as the new churches, which are frequently of North American origin, are more favourable to the present authorities than to the revolution. But the plantation is a universe of continuous social change and phenomena sometimes have unexpected meanings. The *finqueros* say that if the *rancheros* follow these subversive groups, they would be distracted from their work, divided and blinded by the prospect of a better future. It would then be up to the trade unions, which are protected by the guerrillas, to unite the discontented workers once again and encourage them to engage in a merciless struggle with the masters of the land. It is with this obsession of protecting a ceaselessly questioned order that the Costa Cuca planters supervise their estates and try to contain the people who live there.

In this context, the ‘village conscience’ of the coffee workers seems to win over ‘class conscience’, even if new forms of solidarity (described succinctly) induced by the trade unions and the new churches are beginning to emerge. The chapter closes with some considerations concerning ‘The weight of structures and stakeholders’ freedom’. The subject has strong theoretical connotations, but the study of social relations in the complex universe of the estate makes it possible to approach it in concrete terms.

Following missions in 1992 and 1994, new information is provided on the situation of the *finca* (‘Conclusion: the *finca* revisited’).

Insofar as the persons on the estate are now well known, stress is laid on the succession of events that contribute to a rapid change in daily life and the underlying socio-symbolic order. Thus, two 'micro-company' projects (manufacture of concrete blocks and carpentry)—one developed at the initiative of the workers and the other at that of the planter—have been through phases of growth and decline. The fall in the price of coffee (1989-1992) and the subsequent running up of debts by the *finca* to the large exporters interrupted a process that should have led to the gradual financial and social independence of the young people on the estate. Their future as coffee workers is increasingly threatened. Given the lack of opportunities offered by Guatemalan society, will they manage to survive outside the *finca*?



## Table des illustrations

---

## LISTE DES FIGURES

---

Figure 1 – Ensembles géomorphologiques et départements du Guatemala .....	13
Figure 2 – Localisation de la Costa Cuca .....	35
Figure 3 – Les <i>municipios</i> du département de Quetzaltenango ..	36
Figure 4 – La Costa Cuca .....	37
Figure 5 – Localisation du groupe linguistique <i>mam</i> et du <i>municipio</i> de Tejutla .....	75
Figure 6 – Disposition schématique des <i>ranchos</i> à la <i>finca</i> Los Angeles .....	94
Figure 7 – Plan du <i>beneficio</i> .....	100
Figure 8 – La « tête » de la <i>finca</i> Los Angeles .....	105
Figure 9 – Plan de la <i>finca</i> Los Angeles .....	111
Figure 10 – L'aire des <i>cuadrilleros</i> .....	166
Figure 11 – Organisation des logis chez les Costeños et les Juanatecos .....	205
Figure 12 – La distance sociale chez les Costeños .....	213
Figure 13 – La proximité sociale chez les Juanatecos .....	214
Figure 14 – Transmission de la fonction de surveillant (contremaître et majordome dans la famille de Don Canuto) .....	217
Figure 15 – La hiérarchie des compères chez les Costeños ....	228
Figure 16 – Le choix des compères chez les Juanatecos .....	231
Figure 17 – La <i>milpa</i> juanateca .....	265
Figure 18 – Le « petit jardin » <i>costeño</i> .....	272
Figure 19 – Sphères et transferts d'argent chez les Costeños ..	296
Figure 20 – Don et contre-don de plats de fête chez les Juanatecos .....	322
Figure 21 – Généalogie simplifiée de la famille de Don Agustín et de ses principaux groupes d'alliés .....	337
Figure 22 – L'action de la subversion sur les <i>fincas</i> de la Costa Cuca .....	370



## LISTE DES TABLEAUX

---

Tableau I – Origines et types de main-d'œuvre dans les plantations du Guatemala (1980-1990) .....	22
Tableau II – Nombre d'ouvriers dans le secteur caféier par catégorie (avec et sans famille, pour les années 1980-1990) ...	23
Tableau III – Estimations du poids démographique de l'oligarchie et des groupes qui la composent en 1980-1990 .....	27
Tableau IV – L'importance réelle et relative de la « moyenne plantation » sur la Costa Cuca .....	46
Tableau V – Origines ethniques des groupes de <i>cuadrilleros</i> successifs à la <i>finca</i> Los Angeles .....	77
Tableau VI – Système d'exploitation de La Parcelle et de la petite terrasse .....	85
Tableau VII – Termes de désignation des campements et des habitants de la <i>finca</i> selon les acteurs .....	95
Tableau VIII – Estimation démographique de la population <i>ranchera</i> de la <i>finca</i> Los Angeles .....	96
Tableau IX – Désignations et usages de l'espace forestier à la <i>finca</i> Los Angeles .....	107
Tableau X – Noms des parcelles et des contremaîtres qui y sont rattachés .....	109
Tableau XI – Structures de la production de café par parcelle à la <i>finca</i> .....	110
Tableau XII – Droits sociaux des ouvriers permanents .....	113
Tableau XIII – Qualification du travail et revenus .....	126
Tableau XIV – Le travail des femmes dans la pépinière .....	129
Tableau XVI – Répartition du travail lors du nettoyage de la parcelle Santa Eugenia .....	132
Tableau XVI – Répartition du travail lors de la plantation de la parcelle Santa Eugenia .....	135
Tableau XVII – Équipes de travail pour la réfection des pistes ..	138
Tableau XVIII – Répartition du travail pour le désherbage et le sarclage .....	144
Tableau XIX – Répartition des journées de travail entre les Anciennes et les Jeunes sur trente jours de travail ...	146
Tableau XX – Répartition du travail pour l'entretien des arbres d'ombrage .....	148

Tableau XXI – Calendrier agricole, <i>finca</i> Los Angeles, 1988 ....	154
Tableau XXII – Nombre de jours de travail par types d'équipes .....	154
Tableau XXIII – Le personnel d'encadrement pendant la cueillette .....	160
Tableau XXIV – Rendement et revenus des travailleurs temporaires pendant la cueillette .....	162
Tableau XXV – Rendement et revenus par <i>cuadrillero</i> , et revenu de l'agent recruteur pendant la cueillette .....	165
Tableau XXVI – Rendements et revenus des éventuelles pendant la cueillette .....	170
Tableau XXVII – Rendements et revenus des cueilleurs pendant la cueillette .....	171
Tableau XXVIII – L'échelle des salaires entre les cueilleurs .....	189
Tableau XXIX – L'alliance chez les Juanatecos depuis 1960 .....	222
Tableau XXX – L'alliance chez les Costeños depuis 1960 .....	224
Tableau XXXI – Liste des piments cultivés par les <i>rancheras</i> des deux campements .....	266
Tableau XXXII – Liste et usage des fleurs cultivées par les Costeñas .....	270
Tableau XXXIII – Part des « animaux d'homme » et « de femme » dans une famille <i>costeña</i> .....	271
Tableau XXXIV – Le panier hebdomadaire de la ménagère à la <i>finca</i> Los Angeles (présenté en quetzales et en FF) .....	292
Tableau XXXV – Liste des plantes cueillies par les Juanatecas dans le <i>monte</i> .....	300
Tableau XXXVI – Liste des « petites herbes » cueillies par les Costeñas dans les caféières .....	301
Tableau XXXVII – Mode de sélection des chasseurs .....	305
Tableau XXXVIII – Nombre et catégories de cueilleurs à la <i>finca</i> Los Angeles de 1950 à 1988 .....	365
Tableau XXXIX – Nombre d'ouvriers licenciés et motifs des licenciements dans la <i>finca</i> Los Angeles entre 1980 et 1985 .....	372
Tableau XL – La fréquentation des nouvelles Églises .....	373

## LISTE DES PHOTOGRAPHIES

---

dans le Campement du Bas .....

Photographie 1 – Une *finca* entre volcan et océan

Photographie 2 – La plantation en perspective : volcans, arbres d'ombrage et caféières

Photographie 3 – Fin de matinée : le linge des *rancheros* sèche dans les allées du campement

Photographie 4 – À l'assaut des maladies du café : un fumigateur de la « petite équipe »

Photographie 5 – Le père et le fils à la coupe des arbres d'ombrage

Photographie 6 – L'Ancien transporte le bois domestique à la « façon indienne »

Photographie 7 – Fin de journée : un mécanicien du *beneficio* range le café déparché dans les maisonnettes

Photographie 8 – Après l'école, les fils de la *ranchería* en pleine causerie

Photographie 9 – Fleurs *costeñas*, cultivées dans les jardins domestiques, et destinées à la vente ou au culte

Photographie 10 – Jamais sans ma mère : l'apprentissage précoce d'une tâche domestique

Photographie 11 – Le cercle des femmes : autour du lavoir

Photographie 12 – À l'écart du café, le maïs préservé

Photographie 13 – 5 heures du matin : les jeunes filles de retour du moulin à maïs

Photographie 14 – L'autel domestique... et son cortège



## Table des matières

---

Préface .....	V
Remerciements .....	IX
Glossaire .....	XI

Introduction .....	1
<i>Les premiers regards de l'ethnologue sur une région caféière ..</i>	2
<i>Le statut de l'ethnologue dans une grande plantation .....</i>	4

## PREMIÈRE PARTIE LE GUATEMALA DANS TOUS SES ÉTATS

### 1 La scène guatémaltèque contemporaine ..... 9

<i>Ancienneté et diversité des paysages .....</i>	10
L'ensemble des basses terres tropicales .....	10
Les hautes terres du Nord-Ouest, de l'Ouest et du Centre .....	11
Les piémonts, la plaine littorale et la côte pacifique .....	12

<i>Acteurs et dynamiques sociales .....</i>	13
L'importance de l'agriculture dans l'économie .....	14
Les grands clivages de la société .....	15
Le clivage ethnique : Indiens et <i>Ladinos</i> .....	15
Le clivage foncier : <i>latifundios</i> et <i>minifundios</i> .....	16
De la <i>milpa</i> à la <i>finca</i> : dualité ou complémentarité socio-économique ? .....	17
Contraintes et limites de la <i>milpa</i> .....	17
Les grandes migrations saisonnières .....	18
Le travail permanent .....	20
Les ouvriers du café : estimation des effectifs .....	21

<i>Les figures de l'oligarchie ou la culture du mépris .....</i>	22
L'oligarchie vue du dehors et du dedans .....	23
Aux sources de la légitimité .....	24
La « race » et le nom comme certificat de bonne origine .....	24
La richesse comme certificat de bonne conduite .....	25
L'« initiative privée » contre la « chose publique » .....	27

<i>Les finqueros...et les autres .....</i>	28
Les <i>finqueros</i> : un groupe original au sein de l'oligarchie .....	28
Les <i>finqueros</i> au cœur d'une partie de dominos .....	30

<i>La Costa Cuca : une « caféière géante »</i> .....	34
Situation géographique et administrative de la région .....	34
Une région caféière par excellence .....	37
Le climat .....	38
L'aptitude culturale des sols .....	39
Structures et origines de la population .....	39
Les frontières spatio-temporelles et sociales de la région .....	41
 <i>L'organisation de la production du café</i>	
<i>sur la Costa Cuca</i> .....	42
L'omniprésence du café .....	42
Estimations sur les rendements, la rémunération et les coûts de production des <i>finqueros</i> .....	44
Une structure foncière originale .....	45
Une région de « moyennes » plantations .....	45
Les communautés agraires : l'ancrage de la subversion dans la région .....	47
Une tenure foncière en voie de transformation .....	48

## DEUXIÈME PARTIE

## LES ÉRUPTIONS D'UNE GRANDE PLANTATION DE CAFÉ

<i>La réforme libérale ou la colonisation caféière (1870)</i> .....	54
Y-avait-il des habitants sur les versants pacifiques avant l'ère du café ? .....	55
L'apparition des premières <i>fincas</i> sur la Costa Cuca .....	56
La naissance douloureuse de l'ouvrier du café .....	58
Prolétarianisation et « ladinisation » .....	58
De la dette héréditaire au travail permanent .....	59
 <i>Petite histoire de la finca Los Angeles : première phase</i>	
<i>(1870-1944)</i> .....	60
La geste de Don Renato : la belle époque (1870-1920) .....	61
L'organisation socio-économique de la <i>finca</i> Los Angeles jusque vers 1920 .....	63
L'impact d'un cataclysme naturel (1922) .....	64
Les conséquences de la catastrophe économique (1933) .....	66
L'expropriation des <i>fincas</i> allemandes (1941) .....	67

<i>La petite histoire de la finca : deuxième phase (1944-1970)</i> .....	68
Des réformes en cascade .....	68
L'apparition du travail libre : la fin du <i>colonato</i> .....	69
Les effets indirects de la Réforme agraire sur la politique de recrutement dans les <i>fincas</i> .....	71
L'intensification caféière et l'endettement des <i>fiqueros</i> (1960) ...	73
L'arrivée des Juanatecos à la <i>finca</i> Los Angeles (1960) .....	74
Ethnogenèse des ouvriers de la <i>finca</i> Los Angeles .....	76
 <i>Petite histoire de la finca : troisième phase (1970-1985)</i> ...	78
L'état de grâce de la cardamome .....	79
Des dollars pour les <i>fiqueros</i> .....	79
La cardamome : « une culture de femmes » .....	80
L'abandon de la culture de la cardamome .....	82
« Des graines qui pourrissent... » : une pratique contre-productive ? .....	83
« Donner à faire vivre, pas à manger » : « La Parcelle » communautaire (de 1987 à nos jours) .....	84
L'exploitation alternative de « La Parcelle » .....	84
L'Esprit d'Entreprise contre le Mauvais Esprit .....	86
l'« araignée » de Don Agustín .....	87
Quelques principes de la division du travail actuelle à la <i>finca</i> Los Angeles .....	88

#### 4

### Regards croisés sur la *finca* .....

<i>Les lieux habités de la finca</i> .....	92
Description générale des campements .....	93
Le modèle générique de l'habitat .....	93
« Ceux du Haut » et « Ceux du Bas » .....	95
<i>Un double système d'appellation</i> .....	95
<i>Estimation du nombre des rancheros</i> .....	96
« La tête » de la <i>finca</i> .....	97
L'usine de transformation du café .....	97
De la chapelle à l'école... .....	99
...en passant par la « maison close » .....	101
La « Résidence du Maître » : la vue d'en-haut .....	102
« La <i>Finca</i> » .....	102
Le jardin et la baraque des domestiques .....	103
 <i>Les lieux en friche et les lieux cultivés</i> .....	104
L'espace forestier .....	105
La « campagne » .....	107
Les « chemins d'ouvriers » .....	107
Les caféières .....	108



<i>La double figure des rancheros : à la fois ouvriers et villageois</i> .....	111
Le statut d'ouvrier permanent .....	112
Les prérogatives des villageois .....	114
Changements et continuité chez les <i>rancheros</i> : retour sur la petite histoire de l'exploitation .....	115

## TROISIÈME PARTIE DANS L'OMBRE DU CAFÉ

### 5 Les soins du café : une panoplie de main-d'œuvre sur mesure ..... 119

<i>De janvier à février : des travaux d'entretien permanents</i> .....	120
La taille : une tâche « fixe » .....	121
L'aspersion foliaire : de l'enfer du centre de santé au guérisseur désigné .....	122
La coupe des rejetons : le prestige des « ouvriers d'élite » .....	124
Efficacité technique et qualités naturelles .....	125

<i>De janvier à avril : des travaux exceptionnels</i> .....	126
« Tout est dans le doigté » : la préparation des semis de café ..	127
Semences et germeoirs : le sein de la <i>finca</i> .....	127
Pépinières et plantules : des femmes et des « petits soldats » ..	127
De l'instinct maternel à la féminité : le savoir-faire des Costeñas .....	129
« Une affaire d'homme » : le nettoyage des caféières .....	130
La coupe de Ceux du Bas et l'abattage de Ceux du Haut ..	130
Le transport du bois : le lourd fardeau de l'indianité .....	132
« Les femmes la stériliseraient » : la plantation du café .....	132
Le désherbage : le ballet des machettes .....	132
Le piquetage : deux générations de femmes .....	133
Le transplant : le geste auguste du semeur .....	134
À chacun sa voie : l'entretien et la réfection des chemins .....	135
Les « recrutés » sont-ils les boucs émissaires des Juanatecos ?	135
La réfection de la route communale : les effets pervers du progrès .....	137

<i>De mars à juin : le grand nettoyage de printemps</i> .....	139
Le curetage des rigoles : l'antichambre de la retraite .....	140
L'entretien des caféières : la routine .....	142
Le désherbage : « des journées de paysans » .....	142
Le sarclage « en assiette » : un menu monotone .....	143
La fertilisation : un œil sur des femmes « infidèles » .....	145

<i>De juin à août : « en prévision de la cueillette »</i> .....	146
L'entretien des arbres d'ombrage .....	147
L'élagage, le débardage : « des arrangements de père à fils »	147
Le « combustible » de Ceux du Bas	
et le « bois domestique » de Ceux du Haut .....	148
La fumigation par la petite équipe :	
esquisse et fin d'un arrêt de travail .....	149
Préparatifs de cueillette : de quelques rituels d'entretien .....	150
Nouveau désherbage des caféières et remise en état	
du <i>beneficio</i> .....	150
La cerise de la chance : la préparation des <i>rancheros</i>	
à la cueillette du café .....	151
La culture du café : équipes de travail et identité .....	153
La répartition du travail entre les deux campements .....	153
Les prémisses de l'identité : l'accès inégal au travail .....	155

## 6

<b>La cueillette du café</b> .....	157
------------------------------------	-----

<i>L'organisation des équipes de cueilleurs</i> .....	158
L'encadrement des ouvriers dans les caféières .....	158
Les équipes de main-d'œuvre temporaire .....	159
Les journaliers proposent, le contremaître dispose .....	159
Des recrutés dans l'orbite de la <i>finca</i> .....	161
L'équipe des « petits Indiens » est de retour .....	162
<i>Arrivée et composition de l'équipe</i> .....	162
<i>Le revenu des cuadrilleros</i> .....	163
<i>L'isolement des cuadrilleros</i> .....	165
Les « familles de cueilleurs » : le sens de la famille	
des permanents et des éventuels .....	167
La composition des équipes d'éventuels .....	167
Les équipes de femmes et d'enfants .....	168
Les équipes d'hommes .....	170
L'alchimie du café : le travail au <i>beneficio</i> .....	171
La rotation des « mécaniciens » .....	171
« Café de consommation » et « café d'exportation » :	
le pur et l'impur .....	173
<i>Les soucis de Don Agustín à l'époque de la cueillette</i> .....	174
Les liaisons dangereuses .....	174
De la grève illégale à la requête rituelle des cueilleurs .....	174
Règlements de compte d'ouvriers permanents	
à administrateur .....	177
La contestation passive des cueilleurs <i>juanatecos</i> .....	179
« Quand le café a de la température... » .....	180
Le stockage et le transport du café .....	181
Le chemin de croix de Don Agustín .....	181
Un magicien pour des petits délinquants .....	182
Du fourgon blindé à l'hélicoptère : la paye en paix .....	183

<i>Les ouvriers du café forment-ils une catégorie sociale ? ...</i>	186
L'Homme, le sous-homme et le détachement des <i>cuadrilleros</i>	186
Recrutés, journaliers et éventuels : le revers de la complémentarité .....	187
Les ouvriers du café sont-ils des prolétaires ? .....	189

## QUATRIÈME PARTIE LE CYCLE DOMESTIQUE



### L'espace physique et social du *rancho* ..... 195

<i>Le rancho : structures stables, aménagements et prolongements</i> .....	196
Le logis : quelques marqueurs identitaires .....	197
Sols de terre, sols de ciment .....	197
Des murs antisismiques .....	198
Du toit de palme au toit de tôle .....	199
Les finitions du logis : quelques signes extérieurs de richesse	200
La séparation des pièces .....	200
Le mobilier .....	201
La cuisine : le « cœur » du <i>rancho</i> .....	203
La face cachée des <i>ranchos</i> : les « petites plantes » .....	204
La basse-cour .....	204
« Petit jardin » et « <i>milpa</i> » .....	206
Le prolongement des <i>ranchos</i> .....	207
Points d'eau et moulins à maïs .....	207
Rivières et lavoirs .....	208
 <i>Les occupants des ranchos</i> .....	209
Principes généraux de l'organisation de la parenté .....	209
Le <i>rancho</i> comme unité de résidence familiale .....	209
Terminologie de parenté .....	210
<i>Le patronyme du chef de famille</i> .....	210
« Parents », « voisins » et « connaissances » des <i>Costeños</i> .....	211
<i>De nombreux « frères » juanatecos</i> .....	212
<i>Le rancho de Flavio : une « maison » à part ?</i> .....	214
La filiation : de l'autochtonie à l'ancestralité .....	214
<i>La palme de l'autochtonie</i> .....	215
<i>La préservation de l'ancestralité</i> .....	215
<i>Une « caste » à part ? Les surveillants de la finca</i> .....	216
Les grands cycles de la vie : le mariage et la naissance .....	218
Le mariage chez les <i>Juanatecos</i> .....	218
<i>L'idéal du conjoint</i> .....	218
<i>Unions « alentours »</i> .....	220
<i>Mariages « rancheros »</i> .....	221

Le mariage chez les Costeños .....	222
<i>Les meilleurs partis de la finca</i> .....	222
<i>L'infidélité « institutionnalisée »</i> .....	224
Le choix du compère : de la soumission à la protection .....	226
La hiérarchie des compères chez les Costeños .....	226
Le choix des compères chez les Juanatecos .....	228
<i>De l'« affection » des Juanatecos</i> .....	228
<i>De l'« indifférence » des Juanatecos</i> .....	230
Les grands cycles de la vie : préretraites, retraites et décès .....	230
La préretraite ou l'éviction des « indésirables » .....	231
La retraite : de la « greffe » à la « transplantation » .....	233
Décès et transmission : ruptures et continuités <i>rancheras</i> ...	235
<i>La mort</i> .....	235
<i>L'héritage</i> .....	236
La différenciation identitaire entre les campements :	
une question d'origine ou une affaire de statut ? .....	238

## 8

### Des journées de *rancheras* ..... 241

<i>De l'aube à la mi-journée : « Ce qu'on doit faire »</i> .....	242
« Au four et au moulin » : le petit déjeuner .....	243
Élaboration des <i>tortillas</i> : de la cuisine des femmes	
aux moulins des hommes .....	243
L'affinage de la pâte de maïs par les femmes :	
pollution masculine et assainissement .....	245
Des <i>tortillas</i> dans les cafésières : la pollution maîtrisée .....	246
Histoires d'eau : les soins du linge .....	247
Laver ou ne pas laver son linge sale en famille ? .....	247
La fabrication des savons : le « capitalisme d'un sou » .....	249
Couturières et repasseuses .....	250
Travail salarié et tâches domestiques :	
du service payant au coup de main .....	252
Retour sur l'« infidélité des femmes » .....	253
Histoires d'eau : les soins du corps et des sentiers .....	254
La baignade .....	254
L'entretien des sentiers : de la corvée de nettoyage	
aux bénéfices de l'« ouvrage » .....	256
Autour du déjeuner : le passage à l'âge adulte .....	257
La maîtrise du feu : de la « jeunette » à la « jeune femme »	
.....	257
La maîtrise de la machette : l'initiation masculine .....	259
Points d'eau : l'apprentissage de la vie d'adulte .....	260
Le déjeuner des ouvriers temporaires :	
le commerce des « petites vieilles » et des « jeunettes » .....	261

<i>De la mi-journée au soir : la « survie » et les « petits profits »</i>	263
Les <i>milpas</i> des Juanatecas .....	263
La diversité malgré l'exiguïté .....	263
Sous le regard des aînées, le travail des femmes .....	264
« Peu à peu » : temps de travail et rendements sur les <i>milpas</i>	266
Les « petits jardins » des Costeños .....	268
Horticulture <i>vs</i> agriculture vivrière .....	268
L'« élevage domestique » des femmes	
et l'« élevage commercial » des hommes .....	270
La huvette comme révélateur des différenciations	
socio-économiques chez les Costeños .....	273
Saveurs du soir, aigreurs des petits matins .....	274
Les jeux de halle .....	274
Le dîner : le temps des hommes et des enfants .....	278
La vie la nuit .....	279
<i>Aux confins des ranchos</i> .....	280
De « mon <i>rancho</i> » à celui du voisin .....	281
Ordures industrielles et alimentaires .....	281
Droits de passage .....	282
La résolution des conflits intracommunautaires .....	282
Des enclos aux caféières : frontière naturelle	
et frontière artificielle .....	284
« La richesse des femmes » ou comment	
l'esprit d'entreprise vient aux femmes .....	286

## 9 Les grands jours des *rancheros* .....

« Remplir et vider la corbeille » : le marché et l'argent .....	290
« Remplir la corbeille » : le panier de la ménagère .....	291
« Vider la corbeille » : l'« argent pour manger » des hommes ....	293
« Vider la corbeille » : les « quelques centimes » des femmes ...	294
Potins de ménagères ou catégories alimentaires ? .....	296
<i>La chasse et la cueillette... à la plantation</i> .....	298
Cueillette et confidences dans le <i>monte</i> .....	298
La cueillette dans les caféières : la contestation	
silencieuse des Costeños .....	300
La chasse gardée des <i>rancheros</i> .....	303
Le calendrier de chasse et le choix des chasseurs .....	304
Le partage de la viande ou la domestication	
de l'animal sauvage .....	305
Une cueillette masculine : le piégeage des petites bestioles	307

<i>De quelques grands jours de fête</i> .....	308
Les <i>finqueros</i> entre les catholiques, les évangélistes et les « païens » .....	308
Les grandes fêtes religieuses .....	309
La fête de la Toussaint et des Morts .....	309
• Quand les cadeaux de Noël ne tombent pas des poches du patron... ..	310
La Semaine sainte : entre le sacré et le profane .....	312
<i>Le circuit rituel des Juanatecos</i> .....	312
<i>La double figure du finquero : de l'exploiteur     au protecteur des Costeños</i> .....	315
La fête de la <i>finca</i> .....	318
<i>Une fête plutôt ludique</i> .....	318
<i>Retour sur l'identité des Costeños</i> .....	319
Donner et recevoir : les « petites fêtes » .....	320
Les petits cadeaux qui entretiennent l'amitié entre <i>rancheras</i>	320
L'échange généralisé de plats cuisinés : retour sur l'identité des Juanatecos .....	321
 <i>Les bornes de l'identité</i> .....	323
L'espace communautaire des <i>rancheros</i> .....	323
Du préjugé ethnique au préjugé technique .....	323
L'autochtonie, l'ancestralité et le statut socio-économique	325
<i>Retour à l'autochtonie</i> .....	325
<i>Les échanges de femmes et de travail</i> .....	325
L'organisation dualiste ou la crainte du semblable .....	327
Le statut de l'Indien dans la plantation et au Guatemala .....	329

## CINQUIÈME PARTIE LA VIOLENCE ET LE CAFÉ

10

Guerre et paix sur la Costa Cuca .....	333
--	-----

<i>Les « frères ennemis » de l'oligarchie</i> .....	334
Différenciation dans le groupe des <i>finqueros</i> .....	335
Typologie des familles du café .....	335
Les <i>finqueros</i> : pigmentocratie ou plantocratie ? .....	336
Des <i>finqueros</i> et autres oligarques sur la Costa Cuca .....	339
La <i>finca</i> au cœur des familles du café .....	339
La <i>finca</i> comme activité secondaire des autres oligarques	341
Les <i>finqueros</i> contre les exportateurs de café .....	343
Le contrôle du commerce .....	343
Le contrôle de l'argent puis de la terre .....	345

Les <i>finqueros</i> contre les militaires...et contre l'État .....	347
De la fonction des militaires pour les <i>finqueros</i> .....	348
Du projet de société des <i>finqueros</i> .....	350
<i>Guérilleros et finqueros : la mésentente cordiale</i> .....	352
Premières rencontres avec les « visiteurs verts » .....	353
« Une coulée de lave incendie la Costa Cuca... » .....	353
Qui sont les visiteurs verts ? .....	354
Le cheval de bataille de l'Orpa .....	355
Les conditions de vie et de travail dans les <i>fincas</i> .....	355
La visite des « inspecteurs du travail » .....	357
Les acquis et les limites de l'Orpa .....	358
Du sordide au « moins moche » .....	358
De l'aveu d'impuissance au blocage inavoué .....	359
Du pragmatisme à la philosophie politique de l'Orpa .....	361
Syndicalistes et guérilleros : les « faux jumeaux »	
de la subversion .....	363
La culture du café contre la culture syndicale .....	363
Du bon emploi de l'araignée .....	365
Les relations personnalisées avec le planteur .....	366
<i>De la chapelle au temple :</i>	
les « faux frères » du christianisme .....	368
L'apocalypse ou le sens de l'histoire selon les <i>finqueros</i> .....	369
Petite histoire du protestantisme à la <i>finca</i> .....	370
Le rôle de Don Rodrigo, l'ancien administrateur .....	370
Le rachat des « pécheurs » <i>costeños</i> .....	371
Que reste-t-il des convertis aujourd'hui ? .....	372
Sens et usage de la conversion chez les <i>Costeños</i> .....	374
Les convertis de la <i>finca</i> ont-ils l'esprit du capitalisme ? ....	374
Réinterprétations évangélistes .....	375
<i>De l'opposition aux catholiques à la sociabilité costeña</i> .....	375
<i>L'auto-discipline des « pécheurs »</i> .....	377
Les convertis et l'ordre établi .....	378
<i>Les rancheros et la modernité</i> .....	378
<i>Les raisons inavouées de la conversion</i> .....	380
La « grande peur » des <i>finqueros</i> .....	382
Le poids des structures et la liberté de l'acteur .....	383
<b>11</b> En guise de conclusion : la <i>finca</i> revisitée .....	385

<i>1988-1990 : chronologie d'un projet</i>	
<i>ou comment l'esprit d'entreprise vient aux Indiens ?</i> .....	386
Genèse du projet .....	386
Le lancement du projet .....	388

<i>1990-1994 : vers un nouvel ordre de la plantation ?</i> .....	389
Des Chinois chez les Costeños .....	390
Un paternalisme revu et corrigé .....	391
1994 : « L'année de tous les dangers » .....	392
Les bases d'un nouvel ordre social .....	394
 <i>Une anthropologie de la plantation est-elle possible ?</i> .....	 394
 Bibliographie .....	 397
Annexe .....	411
Resumen .....	415
Summary .....	425
Table des illustrations .....	435
Tables des matières .....	441





Chronique d'une plantation, *Jours ordinaires à la finca* restitue sur le vif la marche d'un système agraire mal connu mais répandu en Amérique du Sud.

Au Guatemala, la culture du café est omniprésente. Dans la région de la Costa Cuca, « caféière géante », elle est pratiquée dans le cadre de grandes plantations, les *fincas*. De l'une à l'autre, si les techniques de travail se ressemblent, les situations sociales diffèrent.

À la *finca* Los Angeles, deux groupes d'ouvriers agricoles, d'origines métisse et indienne, coexistent. Relativement ferme, le système social ne se réduit pourtant pas à l'opposition entre une classe d'ouvriers et le grand planteur. Selon les travaux, les ouvriers sont répartis entre des équipes qui reflètent une hiérarchie technique et symbolique. Les femmes, exclues des tâches nobles, développent une vie économique et sociale dans les marges étroites de l'ordre de la plantation.

Les identités et les situations des acteurs de la plantation sont plus complexes qu'il n'y paraît car ce monde, apparemment clos, est aussi ouvert à la société guatémaltèque, à travers le travail salarié, les religions et les mouvements politiques.

*Charles-Édouard de SUREMAIN, anthropologue, a effectué des recherches au Guatemala mais aussi en Équateur, entre 1987 et 1994, sur l'organisation des grandes plantations, la situation des ouvriers agricoles et leurs rapports avec les communautés indiennes des hautes terres. Depuis 1994, chercheur à l'Orstom, il étudie les dynamiques socio-culturelles du développement du jeune enfant à Brazzaville (Congo).*

MOTS-CLÉS : Guatemala – Grande plantation de café – Relations de travail – Constructions identitaires – Guérilla – Protestantismes – Histoire agraire.

PALABRAS CLAVES : Guatemala – Gran plantación de café – Relaciones de trabajo – Creaciones de identidades – Guerrilla – Protestantismos – Historia agraria.

KEY WORDS : Guatemala – Large coffee plantation – Labour relations – Creations of identities – Guerrilla – Protestantisms – Agrarian history.

140 FF t.c.

ISSN 0998 - 4658  
ISBN 2-7099-1349-6

Orstom éditions : 209-213, rue La Fayette, 75480 Paris cedex 10  
Diffusion : 32, avenue Henri-Varagnat, 93143 Bondy cedex